PROGRAMMES DU 31 MAI 1902

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

(PROSATEURS ET POÈTES)

PRÉCÉDÉS D'UN

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE

PAR

N. M. BERNARDIN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR AU LYCÉE CHARLEMAGNE

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Morceaux choisis des Classiques Français du XVIIe siècle, par N.-M. BERNARDIN, 1 vol. in-12, cartonné..... 2 25

Morceaux choisis des Classiques Français du XVIIIe siècle, par N.-M. BERNARDIN, 1 vol. in-12 cartonné..... 2 25

A. E. Hamilton

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU XIX^e^ SIÈCLE

(PROSATEURS ET POÈTES)

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MORCEAUX CHOISIS DES CLASSIQUES FRANÇAIS DES XVII^e^, XVIII^e^, ET XIX^e^ SIÈCLES, précédés d'un *Tableau de la littérature française aux* XVII^e^, XVIII^e^ ET XIX^e^ *siècles* 3 vol. in-12, cart., chacun..... 2 25

THÉATRE COMPLET DE JEAN RACINE. édition nouvelle avec notices littéraires et notes, 4 vol. in-12, br..... 12 »

ANDROMAQUE, édition nouvelle à l'usage des classes, avec notice et notes. 1. vol. in-12, cart..... 1 »

LES PLAIDEURS, avec notice et notes. 1 vol. in-12, cart... 1 »

BRITANNICUS, avec notice et notes, 1 vol. in-12, cart.... 1 »

MITHRIDATE, avec notice et notes, 1 vol. in-12, cart.... 1 »

IPHIGÉNIE, avec notice et notes, 1 vol. in-12, cart..... 1 »

PHÈDRE, avec notice et notes, 1 vol in-12, cart..... 1 »

ESTHER, avec notice et notes, 1 vol. in-12, cart..... 1 »

ATHALIE, avec notice et notes, 1 vol. in-12, cart..... 1 »

LE XVI^e^ SIÈCLE EN FRANCE, TABLEAU DE LA LITTÉRATURE ET DE LA LANGUE, par MM. A. DARMESTETER ET HATZFELD. Ouvrage conforme aux programmes officiels, 1 vol. in-12, cart..... 6 »

MORCEAUX CHOISIS DES AUTEURS FRANÇAIS DU XVI^e^ SIÈCLE, par MM. A. DARMESTETER ET HATZFEL, ouvrage conforme aux programmes officiels, 1 vol. in-12. cart.... 3 »

943-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 08-06.

LH.C
B523m

PROGRAMMES DU 31 MAI 1902

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU XIX[e] SIÈCLE

(PROSATEURS ET POÈTES)

Précédés d'un

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

N. M. BERNARDIN

Ancien élève de l'École normale supérieure,
Docteur ès-lettres.
Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne,

HUITIÈME ÉDITION

167264
15/1/21

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

PQ
1136
B4

AVERTISSEMENT

Nous avons indiqué dans les deux *Avertissements* placés en tête de nos *Morceaux choisis des classiques français des* XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles* quel a été notre but en composant ces recueils; nous n'avons donc pas à y revenir aujourd'hui. Mais on se demandera peut-être pourquoi notre *Tableau de la Littérature française au* XIX^e^ *siècle* contient à lui seul plus de pages que nos deux autres *Tableaux* réunis. S'il est beaucoup plus détaillé, c'est, d'une part, qu'il nous était cette fois impossible de renvoyer le lecteur à une histoire générale de la littérature française au XIX^e^ siècle, attendu que cette histoire n'existe pas encore; c'est, d'autre part, que, ne pouvant faire dès à présent le départ équitable que fera parmi nos contemporains la postérité, ne pouvant dire sûrement quels sont ceux qu'elle prendra à sa droite, ceux qu'elle laissera à sa gauche, nous avons mieux aimé, tout en conservant pleine et entière notre liberté d'appréciation, donner une liste trop complète que de courir le risque qu'elle ne le fût pas assez.

Voilà pour le *Tableau*. Mais, si nous avions réservé une place dans le corps du recueil à tous les auteurs dont nous eussions désiré reproduire quelques morceaux, un seul volume n'aurait pu les renfermer tous. Il nous fallait donc absolument faire un choix. Voulant n'être suspect d'aucune prévention pour ou contre les personnes, nous nous sommes décidé, non sans regret, à n'admettre dans cette galerie aucun écrivain encore vivant.

Nous devons remercier ici : les nombreuses librairies de Paris, de Lyon et de Genève, qui nous ont gracieusement

accordé l'autorisation, et la librairie Calmann Lévy, qui nous a cédé le droit d'insérer dans ce livre quelques pages de plusieurs écrivains dont les œuvres sont leur propriété ; les héritiers de ces écrivains, qui ont consenti à joindre leur autorisation à celle des éditeurs ; enfin le très grand poète que la France vient de perdre, qui, alors que nous songions encore à donner place dans ce recueil à des auteurs vivants, avait bien voulu nous permettre de puiser largement dans ses œuvres. La nécessité de rassembler toutes ces autorisations a retardé de plus d'une année l'impression de ce volume.

Enfin nous tenons à dire que les plus intéressants parmi les morceaux de Laplace, de Lacépède et de Cuvier, qu'on trouvera dans ce volume, ont été signalés à notre choix par M. Lenglier, proviseur du lycée Charlemagne.

1er novembre 1885.

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I. CARACTÈRE DOMINANT DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

S'il est impossible de se former, dès à présent, une idée exacte et nette d'un siècle dont l'évolution n'est pas encore achevée, si, manquant de perspective, nous ne saurions encore en découvrir d'une seule vue toute l'étendue et reproduire dans un tableau fidèle la juste proportion de toutes ses parties, nous pouvons dire du moins que la recherche de plus en plus scrupuleuse de la précision a été et restera le caractère dominant de la littérature française au dix-neuvième siècle [1]. N'est-ce pas dans ce goût de la précision, manifesté de tout temps par l'esprit français et ravivé encore par l'ardeur avec laquelle notre siècle s'est porté vers les études scientifiques, qu'il faut chercher les causes des deux révolutions littéraires, d'inégale importance, qui ont renouvelé, ou tenté de renouveler notre littérature? N'est-ce pas au nom de la précision que les romantiques ont déclaré la guerre aux classiques, et que, plus tard, les réalistes sont entrés en campagne?

Chose surprenante! la tourmente révolutionnaire, qui avait passé sur la France et renversé la vieille société avec ses lois, ses

1. Voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1884 un très remarquable article de M. Constant Martha sur *la Précision dans l'Art*. Nous avons consulté, avant de tracer ce tableau, le premier volume des *Études sur la Littérature française au dix-neuvième siècle* de Vinet, l'*Histoire de la Littérature française sous le gouvernement de Juillet* de Nettement, les *Origines du romantisme* de P. Albert, l'*Histoire de la Littérature française* de M. Tivier, le *Dix-neuvième siècle* (*Poètes*) de M. Frédéric Godefroy, les pages si nourries placées par M. Marcou avant les extraits des auteurs du XIX^e^ siècle dans ses recueils de *Morceaux choisis des classiques français des XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, et un grand nombre d'ouvrages et d'articles de revues ou de journaux, auxquels nous aurons plus d'une fois l'occasion de renvoyer.

mœurs, ses usages et ses goûts, avait laissé debout sa littérature vermoulue ; il semblait, dans les premières années de ce siècle, qu'il n'y eût pas eu de 89 pour les lettres françaises, et l'on avait ce spectacle étrange d'une société nouvelle dont le regard hardi interrogeait l'avenir, tandis que sa littérature vieillotte s'obstinait à tenir fixés sur le passé ses yeux respectueux, d'une démocratie triomphante qui venait de briser les obstacles opposés à sa marche audacieuse, tandis que sa craintive littérature tremblait encore aux noms d'Aristote et de Boileau et n'osait admettre dans ses œuvres qu'une petite aristocratie de mots présentés. Chez presque tous les écrivains de cette époque, imitateurs serviles du dix-huitième siècle, dont ils ont l'esprit et qu'ils continuent, on ne trouve aucune nouveauté dans l'inspiration, aucune vérité dans les mœurs, aucune indépendance dans les formes ni dans le style. Presque toutes les tragédies, échafaudées d'après le même plan et bâties des mêmes centons, se ressemblent, et, si la censure interdit le *Don Sanche* de Brifaut [1] (1781-1857), il suffit à l'auteur de changer les noms propres pour transformer ses Espagnols en Assyriens et *Don Sanche* en *Ninus II* (1814). L'exemple de ce seul genre permet de se figurer ce que sont devenus tous les autres. Adoptant comme un article de foi cette pensée de Buffon : « C'est le style qui fait vivre les ouvrages », la littérature de l'Empire sacrifie presque toujours la pensée à la forme : partout alors, dans l'histoire, dans l'éloquence, dans la critique, dans la poésie, on retrouve l'élégante froideur du style académique, l'abus de la rhétorique, les oripeaux fripés de la mythologie, le culte de la périphrase, cette langue de cour du dix-huitième siècle, mutilée par le bel usage, et usée de plus par le temps. « Ce qui a manqué, dit Vinet [2], à cette littérature, c'est la puissance de créer, c'est-à-dire d'individualiser. On cherchait de belles formes, mais quand on les cherche pour elles-mêmes et pour elles seules, on ne leur donne pour support, pour substance, que des généralités ou des abstractions ; et comme la forme d'une idée est donnée par l'idée, de même que celle d'un vêtement par le corps qui doit le porter, une idée vague ne peut donner qu'une forme sans vie. »

Il était grand temps qu'une rénovation littéraire se produisît. Elle se préparait déjà avec madame de Staël et cet illustre Chateaubriand, que Paul Albert a été en droit d'appeler « le dernier des classiques et le premier des romantiques » [3]. Bien différents d'esprit, l'un ému d'un vague regret du passé, l'autre emportée

1. Tous les auteurs dont nous ne donnerons pas dans ce *Tableau*, quand leur nom s'y rencontrera pour la première fois, les dates de naissance et de mort, sont ceux sur lesquels on trouvera des *Notices* dans le corps de ce recueil. Nous n'avons pas jugé à propos d'indiquer à quelle époque sont nés les auteurs encore vivants.

2. *Etudes sur la Littérature française au dix neuvième siècle.*

3. *La Littérature française au dix-neuvième siècle, les Origines du romantisme, Chateaubriand*, V.

d'un élan enthousiaste vers l'avenir, mais pénétrés également de cette idée qu'à une société nouvelle il faut une littérature nouvelle, tous deux proscrivent d'abord la mythologie, qui rapetisse et défigure la nature : il faut, dit madame de Staël, la remplacer, comme l'ont déjà fait J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, par « l'observation de la nature dans ses rapports avec les sentiments qu'elle fait éprouver à l'homme » [1]. Madame de Staël donne le conseil, Chateaubriand donne l'exemple : non seulement il trouve sur sa palette une incroyable variété de couleurs pour peindre les innombrables aspects de la nature, et, créant véritablement la littérature pittoresque, devient ainsi l'ancêtre direct de l'école romantique et même de l'école réaliste [2], mais, non moins habile à rendre l'impression mélancolique que fait sur son âme rêveuse la contemplation de la nature, il introduit en France la littérature personnelle, et prépare ainsi les voies à la poésie de Lamartine. Madame de Staël et Chateaubriand enfin ramènent la religion dans l'art, dont Boileau l'a bannie au dix-septième siècle, et lui demandant, selon la tournure particulière de leur esprit, l'une des inspirations nouvelles, l'autre surtout des décors et des ornements, ils opposent à l'antiquité païenne le moyen âge chrétien, et à la poésie *classique* épuisée une poésie plus neuve, cette « poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, qui est née de la chevalerie et du christianisme » [3], la poésie *romantique*.

Voilà donc que Chateaubriand et madame de Staël ont dans la littérature impersonnelle et vide de l'Empire fait entrer la nature, l'homme, Dieu; Chateaubriand, retrouvant dans ses *Martyrs* la véritable physionomie de la Gaule, a montré combien la couleur locale est nécessaire à l'histoire; madame de Staël, pleine d'admiration pour l'Allemagne de Klopstock, de Wieland, de Schiller et de Gœthe, a révélé à la France leurs chefs-d'œuvre, et, dans son enthousiasme pour les beautés originales de leurs poèmes, qu'elle compare aux ouvrages *pétrifiés* que produit à la même époque l'école française d'après les formules classiques, elle a répondu hardiment à ceux qui protestaient au nom du bon goût : « Le bon goût en littérature est à quelques égards comme l'ordre sous le despotisme. Il importe d'examiner à quel prix on l'achète [4]. » Sa cousine et intime amie, madame Necker de Saussure (1766-1841), a traduit en 1814 le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel (1767-1845), qui pousse jusqu'au fanatisme le culte de Shakespeare; les émigrés ont rapporté d'Allemagne et d'Angleterre le sentiment et le goût de ces œuvres étrangères, aux défauts

1. *De la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations.*
2. Gustave Flaubert protestait de son respect pour cet illustre aïeul.
3. *De l'Allemagne.*
4. *Ibid.*

et aux beautés desquelles vingt-cinq années d'exil leur ont permis de s'accoutumer ; la jeunesse de la Restauration lit avec avidité, après les poèmes d'Ossian, ceux de lord Byron et les romans de Walter Scott ; elle attend avec impatience que M. Guizot ait fini de revoir la traduction de Shakespeare par Letourneur[1], que M. de Barante ait traduit Schiller, que la collection des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* ait paru. L'horizon s'agrandit de toutes parts ; un vent de liberté souffle ; on entend craquer les antiques barrières qui depuis si longtemps séparent les genres, surtout dans la poésie ; un effort vigoureux, et la littérature sera délivrée à jamais des lois despotiques qui tiennent enchaînée l'inspiration et qui condamnent la poésie à n'être qu'une éternelle imitation, dépourvue de chaleur et de précision. C'est alors que, encouragée dans son esprit d'indépendance par l'éclatant succès des *Méditations poétiques* (1820), ce *Génie du Christianisme* de la poésie, l'école romantique[2], qui grandissait, s'élance, sous la conduite de Victor Hugo, à l'assaut de la littérature classique, affranchit la poésie à son tour, fond la tragédie et la comédie dans le drame, et remplace partout la timidité d'une imitation incolore par toutes les audaces de l'invention et de la couleur. Nous aurons, dans plusieurs chapitres, à signaler les excès de la révolution romantique, après en avoir montré les heureux effets ; mais ce qu'il importe de constater dès à présent, c'est que « la rénovation, comme Alfred de Vigny l'a pu dire dans son *Discours de réception à l'Académie française* (1845), fut complète sur tous les points. La poésie épique, lyrique, élégiaque, le théâtre, le roman, reprirent une vie nouvelle et entrèrent dans les voies où la France n'avait pas encore posé le pied. Le style, qui s'affaissait, fut raffermi. Tous les genres d'écrits se transformèrent, toutes les armures furent retrempées : il n'est pas jusqu'à l'histoire et même la chaire sacrée qui n'aient reçu et gardé cette empreinte. Les arts ont ressenti profondément cette commotion électrique. L'architecture, la sculpture se sont émues et ont frémi sous des formes neuves ; la peinture s'est colorée d'une autre lumière ; la musique, sous ce souffle ardent, a fait entendre des harmonies plus larges et plus puissantes. A ces marques certaines le pays a reconnu et proclamé par ses sympathies l'avènement d'une école nouvelle. En effet, dans les œuvres d'art, tout ce qui passionne la nation a puisé la vie à ces sources. Il est arrivé que ceux qui semblaient combattre l'innovation prenaient involontairement sa marche, et, lors même que des réactions ont été tentées, elles n'ont eu quelque succès

1. La traduction de Letourneur remontait à 1782. En 1801 Ch. Nodier avait publié un recueil de *Pensées de Shakespeare*.

2. Nous avons vu plus haut le sens et l'origine de ce nom. Victor Hugo le rejetait, en 1824, dans la seconde préface des *Odes* ; mais, comme on le lui appliquait par raillerie, la jeune école le releva par défi, en fit une arme, et l'a gardé.

qu'à condition d'emprunter les plus essentielles de ses formes. » Cependant, malgré ce cri de triomphe d'Alfred de Vigny, malgré les services incontestables qu'il a rendus, le romantisme, qui avait levé son drapeau au nom de la précision, n'a pas tenu, en dehors de la poésie personnelle, tout ce qu'il avait promis. Sans doute, dans ses romans et dans ses drames, nous l'avons vu reproduire avec assez d'exactitude l'architecture, le mobilier, le costume du moyen âge ou de la Renaissance ; mais il n'en a pas retrouvé les sentiments, les pensées, l'esprit ; il a négligé la justesse de l'observation morale, et, croyant qu'il suffisait de peindre l'extérieur de l'homme, il n'a pas essayé de pénétrer dans son âme ; si bien que, malgré sa recherche patiente de la couleur locale, il n'a fait que substituer un moyen âge ou une Renaissance de convention à l'antiquité de convention de la littérature de l'Empire. Il n'est que juste aussi de le rendre responsable du faux lyrisme et de la fausse couleur qui se sont introduits à sa suite dans notre littérature, et dont elle a eu tant de peine à se débarrasser.

Vivement choquée de ces défauts, une école nouvelle s'est formée pour les combattre, toujours au nom de la précision. Les réalistes, empruntant à Chateaubriand son vocabulaire pittoresque pour décrire les splendeurs de la nature, mais se défendant de l'émotion qu'elles faisaient naître en lui, par crainte que cette émotion ne compromette la fidélité de leurs descriptions, soutiennent que l'homme doit peindre la nature avec le même désintéressement et la même impersonnalité qu'un appareil photographique la reproduit. La parfaite exactitude est le seul but qu'ils poursuivent, et quelques-uns d'entre eux sont tellement passés maîtres dans l'art de peindre avec des mots qu'ils parviennent à rendre les nuances les plus délicates. Peintres avant tout, c'est si bien aux yeux seuls qu'ils veulent parler que, même pour nous faire connaître les sentiments qui animent leurs personnages, ils ont la prétention de ne se servir que des seuls moyens dont dispose la peinture. Victor de Laprade s'est un jour finement raillé de cette école et de ses excès : « Tel écrivain, dit-il, d'un style éclatant, qui, de plus, a fait preuve d'une certaine puissance d'observation et d'analyse, rejette absolument les peintures morales et jusqu'aux mots abstraits qui servent à traduire les sentiments. On veut nous faire voir et toucher, pour ainsi dire, ces sentiments eux-mêmes dans leurs effets matériels sur le corps humain. Pour les romanciers et les poètes du réalisme, une affection de l'âme et l'état correspondant des organes ne sont pas choses distinctes : la joie et la crainte, la haine et l'admiration, l'amour et la jalousie, se réduisent, dans leur système, à certains phénomènes physiologiques. L'état de l'esprit ne saurait autrement s'exprimer que par l'attitude du corps, la couleur et la température de l'épiderme et les contractions de la face. Quand on veut approfondir l'analyse du cœur, on appelle à

son secours l'anatomie et jusqu'à la chimie animale. On a donné le dernier mot d'une situation de l'âme en décrivant la combinaison des fluides vitaux et les mouvements nerveux qu'elle produit[1]. » On sait jusqu'où la recherche mal entendue de la précision a entraîné tous ces écrivains, réalistes, naturalistes, qui, par suite d'une fausse notion de l'art, ne se rendant pas compte que son but légitime est « l'expression de l'homme en tant qu'être intelligent et moral »[2], ont vu ce but dans la peinture du monde extérieur, laquelle ne doit jamais être qu'un moyen, et ne décrivent que pour décrire; on sait comment, perdant le respect d'eux-mêmes, et finissant par chercher l'originalité dans la reproduction minutieusement exacte d'objets sans intérêt et que l'art avait jusqu'ici à bon droit dédaignés, ou dans la peinture presque exclusive de l'homme physique, de ses appétits sensuels, de ses souffrances corporelles, ces écrivains sont tombés dans l'insignifiant, dans l'indécent, dans le hideux. Venant à son heure, cette littérature, qui a son point de départ non plus dans l'idée, mais dans la sensation, non plus dans la religion ou dans la philosophie, mais dans la science physique, a obtenu, on ne le saurait nier, des succès assez bruyants; mais elle tient trop systématiquement à l'écart l'âme humaine, dont l'étude a fait la dignité et la gloire des lettres aux grandes époques classiques, pour qu'on puisse voir dans les applaudissements qu'on lui donne aujourd'hui autre chose que la manifestation d'un engouement regrettable, mais passager.

II. LA PROSE.

En essayant d'indiquer, dans les pages qui précèdent, l'esprit et les tendances de la littérature française au dix-neuvième siècle, nous n'avons pu séparer assez complètement la pensée de la langue, l'idée de la forme qu'elle revêt, pour qu'on ne prévoie pas ce que nous avons à dire de la prose dans ce siècle. Depuis la Renaissance jusqu'aux dernières années du dix-septième siècle, la prose française s'était, elle aussi, travaillée pour parvenir à la précision et à la netteté; elle a conservé pendant plus d'un demi-siècle ces qualités conquises au prix d'efforts si constants, puis elle les a perdues par fatigue et par usure. Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, la plupart des prosateurs ne parlent plus guère qu'une langue cérémonieuse, raide, apprêtée, prude, vague, pleine de périphrases et de termes abstraits, et dissimulant mal sa pauvreté sous un faux luxe

1. *Essais de critique idéaliste*, VII, *les Origines du réalisme*, 1. Librairie académique Didier et Cie.
2. *Ibid.*

d'ornements mythologiques empruntés à la poésie; c'est encore cette langue que parlent les prosateurs de l'Empire, et, comme ces écrivains, se conformant au précepte de Buffon, s'appliquent de plus en plus à ne désigner les choses que par les termes les plus généraux, ils en arrivent presque, dans leur prose incolore et sans vie, à ne plus oser, comme les poètes de leur époque, rien définir, rien appeler par son nom. Il est grand temps qu'un sang nouveau soit infusé dans cette prose anémique, et qu'elle fasse des efforts pour reconquérir la précision et la netteté qu'elle avait cent ans auparavant. Par bonheur, on pressent déjà qu'elle va retrouver une vie nouvelle grâce à ce sentiment de la nature, qui vient d'inspirer des pages si brillantes et si vraies à J.-J. Rousseau et à Bernardin de Saint-Pierre, et qui va donner à Chateaubriand une si étonnante richesse de coloris. C'est de Chateaubriand qu'il faut dater la prose moderne : observateur attentif et ému de la nature, il introduit, pour la peindre, des expressions et des images toutes neuves dans la langue, il remplace les termes abstraits par des mots pittoresques, et, grâce à ce poète, la prose prend un éclat et une harmonie qu'on ne lui connaissait pas encore. *Atala* a commencé dans la prose la révolution romantique, et, pour qu'elle soit achevée, le *cénacle* n'aura plus, dans son esprit d'indépendance, qu'à démocratiser la prose, en proclamant solennellement l'égalité de tous les mots, en accueillant avec une faveur marquée ceux que le goût classique avait rejetés ou méprisés, en admettant même le trivial au nom de la vérité. Naturellement une révolution aussi complète ne pouvait s'effectuer sans être accompagnée de quelques excès : la fausse sensibilité, l'emphase, la déclamation s'étaient déjà glissées dans la prose avec J.-J. Rousseau et Chateaubriand ; la fausse couleur y pénétra en outre à la suite des romantiques. Par bonheur, ces défauts étaient si peu naturels à l'esprit français qu'ils ont presque entièrement disparu. Bien plus, s'il est encore possible, aujourd'hui que la prose, définitivement affranchie de toutes les entraves d'une rhétorique surannée et de l'imitation scrupuleuse des modèles anciens ou nouveaux, est devenue presque exclusivement personnelle, de trouver dans les prosateurs contemporains un caractère commun, c'est, nous semble-t-il, un dédain de plus en plus général de ce que nous appelons des *phrases* en même temps que le souci de plus en plus marqué de la précision dans l'expression. En effet, la plupart des écrivains dans leurs livres et les orateurs parlementaires dans leurs discours n'affectent-ils pas surtout maintenant une exactitude simple et lumineuse? Et de leur côté, n'est-ce point parce que, travaillés du désir de la justesse, ils trouvent insuffisant le vocabulaire dont on s'était contenté jusqu'ici, qu'un trop grand nombre d'auteurs vont demander aujourd'hui, soit aux langues mortes, soit aux langues étrangères, soit à la langue des beaux-arts ou à celle des sciences, soit

même à la langue verte, des termes plus précis, et introduisent dans la langue littéraire une multitude de néologismes, dont la majorité des lecteurs n'a pas toujours une pleine intelligence, sans se rendre compte que leur prose inutilement farcie de mots techniques et étrangers risque de perdre justement la clarté et la transparence dans la recherche maladroite de cette précision dont le besoin les tourmente ?

III. PHILOSOPHES ET MORALISTES ; SCIENCES MORALES ET POLITIQUES[1].

Ce qui frappe tout d'abord, à la fin du *siècle des philosophes* et au début de notre siècle, c'est le vide et le dénûment des connaissances philosophiques : de même que Descartes avait entièrement répudié la philosophie d'Aristote et détourné les esprits de l'étude des anciens, Condillac avait à son tour relégué dans l'ombre la doctrine cartésienne ; ses disciples ignoraient à peu près complètement Spinoza, Malebranche et Leibniz, et quant à l'école écossaise et à la philosophie allemande [2], on ne les connut guère que par l'estimable *Histoire comparée des systèmes de philosophie* (1804) du baron de Gérando (1772-1842). Encore ce livre, écrit d'un style froid et un peu terne, n'exerça-t-il aucune influence sur la philosophie française, qui demeura convaincue que Condillac seul avait saisi la réalité là où tous les autres philosophes s'étaient perdus dans des rêves. C'est donc la philosophie de Locke et de Condillac que préconise dans ses ouvrages Destutt de Tracy (1754-1836), « le dernier des idéologues ». C'est elle aussi qu'enseigne Laromiguière (1756-1837) ; mais déjà il se refuse à voir dans la sensation l'unique source de nos idées, et il place l'attention à côté de la sensation. Deux hommes éminents, Maine de Biran (1766-1824) et Royer-Collard (1763-1845), vont bientôt modifier plus profondément encore et transformer la doctrine sensualiste.

Maine de Biran avait, lui aussi, appartenu d'abord à l'école idéologique [3] ; mais bientôt, aidé du célèbre physicien Ampère (1775-1836) [4], il se livra avec ardeur à l'investigation psychologique, et devint, dit M. Janet [5], « le plus grand et peut-être le

1. Voir pour tout ce chapitre M. Janet. *Victor Cousin et son œuvre, les Problèmes du dix-neuvième siècle* et *la Crise philosophique ;* M. Ferraz, *Étude sur la Philosophie en France au dix-neuvième siècle, le Socialisme, le Naturalisme et le Positivisme ;* M. Caro, *l'Idée de Dieu dans la critique contemporaine*, etc.

2. Ce n'est qu'en 1811 que Royer-Collard introduira Reid dans la discussion philosophique, et c'est en 1814 seulement que madame de Staël attirera l'attention sur l'Allemagne.

3. On le voit par son *Mémoire* intitulé : *Ce qu'est l'influence de l'habitude sur la faculté de penser* (1803).

4. Ampère a donné une classification des sciences qui est restée fameuse.

5. *Les Problèmes du dix-neuvième siècle.*

seul métaphysicien que la France ait possédé depuis Malebranche. » Maine de Biran a contribué puissamment à ramener chez nous le spiritualisme. C'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir introduit dans la philosophie le principe de la volonté, et d'avoir trouvé le fondement métaphysique de cette personnalité humaine, dont la philosophie sociale du dix-huitième siècle avait proclamé avec tant d'éloquence les titres et les droits. « Maine de Biran est notre maître à tous, » disait Royer-Collard. Royer-Collard avait lui-même porté un coup à la doctrine condillacienne, en prenant pour guide la doctrine de l'école écossaise pendant les trois années que dura son enseignement à la Sorbonne et à l'École normale, en établissant la distinction de la sensation et de la perception, et en affirmant les principes de la raison. Mais il quitta bientôt l'enseignement sans avoir rien écrit. Maine de Biran ne publia presque rien de son vivant : le mouvement philosophique auquel ils avaient donné l'impulsion s'arrêta donc, et son importance ne fut même appréciée que plus tard, lorsque le plus illustre des philosophes spiritualistes de notre siècle, Victor Cousin, proclama hautement dans la *Préface* de la seconde édition de ses *Fragments philosophiques* ce qu'il devait à Laromiguière, à Royer-Collard et à Maine de Biran.

Tout d'abord, Cousin ne fit qu'exposer, comme Royer-Collard, qu'il suppléait à la Sorbonne, la philosophie écossaise ; mais, à la suite d'un voyage en Allemagne, pendant lequel il vit les partisans de Kant (1724-1804) et fut initié par Schleiermacher (1768-1834) et par Hegel (1770-1831), au panthéisme de Schelling (1775-1854), il porta devant le public une doctrine qui lui était propre; les grandes nouveautés du cours de 1818 furent la renaissance en France de la métaphysique, presque oubliée depuis les *Entretiens métaphysiques* (1688) de Malebranche, et la restauration, dans la métaphysique, de l'idéalisme platonicien. Dès la première leçon Cousin avait posé le fameux principe de l'*éclectisme :* il entendait par là « un choix éclairé qui, dans toutes les doctrines, emprunte ce qu'elles ont de commun et de vrai, et néglige ce qu'elles ont d'opposé et de faux » [1]. Chaque système représente un des aspects de la vérité : le rôle du philosophe éclectique est de concilier tous ces points de vue, vrais par un certain côté, dans un point de vue synthétique plus élevé et plus général. L'étude de l'histoire de la philosophie s'imposait donc de toute nécessité au philosophe éclectique. Cousin a été en France le créateur et l'organisateur de cette science, et c'est la partie la moins contestée de sa gloire philosophique. Non seulement il a montré toute l'importance de l'histoire de la philosophie par l'ouvrage qu'il lui a consacré et par ses travaux considérables sur Descartes, sur Platon, sur

1. M. Janet, *Victor Cousin et son œuvre.*

Proclus, sur Abélard, mais il a suscité, par son exemple et par le choix des sujets que proposait la section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques, toute une suite de savantes et utiles publications, comme l'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote* de M. Ravaisson, *la Logique d'Aristote* de M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'*Histoire de la philosophie cartésienne* de M. Bouillier, l'*Histoire de l'École d'Alexandrie* de M. Jules Simon et celle de M. Vacherot, l'*Histoire de la philosophie scolastique* de M. Hauréau, l'*Histoire de la philosophie allemande* de M. Wilm, *la Kabbale* de M. Franck, les *Études de philosophie grecque* de M. Charles Lévêque, l'*Abélard* et le *Saint Anselme* de M. de Rémusat, le *Roger Bacon* de M. Charles, le *Leibniz* de M. Nourrisson, enfin *la Philosophie de Socrate* et *la Philosophie de Platon* de M. Fouillée [1].

Mais, après avoir amassé les matériaux, il fallait construire l'édifice. Que serait cette philosophie nouvelle, formée d'idées prises au platonisme, à Descartes, à l'école écossaise et à la philosophie allemande? L'éclectisme [2] ne s'est pas toujours présenté sous le même aspect; on peut dire cependant que l'idéalisme platonicien a été l'unité de la vie philosophique de Cousin; seulement il avait d'abord adopté la forme allemande de l'idéalisme, et est revenu plus tard à la forme française. Dans la première période, alors que Cousin est sous l'enthousiasme que lui a causé le système de Schelling (il écrit même que ce système est *le vrai*) et qu'il subit l'influence de Hegel, l'éclectisme n'est dans son esprit qu'une sorte de panthéisme, réconciliant dans une synthèse plus élevée le spiritualisme et le matérialisme; mais une évolution, provoquée peut-être par la polémique catholique [3], se manifesta quelques années plus tard dans la pensée du philosophe, et, en 1842, la *Préface* du *Rapport sur les Pensées de Pascal* annonça que Cousin sacrifiait décidément le panthéisme de Hegel au théisme de Descartes; il revenait à la forme française de l'idéalisme, à la philosophie de Descartes, renouvelée à l'aide de Leibniz et de Maine de Biran; l'éclectisme se transformait en spiritualisme théiste. En même temps la doctrine de Cousin perdait cette profondeur (et aussi cette obscurité), qu'elle partageait d'abord avec la philosophie allemande; au moment où le besoin de l'esprit scientifique allait se faire de plus en plus impérieusement sentir, elle prenait, en 1853, dans l'édition remaniée *du Vrai, du Beau et du Bien*, un caractère presque exclusivement littéraire et oratoire; « elle ne fut plus que la forme brillante, éloquente, accessible à tous, de ce qui est passé dans la raison commune, soit du platonisme, soit

1. Ajoutons que Cousin a fondé à l'Académie des sciences morales et politiques un prix consacré exclusivement à l'histoire de la philosophie ancienne.
2. Pierre Leroux (1798-1871 a écrit en 1839 une *Réfutation de l'Éclectisme*.
3. Parmi les adversaires que Cousin rencontra dans le clergé, il convient de citer l'abbé Maret.

du cartésianisme [1]. » Enfin, sans aller jusqu'à une adhésion exprimée, la nouvelle philosophie de Cousin se séparait à peine de la philosophie chrétienne.

La largeur de ses vues et l'éclat de sa parole avaient, durant sa longue carrière, groupé autour de Cousin un certain nombre de philosophes, dont plusieurs avaient été ses élèves, et qui, tout en conservant leur indépendance, ont adopté en partie et soutenu ses idées, sous des formes diverses et avec des tendances différentes. Outre Jouffroy, qui mourut en 1842, l'année même où se transformait l'éclectisme, et qui, disciple un peu attardé de l'école écossaise [2], eut pourtant en morale et en théodicée des vues d'un spiritualisme très marqué, l'école spiritualiste française a compté depuis près d'un demi-siècle et compte encore beaucoup de sectateurs éminents; parmi les œuvres qui l'honorent, nous rappellerons : *les Sources* du père Gratry (1805-1872), l'*Essai sur la Providence* et les *Essais de philosophie et de morale* de Bersot (1816-1880), l'*Essai de philosophie religieuse* de Saisset (1814-1863), *la Religion naturelle* de M. Jules Simon, *la Liberté dans l'ordre intellectuel et moral* de M. Beaussire, *les Problèmes du dix-neuvième siècle*, *la Famille* et *la Crise philosophique* de M. Janet, *l'Ame pensante et le Principe vital* de M. Fr. Bouillier, *la Science du Beau* de M. Ch. Lévêque, *le Matérialisme et la Science*, les *Études morales sur le temps présent* et *l'Idée de Dieu dans la critique contemporaine* de M. Caro, etc.

Nous venons de voir comment le sensualisme de Destutt de Tracy s'est, grâce à Laromiguière, à Maine de Biran, à Royer-Collard et à Cousin, transformé en rationalisme, et de quel éclat l'école spiritualiste a brillé et brille encore en France. Il ne faut pas croire cependant que les doctrines sensualistes n'aient plus rencontré dès les premières années de notre siècle et ne rencontrent plus de défenseurs. Attaquées victorieusement par l'école rationaliste d'une part, et par l'école traditiona-

1. M. Janet, *Victor Cousin et son œuvre*. Quelques pages plus loin, M. Janet apprécie très exactement le style de Cousin : « Victor Cousin a été l'un des écrivains les plus savants de son temps, l'un de ceux qui connaissaient le mieux la langue et qui en discernaient le mieux toutes les ressources. Il manquait de coloris, si l'on entend par là les images. Je ne connais pas de lui une métaphore remarquable; mais il avait au plus haut degré la qualité du mouvement, et, comme l'avait remarqué Hegel avec une étonnante intelligence de la langue française, « la force des tours ». Il était remarquable par la propriété des termes, par le tissu serré de la phrase, par la logique des liaisons et des constructions, enfin par la science de la période. Il plaçait très haut l'art de la longue phrase, l'une des plus grandes difficultés de la langue française; tout en admirant beaucoup Montesquieu et Voltaire, il remarquait qu'ils avaient brisé la langue, et il relevait hautement le mérite de Rousseau, qui avait reconstitué la grande phrase française. On sait que la science de la période est un des caractères du génie de Bossuet, qui est le maître de tous les écrivains en ce genre. Cousin s'est essayé plusieurs fois à lutter avec lui, et, sans l'avoir égalé, on peut dire qu'il s'est rapproché quelquefois de son modèle. »

2. Jouffroy a traduit les *Œuvres complètes de Thomas Reid* (1828-1836).

liste de l'autre, elles se sont réfugiées dans les Facultés de médecine, leurs dernières forteresses, et l'on a vu renaître, avec les écoles physiologiques, les tendances matérialistes du dix-huitième siècle. Parmi les philosophes de ces écoles, les uns sont presque franchement matérialistes, comme Cabanis [1] (1757-1808) et Broussais [2] (1772-1838); Bichat (1771-1802) reconnaît, indépendamment des phénomènes physiques, des phénomènes qui attestent des propriétés plus spéciales, c'est-à-dire des propriétés vitales; enfin l'école de Montpellier, professant une doctrine intermédiaire entre le matérialisme et le spiritualisme, admet avec Barthez (1734-1806) et Bérard (1789-1828) un principe inconnu, distinct de l'âme et du corps, qu'elle appelle *principe vital*. Les écoles physiologiques, qui appuyaient leurs doctrines sur la science, ont préparé les voies à la philosophie nouvelle qu'Auguste Comte (1798-1857) allait fonder en réunissant sous le nom de positivisme le sensualisme et le socialisme. Mais, avant d'aborder la philosophie positive, dont l'importance ne saurait être contestée, il convient de dire quelques mots de deux écoles, dont nous n'avons pas encore parlé, parce qu'elles ont toutes deux abandonné bientôt la philosophie proprement dite pour s'absorber dans la religion et dans la réforme sociale: nous avons désigné le traditionalisme et le socialisme.

Ces deux écoles sont nées de la Révolution. Quand il s'agit de reconstituer la société, qui avait sombré tout entière dans la tourmente révolutionnaire, les uns voulurent la reconstruire avec les mêmes éléments et sur le même plan qu'au temps jadis (c'étaient les traditionalistes), les autres la refaire avec des éléments tout nouveaux et sur un tout autre plan qu'autrefois (c'étaient les socialistes). Ces deux écoles, si complètement opposées l'une à l'autre, se trouvèrent pourtant d'accord sur un point : elles s'occupèrent beaucoup moins de la philosophie proprement dite que des questions sociales, et la considérèrent beaucoup moins comme une fin que comme un moyen.

Le traditionalisme, né dans les classes que la Révolution avait

1. Cabanis a écrit que « le cerveau digère les impressions et fait organiquement la sécrétion de la pensée. » Il est vrai que, sous l'influence de Fauriel (1772-1844), il modifia si complètement ses opinions qu'il en vint à admettre comme probable que le principe de l'intelligence, à cause de son innéité et de sa nature non matérielle, ne saurait partager la dissolution de la matière organique. En cela, il se rattache à l'école de Barthez.

2. Allant plus loin que Cabanis, Broussais prétendait déterminer d'une façon certaine l'état du cerveau lors de la production des phénomènes de l'intelligence. Il finit par adopter la phrénologie du fameux médecin allemand Gall (1758-1828), qui croyait découvrir « sur la surface de l'encéphale les organes de nos diverses facultés et qualités, et trouver sur la boîte du crâne les protubérances qui répondent aux divers organes de la masse encéphalique » (M. Ferraz, *Étude sur la Philosophie en France au dix-neuvième siècle, le Socialisme, le Naturalisme et le Positivisme.*) Mais, en enseignant publiquement la doctrine de Gall, Broussais lui donnait des tendances plus matérialistes (Gall avait toujours repoussé avec énergie l'accusation de matérialisme.) Tous deux étaient foncièrement sensualistes, bien qu'ils aient sur quelques points combattu le sensualisme.

renversées, attaqua sans relâche la Révolution et les philosophes qui l'ont préparée.

Non content de rendre à l'âme ses titres à l'immortalité que les philosophes du dix-huitième siècle avaient plus d'une fois affecté de méconnaître, et de donner de l'homme cette définition empruntée à la doctrine platonicienne : « une intelligence servie par des organes », le vicomte de Bonald (1754-1840), écrivain distingué et même brillant, s'efforça de rattacher toute vérité à une révélation primitive par cette fameuse théorie métaphysique du langage, qui faisait dériver la science de la parole, et la parole d'une révélation de Dieu; la société étant d'institution divine, de Bonald concluait de là que l'autorité du souverain sur la société doit être aussi absolue que celle de Dieu sur le monde. Il reconnaissait à l'homme des devoirs, et ne lui reconnaissait pas de droits. Une phrase de lui est restée fameuse : « La Révolution française a commencé par la déclaration des droits de l'homme, elle finira par la déclaration des droits de Dieu. »

Joseph de Maistre ne salua pas avec moins de joie que de Bonald l'apparition du *Génie du Christianisme* (1802) et le réveil en France des idées catholiques. Combattant avec ardeur cette opinion, chère aux philosophes du dix-huitième siècle [1], que l'homme est bon de sa nature et que c'est la société qui le corrompt, il soutint que l'homme est au contraire mauvais dès sa naissance [2] et veut être gouverné avec un sceptre de fer; puis, posant en principe que la puissance divine est la source unique de toute autorité sur la terre et que le roi reçoit de Dieu son pouvoir, il en arriva naturellement à la glorification du despotisme. Cependant Joseph de Maistre subordonne la puissance des rois à celle de l'Église [3] : il reconnaît que les peuples modernes ont besoin d'une garantie contre les abus de la souveraineté; cette garantie, ils la trouvent dans une souveraineté supérieure et absolue, la papauté.

C'était un autre rôle, mais non moins important, que l'abbé de Lamennais attribuait à la papauté. Après avoir, dans son *Essai*

1. Les *Considérations sur la France* (1796) de J. de Maistre nous montrent dans la Révolution française un juste châtiment de la Providence, frappant le roi, le clergé et l'aristocratie, pour n'avoir pas étouffé la voix des philosophes.

2. Dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821) J. de Maistre affirme que tout se fait sur la terre par la volonté toujours présente de Dieu, que, nul homme n'étant innocent, tout homme doit être châtié à son heure, et que le monde est un immense autel où coule sans cesse le sang de l'expiation. Un philosophe mystique, qui écrivit dans une langue plus brillante que claire, Ballanche (1776-1847), est le disciple de Joseph de Maistre, en ce sens qu'il admet comme idée fondamentale l'expiation de la faute primitive par la souffrance et par le remords; mais (et ici il se sépare complètement de son maître) dans sa *Palingénésie sociale* il entrevoit une régénération progressive de l'humanité, et prédit la disparition de toute barbarie féodale et l'abolition de la peine de mort.

3. Dans son livre *Du Pape* (1819). Son traité *De l'Église gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife* (1821) sera le manifeste des doctrines ultramontaines.

sur l'indifférence en matière de religion, démontré l'impuissance de la raison individuelle, il salue la raison universelle du genre humain, à laquelle la vérité a été révélée, et proclame que le consentement universel est la source unique de la certitude; mais c'est par la voix de l'Église catholique, par la voix de son chef, le pape, que s'exprime la raison universelle infaillible du genre humain : ainsi, une seule autorité, l'infaillibilité du genre humain; une seule expression de cette autorité, l'infaillibilité du pape. Le livre de Lamennais eut beaucoup de retentissement mais le haut clergé s'effraya de voir les aspirations de la démocratie moderne s'unir dans cet ouvrage aux principes absolus de l'Église catholique. Les protestations devinrent très vives quand, en 1830, Lamennais, Lacordaire et Montalembert (1810-1870 eurent fondé le journal *l'Avenir*, dont la doctrine, à la foi libérale et ultramontaine, se résumait dans ces deux devises « Dieu et Liberté » et « le Pape et le Peuple ». Une encyclique du pape condamna Lamennais, qui rompit bientôt, en publiant les *Paroles d'un Croyant*, les derniers liens qui l'unissaient à l'autorité ecclésiastique; d'apôtre il devint tribun ; sur quelques points le Lamennais des dernières années est presque en communion d'idées avec les socialistes.

Le socialisme est né du sensualisme, comme les écoles physiologistes, ou plutôt il n'est que le sensualisme appliqué. Les théories socialistes avaient couvé dans l'ombre pendant les dernières années de la monarchie; la Révolution les mit en plein jour[1], et elles ont donné naissance dans notre siècle à trois systèmes : le communisme, le fouriérisme et le saint-simonisme. Ces trois systèmes avaient ceci de commun qu'ils prétendaient également réformer la société, s'appuyaient également sur la solidarité, et tendaient, plus ou moins franchement, à détruire la propriété, la famille et la liberté individuelle. Seulement les communistes s'attaquaient plus particulièrement à la propriété, les fouriéristes à la famille, les saint-simoniens à la liberté. Les trois sectes arrivaient d'ailleurs aux mêmes résultats; car la destruction d'un de ces trois grands principes amène fatalement la ruine des deux autres.

Par exemple, le communisme, en transportant la propriété de l'individu à l'État[2], est conduit nécessairement à dispenser les parents de s'occuper de leurs enfants; ainsi la destruction de la

1. Le communisme et le fouriérisme étaient déjà en germe dans le *Code de la Nature* (1755) de Morelly ; Mably (1709-1785) cherchait les moyens d'abolir la propriété, et Brissot de Warville (1754-1793), la déclarant un vol, prétendait ramener l'homme à la vie sauvage. Babeuf (1764-1797) voulut même appliquer ces théories, et se mit à la tête d'un complot; il paya de sa vie cette tentative.

2. En demandant, dans son livre *De l'Humanité* (1839), que l'État soit le seul possesseur du capital et le seul directeur du travail, Pierre Leroux adoptait les idées communistes. Il était bien près de dire, comme Louis Blanc, que « l'État est le banquier des pauvres », et de demander comme lui la création d'ateliers sociaux aux frais de l'État (*l'Organisation du travail*).

famille est, malgré les protestations de Cabet (1788-1856), l'auteur un moment populaire du *Voyage en Icarie* [1], la conséquence indirecte de ce système, comme elle est la conséquence directe du système de Fourier (1772-1837).

Fourier ne craignait pas de déclarer qu'un retour à l'ordre de la nature amènerait seul la guérison des maux dont souffre la société, et que l'homme ne doit pas avoir d'autre règle que ses passions. D'après lui, la passion est pour l'homme ce qu'est l'attraction dans le monde physique, l'instinct dans la nature animale; c'est sous la forme de la passion que la volonté divine se manifeste à l'homme, et lui désobéir est une impiété; la raison a pour rôle unique d'aider la passion à se satisfaire, et le devoir et la famille n'ont pas de place dans ce système d'une immoralité révoltante. C'est en s'appuyant sur ces principes que, pénétré d'ailleurs des avantages incalculables de l'association, Fourier prétendit former sous le nom de *phalanges* des associations de 1620 personnes, dans lesquelles les passions de chaque individu seraient tournées vers un but utile à tous; chacune de ces associations devait habiter un superbe bâtiment, appelé *phalanstère*, et exploiter une lieue carrée de terrain. Un essai d'application de ces théories, tenté à Condé-sur-Vesgres, échoua complètement, ce qui surprit peu de personnes [2].

Le saint-simonisme, qui prit vers 1830, en même temps que le romantisme, un très grand développement, n'était pas moins immoral que le fouriérisme : comme lui, il sanctifiait la passion. Le fondateur de ce système, le comte de Saint-Simon (1760-1825), esprit singulier et changeant, a présenté successivement différents plans de réorganisation de la société; mais c'est un ouvrage posthume, *le Nouveau Christianisme*, qui a donné à sa doctrine le caractère distinctif qu'elle conservera dans l'histoire de la philosophie. Toujours possédé de cette idée que la religion est essentiellement progressive et doit se modifier avec le milieu dans lequel elle se développe, Saint-Simon déclare qu'il croit à l'origine divine du christianisme à cause de l'élévation de sa morale, mais qu'un seul principe : « Aimez-vous les uns les autres », qui est l'essence même du christianisme, doit être tenu pour immuable. Le nouveau christianisme s'occupera donc surtout d'améliorer le plus rapidement possible la condition de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; il a pour

1. Cabet essaya de réaliser son utopie et fonda une colonie d'*Icariens* d'abord dans le Texas, puis dans l'Illinois, à Nauvoo; mais ses 480 adeptes lassèrent bientôt du régime despotique auquel ils étaient soumis, renvoyèrent Cabet, qui mourut de chagrin.

2. Les disciples de Fourier comprirent qu'il fallait modifier une doctrine qui tournait le devoir en dérision, et le nouveau chef de l'école, M. V. Considérant, alla jusqu'à faire appel à l'esprit de dévoûment et de sacrifice. Fourier n'aurait pas reconnu là ses idées; il les aurait plutôt retrouvées dans *les Sept Péchés capitaux* (1847-1849) d'Eugène Sue (1801-1859), car le célèbre romancier s'était laissé séduire un moment aux théories fouriéristes.

prêtres les laïques les plus capables de contribuer par leurs travaux à cette amélioration : « Le meilleur théologien est celui qui fait les applications les plus générales du principe fondamental de la morale divine ; il est le véritable pape, il est le vicaire de Dieu sur la terre. » Inutile de dire que ce vicaire de Dieu, c'était, dans son esprit, Saint-Simon lui-même. Les disciples de Saint-Simon, dans leurs conférences de la rue Taranne, demandèrent la suppression de l'héritage et le retour de toutes les richesses à l'État, et se montrèrent franchement socialistes ; ils se séparaient toutefois des communistes en ce que, au lieu d'admettre l'égalité, ils soutenaient que chacun doit être classé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres [1]. Socialistes en politique, les saint-simoniens, en religion, sont panthéistes. Développant une idée exprimée dans *le Nouveau Christianisme*, ils affirment que l'esprit et la matière sont également essentiels à la nature de Dieu et à la nature de l'homme ; l'antiquité avait subordonné l'esprit au corps, et le moyen âge le corps à l'esprit : la religion saint-simonienne accorde une importance égale à ces deux moitiés inséparables de notre être. Une pareille religion a pour conséquence forcée la sanctification des passions sensuelles, qu'elle met, comme le système de Fourier, sur le même rang que les aspirations spirituelles. Dans la pensée des saint-simoniens ces théories politiques et ces théories religieuses avaient une étroite union : à la tête de la société, telle qu'ils la concevaient, ils plaçaient un seul homme, armé à la fois du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, roi et pape, gouvernant sans contrôle les personnes et les consciences, de telle sorte qu'il ne reste aucune place dans ce système pour la liberté. Les saint-simoniens défendirent ces idées d'abord dans *l'Organisateur*, puis dans *le Globe* ; après de nombreuses défections, provoquées par l'immoralité croissante de la doctrine, la secte, sous la conduite d'Enfantin (1796-1864), le Père Suprême, se retira à Ménilmontant, où elle s'est éteinte dans l'oubli [2].

1. Les doctrines communistes ont trouvé un redoutable et implacable adversaire dans un des hommes qui ont cependant attaqué la propriété avec le plus de violence, dans Proudhon (1809-1865). Proudhon ne veut pas plus de la communauté que de la propriété ; mais, établissant entre elles une sorte de compromis, il prétend remplacer la propriété par la possession, qui est, comme la propriété, individuelle et même transmissible, mais qui exclut toute espèce de louage et de fermage, et cesse dès qu'elle n'est plus effective ; il ne permet pas qu'un héritier cumule deux héritages. Sans doute ce sont encore là des rêves ; mais, dans les rêves de Proudhon, la raison tient sa place à côté des sens, et M. Ferraz a pu appeler le socialisme de Proudhon un socialisme semi-rationaliste. Proudhon (et cela le distingue absolument des saint-simoniens) a un sentiment profond de la personnalité humaine, si profond même que, écartant orgueilleusement l'idée de Dieu, il entend ne relever que de sa conscience, et ramène toute la morale au principe de la dignité personnelle, dont le droit et le devoir sont pour lui les deux faces. Les idées dangereuses que Proudhon a répandues ont été combattues avec énergie par Bastiat (1801-1850), un économiste distingué.

2. Puisque nous nous occupons dans ces pages des écrivains qui ont traité des questions sociales, il serait injuste d'oublier ici l'arrière-petit-fils de Malesherbes,

Le saint-simonisme ne mourut pas cependant tout entier : il avait enfanté le sensualisme mystique de Jean Reynaud (1806-1863) et le sensualisme matérialiste d'Auguste Comte (1798-1857).

Comme Saint-Simon, Jean Reynaud avait des tendances positivistes et une foi inébranlable dans le progrès ; mais il avait des sentiments religieux, et l'étude approfondie des sciences physiques et astronomiques, de la religion des druides et de celle des mages, lui a inspiré un système tout à fait différent de celui de Saint-Simon. Tandis que Saint-Simon et un ami de Jean Reynaud, Pierre Leroux, plaçaient le bonheur de l'homme sur la terre, le premier dans l'existence actuelle, le second dans une série indéfinie d'existences, Jean Reynaud, voyant dans la terre un lieu d'expiation, une sorte de purgatoire, admet par suite, dans son beau livre intitulé : *Terre et Ciel*, la préexistence des âmes, et, pour chacune d'elles, des vies ultérieures, qui auront pour théâtre des planètes plus fortunées ; l'âme parcourt donc les degrés innombrables de la perfectibilité depuis l'instant où le créateur l'a tirée du néant jusqu'à celui où elle atteindra les astres les plus élevés [1]. « Ainsi, de Saint-Simon à Pierre Leroux, et de Pierre Leroux à Jean Reynaud, la doctrine va s'épurant toujours, sans aboutir toutefois à un spiritualisme bien nettement caractérisé [2]. »

C'est au contraire vers le matérialisme que nous nous dirigeons avec le système d'Auguste Comte. Préparée par les théories sensualistes du dix-huitième siècle, la philosophie positive a été suscitée par les progrès toujours croissants des sciences physiques et par le souci de plus en plus vif des intérêts matériels ; elle a pour antécédents immédiats le phrénologisme de Gall et de Broussais et le socialisme de Saint-Simon, dont Auguste Comte fut d'abord le disciple. Comte appuie sa doctrine sur une théorie historique, devenue célèbre, celle des *trois états :* admettant, sans raison, comme une loi de l'histoire, que l'humanité, après avoir traversé l'*état théologique* et l'*état métaphysique*, est arrivée à l'*état positif* ou *scientifique*, auquel les deux premiers états n'ont fait que la préparer [3], il bannit du

Alexis de Tocqueville (1805-1859), qui s'est acquis une réputation légitime par son livre sur *la Démocratie en Amérique* (1835).

1. La pensée est toujours élevée et le style toujours brillant dans l'ouvrage de Jean Reynaud. Cette phrase donnera une idée de la manière de l'écrivain : « Substance anonyme que le vent promène à travers l'immensité, je me suis fixé tout à l'heure sur cette planète où je cherche à me développer en me rendant utile, et j'aspire à y ouvrir mes ailes pour reprendre mon voyage vers des astres meilleurs. » *Terre et Ciel* a été refuté par Th.-Henri Martin (1858) dans *la Vie future suivant la Foi et suivant la Raison.*

2. M. Franck, *Étude sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle, le Socialisme, le Naturalisme et le Positivisme.* Toutes ces doctrines ont marqué d'une empreinte profonde notre littérature pendant la première moitié du dix-neuvième siècle (et même *Terre et Ciel* date de 1854) ; voilà pourquoi nous avons cru devoir leur consacrer quelques pages.

3. D'après Auguste Comte, aux trois états théologique, métaphysique et

domaine de la vraie connaissance la religion et la métaphysique, qui, spéculant sur l'âme et sur Dieu, n'ont fourni à l'homme que des hypothèses, et il établit à leur place les sciences expérimentales ou positives. La philosophie, soit religieuse, soit métaphysique, s'occupait de l'absolu ; or, Auguste Comte déclare que « les notions absolues ne sont susceptibles ni de démonstration ni de réfutation » [1] ; la philosophie positive renoncera donc à une enquête inutile sur les causes premières et finales, et ne s'occupera ni de l'origine de l'homme, ni de sa fin, ni de la spiritualité de l'âme, ni de l'existence de Dieu, toutes questions qui ne peuvent être étudiées par la méthode scientifique ; elle est la philosophie du relatif ; Comte réduit donc tout le savoir humain à la connaissance des faits dans leurs rapports avec d'autres faits, c'est-à-dire avec leurs lois, et la philosophie n'est pour lui que la synthèse des sciences [2]. Bien que le positivisme se soit hautement proclamé aussi indifférent au matérialisme qu'au spiritualisme, on comprend aisément qu'il est, comme tous les systèmes sensualistes, entraîné par sa méthode même au matérialisme et à l'athéisme. La ruine de la morale était la dernière conséquence de ce système. Pour la sauver, Auguste Comte [3] a dû mettre son *Système politique* en désaccord avec son *Cours de philosophie*. Il subordonnait tout à l'esprit ; il subordonne maintenant l'esprit au cœur ; il veut répandre partout la pénétrante influence du sentiment ; contrairement à l'observation, il établit la prédominance de l'altruisme sur l'égoïsme, et pose sa fameuse devise : « Vivre pour autrui. » On reconnaît là quelques-unes des idées de Saint-Simon. C'est encore de son ancien maître qu'Auguste Comte s'inspirera, quand, voulant fonder un système politique et une religion étroitement unis, il conclura à l'absolutisme politique, plaçant toutefois, en face d'un pouvoir temporel absolu, un pouvoir spirituel non moins absolu, pour guider le pouvoir temporel et le maintenir dans les bornes du devoir. Sa religion empruntera au catholicisme ses formes ; mais elle propose à notre adoration le grand Être, c'est-à-dire l'humanité considérée dans son ensemble, et le grand Fétiche, c'est-à-dire la terre ! La récompense de l'homme de bien, de celui qui aura toujours vécu pour autrui, sera d'être, sept ans après sa mort, déposé dans un tombeau, au

scientifique dans l'ordre spirituel correspondent, dans l'ordre temporel, l'état militaire, l'état juridique et l'état industriel.

1. Littré, *de la Philosophie positive* (1845), p. 83.

2. Auguste Comte a donné une classification des sciences qui est restée fameuse ; elle offre six sciences, rangées d'après leur généralité décroissante et leur complication croissante : la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie ou biologie (dont la psychologie n'est qu'une dépendance), et la sociologie ou physique sociale, c'est-à-dire la science du développement et de la constitution des sociétés humaines. A propos de cette dernière science, Auguste Comte a été amené à tracer un vaste tableau de l'histoire universelle, dont quelques pages sont assez remarquables.

3. A la différence des socialistes, il respecte la famille et la propriété.

milieu d'un bois sacré, et solennellement incorporé au grand Être ! Une inscription sur un tombeau, voilà l'immortalité que cette étrange et désolante religion assure à l'homme vertueux ! Après la mort du maître, ses disciples se sont divisés en deux groupes : les uns, rangés autour du docteur Robinet, admettant les conceptions physico-religieuses de la *Politique positive* et du *Catéchisme positiviste*, ont formé le positivisme mystique et prétendu religieux ; les autres, plus nombreux, n'adoptant que les doctrines du *Cours de philosophie positive*, et déclarant ne reconnaître que les faits de l'ordre matériel, ont formé le positivisme physique et prétendu scientifique ; le plus illustre d'eux tous fut E. Littré.

C'est au positivisme que se rattache M. Taine, par sa méthode et par sa doctrine. Comme les disciples d'Auguste Comte, il ne reconnaît aucune réalité métaphysique ; pour lui, « tout ce qui n'est pas phénomène perçu par les sens ou notion abstraite exprimée par des mots, n'est rien » [1] ; il ramène donc la connaissance à l'expérience et à l'abstraction. Il se distingue cependant des positivistes par des tendances panthéistiques marquées, et aime assez à s'entendre appeler un disciple de Hegel et de Spinoza. C'est surtout d'ailleurs à ce tour d'esprit particulier, qui donne tant de valeur aux œuvres de M. Taine, que l'ensemble de cette doctrine, dont Spinoza, Condillac, Hegel, Mill et Comte peuvent revendiquer les différentes parties, doit sa forme originale.

Entre le positivisme de M. Taine et l'idéalisme de MM. Ravaisson et Lachelier, entre ces deux écoles qui se partagent aujourd'hui, en France, les nouvelles générations de philosophes, ne pourrait-on pas trouver une sorte de trait d'union ? C'est ce que s'est demandé un philosophe sorti des rangs de l'école spiritualiste, un penseur, dont le talent d'analyse est de premier ordre, M. Vacherot. C'est à ce but que tend particulièrement son dernier livre, *le Nouveau Spiritualisme* (1884). Dans cet ouvrage, « il continue à poursuivre l'accord de la métaphysique et des sciences positives et il le poursuit sans demander, d'une part ou de l'autre, aucune concession. Il accepte ou plutôt il proclame l'indépendance absolue des sciences positives à l'égard de toute doctrine philosophique, mais il ne réduit pas, d'un autre côté, la philosophie, comme le voulait Auguste Comte, à n'être que la synthèse des théories scientifiques. Il lui laisse tout son domaine au delà de la pure science. Il réclame la libre et complète disposition de ce domaine pour la plus haute satisfaction de l'esprit et du cœur. Il ne veut pas cependant que la spéculation s'y promène à l'aventure sans jamais toucher pied sur le terrain solide des faits positifs. Il demande à la métaphysique de chercher sans cesse un point d'appui dans les sciences, non pour leur imposer en retour ses propres théories, mais pour n'édifier aucune

1. M. Janet, *la Crise philosophique*.

théorie qui soit en contradiction avec elles [1]. » D'autre part le nouveau spiritualisme « se dégage entièrement de toutes les traditions du spiritualisme classique » [2]. C'est, en réalité, un pur panthéisme, non plus celui de Hegel, qu'avait adopté M. Vacherot dans *Métaphysique et Science*, mais « un panthéisme plus respectueux de l'expérience et de la réalité » [3].

Est-ce au positivisme, à l'idéalisme, ou bien au nouveau spiritualisme de M. Vacherot, que nous rattacherons M. Renan? C'est ce qu'il est bien difficile de préciser, à cause de la fluctuation incessante de la pensée de M. Renan, et de son horreur de tout ce qui est trop déterminé. Comme l'a dit très bien M. Paul Janet, « tout ce qui tend à circonscrire les choses d'une manière trop rigoureuse lui paraît faux. A ce titre le matérialisme doit lui être une doctrine fausse; la prétendue clarté de ce système est précisément ce qui lui en répugne; il n'y a de vrai que l'incertain et l'obscur. Par là M. Renan est conduit à reconnaître l'existence d'un *je ne sais quoi* dans la nature et dans l'homme » [4]. Ce *je ne sais quoi*, que n'admet pas l'école de M. Taine, cet objet idéal, que M. Renan se garde bien de définir, il s'adresse à lui avec des effusions mystiques, dans un style « à la fois très délicat et très vague », qui lui a valu d'être appelé par M. Caro « un charmeur d'âmes » [5], et qui a beaucoup contribué au grand retentissement de ses ouvrages. En somme, « il y a là, dit encore M. Caro, une situation intéressante et particulière d'esprit plutôt qu'une philosophie » [6].

A côté des philosophes il convient de placer les moralistes. Jamais les *Pensées* n'ont été plus à la mode que dans notre siècle, et il est des écrivains contemporains qui excellent à faire entrer une vérité d'expérience dans une phrase spirituellement concise, qui semble lui donner de l'originalité et de la profondeur; mais, en réalité, la plupart de ces écrivains sont moins de véritables penseurs que d'habiles ouvriers, experts dans l'art de présenter des pensées communes sous une forme ingénieuse et nouvelle, et le nombre est petit de ceux auxquels il faut réserver le beau nom de moralistes. Nous nous contenterons donc de mentionner ici un Suisse, Henri Amiel (1822-1883), professeur de philosophie à l'Académie de Genève et poète distingué, qui a laissé un journal intime, dont des *Fragments*, publiés depuis sa mort, viennent d'obtenir un succès très flatteur, et Ernest

1. M. Beaussire, *le Nouveau Spiritualisme*, dans le *Temps* du 8 janvier 1885.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *La Crise philosophique.*
5. *L'Idée de Dieu dans la critique contemporaine*, II.
6. *Ibid.*, I. — Il serait injuste de terminer ce chapitre sans avoir au moins cité le nom de M. Ribot, et cette *Revue philosophique de la France et de l'Etranger* qu'il a fondée, et « dont le succès n'a fait que grandir depuis neuf ans », comme se plaisait à le reconnaître M. Beaussire, dans le *Temps* du 28 septembre 1885.

Bersot, dont la plume élégante et délicate a écrit sur la philosophie, sur la politique, sur la morale et sur la littérature des pages d'une grande élévation et d'un charme discret. C'est également sur les confins de la morale et de la critique littéraire que se placent deux écrivains de même famille, deux esprits ouverts, deux causeurs recherchés, l'un plus brillant, mais dans le style duquel on sent l'effort, Joseph Joubert, l'autre plus simple et aussi plus agréable, Ximénès Doudan. Les belles études, si finement écrites, de M. C. Martha sur les moralistes latins et sur le poète Lucrèce nous permettent de le nommer également dans ce chapitre.

IV. ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

On a pu voir dans notre *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* jusqu'où était tombée au siècle dernier l'éloquence de la chaire ; elle devait se relever dans le nôtre, bien qu'il n'ait encore produit aucun prédicateur digne d'être mis en parallèle avec Bossuet ou même avec Bourdaloue.

Quand la chaire fut rouverte au lendemain de la Révolution, on y vit presque aussitôt paraître avec éclat l'abbé de Frayssinous (1765-1841), le futur évêque d'Hermopolis, qui, par la clarté de son exposition, par son élocution brillante et par la dignité de son attitude et de son geste, attira de nombreux auditeurs à ses conférences de l'église des Carmes et de Saint-Sulpice [1] (1801-1809 et 1813-1822). En 1819 l'Irlandais Nicolas de Mac-Carthy (1769-1833) commença ses improvisations chaleureuses, qui lui valurent promptement un succès extraordinaire ; ses *Sermons*, imprimés après sa mort, méritent encore aujourd'hui d'être remarqués pour leur logique serrée et pour la vivacité des mouvements oratoires, toujours éloignés de la vulgarité à laquelle se laissaient alors trop facilement aller les nombreux missionnaires qui prenaient pour modèle le P. Bridaine.

Après la révolution de 1830, une ère nouvelle commença pour l'éloquence de la chaire. Tandis que l'abbé Bautain (1796-1867), qui avait été l'un des élèves préférés de Cousin à l'École normale, arrivait dans l'Église avec la méthode rationnelle, tandis que l'abbé Cœur (1805-1860), prêchant avec une onction véritablement chrétienne, faisait entendre une parole colorée et abondante, tandis que retentissait dans les temples la voix infatigable du pasteur Athanase Coquerel (1795-1868), un prédicateur du plus rare talent, l'abbé Lacordaire, allait s'élever et attirer Paris tout entier à ces conférences de Notre-Dame, qu'avait ouvertes, non sans éclat, l'abbé Dupanloup [2] (1802-1878). Tous, les incrédules comme

1. Elles ont été réunies en 1825 sous le titre de *Défense du Christianisme*.
2. Monseigneur Dupanloup est surtout connu comme écrivain par son remar-

les gens pieux, se pressent dans la basilique pour entendre le brillant orateur qui a transformé l'éloquence de la chaire et l'a mise en harmonie avec les idées du siècle; et, s'abandonnant à toute la fougue d'une imagination de poète, usant sans scrupule des nouveautés de style accréditées par l'école romantique, appelant à son aide la science au lieu de la combattre, appuyant le dogme sur la fameuse devise : « Liberté, Égalité, Fraternité », l'ancien rédacteur du journal *l'Avenir* ne craint pas de traiter du haut de la chaire la question sociale. Ces succès retentissants, Lacordaire les partagea bientôt avec un jésuite, le P. de Ravignan (1795-1858), qui, par des qualités toutes différentes, par sa méthode et par l'élégance sobre de sa parole, ne tarda pas à acquérir une réputation presque égale ; et c'est aux applaudissements de la Chambre des pairs que le comte de Montalembert, dans un discours sur la liberté des ordres monastiques, rendit, le 8 mai 1844, cet hommage aux deux illustres prédicateurs : « La chaire chrétienne a toujours été une des gloires de la France, même sous le point de vue intellectuel et littéraire. Eh bien! quel est le phénomène qu'elle vous présente aujourd'hui? Deux hommes rivaux par l'éloquence, mais profondément unis par leur affection réciproque, par le but de leurs travaux, par l'analogie des révolutions de leur vie : l'un, dont la parole bondit comme un torrent impétueux, entraîne et terrasse par des élans imprévus et invincibles; l'autre qui, comme un fleuve majestueux, répand les flots de son éloquence toujours harmonieuse et correcte : l'un qui domine et ébranle l'enthousiasme, portant jusqu'au fond des cœurs les plus rebelles des éclairs de foi, d'humilité et d'amour; l'autre qui persuade et émeut, autant par le charme que par l'autorité de son langage, et qui redresse les intelligences en purifiant les âmes : tous les deux, le dominicain et le jésuite, enchaînant successivement, d'année en année, au pied de la plus haute des tribunes, des milliers d'auditeurs attentifs, charmés, surtout étonnés de s'y trouver, rendant ainsi à la chaire française un éclat, une popularité et une gloire qu'elle n'avait pas connus depuis Massillon [1]. » L'éclat de la chaire française ne s'est pas éteint avec le P. Lacordaire et le P. de Ravignan, et la foule n'a pas désappris le chemin de Notre-Dame, tant que s'y sont fait entendre le P. Hyacinthe, le P. Félix et le P. Monsabré.

A côté du sermon, deux genres, que Bossuet avait portés à leur dernière perfection, et qui, durant le dix-huitième siècle, n'avaient cessé de déchoir, le panégyrique et l'oraison funèbre, ont semblé vouloir se relever dans notre siècle. Mais le panégyrique, malgré les succès de l'abbé Maury, malgré le talent dont a fait preuve Frayssinous dans son *Panégyrique*

quable ouvrage sur *l'Éducation ;* il fut appelé en 1854 à l'Académie française.

1. Cité par Nettement, *Hist. de la Litt. fr.* (1830-1848), t. I, livre V.

gyrique de saint Louis et dans son *Éloge de Jeanne d'Arc*, n'a pas tardé à retomber dans le discrédit. Quant à l'oraison funèbre, remise en honneur par monseigneur de Quélen (1778-1839), qui fait l'éloge de Louis XVI et du duc de Berry, par Frayssinous, qui prend la parole en face des cercueils du prince de Condé (1818), du cardinal de Talleyrand, archevêque de Paris (1821) et de Louis XVIII (1824), et par le P. de Ravignan, qui rend hommage aux vertus de monseigneur de Quélen (1840), elle retrouve quelque chose de son ancienne splendeur le jour où Lacordaire célèbre la mémoire de M. de Forbin-Janson, d'O'Connell ou du général Drouot. Mais l'*Éloge du général Drouot* reste le plus heureux effort de l'oraison funèbre dans notre siècle, et Lacordaire s'y est élevé à une hauteur où n'a pu atteindre l'abbé Cœur, ni lorsqu'à Notre-Dame il a tracé un portrait ému de monseigneur Affre (1848), ni lorsqu'aux Invalides, auprès du tombeau de Napoléon Ier, il a prononcé l'éloge funèbre du roi Jérôme (1860) [1].

V. ÉLOQUENCE DU BARREAU. — ÉLOQUENCE DE LA TRIBUNE. — ÉLOGES ET DISCOURS ACADÉMIQUES. — ÉLOQUENCE MILITAIRE.

L'éloquence du barreau n'a pas dégénéré dans notre siècle, bien que la politique ait enlevé au Palais un grand nombre d'avocats distingués, comme le comte de Serre (1776-1824), le vicomte Lainé (1767-1835), Manuel (1775-1827), Dupin aîné (1783-1865), Odilon Barrot (1791-1873), Crémieux (1796-1880), Bethmont (1804-1860), Billault (1805-1863), Baroche (1802-1870), Ledru-Rollin (1808-1875) et Gambetta. Si, comme eux, Berryer, Dufaure et Jules Favre ont pris une part active aux luttes parlementaires, ils n'ont pas abandonné aussi complètement qu'eux le barreau, et souvent ils sont venus au secours des accusés, Berryer avec la noblesse de son langage et l'impétuosité irrésistible de son action oratoire [2], Dufaure avec sa grande expérience des affaires

1. Tout récemment Monseigneur Freppel a prononcé celui de l'amiral Courbet.

2. A la lecture les plaidoyers de Berryer paraissent aujourd'hui un peu ternes; c'est que, comme disait Eschine de Démosthene, il fallait *entendre* le lion : « L'action, cette partie si importante de l'art oratoire, occupait un grand rôle dans toutes ses harangues. Il connaissait l'art de traduire par un geste le secret d'une pensée qu'il ne pouvait point dire, d'exprimer par une inflexion de voix le sentiment qu'aucune expression ne saurait rendre. » (NETTEMENT, *Hist. de la Litt. fr.*, t. I, livre III.) Voici d'ailleurs le portrait que Nettement a tracé du grand orateur : « La nature avait beaucoup fait pour lui. Elle lui avait donné la voix puissante et vibrante, le geste impérieux des dominateurs de la tribune, avec une tête noblement posée sur un buste largement dessiné : voilà pour les avantages extérieurs; elle y avait ajouté des dons plus précieux : une âme profondement sympathique, une sensibilité pleine d'épanchement, dont les émotions vives et spontanées avaient quelque chose de contagieux, une mémoire qui n'oubliait rien, une intelligence merveilleusement facile, qui comprenait en quelque sorte par intuition les questions les plus compliquées, et qui avait la faculté de communiquer au dehors, dans un langage lumineux, les clartés qui se faisaient en elle. D'autres avaient plusieurs

et sa dialectique serrée, Jules Favre avec son esprit incisif et la pureté toute classique de son éloquence. Enfin d'autres orateurs se sont exclusivement, ou presque exclusivement, consacrés au Palais, comme Berryer père (1757-1841), qui défendit le maréchal Ney avec son fils et Dupin aîné, Philippe Dupin (1795-1846), qui plaida, avec une rare souplesse de talent, dans un nombre considérable d'affaires, Lachaud (1818-1883), qui, dans les causes criminelles, s'est acquis une grande réputation, et Jules Nicolet (1819-1880), qui prononça le panégyrique de Berryer lors de l'inauguration de sa statue au Palais, en 1879. Nous ne saurions énumérer ici tous les hommes de talent qui sont aujourd'hui l'honneur du barreau; mais ils nous reprocheraient de ne pas nommer Me Rousse, de l'Académie française, et Me Allou.

Quel que fût l'éclat jeté par le barreau au dix-neuvième siècle, il devait être éclipsé par celui de la tribune. En effet, depuis que, par suite du changement qui s'est opéré, à la fin du siècle dernier, dans nos institutions et dans nos mœurs, la tribune est ouverte à tous, et promet à tous ceux qui l'abordent des succès qui ont plus de retentissement et plus de portée que tous les autres, non seulement tous les hommes qui se sont distingués au barreau, mais ceux que leur talent a placés au premier rang dans l'armée, comme le général Foy, dans les sciences, comme Arago, dans la poésie, comme Lamartine, surtout dans les chaires publiques, comme Guizot, Villemain, Cousin, M. Jules Simon, sont venus mesurer leurs forces dans les tournois parlementaires et donner aux délibérations de nos assemblées un lustre incomparable. Aussi le comte de Rémusat avait-il le droit de dire en 1847 : « Il m'a été donné d'entendre depuis trente ans, mais surtout depuis seize, des choses qui, je n'en doute pas, égalent ou surpassent en mérite ce qu'aucune assemblée publique a pu entendre [1]. »

Pendant toute la durée de l'Empire, l'éloquence parlementaire avait gardé le silence; elle put le rompre enfin sous la Restauration. Mais, si Benjamin Constant [2] (1767-1830), déjà fameux, et Berryer grandissant ont fait alors entendre de chaleureux accents, si Royer-Collard a soutenu d'une logique puissante un langage grave et austère, si de Serre a enlevé des succès incontestés dans l'emportement d'une heureuse inspiration, si le général Foy (1775-1825), par son éloquence généreuse et patriotique, nourrie des grands orateurs de l'antiquité, a acquis une popularité durable, si Lainé a excellé à mesurer habilement dans des discours applaudis le raisonnement et le

des qualités de l'orateur, tel que le comprenait l'antiquité; il les avait toutes, et l'art, d'autant plus achevé chez lui qu'on n'en apercevait pas la trace, venait compléter l'œuvre de la nature. »

1. *Passé et Présent*, Préface.

2. Voir nos extraits de P.-L. Courier.

pathétique, si le vicomte de Martignac (1776-1832) a charmé par sa parole séduisante et persuasive ses adversaires eux-mêmes et arraché à Dupont de l'Eure (1767-1855) cette exclamation : « Tais-toi, Sirène ! ! », la juste réputation de ces orateurs pâlit, comme nous l'indiquait tout à l'heure M. de Rémusat, à côté de l'éclatante renommée des orateurs de la monarchie de juillet. Époque glorieuse entre toutes pour l'éloquence parlementaire que celle où l'on voyait tour à tour apporter à la tribune, Casimir Périer (1777-1832) ses fougueuses apostrophes, le duc de Fitz-James (1776-1838) son ironie contenue, et, dit Cormenin[2], « le laisser-aller, le sans-gêne d'un grand seigneur parlant devant des bourgeois, » le comte Molé (1781-1855) sa politesse élégante d'homme du plus grand monde, le duc de Broglie (1785-1870) la dignité de ses manières et ses idées libérales, Villemain ces allusions discrètement malicieuses et ces sous-entendus spirituels qui sont en si grand honneur dans les réceptions académiques, Cousin sa parole élevée et véhémente, Guizot sa puissance oratoire, son sang-froid, ses reparties dédaigneuses et hautaines, Dupin aîné sa verve mordante et même gauloise, Odilon Barot la raideur inflexible de ses convictions, Dufaure l'étonnante lucidité de son exposition, le comte de Rémusat (1797-1875) la noblesse de son caractère et sa bonne grâce légèrement railleuse, Arago (1786-1853) cette netteté et cet agrément qui ont fait le succès de ses cours, Lamartine ses grands effets oratoires et ses images éclatantes, le comte de Montalembert sa franchise passionnée et incisive, Berryer la pleine maturité d'un talent déjà éprouvé, Thiers enfin son abondance intarissable d'idées et d'arguments présentés dans une langue simple et naturelle ! La réputation de la tribune française ne pouvait plus croître ; elle a du moins été glorieusement soutenue par les d'Audiffret-Pasquier, les Rouher (1814-1883), les Jules Favre, les Émile Olivier, les de Broglie, les Gambetta, les Jules Simon, pour ne parler que d'eux ; et, quand de grands intérêts ont été en jeu, ou quand la patrie a été en danger, d'admirables discours ont été prononcés, qui ont trouvé de l'écho dans tous les cœurs[3]. Il faut reconnaître cependant que, depuis quelques années, l'éloquence parlementaire se transforme, comme toute notre littérature ; emportée dans ce mouvement général, elle recherche de moins en moins les tours oratoires et les méta-

1. Charles X, à l'époque des triomphes de la Pasta, comparait l'élégant orateur à la grande cantatrice.

2. *Le Livre des Orateurs*.

3. Nul n'a parlé de la patrie avec plus d'émotion que Gambetta, comme on le verra dans la belle page de lui que nous reproduisons. Sans doute d'autres orateurs ont été plus châtiés et plus élégants que lui, mais aucun n'a eu plus de fougue et d'impétuosité ; aucun n'a mieux su, par une chaleur communicative, entraîner les assemblées et la foule, et plusieurs phrases de lui sont restées dans les cœurs, celle-ci, par exemple, prononcée à Saint-Quentin : « Ne parlons jamais de l'étranger, mais que l'on comprenne que nous y pensons toujours. »

phores brillantes, pour s'attacher de préférence aux qualités de précision et de clarté; elle vise déjà moins à émouvoir qu'à convaincre, et tend à parler surtout la langue des affaires.

Dans la disposition actuelle des esprits, avec cette horreur croissante de la rhétorique, il n'est pas surprenant que l'Éloge académique [1], tenu au dix-huitième siècle en singulière estime, paraisse aujourd'hui un genre faux, quand on lit les œuvres laborieusement correctes de Victorin Fabre (1785-1831), six fois couronné par l'Institut, de 1807 à 1812, pour ses *Éloges* en prose ou en vers. Hâtons nous de dire que nos contemporains ont su heureusement modifier et renouveler ce genre, et rappelons aussi à ceux qui pourraient vouloir l'attaquer que Villemain et Saint-Marc Girardin avaient plusieurs fois remporté le prix d'éloquence dans les concours académiques avant que leurs voix éloquentes soulevassent des applaudissements chaleureux sous les voûtes de la Sorbonne.

Mais, si l'Éloge académique est moins en honneur qu'au siècle dernier, jamais en revanche les séances publiques de l'Académie n'ont eu plus de vogue et plus d'éclat; le jour où se lit le rapport annuel sur les prix de vertu, le jour où est reçu un nouvel élu, on voit se presser à l'Institut tous ceux, et ils sont nombreux, qui dans Paris ont conservé le culte des lettres, et qui ne connaissent pas de plaisir plus délicat que d'entendre lire une page éloquente et émue ou un portrait soigneusement étudié.

Parfois, à l'Académie française, au milieu des compliments que prodigue au nouvel académicien l'orateur qui lui souhaite la bienvenue, se glisse dans un sourire une épigramme finement discrète et de bonne compagnie, qui rompt la monotonie d'un éloge continu [2]. C'est là un agrément que doivent assurément s'interdire les secrétaires perpétuels des autres Académies dans leurs *Éloges* des membres défunts; mais ils ne doivent pas d'autre part transformer de simples éloges de savants en oraisons funèbres, comme Sainte-Beuve a été en droit de le reprocher à un écrivain de talent, le docteur Pariset (1770-1847), secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. Fontenelle, à l'Académie des sciences, avait trouvé le ton et la mesure qui conviennent à ce genre d'éloquence; Cuvier, Arago et Flourens (1794-1867) se sont montrés dignes de prendre la parole après lui; Arago notamment, par la connaissance approfondie des questions qu'il traite, par l'élégance châtiée de son style, par l'aisance de son récit, par son art consommé d'amener et de présenter une anecdote curieuse et piquante, a su faire de ses *Éloges* la plus in-

1. Nous avons expliqué dans notre *Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle* les différents sens de ces mots.

2. Dans les *Rapports* sur les mérites des ouvrages couronnés par l'Académie française, Villemain, Patin et M. Camille Doucet ont su avec beaucoup de mesure proportionner la louange au talent des écrivains et glisser un utile enseignement sous l'éloge.

téressante et la plus attachante des lectures[1]. Les *Notices et Portraits* de Mignet sont des morceaux pleins d'érudition et de goût. M. Jules Simon a lu récemment à l'Académie des sciences morales et politiques quatre *Notices* très appréciées sur Rémusat, sur Guizot, sur Thiers et sur Mignet.

Il n'est que juste de faire mention de l'Éloquence militaire dans ce siècle où Napoléon Ier a trouvé la forme de harangue militaire qui convient le mieux à la valeur française, en jetant à ses intrépides soldats ses courtes proclamations, à la fois graves et familières, remplies d'images qui saisissent, de traits qui frappent, de mots qui restent[2].

VI. PAMPHLET.

Comme, depuis la Révolution, les luttes politiques se sont déchaînées avec violence dans notre pays, on a vu les pamphlets s'y succéder avec rapidité, surtout dans la première moitié du siècle : c'est d'abord la fameuse brochure de Chateaubriand intitulée : *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et de l'Europe* (1814), brochure « dont la verve entraînante et l'éclat prestigieux valurent une victoire aux Bourbons encore exilés[3] » ; puis, presque aussitôt, P.-L. Courier commence à lancer contre le nouveau gouvernement ses fameux pamphlets, qui se suivent sans interruption de 1816 à 1824, et qui, par leur malice mordante, par leur ironie piquante et par leur pureté de style, font parfois songer aux immortelles *Provinciales*[4]. Les *Chansons* de Béranger achèvent d'ébranler la Restauration, sapée par les pamphlets de Courier. Le gouvernement de juillet est à peine constitué que déjà, sous le pseudonyme de *Timon*, le vicomte de Cormenin (1788-1868) dirige contre lui ses épigrammes chagrines. Très inférieur comme écrivain à Courier, moins alerte,

1. On ne trouvera pas d'extraits d'Arago dans le corps de ce recueil, la librairie, qui est aujourd'hui propriétaire de ses œuvres, nous ayant refusé l'autorisation de reproduire quelques pages des *Éloges*.

2. « Sa manière de haranguer n'a rien de semblable chez les modernes ni dans l'antiquité. Il parle comme s'il était, non sur un tertre ordinaire, mais sur une montagne. On dirait qu'il a lui-même cent coudées de haut. Il ne s'arrête point aux ennemis qu'il va combattre, ni aux lieux qu'il traverse en courant. Il fait la revue de l'Europe et du monde. Son armée n'est point une simple armée, c'est la Grande Armée. Sa nation n'est pas une simple nation, c'est la Grande Nation..... Il prononce sur les dynasties, au milieu de la foudre et des éclairs, les arrêts du Destin..... Il fallait ce temps-là à Napoléon, comme il fallait Napoléon à ce temps-là. » (Cormenin, *Livre des Orateurs, Napoléon.*)

3. Vinet, *Études sur la Littérature française au dix-neuvième siècle*, t. I.

4. Courier a écrit aussi deux pamphlets purement littéraires : la célèbre *Lettre à M. Renouard* (1810) et la *Lettre à MM. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

trop épris de l'antithèse et pas assez de la simplicité, courant après l'esprit sans l'attraper toujours, ne faisant pas de différence entre un trait injurieux et un trait malin, Timon est du moins un dialecticien expert, et parle avec précision et clarté la langue des affaires ; sachant faire un mariage original entre la raillerie et le calcul, il est « l'inventeur d'un genre nouveau de pamphlet qu'on pourrait appeler le pamphlet administratif[1]. » Sous le second Empire, auquel il s'est rallié, Cormenin laisse tomber la plume qui a écrit : *Oui et Non* et *Feu! feu!* (1845). Victor Hugo et le comte de Rochefort-Luçay la ramassent, et donnent au pamphlet, le premier dans son *Napoléon le petit* (1852) une violence parfois déclamatoire, le second dans son journal hebdomadaire, *la Lanterne* (1868), les allures et le ton d'un vaudeville.

N'oublions pas ici *les Guêpes* (1839) d'Alphonse Karr, revue mensuelle et critique aristophanesque des travers de notre époque, qui, pour rappeler un mot connu, lui ont attiré bien des lecteurs et des ennemis, et les *Libres penseurs* (1848), et *l'Esclave Vindex* (1849), de Louis Veuillot, ce Juvénal catholique[2].

VII. PUBLICISTES.

Si les pamphlétaires sont assez nombreux au dix-neuvième siècle, les publicistes sont innombrables. Des revues sont créées[3] ; les journaux se multiplient avec tant de rapidité qu'en 1875 la statistique relevait en France plus de 2,000 feuilles ou recueils périodiques. Comme la presse peut, de même que la tribune parlementaire, et plus encore qu'elle peut-être, donner un retentissement très grand à une voix qui veut être entendue, presque tous les hommes en vue dans la politique ou dans les lettres se sont, à certains moments de leur carrière, enrôlés dans les rangs du journalisme. En effet, à *la Minerve* (1818-1820) nous trouvons Benjamin Constant ; au *Conservateur* (1818), Chateaubriand, Lamartine, de Bonald, Lamennais, Berryer ; aux *Débats*[4] Chateaubriand encore, Ch. Nodier, Saint-Marc Girardin,

1. Nettement, *Hist. de la Litt. fr.* (1830-1848), t. I, livre IV.

2. Les poèmes politiques de Barthélemy (1796-1867) et Méry (1798-1866), et particulièrement leur fameux journal en vers, *la Némésis* (1831-1832), tiennent autant du pamphlet que de la satire, comme *les Châtiments* de Victor Hugo (1853).

3. *Le Journal des Savants* reparaît en 1816, et donne des articles de Raynouard, de Daunou (1761-1840), d'A. Rémusat (1788-1832), de Cousin, de Vitet, de M. Walkenaer, etc. ; la *Revue britannique* se fonde en 1825 ; en 1829 sont lancées deux nouvelles revues, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* ; la première, après avoir jeté un éclat assez vif, a disparu à plusieurs reprises ; la seconde, qui compte parmi ses collaborateurs les noms les plus illustres de la France, a acquis une autorité légitime, qui rend la lutte bien difficile aux revues fondées plus récemment, comme *le Correspondant* et la *Nouvelle Revue*. Nommons aussi la *Revue politique et littéraire*.

4 La fondation des *Débats* remonte au mois d'août 1789.

Jules Janin, E. Bersot, M. Renan ; au *Globe* (1824-1831)[1] Pierre Leroux, Dubois (1793-1874) le futur directeur de l'École normale, Ampère, Jouffroy, le philosophe Damiron (1794-1862), Vitet ; au *National* (1830) Thiers et Mignet ; Thiers encore au *Constitutionnel*[2] ; à *la Quotidienne* (1792-1847) Michaud, Nodier, Jules Janin ; à *l'Avenir*, qu'ils fondent en 1830, et que ne tarde pas à condamner le saint-siège, Lamennais, Lacordaire et Montalembert ; au *Figaro*[3] de nouveau Jules Janin, Alphonse Karr, Auguste Blanqui, de Vaulabelle, Jules Sandeau, George Sand, M. Félix Pyat, M. Th. de Banville, J. Reynaud, Ed. About, M. Fr. Sarcey ; à *la Presse*, fondée par Émile de Girardin en 1836, Balzac, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Scribe, Fr. Soulié, Eugène Sue, Gozlan, Méry, Planche, J. Sandeau, madame de Girardin, Th. Gautier, P. de Saint-Victor ; au *Siècle*, fondé le même jour que *la Presse*, Henri Martin, M. Jules Simon ; au *Temps* (1861) Louis Blanc et son frère, Sainte-Beuve, MM. Legouvé, Beaussire, Mézières, Scherer ; au *Dix-neuvième siècle* (1871) About, M. Fr. Sarcey ; à la *République française* (1871) Gambetta, etc.

Si nous nous arrêtons un moment devant quelques publicistes qui se sont consacrés presque exclusivement au journalisme, et qui y ont obtenu des succès incontestés, nous verrons parmi eux des représentants de toutes les opinions ; nous mettons à part Fiévée (1767-1839), qui, dans la *Gazette française*, dans le *Journal de l'Empire*, dans *la Quotidienne*, dans *le Conservateur*, dans *le National*, apporta sa finesse ironique et son ton acéré successivement à l'appui de la royauté, de l'empire, de la restauration, des idées libérales et du parti constitutionnel ; mais voici deux défenseurs des doctrines religieuses, l'abbé de Genoude (1792-1849), qui rédigea la *Gazette de France* d'un style pompeux, moins fait pour le journal que pour la prédication, et Louis Veuillot, ce de Maistre démocrate, disciple du Dieu terrible plutôt que du Dieu clément, qui annonça dans *l'Univers* la résolution formelle d'être catholique avant tout, de défendre l'Église « sans réserve » et les doctrines romaines « sans mystère », et qui, polémiste incomparable, mit au service de cette cause un style coloré, une logique passionnée, une étonnante puissance d'invective ; voici un républicain, rédacteur en chef du *National* Armand Carrel (1800-1836), caractère chevaleresque, cœur magnanime, esprit élevé, écrivain clair, sobre, vigoureux, un peu violent peut-être, dont ses adversaires eux-mêmes ont déplor la mort ; voici enfin un libéral, le fondateur de cette presse à bon marché, dont la création amena le duel dans lequel tomba

1. « Je regarde, disait Gœthe à Eckermann, ce journal comme le plus intéressant de notre époque, et je ne saurais m'en passer. » — En 1831 *le Globe* devint l'organe de la doctrine saint-simonienne.

2. *Le Constitutionnel* a été fondé en 1815.

3. Ce nom a été porté successivement, depuis 1826, par plusieurs journaux différant de format, d'esprit, d'opinions.

Armand Carrel, Émile de Girardin (1802-1881), esprit prompt aux nouveautés, ami du paradoxe, habile à présenter dans une formule frappante des conceptions originales. Ne séparons pas quatre écrivains, pour lesquels le bureau du *Journal des Débats* a été comme le vestibule de l'Académie française : de Sacy (1801-1879), un attardé qui parlait encore la grande et belle langue du dix-septième siècle, M. Cuvillier-Fleury, esprit orné et disert, plume pleine de finesse et de charme, Prévost-Paradol (1829-1870), qui fut un adversaire redoutable par sa vivacité ironique et mordante, et M. John Lemoine, qui doit à son beau talent un siège au Sénat comme un fauteuil à l'Académie.

N'oublions pas ici deux publicistes, moins connus par leurs articles de journaux que par des brochures politiques, de Salvandy (1795-1856), dont un livre au moins, *Vingt mois ou la Révolution*, a mérité de survivre aux circonstances qui l'ont fait naître (1832), et Duvergier de Hauranne (1798-1881), de l'Académie française, qui a préludé par quelques études intéressantes (*des Principes du gouvernement représentatif, de la Réforme parlementaire et de la Réforme électorale*, etc.) à sa belle *Histoire du gouvernement parlementaire*. Rappelons enfin que Michelet et Quinet ont publié quelques livres de politique et de polémique.

VIII. CRITIQUE LITTÉRAIRE. — CRITIQUE D'ART.

La critique avait été en très grand honneur au dix-huitième siècle ; elle est, comme l'a dit M. Désiré Nisard [1], « la faculté générale et dominante du dix-neuvième siècle. Elle a attiré à elle et gardé pour elle des talents qui avaient donné des gages éclatants à la poésie, au théâtre, au roman. Elle est l'âme de tous les ouvrages ; elle est mêlée à tous les genres. »

Sous l'Empire [2] la critique fut cependant condamnée à un rôle modeste : la vie littéraire avait été interrompue par la Révolution ; c'est tout au plus si de froids disciples de Voltaire et les derniers représentants de la poésie descriptive donnaient encore quelques poèmes ternes et incolores au milieu de la foule des livres d'éducation, qui n'avaient jamais été plus nécessaires. Dans cette disette d'ouvrages de valeur, quand elle n'avait pas à juger les œuvres de Chateaubriand ou de madame de Staël, la critique fut donc réduite à débattre minutieusement des questions de goût et à discuter sur la prééminence du dix-septième ou du dix-huitième siècle. Il faut du moins lui savoir gré d'avoir renversé, un peu brutalement peut-être, les idoles du dix-hui-

1. *Hist. de la Litt. fr.*, *Conclusion*, IV.
2. Voir l'étude de M. Merlet sur *la Critique littéraire sous le premier Empire* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1883.

tième siècle, et déblayé ainsi le terrain où allaient germer de nouveaux talents, dont l'apparition devait lui faire horreur. A ce titre, il convient de rappeler ici les critiques du *Journal des Débats :* Dussault (1769-1824) avec ses amplifications correctes et faciles et sa friperie mythologique ; l'abbé de Féletz (1767-1850) avec son langage sobre et uni et son sourire malicieusement discret d'homme de bonne compagnie ; Hoffman (1760-1828), écrivain parfois vigoureux, souvent ironique, toujours clair, trop oublié aujourd'hui ; et « le créateur et le père » du feuilleton dramatique, ce terrible Geoffroy (1743-1814), qui a fait pendant quatorze ans une guerre acharnée au théâtre de Voltaire et à tout ce qui rappelait de près ou de loin l'esprit philosophique et révolutionnaire [1]. Lemercier, dans ses leçons de l'Athénée (1811-1814), Auger (1772-1829), dans son *Commentaire de Molière*, et Ginguené (1748-1816), dans son *Histoire littéraire d'Italie*, n'ont pas soulevé beaucoup plus d'idées nouvelles.

Mais déjà Chateaubriand, par son *Génie du Christianisme* (1802), a opéré une révolution dans l'esprit et dans le goût du public ; déjà madame de Staël, dans son traité *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1801) a entrevu la nécessité, pour juger sainement les ouvrages de l'esprit, de les replacer dans le milieu social où ils ont été créés [2] ; elle va publier son beau livre de l'*Allemagne* (1810), et rien n'arrêtera plus l'essor de la critique moderne.

Parmi les critiques de talent, dont les noms se présentent d'abord à l'esprit, il en est cinq, Villemain, Saint-Marc Girardin, M. Désiré Nisard, Sainte-Beuve, M. Taine, auxquels il faut, croyons-nous, réserver une place à part, parce que chacun d'eux représente une sorte de critique littéraire, une école.

Villemain, reprenant l'idée indiquée par madame de Staël, la met en œuvre avec un rare talent, unit étroitement la critique à l'histoire, les éclaire et les complète l'une par l'autre, montrant à la fois l'influence de la société sur les écrivains et celle des écrivains sur la société.

Saint-Marc Girardin relève dans les auteurs dramatiques de l'antiquité et des temps modernes les traits dont ils ont peint une même passion ; il les rassemble avec art, les commente avec esprit, et de cette comparaison sort plus lumineuse une vérité de l'ordre moral ; la critique n'est pour lui qu'un moyen ; la leçon de morale est le but.

La critique de M. Nisard est une critique doctrinale : « Elle a la

1. Il courut à la mort de Geoffroy une épigramme, qui se terminait par ce vers :

L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume.

2. Si elle a prodigué ses éloges au *Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle* (1809) de de Barante (1782-1866), c'est que le jeune auteur avait demandé aux variations des mœurs l'explication des variations de la littérature.

prétention, dit-il lui-même [1], ... d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. Elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche : voilà le bon; ce qui s'en éloigne : voilà le mauvais. » Ce genre de critique n'est pas sans périls; mais hâtons-nous de dire que la sûreté du goût, la finesse de l'analyse, la pureté toute classique du style, tout concourt à faire de l'*Histoire de la Littérature française* de M. Nisard un monument durable élevé à la gloire du siècle de Descartes et de Boileau.

Rien n'est plus opposé à cette critique que celle de Sainte-Beuve. Il n'a point souci de former un corps de doctrines, ni de classer les écrivains et les livres. Son unique prétention est d'expliquer l'œuvre par l'homme; aussi les anecdotes tiennent-elles une grande place dans ses *Causeries*, et M. Nisard a-t-il pu dire que la critique de Sainte-Beuve est à celle de Villemain « ce que les mémoires sont à l'histoire » [2]. C'est la fantaisie seule qui dirige Sainte-Beuve dans le choix des auteurs qu'il étudie successivement; il se plaît, dans sa libre allure, à passer brusquement d'une époque à une autre, d'un pays à un autre, et s'amuse même à fouiller tous les recoins de l'histoire littéraire pour retrouver et restaurer des figures à demi effacées par le temps. Préparé à ce travail par des connaissances étendues et lentement acquises, merveilleusement servi par une imagination vive et prompte et par un esprit souple et pénétrant, singulièrement habile à se glisser jusqu'au fond des cœurs pour y surprendre des sentiments qui s'y croyaient bien cachés, apportant à l'étude de l'âme humaine une délicatesse et une précision d'analyse dues peut-être à son expérience de l'anatomie, Sainte-Beuve a su faire revivre avec leurs passions, leurs mœurs, leurs idées, leurs préjugés, un nombre considérable d'écrivains, dont ses longues galeries offrent à nos yeux les portraits tracés d'une plume ingénieuse, fine, piquante, parfois un peu précieuse.

Avec M. Taine, la critique se laisse de plus en plus guider par l'esprit analytique de notre siècle et apporte à la recherche de la *faculté maîtresse* les procédés employés par la science. L'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine, très applaudie et très attaquée, a eu beaucoup de retentissement.

La critique littéraire a été ou est encore représentée avec éclat : dans l'enseignement, par Fauriel [3] (1772-1844), Ozanam (1813-1853), Patin (1793-1876), Geruzez (1799-1865), Egger (1813-1885), et

1. *Hist. de la Litt. fr.*, *Conclusion*, IV.
2. *Ibid.*
3. Fauriel, a dit M. Renan, est « l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'étude et aperçu, dans l'ordre des travaux historiques, le plus de résultats nouveaux. » (*Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1853.)

MM. J. Girard, C. Martha, Lenient, Crousté, Mézières, à la Sorbonne ; par Ampère (1800-1864), par Philarète Chasles (1798-1873), qui appartenait à l'école de Saint-Marc Girardin, par Paul Albert (1827-1889) qui se rattachait plutôt à celle de Sainte-Beuve, et par MM. Renan, G. Boissier, Deschanel, au Collège de France ; par Vinet (1797-1847) à l'Académie de Lausanne, etc. ; — dans les livres, par Guizot (*Corneille et son temps*), Cousin (*la Société française au dix-septième siècle*), Prévost-Paradol (*Études sur les moralistes français*), Despois (*le Théâtre français sous Louis XIV*), MM. Havet (*Étude sur les Pensées de Pascal*), Demogeot (*Histoire de la littérature française*), Deltour (*les Ennemis de Racine*), Ch. Livet (*Précieux et Précieuses*), et tant d'autres qui ont fait sur quelque partie de notre histoire littéraire un ouvrage qui restera ; — dans la presse, par une foule d'écrivains qui, sous la forme de causeries, de chroniques, de variétés, ont donné aux journaux de brillantes improvisations ou des articles soigneusement élaborés : citons, à la *Revue des Deux Mondes*, le sévère Gustave Planche (1808-1857), Saint-René Taillandier (1817-1879), M. F. Brunetière, dont la plume acquiert chaque jour plus d'autorité ; au *Globe*, Paul Dubois, Ch. Magnin (1793-1862) ; aux *Débats*, Hippolyte Rigault (1827-1858), mort trop tôt pour les lettres, de Sacy, M. Cuvillier-Fleury ; à *la Presse*, madame de Girardin, qui signait ses causeries du pseudonyme de vicomte de Launay ; au *Temps*, M. Scherer, etc.

Dans la critique dramatique, les articles spirituels et agréables de Merle (1785-1852) ont été éclipsés par ceux de ce fameux Jules Janin (1804-1874), que ses contemporains, séduits par « les bigarrures chatoyantes d'un style qui veut briller à tout prix et qui fait miroiter ses mille paillettes à peu près comme un paon qui fait la roue » [1], avaient surnommé le *prince de la critique ;* malheureusement l'étoffe ne valait pas les broderies éclatantes qui empêchaient de l'examiner, et, aujourd'hui que ces broderies sont défraîchies, on s'aperçoit que la réputation de J. Janin était surfaite. Il y avait du moins un peu plus d'idées dans les pages éblouissantes de couleur de Th. Gautier et dans les articles finement ciselés de P. de Saint-Victor. La chronique hebdomadaire donnée au *Temps* par M. Fr. Sarcey a conquis une juste réputation, et l'on s'accorde à reconnaître que jamais critique n'a su mieux dégager de tout ce qui l'obscurcit ou l'étouffe l'idée directrice d'une pièce et indiquer plus clairement les scènes à faire. La critique dramatique est aujourd'hui l'honneur de la presse, et des poètes, comme MM. Fr. Coppée et de Bornier n'ont pas cru déroger en s'enrôlant parmi les feuilletonistes.

La critique d'art, rendue si populaire au siècle dernier par Diderot, a pris dans le nôtre beaucoup de développement : un grand nombre d'hommes en vue dans les lettres, depuis Guizot

1. Nettement, *Hist. de la Litt. fr.* (1830-1848), t. I, livre II

et Thiers jusqu'à Th. Gautier, Alfred de Musset et Edmond About, se sont amusés à faire dans les journaux des *salons* la plume doctorale de Planche, le célèbre critique de la *Revue des Deux Mondes*, a tracé des *Portraits d'artistes*, comme elle avait tracé des *Portraits littéraires*, et M. Taine a écrit une remarquable *Philosophie de l'art en Italie*. Comme dans les autres genres, l'esprit du siècle se fait sentir dans la critique d'art : elle devient plus grave, plus savante ; elle étudie l'histoire de l'art, elle observe ses transformations, elle en analyse les causes : c'est une science et une philosophie ; d'autre part, rendue moins exclusive par son érudition même, elle reconnaît le beau partout où il se trouve, sans se laisser dominer par les caprices de la mode ou les enthousiasmes de l'engouement, et rend justice au talent, quelles que soient ses tendances ou ses audaces. Il convient d'accorder une place à part dans le domaine de la critique d'art à trois écrivains, que M. Pailleron a récemment comparés entre eux d'une façon bien piquante dans son *Discours de réception à l'Académie française :* après avoir fait voir Vitet interrogeant, étudiant nos admirables cathédrales, cherchant « surtout dans l'art.... une région nouvelle à explorer, une vérité à découvrir, une conquête à faire », après avoir montré Fromentin « émerveillé, ravi » dans la contemplation éperdue des maîtres d'autrefois, après avoir rappelé que l'esthétique de Charles Blanc « est une religion qui a pour but un idéal divin, et pour base une révélation », le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie* ajoutait : « De ces trois critiques, le premier représente la passion, le second l'émotion, le dernier l'adoration. Vitet est le soldat de l'art, Fromentin en est le poète, et Charles Blanc le prêtre [1]. » Sans doute ce parallèle heureux force un peu la vérité, comme tous les parallèles ; mais il indique bien du moins quel est le genre de talent de ces trois maîtres de la critique d'art, et en donne une impression exacte.

IX. VOYAGES.

Il est aisé de concevoir que les difficultés de la route ou la crainte des pirates barbaresques aient détourné nos ancêtres des grands voyages ou des navigations lointaines. Aussi Bernier [2] (1625-1688) et J. Chardin (1643-1713), qui reviennent des

1. Ch. Blanc a dit lui-même, comme le rappelait très à propos M. Rousset dans sa réponse à M. Pailleron : « L'art est religieux et moral. Il est religieux parce que le beau est un reflet de Dieu même. Il est moral parce qu'il élève l'âme et la purifie. »

2. Bernier était, comme La Fontaine, un *domestique* de madame de La Sablière ; il a travaillé, avec Racine et Boileau, à cet *Arrêt burlesque pour la maintenue de la doctrine d'Aristote*, qui se trouve dans les *Œuvres* de Boileau.

Indes, le poète Regnard (1655-1709), qui, parti d'Alger, où il a été retenu deux ans captif, traverse toute l'Europe, et va inscrire en Laponie, au sommet de la montagne Metavara, cet hexamètre de fière tournure :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis[1],

et Bougainville (1729-1814), qui, le premier des marins français, fait le tour du monde, sont-ils lus avec d'autant plus de curiosité qu'ils sont à peu près les seuls voyageurs qui aient alors raconté leurs aventures et décrit les pays qu'ils avaient visités. Mais peu à peu les périls des voyages diminuent, le nombre des voyageurs augmente, et des poètes, des naturalistes, des peintres, attirés vers ce prestigieux Orient, les uns par le désir de s'agenouiller devant le saint sépulcre, d'autres par l'amour de la science, d'autres enfin par ce beau ciel du pays de la lumière, prennent la route de l'Afrique et de l'Asie. Chateaubriand et Lamartine en reviennent, le premier avec son excellent *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), le second avec ce *Voyage en Orient* (1835), dont les inexactitudes géographiques sont rachetées par l'éclat du style; Victor Jacquemont (1801-1832) écrit des Indes, où il va mourir à trente et un ans, des lettres pleines d'un enthousiasme juvénile et communicatif; Gérard de Nerval peint une série d'études, d'un ton vigoureux et chaud, sur l'Égypte et sur le Caire, et les donne à la *Revue des Deux Mondes;* Fromentin passe de longues semaines dans le Sahara, et, trouvant le pinceau insuffisant pour rendre la sévère grandeur de ces immenses plaines de sable, vides et silencieuses, baignées d'une éternelle lumière, il essaye de la plume, et écrit un livre incomparable ; Th. Gautier, enfin, part pour l'Espagne, et, appelant à son aide les ressources inépuisables de son vocabulaire pittoresque, inonde d'un jour étincelant, splendide, dont l'éclat nous aveugle presque, « le beau royaume d'Andalousie... chatoyant de mille couleurs comme une gorge de pigeon » ; puis, séduit par le contraste, il s'amuse à décrire des effets de neige sur les steppes de la Russie[2], après avoir peint des effets de soleil sur les minarets de Constantinople. Pendant ce temps, partant à la découverte de la France, Ch. Nodier, le baron Taylor et Al. de Cailleux publiaient leurs *Voyages pittoresques et romantiques*, et Töpffer, conduisant ses élèves à travers la Suisse ou à Venise, écrivait ses amusants *Voyages en zigzag*, remplis d'esprit, de gaieté, de bonne humeur, dont quelques pages sont d'un paysagiste distingué. Aujourd'hui, grâce aux découvertes de la science moderne, qui, perçant les montagnes

1. « Nous nous sommes enfin arrêtés là où finissait la terre. »

2. Madame de Staël, dans ses *Dix années d'exil*, avait écrit déjà sur Moscou un chapitre très brillant, comparable à la belle description de Venise qu'on trouvera dans ce recueil.

et les isthmes, rapproche les distances et change en faciles excursions les voyages les plus lointains, ce genre de littérature a pris naturellement une extension considérable ; on formerait toute une bibliothèque, et une bibliothèque fort curieuse, avec les innombrables relations de voyages qui paraissent chaque année, et dont la plupart ont une réelle valeur, soit par le style, soit par les documents qu'elles contiennent, soit par les illustrations qui les ornent.

X. Savants.

Si le dix-huitième siècle a été appelé *le siècle des philosophes*, le nôtre gardera certainement le nom de *siècle de la science*. Nous n'avons pas à étudier ici les admirables travaux des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), des Adrien de Jussieu (1797-1853), des Ampère (1775-1836), des Arago, des Claude Bernard (1813-1878), des J.-B. Dumas (1800-1885), des Pasteur ; mais nous tenons à dire que les œuvres de la plupart des hommes qui se sont fait un grand nom dans les sciences sont remarquables à la fois et par la clarté du style et par la nouveauté des images ; si bien que l'Académie française a pu souvent appeler à elle les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, sans être soupçonnée d'avoir fait un vote de politesse. En effet, si Lacépède, en voulant imiter Buffon, n'a pas su toujours se préserver de l'enflure et de l'affectation, il faut louer la simplicité élégante de Fourcroy (1755-1809) et l'ordonnance lumineuse de ses leçons ; nous devons reconnaître à Cabanis un sentiment littéraire très fin (il avait dans sa jeunesse traduit en vers l'*Iliade*) ; Cuvier s'est montré grand orateur et grand poète dans son *Discours sur les révolutions du globe ;* Arago a pu louer dans *l'Exposition du système du monde* de Laplace « une exquise propriété d'expression, une correction scrupuleuse » ; en accordant ses suffrages au mathématicien Biot (1774-1862), l'Académie française les accordait à un de ses anciens lauréats : Flourens eut, en 1840, l'honneur d'être préféré par elle à Victor Hugo : et aujourd'hui encore, des savants, comme M. Émile Blanchard, comme M. Bertrand, prouvent par leurs ouvrages que, si la rigueur des démonstrations scientifiques peut donner à la phrase plus de précision et de netteté, Arago avait grandement raison de s'indigner contre ceux qui prétendent que les sciences flétrissent l'imagination [1].

1. Le 23 mars 1837, à propos d'un projet de loi sur l'instruction secondaire, Arago fut amené à prononcer à la Chambre des députés un éloquent plaidoyer en faveur des sciences, qui venaient d'être vivement attaquées. Après avoir

XI. Érudits.

L'esprit d'analyse, que l'étude plus généralisée des sciences a développé dans notre siècle, a communiqué à l'érudition une merveilleuse activité, et ces courageux et patients efforts ont produit les plus brillants résultats, puisque la lecture devenue plus facile des palimpsestes, les travaux de la critique philologique, qui ont permis de corriger des textes importants et d'en rejeter les

montré, par l'exemple de Pascal, de Descartes, de Buffon, que les sciences n'énervent pas l'esprit et ne dessèchent pas le cœur, l'illustre savant terminait par cette belle péroraison : « Il n'est point vrai.... que les études scientifiques ne servent que les intérêts matériels. C'est devant leur flambeau que se sont évanouis la plupart des préjugés sur lesquels les nations vivaient courbées; c'est par les sciences que les préjugés sont tombés à jamais... Au surplus, qu'on réduise, si l'on veut, l'utilité des sciences aux besoins matériels, et elles n'en seront pas moins cultivées avec zèle et persévérance. Les applaudissements, la reconnaissance du public, sont acquis d'avance à ceux qui leur feront faire des progrès réels. Aussi, du haut de cette tribune, je conjure la jeunesse de marcher hardiment dans la route glorieuse où elle est entrée.

Que la minéralogie continue à classer les diverses natures de terrains dont l'écorce du globe se compose, et à indiquer aux capitalistes dans quelles localités leurs recherches peuvent conduire à la découverte de telle ou telle autre nature de minéraux ;

Que la chimie enrichisse la médecine de médicaments simples, toujours semblables à eux-mêmes et qui doivent donner à l'art de guérir une marche plus assurée ;

Qu'elle manipule les produits de notre industrie agricole pour les transformer en substances alimentaires ou manufacturières qui ont été refusées à nos climats ;

Que la physique essaye de puiser dans l'étude des forces électriques, sans cesse en jeu dans les entrailles de la terre, les divers perfectionnements dont les arts métallurgiques ont un si puissant besoin ;

Qu'elle suive avec attention les phénomènes météorologiques pour apprendre à les prévoir ou seulement pour atténuer les ravages qu'ils occasionnent ;

Qu'elle essaye de trouver dans l'examen des mystérieuses variations du magnétisme terrestre des moyens de diriger avec certitude le navigateur quand un ciel nébuleux lui dérobe la vue des astres ;

Que l'optique perfectionnée, appliquée à la construction des phares, serve aussi à prévenir de nombreux, de cruels naufrages,

Que l'astronomie pénètre jusque dans les dernières régions de l'espace, non pas, si l'on veut, pour arriver à la formation de nouveaux mondes, non pas pour découvrir si les conditions de notre système solaire en assurent la durée indéfinie, mais afin de donner, s'il est possible, une nouvelle perfection à l'art nautique ;

Que la mécanique tire chaque jour un nouveau, un meilleur parti des forces naturelles, et arrache ainsi des millions de nos semblables à des travaux pénibles, qui les assimilent à des brutes, détruisent leur santé, et les conduisent inévitablement à une mort prématurée ; qu'elle travaille sans cesse à améliorer, à simplifier, à alléger la machine à vapeur, l'une des plus belles, des plus étonnantes créations de l'esprit humain :

Et quand toutes ces améliorations seront réalisées, la science aura bien mérité du pays; car, suivant la belle pensée de Bacon, « *Knowledge is power*, le savoir, c'est de la force, de la puissance » ; et elle aura augmenté le bien-être de la population, non pas en appauvrissant les riches, mais en enrichissant les pauvres, et elle aura répandu ses bienfaits sur ceux-là même qui l'outrageaient ; et, en contemplant ses beaux résultats, un poète (car les études

interpolations, l'exhumation de Pompéi, l'utilité enfin reconnue de l'épigraphie et de la numismatique pour l'étude des institutions et des mœurs, et les progrès de la paléographie, de la diplomatique et de la sphragistique, ont éclairé d'un nouveau jour les antiquités grecques et romaines et notre moyen âge. « Le but véritable de l'érudition, comme l'a dit Littré, est de fournir des matériaux à la science de l'histoire. » A ce titre, il convient d'accorder ici une place à tous ces pionniers de l'histoire, archéologues, philologues ou paléographes français, dont les travaux, joints à ceux des érudits étrangers, ont permis à un Fustel de Coulanges de ranimer sous nos yeux la cité antique, à un Victor Duruy d'exposer à son tour, en s'appuyant sur des bases plus solides, les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, et permettront à un historien de l'avenir de refaire encore une fois l'histoire de notre pays; rappelons donc de Clarac (1777-1847) et son *Musée de sculpture*, Raoul-Rochette (1789-1854) et ses *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, Ph. Lebas (1794-1860) et son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, Mazois (1783-1826) et ses *Ruines de Pompéi*, Naudet (1786-1878) et son *Administration de l'Empire romain de Dioclétien à Julien*, Dezobry (1798-1871) et la dernière édition de sa *Rome au siècle d'Auguste*, sorte de pendant du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Guigniaut (1794-1876),

scientifiques n'empêcheront pas qu'il n'y ait toujours des poètes), un poète pourra s'écrier, sans être taxé d'exagération :

> Le dieu, poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses *nombreux* blasphémateurs ! »

(Très bien ! très bien !)
(L'orateur reçoit, en retournant à sa place, de vives félicitations.)
(*D'après le Moniteur universel du vendredi 24 mars 1837.*)

Mais en défendant les sciences avec tant de chaleur, Arago était loin de prétendre qu'on sacrifiât complètement les lettres : « Trente ans d'une vie académique, avait-il dit presque au commencement de son discours, m'ont mis en rapport avec la plupart des notabilités scientifiques et littéraires de notre temps. J'ai vécu avec beaucoup d'entre elles dans l'intimité; eh bien, je le dis sans hésiter, plusieurs de ces personnages célèbres, quoiqu'ils eussent attaché leurs noms à des découvertes importantes, avaient quelque chose d'incomplet, d'inachevé, parce qu'ils ne s'étaient pas livrés à des études littéraires... On ne voit le côté faible, le côté vulnérable de la pensée, qu'après l'avoir rédigée, qu'après lui avoir fait prendre une forme; c'est alors, et alors seulement, qu'on l'améliore, qu'on lui donne toute la généralité qu'elle est susceptible de recevoir, qu'on la revêt des couleurs qui doivent la rendre populaire. Cette habitude, cette habileté de rédaction, je la regarde comme nécessaire à tout homme d'étude, comme indispensable. » (*Ibid.*)

Cette habileté de rédaction, Arago l'avait lui-même au plus haut degré, comme on a pu en juger par les lignes que l'on vient de lire; et, quand Lamartine monta à la tribune d'où venait de descendre Arago, toute l'assemblée acclama à ces paroles du grand poète : « En écoutant tout à l'heure le éloquent nous citer les noms de Pascal, de Descartes, de Leibniz, de Cuvier, de tous ces grands génies chez lesquels la gravité, la solidité des études scientifiques n'ôta rien au coloris et aux charmes de l'imagination et du style, un autre nom, un nom moderne, un nom contemporain se présentait à toutes vos pensées, et ce nom, il n'était interdit qu'à M. Arago de le prononcer. »

(Bravo ! bravo ! L'orateur se tourne vers M. Arago). (*Ibid.*)

dont les *Religions de l'antiquité* sont moins une traduction qu'une transformation de la *Symbolique* de Creuzer (1771-1858), Léon Renier (1809-1885), M. E. Desjardins, et leurs beaux travaux épigraphiques [1], etc.; citons des hellénistes et des latinistes comme J.-L. Burnouf (1775-1844) (*Gramm. gr. et Gramm. lat.*, *Trad. de Tacite*), Boissonade (1774-1857), Hase (1780-1864), Dübner (1802-1867), Alexandre (1797-1870) (*Dict. gr.-fr.*), Stiévenart (1800-1860) (*Trad. de Démosthène*), Patin (1793-1876) (*Études sur les tragiques grecs*), Pierron (*Éd. d'Homère*, *Hist. des litt. gr. et lat.*), Thurot (1823-1882), Egger, MM. Chassang (*Dict. gr.-fr.*, *Gramm. gr.-lat.*, *et fr.*), Barthélemy Saint-Hilaire (*Trad. d'Aristote*), Zévort (*Trad. de Thucydide*), Weil (*Éd. de Démosthène* et *d'Euripide*), Tournier (*Éd. de Sophocle*), Benoist (*Éd. de Virgile*), etc.; nommons enfin les hommes de talent qui ont éclairci les obscurités de notre histoire au moyen âge par leurs travaux sur le droit municipal comme le poète Raynouard, sur le droit constitutionnel comme Ortolan (1802-1873), sur le droit coutumier et sur les *Ordonnances des rois de France* comme Pardessus (1772-1853), ou par leurs études sur les langues et littératures du moyen âge comme Leroux de Lincy (1806-1870), Achille Jubinal (1810-1875), MM. Léop. Delisle, Léon Gautier, Gaston Paris, etc. Il n'est pas permis d'oublier, dans cette revue rapide des principaux travaux de l'érudition moderne, deux œuvres considérables, le *Dictionnaire de la langue française* de Littré et l'*Histoire littéraire de la France*, commencée il y a plus de cent cinquante ans par les Bénédictins, et continuée par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sous la direction éclairée de Victor Le Clerc (1789-1865) d'abord, puis de M. Renan.

Mais si l'érudition moderne a permis de modifier des idées acceptées pendant si longtemps sur Athènes, sur Rome et sur le moyen âge, elle a accompli en Orient de bien autres prodiges [2]: elle a d'abord arraché aux obélisques les secrets de cette antique Égypte, restée jusqu'alors aussi énigmatique que le Sphinx colossal qui, depuis tant de siècles, veille, gardien muet, sur ses ruines à demi ensevelies dans les sables, et toute une civilisation disparue s'est révélée à nous, grâce surtout à Champollion le Jeune (1791-1832), qui de 1822 à 1828 parvint non-seulement à lire les hiéroglyphes, mais à reconstituer une grammaire et un dictionnaire de l'ancien égyptien. L'éclat de cette découverte fait un peu pâlir les noms d'autres égyptologues distingués comme Letronne (1787-1848), Ch. Lenormant (1802-

1. N'oublions pas ici des écrivains brillants et spirituels comme Beulé (1826-1874) et M. Gaston Boissier, qui, le premier par son *Histoire de l'art grec avant Périclès*, le second par ses intéressantes *Promenades archéologiques*, ont répandu les dernières découvertes de l'érudition dans le public instruit, pour lequel MM. Daremberg et Saglio publient leur *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

2. L'étude des langues orientales a reçu en Europe une vive impulsion de Silvestre de Sacy (1758-1838).

1859), Champollion-Figeac (1778-1867), Quatremère (1782-1857), le vicomte de Rougé (1811-1873), etc.; Mariette (1821-1881) seul, dont les travaux sont poursuivis aujourd'hui avec autant de science que de bonheur par M. Maspéro, peut supporter le voisinage de Champollion le Jeune. Lorsque ce dernier mourut, en 1832, l'Académie des inscriptions lui donna pour successeur Eugène Burnouf (1801-1852), qui s'est immortalisé en parvenant, par une suite d'inductions sagaces, à pénétrer dans l'intelligence du zend de Zoroastre, cet idiome sacré des Perses, qui était déjà peut-être une langue morte dès le temps de Darius Ier. Eugène Burnouf a essayé aussi de déchiffrer l'écriture cunéiforme des monuments assyriens; s'aidant de ses travaux et de ceux de Saulcy (1807-1880) et des savants étrangers, M. J. Oppert a fait faire un nouveau pas à cette étude, et publié en 1860 les *Éléments de la grammaire assyrienne;* grâce à lui, le succès définitif n'est plus maintenant qu'une question de temps, et cette découverte renouvellera sans doute l'histoire de l'antiquité.

XII. HISTOIRE.

La Révolution avait presque entièrement supprimé les études historiques; le régime impérial ne leur fut guère plus favorable; dès 1806 cependant Lacretelle (1766-1855) raconte avec une élégance animée l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, et bientôt après Michaud (1767-1839) commence une *Histoire des Croisades* encore estimée aujourd'hui que le moyen âge est mieux connu; mais c'est seulement sous la Restauration que va se produire la renaissance de l'histoire, et que l'histoire, merveilleusement servie par l'érudition, va donner ses chefs-d'œuvre.

On a divisé en plusieurs écoles, suivant leur méthode ou leurs tendances, les nombreux historiens de notre siècle; mais ces divisions sont quelquefois un peu arbitraires; nous ne reproduirons donc que les principales, celles qui s'imposent.

Tout d'abord, il est une école, dite *descriptive*, qui s'interdit toute appréciation et semble s'attacher exclusivement à la fidélité du récit et à la *couleur locale;* elle a pour chef de Barante (1782-1866), qui, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, se fait chroniqueur, empruntant à Froissart sa couleur et sa manière, laissant, dit-il, parler les faits, et les temps se raconter eux-mêmes; mais qui ne voit que cette prétendue indifférence de l'historien ne peut être qu'apparente, et qui ne remarque, avec Vinet[1], qu'il souffle tout bas aux faits tout ce qu'ils doivent dire?

L'école *philosophique*, tout au contraire, remplace le récit par

1. *Études sur la littérature française au* XIXe *siècle.*

un exposé dogmatique, et dans l'ensemble des événements fait voir la marche générale de la civilisation. Elle a pour chef Guizot, qui a écrit une véritable histoire de l'esprit humain dans son *Histoire générale de la civilisation en Europe* et dans son *Histoire de la civilisation en France*.

Mais la plupart de nos historiens ont été d'avis qu'il fallait unir le récit et l'appréciation des faits, et ils ont combiné les méthodes de ces deux écoles dans une proportion qui varie selon le goût de chacun et selon la disposition particulière de son esprit. Les uns, tout en ne se refusant pas à tirer des faits l'enseignement philosophique qu'ils contiennent, se rattachent plutôt à l'école descriptive, comme le comte de Ségur (1780-1873), qui, dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année* 1812, a tracé d'émouvants tableaux, et surtout Augustin Thierry, dont le génie historique s'est éveillé à la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, et qui, s'inspirant des chroniques sans les copier, après s'en être nourri et s'être imprégné de leur esprit, apporte à la composition de ses livres d'histoire quelques-uns des procédés du roman : « Comme le romancier, il dessine chaque personnage, de façon à en faire un être réel ; comme le romancier, il met en relief chaque événement tragique ou touchant, de façon à en faire une scène dramatique ; comme le romancier, il peint les lieux, les temps, les coutumes au milieu desquelles se meuvent les hommes du passé, de façon à compléter la vérité individuelle et partielle par la vérité générale. La vieille Écosse ne revit pas plus vivante dans Walter Scott que la vieille France dans les *Récits des temps mérovingiens* [1]. » Michelet, par la vivacité de son imagination, par l'éclat poétique d'un style qui, malheureusement, n'est pas toujours maître de lui, appartient aussi à l'école pittoresque ; mais en même temps, chez cet historien imbu du symbolisme de Vico, l'idée philosophique accompagne toujours la narration historique ; toujours Michelet fait voir derrière les faits la loi qui les domine ; seulement il lui est arrivé quelquefois de subordonner les événements à une idée philosophique préconçue, et de conduire l'histoire au lieu de la suivre. Comme Michelet, Thiers et Mignet ont mêlé des réflexions et des jugements au récit des faits, le premier dans son ouvrage sur *le Consulat et l'Empire*, qui est le modèle d'un « genre d'histoire, qu'on pourrait appeler l'histoire des affaires [2] », et dans lequel tout, la politique, la diplomatie, la haute administration, la guerre, est exposé avec une netteté lumineuse et une « éloquence qui, même où elle surabonde, ne sent jamais l'amplification [3] » ; le second dans sa *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, ouvrage écrit d'un style très pur, mais dont les périodes fatiguent à la longue par « un

1. M. Legouvé, *Un barbarisme*, dans *le Temps* du 9 août 1884.
2. M. Désiré Nisard, *Hist. de la Litt. fr Conclusion*, III.
3. *Ibid.*

balancement rythmique d'une trop constante harmonie [1]. »

A leurs débuts, les deux amis, qui fréquentaient assidûment M. de Talleyrand, avaient été attirés vers l'étude de la Révolution française, dont il leur racontait l'histoire dans ses détails. Leurs deux livres, très différents de proportions et de forme, ont du moins un caractère commun : une grande indulgence pour les excès de l'époque révolutionnaire, qu'ils ne justifient pas, mais qu'ils prétendent jusqu'à un certain point excuser, en les présentant comme le résultat nécessaire du développement des faits. Ils semblent presque se rattacher au fatalisme historique, doctrine funeste, que Chateaubriand a réfutée dans la préface de ses *Études historiques*. C'est que Thiers et Mignet n'ont pas apporté à leur œuvre un esprit dégagé de toute préoccupation : n'est-ce pas sous la Restauration (qu'ils combattent) qu'ils jugent en libéraux la Révolution française ?

D'ailleurs presque tous les écrivains qui, avant ou après Thiers et Mignet, ont étudié cette grande époque, l'ont observée avec les yeux de la prévention : madame de Staël, dans ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, publiées après sa mort, a beau s'efforcer généreusement, en appréciant les événements dont elle a été témoin, de faire taire ses sentiments et de n'écouter que ses principes, il n'en est pas moins vrai que Necker, son père, tient dans son ouvrage une place beaucoup plus grande que dans l'histoire ; c'est avec une plume dévouée à la royauté que Lacretelle écrit son *Histoire de la Révolution française* (1821) ; si, dix ans après le livre de Thiers, Buchez (1795-1866) va déjà jusqu'à défendre Robespierre dans l'*Introduction* de son *Histoire parlementaire*, c'est que ce sectateur de l'école néo-catholique veut relier le mouvement de la démocratie de 93 au développement des idées chrétiennes ; enfin, c'est au moment où ils sentent que la monarchie de juillet menace de sombrer (1847), que trois écrivains de talent entreprennent à la fois la réhabilitation systématique de la Révolution : Lamartine dans son histoire épique et pittoresque des *Girondins*, dont la première édition fourmille d'erreurs, et qui est plutôt une œuvre d'art qu'une œuvre historique ; Michelet dans cette étonnante *Histoire de la Révolution française*, où il ressuscite par son imagination puissante et fiévreuse tous les personnages de ce drame gigantesque, épouse ou combat leurs passions, s'attendrit ou rugit avec eux ; Louis Blanc dans cette autre *Histoire de la Révolution française*, où il poursuit l'œuvre de polémique socialiste commencée dans son *Histoire de dix ans* (1830-1840). Près de quarante ans se sont écoulés depuis que ces livres ont paru ; on célébrera bientôt le centenaire de la Révolution, et cependant ces questions sont encore aussi brûlantes : M. Taine a pu s'en apercevoir, qui, dans ces derniers

1. M. V. Duruy, *Discours de réception à l'Académie française*

temps, par un mouvement de réaction qui devait se manifester, a voulu, dans ses *Origines de la France contemporaine*, renouveler, à l'aide d'une foule de menus faits, l'histoire déjà légendaire de la Révolution : un déchaînement presque général s'est aussitôt produit contre son livre, auquel les plus modérés ont reproché, non sans quelque raison, une injuste prévention, et, retournant contre l'écrivain le mérite même de son style vigoureux, peut-être un peu tendu, on est allé jusqu'à dire : « M. Taine n'a songé qu'à enlever un grand morceau de rhétorique vitupérative [1]. »

Si nous sommes encore trop directement intéressés à la Révolution pour la juger équitablement, il est clair que nous ne pouvons pas demander l'impartialité à tous les historiens qui ont écrit l'histoire des divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis la Révolution pendant que ces gouvernements étaient encore au pouvoir, ou alors qu'ils venaient d'en tomber; ne soyons donc pas surpris si, dans une *Histoire de la Restauration*, Capefigue (1802-1872) a vu surtout l'occasion de glorifier le ministère Martignac, Lubis (1806-1859) de faire l'apologie du ministère de Villèle, et Vaulabelle (1799-1867) de montrer son enthousiasme pour Napoléon Ier, que Laufrey (1828-1877) devait sous Napoléon III fort maltraiter; si Crétineau-Joly (1803-1875) a écrit l'*Histoire de Louis-Philippe d'Orléans* de cette plume qui, après 1830, avait soutenu dans divers journaux la légitimité dynastique.

Quelques historiens ont même apporté cet esprit de parti à l'étude des siècles passés : les fantaisies historiques du P. Loriquet (1767-1845) resteront légendaires; de Laurèntie (1793-1876) a rédigé son *Histoire de France* avec les préventions d'un légitimiste, et l'on a pu reprocher au Genevois Sismondi (1773-1842), protestant et républicain, d'avoir montré une certaine animosité contre le clergé et contre la royauté dans sa volumineuse et remarquable *Histoire des Français*, malheureusement gâtée par la négligence et la faiblesse du style.

Rappelons encore, parmi les écrivains qui ont suivi l'histoire de notre pays à travers les siècles : Henri Martin (1810-1884), un érudit et un patriote, qui développe « sous toutes ses formes, et avec toutes ses puissances, le génie intime de notre race [2] », Th. Lavallée (1804-1867), auteur d'une *Histoire des Français*, résumé qui obtint un très vif succès, Guizot, qui a raconté l'histoire de France à ses petits-enfants ; et parmi ceux qui en ont étudié un point particulier, ou qui se sont attachés à un personnage important : Chateaubriand, qui, dans ses *Études historiques*, a montré que l'histoire raisonnée de la chute de l'Empire romain est la préface nécessaire de l'histoire de la France, Amédée Thierry (1797-1873), qui a écrit une importante *Histoire*

1. M. Scherer, *le Robespierre de M. Taine*, dans *le Temps* du 27 décembre 1884.
2. M. Legouvé, *Un barbarisme*, dans *le Temps* du 9 août 1884.

des Gaulois et une *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, Vitet et ses curieuses scènes dramatiques sur *la Ligue*, Cousin et ses biographies de quelques grandes dames du temps de la Fronde, Lemontey (1762-1826) et son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, M. le duc d'Aumale et son *Histoire de la maison de Condé*, Gaillardin et son *Histoire de Louis XIV*, M. Rousset et son *Histoire de Louvois*, le duc de Noailles (1802-1885) et son *Histoire de madame de Maintenon*, enfin un infatigable travailleur, Alexis Monteil (1769-1850), qui, dans une curieuse *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, s'est proposé de peindre la vie de nos aïeux, surtout de la bourgeoisie et du peuple, depuis le quatorzième siècle jusqu'au dix-neuvième, faisant la monographie, siècle par siècle, de chaque profession, nous montrant successivement par exemple *le Valet*, *l'Homme d'armes*, *le Bedeau*, et composant ainsi beaucoup moins une histoire qu'un recueil de matériaux pour écrire une histoire. Tout récemment, M. le duc de Broglie a donné un *Frédéric II et Marie-Thérèse* et un *Frédéric II et Louis XV*, qui resteront parmi les plus beaux livres d'histoire du siècle, et qui sont la condamnation de cette école historique contemporaine qui s'absorbe dans la recherche des documents inédits, qui, ne pouvant se résoudre à sacrifier une seule des pièces qu'elle a recueillies, attache une importance exagérée à de très petits détails, altère ainsi les rapports des événements, perd de vue l'idée générale d'après laquelle elle devait distribuer sa matière, et, songeant surtout à utiliser tous ses textes, oublie de soigner la forme. Par ses deux derniers ouvrages M. le duc de Broglie lui apprend que le véritable rôle de l'historien est moins de découvrir des documents nouveaux que de tirer un heureux parti de ceux que l'érudition a découverts, lui montre comment la justesse de l'idée générale doit déterminer le choix des documents et en régler la distribution, lui prouve enfin qu'il n'est pas nécessaire de parler de tous les événements sur le même ton en passant lui-même, suivant les faits qu'il raconte, « du ton de la plus éloquente émotion... à celui du plus élégant badinage ou de la plus pénétrante ironie [1]. »

Si nous avons surtout parlé des historiens qui ont étudié l'histoire de notre pays, il ne faut pas cependant oublier ici M. Wallon et sa grande *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, M. Fustel de Coulanges et cet admirable livre de *la Cité antique*, dont l'éloge n'est plus à faire, M. de Champagny et son *Histoire des Césars*, M. V. Duruy et le majestueux monument qu'il vient d'élever à la gloire des Romains, M. Renan et ses *Origines du Christianisme*, l'abbé Rohrbacher (1789-1856) et son *Histoire universelle de l'Église catholique*, Montalembert et son *Histoire des*

1. M. F. Brunetière *Revue littéraire* de la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1885.

moines d'Occident, M. de Falloux et son *Histoire de saint Pie V*, M. Zeller et son *Histoire d'Allemagne*, Villemain et son *Histoire de Cromwell*, M. Perrens et sa grande *Histoire de Florence*, de Salvandy (1795-1856), qui a écrit, en exagérant la manière poétique de Chateaubriand, une *Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne*, « et un écrivain plus poète que savant, à l'esprit vague et aventureux, mais qui, dans ses *Révolutions d'Italie* et dans son livre sur *la Révolution française*, a eu de véritables divinations historiques, Edgar Quinet[1]. »

XIII. MÉMOIRES.

Les *Mémoires* écrits depuis le commencement du siècle sont loin d'avoir la même importance historique que ceux du siècle de Louis XIV; les faits, très voisins de nous, sont mieux connus, et les documents, par suite de l'extension du journalisme, de plus en plus nombreux; les *Mémoires* ne servent donc presque plus à faire l'histoire, mais ils l'éclairent encore : ne nous montrent-ils pas l'impression faite par les événements sur l'esprit des contemporains ? ou la façon même dont les héros de l'histoire présentent leur apologie ne jette-t-elle pas un jour nouveau sur leur caractère ? On peut partager en quatre groupes principaux les *Mémoires* qui ont été composés dans notre siècle :

1° Ceux qui viennent grossir le nombre des *Mémoires* sur l'époque révolutionnaire : tels sont les élégants *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette* rédigés par madame Campan (1752-1822), sa première femme de chambre[2], et les *Mémoires* émouvants dans lesquels la marquise de La Rochejaquelein (1772-1857) raconte, avec une simplicité qui va quelquefois jusqu'au sublime, ces guerres héroïques de Vendée où son premier

1. M. G. Monod, *du Progrès des études historiques en France depuis le XVI^e^ siècle*, dans le premier numéro de la *Revue historique* (1876).

2. En 1805 Napoléon I^er^ nomma madame Campan surintendante de la maison impériale d'Écouen; cette célèbre institutrice, dont la maxime était : « Créer des mères, voilà toute l'éducation des femmes », a laissé deux volumes sur *l'Éducation*, écrits d'un style qui n'est pas sans mérite, comme on en pourra juger par ce court extrait (t. I, livre II, chap. III) : « Malheur à la mère, si, dans un moment d'impatience, elle frappe son enfant pour le corriger! Si la colère effraye d'abord un enfant, il s'y accoutume; il en vient au point de garder son sang-froid tandis que vous perdez le vôtre; et, au moment où vous le châtiez pour une faute, il reconnaît en vous un vice. Si d'ailleurs la douleur physique est la seule ressource sur laquelle une mère fonde le succès de la correction, les qualités les plus nobles ont déjà fui du jeune cœur qu'elle veut former à la vertu. Ce corps que l'on flagelle, dans l'espoir de redresser l'âme et l'esprit, s'accoutumera aux coups; il faudra prolonger la correction. Un père, une mère, ne pourront bientôt plus s'approcher de leur enfant, fût-ce pour le caresser, sans le voir lever le bras avec crainte, afin de garantir la joue qu'ils voulaient baiser. »

mari, le marquis de Lescure, est tombé d'une mort glorieuse [1].

2° Les *Mémoires* sur l'époque impériale : ce sont tout d'abord et surtout les très importants *Mémoires* que Napoléon lui-même a dictés aux généraux qui l'avaient suivi à Sainte-Hélène, les *Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène* racontés par un de ces généraux, le comte de Montholon (1782-1853), et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, journal dans lequel le comte de Las Cases (1766-1842) a consigné, du 20 juin 1815 au 25 novembre 1816, les entretiens de l'illustre exilé sur toutes les époques de son histoire ; puis les *Mémoires* traitant surtout des affaires militaires et politiques, comme les *Mémoires du prince Eugène* (1780-1824), les *Mémoires et Correspondance militaire et politique du roi Joseph* [2] (1768-1844), les *Mémoires et Correspondance du roi Jérôme* [3] (1784-1860), les *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne* du général Pelet (1777-1858), les *Mémoires sur le Consulat, l'Empire et le roi Joseph* du comte Miot de Melito (1762-1841), loués pour leur impartialité, les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* de Villemain, qui contiennent une étude sur les Cent Jours ; enfin deux livres posthumes, très différents d'esprit et de portée, mais qui ont été l'un et l'autre écrits par une femme, les *Dix années d'exil* [4], dans lesquelles madame de Staël persécutée attaque violemment l'ennemi qui la poursuit, et les *Mémoires* [5], dans lesquels une ancienne dame du palais et amie intime de l'impératrice Joséphine, madame de Rémusat (1780-1821), juge sans bienveillance, alors qu'elle « ne croit plus en lui », le grand homme dans la familiarité duquel elle a vécu quelques années [6].

3° Les *Mémoires* qui, embrassant une longue suite d'années, ne se rattachent pas à une époque particulière de notre histoire : tels sont les *Mémoires* du comte Beugnot (1761-1835), le recueil connu sous le nom de *Mémoires du général La Fayette* (1757-1834), les *Mémoires du duc de Raguse de 1792 à 1832*, que Marmont (1774-1852) ordonna par son testament de publier, et dont la sincérité est si douteuse qu'on a dit que l'auteur s'était embusqué derrière son tombeau pour tirer impunément sur ses ennemis, les *Mémoires* du baron de Vitrolles (1774-1841), tout

1. Les *Mémoires* de madame de La Rochejaquelein ont été revus par de Barante.

2. Les *Mémoires* du prince Eugène et ceux du roi Joseph ont été rédigés par M. Du Casse.

3. Ces *Mémoires* ont été rédigés de 1861 à 1866 d'après « l'immense collection de matériaux inédits que possédait le roi Jérôme »; ils renferment le *Journal* de la reine Catherine.

4. Ce livre a paru en 1821 « Le récit, dit M. Auguste de Staël, commence en 1800, c'est-à-dire deux ans avant le premier exil de ma mère, et s'arrête en 1804, après la mort de M. Necker. La narration recommence en 1810, et s'arrête brusquement à l'arrivée de ma mère en Suède, dans l'automne de 1812. »

5. Publiés en 1879 par le petit-fils de madame de Rémusat.

6. La librairie Calmann Lévy annonce la publication de *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise* (1810-1814), par la générale Durand, première dame de l'impératrice Marie-Louise.

récemment publiés par M. Forgues, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, pour lesquels la critique nous paraît s'être montrée bien sévère, et les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* de Guizot, ouvrages dont la réunion nous permet de suivre tous les événements qui se sont déroulés en France depuis le règne de Louis XVI jusqu'à celui de Napoléon III. Il faut espérer que la publication des *Mémoires* du prince de Talleyrand (1754-1838) ne sera plus retardée longtemps;

4° Les *Mémoires*, dans lesquels les événements politiques n'occupent qu'une place fort restreinte : les uns surtout personnels, comme le *Journal* de Maurice de Guérin et celui de sa sœur, *Ma biographie* de Béranger, les *Confidences* et les *Nouvelles Confidences* de Lamartine, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan ; les autres d'une grande utilité pour la connaissance de l'histoire des lettres, comme ces dix volumes de l'*Histoire de ma vie* de George Sand, qui sont moins des *Mémoires* que des *Confidences* très discrètes [1], mais où l'on trouve une curieuse étude psychologique et, de temps en temps, des détails intéressants sur quelques-uns des hommes de lettres avec lesquels madame Sand s'est rencontrée avant 1840, comme les *Mémoires* d'Alexandre Dumas, dont son étonnante imagination rend malheureusement assez suspecte la véracité, comme les précieux *Souvenirs littéraires* de M. Maxime Du Camp, les *Misères et grandeurs littéraires* de M. L. Ulbach, les *Petits Mémoires littéraires* de M. Ch. Monselet, les *Confessions* de M. Arsène Houssaye [2], etc.

XIV. ÉPISTOLIERS.

Au premier rang des recueils de *Lettres*, assez nombreux, qui ont paru dans notre siècle, il faut, sans hésiter, en placer deux, datant tous deux des premières années du siècle, et tous deux d'une grande valeur, mais bien différents de ton et de forme : la *Correspondance* de Napoléon Ier, qui, par son importance historique, a mérité d'être appelée « la correspondance la plus instructive qui puisse être offerte aux méditations des hommes [3] », et dont quelques lettres, au point de vue littéraire, sont, par leur concision énergique et saisissante, dignes des plus célèbres proclamations de l'Empereur; et les *Lettres* de P.-L. Courier, que Sainte-Beuve trouvait d'un art encore supérieur à celui de ses pamphlets: « Il imitait les anciens, dit-il, sans fatigue et avec un art adorable dans de petits sujets, soit qu'il adressât à sa cousine, Mme Pigalle, du pied du Vésuve, des contes dignes de Lucius

1. Madame Sand nous parle si longuement de sa famille que c'est au troisième volume seulement qu'elle arrive à sa naissance.
2. On annonce la publication des *Mémoires* du comte d'Haussonville.
3. M. A. Henry, *Cours critique et historique de Littérature*, xxviiie leçon.

et d'Apulée, soit qu'au bord du lac de Lucerne, du pied du Righi, il envoyât à M. et à Mme Thomassin des idylles malicieuses et fraîches, où il aime à montrer toujours, a côté des jeunes filles joueuses ou effrayées, le rire du satyre. Ce sont de petites scènes parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers. »

Nommons ensuite Joseph de Maistre, dont les très intéressantes dépêches ont été réunies en volumes sous le titre de *Mémoires politiques et Correspondance diplomatique*, et qui, père plein de tendresse, adressait les lettres les plus charmantes à sa seconde fille, qu'il n'avait jamais eu la joie de voir et d'embrasser ; deux maréchaux, Bugeaud (1784-1849) et Saint-Arnaud (1798-1854), qui ont raconté dans leurs lettres avec une verve toute française [1] et non sans un certain talent de description quelques épisodes de cette guerre d'Afrique où ils se sont fait un renom d'intrépidité [2] ; et le P. Lacordaire, dans la correspondance duquel on retrouve ce style éclatant et hardi qui a contribué à ses succès oratoires, mais tempéré cette fois par une familiarité simple et affectueuse. Eugénie et Maurice de Guérin ont montré dans leurs *Lettres* un vif sentiment de la nature, X. Doudan la grâce aimable et délicate d'un fin lettré. Les *Lettres*, enfin publiées, de Benjamin Constant à madame Récamier ont prouvé que, pour être peut-être l'homme qui eut le plus d'esprit depuis Voltaire, Benjamin Constant n'en avait pas moins du cœur, et la preuve n'était pas superflue. Cependant, malgré le mérite de toutes ces correspondances, malgré le succès de curiosité des *Lettres à une Inconnue* de Mérimée, bien que les *Œuvres posthumes* d'Alfred de Musset renferment trente-cinq lettres pour la plupart pétillantes d'esprit, bien que les *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*, celles de madame de Rémusat, publiées par son petit-fils, celles de Delacroix, réunies par M. Philippe Burty, celles de Jules de Goncourt, aient attiré l'attention du public, bien que l'intérêt soit grand de la correspondance de Veuillot, qui se publie en ce moment, et en particulier de ses *Lettres à sa sœur*, bien que nous retrouvions dans les *Correspondances* de Sainte-Beuve et de George Sand toutes les qualités des *Causeries du Lundi* et de *Mauprat*, il faut reconnaître que nous ne saurions citer dans notre siècle aucune cor-

1. On remarquera le ton de mâle assurance sur lequel le maréchal Bugeaud terminait une lettre au docteur Menière, un mois après cette grande victoire du 14 août 1844 qui lui valut le titre de duc d'Isly : après avoir rappelé avec orgueil la noble attitude de l'armée française en face de l'ennemi, le maréchal ajoutait : « Il y allait pour nous ou d'une victoire ou d'une ruine complète ; si nous nous fussions montrés faibles sur un seul point, nous eussions tous été dévorés, depuis le plus petit soldat jusqu'à votre cher maréchal, et qui plus est, c'en était fait de toute l'Algérie. Dans cette alternative, il était donc indispensable de vaincre, et c'est ce que nous avons fait. »

2. On vient de publier les *Lettres du maréchal Davout* (1770-1823).

respondance qui ait à la fois la valeur historique et la valeur littéraire des *Lettres* de madame de Sévigné, qui donne sur les événements autant de renseignements curieux, et qui soit en même temps un modèle aussi achevé de la correspondance intime. Disons-nous du moins que si, dès le temps de madame de Sévigné, les gazettes avaient en vingt-quatre ou trente-six heures porté jusqu'au fond de la Provence un récit détaillé de la mort de Turenne, du supplice de la Brinvilliers ou des représentations d'*Esther*, que si la marquise avait pu, au retour de rapides et fréquents voyages dans le Midi, envoyer chaque jour par le télégraphe ses tendresses à sa fille et recevoir de ses nouvelles par la même voie, il est infiniment probable qu'elle aurait moins souvent *laissé trotter* sa plume, et que le recueil de ses *Lettres* serait beaucoup moins intéressant et moins gros. C'est par suite de la facilité même des relations et des communications que le genre épistolaire, si français, tend aujourd'hui à sa fin, et le vingtième siècle ne connaîtra peut-être plus que la carte-télégramme et la correspondance d'affaires.

XV. ROMAN.

Si, dans le genre épistolaire, notre siècle est resté inférieur aux deux siècles qui l'ont précédé, dans le roman il a conquis une supériorité incontestée. On ne s'attend pas sans doute à trouver ici l'histoire complète du roman au dix-neuvième siècle; depuis soixante ans surtout, le roman a pris tous les tons, revêtu toutes les formes ; il n'est resté étranger à aucune des questions qui ont intéressé l'humanité, et un volume suffirait à peine à décrire et à expliquer ses transformations successives, à nommer tous les écrivains qui ont obtenu dans ce genre des succès retentissants, le plus souvent fugitifs, quelquefois durables. Nous nous contenterons de tracer ici les grandes lignes de cette histoire et de rappeler les noms des romanciers les plus connus.

C'est seulement à l'époque du mouvement romantique que le roman produira ses véritables chefs-d'œuvre ; mais déjà, sous le Directoire, sous le Consulat et sous l'Empire, des écrivains, d'un talent aujourd'hui démodé, mais alors fort apprécié, en attirant l'attention du public sur le roman, l'avaient préparé au rôle important qu'il allait jouer. A ce titre, il ne faut pas oublier ici Fiévée (1767-1839), dont un récit simple et vertueux, *la Dot de Suzette*, eut de nombreuses réimpressions, Pigault-Lebrun (1753-1835), l'aïeul de M. Émile Augier, Ducray-Duminil (1761-1819) et ses livres destinés à la jeunesse, Ducange (1783-1833), dans les romans duquel on retrouve l'écrivain dramatique, plusieurs femmes de talent, madame de Souza (1761-1836), madame de Duras (1778-1829), l'amie de Chateaubriand, une Russe, la baronne de Krü-

dener (1764-1824), dont la *Valérie* (1803) fut traduite en plusieurs langues, madame de Genlis (1746-1830) et ses *Battuécas* (1814), où George Sand déclarait avoir puisé « ses premiers instincts socialistes et démocratiques », madame Cottin, dont la *Mathilde* (1805) fit fureur[1], et, bien au-dessus d'elles, madame de Staël, qui, pleine d'une admiration enthousiaste pour J.-J. Rousseau, donne à sa *Delphine* la forme du roman par lettres[2] consacrée par *la Nouvelle Héloïse*, et dans son roman autobiographique de *Corinne* accorde, comme son maître, une place importante à la description; malheureusement ses descriptions n'ont pas la vérité et la poésie qui font le charme des paysages de J.-J. Rousseau, mais une pompe un peu théâtrale, qui éblouit l'œil, plutôt qu'elle ne captive le regard[3]. C'est d'ailleurs le défaut du temps, et cette emphase, que nous avons déjà signalée dans J.-J. Rousseau, nous en retrouvons des traces dans le plus grand peintre de la nature qui ait paru depuis Bernardin de Saint-Pierre, dans Chateaubriand; *Atala* fut néanmoins accueillie presque avec la même faveur que *Paul et Virginie*. Chateaubriand prodigua les mêmes richesses pittoresques dans *les Martyrs*, ce poème en prose, comme il l'appelle lui-même[4]; mais en même temps le brillant écrivain, traçant dans cet ouvrage un tableau de « l'état du christianisme dans le monde connu... au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du troisième siècle[5] », préparait les voies au roman historique et descriptif de Walter Scott. Un épisode, très court, du *Génie du Christianisme*, que Chateaubriand en détacha, comme *Atala*, avait, dans un autre sens, exercé sur le roman une influence plus grande encore; nous voulons parler de *René*, ce frère cadet de *Werther*. Ce livre arrivait à son heure; il peignait d'une façon saisissante la maladie morale des imaginations à une époque qui était au-dessus des préjugés et au-dessous de la foi, « cet ennui profond, qui n'est qu'une forme ou un prélude du désespoir, et dont la conclusion logique est le suicide[6]. » Le retentissement fut très grand, et bientôt René eut une nombreuse postérité. A son exemple, dit Vinet, condamnant à la fois tous ces rêveurs

1. « Aux jours de mon enfance, dit M. Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*, madame Cottin remuait les cœurs et agitait les cervelles. Lorsque la bonne femme allait, par hasard, dans un bal, on montait sur les banquettes pour la mieux voir, on se la montrait, on disait : « C'est elle! » et l'on était ému; elle fuyait et ne savait où se cacher pour éviter les ovations... Toutes les pendules de son temps représentaient Mathilde et Malek-Adel. »

2. Une autre admiratrice de Rousseau, George Sand, a aussi donné cette forme à quelques-uns de ses romans; mais, avec le genre épistolaire, le roman par lettres tend à disparaître de notre littérature.

3. Dans son *Éloge de madame de Staël*, M. Baudrillart fait remarquer que l'on retrouve dans *Corinne* « les qualités de la peinture du temps de l'Empire, mais aussi quelques-uns de ses défauts saillants. Corinne couronnée au Capitole peut appartenir à Gros ou à Gérard, non à Raphaël. »

4. *Préface* des *Martyrs*.

5. *Ibid.*

6. Vinet, *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, t. I.

larmoyants, qui n'avaient hérité que des défauts de leur père, « que d'infortunés, que d'ennuyés sont venus... faire appel à notre compassion ! Bien vainement, il est vrai ! Pourtant, si l'on doit juger par l'ennui qu'ils répandent de celui qu'ils ont éprouvé, ils avaient droit à notre pitié [1]. » Il faut cependant excepter de cet arrêt sévère, mais juste, l'*Adolphe* de Benjamin Constant, un des livres les plus spirituels, mais aussi les plus pénibles, qu'on ait écrits, et l'*Obermann* [2] de Senancour (1770-1846), encore un disciple de J.-J. Rousseau, peu digne, il est vrai, de compassion, mais qui a écrit des pages remarquables. Plus malheureux que *René* et qu'*Obermann* est ce *Lépreux de la cité d'Aoste*, dont un conteur simple et vrai, Xavier de Maistre, nous a transmis la touchante histoire ; mais la prière écarte de lui la tentation du suicide et fait rentrer la paix dans son âme ; laissant à leur désespoir les fils de René, il contemple longtemps avec un plaisir inexprimable une étoile qui brille devant sa fenêtre, et éprouve une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons est destiné pour la triste cellule du lépreux.

Mais le moment est arrivé où l'exemple donné par Chateaubriand, la transformation de l'histoire sous la baguette magique d'Augustin Thierry, les doctrines romantiques qui préconisent la reproduction fidèle de la nature vivante et morte, et aussi les études psychologiques que Th. Jouffroy vient de remettre en honneur, vont renouveler le roman et lui faire produire ses chefs-d'œuvre. Nous allons voir le roman attirer à lui plusieurs des écrivains les plus illustres de notre siècle, et se plier sans contrainte, suivant la tournure d'esprit de chacun d'eux, aux formes les plus différentes : historique avec Alfred de Vigny (*Cinq-Mars*, 1826), archéologique avec Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 1831), il devient avec Sainte-Beuve (*Volupté*, 1834) une étude de pathologie morale, et avec Alfred de Musset (*Confession d'un enfant du siècle*, 1836) une véritable autobiographie, il se soumet avec Lamartine au rythme du vers (*Jocelyn*, 1836), et raconte, par la plume du poète Méry (1798-1866) « des événements inimaginables accomplis dans des pays impossibles » [3]. En même temps, Léon Gozlan (1803-1866) se lance dans le domaine de la fantaisie, et s'y joue avec esprit ; Nodier, s'y laissant aussi emporter par les caprices de son imagination, oublie, en contant de ravissants contes de fées, sa prédilection pour les proscrits, les brigands, les vampires, pour toutes les horreurs auxquelles se complaisent les romantiques ; Saintine (1798-1865), charme les âmes sensibles avec la touchante histoire de *Picciola* (1836, souvent réimprimée et bientôt traduite dans toutes les langues de l'Europe ; Xavier de Maistre, aux personnes qui lui demandent s'il n'a pas en portefeuille

1. Vinet, *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, t. I.
2. Encore un roman par lettres.
3. M. de Pontmartin.

quelque nouvel opuscule, répond en désignant *le Presbytère* ou *l'Héritage* du Genevois Töpffer, qu'il fait connaître en France ; madame de Girardin écrit ses agréables nouvelles avec la plume fine et élégante qui signera du pseudonyme de vicomte de Launay de spirituelles *Lettres parisiennes ;* le Breton Souvestre (1806-1854), dans ses livres, d'où se dégage un enseignement moral, peint avec talent les mœurs et les paysages de la province où il est né ; Latouche (1785-1851) publie quelques romans descriptifs qui ne sont pas sans valeur, mais mérite mieux encore des lettres en éditant les poésies d'André Chénier et en protégeant les débuts de sa jeune compatriote, George Sand.

Si nous cherchons à nous orienter au milieu de la foule de ces auteurs et de ceux dont il nous reste à parler, et si nous essayons de les ramener à quelques types généraux et de les classer, nous trouverons que, à part un petit groupe d'écrivains, qui, surtout curieux de la forme, et s'isolant dans une indifférence épicurienne des théories littéraires, ont fait de l'art pour l'art, comme un disciple de Beyle (1783-1842), Mérimée, qui a peint de petits tableaux de fantaisie, remarquables par la netteté vigoureuse du coup de pinceau, la sobriété du coloris et les justes rapports des tons, mais un peu trop travaillés peut-être, et comme Th. Gautier, qui a gardé vingt ans sur le chevalet son *Capitaine Fracasse*, prodiguant, pour le parer, les richesses éblouissantes de sa palette, presque tous nos romanciers se rattachent plus ou moins franchement à deux grandes écoles, l'école réaliste, qui a pour chef Balzac, et l'école idéaliste, à la tête de laquelle se place George Sand.

On a pu dire de Balzac qu'il était « le poète des faits »; doué d'une ardeur d'observation et d'une patience d'analyse extraordinaires, il était passé maître dans la science du détail et dans l'art de la description ; nul n'a excellé plus que lui à expliquer tout d'abord ses personnages par une peinture minutieuse du milieu dans lequel ils vivent, de leurs habitudes, de leur costume, de leurs attitudes ; cela fait, non moins habile anatomiste du cœur humain, il mettait à nu sous les yeux du lecteur les ressorts les plus cachés de leurs passions, avec le sang-froid d'un médecin disséquant devant ses élèves ; et il pouvait faire paraître en pleine lumière ce qu'il y a de plus noir et de plus hideux au fond du cœur de l'homme, sans que ce spectacle lui causât d'autre émotion que la satisfaction d'une démonstration bien faite ; son œil scrutateur se plaisait même à examiner de préférence les mauvais penchants de la nature humaine ; l'écrivain reproduisait ensuite tout ce qu'il avait vu, sans s'indigner, sans s'étonner, avec une indifférence plus

1. Neitfment, *Hist. de la Litt. fr. sous le gouvernement de Juillet*, t. II, livre X.

complète encore que celle de Mérimée. Balzac est de l'école de Téniers et des peintres flamands ; le laid l'attire, comme il attirera, plus ou moins, tous ses disciples ; si Ch. de Bernard (1805-1850), talent fin et délicat, sait se retenir sur cette pente dangereuse, M. Champfleury ne nous montre guère que des figures grimaçantes, et un écrivain de premier ordre, Gustave Flaubert, quand il n'essaye pas de faire revivre sous nos yeux l'antique Carthage, nous présente dans *Bouvard et Pécuchet* de bien piteux héros de roman ; il semblait que deux stylistes raffinés, MM. de Goncourt, eussent atteint les dernières limites du réalisme, quand a paru M. Émile Zola. Que dire des romans de ce dernier ? Que dire de ceux de ses nombreux disciples, qui n'ont pas, eux, l'excuse d'un incontestable talent ? Nous ne pouvons que répéter avec M. C. Martha qu'ils se sont fait un devoir de tout dire, mais surtout « ce qu'il était convenu depuis des siècles qu'on ne dirait pas » [1].

Cette froide et indifférente observation de la réalité ne pouvait suffire à madame Sand, qui vivait surtout dans le monde idéal ; quand « l'impassible [2] » Flaubert lui exposait ses théories, elle s'indignait, et par sa bouche l'idée protestait avec éloquence contre le fait : « Ne rien mettre de son cœur dans ce qu'on écrit ? Je ne comprends pas du tout, oh ! mais, pas du tout. Moi, il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur » [3] ? Elle est tout d'abord « le poète de la passion [4]. » Puis, prompte à s'enthousiasmer, elle subit l'influence de la philosophie humanitaire de Lamennais et de la philosophie religieuse et sociale de Pierre Leroux ; elle veut répandre et faire adopter les idées auxquelles elle vient de s'enflammer ; elle se fait apôtre ; son talent s'égare dans d'interminables controverses, et se fatigue dans des digressions parfois légèrement déclamatoires. Par bonheur, elle s'éprend d'un sincère amour pour le pays qui l'a vue grandir, elle est vivement touchée de la poésie agreste qui s'en dégage, et, dans un style qui à la richesse de celui de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre unit une grâce aisée qui lui est propre, elle écrit, sans trop se souvenir de ses utopies sociales, de délicieuses pastorales berrichonnes, « où la beauté morale se joint à la beauté poétique » [5]. La mort seule a fait tomber la plume de ses mains, et les dernières productions de cette femme illustre n'ont pas moins de puissance et de fraîcheur que celles de sa jeunesse. A la suite de George Sand il convient de nommer deux écrivains de grand talent, qui ont quelques-unes de ses qualités, avec

1. *La Précision dans l'art*, II, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1884.
2. Le mot est de M. Guy de Maupassant dans une *Notice* sur son maître.
3. *Lettre à Gustave Flaubert* du 1er février 1863.
4. Nettement, *Hist. de la Litt. fr. sous le gouvernement de Juillet*, t. II, livre X.
5. M. Nisard, *Hist. de la Litt. fr.*, *Conclusion*, v.

moins d'éclat, mais plus de mesure : Jules Sandeau et M. Octave Feuillet; bien que le premier oppose à la passion romanesque et fugitive des héros de madame Sand les joies saines et durables du foyer domestique, bien qu'elle ait écrit *Mademoiselle de la Quintinie* pour réfuter le second, qui, dans son *Histoire de Sibylle*, avait montré une jeune fille catholique triomphant de l'incrédulité de son fiancé, tous deux sont de l'école de George Sand, tous deux sont idéalistes comme elle, tous deux se rapprochent d'elle par la finesse de l'analyse morale, et, Jules Sandeau surtout, par le sentiment de la nature.

Par une fusion habile du réalisme et de l'idéalisme, M. Alphonse Daudet a obtenu, dans ces dernières années, de légitimes succès.

La vogue extrême qu'avait le roman, grâce aux ouvrages de Balzac et de George Sand, inspira aux fondateurs du *Siècle* l'idée de donner chaque matin au bas de leur journal un fragment de roman ; le succès du roman-feuilleton fut très grand dans les dernières années du règne de Louis-Philippe : c'est le moment où Alexandre Dumas, séduisant ses nombreux lecteurs par son imagination brillante, par la verve et la rapidité de ses récits, par l'agilité spirituelle de son style, conduit de front *Monte-Cristo* dans les *Débats*, *Vingt ans après* dans le *Siècle*, et *la Reine Margot* dans la *Presse ;* où Frédéric Soulié (1800-1847), un pessimiste, trace de la société un tableau navrant et terrible, et prépare ainsi les voies au roman socialiste d'Eugène Sue (1804-1859) [1]. Mais, tandis que les journaux se disputent à prix d'or la collaboration de ces auteurs en réputation, le roman subit entre leurs mains une transformation aussi fâcheuse qu'inévitable ; la forme et le fond s'en altèrent à la fois; la nécessité de livrer chaque jour quelques pages à l'impression ne laisse plus à l'auteur le temps de revenir sur ce qu'il a écrit : voilà pour la forme ; le besoin de retenir les abonnés prolonge indéfiniment le récit, multiplie les incidents imprévus, remplace par la complication de l'intrigue l'étude délicate et patiente du cœur, en même temps que le désir d'attirer un public plus nombreux et par conséquent moins choisi entraîne l'écrivain à chercher des succès malsains : voilà pour le fond. Ainsi le roman-feuilleton baisse chaque jour davantage ; il descend d'Alexandre Dumas à Ponson du Terrail (1829-1871), de d'Artagnan à Rocambole, de l'art à l'industrie.

Il serait injuste de terminer ce chapitre sans avoir seulement fait mention de Gérard de Nerval et de ses *Illuminés*, d'Henri Murger (1822-1861), le peintre de la Bohème, des romans maritimes qui ont établi la réputation d'Eugène Sue, des romans de voyages ou exotiques de MM. Louis Enault, Xavier Marmier,

1 Il ne faut oublier ici ni M. Maquet, le plus connu parmi les collaborateurs d'Alexandre Dumas, ni Paul Féval et Charles Deslys, qui se sont fait un nom dans un genre qui rappelle surtout Eugène Sue.

Jules Verne, Élie Berthet, des romans militaires de P. de Molènes (1821-1862), des romans nationaux de MM. Erckmann-Chatrian, des romans rédigés pour les enfants par Stahl, des spirituelles fantaisies d'Edmond About, écrites d'un style exquis, des romans ou nouvelles satiriques de Louis Reybaud (1799-1879), l'auteur de *Jérôme Paturot*, de Laboulaye (1811-1883), de MM. Francisque Sarcey, Taine, Pierre Véron, Henri Monnier, etc., sans avoir au moins rappelé les noms, bien connus aujourd'hui et très dignes de l'être, de Fromentin, d'Amédée Achard (1814-1875), de MM Gustave Droz, Cherbuliez, L. Ulbach, André Theuriet, J. Claretie, Hector Malot, Ludovic Halévy, et de mesdames Bentzon et Henry Gréville.

XVI. THÉATRE — TRAGÉDIE, MÉLODRAME, DRAME ROMANTIQUE.

Nous avons vu au dix-huitième siècle Voltaire essayer de rendre à la tragédie la vie et le mouvement, et faire monter, avant de Belloy, notre histoire nationale sur le théâtre. Lemercier ramener avec son *Agamemnon* la tragédie à une imitation directe et vivifiante de l'antiquité, Ducis enfin, après avoir imité avec une hardiesse prudente le théâtre de Shakespeare, nous présenter *Abufar* enveloppé du burnous arabe. Ces tentatives, inspirées par un désir commun de ranimer la tragédie qui se meurt d'épuisement, se poursuivent sous l'Empire et sous la Restauration : tandis que Luce de Lancival donne avec succès un *Hector* (1809), au témoignage de Villemain véritablement homérique, et que M.-J. Chénier tire de Tacite une belle tragédie de *Tibère*, qui ne sera jouée que longtemps après sa mort ; tandis que de Jouy (1764-1846), nous transportant dans l'Hindoustan, met à la scène des événements tout récents et fait applaudir un *Tippoo-Saëb* (1813); Raynouard voit tout Paris s'empresser pour écouter son récit du supplice des *Templiers* (1805), et Lemercier, étudiant dans Shakespeare l'art de peindre des personnages historiques, « conçoit l'idée grandiose de créer un théâtre national, de représenter dramatiquement l'histoire de France par la peinture successive des plus grandes époques et des plus grands hommes de nos annales. *Clovis* et *Frédégonde et Brunehaut* figurent les temps barbares; *Charlemagne*, la France impériale ; *Philippe Auguste*, la féodalité ; *Charles VI*, la guerre de Cent ans; *les États de Blois*, la Ligue; *la Journée des dupes*, la Fronde [1]. » Presque toutes les pièces de Lemercier, venues trop tôt, sont sifflées par le public, qu'elles étonnent; aujourd'hui la faiblesse de la versification empêche de les lire; car si, par ses

1. Voir, dans *le Temps* du 25 octobre 1831, *Népomucène Lemercier* par M. Ernest Legouvé.

idées, Lemercier est en avance sur son temps, il parle malheureusement la langue de son temps, cette langue toujours noble, toujours vague et un peu déclamatoire, qui rend insupportables les œuvres de ses contemporains; voilà pourquoi ce qu'il a fait n'est pas resté; mais Lemercier fut plus grand que ce qu'il a fait[1]. La même année où son *Saint Louis* tombait (1819), le parti royaliste fit un succès éclatant au *Louis IX* d'Ancelot (1794-1854), à cause des acclamations enthousiastes dont l'opposition avait quelques jours auparavant salué *les Vêpres Siciliennes* de Casimir Delavigne. L'année 1820 vit représenter la *Marie Stuart* de Lebrun, qui fit beaucoup de bruit; on crut que cette imitation de Schiller annonçait l'avènement du théâtre romantique; c'était une illusion : *Marie Stuart* relevait encore autant de Racine que de Schiller; loin d'être un commencement, elle ne faisait que continuer le mouvement commencé par Ducis et par Lemercier; elle était plus près des *Templiers* que de *Hernani*. « *Marie Stuart*, a dit très justement Sainte-Beuve, était une transition, mais j'ose ajouter une transition à ce qui n'est pas venu, à ce que l'auteur n'a pas achevé de réaliser lui-même. La tentative du moins était bonne, et elle demeure en vue, comme une tête de pont qui n'aurait pas été continué. *Le Cid d'Andalousie* (1823), qui devait faire l'arche suivante, a manqué, ou plutôt est resté en suspens. Lors de *Hernani*, plus tard, le pont a été hardiment repris, mais à un autre endroit et de l'autre côté de la rive. Il en résulte qu'entre l'ancien art dramatique et le nouveau il n'y a pas eu de pont et qu'on n'a point passé[2]. » Le lendemain même de *Marie Stuart*, on applaudissait en effet dans *le Paria* de Casimir Delavigne et dans *les Machabées* de Guiraud (1788-1847) des tragédies encore jetées dans le vieux moule classique, et Soumet (1788-1845) ne compromettait par aucune témérité dans sa *Clytemnestre* ou dans son *Saül* (7 et 9 novembre 1822) le succès de sa candidature à l'Académie française.

Toutes ces tragédies brillent un soir et s'éteignent; aussi éphémères sont les drames du vertueux et sensible Bouilly (1763-1842), surnommé « le poète lacrymal[3] ». Les grands succès, les succès populaires, sont remportés, pendant le premier quart du siècle, par le mélodrame ou drame accompagné par la musique. Guilbert de Pixérécourt (1773-1844 et Caigniez (1762-1842), le Corneille et le Racine du mélodrame, le premier avec *le Chien de Montargis* (1814), le second avec *la Pie voleuse* (1815), tirent des larmes de tous les yeux. Cependant le public finit par se lasser de pleurer invariablement sur une vertueuse héroïne persécutée par un traître odieux; il s'endurcit à la joie de

1. « Lemercier, *qu'on oublie trop*, » a dit Alfred de Musset (*de la Tragédie à propos des débuts de mademoiselle Rachel*).

2. *Notice sur les ouvrages de M. Lebrun*, placée en tête de l'édition de 1884.

3. Cependant un drame intéressant de Bouilly, *l'Abbé de l'Épée* (1800), a été assez souvent repris.

voir constamment, à la fin du troisième acte, le crime puni et la vertu récompensée, et, s'il applaudit encore en 1827 *Trente ans ou la Vie d'un joueur* de Ducange (1783-1833), ce sera justement parce que l'auteur aura su rajeunir par quelques nouveautés un genre tombé en défaveur.

On pouvait croire en 1825 que le public, éprouvant ce besoin de changement, allait revenir à la tragédie modifiée par Lebrun, et qu'un règne nouveau allait commencer pour elle; mais la mort de Talma, à la fin de 1826, lui porta un premier coup, la *Préface* de *Cromwell* (1827) un second, Alexandre Dumas avec *Henri III* (1829) et Victor Hugo avec *Hernani* (1830), le dernier.

Peu de manifestes littéraires ont eu un retentissement comparable à celui de la *Préface* de *Cromwell;* c'était le code dramatique de la nouvelle école promulgué par son jeune chef; c'était une véritable déclaration de guerre aux classiques; les romantiques portaient une main téméraire sur la tragédie, sur le genre qui, depuis deux siècles, était considéré comme le plus sacré de tous, et qui, soumis aux lois les plus sévères, était le plus soigneusement fermé à toute originalité. Il fallait en finir avec la majesté toujours raide et guindée de la tragédie, avec cette unité de temps et cette unité de lieu qui forçaient encore les derniers disciples de Racine à remplacer par un froid récit une action pathétique, avec cette uniformité de costume et de ton à laquelle se pliaient tous leurs héros, avec ces mannequins articulés que ces héros traînaient immanquablement à leur suite sous le nom de confidents. A la tragédie Victor Hugo substituait le drame, non plus le drame timide de Diderot, qui demandait seulement une petite place entre la tragédie et la comédie, mais un drame comme celui de Shakespeare, qui les absorbe toutes deux, le drame romantique, expression de l'époque moderne, comme l'ode a été la forme poétique des temps primitifs et l'épopée celle des temps antiques[1]. L'ode vivait de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame romantique vit du réel. « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art »; tel est le grand principe romantique; le grotesque est dans la nature, comme le sublime; donc, de même que dans nos cathédrales du moyen âge une place importante est laissée au grotesque, au contact duquel le sublime s'épure, la poésie complète sera dans l'harmonie des contraires, et le drame résultera de la combinaison du sublime et du grotesque. Ici lyrique ou épique, là familier ou bouffon, le drame romantique recueille donc et fait ressortir ces contrastes et ces antithèses dont est pleine notre vie, où le laid est si voisin du beau, où le rire est si près des larmes; image fidèle de la réalité[2], il n'y a plus pour lui « ni règles ni modèles; ou plutôt

1. On trouvera dans le corps de ce recueil cette page éclatante sur *les trois âges de la poésie.*

2. Il faut se souvenir pourtan que « la vérité de l'art ne saurait jamais être la réalité absolue »; cette salle gothique que nous voyons au lever du

il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. » Les récits et les confidents disparaissent avec les unités ; l'action et la foule s'emparent de la scène, et la salle banale dans laquelle se déclamaient toutes les tragédies est remplacée par une suite de décors reproduisant avec une scrupuleuse exactitude tous les caractères de l'époque et du pays où nous transporte l'auteur du drame : architecture, ameublements, costumes, style même, tout se fond harmonieusement dans la vérité de la couleur locale. Et ce n'est point seulement « à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre.... Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps[1]. » Assurément c'est là un résultat qui ne peut être obtenu sans quelque étude, sans quelque labeur ; mais « il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*. » C'est encore par crainte du *commun* que Victor Hugo recommande d'employer le vers pour le drame romantique, car la prose serait évidemment plus conforme à la réalité ; mais ce ne sera plus le vers anémique et incolore des derniers soutiens de la tragédie classique : pour un genre nouveau il faut créer un vers nouveau[2] ; aussi varié que le drame lui-même, il sera tour à tour lyrique, épique, familier, bouffon, ici plein et sonore comme le vers de Lucain, là souple et brisé comme celui des épîtres d'Horace. Enfin, puisque le drame romantique n'est plus simplement, comme la tragédie, une crise qui se produit dans une âme, mais bien la résurrection de toute une époque, il est naturel qu'il prenne des proportions plus grandes, et légitime qu'on lui consacre toute une soirée, comme au *Mariage de Figaro*.

Par malheur, il aurait fallu consacrer au moins deux soirées à la représentation du drame énorme de *Cromwell*, et c'est

rideau a beau être copiée avec une minutieuse exactitude, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'a que trois murs, et que les acteurs en scène ne peuvent jamais l'oublier. En dépit des réalistes, le théâtre ne peut échapper à la convention ; Victor Hugo ne le cache pas, et même, chose bizarre, alors que Molière a dans ses dernières années une tendance à faire disparaître de son théâtre l'*a parte* et le *monologue*, qui ne sont pas dans la nature, le jeune chef de l'école romantique les conserve et donnera à ses monologues des proportions colossales. — Rappelons qu'en 1801 Népomucène Lemercier avait donné avec son *Pinto* un premier essai de drame historique.

1. En réalité, le romantisme, en inventant la couleur locale, n'inventait rien ; Mérimée en convient franchement dans l'*Avertissement* de *la Guzla* : « Vers l'an de grâce 1827 j'étais romantique... Nous entendions par couleur locale ce qu'au dix-septième siècle on appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers de notre mot, et nous pensions avoir imaginé le mot et la chose. »

2. Voir dans nos extraits de Victor Hugo le morceau intitulé : *le Style au drame*.

Alexandre Dumas qui eut l'honneur, le 11 février 1829, de faire applaudir à la scène, avec *Henri III et sa cour*, le premier drame romantique. Mais le drame de Dumas était en prose ; pour que le triomphe fût complet, il fallait que le vers nouveau, le vers *romantique*, retentît derrière la rampe : Victor Hugo, dont l'*Amy Robsart*[1], tiré du *Kenilworth* de Walter Scott, venait d'être impitoyablement sifflé, dont la censure venait d'interdire la *Marion Delorme*, n'hésita pas, et, bravant les fureurs des plus fougueux classiques, Baour-Lormian (1770-1854)[2], Arnault, de Jouy, Étienne (1777-1845), Viennet (1779-1868), porta son *Hernani* au Théâtre-Français. La première représentation eut lieu le 25 février 1830 ; dès les premiers vers :

> Serait-ce déjà lui ? c'est bien à l'escalier
> Dérobé,

dès cet enjambement audacieux, la tempête se déchaîna ; *la bataille de Hernani*, qui se prolongea d'ailleurs pendant les quarante-cinq représentations qui furent données du drame, restera le grand événement littéraire de notre siècle. *Marion Delorme* (1831) fut accueillie avec plus de calme, et, si la censure interdit *le Roi s'amuse*, dont la seconde représentation n'eut lieu que cinquante ans après la première (1882), *Ruy-Blas* (1838) ne souleva que peu de protestations. Dans l'intervalle, le poète avait donné trois drames en prose très discutés, mais très applaudis : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* en 1833, et *Angelo* en 1835. En même temps, Alfred de Vigny forçait le succès avec *la Maréchale d'Ancre* (1831) et *Chatterton* (1835), et Alexandre Dumas avec *Antony* et *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831). Décidément la victoire restait aux romantiques ; les plus grands parmi les classiques avaient passé à l'ennemi, ou tout au moins transigé avec lui ; déjà Soumet, dès la fin de 1829, pendant les répétitions de *Hernani*, avait donné, sous le titre d'*Une fête de Néron*, une sorte de suite de *Britannicus*, dans laquelle il avait adopté quelques-unes des innovations recommandées par la *Préface* de *Cromwell*, et voici que Casimir Delavigne, essayant de fondre ensemble les deux systèmes, sacrifiant les unités, mais se gardant avec une sagesse habile des exagérations du romantisme, écrivait

1. Victor Hugo a détruit le manuscrit de ce drame, œuvre de sa jeunesse.

2. Le *Mahomet II* de Baour-Lormian n'avait eu aucun succès en 1811, et cependant Baour-Lormian était venu à Paris avec des espérances peu modestes, à en juger par cette piquante anecdote, empruntée au *Journal* inédit de madame Vallier, une actrice qui joua en 1807 à la Comédie-Française, après avoir chanté quelque temps à l'Opéra : « Baour-Lormian quittant son pays pour Paris, son père lui dit : « Que vas-tu faire à Paris ? Songe aux grands talents qui honorent la France, aux Corneille, Racine, Voltaire ; tu dois avoir autant de talent que ces hommes célèbres, ou reste ici. — Adieu, mon père, je pars, répondit Baour. » Quelques fragments du *Journal* de madame Vallier ont été publiés dans *le Temps* du 23 juin 1884 sous le titre de *Souvenirs d'une Comédienne* (1817).

dans ce genre mixte ses chefs-d'œuvre : *Louis XI* (1832) et *les Enfants d'Édouard* (1833). La tragédie classique semblait perdue; mais ses adversaires allaient involontairement lui donner des armes contre eux. Les excès des dernières recrues du romantisme compromirent le succès de ses chefs. Déjà le public, que la nouveauté du spectacle avait d'abord séduit, commençait à s'apercevoir que la couleur locale n'était qu'à la surface du drame historique d'Alexandre Dumas, et non dans le cœur même de l'œuvre, que l'écrivain avait peint « exactement l'extérieur de l'homme, ses vêtements, son mobilier, et négligé la justesse de l'observation morale[1], » qu'il avait donc pris l'art dramatique par son petit côté en nous montrant les habitudes physiques d'une génération et non son âme, et que ces personnages, qui se remuaient tant, étaient en définitive beaucoup moins vivants que le Cid ou qu'Hermione. D'autre part, M. Nisard, Planche, Saint-Marc Girardin, attaquant le théâtre de Victor Hugo, prouvaient que ses drames, où les personnages oublient à chaque instant l'action pour réciter de magnifiques morceaux lyriques, sont beaucoup plus éloignés de la nature que nos tragédies du dix-septième siècle, et lui reprochaient, non sans raison, d'avoir souvent sacrifié la vérité des mœurs à sa passion de l'antithèse. On se demandait donc déjà si le drame romantique ne présentait pas des difficultés insurmontables puisque avec de tels hommes il n'avait pas produit de chef-d'œuvre, quand leurs jeunes disciples montrèrent tous les dangers de ce système qui n'admettait aucune règle, en accumulant toutes les extravagances, toutes les horreurs, dans leurs œuvres, drames historiques, drames de mœurs, drames d'intrigue, drames de cour d'assises, toutes branches sorties du tronc du drame romantique. Le public se lassa de voir « les événements les plus invraisemblables entassés à plaisir les uns sur les autres[2] »; il se dégoûta de ces œuvres violentes, comme il s'était fatigué des fades tragédies de l'époque impériale. Une réaction devenait inévitable. Alfred de Musset le comprit le jour où « des combles du Théâtre-Français jusqu'à la place réservée aux musiciens, tout fut envahi[3] », pour voir une jeune fille de dix-sept ans, qui s'appelait Rachel, jouer Camille ou Monime[4]; personne n'en douta plus quand *les Burgraves* de Victor Hugo, le plus grandiose et le plus surhumain de ses drames, succombèrent sous l'indifférence publique au mois de mars 1843; six semaines après, une tragédie, la *Lucrèce* de Ponsard, un débutant, allait aux nues; en 1845, Rachel faisait triompher une autre tragédie, la *Virginie* de Latour

1. M. Gustave Merlet, *la Précision dans l'Art*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1884.

2. Alfred de Musset, *de la Tragédie à propos des débuts de mademoiselle Rachel*, 1er novembre 1838.

3. *Ibid.*

4. Alfred de Musset commença même pour elle une *tragédie, la Servante du Roi*, dont nous avons un important fragment.

Saint-Ybars. La tragédie semblait avoir pris sa revanche. Elle n'abusa pas de ce succès, rendue prudente par l'accueil beaucoup plus froid fait à l'*Agnès de Méranie* de Ponsard (1846); la paix fut conclue, une paix honorable pour tous, car il n'y avait en somme ni vaincus ni vainqueurs : la victoire de *Hernani* avait infusé un sang nouveau et vigoureux dans les veines de la tragédie moribonde; grâce au drame romantique, elle avait pris, et *Lucrèce* elle-même en est une preuve, plus d'indépendance, plus de hardiesse dans les situations, plus de simplicité et de familiarité dans le style; de son côté, la victoire de *Lucrèce* avait montré au drame romantique que l'exagération est un danger, et qu'il est toujours périlleux en France de mépriser le bon sens. Après tant d'oscillations, l'équilibre se trouvait enfin dans ce compromis où l'avait cherché Casimir Delavigne, dans une transaction qui ne sacrifiait de part et d'autre que ce qui pouvait ou devait être sacrifié. L'accord signé, les noms de classiques et de romantiques, pris pour le combat, n'avaient plus de raison d'être conservés; ils tombèrent, et le second même disparut; la différence entre la tragédie et le drame en vers devint si peu sensible que le public fit également accueil à la *Cléopâtre* de madame de Girardin (1847), à *la Fille d'Eschyle* (1848) d'Autran, à la *Charlotte Corday* (1850) de Ponsard, à la *Médée* de M. Legouvé, jouée en italien par madame Ristori (1856), et, plus récemment, à *la Fille de Roland* (1875) et aux *Noces d'Attila* (1880) de M. de Bornier, et à la *Madame de Maintenon* (1881) et au *Severo Torelli* (1883) de M. François Coppée, sans se demander si sur l'affiche ces belles compositions étaient appelées drames ou tragédies. Au fond pourtant il se disait que si, par suite de la confusion des genres, elles portaient le nom de tragédies, ce nom ne leur convenait pas : quel que fût le mérite de ces œuvres modernes, il ne reconnaissait pas en elles la belle et austère tragédie antique, arrivant à des effets si terribles par des moyens si simples, cette forme de l'art si chère à l'esprit français nourri du génie grec; on la regrettait sans s'en rendre compte, et, le jour où fut réalisé le vœu exprimé en 1838 par Alfred de Musset, le jour où l'on vit à la scène, grâce à M. Jules Lacroix, une traduction littérale en vers d'*Œdipe Roi* (1858), Sophocle retrouva dans la maison de Molière les applaudissements qui le saluaient dans le théâtre de Bacchus.

Tandis que le drame en vers se fondait avec la tragédie pour paraître sur la scène du Théâtre-Français ou de l'Odéon et retrouvait ainsi la vogue, le drame en prose continuait à déchoir sur « le boulevard du crime », malgré quelques succès populaires obtenus encore par Frédéric Soulié (*la Closerie des Genêts*, 1846), Eugène Sue (*le Juif Errant*, 1849), Bouchardy (1810-1870), Anicet Bourgeois (1806-1871), Paul Foucher (1810-1875), MM. Auguste Maquet, d'Ennery (*les Deux Orphelines*), Félix Pyat, Michel Masson, Belot et Ferdinand Dugué. Il est aujourd'hui

tombé dans un discrédit à peu près complet. Mais on aurait tort de croire que c'est un genre condamné : que demain un écrivain, fût-il même de l'école naturaliste, produise un drame qui ait vraiment une valeur littéraire, et nous l'applaudirons, comme nous applaudissions récemment la reprise de *la Marâtre* de Balzac [1]. Il y a place au succès pour tous les genres à une époque qui sait estimer tous les talents et apprécier ces drames pleins de fantaisie et d'originalité (*On ne badine pas avec l'amour*, *les Caprices de Marianne*) qu'Alfred de Musset n'avait pourtant pas écrits pour le théâtre, ou ce petit acte plein d'une sensibilité discrète et d'une grâce charmante [2], *les Ouvriers* (1870), qui a fait tant de bruit autour du nom d'un poète délicat, M. Eugène Manuel, comme elle apprécie les efforts courageux qu'ont tentés, pour ranimer le drame historique, Louis Bouilhet (1824-1869) en rimant sa *Conjuration d'Amboise* (1866), et M. Victorien Sardou en composant *Patrie* (1869) et *Théodora* (1884) [3].

XVII. COMÉDIE, VAUDEVILLE.

Si notre comédie n'est pas comparable à celle du dix-septième siècle, si nous n'avons pas de Molière, il faut reconnaître pourtant que c'est dans la comédie que la France a, de nos jours, conquis aux yeux des nations étrangères sa supériorité la plus incontestée ; depuis un siècle, sous le nom de traductions ou d'adaptations, nos comédies se jouent sur tous les théâtres de l'Europe ; aujourd'hui même elles franchissent l'Océan, et se font applaudir dans le nouveau monde et sur le continent australien. La comédie est d'ailleurs un des rares genres qui

1. La reprise des *Mères repenties* de Félicien Mallefille (1813-1868) n'a eu qu'un succès d'estime.

2. Ces deux qualités se retrouvent dans toutes les œuvres de M. Manuel ; de même que, dans la première scène des *Ouvriers*, elles dictent au jeune Marcel, achetant des fleurs pour la fête de sa mère, ce vers charmant :

Je voudrais
Apporter le printemps tout entier pour lui plaire,

ce sont elles qui inspirent au poète ce délicieux quatrain des *Pages intimes* (Calmann Lévy, éditeur) :

Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire alors que l'on vous pleure !

3. *La Haine* n'a pas réussi à Paris ; mais un jour ou l'autre ce beau drame y trouvera le succès qu'il mérite. — Il faut rattacher au drame le drame lyrique, et ne pas oublier les livrets si mal versifiés, mais si habilement construits, que Scribe a donnés à Halévy, à Meyerbeer, à Auber, à Verdi : *la Muette de Portici* (1828), *Robert le Diable* (1831), *Gustave III* (1833), *la Juive* (1835), *les Huguenots* (1836), *le Prophète* (1849), *les Vêpres Siciliennes* (1855), *l'Africaine* (1865). Le quatrième acte du *Prophète* renferme une des plus belles situations qui soient au théâtre.

n'aient pas subi d'éclipse complète en France depuis la Révolution.

En effet, sous l'Empire, tandis que la tragédie se meurt, la comédie obtient des succès de bon aloi. Le comédien Picard, ami d'Andrieux et de Collin d'Harleville, dans ses comédies, trop nombreuses pour que le style en soit très soigné, trace des mœurs de la société française au lendemain de la Révolution un tableau piquant et curieux, et voit en 1807 s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie, qui étaient restées fermées devant le comédien Molière. Ses rivaux applaudis y entrent après lui : c'est d'abord l'universel Népomucène Lemercier, deux ans après le succès de son *Plaute* (1808), puis un autre comédien, Alexandre Duval (1767-1842), Roger (1776-1842), dont le meilleur ouvrage *l'Avocat* (1806), est imité de Goldoni, Étienne, l'auteur acclamé d'abord, puis accusé de plagiat, des *Deux Gendres* (1810), enfin Dupaty (1775-1851), le fils du président, le frère du sculpteur. Seuls des bons comiques de la période impériale, l'ingénieux auteur du *Roman d'une heure* (1803), le critique Hoffman, ne fut pas élu par l'Académie, ayant toujours refusé de faire les démarches nécessaires.

Sous la Restauration, la comédie de l'Empire, aimable, enjouée, spirituelle, obtient encore des succès avec Wafflard (1787-1824) et Fulgence, dont *le Voyage à Dieppe* (1821) et *les Deux Ménages*[1] (1822) sont restés au répertoire, avec Mazères (1796-1866), dont *le Jeune Mari* (1826) n'est pas encore oublié, avec Empis (1795-1868), le futur directeur du Théâtre-Français, et avec Th. Leclercq (1777-1851), dont les *Proverbes dramatiques* (1823-1828) nous paraissent vraiment trop vantés. De La Ville de Mirmont (1782-1845) et Casimir Bonjour (1795-1856) ne craignent pas d'aborder le genre si périlleux de la grande comédie en vers, et font applaudir l'un *le Folliculaire* (1820), l'autre *les Deux Cousines* (1823); mais la facilité un peu vulgaire du style de ces deux écrivains ne permet pas à ces succès d'être durables, et la gloire de donner dans ce genre la meilleure comédie qui ait paru depuis *les Deux Gendres* était réservée à Casimir Delavigne, dont *l'Ecole des Vieillards*, jouée par Talma et par mademoiselle Mars, alla aux nues en 1823.

Mais le genre qui alors a la vogue, c'est le vaudeville, non plus le vaudeville de Désaugiers (1772-1827), parodie vive et piquante, ou amusante anecdote racontée en quelques scènes, mais un vaudeville souvent développé en plusieurs actes, qui prend tous les tons, souvent bouffon, plus souvent encore sentimental, et qui ne se distingue guère de la comédie que par ses couplets spirituels, chantés sur des air connus, le vaudeville dont le modèle est ce *Solliciteur*[2] (1817), tant admiré par le célèbre

1. Picard a collaboré aux *Deux Ménages*.
2. Par Scribe et Varner (1789-1854).

critique allemand Schlegel. Ce genre facile, aimable, qui, tenant de la comédie et de la farce, se prête à toutes les finesses de l'esprit français et peut aussi donner carrière à la gaieté bruyante de la verve gauloise, a été cultivé pendant quinze ans avec éclat par un homme d'une fécondité inépuisable qui a fourni environ cent cinquante pièces au seul Théâtre de Madame, et qu'on a surnommé *le prince du vaudeville*, Eugène Scribe (1791-1861). Habile à saisir heureusement le genre de théâtre qui convenait à l'esprit du siècle et à choisir des sujets conformes au goût de son temps, d'une adresse jusque-là sans exemple à mêler et à démêler les incidents, à nouer et à dénouer l'intrigue, Scribe ne connut que des succès dans sa longue carrière de vaudevilliste, et ne lassa jamais l'attention du public. Grâce à lui la fortune du vaudeville fut inouïe ; il régna sur six scènes à la fois, et Scribe dut ouvrir chez lui un véritable atelier de collaboration. Comme on ne recherchait là ni la force, ni l'élévation morale, comme on ne s'attachait ni à l'observation attentive des mœurs, ni à l'analyse délicate des passions, ni à la peinture patiente des caractères, et que d'ailleurs on se souciait assez peu du style, la besogne allait vite : Bayard (1796-1853), le neveu de Scribe, collabora à plus de deux cents pièces, Mélesville (1787-1865) à près de trois cent cinquante, Carmouche (1797-1868) à plus de deux cent cinquante, Brazier (1783-1838) à plus de deux cents, Xavier (Saintine) à près de deux cents, Vanderburch (1794-1862) à une centaine, MM. Dupin et Germain Delavigne, le frère aîné de Casimir, à un très grand nombre. En même temps, à côté de l'atelier de Scribe, et collaborant quelquefois avec ses collaborateurs, nous trouvons plusieurs autres vaudevillistes presque aussi féconds, comme Dartois (1788-1867), le critique Merle 1785-1852 , qui signe cent vingt pièces, et le numismate Du Mersan (1780-1849), qui en signe plus de trois cents, et donne en 1838 avec Varin (1798-1869) la comédie-parade des *Saltimbanques*, qui a été souvent reprise, et qui restera un des chefs-d'œuvre du genre. A cette époque le vaudeville, presque abandonné par Scribe et craignant de voir la vogue lui échapper, tourne déjà à l'excentricité, cherchant à forcer l'attention par un titre bizarre, ou bien se condamne à des succès plus éphémères encore en s'adaptant à la personne et au talent d'un acteur de réputation. M. Eugène Labiche l'a rapproché de la comédie, cachant sous une forme bouffonne une observation souvent fine et délicate, comme dans *le Misanthrope et l'Auvergnat*, ou traçant avec soin d'excellents tableaux d'intérieur, comme dans cet étonnant premier acte de *la Cagnotte* (1864). Déjà chez lui le couplet tend à disparaître ; il a disparu dans le vaudeville contemporain, qui se plaît avec Th. Barrière (1823-1878) et M. Gondinet, pour ne citer qu'eux, à accumuler dans un imbroglio inextricable les quiproquo les plus burlesques.

Mais, après avoir suivi le vaudeville jusqu'à nos jours, revenons

sur nos pas, et reportons-nous à cette période troublée qui suivit le manifeste de l'école romantique. Sans doute la comédie classique n'était pas directement visée, comme la tragédie, par la *Préface de Cromwell*, mais elle devait ressentir le contre-coup de cette attaque : dès le mois de mai 1829, *la Princesse Aurélie* de Casimir Delavigne, comédie cependant pleine d'esprit et de malice, fut accueillie froidement par le public, qui la trouva trop régulière et trop sage. C'était un avertissement. Trois mois auparavant, le *Henri III* d'Alexandre Dumas avait renversé la barrière qui depuis plus de deux siècles séparait les deux genres et brisé toutes les règles; la comédie en profita pour étendre discrètement et sans bruit son domaine, pour s'affranchir de toute contrainte, et se trouva enfin modifiée aussi profondément que la tragédie ; c'en est fait, elle a rompu définitivement, elle aussi, avec les unités, elle a pris toutes les allures et tous les tons, et, dans ses combinaisons hardies, mêlé tous les genres; voilà même que, comme le roman, dont elle s'inspire, elle prétend débattre, voire résoudre les plus délicates questions de morale et les plus graves questions sociales [1]. Nous pouvons facilement suivre l'évolution de la comédie et reconnaître ses transformations successives, grâce au répertoire courant du Théâtre-Français. Ce musée incomparable met à la fois sous nos yeux toute la galerie des chefs-d'œuvre de la comédie moderne, et rien ne fait mieux saisir l'extrême diversité des caractères qu'elle a pris, l'étonnante variété des formes qu'elle a revêtues, que de voir tour à tour sur la même affiche des comédies historiques et des comédies de mœurs, d'aimables proverbes, de gaies comédies d'intrigue et de grandes comédies sociales. Sans regarder au genre, le public applaudit également *Bertrand et Raton* (1833) et *le Verre d'eau* (1842) de Scribe, *Don Juan d'Autriche* (1835) de Casimir Delavigne, *Mademoiselle de Belle-Isle* (1839) d'Alexandre Dumas, *Il ne faut jurer de rien* et *Un caprice* d'Alfred de Musset, *Bataille de dames* (1851) de Scribe et M. Legouvé, *Mademoiselle de la Seiglière* (1851) de Jules Sandeau, *le Bonhomme Jadis* (1852) d'Henry Murger, *l'Honneur et l'Argent* (1853) de Ponsard, *la Joie fait peur* (1854) de madame de Girardin, *le Bougeoir* (1856) de Caraguel (1819-1882), *le duc Job* (1859) de Laya (1810-1872), *la Pluie et le beau temps* (1861) de Léon Gozlan (1803-1866), *le Mariage de Victorine* (1851) et *le Marquis de Villemer* (1864) de George Sand, *le Pour et le Contre* (1854) et *le Village* (1856) de M. Octave Feuillet, *l'Été de la Saint-Martin* (1873) de MM. Meilhac et Halévy, *le Feu au couvent* (1860) de Th. Barrière, *Jean Baudry* (1863) de M. Vacquerie, *Gringoire* (1866) de M. Théodore de Banville, *l'Étincelle* (1879) et *le*

1. La confusion des genres est devenue si complète que souvent aujourd'hui on a pris le parti d'appeler *pièces* ces œuvres éclectiques qui ne sont ni des comédies ni des drames.

Monde où l'on s'ennuie (1881) de M. Pailleron, *le Demi-Monde* (1855) de M. Alexandre Dumas fils, *Gabrielle* (1849) et *les Effrontés* (1861) de M. Émile Augier, *Daniel Rochat* (1880) de M. Victorien Sardou [1].

Ces trois derniers écrivains sont en ce moment, avec des qualités très différentes, les maîtres incontestés du théâtre.

Par son infatigable fécondité, par son heureuse faculté de saisir et d'exploiter l'actualité, par sa dextérité vraiment surprenante, M. Sardou rappelle Scribe ; mais on rencontre dans ses comédies pétillantes d'esprit une vérité d'observation que n'a pas connue Scribe. M. Sardou a trouvé la forme de comédie qui paraît le mieux répondre au goût du jour dans ces pièces où il pose l'action dans deux actes de vaudeville, la noue dans deux actes de drame, et la dénoue tout à coup au dernier acte par un moyen aussi simple qu'inattendu.

Le théâtre de M. Alexandre Dumas a une tout autre portée. M. Dumas s'est proposé pour but d'améliorer les mœurs sociales, et de tirer des leçons de vertu de l'exacte peinture du vice. Chacune de ses comédies, écrites d'un style vigoureux et incisif et ordinairement précédées d'une importante préface, est une thèse hardie, qui brave ouvertement l'opinion générale et bat en brèche quelque préjugé social. Pour dompter les résistances du public, que ces paradoxes devaient inévitablement faire cabrer, une grande sûreté de main était nécessaire ; les comédies de M. Dumas ont la rigueur d'une démonstration mathématique. Chaque représentation d'une de ses pièces est une lutte dont il sort vainqueur par la force de sa logique ; on ne déclare pas qu'il a raison, mais on n'ose plus dire qu'il a tort ; on peut ne pas aimer ces comédies, aussi pénibles à voir jouer que les romans de Balzac à lire, mais on est obligé d'admirer le grand talent de M. Dumas.

Celui de M. Émile Augier est plus souple, et son théâtre plus varié. A part la comédie historique et la comédie d'intrigue, M. Émile Augier a cultivé tous les genres avec un égal succès : il retrouve la grâce d'Alfred de Musset dans *Philiberte* (1853), une élégante fantaisie en vers, et son esprit étincelant dans le *Post-Scriptum* (1869), un petit acte en prose, qui fait songer à *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ;* il a dans ses comédies sociales la hardiesse de conception et la vigueur d'exécution de M. Alexandre Dumas fils ; personne aujourd'hui ne lui peut être comparé pour ses grandes comédies de mœurs, comme *Maître Guérin* (1864) ou *les Fourchambault* (1878), pour ses grandes comédies politiques, comme *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer* (1862), et ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'avoir toujours, dans toutes ses comédies, parlé avec une respectueuse émotion de la vertu et de l'hon-

1. Depuis plusieurs années il n'a pas été joué de comédie de M. Camille Doucet.

neur. Après cela, si vraiment aucun comique depuis Molière n'a réuni comme l'auteur de *la Ciguë* (1844) et du *Gendre de M. Poirier* (1855) la profondeur et la finesse de l'observation, la justesse et la netteté d'esprit, le sentiment de la sobriété et de la mesure et la franchise communicative d'un rire honnête et sain ; si vraiment depuis Molière jamais le vers comique n'a été plus nourri et plus brillant, plus éloigné à la fois de la préciosité et de la déclamation que dans l'*Aventurière* (1848), et la prose de la comédie plus mâle et plus simple, plus pleine et plus vibrante, en un mot plus scénique que dans *Madame Caverlet* (1876), une des œuvres les plus parfaites, dans sa belle sévérité, du théâtre moderne : comment s'étonner que beaucoup de personnes soient d'avis qu'il convient de donner à M. Émile Augier la première place parmi les nombreux poètes comiques que la France a produits depuis Molière [1] ?

XVIII. LA POÉSIE.

L'histoire de la poésie française au dix-neuvième siècle peut, ce nous semble, être divisée en trois périodes :

C'est d'abord la poésie de l'Empire, qui ne fait guère qu'exagérer encore les défauts de la poésie du dix-huitième siècle, qu'elle continue et qu'elle imite, si bien qu'elle n'est plus, suivant le mot très juste de Vinet [2], « que l'écho d'un écho » ;

Puis, après la révélation d'André Chénier (1819) et l'éclatante apparition des *Méditations* (1820) de Lamartine et des *Odes* (1822) de Victor Hugo, la révolution romantique, qui, s'insurgeant contre une poétique surannée, veut en finir avec les règles édictées et les divisions établies par une critique étroite et inflexible. Comme elle fondra dans le drame la tragédie et la comédie, elle fond les genres rigoureusement déterminés et consacrés par le timide respect de deux siècles, l'idylle, l'élégie, l'ode pindarique, la satire, l'épître, dans un genre universel, qui les absorbe tous, et qui est la poésie lyrique, au sens moderne du mot. A un genre nouveau il faut une langue et un vers nouveaux. Cette poésie qui « représente, suivant l'expression de Hegel, le monde intérieur de l'âme, ses sentiments, ses concep-

1. Il est juste de rappeler ici les écrivains qui se sont fait un nom par leurs livrets d'opéra-comique, comme Planard (1783-1855), l'auteur de *Marie* et du *Pré-aux-Clercs*, et les auteurs comiques qui ont obtenu des succès dans ce genre aimable, comme Étienne (*Joconde*), Dupaty (*les Voitures versées*), Hoffman (*les Rendez-vous bourgeois*), et surtout Scribe, qui a donné à l'Opéra-comique de véritables chefs-d'œuvre (*la Dame blanche, Fra-Diavolo, le Chalet, le Domino noir, l'Ambassadrice, Giralda, les Diamants de la Couronne*) et MM. J. Barbier, Monselet, Meilhac et Halévy.

2. *Études sur la litt. fr. au dix-neuvième siècle, Madame de Staël et Chateaubriand*, 1re partie, 1.

tions, ses joies et ses souffrances », cette poésie personnelle et intime, qui est moins un travail de l'esprit qu'une effusion du cœur, ne peut plus se contenter du style uniformément noble, des périphrases usées, des comparaisons mythologiques, de l'alexandrin compassé, qui suffisaient aux descriptions banales de l'époque classique, des trois ou quatre sortes de strophes dans lesquelles s'enfermait l'enthousiasme factice et méthodique de l'ode dite pindarique ; elle démocratise donc la langue, lui rend ainsi, avec la précision, la vie et le naturel, renouvelle et enrichit le fonds épuisé de ses images ; portant une main audacieuse sur l'alexandrin, elle le brise par des coupes téméraires et des enjambements hardis ; enfin, pour répondre à la diversité infinie des sentiments qu'elle veut exprimer, elle imagine dans ses strophes variées mille combinaisons de mètres, entrelaçant et croisant des rimes sonores et riches. C'est une des époques les plus brillantes de la poésie française ; c'est assurément la plus brillante du siècle.

En effet, depuis trente ans, l'éclat si vif qu'avait jeté la poésie avec l'école romantique s'est graduellement amorti. Les derniers disciples de cette école ont été surtout frappés de ses qualités extérieures, et ce sont elles surtout qu'ils s'appliquent à reproduire. Le Parnasse a vu surtout dans la révolution romantique la condamnation des rimes pauvres et des périphrases de la poésie classique ; il s'est attaché, après Th. Gautier, à la théorie de l'art pour l'art, et a sacrifié trop souvent à la forme le sujet et l'idée ; dans ses descriptions aussi froides que brillantes, à la poésie personnelle il a substitué une poésie purement plastique. Heureusement plusieurs Parnassiens ne se sont pas laissé entraîner jusqu'aux dernières conséquences du système ; à côté d'eux quelques poètes, vraiment dignes de ce nom, font encore entendre des accents généreux et émus ; enfin il s'est formé un groupe de jeunes poètes qui s'efforcent, comme dit M. George Lafenestre, « de retrouver cette chaleur d'âme, cette puissance d'expression, cette richesse d'éloquence que les maîtres de 1830 ont possédées à un si haut point, tout en rêvant d'y joindre d'une façon plus continue la précision du langage, la justesse de la pensée, la rectitude du jugement, la délicatesse de l'analyse, l'élévation du sentiment. » Noble ambition, à laquelle on est heureux de souhaiter le succès.

Par suite de la confusion des genres qu'a opérée l'école romantique, il nous devient impossible d'étudier séparément dans notre siècle, comme nous l'avons fait pour les siècles précédents, l'ode, l'épître ou la satire ; nous prendrons donc successivement dans leur ensemble les trois grandes périodes que nous venons d'indiquer.

XIX. — LA POÉSIE DE L'EMPIRE.

La poésie de l'Empire ne nous arrêtera pas longtemps : nous ne pourrions que répéter à propos d'elle ce que nous avons dit à propos de la poésie du dix-huitième siècle ; car la poésie de l'Empire, c'est la poésie du dix-huitième siècle qui fait entendre d'une voix mourante ses derniers accents. C'est cependant une époque encore féconde que celle qui voit naître coup sur coup à côté de poèmes épiques, comme l'*Achille à Scyros* (1805) de Luce de Lancival, le *Charlemagne à Pavie* et l'*Alfred* de Millevoye, *l'Austerlide* (1808) de Viennet[1], et *la Table-Ronde* (1812) et l'*Amadis de Gaule* (1813) de Creuzé de Lesser (1771-1839), des poèmes scientifiques, comme *l'Astronomie* (1811) de Gudin de la Brenellerie (1738-1812), et *l'Atlantiade* (1812) de N. Lemercier[2], des traductions en vers à l'imitation des *Géorgiques* de Delille, comme l'*Ovide* (1778-1811) de Saint-Ange (1747-1810), les *Bucoliques* (1800) de Tissot (1768-1854) et l'*Ossian* (1801) de Baour-Lormian, et des poèmes didactiques, comme *le Printemps d'un proscrit* (1803) de Michaud, *la Forêt de Fontainebleau* (1805) de Castel (1758-1832), *la Navigation* (1805) d'Esménard (1770-1811), *le Génie de l'homme* (1807) de Chênedollé (1769-1833), *la Maison des champs* (1809) de Campenon (1772-1843) et *l'Art de dîner en ville* (1810) de Colnet du Ravel (1768-1832); mais une élégance toujours uniforme, la fausse noblesse alors à la mode, l'abus de la périphrase et le manque d'intérêt condamnaient ces ouvrages à n'avoir qu'une vogue éphémère. La postérité les a jetés pêle-mêle dans la fosse commune de l'oubli, sans excepter les poèmes de Delille, avec les odes et les cantates officielles qui ont encombré pendant l'Empire les colonnes du *Moniteur*, avec les *Fables* de Ginguené et de Le Bailly (1756-1832), les chansons de Laujon (1727- 1811), de Despréaux (1748-1820), de Piis (1755-1832), de Gouffé (1775-1845), de Brazier, et les élégies de madame Victoire Babois (1760-1839) et de madame Dufrénoy (1765-1825), que ses contemporains avaient pourtant surnommée *la Sapho française*. Il n'est resté de cette époque sans gloire que quelques vers isolés du poème badin de Berchoux (1765-1839): *la Gastronomie* (1800), la mélancolique idylle d'Arnault : *la Feuille*, le souvenir de ses *Fables* et celui des *Chansons* de Désaugiers[3], quelques *Contes*

1. L'insuccès de *l'Austerlide* n'empêchait pas Viennet de préparer un *Philippe Auguste*, comme Parseval-Grandmaison (1759-1834), et une nouvelle *Franciade*.

2. C'est sous l'Empire que N. Lemercier a achevé cet étrange poème de la *Panhypocrisiade*, publié seulement en 1819, qui a quelquefois la puissance des *Tragiques* de d'Aubigné.

3. Président du *Caveau moderne*, qui vécut de 1806 à 1817, Désaugiers a tourné un nombre considérable de chansons, très applaudies de son temps; on

aimables et spirituels d'Andrieux, les premières *Chansons* de Béranger, et trois ou quatre pièces touchantes de Millevoye, dont une, l'harmonieuse élégie de *la Chute des feuilles*, a été justement appelée « le dernier soupir de la poésie purement classique [1] ».

XX. — LA POÉSIE SOUS LA RESTAURATION ET LE GOUVERNEMENT DE JUILLET.

Mais, si la poésie ne s'est pas émancipée aussi rapidement que la prose, il était aisé de voir qu'elle allait bientôt, elle aussi, se laisser emporter au mouvement romantique. Depuis quelques années on sentait comme un vague besoin de rajeunir la poésie française. Déjà Baour-Lormian, qui, sans s'en douter, se trouva deux fois sur le chemin du romantisme, avait fait résonner des notes nouvelles en imitant dans ses *Veillées poétiques* (1811) les lugubres *Nuits* d'Young (1681-1765), après avoir traduit les poèmes d'Ossian (1801), dont les descriptions pleines d'un charme qui porte à la rêverie et le style presque toujours grandiose réconciliaient pour un moment dans une admiration commune Napoléon et madame de Staël [2] ; déjà, sur les conseils de Parny, Millevoye avait tenté de chercher une timide originalité dans le choix de sujets empruntés à une nature étrangère ; mais le goût de l'époque ne leur permettait pas d'aller bien loin dans cette voie, et leurs vers sont encore purement classiques de forme et de langue. Il faut, dit Théophile Gautier, « dater d'André Chénier la poésie moderne. Ses vers, publiés par de Latouche, furent une vraie révélation. On sentit toute l'aridité de la versification descriptive et didactique en usage à cette époque. Un frais souffle venu de la Grèce traversa les imaginations ; l'on respira avec délices ces fleurs au parfum enivrant qui auraient trompé les abeilles de l'Hymette. Il y avait si longtemps que les Muses tenaient à leurs mains des bouquets artificiels plus secs et plus inodores que les plantes

connait encore les titres de quelques-unes : *Monsieur et Madame Denis*, le pot pourri de *la Vestale*, *la Treille de sincérité*, très vantée par Sainte-Beuve, les *Inconvénients de la fortune* et le *Tableau de Paris à cinq heures du matin*. Désaugiers a composé lui-même son épitaphe :

> Ci-gît, hélas ! sous cette pierre
> Un bon vivant mort de la pierre.
> Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
> Ne va pas lui jeter la pierre.

1. M. Tivier, *Hist. de la litt. fr.*, chap. xxxii.

2. Gœthe n'était pas moins enthousiaste quand, intercalant dans son *Werther* des fragments étendus des poèmes que Macpherson (1738-1796) prétendait avoir retrouvés il s'écriait : « Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. »

des herbiers, où jamais ne tremblait ni une larme humaine, ni une perle de rosée ! Ce retour à l'antiquité, éternellement jeune, fit éclore un nouveau printemps. L'alexandrin apprit de l'hexamètre grec la césure mobile, les variétés de coupes, les suspensions, les rejets, toute cette secrète harmonie et ce rythme intérieur si heureusement retrouvés par le chantre du *Jeune Malade*, du *Mendiant* et de l'*Oaristys*. Les fragments, les petites pièces inachevées surtout, semblables à des ébauches de bas-reliefs avec des figures presque terminées et d'autres seulement dégrossies par le ciseau, donnèrent d'excellentes leçons en laissant voir à nu le travail et l'art du poète [1]. » Mais Th. Gautier a tort d'ajouter qu'« à l'apparition d'André Chénier, toute la fausse poésie se décolora, se fana et tomba en poussière » ; la publication des œuvres d'André Chénier, que d'ailleurs l'éditeur avait un peu retouchées pour qu'elles ne blessassent pas le goût de l'époque, n'eut pas sur notre poésie une influence si prompte et si bienfaisante ; elle ne fit même tout d'abord que multiplier les élégies, déjà mises à la mode par Millevoye et par Soumet (*la pauvre Fille*, 1814) ; à l'imitation du *Jeune Malade*, on donna successivement *la Jeune Malade*, *la Mère mourante*, *l'Enfant malade*, si bien que *la Muse française*, après avoir publié un certain nombre de ces poésies *pharmaceutiques*, se vit obligée, pour en finir, de proposer au concours une élégie sur ce sujet attendrissant : *l'Oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*. Toutes ces poésies, sans en excepter celles de madame Gay (1776-1852), dont sa fille Delphine, la future madame de Girardin, écoute malheureusement les leçons, les *Élégies et Romances* (1818) de madame Desbordes-Valmore, qui ne font pressentir en rien les larmes sincères que verseront plus tard ses yeux (*Pleurs*, 1833), et les premières pièces de madame Amable Tastu (1798-1885), qui entrera bientôt dans les rangs de l'école romantique [2], ne sont encore que des œuvres spirituelles, mais froides et pleines d'une sentimentalité de convention [3]. Seul, un poète né trop tôt, Chènedollé, en écrivant quelques pièces comme *le Tombeau du jeune laboureur*,

1. *Rapport sur les progrès de la poésie* (1868), Charpentier, éditeur.

2. Au souvenir de l'invasion, qui avait inspiré à Pierre Lebrun son *Super flumina Babylonis*, la muse aimable et discrète, mais toujours un peu froide, de madame Tastu a trouvé quelquefois des accents vraiment émus :

Un jour j'entendis à nos portes
Le pas des lointaines cohortes
Sur le pavé retentissant.
Et moi, près du foyer penchée,
La tête dans mes mains cachée,
Fuyant même des yeux amis,
J'essayais, dans ma triste veille,
De dérober à mon oreille
Le bruit des tambours ennemis.

3. Il est juste d'accorder ici un souvenir aux *Élégies savoyardes* (1823), un peu pâles, mais du moins animées d'une sensibilité vraie, du baron Guiraud, et à *l'Ange et l'Enfant* (1828) de Reboul (1796-1864).

le Dernier Jour de la moisson, qui gardent « en elles comme une douce senteur des prairies normandes » [1], montra que l'exemple d'André Chénier n'avait pas été perdu pour les poètes français, et surtout qu'ils allaient commencer à sentir à leur tour les beautés de la nature, après J.-J. Rousseau et Chateaubriand.

Ce qui se préparait, en effet, ce n'était pas un renouvellement de la poésie classique ranimée par une imitation plus directe de l'antiquité ; on allait assister à l'épanouissement d'une poésie nouvelle, qui était en train de germer dans les profondeurs secrètes du cœur humain. La poésie va devenir personnelle comme la prose avec Chateaubriand, et se débarrasser enfin de ces comparaisons classiques, de ce ton emphatique, de ces artifices de rhétorique, qui nous font aujourd'hui suspecter l'émotion patriotique, cependant bien véritable, qui a inspiré à Casimir Delavigne ses *Messéniennes* souvent éloquentes ; elle va trouver le ton et la langue qui lui conviennent avec les premiers vers d'Alfred de Vigny, avec les premières *Méditations* (1820) de Lamartine, avec les *Odes et Ballades* (1822-1826) de Victor Hugo. Le 89 de la poésie française est enfin venu.

Et qu'a-t-il fallu pour opérer cette révolution considérable ? Un cri sorti du cœur d'un vrai poète :

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme

a retrouvé dans cette âme les trois véritables sources d'inspiration de la poésie : Dieu, la nature, l'humanité ; il avait aimé, souffert, désespéré, prié : il a chanté, et, au son de ses chants émus, le paganisme, ses sentiments et ses images, se sont enfuis pour jamais de la poésie [2]. Les *Méditations* sont le *Génie du Christianisme* de la poésie française. Bientôt, devinant que plus d'un classique, au milieu de l'admiration générale, se demandait tout bas à quel genre se rattachaient les *Méditations*, Victor Hugo déclara hautement qu'il n'y avait plus de genres, et donna en ces termes la formule de la poésie nouvelle : « La poésie est tout ce qu'il y a d'intime en nous. » C'en était fait ; la révolution était consommée : il n'y a plus désormais, dit M. Désiré Nisard [3], « qu'un genre sous divers titres particuliers de l'invention du poète, et généralement sous la forme lyrique, comme la plus près du chant. Dans ce cadre unique, le poète parle en son nom de tout ce qui l'a touché, peines, plaisirs, espé-

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, *Chénedollé*.
2. Avant moi, a dit le poète lui-même dans la *Préface* des *Premières Méditations*, il fallait avoir un dictionnaire mythologique sous son chevet, si l'on voulait rêver des vers. Je suis le premier qui ait fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ait donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. »
3. *Hist. de la litt. fr.*, *Conclusion*, II.

rances, regrets, impressions des grands événements et des beautés de la nature, amour, enthousiasme, tentations du doute, rêveries, désenchantements, tout ce qui a passé par l'âme de René, René, le type de la poésie personnelle, l'aîné de cette noble famille qui le continue, non par imitation, mais parce que sa mélancolie est l'état des âmes d'élite au dix-neuvième siècle. » En même temps, grâce surtout à Victor Hugo et à son école, « l'art d'écrire en vers s'est renouvelé ; la rime s'est enrichie, comme on le voulait au dix-septième siècle, par la richesse du sens ; la phrase poétique a repris son ancienne liberté ; le mot propre a été substitué à la périphrase, et le poète est allé le prendre hors de cette élite jalouse de mots auxquels un goût de cour, timide et circonspect comme l'étiquette, avait reconnu exclusivement la qualité de noble [1]. » Sans doute une révolution aussi complète ne pouvait s'effectuer sans quelques excès, et, si l'école de Victor Hugo porta surtout au théâtre, où elles auraient plus de retentissement, ses exagérations voulues et cherchées, nous verrons plus tard, dans la poésie lyrique, quelques-unes de ses pièces intimes manquer de sincérité, et nous donner au lieu de la vraie image du poète celle que sa vanité tiendra à nous laisser de lui ; nous verrons aussi plus d'un membre du cénacle sacrifier parfois la pensée à la forme et pousser jusqu'à la puérilité le souci de la rime riche, la recherche des mots pittoresques, la curiosité de ressusciter les combinaisons de mètres, parfois bizarres, imaginées par la Pléiade, ou d'en imaginer de nouvelles ; ce n'était donc pas seulement le dépit de voir la faveur du public se détourner d'eux qui inspirait à Baour-Lormian ses critiques passionnées et à Viennet ses furieuses *Épîtres* contre la nouvelle école. Mais qu'importe en somme que l'école romantique ait parfois manqué de mesure et de goût, si les idées d'indépendance et d'audace dans l'invention dont elle était animée, son amour de la couleur et le respect qu'elle professait pour le style, lui ont fait produire des œuvres de premier ordre, si les poètes les plus illustres de notre siècle se sont rangés sous sa bannière ou imprégnés de son esprit, si son influence heureuse se fait encore sentir aujourd'hui que le nom de romantisme est depuis longtemps oublié ?

Quelle époque fut jamais plus fertile en grands talents ?

C'est d'abord Lamartine qui, sans formuler un système et sans chercher à se faire chef d'une école, mais aussi sans s'affilier au romantisme, auquel il a pourtant ouvert les voies, se contente d'être l'interprète mélodieux des sentiments de son époque. Poète lyrique avant tout, il chante,

comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant [2],

1. M. Désiré Nisard, *Hist. de la litt. fr.*, *Conclusion*, II.
2. *Nouvelles Méditations poétiques*, V^e *Méditation*, *le Poète mourant*

et de son âme émue la joie, la douleur, la mélancolie, l'espérance infinie s'épanchent en des vers d'une harmonie que n'égalent pas même les *Cantiques spirituels* de Racine : « En lisant ces vers, on ne s'avise plus d'accuser notre langue de dureté. Tous les angles s'émoussent ; les syllabes les plus rudes se polissent en se touchant, et de ces mots si rebelles aux mains les plus habiles se forme une langue musicale comme celles de l'antiquité[1]. » Malheureusement, si ce style enchanteur parvient, à une première lecture, à nous faire illusion, il ne saurait dissimuler à une observation plus attentive les nombreux défauts qui le déparent ; aussi notre époque, de plus en plus éprise de la précision, se montre-t-elle très sévère pour Lamartine ; elle ne pardonne pas à son style son manque d'énergie, l'indécision de ses contours, « ce vague, qui, comme a dit le poète Charles Loyson (1791-1820), plaît dans la poésie, qui en forme un des caractères essentiels, mais qui doit en être l'âme et non le corps » ; elle reproche à Lamartine de se complaire dans des énumérations infinies, de délayer ses pensées, et de ne jamais retoucher ses improvisations brillantes pour en faire disparaître les négligences, les incorrections et les redites[2]. Lamartine (il l'a reconnu lui-même) a trop écrit : « Le temps, disait-il, m'a manqué pour une œuvre parfaite, parce que j'ai dilapidé le temps[3]. »

Lamartine était un musicien, Victor Hugo est un sculpteur et un peintre ; tout était chant dans Lamartine, dans Victor Hugo tout est forme et couleur. Il voit tout en images, et c'est ce don merveilleux qui fait l'unité de son œuvre immense, aussi vaste que ce siècle « grand et fort », et le reflétant tout entier avec ses découvertes prodigieuses, ses abattements et ses espoirs, ses enthousiasmes et ses colères. Quelle est la corde qui a manqué à la lyre du poète ? Il a prié le Dieu des affligés et invoqué le Dieu de justice ; il a fait entendre dans ses vers toutes les voix de la nature, et il n'est resté étranger à rien de ce qui touche les hommes, puisqu'il a chanté l'amour, les joies pures du foyer entouré de têtes blondes, la mélancolie dans le bonheur, la douleur qui fait saigner le cœur, l'indignation qui le fait bondir, la charité qui sauve, et la pitié qui relève, puisqu'il a su retrouver dans la poussière du passé les sentiments qui ont ému l'âme des générations mortes. Et partout, pendant la période de la vie du poète qui nous occupe ici, partout, dans les *Odes*

1. M. Désiré Nisard, *Hist. de la litt. fr.*, *Conclusion*, II.

2. « C'était l'improvisateur des temps homériques, ou du temps des prophètes, reparu au dix-neuvième siècle. Voici comment il composait, et, pour nous tous, cela s'appelle improviser : levé de grand matin, il avait jeté sur le papier trois à quatre cents vers avant l'heure du déjeuner ; il les passait, sans les relire, à celle qui se dévouait avec orgueil à la besogne de copiste, et *Jocelyn* se trouvait ainsi fait en quelques semaines. » (Victor de Laprade, *Essais de critique idéaliste*, VI. *la Poésie de Lamartine*, I.)

3. *Préface* des *Œuvres complètes*.

et ballades (1822-1826), dans les *Orientales* (1829), dans les *Feuilles d'Automne* (1831), dans les *Chants du crépuscule* (1835), dans les *Voix intérieures* (1837), dans *les Rayons et les Ombres* (1840), nous retrouvons le même luxe éblouissant d'images et la même science du rythme, avec la même variété d'inspiration et la même puissance de création, partout l'union étroite de la force et de la douceur, de l'énergie et de la tendresse. En présence de qualités si nombreuses et si éclatantes, il n'est pas téméraire d'affirmer que, malgré son respect exagéré des caprices de sa fantaisie, malgré son mépris de toutes les règles, qui s'est étendu trop souvent jusqu'à ces règles éternelles qu'on est impardonnable d'enfreindre, malgré cette recherche constante de l'antithèse et de l'effet, qui l'a parfois amené à pousser l'originalité de la pensée jusqu'à la bizarrerie, Victor Hugo reste le plus grand poète lyrique des temps anciens et modernes.

« Après Lamartine et Victor Hugo, le nom d'Alfred de Vigny est celui qui se présente le premier [1]. » Reflétant, comme eux, son époque, Alfred de Vigny en a la mélancolie et la tristesse; mais ses sentiments ne s'échappent pas de son âme, comme de la leur, en strophes désespérées ou frémissantes : une fière pudeur, qui est la marque particulière de son caractère et de son talent, lui défend d'exposer à nu et sans voiles son cœur douloureux. Cherchant donc une forme moins personnelle que celle des *Méditations*, c'est dans un cadre idéal, récit ou petit drame, qu'il rend et précise l'idée philosophique qui a mûri dans son esprit, ou qu'il se donne la consolation d'exhaler, tout en en dérobant à une curiosité profane la cause secrète, ses désenchantements, son désespoir, ses colères; et comme il a, ainsi qu'André Chénier qu'il imite avec indépendance, le travail patient d'un poète épris de l'immortelle beauté de l'art, il écrit lentement et avec amour de courts poèmes où tout est à louer, la grandeur de la conception, le soin de la composition, l'éclat et la transparence du style. Et qu'on ne s'imagine pas que ces pensées romantiques perdent de leur énergie à être exprimées avec une sobriété toute classique; l'émotion contenue n'en est que plus communicative. Les œuvres rares, mais d'un goût exquis, d'Alfred de Vigny feront toujours le régal des délicats; mais leur charme sévère attire peu la foule, pour laquelle le poète s'est interdit toute complaisance.

Tandis qu'Alfred de Vigny s'isolait sur sa cime sublime, d'autres poètes, moins grands et moins purs que lui, se lançaient avec une intrépidité bruyante dans la mêlée, derrière le drapeau romantique : Sainte-Beuve avec ses *Poésies de Joseph Delorme* (1828), ses *Consolations* (1830) et ses *Pensées d'Août* dans lesquelles, essayant d'introduire en France « la haute poésie

1. Gustave Planche, *Revue des Deux Mondes*, 1855.

des choses communes de la vie », comme disait Béranger [1], il compromettait son succès par des bizarreries, le plus souvent voulues, de style et de versification ; — Émile Deschamps (1791-1871) avec ses élégantes imitations de poésies étrangères : — son frère Antony (1800-1869) avec sa traduction vigoureuse de *l'Enfer* du Dante (1829) et ses *Dernières Paroles* (1835), chants d'une douleur intime et inguérissable qui, par instants, s'élève vers Dieu avec l'élan de la prière ; — enfin Théophile Gautier, le coloriste de l'école romantique, qu'il faut assurément louer d'être allé, par amour du pittoresque, chercher dans le trésor de notre vieille langue un grand nombre de mots heureux et expressifs, oubliés par nos pères, mais auquel malheureusement la moralité et le sentiment ont trop souvent manqué.

En même temps, cet esprit d'indépendance et ce goût de la couleur qui caractérisent le mouvement romantique modifient et transforment :

L'*épopée* avec Barthélemy (1796-1867) et Méry (1798-1866), qui, moins de sept ans après la mort de Napoléon, chantent la glorieuse expédition d'Égypte dans des vers tantôt sonores comme une armure, tantôt pittoresques comme cet Orient qu'ils décrivent, et même avec Soumet (1786-1845), qui se montre tout ensemble plus ambitieux et plus timide dans sa *Divine Épopée* (1840) et dans sa *Jeanne d'Arc* (1846) ;

La *satire* avec Auguste Barbier, qui, en un jour d'indignation, combinant, après André Chénier, l'ode avec la satire dans des *Iambes* (1830) pleins de lyrisme, d'élan et d'éclat, parle avec aisance, dans *la Curée*, dans *l'Idole*, dans *la Popularité*, « une langue forte et colorée, qui ne recule devant aucune témérité, qui jette comme une mitraille les comparaisons saisissantes et les hyperboles audacieuses, les images risquées ou brutales » [2], faisant songer à la fois à Juvénal, à Mathurin Régnier et à d'Aubigné [3] ;

1. Dans une lettre à Sainte-Beuve.

2. Monseigneur Perraud, *Discours de réception à l'Académie française.*

3. On ne saurait comparer à Barbier ni Barthélemy et Méry, les auteurs de *la Némésis* (1831-1832), qui, doués d'une verve facile et d'un remarquable talent de versification, mais animés d'une colère plus poétique que sincère, s'imposent à l'avance la tâche de faire paraître chaque semaine une satire politique, ni surtout le classique Viennet, que les romantiques, attaqués par lui dans l'*Épître aux Muses*, ont couvert de ridicule ; il est certain que les lettres françaises, quelque indulgence qu'il faille avoir pour une carrière que dix révolutions ont traversée, ne sauraient pardonner à Viennet ni ses six poèmes épiques, ni ses deux romans historiques, ni ses trop nombreuses tragédies, ni même la plupart de ses *Fables* politiques ; mais il y a de la facilité et de l'esprit dans ses épîtres, surtout dans la fameuse *Épître aux chiffonniers*, sur la presse ; le début de l'*Épître à mes quatre-vingts ans* donnera une idée de la manière de Viennet :

> mes quatre-vingts ans ! je vous avais prévus ;
> Mais je ne vous dis pas : soyez les bienvenus.
> Sans doute, et j'en rends grâce à la bonté céleste,
> Je vous porte gaiement et d'un air assez leste.
> Mon front sous votre poids n'a pas encor fléchi.

L'*élégie* avec Hégésippe Moreau, dont les poésies pleines de tendresse et de grâce, d'une délicatesse presque féminine, sont mouillées de vraies larmes, mais qui s'éteint d'une mort triste et prématurée, comme cette aimable Élisa Mercœur (1809-1835), à laquelle Lamartine avait prédit un si brillant avenir;

L'*idylle* enfin avec Brizeux, qui, agrandissant son domaine, décrit, avec un vif sentiment de la nature, en vers souvent d'une émotion pénétrante ou d'une naïveté délicieuse, les rochers sauvages et les landes fleuries, ou les mœurs antiques et les croyances simples de sa chère Bretagne, d'abord dans l'aimable idylle de *Marie* (1831), puis dans la belle épopée rustique des *Bretons* (1846), saines et généreuses inspirations d'un poète plein de sensibilité, de grâce et même de force, bien digne de cet éloge que lui a donné Saint-René Taillandier : « Il y a dans notre poésie contemporaine des imaginations plus variées, plus éclatantes, il n'en est pas de plus pure [1]. »

Pareil éloge ne saurait être appliqué à Alfred de Musset; il s'en faut malheureusement de beaucoup; mais ce poète, qui avait été à ses débuts l'enfant terrible du romantisme, s'est élevé par ses *Nuits*, par *l'Espoir en Dieu*, par les *Stances à la Malibran*, au-dessus de tous ceux dont nous venons de parler, et a pris place pour jamais à côté de Lamartine et de Victor Hugo dans l'admiration des hommes. Les classiques mêmes avouent avoir pour lui une secrète préférence, dont ils donnent ainsi la raison : « Alfred de Musset, aussi original que ses deux aînés, est plus dans la tradition classique, qui est l'originalité même de la France. Il procède de La Fontaine, voire de Boileau, quoique en des jours d'insurrection capricieuse il ait regimbé contre sa discipline. Le fond de son talent est la raison. Son imagination lui obéit. Il sent tout ce qu'il dit, et, le sentiment épuisé, il ne le prolonge pas par le développement de rhétorique; il passe à autre chose, comme La Fontaine. Il fuit la thèse. Sa langue, quoique bien à lui, se tient tout près de celle de ses grands devanciers. Les images, comme chez ceux-ci, y sont rares et justes; le descriptif n'y a rien de l'inventaire; il est de sentiment, comme tout le reste. Cette poésie ne fait pas d'efforts pour s'éloigner de la prose; elle sait qu'il n'y a rien de plus charmant que la prose française, et que le mieux qu'elle puisse faire, c'est de ressembler à sa sœur en gardant sa physionomie. Elle est élevée sans prêcher, rêveuse sans se perdre dans le vague; elle plaisante sans grimace, elle raille sans déchirer. Un mot en

Et mes rares cheveux ont à peine blanchi.
Dans les courses qu'à pied me prescrit l'hygiène,
Mes pas n'ont pas besoin qu'un bâton les soutienne.
D'un fossé de cinq pieds ma prestesse se rit;
Et, dût certain Zoïle en crever de dépit,
Les vers que fait jaillir ma verve octogénaire
Au public qui m'entend n'ont pas l'air de déplaire.

1. *Notice sur Brizeux.*

dira plus que tout ce détail : tout y vient du cœur, même l'esprit, qui chez tant d'autres vient de la tête ; à plus forte raison la passion, si éloquente et si simple dans les vers d'Alfred de Musset [1]. »

Au moment où le talent d'Alfred de Musset brille de son plus vif éclat, le grand chansonnier Béranger, dont les refrains populaires sont répétés d'un bout à l'autre de la France par « trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris [2] », a presque cessé de faire entendre sa voix affaiblie. Si nous n'avons cependant encore rien dit de ce poète délicat et laborieux [3], qui, étendant le domaine de la chanson comme jadis La Fontaine celui de la fable, et prenant comme lui tous les tons, sourit à *Lisette*, se révolte contre les lois sociales avec *le Vieux Vagabond*, poursuit de ses satires railleuses *la Marquise de Pretintaille* et *le Marquis de Carabas*, et rappelle avec émotion dans *le Vieux Caporal* et dans *les Souvenirs du peuple* les victoires de l'Empire et ses défaites héroïques, plus glorieuses que bien des victoires, ce n'est pas que, trop sensibles aux défauts des *Chansons*, aux périphrases, aux obscurités qu'on peut y relever, nous fassions peu de cas d'un chansonnier autrefois très illustre [4], et très apprécié encore aujourd'hui que ses satires politiques ont perdu presque tout leur intérêt ; c'est tout simplement parce que « Béranger, avec sa poétique concision, ses drames concentrés dont les actes sont des couplets, son pathétique contenu et puissant, sa touche à la fois épicurienne [5] et stoïque, son vers lentement épuré,... Béranger n'était d'aucune école. Aucune aussi ne le reconnaît pour chef [6]. » En effet les chansons pastorales [7], fami-

1. M. Désiré Nisard, *Hist. de la litt. fr.*, *Conclusion*, II.

2. Lamartine.

3. « Il y a tel de mes couplets, écrivait Béranger à M. Fortoul, le 27 avril 1836, qui m'a coûté des semaines de réflexions. »

4. On jugera de l'admiration excitée par les *Chansons* de Béranger en lisant ces lignes de Chateaubriand, assez prodigue d'éloges, il est vrai : « Sous le simple titre de chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poètes que la France ait produits ; avec un génie qui tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait. » (*Etudes historiques*, 1re édition, *Préface.*)

5. Il y a trop de chansons épicuriennes dans les recueils de Béranger.

6. Vinet, *Études sur la litt. fr. au dix-neuvième siècle*, t. I.

7. En 1848, Pierre Dupont a trouvé une popularité de mauvais aloi avec des chants socialistes très inférieurs à ses autres œuvres. Mais il avait, avec ses chansons pastorales, inventé une chanson nouvelle, qui, dit Th. Gautier dans son *Rapport sur les progrès de la poésie* (Charpentier, éditeur), « semble d'abord étrangère à l'art, quoiqu'il y en ait du plus fin et du plus délicat, caché sous une apparente rusticité. Cette chanson n'a pas l'air d'être faite par un homme de lettres dans son cabinet. Elle rappelle les cantilènes des paysans suivant leurs charrues, des pâtres gardant leurs troupeaux, des filles tournant leurs fuseaux au seuil des chaumières, des compagnons faisant leur tour de France, ou des mères endormant leurs nourrissons. Ces chansons-là, où l'âme du peuple balbutie ses secrets sentiments dans une langue naïve, incomplète et charmante comme celle de l'enfance, se font toutes seules sur des vieux thèmes toujours jeunes et aussi anciens que le monde. L'air naît avec les paroles d'un soupir de pipeau, d'une plainte du vent, d'une roulade du rossignol ou

lières et toujours honnêtes, de Pierre Dupont (1821-1870) ne doivent rien à Béranger [1].

XXI. — Poètes contemporains.

Lorsque les *Orientales* avaient paru, en 1829, le succès en avait été très grand auprès du public, ébloui par la splendeur des images et charmé par l'harmonie du rythme ; mais à la réflexion on s'avisa que, sous cette couleur prodiguée et sous cette mélodie constante, la pensée du poète était souvent presque insaisissable : « A la place de la poésie, disait Gustave Planche [2], vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives ; dans l'ivresse des sens on oubliait de penser. » Cette tendance à matérialiser la poésie, qu'avait un instant manifestée Victor Hugo, se retrouve dans toutes les œuvres du plus ardent de ses admirateurs, Théophile Gautier, mais nulle part aussi fortement marquée que dans ses *Émaux et Camées* (1852). Dès son apparition, cette poésie déjà presque purement plastique, qui, avec l'éclat cherché de son vocabulaire savant et l'originalité travaillée de ses rimes pittoresques, s'adressait beaucoup moins à l'âme qu'aux yeux, fit sensation. Tous ceux des jeunes poètes que l'inspiration venait rarement visiter et dont l'enthousiasme ou l'émotion ne faisait guère battre le cœur, se sentirent attirés à cette poésie nouvelle qui ne demandait que quelques détails exacts, une étude patiente du dictionnaire, des rimes neuves e

d'un trille de l'alouette. Un bouvreuil dans la haie siffle la rime qui manque, et si la rime ne vient pas, on s'en passe ou on la remplace par une vague assonance. Quel poète de profession n'a parfois jalousé ces couplets d'une grâce si naturelle et si touchante, et ne s'est dit qu'il donnerait volontiers ses plus beaux bouquets composés avec d'éclatantes fleurs de serre, pour une de ces poignées d'herbes des champs mêlées de fleurettes sauvages au parfum agreste ! »

1. Il serait injuste de terminer ce chapitre sans avoir rappelé madame Louise Colet (1810-1876) et ses *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française*, M. Auguste Maquet, auteur du *Chant des Girondins* (dans *le Chevalier de Maison-Rouge*), si populaire en 1848, Bignan (1795-1861) et sa traduction d'Homère de Pongerville (1792-1870) et sa traduction de Lucrèce, beaucoup trop admirée par Louis XVIII. Les mâles et sévères beautés du poète latin ont été depuis rendues beaucoup plus fidèlement par le poète matérialiste André Lefèvre, par M. Sully-Prudhomme, qui a traduit avec une exactitude scrupuleuse et concise le premier chant du poème *de la Nature* (1869), et par M. C. Martha, qui, dans son ouvrage sur *le Poème de Lucrèce*, en a rendu quelques-uns des plus beaux passages avec une rare vigueur ; enfin, puisque nous avons été amenés à parler ici des traductions en vers, n'oublions pas celle du *Théâtre d'Aristophane* (1863) par M. Eug. Fallex.

2. *Les Royautés littéraires.*

riches, d'ingénieuses combinaisons de mètres, et Théophile Gautier put bientôt s'apercevoir que ses *Emaux et Camées* avaient suscité une nouvelle école.

Entre cette école et l'école romantique deux autres poètes, MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, servent aussi de transition.

Le premier, poète original et puissant, dans ses *Poèmes antiques* (1853) revient, après la *Psyché* (1840) de V. de Laprade, à l'hellénisme oublié par l'école romantique [1], et dans ses *Poèmes barbares* (1859) remonte aux premiers âges du monde. Nous entraînant à sa suite dans ces époques sacerdotales, sous prétexte d'en évoquer à nos yeux les différents cultes, il parcourt le monde entier, gagne la neigeuse Scandinavie, traverse la fertile Er-inn, se laisse bercer aux flots bleus de la mer hellénique, s'enfonce dans la Judée aux vastes horizons, franchit le désert de Syrie, se repose aux bords du Gange, va chercher dans ses îles mystérieuses Taaoroa, le dieu unique de la Genèse polynésienne, erre dans les pampas de la Plata, gravit l'escalier des roides Cordillères, et de tous ces voyages nous rapporte des toiles merveilleuses, pleines de vie, de couleur, de soleil ; paysagiste de premier ordre, animalier incomparable, M. Leconte de Lisle excelle à composer un tableau, à saisir la justesse des proportions, à trouver les justes rapports des tons. Malheureusement une qualité lui manque : impassible dans son fatalisme hindou, M. Leconte de Lisle ne connaît pas l'émotion ; ses œuvres, dont quelques-unes sont d'une forme presque parfaite, portent toutes le même caractère distinctif, « la sérénité dans la force » [2]. C'est ce qui en fait l'originalité, c'est ce qui fait qu'on les admire ; mais c'est ce qui fait aussi qu'elles ne touchent pas.

C'est par de tout autres qualités que se distingue M. Théodore de Banville. Il faut lui savoir gré d'avoir protesté par sa libre gaieté et par son culte de la beauté idéalisée contre la mélancolie devenue traditionnelle de l'école romantique et contre l'école malsaine de l'horrible et de l'ignoble qui se formait autour de Charles Baudelaire (1821-1867) ; il faut lui savoir gré d'avoir rajeuni avec habileté et délicatesse quelques-uns des rythmes les plus gracieux du quinzième et du seizième siècles, comme la *ballade* [3], l'*odelette*, et ces rythmes exquis de Ronsard,

1. Il s'était formé une petite école néo-grecque, qui jetait quelque éclat avec MM. Théodore de Banville et Louis Ménard. De plus, au moment où M. Leconte de Lisle arriva à Paris (1846), Th. Bernard (1821-1873) venait de publier une traduction du *Dictionnaire mythologique universel* de Jacobi, qui rend aux dieux grecs leurs véritables noms.

2. M. Gidel-Noy. *Hist. de la litt. fr. depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, dix-neuvième siècle, Poètes*, t. II.

3. Les ballades de Victor Hugo et celle qu'a commise Alfred de Musset n'ont guère de la ballade que le nom ; celles de Casimir Delavigne sont le plus souvent de simples chansons, comme *la Brigantine* et *Piétro*. C'est M. Théodore de Banville qui a ressuscité la véritable ballade, celle de Villon et de

formés « de rimes d'un seul sexe ; [1] » mais il faut aussi reconnaître que, en portant jusqu'à leur dernière exagération les défauts des *Émaux et Camées* : en sacrifiant trop souvent la pensée au rythme et la sensibilité aux mots ; en faisant consister la poésie dans des tours de force brillamment exécutés, et en introduisant avec ses *Odes funambulesques* (1857) « l'acrobatisme dans l'art » ; en formulant des principes comme celui-ci : « La rime est l'unique harmonie du vers, et elle est tout le vers ; on n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime : il est impossible de manquer à la raison en rimant bien ; [2] » en admettant dans ses *Occidentales*, par suite de cette théorie, des rimes si parfaites qu'elles sont de vrais calembours : M. Théodore de Banville a exercé sur la littérature contemporaine, par son talent même et par son succès, une regrettable influence [3].

Vers 1865 rimaient dans Paris un certain nombre de jeunes poètes, groupés les uns autour de M. Leconte de Lisle, comme MM. Sully-Prudhomme, José-Maria de Heredia, Armand Silvestre et Léon Dierx, les autres autour de M. Catulle Mendès, qui ouvrait sa *Revue fantaisiste* aux vers de MM. François Coppée, Albert Glatigny (1839-1873), Villiers de l'Isle-Adam, Mérat et Valade. Le libraire Lemerre, qui venait de devenir l'éditeur du journal *l'Art*, rédigé par un autre poète, M. Louis-Xavier de Ricard, entra en relation avec eux, et finit par leur conseiller de transformer *l'Art* en un de ces recueils poétiques, comme il en existait au seizième siècle, paraissant par fascicules et pouvant plus tard former un volume. L'idée fut adoptée, et, par une sorte de défi, on voulut mettre en tête de ce recueil le mot de *Parnasse*, auquel la poésie du dix-huitième siècle et de l'Empire avait attaché quelque ridicule. C'est ainsi que se forma l'école connue sous le nom de *Parnasse contemporain*, à laquelle vinrent bientôt se joindre, avec l'obscur M. Stéphane Mallarmé, MM. Verlaine, Lafenestre, d'Hervilly, André Theuriet. Ayant pour chef M. Leconte de Lisle, le *Parnasse* devait décrire : il décrivit ; plein d'admiration pour Th. Gautier et pour M. Théodore de Banville, il devait professer hautement la nécessité du style, de la précision dans les termes, et surtout de la rime parfaite : on le vit donc ciseler avec un labeur patient des phrases d'un métal éclatant mais souvent vides d'idées, rechercher l'exacti-

Marot, avec ses lois fixes et invariables. Depuis, M. Richepin a rimé sur des rimes bizarres quelques ballades habilement tournées.

1. *Notice sur Ronsard.*
2. *Petit Traité de poésie française.*
3. Si M. Théodore de Banville n'avait pas écrit quelque part :

Bien que leur bouche rie,
On pense voir ces chairs mortes que le boucher
Vend à la boucherie.

il est probable que nous n'aurions pas lu dans un poème récemment publié

Il appert du cachet que cette cire accuse
Que le vin que voici serait du Syracuse.

tude du détail et du terme au point de faire tomber la poésie dans le réalisme où avait déjà versé la prose, enfin, trouvant que la poésie est en raison directe de la difficulté vaincue et de la sonorité des rimes, torturer dans des rythmes étranges une pensée souvent insignifiante et se plaire, sans nul souci du sentiment, à

Jongler dans un sonnet avec des rimes d'or [1].

Les Parnassiens ne furent pas d'abord pris au sérieux ; les épithètes de formistes, de stylistes, de fantaisistes, tombaient journellement sur leurs têtes impassibles ; puis, bénéficiant du succès légitime que trouvèrent deux d'entre eux, M. François Coppée avec *le Passant* (1869), « cette charmante rêverie dialoguée » [2], et M. Sully-Prudhomme avec quelques pièces pleines de passion ou de sentiment des *Solitudes* (1869), ils eurent à leur tour leur moment de vogue ; leurs œuvres se vendirent, et des poètes indépendants ne refusèrent pas leur collaboration au *Parnasse contemporain*, qui, en 1876, réunit sous une même couverture des talents aussi différents que madame Ackermann, M. Jean Aicard, Joseph Autran, MM. Armand d'Artois, Émile Bergerat, Jules Breton, Léon Cladel, madame Louise Colet, et MM. Amédée Pigeon, Claudius Popelin, Maurice Rollinat, Antony Valabrègue, Gabriel Vicaire, à côté des fondateurs du Parnasse, MM. Coppée, d'Hervilly, Catulle Mendès, Louis-Xavier de Ricard, Sully-Prudhomme, André Theuriet, Léon Valade. Mais qu'on ne s'y trompe pas . pour avoir fait une visite de politesse au

1. *Le Passant*, sc. II. — Oublié par le dix-huitième siècle, le sonnet devait dans le nôtre être remis en vogue. Ressuscité par l'école romantique et exalté par Sainte-Beuve, qui le comparait à une goutte d'essence enfermée dans une larme de cristal, il devint promptement le genre à la mode : on publia des sonnets par volumes ; le sonnet eut son journal, *le Sonnettiste*, dirigé par M. Paul Vibert, son *Almanach*, auquel travaillèrent plus de deux cents collaborateurs, son anthologie avec les *Sonnets et Eaux-fortes* publiés par le libraire Lemerre, l'éditeur des Parnassiens. Le Du Bellay de notre siècle est M. Joséphin Soulary, dont les *Sonnets humoristiques* (1858) sont presque toujours d'une rare perfection de forme et souvent d'une grande délicatesse de sentiment. On cite partout, à côté du fameux sonnet d'Arvers (1806-1851), quelques sonnets exquis de MM. Eugène Manuel, Sully-Prudhomme, François Coppée, et de madame Louise Colet. Parmi les poètes qui se sont distingués dans ce genre difficile, il n'est que juste de rappeler encore ici : Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, Auguste Barbier, madame de Girardin, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Philoxène Boyer (1827-1867), J. de Rességuier (1789-1862) et son sonnet en vers monosyllabes, Edmond Arnould (1811-1861) et ses *Sonnets et Poèmes* couronnés par l'Académie, Evariste Boulay (1804-1864), « le sonnet fait homme, » disait en 1852 M. Cuvillier-Fleury, Joseph Autran et ses *Sonnets capricieux*, M. Arsène Houssaye et ses *Cent un sonnets*, M. Théodore de Banville et ses *Princesses*, Louis Veuillot, MM. François de Grammont, Jules Lacroix, mademoiselle Louisa Siefert, MM. Albert Mérat, Emmanuel des Essarts, Jean Aicard, le général Pittié, etc.

2. *Réponse* de M. Cherbuliez *au Discours de réception à l'Académie française* de M. Fr. Coppée.

Parnasse, Autran et madame Ackermann, à ne parler que d'eux, ne sont pas venus y dresser leurs tentes; s'il a conservé avec les Parnassiens de bons rapports, M. Sully-Prudhomme s'est dès longtemps, même avant *les Solitudes*, dégagé des formules étroites de leur école et est allé planter son drapeau sur un autre sommet. Ce n'est donc pas leurs œuvres qu'il faut prendre si l'on veut avoir une idée de ce qu'est devenu le Parnasse. Hélas ! les Parnassiens sont restés ce qu'ils étaient au moment de la formation du groupe. Si nous mettons à part MM. Coppée et Theuriet, auxquels une sensibilité discrète ou un vif sentiment de la nature ont inspiré des accents personnels et sincères, jamais un cri du cœur ne se fait entendre dans leurs vers travaillés. Sans puissance créatrice, cette école de décadence croit donner par la bizarrerie et par la manière l'illusion de l'originalité : dans les transports extatiques de son faux lyrisme, ou dans ses descriptions d'un éclat devenu promptement banal, partout des images ou des mots à effet, nulle part un sentiment vrai. Nous ne pouvons nous empêcher de nous reporter par la pensée aux premières années du siècle, quand nous voyons les Parnassiens, en présence des plus admirables ou des plus terribles spectacles de la nature, se mettre à chercher des mots exacts et pittoresques, des rythmes ingénieux et nouveaux, des rimes inattendues et sonores, avec la patience tranquille et sereine des disciples de l'abbé Delille cherchant leurs laborieuses périphrases. N'y a-t-il pas dans ces vers, si différents de couleur et de facture, le même souci du détail et la même absence de cœur? Et n'est-il pas à craindre que la poésie factice de la plupart des Parnassiens ne soit aussi éphémère que l'a été la poésie factice des disciples de Delille [1] ?

Fort heureusement, il y eut encore depuis 1850, il est encore des poètes pour lesquels la poésie ne consiste pas seulement dans des couleurs et dans des sons, des poètes qui sentent profondément les beautés de la nature, dont le cœur généreux s'attendrit au nom de la pitié et bat aux mots d'honneur et de patrie, dont l'esprit éclairé cherche à résoudre les plus hauts problèmes, dont l'âme parle à l'âme des hommes en vers éloquents et émus.

Au premier rang il convient de placer Victor de Laprade, ce poète chrétien, dont la lyre grave et harmonieuse eut des cordes pour tous les nobles enthousiasmes, qui, après avoir chanté son hymne à la nature dans ses *Odes et Poèmes* (1843), et s'y être révélé à nous comme « l'hiérophante de la nature végétale et des solitudes alpestres, une espèce de druide ou plutôt de prêtre de Dodone » [2], après avoir montré dans la satire politique

1. « La postérité ne conserve rien de ce qui n'a que la forme ; une seule chose l'intéresse: l'âme. » (M. Maxime Du Camp, *Réponse* au *Discours de réception à l'Académie française* de M. Sully-Prudhomme.)
2. Th. Gauthier, *Rapport sur les progrès de la Poésie.*

« une puissance d'ironie et une verve mordante [1] » qu'on n'aurait pas attendues de lui, écrivit dans *Pernette* (1868) une idylle héroïque « qui se peut comparer sans désavantage à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe, [2] » jeta dans les désastres de 1870 de beaux cris de patriotisme et de retentissants appels aux armes, et enfin, accablé par l'âge et par une maladie incurable, laissa tomber de son cœur plein d'une tendresse virile ce touchant et original *Livre d'un père* (1876), où il donne aux enfants qu'il va quitter de mâles conseils entre deux baisers [3].

Créole, comme M. Leconte de Lisle, et peignant, comme lui, d'éclatants tableaux de la nature équatoriale, M. Lacaussade fait cependant moins songer à lui qu'à Lamartine et à Victor de Laprade, car il idéalise comme eux la nature en la décrivant. Cette émotion, que M. Lacaussade éprouve en revoyant *le Champborne*, mais qui ne trouble guère M. André Lemoyne, tandis que son pinceau scrupuleux s'amuse à rendre avec une exactitude surprenante les jeux de lumière de la lune sur les *Grèves normandes*, cette émotion n'abandonne jamais Joseph Autran en face de *la Mer* aux aspects changeants et de la campagne presque aussi changeante qu'elle, ni M. André Theuriet dans les bois de l'Argonne aux senteurs pénétrantes, ni M. Jean Aicard dans les plaines ensoleillées de la Provence, où chante « l'âme du blé », la cigale, et elle leur inspire à tous trois des vers pleins de naturel, de grâce, de fraîcheur et de charme [4].

Tous trois ont encore un caractère commun : un vif intérêt pour les petits, pour les humbles [5], et une grande pitié de leurs misères. Ce qui émeut surtout Autran dans la mer, « c'est le travail, les souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs,

1. M. François Coppée, *Discours de réception à l'Académie française.* — Le satire est assez oubliée depuis quarante ans; nous ne trouvons guère à signaler à côté des satires de Victor de Laprade que les véhémentes *Colères* (1844) d'Amédée Pommier et les *Satires* (1863) souvent gaies et caustiques de Louis Veuillot.

2. M. François Coppée, *Discours de réception à l'Académie française.*

3. Dans ce poème, écrit après 1870, Victor de Laprade, à plusieurs reprises, rappelle à ses enfants qu'ils grandissent pour la France; une de ces pièces, *le Petit Soldat*, est admirable; les premiers vers donneront une idée du ton qu'y prend le poète :

> Tu seras soldat, cher petit :
> Tu sais, mon enfant, si je t'aime !
> Mais ton père t'en avertit :
> C'est lui qui t'armera lui-même, etc.

Et c'est cette gravité attendrie, c'est cette élévation de pensée qui font que rien dans notre littérature ne saurait être comparé au *Livre d'un père*, ni *les Enfantines* de madame Anaïs Ségalas, ni la *Comédie enfantine* de M. Ratisbonne, ni même ce délicieux *Art d'être grand-père* de Victor Hugo.

4. Cette émotion, sans laquelle il n'y a pas de poésie, se retrouve aussi dans les *Idylles et Chansons* (1874) de M. Lafenestre, qui nous amènent à prononcer ici le nom du spirituel *chansonnier* Gustave Nadaud.

5. « Je ne voudrais que deux mots sur ma tombe, s'écriait un jour Autran, *Exaltavit humiles* » ; et, comme il a chanté le matelot et le paysan, il a écrit, dans le poème de *Milianah*, l'épopée des simples soldats.

toujours en lutte avec les flots »[1], et, tandis que dans la campagne sa muse agreste se plaît, il le dit lui-même, à causer « avec le bûcheron à la lisière du bois, avec la faneuse au bord du pré », voici que M. André Theuriet s'apitoie sur ces pauvres *Chercheuses de muguet*, qui vont cueillant les grappes riantes, non pour en égayer leur logis, mais pour rapporter à leurs enfants dans leurs mains encore parfumées un morceau de pain noir, et que M. Jean Aicard suit d'un œil attristé ces malheureuses *Glaneuses de la Camargue*, qui ramassent avec l'épi oublié sur ce sol corrompu la fièvre et la mort. Les humbles ne sont pas moins chers à deux poètes délicats, MM. Fr. Coppée et Eug. Manuel, qui, vivant dans Paris, se sont intéressés à ses petits bourgeois, à ses ouvriers. M. François Coppée, ayant avec l'école parnassienne le culte de la forme et de la rime, l'horreur d'une abondance stérile et le souci de l'exactitude, mais heureusement mis en garde contre les exagérations de cette école par un sentiment très vif de la justesse et de la mesure, a montré avec beaucoup de bonheur dans des contes composés avec art et remplis de sensibilité, comme *le Petit Épicier* et *les Boucles d'oreilles*, « tout ce qu'il peut tenir d'événements, d'émotions, de grandes espérances et de grandes déconvenues dans une petite et obscure destinée[2] »; il a excellé « dans la poésie familière[3] », et peint de charmants petits tableaux d'intérieur, qui « font penser aux maîtres de l'école hollandaise[4]. » M. Manuel, poète plein d'âme et de goût, après avoir dans ses *Pages intimes*, d'une inspiration toujours élevée[5], traduit avec une sincérité émue et une simplicité touchante les joies saintes du foyer domestique, a voulu, comme M. Coppée, et en même temps que lui, chercher ce qu'il y a de poésie cachée dans la modeste vie des déshérités de ce monde, et, pour peindre leurs misères et leurs souffrances, il a composé

1. M. Sardou, *Discours de réception à l'Académie française.*
2. M. Cherbuliez. *Réponse* au *Discours de réception à l'Académie française* de M. Fr. Coppée.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5 Le sonnet exquis placé en tête des *Pages intimes* (Calmann Lévy, éditeur) donnera une juste idée du ton de ce recueil :

AU LECTEUR.

Sous la mousse et sous les roseaux
L'avez-vous parfois rencontrée,
La petite source ignorée,
Connue à peine des oiseaux ?

De ses invisibles réseaux
Nul ne suit la trame azurée ;
Nul ne s'informe où vont ses eaux
Dans la forêt désaltérée.

Longtemps elle court sans dessein ;
Un jour, on lui creuse un bassin :
Lecteur, vous achevez l'histoire !

A travers bois ma source fuit ;
Elle est humble et fait peu de bruit
Mais elle est pure : on y peut boire.

ses *Poèmes populaires* (1871), qui ont été couronnés par l'Académie le même jour que *les Humbles* (1872) de M. Fr. Coppée.

Déjà, pendant *l'année terrible*, ces deux poètes s'étaient trouvés rapprochés par une inspiration commune, et de tous les poèmes qu'a fait naître la guerre de 1870, *le Sacre de Paris* de M. Leconte de Lisle, *les Paysans de l'Argonne* de M. Theuriet, les *Idylles prussiennes* de M. Théodore de Banville, le *Cri de guerre* de M. Lacaussade, *Pendant l'invasion* de M. Soulary, le *Poème de la guerre* de M. Émile Bergerat, aucun n'a fait battre plus vivement les cœurs que la *Lettre d'un mobile breton* de M. Coppée et les poésies patriotiques réunies depuis par M. Manuel sous le titre de *Pendant la guerre*, aucun, si ce n'est peut-être ce recueil de *Chants du soldat*, tout rempli d'incorrections de style, mais où l'on entend la voix des clairons et où l'on sent l'odeur de la poudre, qui a donné à un intrépide soldat, M. Déroulède, une prompte popularité.

Ce tableau de la poésie contemporaine serait incomplet, si nous n'y réservions pas une place à quelques poètes qui, vivement intéressés par les travaux de la science moderne, ont, dans leurs poèmes philosophiques, abordé les plus hauts problèmes, l'univers, l'humanité, et proposé les solutions les plus différentes ; si nous ne nommions pas ici : d'abord Louis Bouilhet (1821-1869), qui, dans ses *Fossiles*, a peint d'une touche vigoureuse le monde naissant, M. André Lefèvre, poète hautement matérialiste, que son *Epopée terrestre* (1867) a fait surnommer par quelques amis « le Lucrèce du dix-neuvième siècle », et M. Cazalis, qui, dans *l'Illusion* (1875), « adoptant franchement le nihilisme, qui est le fond de la doctrine bouddhique, chante l'universel, l'infini, l'éternel néant[1] » ; — ensuite et surtout madame Ackermann, « la docte solitaire de Nice », comme l'appelait Sainte-Beuve, qui, nourrie des doctrines d'Auguste Comte et de Darwin, affirme dans *Prométhée* un pouvoir unique, la science, et pousse dans *Pascal*[2] un cri éloquent « d'impiété exaspérée »[3], et M. Sully-Prudhomme, qui, deux fois, dans *les Destins* (1872) et dans le poème de *la Justice* (1877), a débattu la question du mal avec une grande élévation de sentiments et une répugnance marquée pour les théories décourageantes du positivisme, et « cristallisé dans ses strophes habiles[4] les plus hautes pensées dont l'esprit humain est troublé »[5].

1. M. Godefroy, *Hist. de la Litt. fr. depuis le seizième siècl jusqu'à nos jours, dix-neuvième siècle, Poètes*, t. II.
2. *Poésies philosophiques.*
3. M. Caro, *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1874.
4. On s'aperçoit que M. Sully-Prudhomme a « traversé l'école des ornemanistes » à l'idée bizarre qu'il a eue « d'écrire un si long poème, de traiter un tel sujet, la Justice ! en strophes triples de quatre vers faisant écho à des sonnets. » (M. Maxime Du Camp, *Réponse* au *Discours de réception à l'Académie française* de M. Sully-Prudhomme.)
5. *Ibid.*

A voir la poésie ainsi entraînée depuis plusieurs années, d'un mouvement de plus en plus accentué, de plus en plus impérieux, vers la science et vers la philosophie, quelques personnes se demandent peut-être, non sans une certaine inquiétude, ce qu'elle va devenir. La rigueur du développement scientifique ne va-t-elle pas se substituer partout aux contours un peu vagues et indécis du développement lyrique, l'expression abstraite à l'image, et, par suite, la poésie ne perdra-t-elle pas en charme ce qu'elle gagnera en exactitude? Ne faut-il pas déjà reconnaître que la langue de *la Justice* est parfois un peu nue et sèche, et l'auteur de ce beau poème n'avoue-t-il pas lui-même qu'il condamne « le lecteur à une tension d'esprit incompatible avec la jouissance qu'il attend de sa lecture »? Cependant, s'il est très difficile d'accorder la science et la philosophie avec la poésie, il ne nous paraît pas que cela soit absolument impossible; et, sans aller chercher dans l'antiquité latine l'exemple de Lucrèce, n'avons-nous pas vu Victor Hugo, en écrivant cet étonnant poème du *Satyre*, nous présenter une cosmogonie, peu sévère, il faut en convenir, dans une langue qui est d'une merveilleuse plasticité si elle est loin d'être irréprochable, et nous donner ainsi une œuvre didactique pleine de vie et d'éclat?

Victor Hugo! C'est toujours à lui qu'il faut revenir dans ce siècle, dont il a magnifiquement exprimé tous les sentiments généreux, et que probablement la postérité nommera de son nom, dans son admiration pour le jeune chef de l'école romantique qui, brisant d'une main intrépide les entraves de la poésie et proclamant son indépendance, a donné la formule de la poésie intime et du drame; pour le fier exilé qui, après avoir épanché ses colères vengeresses dans *les Châtiments* (1853), a écrit, dans la *Légende des siècles* (1859-1883), « l'épopée du genre humain [1] »; pour l'aïeul respecté qui, après avoir poussé dans *l'Année terrible* (1872) un grand cri de douleur et de pitié, après avoir composé de toutes les tendresses de son cœur ce poème charmant, *l'Art d'être grand-père* (1877), s'est plu à montrer encore une fois son beau génie sous toutes ses faces dans *les Quatre Vents de l'esprit* (1881); pour l'harmonieux vieillard que M. Émile Augier, heureux interprète de la France entière, saluait, quelques mois avant sa mort, de ce beau nom, que donnait aux héros la vénération des Romains : *le Père!*

Septembre 1885.

1. *Discours* prononcé par M. Goblet, ministre de l'instruction publique, aux funérailles de Victor Hugo.

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU XIX^e SIÈCLE

(PROSATEURS ET POÈTES).

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

DU XIX^e^ SIÈCLE.

MADAME DE STAËL

(1766-1817)

Fille unique du célèbre Necker, qui fut ministre des finances sous Louis XVI, et de la femme distinguée qui fonda en 1778 l'hôpital Necker, Anne-Louise-Germaine Necker montra de bonne heure, comme sa mère, un esprit sérieux et un goût passionné pour les lettres : l'année même de son mariage avec le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris (1786), elle publiait, sans nom d'auteur, une comédie en trois actes, *Sophie ou les Sentiments secrets*, et rimait une tragédie de *Jane Gray* ; elle se décida deux ans après à signer des *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*. La révolution ne tarda pas à éclater ; madame de Staël s'associa avec son ardeur ordinaire aux idées nouvelles, tout en s'opposant aux abus qui se commettaient en leur nom. Elle dut quitter Paris. Vivement émue du supplice du roi, elle écrivit en 1793 de courageuses *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme*. Deux ans après, tandis que Fox citait avec éloge dans le Parlement anglais ses *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*, madame de Staël composait un ouvrage philosophique : *de l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, qui resta inachevé. La même année (1796), elle se sépara de son mari, dont elle avait trois enfants, et ne revint auprès de lui que pour lui fermer les yeux en 1802. Cependant le malheur allait s'attacher à madame de Staël. Tout un parti constitutionnel se groupait autour d'elle ; elle combattit Bonaparte et repoussa son alliance : le premier consul et l'empereur ne lui pardonnèrent pas son opposition : elle fut persécutée avec acharnement, poursuivie de ville en ville, exilée ainsi que ses amis, et dut aller demander un asile aux cours d'Autriche, de Russie, de Suède et d'Angleterre. Du fond de son exil elle faisait paraître coup sur coup des livres dont la portée était considérable et le retentissement immense : *De la littérature considérée dans ses rap-*

ports avec les institutions sociales, *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), et surtout cet admirable livre de *l'Allemagne*, dont la première édition fut anéantie par la police impériale (1810), qui est peut-être l'ouvrage le plus remarquable qu'ait signé une femme, et qui, en révélant l'Allemagne à la France, hâta chez nous l'éclosion du romantisme. Après *l'Allemagne*, madame de Staël ne publia plus que des *Réflexions sur le suicide* et *Zulma* (1813). La Restauration la rappela à Paris, où elle mourut bientôt (14 juillet 1817), après avoir fait un voyage en Italie. Elle s'était remariée secrètement en 1812 à M. de Rocca. Elle laissait des œuvres posthumes d'inégale valeur : des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, excellent livre d'histoire politique préféré même par quelques critiques à *l'Allemagne*, une sorte de journal intitulé *Dix années d'exil*, et d'assez médiocres *Essais dramatiques*. Son fils aîné a réuni ses *Œuvres complètes*. On a une *Notice sur le caractère et les écrits de madame de Staël* (1820) par sa cousine, madame Necker de Saussure (1766-1841), fille du fameux naturaliste.

IL FAUT CULTIVER L'ESPRIT DES JEUNES FILLES.

On a dirigé l'éducation des femmes, dans tous les pays libres, selon l'esprit de la constitution qui y était établie. A Sparte, on les accoutumait aux exercices de la guerre ; à Rome, on exigeait d'elles des vertus austères et patriotiques. Si l'on voulait que le principal mobile de la république française fût l'émulation des lumières et de la philosophie, il serait très raisonnable d'encourager les femmes à cultiver leur esprit, afin que les hommes pussent s'entretenir avec elles des idées qui captiveraient leur intérêt [1].

Néanmoins, depuis la Révolution, les hommes ont pensé qu'il était politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus absurde médiocrité [2] : ils ne leur ont adressé qu'un misérable langage sans délicatesse comme sans esprit ; elles n'ont plus eu de motifs pour développer leur raison : les mœurs n'en sont pas devenues meilleures. En bornant l'étendue des idées, on n'a pu ramener la simplicité des premiers âges ; il en est seulement résulté que moins d'esprit a conduit à moins de délicatesse, à moins de respect pour l'estime publique, à moins de moyens de

1. Il faut, dit Mme de Staël, « éclairer, instruire, perfectionner les femmes comme les hommes, les nations comme les individus. »

2. Mme de Staël voudrait, au contraire, que « la littérature proprement dite devint le partage des femmes, et que les hommes se consacrassent uniquement à la haute philosophie. »

supporter la solitude. Il est arrivé ce qui s'applique à tout dans la disposition actuelle des esprits : on croit toujours que ce sont les lumières qui font le mal, et l'on veut le réparer en faisant rétrograder la raison. Le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumières encore. Ou la morale serait une idée fausse, ou il est vrai que plus on s'éclaire, plus on s'y attache.

Si les Français pouvaient donner à leurs femmes toutes les vertus des Anglaises, leurs mœurs retirées, leur goût pour la solitude, ils feraient très bien de préférer de telles qualités à tous les dons d'un esprit éclatant : mais ce qu'ils pourraient obtenir de leurs femmes, ce serait de ne rien lire, de ne rien savoir, de n'avoir jamais dans la conversation ni une idée intéressante, ni une expression heureuse, ni un langage relevé : loin que cette bienheureuse ignorance les fixât dans leur intérieur, leurs enfants leur deviendraient moins chers, lorsqu'elles seraient hors d'état de diriger leur éducation. Le monde leur deviendrait à la fois plus nécessaire et plus dangereux.....

S'il n'existait plus en France de femmes assez éclairées pour que leur jugement pût compter, assez nobles dans leurs manières pour inspirer un respect véritable, l'opinion de la société n'aurait plus aucun pouvoir sur les actions des hommes.....

Sans les femmes, la société ne peut être ni agréable ni piquante, et les femmes privées d'esprit, ou de cette grâce de conversation qui suppose l'éducation la plus distinguée, gâtent la société au lieu de l'embellir ; elles y introduisent une sorte de niaiserie dans les discours et de médisance de coterie, une insipide gaieté, qui doit finir par éloigner tous les hommes vraiment supérieurs, et réduirait les réunions brillantes de Paris aux jeunes gens qui n'ont rien à faire et aux jeunes femmes qui n'ont rien à dire.

(*De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, IIe part., chap. IV, *Des femmes qui cultivent les lettres.*)

VENISE [1].

On s'embarque sur la Brenta [2] pour arriver à Venise, et, des deux côtés du canal, on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence ita-

1. Comparer la *Lettre* de Mme Cottin sur Venise.
2. Rivière de Venetie, qui se jette dans le golfe de Venise, par le canal de Brenta-Nova.

lienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient ; c'est un mélange de mauresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne ; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt, et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer ; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche dans ce séjour ; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc [1], et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils [2] ou à des berceaux, à la dernière et à la

1. La grande place de Venise, sur laquelle se dresse la façade du palais ducal.

2. « Vites-vous jamais une gondole? Dans le doute je vais vous en faire une description exacte : c'est un long bateau couvert, fort commun ici, sculpté à la proue, construit d'une façon légère, mais compacte, manœuvré par deux rameurs qu'on nomme « gondoliers »; il glisse sur l'eau avec un air lugubre, pareil à un cercueil placé sur un canot. » (Lord Byron, *Beppo*, xix, 1811.) — On trouvera plus loin une page de Töpffer sur les gondoles.

première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile.....

On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une stance du Tasse[1], tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal[2]. La musique très ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie ; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal, comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie.

(*Corinne*, livre XV, chap. VII et IX.)

DE L'ESPRIT DE CONVERSATION[3].

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais dans l'Occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde

1. Célèbre poète italien (1544-1595), auteur d'*Aminta* et de *la Jérusalem délivrée*. Après avoir été comblé d'honneurs à la cour de Ferrare, il fut enfermé dans un hôpital de fous, où il resta sept ans. Remis enfin en liberté, il mourut au moment où le pape Clément VIII préparait la pompe qui devait le mener en triomphe au Capitole. Lord Byron a écrit un beau poème intitulé : *La Lamentation du Tasse*.

2. Ces chants des gondoliers frappent vivement l'imagination des voyageurs ; aussi Casimir Delavigne ne les a-t-il pas oubliés dans son *Marino Faliero* (I, 1), lorsqu'il a mis en scène un exilé rentrant à Venise :

> O patrie ! ô doux nom, que l'exil fait comprendre !...
> Je riais, je pleurais, je voyais Palestrine,
> Saint-Marc, que j'appelais, s'approcher à ma voix,
> Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
> De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
> Des trésors étalés dans ce bazar du monde,
> Des jeux, des bruits du port, des chants du **gondolier** !

3. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle* une page de La Rochefoucauld sur *la Conversation*.

où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney [1] raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville ;* et cette ville, la Nouvelle-Orléans [2], était à six cents lieues de leur demeure.

Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.....

Le talent et l'habitude de la société servent beaucoup à faire connaître les hommes : pour réussir en parlant, il faut observer avec perspicacité l'impression qu'on produit à chaque instant sur eux, celle qu'ils veulent nous cacher, celle qu'ils cherchent à nous exagérer, la satisfaction contenue des uns, le sourire forcé des autres ; on voit passer sur le front de ceux qui nous écoutent des blâmes à demi formés, qu'on peut éviter en se hâtant de les dissiper avant que l'amour-propre y soit engagé. L'on y voit naître aussi l'approbation qu'il faut fortifier, sans cependant exiger

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle* notre *Notice* sur Volney.
2. A l'embouchure du Mississipi.

d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il n'est point d'arène où la vanité se montre sous des formes plus variées que dans la conversation.

J'ai connu un homme que les louanges agitaient au point que, quand on lui en donnait, il exagérait ce qu'il venait de dire, et s'efforçait tellement d'ajouter à son succès qu'il finissait toujours par le perdre. Je n'osais pas l'applaudir, de peur de le porter à l'affectation, et qu'il ne se rendît ridicule par le bon cœur de son amour-propre. Un autre craignait tellement d'avoir l'air de désirer de faire effet qu'il laissait tomber ses paroles négligemment et dédaigneusement. Sa feinte indolence trahissait seulement une prétention de plus, celle de n'en point avoir. Quand la vanité se montre, elle est bienveillante : quand elle se cache, la crainte d'être découverte la rend amère, et elle affecte l'indifférence, la satiété, enfin tout ce qui peut persuader aux autres qu'elle n'a pas besoin d'eux. Ces différentes combinaisons sont amusantes pour l'observateur, et l'on s'étonne toujours que l'amour-propre ne prenne pas la route si simple d'avouer naturellement le désir de plaire et d'employer, autant qu'il est possible, la grâce et la vérité pour y parvenir.....

Rien ne saurait égaler... le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût[1]. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaieté, sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières : il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement ; il s'anime, et néanmoins il tient toujours en main les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement : bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien : il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir ; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plaît, et l'on jouit les uns des autres, comme si tout était concorde, union et sympathie dans le monde.....

(*De l'Allemagne*, 1re partie, chap. XI.)

1. On raconte qu'un jour Mme de Staël, se promenant en voiture avec quelques amis, fut surprise par un violent orage ; les promeneurs, en descendant de voiture, furent très étonnés de voir la terre trempée par la pluie ; ils n'avaient ni vu les éclairs, ni entendu le tonnerre : Mme de Staël leur avait raconté une histoire.

FRÉDÉRIC II[1].

Frédéric II était formé par la philosophie française du dix-huitième siècle: cette philosophie fait du mal aux nations, lorsqu'elle tarit en elles la source de l'enthousiasme; mais quand il existe telle chose qu'un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. Frédéric introduisit la liberté de penser dans le nord de l'Allemagne; la réformation y avait amené l'examen, mais non pas la tolérance: et, par un contraste singulier, on ne permettait d'examiner qu'en prescrivant impérieusement d'avance le résultat de cet examen. Frédéric mit en honneur la liberté de parler et d'écrire, soit par ces plaisanteries piquantes et spirituelles qui ont tant de pouvoir sur les hommes quand elles viennent d'un roi[2], soit par son exemple, plus puissant encore: car il ne punit jamais ceux qui disaient ou imprimaient du mal de lui, et il montra dans presque toutes ses actions la philosophie dont il professait les principes. Il établit dans l'administration un ordre et une économie qui ont fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi qui se soit montré aussi simple que lui dans sa vie privée, et même dans sa cour: il se croyait chargé de ménager, autant qu'il était possible, l'argent de ses sujets. Il avait en toutes choses un sentiment de justice que les malheurs de sa jeunesse et la dureté de son père[3] avaient gravé dans son cœur. Ce sentiment est peut-être le plus rare de tous dans les conquérants, car ils aiment mieux être généreux que justes, parce que la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres[4].

Frédéric avait rendu les tribunaux si indépendants que, pendant sa vie, et sous le règne de ses successeurs, on les a vus souvent décider en faveur des sujets contre le roi[5] dans des procès qui tenaient à des intérêts politiques.....

Frédéric n'était point sensible[6], mais il avait de la bonté;

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* un portrait de Frédéric II par Mirabeau.
2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* une page de Louis XIV reproduite sous ce titre: *les Princes doivent s'observer.*
3. Il était déjà un homme, que son père le frappait encore à coups de canne.
4. Phrase dirigée contre Napoléon.
5. On connaît l'amusante anecdote du *Meunier de Sans-Souci*, mise en vers par Andrieux.
6. Ce mot était très à la mode depuis le dernier tiers du XVIII^e^ siècle; il était de bon ton d'être *sensible*, c'est-à-dire d'affecter de s'attendrir facilement.

or, les qualités universelles sont celles qui conviennent le mieux aux souverains. Néanmoins cette bonté de Frédéric était inquiétante comme celle du lion, et l'on sentait la griffe du pouvoir, même au milieu de la grâce et de la coquetterie de l'esprit le plus aimable. Les hommes d'un caractère indépendant ont eu de la peine à se soumettre à la liberté que ce maître croyait donner, à la familiarité qu'il croyait permettre; et, tout en l'admirant, ils sentaient qu'ils respiraient mieux loin de lui.

Le grand malheur de Frédéric fut de n'avoir pas assez de respect pour la religion ni pour les mœurs. Ses goûts étaient cyniques. Bien que l'amour de la gloire ait donné de l'élévation à ses pensées, sa manière licencieuse de s'exprimer sur les objets les plus sacrés était cause que ses vertus mêmes n'inspiraient pas de confiance : on en jouissait, on les approuvait, mais on les croyait un calcul. Tout semblait devoir être de la politique dans Frédéric : ainsi donc, ce qu'il faisait de bien rendait l'état du pays meilleur, mais ne perfectionnait pas la moralité de la nation. Il affichait l'incrédulité..... et rien ne s'accordait moins avec le caractère allemand que cette manière de penser. Frédéric, en affranchissant ses sujets de ce qu'il appelait les préjugés, éteignait en eux le patriotisme : car, pour s'attacher aux pays naturellement sombres et stériles, il faut qu'il y règne des opinions et des principes d'une grande sévérité. Dans ces contrées sablonneuses, où la terre ne produit que des sapins et des bruyères, la force de l'homme consiste dans son âme; et si vous lui ôtez ce qui fait la vie de cette âme, les sentiments religieux, il n'aura plus que du dégoût pour sa triste patrie.

Le penchant de Frédéric pour la guerre peut être excusé par de grands motifs politiques. Son royaume, tel qu'il le reçut de son père, ne pouvait subsister, et c'est presque pour le conserver qu'il l'agrandit : il avait deux millions et demi de sujets en arrivant au trône; il en laissa six à sa mort.

Le besoin qu'il avait de l'armée l'empêcha d'encourager dans la nation un esprit public dont l'énergie et l'unité fussent imposantes. Le gouvernement de Frédéric était fondé sur la force militaire et la justice civile : il les conciliait l'une et l'autre par sa sagesse; mais il était difficile de mêler ensemble deux esprits d'une nature si opposée. Frédéric voulait que ses soldats fussent des machines militaires, aveuglément soumises, et que ses sujets fussent des citoyens

éclairés capables de patriotisme. Il n'établit point dans les villes de Prusse des autorités secondaires, des municipalités telles qu'il en existait dans le reste de l'Allemagne, de peur que l'action immédiate du service militaire ne pût être arrêtée par elles : et cependant il souhaitait qu'il y eût assez d'esprit de liberté dans son empire pour que l'obéissance y parût volontaire. Il voulait que l'état militaire fût le premier de tous, puisque c'était celui qui lui était le plus nécessaire ; mais il aurait désiré que l'état civil se maintînt indépendant à côté de la force. Frédéric, enfin, voulait rencontrer partout des appuis, mais nulle part des obstacles.

(*De l'Allemagne*, Ire partie, chap. XVI.)

SUR LA ROUTE DE MOSCOU.

J'approchais toujours davantage de Moscou, et rien n'annonçait une capitale. Les villages de bois n'étaient pas moins distants les uns des autres : on ne voyait pas plus de mouvement sur les vastes plaines qu'on appelle de grands chemins, on n'entendait pas plus de bruit; les maisons de campagne n'étaient pas plus nombreuses : il y a tant d'espace en Russie que tout s'y perd, même les châteaux, même la population. On dirait qu'on traverse un pays dont la nation vient de s'en aller. L'absence d'oiseaux ajoute à ce silence; les bestiaux aussi sont rares, ou du moins ils sont placés à une grande distance de la route. L'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même, qui poursuit l'imagination, comme de certaines idées métaphysiques, dont la pensée ne peut plus se débarrasser quand elle en est une fois saisie.

La veille de mon arrivée à Moscou, je m'arrêtai, le soir d'un jour très chaud, dans une prairie assez agréable; des paysannes vêtues pittoresquement, selon la coutume du pays, revenaient de leurs travaux en chantant ces airs d'Ukraine, dont les paroles vantent l'amour et la liberté avec une sorte de mélancolie qui tient du regret. Je les priai de danser, et elles y consentirent. Je ne connais rien de plus gracieux que ces danses du pays, qui ont toute l'originalité que la nature donne aux beaux arts[1]; une certaine

1. Mme de Staël, persuadée que le véritable caractère d'une nation se manifeste dans ses amusements, se plaît à nous peindre les danses des pays qu'elle traverse. La gravité des danses des Viennois la frappe : « Si vous entrez dans une des redoutes où il y a des bals pour les bourgeois les jours de fêtes, vous verrez des hommes et des femmes exécuter gravement, l'un vis-à-vis de

volupté modeste s'y fait remarquer; les bayadères[1] de l'Inde doivent avoir quelque chose d'analogue à ce mélange d'indolence et de vivacité, charme de la danse russe. Cette indolence et cette vivacité indiquent la rêverie et la passion, deux éléments des caractères que la civilisation n'a encore ni formés ni domptés. J'étais frappée de la gaieté douce de ces paysannes, comme je l'avais été, dans des nuances différentes, de celle de la plupart des gens du peuple auxquels j'avais eu affaire en Russie[2].....

(*Dix années d'exil*, II[e] partie, chap. XIII.)

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

Le vicomte François-Auguste de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le dernier des dix enfants d'un marin breton. A dix-huit ans, il entra comme sous-lieutenant au régiment de Navarre, et débuta dans la littérature en 1790 par une pastorale, *l'Amour de la campagne*, insérée dans l'*Almanach des Muses*. Les progrès de la Révolution le décidèrent à s'embarquer dans le but de découvrir un passage au nord-ouest; mais il renonça à son projet, et se contenta de faire un voyage dans l'Amérique centrale. Revenu à Paris après l'arrestation de Louis XVI, Chateaubriand s'y maria; il émigra bientôt, fut blessé dans l'expédition de Thionville, et passa en Angleterre, où il vécut sept ans dans la misère, donnant des leçons et préparant son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (1797),

l'autre, les pas d'un menuet dont ils se sont imposé l'amusement; la foule sépare souvent le couple dansant, et cependant il continue, comme s'il dansait pour l'acquit de sa conscience; chacun des deux va tout seul à droite et à gauche, en avant, en arrière, sans s'embarrasser de l'autre, qui figure aussi scrupuleusement de son côté : de temps en temps seulement ils poussent un petit cri de joie, et rentrent tout de suite après dans le sérieux de leur plaisir. » (*De l'Allemagne*, 1[re] partie, chap. VII.) Mme de Staël a soin également de nous dire que, lorsqu'elle visita l'Institut de Sainte-Catherine (Saint-Cyr russe fondé par Catherine II), on fit danser devant elle les jeunes filles.

1. Femmes indiennes qui ont pour profession de danser devant les pagodes

2. Mme de Staël aime à donner le détail pittoresque et caractéristique : « Le lendemain de mon arrivée, j'allai dîner chez l'un des négociants les plus estimés de la ville, qui exerçait l'hospitalité russe, c'est-à-dire qu'il plaçait sur le toit de sa maison un pavillon pour annoncer qu'il dînait chez lui, et cette invitation suffisait à tous ses amis. Il nous fit dîner en plein air, tant on était content de ces pauvres jours d'été, dont il restait encore quelques-uns, auxquels nous n'aurions guère donné ce nom dans le midi de l'Europe. Le jardin était très agréable; des arbres, des fleurs l'embellissaient; mais à quatre pas de la maison recommençait le désert ou le marais. La nature, aux environs de Pétersbourg, a l'air d'un ennemi qui se ressaisit de ses droits dès que l'homme cesse un moment de lutter contre lui. » (*Ibid.*)

ouvrage où le jeune auteur émettait des idées qu'il devait plus tard censurer lui-même avec la dernière rudesse. La mort de sa mère, suivie de celle d'une de ses sœurs, produisit sur Chateaubriand une impression profonde : « J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru. » Cette douleur lui inspira son beau livre sur le *Génie du Christianisme* (1802), qui parut le jour même où le Concordat était promulgué et le culte rétabli. L'épisode d'*Atala*, que l'auteur avait détaché du *Génie du Christianisme*, et qui avait été publié l'année précédente, fut immédiatement traduit dans les principales langues de l'Europe. Un autre épisode du *Génie du Christianisme*, *René*, eut sur toute une génération une influence profonde. Renonçant, après l'exécution du duc d'Enghien (1804), à la carrière diplomatique que lui avaient ouverte ses succès littéraires, Chateaubriand se consacra tout entier à son épopée en prose des *Martyrs* (1809); il visita, pour composer cette œuvre, plusieurs contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et publia la relation de son voyage sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). La même année il fut appelé à l'Académie en remplacement de M.-J. Chénier ; mais l'Empereur ne le laissa pas prononcer son discours, parce que la politique y tenait une trop large place. Les événements de 1814 permirent à Chateaubriand d'affirmer de nouveau ses opinions légitimistes dans une brochure fameuse. La Restauration le fit deux fois ambassadeur, puis ministre des affaires étrangères 1823) ; destitué en 1824, il revint aux idées libérales jusqu'en 1830 ; à partir de la révolution de 1830, il se retira de la vie publique. Les écrits politiques de Chateaubriand, assez nombreux, ne l'empêchèrent pas cependant de faire paraître durant cette période : *les Natchez*, œuvre de sa jeunesse, et *le Dernier des Abencerages*, publiés dans les *Œuvres complètes* (1826-1831, 31 vol.), des *Etudes ou Discours historiques sur la chute de l'Empire romain* (1831), des *Voyages en Amérique, en France et en Italie* (1834), un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction du *Paradis perdu* de Milton (1836), deux volumes sur *le Congrès de Vérone* (1838) et une *Vie de Rancé* (1844). Entre les années 1811 et 1833, Chateaubriand avait composé des *Mémoires d'Outre-tombe*, revus depuis avec soin, et destinés à paraître longtemps après sa mort. Des besoins d'argent l'obligèrent à les céder à ses créanciers ; publiés dans un mauvais moment, ils n'obtinrent pas le succès qu'ils méritaient. Selon son désir, Chateaubriand a été enterré à l'entrée de la baie de Saint-Malo, sur un rocher, le Grand-Bé, que la mer isole deux fois par jour de la terre ferme.

LE MESCHACEBÉ [1].

Le Meschacebé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes [2] les enchaînent, et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé: le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroit ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature: tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants [3] roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs; et la colonie, déployant aux vents ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes [4] se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à

1. Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi, un des quatre grands fleuves de l'Amérique du Nord; il se jette dans le golfe du Mexique.
2. Plantes grimpantes, qui se lient les unes aux autres et s'attachent aux arbres.
3. Voir une note du morceau intitulé : *Tunis en* 1807.
4. Des prairies.

l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles[1] sauvages. Quelquefois un bison[2] chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants[3], à sa barbe antique et limoneuse[4], vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias[5], les coloquintes[6], s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier[7], du tulipier à l'alcée[8], en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia[9] élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De

1. Bœufs sauvages, très forts, que l'on conduit facilement au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez.

2. Nom du bœuf sauvage d'Amérique.

3. Les poètes anciens représentaient les fleuves avec des cornes ; on trouve dans Virgile : *Rhenusque bicornis*, dans Ovide : *Granicus bicornis*, et dans Stace : *cornigeri Hebrus*.

4. Allusion au vers de Boileau (*Épîtres* IV, 69), qui nous montre le Rhin

.... essuyant sa barbe limoneuse.

Boileau avait lui-même emprunté cette épithète à Horace (*Satires*, I, x, 37).

5. La bignone de Virginie, vulgairement : jasmin-trompette.

6. La *coloquinte* est une sorte de concombre très amer ; son nom vient du grec κολοκύνθη, citrouille ; par assimilation de forme, on trouve quelquefois, dans le langage le plus familier, le mot *coloquinte* employé pour désigner la tête.

7. Arbre élevé de l'Amérique, appelé *tulipier* à cause de la ressemblance de sa fleur avec la *tulipe* ; la tulipe vient elle-même de Turquie, et a tiré son nom (en turc *tolipan*) de sa ressemblance avec le turban, que Commines appelle encore *tolliban* (VIII, v).

8. Vulgairement : rose-trémière.

9. Ainsi appelé du botaniste Pierre Magnol, mort en 1715.

l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des caribous [1] se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux [2] de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris [3] étincellent sur le jasmin des Florides [4], et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

(*Atala*, Prologue.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada [5], avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes [6] entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante ; il brandit sa double langue comme deux flammes ; ses yeux sont deux charbons

1. Rennes du Canada.
2. Oiseaux qui doivent leur nom à la couleur de leur plumage.
3. On appréciera mieux la richesse poétique de cette prose, si l'on en rapproche ces vers descriptifs de Delille sur le colibri (*sic*) :

> Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
> Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
> Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu ;
> Du peuple ailé des airs brillante miniature,
> Où le ciel des couleurs épuisa la parure,
> Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri,
> Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
> Jamais sur une tige un instant ne demeure,
> Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure
> Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
> De qui la grâce est tout, et le corps presque rien ;
> Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
> Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.
>
> (*Les Trois Règnes*, VII.)

4. La péninsule de Floride, dans les États-Unis, ferme, avec le Yucatan, l'entrée du golfe du Mexique.
5. Le Haut-Canada forme la côte septentrionale des lacs Supérieur, Huron, Érié et Ontario.
6. Serpent très venimeux ; l'extrémité de sa queue est formée d'anneaux mobiles et cornés, qui produisent du bruit au moindre mouvement du reptile.

ardents ; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte ; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante ; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones : le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre, avec sa tête, les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'européens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

(*Génie du Christianisme*, I^e^ partie, livre III, chap. II.)

L'AMOUR DE LA PATRIE [1].

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache.....

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la Terreur, avait acheté de quelques deniers qui lui restaient une barque sur le Rhin ; il s'y était logé avec sa femme et ses deux enfants. N'ayant point d'argent, il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait sans se plaindre à l'autre bord : souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du

1. Voir plus loin la jolie romance intitulée : *l'Exilé*.

fleuve. Il pêchait pour nourrir sa famille, mais les hommes lui disputaient encore les secours de la Providence. La nuit, il allait cueillir des herbes sèches pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Obligée de se faire sauvage entre quatre nations civilisées, cette famille n'avait pas sur le globe un seul coin de terre où elle osât mettre le pied : toute sa consolation était, en errant dans le voisinage de la France, de respirer quelquefois un air qui avait passé sur son pays.

(*Génie du Christianisme*, Ie partie, livre V, chap. XIV.)

LA CONSCIENCE.

Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'Arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible qu'on préfère se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes[1]. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage, il découvre le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

(*Génie du Christianisme*, Ire partie, livre VI, chap. II.)

L'ORAISON FUNÈBRE DU PRINCE DE CONDÉ.

Nous avions cru pendant quelque temps que l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, à l'exception du mouvement

1. Allusion au festin de Balthazar.

qui la termine, était généralement trop louée : nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de l'*Oraison de madame Henriette;* mais, quand nous avons lu ce discours avec attention, quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly[1] avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres; lorsque, après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque[2] du héros ; lorsque, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne[3], montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité : à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains.

(*Génie du Christianisme*, IIIe partie, livre IV, chap. IV.)

TACITE.

Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave ou la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère : Tacite est déjà né dans l'empire : il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus[4], et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales ;* bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié[5] que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces chrétiens d'Égypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâ-

1. Le château de Chantilly était devenu la propriété de la maison de Condé, après avoir appartenu à la famille de Montmorency. Il appartient aujourd'hui à M. le duc d'Aumale.

2. Ce mot, qui est une autre forme du mot *échafaud*, désigne proprement une estrade dressée au milieu d'une église pour recevoir un cercueil.

3. On sait que, d'après une opinion acceptée par les anciens, le cygne près de mourir faisait entendre des accents mélodieux.

4. Empoisonné sur l'ordre de Tibère, son oncle.

5. Néron.

trie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la Divinité à qui le Crime offrait l'encens de la Peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible.

(*Mercure de France*, t. XXIX, p. 7, juillet 1807, article sur le *Voyage en Espagne* de M. de Laborde.)

VELLÉDA AUX GAULOIS [1].

Fidèles enfants de Teutatès [2], vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes! Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde? Où sont ces États florissants de la Gaule, ce conseil des femmes auquel se soumit le grand Annibal? Où sont ces druides [3] qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans les antres sauvages. Velléda, une faible druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices! O île de Sayne, île vénérable et sacrée ! Je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservaient votre sanctuaire [4]. Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge que des Romains vous enlèvent. Que devenez-vous? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la servitude, l'oppression et la mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à

1. Velléda, une druidesse de l'Armorique, essaye de soulever les Gaulois contre la domination romaine. C'est l'admirable épisode de Velléda dans *les Martyrs* qui a révélé à Augustin Thierry sa vocation historique.

2. Dieu de la guerre ; les Gaulois lui offraient des victimes humaines.

3. Les druides rendaient un culte au chêne, et c'est du nom de cet arbre dans la langue celtique qu'ils tirent leur nom.

4. Voir la dernière note de nos extraits de Brizeux. L'île de Sein est à la pointe même du Finistère, entre la baie d'Audierne et la baie de Douarnenez.

tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, enfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur[1]. Apparaissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus[2] ? Parlez : obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une tout autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la-leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étaient établies en Espagne retournent maintenant dans leur pays ; leur flotte est à la vue de vos côtes ; ils n'attendent qu'un signal pour nous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas nos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien ! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu. Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, une terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

(*Les Martyrs*, liv. IX.)

ALEXANDRE.

Quelle est donc la magie de la gloire ! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable : on lui dit que ce fleuve se nomme *Sousonghirli ;* il passe et continue sa route ; mais si quelqu'un lui crie : « C'est le Granique[3] ! » il

1. Dans un article sur les *Mémoires de Louis XIV* (mars 1806), Chateaubriand avait exprimé déjà les mêmes idées : « En portant ses regards encore plus haut, ce prince eût vu que les Gaulois, nos premiers ancêtres, avaient pareillement subjugué la terre, et que, toutes les fois que nous sortons de nos limites, nous ne faisons que rentrer dans notre héritage. L'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contre-poids à l'empire du monde. « La nouvelle arriva d'Occident en Orient, dit un historien, qu'une « nation hyperboréenne avait pris en Italie une ville *grecque* appelée Rome. » Le nom de Gaulois voulait dire *voyageur*. A la première apparition de cette race puissante, les Romains déclarèrent qu'elle était née pour la ruine des villes et la destruction du genre humain. Partout où il s'est remué quelque chose de grand, on retrouve nos ancêtres. »

2. Au Colisée. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* une note du fragment de Delille intitulé : *Un érudit dans un salon.*

3. Le Granique est un fleuve qui traverse la petite Phrygie et se jette dans la Propontide (aujourd'hui la mer de Marmara). Alexandre se précipita le premier dans le Granique et le franchit à la tête de ses troupes, sous les traits de l'armée de Darius. La bataille fut sanglante. Plutarque admet que 20,000 barbares périrent et qu'Alexandre ne perdit que 34 hommes. (*Vie d'Alexandre*, XXII.)

recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive. Et c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert! Ici tombe un empire immense ; ici s'élève un empire encore plus grand ; l'océan Indien entend la chute du trône qui s'écroule près des mers de la Propontide : le Gange [1] voit accourir le Léopard aux quatre ailes [2], qui triomphe au bord du Granique; Babylone, que le roi bâtit dans l'éclat de sa puissance [3], ouvre ses portes pour recevoir un nouveau maître; Tyr, reine des vaisseaux [4], s'abaisse, et sa rivale sort des sables d'Alexandrie [5].

Alexandre commit des crimes : sa tête n'avait pu résister à l'enivrement de ses succès; mais par quelle magnanimité ne racheta-t-il pas les erreurs de sa vie! Ses crimes furent toujours expiés par ses pleurs : tout, chez Alexandre, sortait des entrailles. Il finit et commença sa carrière par deux mots sublimes. Partant pour combattre Darius, il distribue ses États à ses capitaines : « Que vous réservez-vous donc? » s'écrient ceux-ci étonnés. — « L'espérance ! » — « A qui laissez-vous l'empire? » lui disent les mêmes capitaines, comme il expirait. — « Au plus digne ! » Plaçons entre ces deux mots la conquête du monde achevée avec trente-cinq mille hommes en moins de dix ans, et convenons que, si quelque homme a ressemblé à un dieu parmi les hommes, c'était Alexandre. Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire; car nous le voyons toujours jeune, beau, triomphant, sans aucune de ces infirmités de corps, sans aucun de ces revers de fortune, que l'âge et le temps amènent. Cette divinité s'évanouit, et les mortels ne peuvent soutenir le poids de son ouvrage : « Son empire, dit le prophète, est donné aux quatre vents du ciel [6]. »

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, IIe partie.)

1. Fleuve de l'Inde.
2. « Daniel. » (*Note de Chateaubriand.*)
3. Id., *Ibid.*
4. « Isaïe. » (*Ibid.*).
5. Ville d'Egypte, fondée par Alexandre, en 331 av. J.-C.
6. « Daniel. » (*Note de Chateaubriand.*)

TUNIS EN 1807.

Cette ville conserve à peu près son nom antique. Les Grecs et les Latins l'appelaient *Tunes* [1], et Diodore [2] lui donne l'épithète de *Blanche*, Λευκὸν, parce qu'elle est bâtie sur une colline crayeuse : elle est à douze milles des ruines de Carthage, et presque au bord d'un lac dont l'eau est salée. Ce lac communique avec la mer, au moyen d'un canal appelé *la Goulette*, et ce canal est défendu par un fort. Les vaisseaux marchands mouillent devant ce fort, où ils se mettent à l'abri derrière la jetée de la Goulette, en payant un droit d'ancrage considérable.

Le lac de Tunis pouvait servir de port aux flottes des anciens; aujourd'hui une de nos barques a bien de la peine à le traverser sans échouer. Il faut avoir soin de suivre le principal canal qu'indiquent des pieux plantés dans la vase. Abulfeda [3] marque dans ce lac une île qui sert maintenant de lazaret [4]. Les voyageurs ont parlé des flamants ou phénicoptères [5], qui animent cette grande flaque d'eau, d'ailleurs assez triste. Quand ces beaux oiseaux volent à l'encontre du soleil, tendant le cou en avant et allongeant les pieds en arrière, ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de rose.

Des bords du lac, pour arriver à Tunis, il faut traverser un terrain qui sert de promenade aux Francs [6]. La ville est murée : elle peut avoir une lieue de tour, en y comprenant le faubourg extérieur, Bled-el-Had-rah. Les maisons en sont basses, les rues étroites, les boutiques pauvres, les mosquées [7] chétives [8]. Le peuple, qui se montre peu au dehors, a quelque chose de hagard [9] et de sauvage. On rencontre sous les portes de la ville ce qu'on appelle des *Siddi* ou des

1. C'est *Thunes* aussi que l'appelait le sire de Joinville.
2. Diodore de Sicile, historien grec du premier siècle avant J.-C., auteur d'une *Bibliothèque historique* en quarante livres.
3. Abulfeda ou Aboulfeda (1273-1331), historien et géographe arabe, auteur d'un *Livre de la position des pays*.
4. Du bas-latin *lazarus*, lépreux. Un *lazaret* est un endroit isolé où les vaisseaux venant d'un pays ravagé par une épidémie font une quarantaine.
5. Ailes rouges (*flamant* est pour *flammant* ou *flambant*.)
6. C'est-à-dire : aux Européens.
7. Nom que donnent les Mahométans à leurs temples.
8. Ce mot a ici le sens de : misérables, pauvres, comme dans ce vers de Corneille (*Pompée*, III, II) :

Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre

9. Farouche.

Saints : ce sont des négresses et des nègres tout nus, dévorés par la vermine, vautrés dans leurs ordures, et mangeant insolemment le pain de la charité. Ces sales créatures sont sous la protection immédiate de Mahomet. Des marchands européens, des Turcs enrôlés à Smyrne [1], des Maures dégénérés, des renégats et des captifs, composent le reste de la population.

La campagne aux environs de Tunis est agréable : elle présente de grandes plaines semées de blé et bordées de collines qu'ombragent des oliviers et des caroubiers [2]. Un aqueduc moderne, d'un bon effet, traverse une vallée derrière la ville. Le bey [3] a sa maison de campagne au fond de cette vallée. De Tunis même on découvre, au midi, les collines dont j'ai parlé. On voit à l'orient les montagnes du Mamélife : montagnes singulièrement déchirées, d'une figure bizarre, et au pied desquelles se trouvent les eaux chaudes connues des anciens [4]. A l'ouest et au nord, on aperçoit la mer, le port de la Goulette, et les ruines de Carthage.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, VII[e] partie.)

L'EXILÉ.

Combien j'ai douce souvenance [5]
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours,
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,

1. Ville située sur les côtes de l'Asie Mineure.
2. Le caroubier est un arbre toujours vert. « A la beauté de ses feuilles, dit Olivier de Serres, donnent grand lustre les garrobies, fruit de cette plante, enfermées dans des longues gousses coloriées d'incarnat cramoisi. »
3. Le souverain de la Régence de Tunis.
4. Les anciens avaient une grande confiance dans les propriétés curatives des eaux thermales ; Pline leur consacre tout un chapitre. Ces sources sont assez nombreuses en Tunisie et en Algérie.
5. Vieux mot, qui avait le même sens que *souvenir*, qui ne manquait pas de grâce, et dont la disparition est regrettable. Casimir Delavigne l'a encore employé dans son opéra de *Charles VI* (I, 1) :

Une si chère souvenance
Ne reviendra que trop m'attrister à la cour.

Nous pressait sur son cœur joyeux
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours[1] !

(*Poésies diverses.*)

MADRIGAL.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés:
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire
Ainsi passe à tes pieds!

1. Cette romance a été placée depuis par Chateaubriand dans les *Aventures du dernier Abencerage*. « J'en avais, dit-il, composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne remarquable par sa douceur et sa simplicité. » Mais, dans les *Aventures du dernier Abencerage*, la quatrième strophe a pris place de la troisième, et la cinquième a disparu; peut-être parce que l'on avait blâmé Chateaubriand d'avoir placé deux fois le même mot comme rime à la fin de deux vers qui se suivaient.

Aux portes du couchant le ciel se décolore,
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien,
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'aurore
Plus charmant que le tien?

NAPOLÉON Ier

(1769-1821)

Napoléon Ier a laissé des écrits très nombreux, dont quelques-uns, enlevés de verve, d'une éloquence chaude et colorée, lui assurent une place fort honorable dans l'histoire de notre littérature. On les peut diviser en trois groupes : d'abord les œuvres de jeunesse, comme *l'Histoire de la Corse* (1791), comme *le Souper de Beaucaire* (1793), souvent gâtées par la sensibilité et par la déclamation si chères à cette époque; puis les *harangues militaires*, « brèves, graves, familières, monumentales » (Sainte-Beuve), qui sont des chefs-d'œuvre du genre, et qui toutes caractérisent par un trait brillant chacune des victoires de Napoléon, dont elles sont restées inséparables, et de très nombreuses *lettres*, dont quelques-unes ne sont pas effacées par les harangues; enfin le troisième groupe comprend les *Œuvres de Sainte-Hélène*, recueil de *Mémoires* dictés par Napoléon aux généraux qui l'avaient suivi dans son exil, et revus par lui; les principaux sont intitulés : *13 Vendémiaire*, *Campagnes d'Italie*, *Campagnes d'Egypte et de Syrie*, *18 Brumaire*, *l'Ile d'Elbe et les Cent-Jours*, *Campagne de 1815*, *Précis des guerres de Jules César*, *Précis des guerres du maréchal de Turenne*, *Précis des guerres de Frédéric II*. On appelle *Mémorial de Sainte-Hélène* un recueil des entretiens de l'Empereur à Sainte-Hélène avec le comte de Las Cases, publié par ce dernier en 1823. Sous le second Empire, une commission, présidée par le prince Napoléon, a publié, sous le titre de *Correspondance de Napoléon Ier*, les harangues, toutes celles des lettres de l'Empereur qui présentaient quelque intérêt (vol. I-XXVIII), et les œuvres de Sainte-Hélène (XXIX-XXXII).

AU PRÉSIDENT DE L'INSTITUT NATIONAL [1].

Paris, 6 nivôse [2] an VI (26 décembre 1797).

Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je

1. Camus (1740-1804), qui a laissé des travaux sur le droit et quelques traductions d'ouvrages grecs. Les Académies avaient été supprimées en 1793 ; mais en 1795 on avait créé un Institut national, divisé en trois classes, « pour recueillir les découvertes et perfectionner les arts et les sciences. » L'Institut national fut réorganisé sur un nouveau plan en 1803, et, en 1816, les classes de l'Institut reprirent leurs anciennes appellations d'Académies.

2. Le mois de *nivôse* était le quatrième mois du calendrier républicain, qui commençait à l'équinoxe d'automne. Le mois de nivôse allait du 20 décembre au 20 janvier.

serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance[1]. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne.

(*Correspondance*, éd. in-8°, t. III.)

PROCLAMATION A LA GRANDE ARMÉE.

Austerlitz, 12 frimaire[2] an XIV (3 décembre 1805).

Soldats,

Je suis content de vous : vous avez, à la journée d'Austerlitz[3], justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée : mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale[4], je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; mais, dans le même mo-

1. C'est après la merveilleuse campagne d'Italie (1796-1797) que le général Bonaparte écrit cette lettre.

2. Le troisième mois du calendrier républicain ; il allait du 21 novembre au 20 décembre.

3. Austerlitz est situé en Moravie.

4. Bonaparte fut proclamé empereur le 18 mai 1804, couronné et sacré le 2 décembre de la même année. Voir nos extraits de Thiers.

ment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir ! Et cette couronne de fer [1], conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis ! Projets téméraires et insensés, que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « *J'étais à la bataille d'Austerlitz,* » pour que l'on réponde :« *Voilà un brave!* »

(*Correspondance.*, t. XI.)

DÉBUT DU MÉMOIRE SUR LE 18 BRUMAIRE [2].

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné ; lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société ; le besoin de sa conservation l'agite, et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe ; il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes ; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal, et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses

1. La couronne des rois lombards d'Italie. C'est le 26 mai que Napoléon avait été proclamé roi d'Italie, au désespoir de l'Autriche.

2. Le second mois du calendrier républicain ; il durait du 23 octobre au 21 novembre. Le coup d'État du 18 brumaire eut pour résultat de renverser la République et d'y substituer le pouvoir d'un seul.

ennemis ne prévalent point contre lui. Mais que ce sauveur impatiemment attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : Le voilà [1] !

Telle était la situation des esprits en France, en l'année 1799, lorsque, le 9 octobre (16 vendémiaire [2] an VIII), les frégates *la Muiron*, *la Carrère*, les chebecs [3] *la Revanche* et *la Fortune*, vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus [4]. Dès qu'on eut reconnu des frégates françaises, on soupçonna qu'elles venaient d'Égypte. Le désir d'avoir des nouvelles de l'armée fit accourir en foule les citoyens sur le rivage. Bientôt la nouvelle se répandit que Napoléon était à bord. L'enthousiasme fut tel que même les soldats blessés sortirent des hôpitaux, malgré les gardes, pour se rendre au rivage. Tout le monde pleurait de joie. En un moment la mer fut couverte de canots. Les officiers des batteries, les douaniers, les équipages des bâtiments mouillés dans la rade, enfin tout le peuple assaillirent les frégates... Les fatigues de la traversée... décidèrent Napoléon à s'arrêter six heures à Aix. Tous les habitants de la ville et des villages voisins accoururent en foule, et témoignaient le bonheur qu'ils éprouvaient de le revoir. Partout la joie était extrême : ceux qui des campagnes n'avaient pas le temps d'arriver sur la route sonnaient les cloches et plaçaient des drapeaux sur les clochers ; la nuit ils les couvraient de feux. Ce n'était pas un citoyen qui rentrait dans sa patrie, ce n'était pas un général qui revenait d'une armée victorieuse : c'était déjà un souverain qui retournait dans ses États.

(*Correspondance.*, t. XXX.)

NOTE SUR LE DEUXIÈME LIVRE DE L'*ENÉIDE* DE VIRGILE.

Le deuxième livre de l'*Énéide* est considéré comme le

1. « Lorsque, après une longue apathie, les hommes se réveillent et s'attachent à quelque chose, c'est avec passion. Dans ce néant où étaient tombés les opinions, les partis et toutes les autorités, on était demeuré quelque temps sans s'attacher à rien. Le dégoût des hommes et des choses était universel ; mais à l'apparition de l'individu extraordinaire que l'Orient venait de rendre à l'Europe d'une manière si imprévue, tout dégoût, toute incertitude avaient aussitôt cessé. C'est sur lui que se fixèrent sur-le-champ les regards, les vœux et les espérances. » (THIERS, *Histoire de la Révolution française*, t. II, livre XLIV, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.)

2. Le premier mois du calendrier républicain ; il commençait à l'équinoxe d'automne et finissait le 22 octobre.

3. « Bâtiments à trois mâts de la Méditerranée, allant à voile et à rames. (LITTRÉ.)

4. Entre Toulon et Nice.

chef-d'œuvre de ce poème épique ; il mérite cette réputation sous le point de vue du style, mais il est bien loin de la mériter sur le fond des choses.

Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire, mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans l'*Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre. Comment supposer les Troyens assez imbéciles pour ne pas envoyer un bateau pêcheur à l'île de Ténédos pour s'assurer si les mille vaisseaux des Grecs s'y étaient arrêtés ou étaient réellement partis ? Mais du haut des tours d'Ilion on découvrait la rade de Ténédos. Comment croire Ulysse et l'élite des Grecs assez ineptes pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contînt seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux rivières à traverser.

Tout l'épisode de Sinon [1] est invraisemblable et absurde ; les ressources du poète, l'éloquence du discours qu'il met dans la bouche de Sinon, n'en diminuent en rien l'absurdité. Cependant il faut que le cheval soit, le jour même du départ des Grecs, introduit dans Troie, sans quoi cela rendrait encore plus incroyable que les mille vaisseaux des Grecs pussent, si près de Troie, rester cachés.

Le bel et charmant épisode de Laocoon [2] se recommande de lui-même, mais ne peut en rien diminuer l'absurdité de la conduite des Troyens, puisque enfin on pouvait laisser plusieurs jours le cheval au camp dans sa position, et s'assurer que la flotte ennemie s'était éloignée, avant d'abattre les murailles pour l'introduire dans la ville.

Les guerriers enfermés dans le cheval de bois, auquel Sinon ouvre la barrière, ne sortent que lorsque la flotte des Grecs, qui est partie de Ténédos lorsque tout dort et que la nuit est obscure, a déjà débarqué l'armée : ce ne peut donc pas être avant une heure du matin : aussi bien ce n'est guère qu'à cette heure que les corps de garde s'endorment et que Sinon a pu ouvrir la barrière. Tout le deuxième livre de la destruction de Troie s'opère donc d'une heure du matin au lever du soleil, c'est-à-dire en trois ou quatre

1. V. 57-198.
2. V. 40-56 et 199-227.

heures ! tout cela est absurde. Troie n'a pu être prise, brûlée et détruite en moins de quinze jours. Troie renfermait une armée ; cette armée ne s'est pas sauvée, elle a dû donc se défendre dans tous les palais. Énée, logé au palais de son père, dans un bois à une demi-lieue de Troie, n'est instruit que par l'apparition d'Hector de la prise et de l'incendie de la ville. La maison d'Anchise fût-elle à deux lieues de la ville, que le bruit du tumulte de la prise de la ville, la chaleur de l'incendie des premières maisons, auraient réveillé les hommes et les animaux. Ilion n'est pas tombée dans une seule nuit, surtout dans une nuit si courte ; et l'armée qui y était pour la défendre l'eût-elle évacuée, que, matériellement, l'armée grecque ne pouvait prendre possession et détruire la ville sans plusieurs jours. Énée n'était pas le seul guerrier qui se trouvait dans Ilion ; cependant il ne parle que de lui. Tant de héros qui jouent un rôle si brillant dans l'*Iliade* ont dû aussi, de leur côté, défendre chacun leur quartier.

Une tour, dont le sommet s'élevait jusqu'aux cieux et dont le comble y semblait suspendu[1], était sans doute de pierre ; on ne voit pas comment Énée, en peu d'instants, et avec le secours de quelques leviers de fer, a pu la faire crouler sur la tête des Grecs.

Si Homère eût traité la prise de Troie, il ne l'eût pas traitée comme la prise d'un fort, mais il y eût employé le temps nécessaire, au moins huit jours et huit nuits. Lorsqu'on lit l'*Iliade*, on sent à chaque instant qu'Homère a fait la guerre, et n'a pas, comme le disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio[2] ; quand on lit l'*Énéide*, on sent que cet ouvrage est fait par un régent de collège[3], qui n'a jamais rien fait[4]. On ne voit pas en effet ce qui a pu décider Virgile à commencer et à finir la prise, l'incendie et le pillage de Troie en peu d'heures ; dans ce court espace il fait même ramasser toutes les richesses dans des magasins centraux. La maison d'Anchise devait être très près de Troie, puisque dans ce peu d'heures, et malgré les combats, Énée y fait plusieurs voyages. Il fallut à Scipion dix-sept jours pour brûler Carthage, abandonnée de ses habitants ;

1. Vers 460 et suiv.
2. D'autres commentateurs se demandent si Homère a réellement existé.
3. On dirait aujourd'hui : *un professeur*.
4. Qui n'a jamais fait la guerre.

il a fallu onze jours pour brûler Moscou[1], quoique en partie bâtie en bois, et, pour une ville de cette étendue, il faut plusieurs jours à l'armée conquérante pour en prendre possession. Troie était une grande ville, car les Grecs, qui avaient 100,000 hommes, n'essayèrent jamais de la cerner... Ainsi, d'une heure du matin à quatre heures, c'est-à-dire en trois heures, Énée a été à Troie, a livré tous les combats dont il rend compte, a défendu le palais de Priam, est revenu chercher Créuse à Troie, et a trouvé la ville toute soumise, ne soutenant plus de combat, entièrement occupée par l'ennemi, toute brûlée, et les magasins déjà formés. Ce n'est pas ainsi que doit marcher l'épopée, et ce n'est pas ainsi que marche Homère dans l'*Iliade*. Le journal d'Agamemnon ne serait pas plus exact pour les distances et le temps et pour la vraisemblance des opérations militaires que ne l'est ce chef-d'œuvre.

(*Correspondance.*, t. XXXI.)

P.-L. COURIER

(1772-1825)

Paul-Louis Courier de Méré, après avoir fait d'excellentes études littéraires, entra à l'école d'artillerie de Châlons en 1791, et fut envoyé deux ans après en garnison à Thionville, avec le titre de lieutenant. Capitaine en 1795, il fit partie de l'armée de Bretagne, puis de celle d'Italie ; les trois années qu'il passa en Italie ne furent pas perdues pour ses travaux d'helléniste, pas plus que celles qu'il y passa un peu plus tard (1804-1809), lorsqu'il fut de nouveau envoyé au delà des Alpes, avec le titre de chef d'escadron. C'est à Résine, près de Portici, qu'il écrivit sa traduction du *Commandement de la Cavalerie* et de *l'Équitation* de Xénophon, publiée seulement en 1813. Il faisait parvenir en même temps en France des lettres pleines d'esprit et de grâce. Peu après, il donna sa démission et vint à Florence, attiré par un manuscrit du roman de Longus, où se trouvait tout un passage manquant dans les autres manuscrits connus. Après avoir copié ce passage, il eut le malheur de faire sur le précieux manuscrit une tache d'encre, qui rendit un certain nombre de mots illisibles. Vivement attaqué à cause de ce pâté, Courier voulut se justifier, et, après avoir complété et corrigé la traduction de Longus par Amyot, il publia en même temps qu'elle

1. En 1812.

une *Lettre à M. Renouard sur une tache faite à un manuscrit de Florence* (1810), qui est vraiment le premier de ses pamphlets. Après la chute de l'Empire, Paul-Louis Courier, marié à la fille de l'helléniste Clavier (1762-1817), et établi en Touraine, commença une série de pamphlets politiques, qui sont restés des modèles de plaisanterie fine et mordante ; citons parmi les principaux : la *Pétition aux deux Chambres* (1816), le *Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, à l'occasion d'une souscription proposée par S. E. le Ministre de l'Intérieur pour l'acquisition de Chambord* (1821), qui valut à son auteur deux mois de prison, *Aux âmes dévotes de la paroisse de Véretz* (1821), la *Pétition à la Chambre des députés pour des villageois qu'on empêche de danser* (1822), la *Gazette du village* (1823), et le fameux *Pamphlet des Pamphlets* (1824). En 1819 Courier s'était présenté sans succès à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; il se vengea de cet échec par un factum violent, mais spirituel, la *Lettre à Messieurs de l'Académie des Inscriptions*. Le 10 avril 1825 il fut assassiné dans ses bois de Véretz.

EN CALABRE[1].

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure..... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy[2] ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices : nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois : mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de

1. Courier, qui vient de faire la campagne du royaume de Naples, sous le général Reynier, écrit de Resine, le 1er novembre 1807, à sa cousine, Mme Pigalle, une longue lettre, dont nous détachons les pages qui suivent.
2. Près de Paris.

charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins ; car, pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit....), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions. Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense et pour nos guides le lendemain ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit : il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne. Ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa fiancée.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute, où nous avions mangé. Une soupente[1] élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait ; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives[2] chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « *Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ?* » A quoi la femme répondit : « *Oui.* » Et je n'entendis plus rien.

1. On appelle ainsi une construction ordinairement en planches que l'on fait entre deux planchers pour loger des domestiques ou placer des provisions.
2. On appelle *solive* une pièce de charpente qui soutient les planchers et qui s'appuie sur les murs.

Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre : à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !.... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant ! et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais : la fenêtre n'était guère haute, mais, en bas, deux gros dogues hurlant comme des loups.... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte : il ouvrit ; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre : puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « *Doucement, va doucement.* » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents ; et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et, de l'autre.... ah ! cousine.... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « *Faut-il les tuer tous deux ?* » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle ; et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point, c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur [1]. Mais vous, voulez-vous conter ? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché par exemple.

1. Courier était grand, maigre, avec un visage abîmé par la petite vérole, une bouche trop fendue et des lèvres trop grosses.

A MADAME LA PRINCESSE DE SALM-DYCK[1].

Madame,

Je n'aurai pas le plaisir de dîner avec vous, et cela parce que je suis mort. Je m'enterrai hier avec les cérémonies accoutumées pour traduire un livre grec. C'est une belle entreprise, dont je suis fort occupé. Ainsi je n'y renoncerai guère que dans huit ou dix jours. Alors je ressusciterai, et je vous apparaîtrai. Ne soyez pas fâchée, Madame, si je vous manque de parole. J'ai fait pis à madame Clavier[2]. Après mille serments de dîner chez elle hier, je n'y suis point allé. Sérieusement je travaille comme un nègre. Je veux faire quelque chose si je puis. Je pense à vous dans mon tombeau. J'en sortirai avant le jour du jugement, pour vous aller un peu présenter mon respect. Mais ce sera le matin, si vous le permettez.

De profundis.

BENJAMIN CONSTANT[3] A SAUMUR.

Tours, le 18 octobre 1820.

..... Apprenez les nouvelles du pays. A Saumur, il y a eu bataille, coup de fusil, mort d'homme; le tout à cause de Benjamin Constant....

[On dit] que Benjamin, arrivant à Saumur, dans sa chaise de poste, avec madame sa femme[4], insulta sur la place toute la garnison qu'il trouva sous les armes, et particulièrement l'École d'équitation. Cela ne me surprend point: il a l'air

1. Après avoir divorcé avec Pipelet de Leury, un chirurgien connu, Constance-Marie de Théis (1767-1845) avait épousé en 1803 le prince de Salm-Dyck. Elle a publié des *Poésies* et des *Pensées*, et fut appelée « la Muse de la raison ». Son opéra de *Sapho*, dont Martini écrivit la partition, avait obtenu un très grand succès en 1794.

2. Le 12 mai 1814 Courier épousa mademoiselle Clavier.

3. Célèbre publiciste français (1767-1830), adversaire déclaré du régime de droit divin. Ami de Mme de Staël, il avait sous l'Empire partagé sa disgrâce et son exil. En 1814 il s'était rallié momentanément aux Bourbons; mais leurs promesses libérales n'ayant pas été tenues, il se rangea pendant les Cent-Jours à côté de Napoléon, et prit part à la rédaction de l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire. La seconde Restauration l'avait banni, mais il était rentré en France en 1816. Ajoutons que s'il combattait le régime de droit divin, il ne haïssait pas moins les excès révolutionnaires. Son roman d'*Adolphe*, écrit en Allemagne et publié en 1816, eut un grand retentissement.

4. Mme de Hardenberg que Benjamin Constant avait épousée en secondes noces à Gœttingue.

ferrailleur, surtout en bonnet de nuit, car c'était le matin. Douze officiers se détachent, tous gentilshommes de nom, marchent à Benjamin, voulant se battre avec lui, l'arrêtent, et d'abord, en gens déterminés, mettent l'épée à la main. L'autre mit ses lunettes pour voir ce que c'était. Ils lui demandaient *raison*. « Je vois bien, leur dit-il, que c'est ce qui vous manque. Vous en avez besoin ; mais je n'y puis que faire. Je vous recommanderai au bon docteur Pinel [1], qui est de mes amis. » Sur ces entrefaites, arrive l'autorité, en grand costume, en écharpe, en habit brodé, qui intime l'ordre à Benjamin de vider le pays, de quitter sans délai une ville où sa présence mettait le trouble. Mais lui : « C'est moi, dit-il, qu'on trouble. Je ne trouble personne, et je m'en irai, Messieurs, quand bon me semblera. » Tandis qu'il contestait, refusant également de partir et de se battre, la garde nationale s'arme, vient sur le lieu, sans en être requise, et *proprio motu* [2]. On s'aborde, on se choque, on fait feu de part et d'autre. L'affaire a été chaude. Les gentilshommes seuls en ont eu l'honneur. Les officiers de fortune [3] et les bas officiers [4] ont refusé de donner, ayant peu d'envie, disaient-ils, de combattre avec la noblesse, et peu de chose à espérer d'elle.....

Notez en passant que les bas officiers n'aiment point la noblesse. C'est une étrange chose : car enfin la noblesse ne leur dispute rien : pas un gentilhomme ne prétend être caporal ou sergent. La noblesse, au contraire, veut assurer ces places à ceux qui les occupent, fait tout ce qu'elle peut pour que les bas officiers ne cessent jamais de l'être, et meurent bas officiers, comme jadis au bon temps. Eh bien ! avec tout cela, ils ne sont pas contents. Bref, les bas officiers ou ceux qui l'ont été, qu'on appelle à présent officiers de fortune, s'accommodent mal avec les officiers de naissance, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

1. Aliéniste fameux (1745-1826).
2. De son propre mouvement.
3. Ceux qui avaient été soldats et sous-officiers.
4. On dit plutôt : les sous-officiers. C'est sous Louis XVI, sous le ministère de M. de Montmorin, que les officiers avaient cessé de former une caste nobiliaire. « Dans une des séances du cabinet où les princes assistaient, le comte d'Artois ayant émis l'avis qu'aux nobles seuls appartenaient les grades militaires : « Les emplois ne sont pas des charges, répondit Montmorin, on les mérite en s'acquittant bien de ses devoirs, et ils doivent être confiés aux plus capables, sans distinction de naissance. » L'avis, combattu non moins vivement par le comte de Saint-Priest, fut écarté. La démocratie, à partir de ce jour, entra dans l'armée française. » (M. Baroux, *la Comtesse de Beaumont*, Calmann Lévy, éditeur.)

De fait, il m'en souvient, ce furent les bas officiers qui firent la révolution autrefois. Voilà pourquoi peut-être ils n'aiment point du tout ceux qui la veulent défaire, et ceci rend vraisemblable le dialogue suivant, qu'on donne pour authentique, entre un noble lieutenant de la garnison de Saumur et son sergent-major. — Prends ton briquet[1], Francisque, et allons assommer ce Benjamin Constant. — Allons, mon lieutenant. Mais qui est ce Benjamin ? — C'est un coquin, un homme de la révolution. — Allons, mon lieutenant, courons vite l'assommer. C'est donc un de ces gens qui disent que tout allait mal du temps de mon grand-père ? — Oui. — Oh ! le mauvais homme ! et je gage qu'il dit que tout va mieux maintenant? — Oui. — Oh ! le scélérat ! dites-moi, mon lieutenant, on va donc rétablir tout ce qui était jadis? — Assurément, mon cher. — Et ce Benjamin ne veut pas? — Non, le coquin ne veut pas. — Et il veut qu'on maintienne ce qui est à présent? — Justement. — Quel maraud ! Dites-moi, mon lieutenant, ce bon temps-là, c'était le temps des coups de bâton, de la *schlague*[2] pour les soldats ? — Que sais-je, moi ? — C'était le temps des coups de plat de sabre ? — Que veux-tu que je te dise? ma foi, je n'y étais pas. — Je n'y étais pas non plus ; mais j'en ai ouï parler ; et, s'il vous plaît, il dit, ce monsieur Benjamin, que tout cela n'est pas bien ? — Oui. C'est un drôle, qui n'aime que sa révolution ; il blâme généralement tout ce qui se faisait alors. — Alors, mon lieutenant, nous autres sergents, pouvions-nous devenir officiers ? — Non, certes, dans ce temps-là. — Mais la révolution changea cela, je crois, nous fit des officiers, ôta les coups de bâton ? — Peut-être ; mais qu'importe ? — Et ce Benjamin-là, dites-vous, mon lieutenant, approuve la révolution, ne veut pas qu'on remette les choses comme elles étaient ? — Que de discours ! marchons. — Allez, mon lieutenant ; allez, en m'attendant. — Ah ! coquin, je te devine ; tu penses comme Benjamin ; tu aimes la révolution. — Je hais les coups de bâton. — Tu as tort, mon ami ; tu ne sais pas ce que c'est. Ils ne déshonorent point, quand on les reçoit d'un chef ou bien d'un camarade. Que moi, ton lieutenant, je te donne la bastonnade, tu la donnes aux soldats, en qualité de sergent ; aucun de nous, je t'assure, ne serait déshonoré. — Fort bien. Mais, mon lieutenant, qui vous la donne·

1. Sabre court à l'usage de l'infanterie.
2. Mot d'origine allemande ; il désigne les coups de baguette que l'on donnait aux soldats coupables de quelque infraction à la discipline.

rait ? — A moi ? personne, j'espère. Je suis gentilhomme ! — Je suis homme. — Tu es un sot, mon cher. C'était comme cela jadis. Tout allait bien. L'ancien régime vaut mieux que la révolution. — Pour vous, mon lieutenant. — Puis c'est la discipline des puissances étrangères : Anglais, Suisses, Allemands, Russes, Prussiens, Polonais, tous bâtonnent le soldat. Ce sont nos bons amis, nos fidèles alliés ; il faut faire comme eux. Les cabinets[1] se fâcheront, si nous voulons toujours vivre et nous gouverner à notre fantaisie. Martin-bâton[2] commande les troupes de la Sainte-Alliance. — Ma foi, mon lieutenant, je n'ai pas grande envie de servir sous ce général ; et puis, je vous l'avoue, j'aime l'avancement. Je voudrais devenir, s'il y avait moyen, maréchal. — Oui, j'entends, maréchal des logis dans la cavalerie[3]. — Non, ce n'est pas cela. — Quoi ? maréchal ferrant ? — Non. — Propos séditieux. Tu te gâtes, Francisque. Qui diable te met donc ces idées dans la tête ? tu ne sais ce que tu dis. Tu rêves, mon ami, ou bien tu n'entends pas la distinction des classes. Moi, noble, ton lieutenant, je suis de la haute classe. Toi, fils de mon fermier, tu es de la basse classe. Comprends-tu maintenant ? Or il faut que chacun demeure dans sa classe ; autrement, ce serait un désordre, une cohue ; ce serait la révolution. — Pardon, mon lieutenant ; répondez-moi, je vous prie. Vous voulez, j'imagine, devenir capitaine ? — Oui. — Colonel ensuite ? — Assurément. — Et puis général ? — A mon tour. — Puis maréchal de France ? — Pourquoi non ? Je peux bien l'espérer comme un autre. — Et moi, je reste sergent ? — Quoi ? ce n'est pas assez pour un homme de ta sorte, né rustre, fils d'un rustre ? Souviens-toi donc, mon cher, que ton père est paysan. Tu voudrais me commander, peut-être ? — Mon lieutenant, le maréchal duc de...., qui nous passe en revue, est fils d'un paysan ? — On le dit. — Il vous commande. — Eh ! vraiment, c'est le mal. Voilà le désordre qu'a produit la révolution. Mais on y remédiera, et bientôt, j'en suis sûr, mon oncle me l'a dit : on arrangera cela en dépit de Benjamin, qui sera pendu le premier, si nous ne l'assommons tout à l'heure. Viens, Francisque, mon ami, mon frère de lait, mon camarade

1. Les puissances étrangères.
2. Le bâton personnifié, comme dans La Fontaine (*Fables*, IV, vi.
« Oh ! oui ! quelle caresse et quelle mélodie,
Dit le maître aussitôt ; holà ! Martin-bâton ! »
Martin-bâton accourt, l'âne change de ton.
3. Grade qui correspond à celui de sergent dans l'infanterie.

viens, sabrons tous ces vilains[1] avec leur Benjamin. Il n'y a point de danger ; tu sais bien qu'à Paris ils se sont laissé faire. — Allez, mon lieutenant, mon camarade, allez devant et m'attendez. — Francisque, écoute-moi. Si tu te conduis bien, que tu sabres ces vilains quand je te le commanderai, si je suis content de toi, j'écrirai à mon père qu'il te fasse laquais, garde-chasse ou portier. — Allez, mon lieutenant. — Oh ! le mauvais sujet. Va, tu en mangeras, de la prison ; je te le promets.....

(*Première lettre particulière.*)

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DU VILLAGE* (1823).

Brisson ne pouvait payer ses dettes; il s'est jeté dans l'eau et noyé. La femme Praut, d'Azay-sur-Cher, et à Mont-Louis[2] un tonnelier, en ont fait autant cette semaine, lui sans raison connue, elle, parce qu'on l'accusait d'avoir volé de l'herbe aux champs. L'an passé, Jean Choinart, fermier de la commune de Toucigny, approchant l'août, va voir ses blés, trouve sa récolte trop belle (il avait spéculé sur la hausse des grains), rentre chez lui et se défait[3]. Beaucoup de gens, embarrassés dans leurs affaires, prennent ce parti, le seul qui ne soit pas sujet au repentir. On aime mieux maintenant être mort que ruiné. Nos aïeux ne se tuaient point. Naissant pour la misère, ils la savaient souffrir[4]. Ils n'ambitionnaient point un champ, une maison, s'en passaient comme de pain, n'espérant rien en ce monde, et ayant peur de l'autre.

JOSEPH DE MAISTRE

(1754-1821)

Fils aîné d'un président du sénat de Savoie, Joseph de Maistre fut destiné à la magistrature. En 1788, il siégea au sénat sous la présidence de son père. Après la réunion de la Savoie à la

1. Tous ces gens de roture.
2. Azay-sur-Cher et Montlouis sont deux communes de la banlieue de Tours
3. Et se tue.
4. Courier recherche les phrases vives et courtes, et il place souvent des vers dans sa prose. C'est là un effet dont il ne faut pas abuser.

France (1792), il se retira à Lausanne, où il composa ses premiers ouvrages : *Considérations sur la France*, *Lettres d'un royaliste savoisien*, *Adresse des émigrés à la Convention nationale*, *Discours à la marquise de Costa* et *Jean-Claude Tétu*. En 1797 Joseph de Maistre fut appelé à Turin par le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel IV; l'arrivée des Français l'en chassa, et il dut gagner Venise ; mais, en 1799, Charles-Emmanuel, dépouillé de ses États continentaux, fit venir le comte de Maistre à Cagliari, et le nomma régent de la chancellerie royale de Sardaigne. Trois ans après, le roi Victor-Emmanuel Ier l'envoya comme ministre plénipotentiaire à la cour de Russie, où l'empereur Alexandre l'accueillit avec bienveillance. Joseph de Maistre resta quatorze ans à Saint-Pétersbourg. C'est là qu'il composa ses principaux ouvrages : *des Délais de la justice divine* (traduction de Plutarque), *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, *du Pape*, *de l'Eglise gallicane*, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, les *Deux lettres à une dame protestante et à une dame russe*, les *Lettres sur l'éducation publique en Russie*, les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, et l'*Examen de la philosophie de Bacon*, qui ne fut publié qu'après sa mort. Il revint à Turin en 1817, et c'est alors qu'il fit paraître la plus grande partie des ouvrages qu'il avait composés en Russie. Il succomba à une paralysie lente en 1821. Il laissait des *Lettres et opuscules inédits*, que son fils, M. le comte Rodolphe de Maistre, a publiés en 1851, et, en 1858, la *Correspondance diplomatique* de Joseph de Maistre a été réunie par M. Albert Blanc.

LE BOURREAU.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable, qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables, qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter[1] et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres? Ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter : il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et, pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *fiat*[2] de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter. A peine l'autorité a-t-elle désigné sa

1. Au sens le plus énergique du mot.
2. « Qu'il soit ! »

demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent, jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul, avec sa femelle et ses petits[1], qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements. Un signal lugubre est donné; un ministre abject[2] de la justice vient frapper à sa porte, et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part : il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège; il le saisit; il l'étend; il le lie sur une croix horizontale; il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre[3], et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons[4], la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de Joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi. » Il descend; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ! au lit ensuite, et il dort ! et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux*, *qu'il est honnête homme*, *qu'il est estimable*, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, premier entretien.)

1. J. de Maistre se souvient ici du fameux portrait des paysans par La Bruyère (*De l'Homme*) : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, etc. »

2. Un serviteur infime.

3. On rompait la victime, avant de la porter sur la roue : « Étendre un homme sur une croix de Saint-André, lui casser les bras et les cuisses, et le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. » (Voltaire, *Dial.*, XXIV, 15.)

4. De la roue.

LES CHEFS-D'ŒUVRE QUE LES HOMMES ONT FAITS ET QUE LES FEMMES N'ONT POINT FAITS.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE [1].

Saint-Pétersbourg, 24 octobre (5 novembre [2]) 1808.

..... Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. : c'est un compliment fait à quelque jolie femme [3], ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni *la Jérusalem délivrée* [4] ; ni *Phèdre* [5], ni *Athalie*, ni *Rodogune* [6] ; ni *le Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni *le Joueur* [7] ; ni le *Panthéon* [8], ni l'église de *Saint-Pierre* [9] ; ni la *Vénus*

1. Mlle Constance de Maistre, le troisième enfant de Joseph de Maistre, était une toute jeune fille de quinze ans. Elle était élevée loin de son père, qui n'eut le plaisir de la connaître qu'en 1814.

2. On sait que l'année russe est en retard de douze jours sur la nôtre.

3. Dans une autre lettre à sa fille, non datée, J. de Maistre exprime encore la même idée : « L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux..... Permis aux poètes de dire :

> Le donne son venute in eccellenza
> Di ciascun arte ove hanno posto cura.

(*Les femmes sont arrivées à la perfection dans tous les arts dont elles se sont occupées.* Je l'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope ; les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. »

4. Poème du Tasse. Voir une note du morceau de Mme de Staël intitulé *Venise*.

5. Il s'agit, bien entendu, de la *Phèdre* de Racine

6. Tragédie de Corneille.

7. Comédie de Regnard.

8. Temple rond, avec coupole, consacré en 27 par Agrippa aux dieux de la race des Jules, et dont les cariatides étaient l'œuvre de Diogène d'Athènes.

9. Voir plus loin notre extrait de Louis Veuillot.

de Médicis [1], ni l'*Apollon du Belvédère* [2], ni le *Persée* [3]; ni le livre des *Principes* [4], ni le *Discours sur l'Histoire universelle* [5], ni *Télémaque* [6]. Elles n'ont inventé ni l'algèbre [7], ni les télescopes [8], ni les lunettes achromatiques [9], ni la pompe à feu [10], ni le métier à bas [11], etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme*. Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas [12], son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes [13] (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes : et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes

1. La *Vénus de Médicis*, qui est à Florence, a été imitée de l'*Aphrodite Cnidienne* de Praxitèle par l'Athénien Cléomène (IIe siècle av. J.-C.).

2. Au Vatican. On ne connaît pas le nom de l'artiste qui a sculpté cette statue, d'ailleurs beaucoup moins admirée aujourd'hui qu'à l'commencement du siècle; mais on sait qu'aucune femme, en Grèce, n'a modelé le ciseau du sculpteur.

3. De Benvenuto Cellini (1500-1571). Le *Persée coupant la tête de Méduse* est sous la Loggia de' Lanzi à Florence.

4. *Les Principes de philosophie* de Descartes.

5. De Bossuet.

6. Mlle Constance de Maistre avait une affection particulière pour cet ouvrage de Fénelon, qu'en janvier 1802 elle savait déjà « sur le bout du doigt ».

7. L'origine de l'algèbre, ou science des nombres considérés dans leurs rapports généraux, est inconnue; c'est au IVe siècle seulement que l'algèbre a formé une science distincte de l'arithmétique; c'est vers l'an 1100 que les Arabes ont transmis la science algébrique à l'Europe.

8. L'invention des télescopes remonte aux premières années du XVIIe siècle; on l'attribue à Jacques Metzu (Metius), lunetier d'Alkmaër en Hollande.

9. Dans les lunettes ordinaires, les objets semblent bordés de franges colorées; Hall, en 1733, est parvenu à construire des lunettes *achromatiques*, c'est-à-dire dont les verres ne produisent pas les mêmes irisations que les autres verres.

10. La première pompe à feu a été construite en Angleterre au XVIIe siècle.

11. Le *métier à bas*, ou *métier à tricoter*, a été inventé en 1650 par un compagnon serrurier des environs de Caen, et c'est en 1656, au château de Madrid, près de Boulogne, que fut établie la première manufacture de bas qu'on ait vue en France.

12. Joseph de Maistre craignait de ne pouvoir marier ses filles.

13. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIIIe siècle*, au bas de l'*Épître de Voltaire à la marquise du Châtelet*, le portrait peu flatté que Mme du Deffand a tracé de la savante marquise, son amie.

tous orgueilleux. Or, voilà le danger ; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon cher enfant [1], je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges [2].....

Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied [3] pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconage* [4], dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller [5] était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner [6] la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique [7], toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre et la pâte d'amande, etc..... Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons ? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection?* car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an

1. Ce mot est des deux genres.
2. Savoyards.
3. Comme la Pythie.
4. « Mot piémontais qui signifie *ravaudage.* »
5. Physiologiste, botaniste, poète et romancier suisse (1708-1777).
6. Se moquer de ; au sens primitif, *berner* quelqu'un, c'était le faire sauter en l'air dans une couverture, dont quatre personnes tenaient les coins.
7. « Cabale, la *clique*, de l'ancien verbe *cliquer*, faire du bruit, est en somme la même chose que la *claque*.

pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère..... Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? Il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé[1], l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres[2]; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*[3].

Voilà, mon très cher enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller.....

(*Lettres et opuscules inédits*, librairie Vitte et Perrussel, à Lyon.)

MORT ET FUNÉRAILLES DU COMTE STROGONOFF.

31 octobre (12 novembre[4]) 1811.

Sire[5],

Le 27 septembre (9 octobre) la cour de Catherine II a pris fin[6] par la mort du comte Alexandre Strogonoff, grand

1. Mlle Adèle de Maistre épousa M. Terray, et sa sœur Constance le duc de Laval-Montmorency.

2. Joseph de Maistre disait encore à sa fille dans cette lettre dont nous avons cité plus haut quelques lignes : « Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer; je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin..... »

3. Nom que l'on donne en Espagne aux vieilles gouvernantes.

4. Voir la note 2 du morceau précédent.

5. C'est au roi de Sardaigne, dont il est l'envoyé extraordinaire et le ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, que le comte de Maistre écrit cette lettre fort longue et fort curieuse, dont nous reproduisons seulement les passages les plus intéressants.

6 Le comte était le dernier survivant de la cour de Catherine II.

chambellan [1], cordon bleu [2], président de l'assemblée des beaux-arts, etc., etc., mort à l'âge de soixante-dix-sept ans, après une courte maladie. Il laisse à peu près 600,000 roubles [3] de rente et 3 millions de dettes, des tableaux, des médailles, des curiosités de toute espèce, un mobilier inappréciable. Outre les invitations extraordinaires, il avait chaque dimanche quarante ou cinquante personnes à table [4]. Catherine II disait au comte de Falkenstein, en lui présentant le comte Strogonoff: « Monsieur le comte, je vous présente le comte de Strogonoff, qui fait depuis quarante ans tout ce qu'il peut pour se ruiner sans pouvoir y réussir. »

A la fin cependant il commençait à réussir, et il laisse beaucoup d'embarras à son fils unique, d'abord sénateur, puis adjoint du ministre de l'intérieur, puis capitaine de cosaques [5], puis colonel des grenadiers du corps, puis aide de camp général de Sa Majesté Impériale, et tout cela avant trente-six ans. Je supplie très humblement Votre Majesté de se représenter un président ou un avocat général se montrant tout à coup à elle en uniforme de hussard, le sabre au poing: ici personne n'est surpris de ce spectacle, et, si l'Église était de bonne compagnie, ils se feraient évêques pour se distraire.....

Les funérailles du comte de Strogonoff ont coûté 50,000 roubles; il est demeuré exposé pendant six jours dans une chapelle ardente qu'on avait dressée au milieu de son grand salon à manger, où il m'avait dit tant de folies; presque tous les jours je me suis rendu à l'office qu'on célébrait soir et matin devant le corps. Je devais cette attention à la manière dont je suis traité dans cette maison.

La coutume est, dans ce pays, que le jour des funérailles on se rende chez le mort et on l'accompagne jusqu'au lieu de la sépulture; on suit généralement en voiture : la grande politesse est de suivre à pied et chapeau bas, mais les parents seuls et les amis particuliers s'imposent cette corvée. Les plus proches parents et les fils, s'il y en a, sont à la tête de ce triste cortège [6]. De l'hôtel Strogonoff au couvent

1. On appelait *grand chambellan* le premier officier de la chambre du monarque.

2. C'est-à-dire : chevalier du Saint Esprit.

3. Un rouble vaut environ quatre francs de notre monnaie.

4. Voir dans nos extraits de Mme de Staël la dernière note du morceau intitulé *Sur la route de Moscou*.

5. Les Cosaques fournissent à la Russie une cavalerie irrégulière.

6. On voit que jusqu'ici les usages russes ne diffèrent pas beaucoup des nôtres.

de Newsky, où sont les sépultures de la noblesse[1], il y a trois ou quatre werstes[2]; c'est une promenade d'une heure et demie au pas de procession, le long de la grande perspective de Newsky[3]. Quoique le temps fût assez mauvais, il y avait certainement plus de cinquante personnes à pied: j'étais du nombre, et je ne pouvais pas m'en dispenser, car, lorsque je me présentai, le soir de la mort, chez la princesse Galitzin-Valdemar, belle-mère du fils chez qui il s'était retiré avec sa femme, croyant laisser seulement là mon billet d'étiquette[4], je fus reçu à mon grand étonnement, et le comte Grégoire Orloff[5], qui était chargé de toutes les cérémonies comme proche parent, me dit que j'étais excepté à la porte, *n'étant point considéré comme étranger;* ce qui est une grande déclaration russe, Sire, car, malgré l'hospitalité dont Votre Majesté entend parler (et qui est réellement grande), le Russe a cependant toujours une certaine crainte de l'étranger, et dans toutes les occasions où il est extrêmement gai ou extrêmement triste, il ne le reçoit plus.

Contre la coutume générale, le service funèbre ne s'est point fait dans l'église de Newsky, mais dans celle de Casan[6]. Le comte l'avait demandé, et l'Empereur (qui est le pape[7]) y a consenti : la nouvelle église étant sur le chemin de l'autre, le convoi n'a point été détourné. Pendant le service, le mort est exposé à découvert et dans ses plus beaux habits sur une estrade élevée de plusieurs gradins. Quatre piliers

1. Au monastère de Saint-Alexandre Newsky. « Les Russes ont conservé la pieuse habitude qu'avaient nos pères; en sortant du siècle, il leur plaît de reposer dans un cloître, sous la garde et les prières des religieux. A l'une des extrémités de Saint-Pétersbourg, un grand couvent, placé sous le vocable du héros national, abrite les tombes des familles de marque et les moines qui veillent sur elles. » (Eugène-Melchior de Vogüé, *Un changement de règne*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1883.)

2. La *verste* ou *werste* vaut un peu moins de onze cents mètres.

3. Les grandes rues de Saint-Pétersbourg portent le nom de *perspectives*, la perspective de Newsky, longue de 4 kilomètres environ, est la plus belle et la plus fréquentée; elle a près de 43 mètres de largeur.

4. On dirait aujourd'hui : *laisser ma carte de visite*, ou *m'inscrire*.

5. Le comte Grégoire Orloff (1777-1826), a laissé des *Mémoires sur le royaume de Naples* et un *Voyage dans une partie de la France*.

6. « Le tic du comte Strogonoff, disait plus haut J. de Maistre, sa passion, l'objet principal de ses pensées habituelles était l'église cathédrale de Notre-Dame de Casan, qu'on élevait ici à grands frais, depuis dix ans. » Il avait fait charger de l'ouvrage « un jeune architecte, nommé Varanikin, qui était attaché à sa personne..... Il appelait cette église *mon église*..... L'église, au reste, est un assemblage de solécismes contre l'architecture, et d'ailleurs elle est de beaucoup trop petite pour une capitale telle que Saint-Pétersbourg; mais elle frappe par la beauté des matériaux qui n'ont rien d'égal et par quelques détails qui font honneur au talent russe. »

7. De l'Eglise russe.

portent au-dessus un magnifique poêle [1] en velours cramoisi chargé d'ornements en or ; car l'Église grecque n'emploie point la couleur lugubre dans les funérailles, et je me chargerais volontiers de justifier cette coutume. Après le service et avant que le corps soit couvert pour être emporté à la sépulture, les parents, à commencer par les plus proches, et ensuite les amis, montent à l'estrade et vont baiser la main ou la poitrine du mort : ceci s'appelle *prendre congé*, et c'est une cérémonie extrêmement touchante ; après quoi on couvre le cercueil, et tout est dit. J'ai donc été avec un très petit nombre de personnes *prendre congé* du pauvre comte [2]...

Je ne crois pas que jamais les obsèques d'un particulier aient été honorées par une telle foule ; toute l'immense perspective de Newsky était couverte de monde, et quelques personnes m'ont dit qu'il y en avait moins aux funérailles de Catherine [3].

L'Empereur [4] et l'Impératrice régnante sont venus, pendant l'exposition [5], saluer le corps et assister aux prières, mais non pas ensemble. L'Empereur n'est venu qu'au moment même où le convoi allait partir ; l'Impératrice avait précédé de deux ou trois jours.....

On a débité depuis qu'au moment où le cercueil descendait l'escalier de l'hôtel Strogonoff, on avait vu une poule blanche qui s'était jetée sur le lit funèbre, et que cette poule était l'âme du comte ; qu'elle avait reparu ensuite au cimetière de Newsky, mais que tout à coup elle s'était changée en un grand et magnifique papillon, qui avait même voltigé beaucoup autour de ma tête, au point que j'avais été obligé de le chasser. On m'a demandé dans le monde si cela était vrai, en riant, comme Votre Majesté l'imagine assez, mais peut-être en croyant un peu, car il y a encore beaucoup de superstition dans ce pays.....

Ces détails appartenant aux mœurs et coutumes du pays où Votre Majesté m'a envoyé, et un peu aussi à la considération qu'on m'y accorde, je ne les ai pas crus au-dessous de Votre Majesté, puisque j'ai l'honneur de l'y représenter.

(*Correspondance diplomatique*, t. I, p. 33-34 et 38-42, Calman Lévy, éditeur.)

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIII^e siècle* une note au bas du morceau de Fontenelle sur les *Honneurs rendus à Newton de son vivant et après sa mort*.
2. Comparer Edmond About, *La Grèce contemporaine* (chap. VI, *la Religion*, IV).
3. En 1796.
4. Alexandre I^er (1801-1825).
5. Du corps.

LAMENNAIS

(1782-1854)

Robert de Lamennais naquit à Saint-Malo, d'une famille d'armateurs récemment anoblie par Louis XVI. Elevé un peu au hasard, doué de l'amour de la lecture, et lisant tout sans choix, il ne consentit à faire sa première communion qu'à vingt-deux ans, ayant voulu d'abord fortifier ses convictions. Son frère Jean s'était fait prêtre, il songea à suivre son exemple, et publia en 1808 un écrit à propos du Concordat qui fut supprimé par la police impériale à cause de ses tendances ultramontaines. Ordonné prêtre à trente-quatre ans, il donna, l'année suivante, un *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le succès fut si éclatant qu'il se forma aussitôt dans le clergé une école *Lamennaisienne*. Lamennais se jeta alors avec ardeur dans les luttes religieuses et politiques; en même temps qu'il publiait une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, il faisait paraître dans divers journaux des articles remarqués et attaqués. Après la révolution de 1830, il fonda avec Lacordaire le journal *l'Avenir*, qui fut condamné par le pape pour les doctrines libérales et démocratiques qu'il prétendait associer au catholicisme. Lamennais se retira dans son petit domaine de la Chesnaie, près de Dinan, où il écrivit en huit jours ses *Paroles d'un croyant*, dont quelques pages, pleines de sentiment et de grâce, sont d'une rare perfection de forme. Le pape condamna encore cet opuscule, dont près de cent mille exemplaires se vendirent en une année, et qui fut immédiatement traduit en plusieurs langues. Lamennais était interdit comme prêtre ; il se fit tribun, attaqua la papauté dans les *Affaires de Rome* (1836), et donna successivement une *Politique à l'usage du peuple* (1836), *le Livre du peuple* et *de l'Esclavage moderne* (1837) ; son livre intitulé: *le Pays et le Gouvernement* le fit traduire en cour d'assises et condamner à un an de prison (26 décembre 1840). Depuis, Lamennais résuma ses idées philosophiques dans l'*Esquisse d'une philosophie* (1841-1846), publia une satire de la société contemporaine sous le titre d'*Amschaspands et Darvands* (1843), et traduisit les *Evangiles* et le poème de Dante. Elu à l'Assemblée constituante en 1848, il siégea à la Montagne. Il mourut sans s'être réconcilié avec l'Eglise. Sa *Correspondance* a été publiée en 1866.

LES DEUX NIDS.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre [1].

1. La orme que Lamennais donne à son ouvrage, c'est-à-dire cet emploi de la parabole, cette division par versets, il venait de la trouver dans le *Livre des pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz (1798-1855), traduit en avril 1833 par Montalembert. On sait que Mickiewicz, expatrié, vint à Paris, et occupa la chaire de

Et l'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : « Car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : « Car, pensait-il, la mort de la pauvre mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque? »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants : pas un ne semblait avoir pâti [1].

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il

langues et de littératures slaves au Collège de France. Un médaillon de bronze consacré dans le Collège de France la mémoire de Mickiewicz, de Michelet et de Quinet.

1. C'est par irrégularité que l'*a* est long dans *pâtir*, car il est bref dans le latin *patior*.

aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens[1]. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

(*Paroles d'un croyant*, XVII. Garnier frères, éditeurs.)

LA MÈRE ET LA FILLE.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment. »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite reprit :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

(RACINE, *Athalie*, II, VII.)

« Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation : cependant, vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

« Depuis, j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? Et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

« Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer !

« Il vous a, ma fille, donnée à moi, de quoi me plaindrais-je ? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix . « Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

« Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde..... »

A quelque temps de là une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait, et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

(*Paroles d'un croyant*, XXV, Garnier frères, éditeurs.)

CHANT DU PÊCHEUR[1].

« Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs et ses orages !

1. Ce chant est précédé d'une description, dont on ne saurait trop admirer exactitude parfaite et l'heureuse concision : « Le reflux creusait dans la mer calme

« Le ciel au-dessus de sa tête, l'abîme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

« Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élance sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air !

« Il lutte contre les vagues et les soumet, il lutte contre les vents et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui ?

« Où sont les bornes de ses domaines? Quelqu'un les trouva-t-il jamais ? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : « Va, ceci est à toi. »

« Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers.

« Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et, pour charmer ses regards, les nuages lui offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fantastiques, tantôt plongées dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

« Oh ! qu'elle m'est douce la vie du pêcheur ! Que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent !

« Cependant, ma mère, quand, la nuit, le grain[1] tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi ! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge qui protège les pauvres matelots[2] !

« A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils poussé par le tourbillon dans les ténèbres vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête. »

(*Une voix de prison*, XVI. Garnier frères, éditeurs.)

des vallons où se jouait la pétrelle, gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs la mauve s'y plongeait comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher le lourd cormoran reposait immobile. »

1. Les marins appellent *grain* une pluie subite accompagnée de coups de vent.

2. Les matelots, on le sait, s'adressent particulièrement à la Vierge dans leur détresse ; c'est elle qu'invoquent les marins que, Théophile Gautier nous peint surpris par la tempête en face de Cadix :

« Fleur du Paradis, sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaise les flots, fais taire la lame,
Et pousse du doigt notre esquif au port.

« Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent,
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et pour ton Jésus un petit Saint-Jean. »

LES MORTS.

Ils ont aussi passé sur cette terre; ils ont descendu le fleuve du temps : on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde, que le Christ a maudit, leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés; ils le virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course : mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avait qui disaient : « Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. » Et, comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète ; et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur : l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : « *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur : Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense*[1]. »

Et l'autre : « *Nous vous louons, ô Dieu ! nous vous bénissons : saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire*[2]. »

Et nous aussi nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur*[3] !

(*Mélanges.* Garnier frères, éditeurs.)

EDGAR QUINET

(1803-1875)

Edgar Quinet naquit à Bourg en Bresse, et, après avoir fait d'excellentes études, demanda aux voyages de compléter son instruction. Il débuta dans les lettres par une traduction des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder (1827) et par un ouvrage intitulé : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (1830); ces deux livres furent bientôt suivis d'une œuvre singulière et originale, *Ahasvérus*, « histoire du monde et de Dieu et du doute dans le monde, » d'un *Rap-*

1. « *De Profundis.* »
2. « *Te Deum laudamus.* »
3. On voit que Lamennais s'élevait jusqu'à l'éloquence la plus sublime. En publiant sa *Correspondance avec M. de Vitrolles* dans la *Nouvelle Revue* (décembre 1882), M. Eugène Forgues nous a fait connaître que, dans les lettres qu'il écrivait à ses amis, le style de Lamennais était d'une vivacité spirituelle et agréable; prenons pour exemple quelques lignes sur Gœthe : « Avez-vous lu le *Second Faust ?* Je le lis maintenant. C'est toute une affaire que de lire le *Second Faust*, et une bien autre affaire de le comprendre. Quand il l'eut fini, Gœthe le serra sous une enveloppe qu'il scella de trois cachets. C'était l'emblème du livre; et personne, je crois, n'a rompu les cachets. Je me figure quelquefois que ce grand charlatan entendait à merveille qu'il ne s'entendait pas, et riait en lui-même des pauvres nigauds qui se creuseraient un jour la cervelle pour trouver le mot d'une énigme qui n'en a point... Je n'aime point Gœthe : c'était une âme sèche; il tenait cela de sa mère, qui ne voulait pas qu'on lui parlât des maladies de ses enfants absents, attendu que, s'ils guérissaient, il était inutile qu'elle souffrit de l'inquiétude, et que, s'ils mouraient, elle l'apprendrait toujours assez tôt. On ne savait comment annoncer au fils la mort de son vieux ami le duc de Saxe-Weimar. On craignait l'effet de cette nouvelle sur le vieillard. Enfin, on se décide. Gœthe était à table avec quelques personnes qu'il réunissait certains jours. « C'est bien cruel ! dit-il... Parlons d'autre chose ! » On dut être bien rassuré sur les suites qu'on appréhendait. »

port sur les Épopées françaises inédites du douzième siècle, et de deux poèmes sur *Napoléon* (1836) et sur *Prométhée* (1838). En 1839 Quinet fut reçu docteur avec deux thèses sur les poèmes de l'Inde, et nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon. Trois ans après, la chaire de langues et de littérature de l'Europe méridionale au Collège de France lui était confiée. C'est alors que Quinet publie le *Génie des religions* (1842), l'*Ultramontanisme* (1844), *le Christianisme et la Révolution française* et *Mes vacances en Espagne* (1846), *les Révolutions d'Italie* (1848). Il siégea à la Constituante et à la Législative, mais il ne tarda pas à prendre la route de l'exil (1852). Retiré en Suisse, Edgar Quinet y composa un poème dramatique, *les Esclaves* (1853), un ouvrage sur la *Fondation de la république des Provinces-Unies* (1854), *Merlin l'Enchanteur* (1860), et *la Création* (1870). Élu après les événements de 1870 représentant à l'Assemblée nationale, Edgar Quinet est mort à Versailles le 27 mars 1875. On a publié après sa mort *le Livre de l'exilé*. Madame Quinet a signé des *Mémoires d'exil* (1866).

CHRISTOPHE COLOMB VOGUANT VERS LE NOUVEAU MONDE.

Avez-vous vu un vaisseau prendre terre, après le travail d'une longue traversée? Au désordre produit par les tempêtes succède un repos solennel. Chacun se tient immobile en silence. Les voiles carguées [1], on n'entend que le bruit court et régulier de la sonde, jetée par intervalles égaux à l'avant du navire. Puis l'ancre se précipite, le vaisseau s'arrête : il prend tranquillement possession de l'abîme et des rivages enchaînés à ses flancs. Quelque chose de semblable se passe dans l'esprit de Christophe Colomb, au moment d'aborder le nouveau monde. La fermentation mystique fait place à un calme sublime; le chaos devient ordre [2]. A la veille du grand événement, tout se tait, Dieu approche; l'homme s'apaise. Le journal de bord de Christophe Colomb

1. Serrées contre leurs vergues.

2. Edgar Quinet vient de nous exposer comment l'idée d'un monde à découvrir et l'audace de le chercher sont nées dans l'esprit de Cristophe Colomb; il nous a montré son imagination enflammée par les récits de Marco Paolo, revenu à Venise, dès le temps de Dante, des extrémités de l'Asie, et par le désir de consoler le monde chrétien de la perte de Jérusalem en lui donnant une autre terre sacrée; sa volonté se retrempait dans l'idée que son nom de Christophe (*Christoferens*) le prédestinait à ce grand ouvrage : « Que de fois, dans les nuits de l'Atlantique, il s'est apparu à lui-même comme son colossal patron, appelé à porter le Christ-Enfant sur ses épaules, du vieux continent au nouveau! L'équipage ne savait où il puisait sa source, et murmurait. Pour lui, il sentait le Dieu-Enfant qui souriait sur ses épaules; et le grand Océan mugissant montait à ses genoux. »

porte chaque soir l'évident témoignage de cette révolution intérieure.

Voulez-vous mesurer ce qui sépare l'esprit scientifique et l'esprit révélateur? Voyez combien diffèrent la méthode des Portugais pour découvrir le passage du cap de Bonne-Espérance[1] et la marche de Christophe Colomb au-devant de l'Amérique. Les Portugais s'avancent, reviennent sur leurs pas, recommencent leur essai, tâtent pendant cinquante ans les côtes inconnues de l'Afrique ; c'est la méthode prudente de l'expérience. Ils longent les rivages, ils cherchent, ils s'informent, ils attendent ; puis ils se retirent de nouveau avec précipitation ; ils doutent, ils marchent en doutant. Regardez, au contraire, la direction du vaisseau de Colomb : il marche en ligne droite, sans dévier, comme s'il voyait son but des yeux de l'âme. Suivez sur la carte la trace de son premier voyage ; la sublimité, c'est qu'il n'y a pas un moment d'hésitation. Une ligne tracée à l'équerre ou une flèche lancée ne suivrait pas une direction plus inflexible que le sillage de son vaisseau ; le pilote aperçoit Dieu lui-même, assis sur l'autre rive, au bout de l'horizon. Il a écrit dans la suite des pages d'une émotion puissante. Rien n'égale l'effet de ces mots écrits chaque soir dans son journal de bord : « Mardi. Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa « route; la mer calme et bonne comme dans la rivière de « Séville[2], l'air des matinées délicieux; il ne manquait que « les rossignols. L'amiral dit: « Grâces soient rendues à « Dieu ! »

Qui lui disait que *l'ouest était sa route?* Ce mot, répété chaque soir, contient un monde comme les premières lignes de la Genèse[3].

Les nuages que l'on prend pour la terre, les espérances qui s'élèvent et qui tombent, les doutes, les terreurs des pilotes, les variations jusque-là inconnues de la boussole, qui semble elle-même se déconcerter et perdre son chemin, rien n'effleure l'âme de Christophe Colomb. Et toujours la même parole : *Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa route.* Nul spectacle, dans l'histoire des hommes, aussi grand

1. C'est Vasco de Gama (1450-1524) qui doubla le premier le cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, et ouvrit aux Portugais le chemin des Indes orientales (1497).

2. Ville d'Espagne, sur le Guadalquivir, à 76 kil. de son embouchure dans la mer.

3. La *Genèse*, ou *récit de la création du monde*, est le premier livre de l'Ancien Testament.

que ce souverain repos dans l'attente certaine du monde qui va surgir [1].

(*Les Révolutions d'Italie*, livre II, chap. VII. F. Alcan, éditeur.)

LOUIS VEUILLOT

(1813-1883)

Fils d'un ouvrier tonnelier, qui vint en 1818 ouvrir un petit débit de vin sur le port de Bercy, Louis Veuillot fit son éducation tout seul, et se mit à écrire, jeune encore, dans des journaux de province; ses articles agressifs lui attirèrent plusieurs duels. En 1838, il alla à Rome; vivement ému en pénétrant dans Saint-Pierre, il se fait présenter au pape, et revient en France décidé à se vouer à la défense des intérêts catholiques. Il publie plusieurs ouvrages religieux, comme les *Pèlerinages de Suisse* (1838), *Pierre Saintive* (1840), *Rome et Lorette* (1841). Il fait alors un voyage en Afrique, y commence un livre, *les Français en Algérie*, et, à son retour, entre à l'*Univers* (1843). C'est à cette époque que commence sa lutte contre l'Université. Rédacteur en chef de l'*Univers* à partir de 1848, il continue sa guerre contre les adversaires de l'Église, et même contre des prélats, qui ne comprennent pas de la même façon que lui les intérêts de l'Église. Il soutint cette lutte sans se lasser pendant de longues années, avec un talent original, qui se retrempait dans l'invective, et qui lui valut de bruyants succès. On crut le reconnaître en 1863 dans *le Fils de Giboyer* de M. Emile Augier, et il riposta par un dialogue, *le Fond de Giboyer*. Ses autres œuvres en prose sont (nous ne donnons que les principales) : *l'Honnête Femme*, roman (1842), *la Guerre et l'homme de guerre* (1855), *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1857-1875), *le Pape et la diplomatie* (1861), *Biographie de Pie IX* (1863), *le Parfum de Rome* (1863), *les Odeurs de Paris* (1866), qui eurent un incroyable retentissement, *Paris pendant les deux sièges* (1871), *Jésus-Christ* (1873), et *Molière et Bourdaloue* (1877), violente satire lancée contre notre immortel comique. Ses *Satires* (1863) et ses *Œuvres poétiques* (1878) ne manquent pas de puissance.

SAINT-PIERRE DE ROME [2].

L'atmosphère de Saint-Pierre, cet air tiède, égal et par-

1. Voir dans *les Messéniennes* (livre III) de Casimir Delavigne *Trois jours de Christophe Colomb*.

2. La construction de Saint-Pierre de Rome dura près de deux siècles; les principaux architectes qui furent chargés de ce travail gigantesque sont: Bramante, San-Gallo, Raphaël, Michel-Ange, Jacques della Porta, Charles Maderno et le Bernin. (Voir les *Promenades dans Rome*, I, 115-118 de Stendhal). Saint-

umé, qu'on ne respire nulle part ailleurs, me rappelle immanquablement quelques-unes des circonstances les plus solennelles de ma vie ; il ressuscite en moi le parfum de mes meilleurs désirs, de mes plus douces larmes, des engagements qui ont le plus honoré mon cœur.

Tout revient, m'envahit, m'emporte ; je suis inondé de lumière, et de joie, et d'espérance, et l'allégresse de l'espérance est déjà l'allégresse du triomphe. Alors cette vaste structure prend à mes yeux toutes ses dimensions, j'entends son langage. C'est un poème, le poème de la religion et de la victoire du Christ.

Toute l'histoire, toute la science, tout l'art, toutes les richesses de la nature, toutes les conceptions et tous les travaux de l'homme sont ici réunis pour attester le Christ, Fils de Dieu, pour le bénir et pour le glorifier. Le chœur incomparable de toutes ces voix, c'est Saint-Pierre.

On y peut sentir la défaillance des langues humaines. Certains détails ne sont plus du goût d'aujourd'hui. Mais, même quand l'expression avorte, la pensée est divine, et l'ensemble, formant une souveraine harmonie, répond à la sublimité du dessin.

Quel plan, quelles divisions grandioses, quel ordre partout, et quelle abondance d'inspiration dans cette unité merveilleuse! Depuis les statues des deux grands empereurs, Constantin et Charlemagne[1], sentinelles triomphantes placées sous le péristyle, jusqu'à l'autel où repose le corps du Prince des Apôtres[2];

Depuis la *loggia*[3], d'où la grande bénédiction s'envole pour embrasser l'univers, jusqu'au chevet[4] de la Basilique, où la Chaire du Pêcheur[5] est soutenue par les docteurs de l'Orient et de l'Occident : depuis l'obélisque de Néron[6], relevé

Pierre est la plus grande église du monde ; le monument a une superficie de 29,192 mètres carrés, tandis que Notre-Dame de Paris n'en mesure que 5,955.

1. Les deux grands empereurs chrétiens ; la statue de Constantin est du Bernin, celle de Charlemagne est due à Cornacchini.

2. Saint Pierre. Le maître autel est sous la coupole ; le pape seul dit la messe à cet autel, les jours de grande fête.

3. C'est dans la *oggia*, au-dessus de l'entrée du milieu, que le pape recevait la tiare ; c'est de la *loggia* que, le jeudi saint et le dimanche de Pâques, il bénissait le peuple réuni sur la place Saint-Pierre.

4. « Partie qui termine le chœur d'une église ou est l'autel. » (Littré).

5. Une grande statue de bronze, œuvre du Bernin, renfermant le siège épiscopal ou chaire de saint Pierre, qui, on le sait, avait été pêcheur ; on appelle *l'anneau du pêcheur* le sceau du pape, successeur de saint Pierre.

6. Cet obélisque, haut de 25m,14, et pesant 326,734 kilogrammes, fut apporté par Caligula d'Héliopolis à Rome ; le 10 septembre 1586, le pape Sixte-Quint

sur le parvis [1], jusqu'à la croix qui rayonne sur la coupole ;

Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre; et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde.

Victoire par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévoûments : levez-vous, apôtres, martyrs, docteurs, patriarches, saints de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici! Levez-vous, héros qui gardez les portes du sanctuaire! Levez-vous, nations qui l'avez défendu!

Victoire par tous les miracles : levez-vous, siècles ! Depuis que le sang de Simon Pierre a rougi ce sol [2], quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents..., et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice !

Victoire par la foi, plus puissante que les armes; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort ; mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant de l'amour. L'amour a rêvé ces grandeurs, accumulé ces richesses, enlacé ces harmonies ; et ce temple est magnifique et durable, parce que le Dieu qui le remplit est le Dieu qui aime et qui est aimé [3].

(*Le Parfum de Rome*, 7e éd., t. I, livre IV, chap. IV, p. 167-170. Palmé, éditeur.)

chargea Dominique Fontana (1543-1607) de le faire enlever du cirque de Caligula et de Néron et ériger sur la place Saint-Pierre.

1. On donne le nom de *parvis* à la place sur laquelle s'ouvre une cathédrale.

2. C'est à Rome que saint Pierre subit le martyre.

3. On nous saura gré de donner ici quelques vers des *Satires* de Veuillot; nous choisissons précisément le portrait de la Satire (livre II, *Un satirique*, Ruffet, éditeur) :

Je me la peins, pour moi, sous les traits d'une femme
De trente à quarante ans, avec un œil de flamme,
Un corps robuste et sain, des cheveux abondants,
Le pied leste, la main fine, et toutes ses dents!
Correcte en ses habits comme en ses mœurs ; peignée,
Mais non point ficelée, encor moins renfrognée ;
Plutôt de belle humeur en ses fermes propos :
Volontiers gens de bien ont la bile en repos ;
Ils veulent châtier le sot et l'incapable,
Non l'étrangler: le sot n'est pas toujours coupable
Et la Satire cache aux plis de ses jupons
Le fouet qui ne sert que contre les fripons.

LACORDAIRE

(1802-1861)

Fils d'un médecin, le jeune Lacordaire se destinait au barreau, lorsqu'il fut touché de la grâce, comme il le dit lui-même, et entra, à vingt-deux ans, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il s'éprit d'admiration pour Lamennais, et rédigea avec lui le journal *l'Avenir*, organe de la nouvelle démocratie ultramontaine. Condamné par le pape le 18 septembre 1832, il se soumit, et commença en 1834 ces fameuses conférences qui obtinrent partout le même succès, à Notre-Dame de Paris, à Toulouse, à Lyon, à Grenoble, à Nancy. Il osait aborder en chaire les questions sociales. Par les hardiesses du style, comme par la richesse des images, il se rattachait entièrement à l'école romantique. Après la publication de sa *Vie de saint Dominique* (1840), il avait pris l'habit dominicain. C'est sous ce froc blanc qu'en 1848, élu représentant des Bouches-du-Rhône, il s'assit aux plus hauts rangs de la Montagne. Il donna bientôt d'ailleurs sa démission. En 1853, il prit la direction du collège libre de Sorrèze, dans le Tarn. Sept ans après l'Académie française l'appela dans son sein. Lacordaire a prononcé trois belles oraisons funèbres, celles de M. de Forbin-Janson, d'O'Connell et du général Drouot, et a laissé, outre ses *Conférences*, des *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais* (1834) et un *Mémoire pour le rétablissement de l'ordre des Frères prêcheurs* (1840). Un de ses disciples, M. l'abbé Perreyve, a publié un recueil de *Lettres du révérend Père Lacordaire à des jeunes gens*.

L'HEURE DE DIEU.

Paris, 11 mai 1824.

Mon cher ami,

Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-Sulpice. — Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelli-

gence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare, aux différentes époques de sa conviction. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard le bandeau sur les yeux; on le desserre peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil!

(*Lettres à des jeunes gens*, publiées par M. l'abbé Perreyve. Librairie Ch. Douniol, Gervais successeur.)

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Vous l'avouerai-je, Messieurs, c'est la première fois depuis que je suis chargé du ministère de la parole divine, c'est, dis-je, la première fois que j'aborde cette question de l'existence de Dieu, si toutefois on peut l'appeler une question. Jusqu'ici je l'ai dédaignée comme inutile ; j'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que qui ne le connaît pas ne mérite pas de le connaître. Mais le cours de la pensée m'a contraint de vous en dire quelque chose, et toutefois, en faisant à l'ordre logique cette concession, je n'ai pas voulu vous laisser penser que j'eusse pour but de satisfaire au besoin de votre cœur, ni du peuple et du siècle où nous vivons. Grâces à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe

l'image du Fils de Dieu fait homme[1]..... (*Applaudissements.*)

N'applaudissons pas, Messieurs, la parole de Dieu ; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui[2].

(*Conférences de Notre-Dame de Paris, conférence* XLV (1848). Poussielgue frères, éditeurs.)

NOUS N'AIMONS PAS DIEU.

Vous tous, Messieurs, qui n'avez d'autre règle que les principes et les sentiments de la nature, parce que vous avez rejeté ceux du christianisme, vous tous sans exception, aimez-vous Dieu? Est-il présent à votre esprit ? Vous élevez-vous vers lui par des actes positifs de bienveillance, d'actions de grâces, et même de simple souvenir ? Non, évidemment non, et moi tout comme vous, lorsque je n'avais en moi que la nature humaine, je vous le confesse, je n'aimais pas Dieu, je n'y pensais même pas. J'allais à mes joies et à mes affaires de jeune homme, laissant Dieu à ses affaires et à ses joies. Tel était mon état, tel est le vôtre, et cependant l'amour nous est si naturel, il est notre si proche parent, que rien ne nous est plus facile et plus nécessaire que d'aimer. Demain, vous vous lèverez ; il y aura dans l'air une douceur, un parfum du printemps ; les arbres seront mollement émus par le pressentiment d'une belle journée ; vous ouvrirez votre fenêtre, et un amour jaillira de tous vos sens pour aller au-devant de la nature et s'y enivrer d'air, de lumière et de chaleur. Près de vous, sur la pierre extérieure, une fleur vous regardera, une fleur que vous aurez vue naître dans le froid de l'hiver et que vous aurez exposée

1. Allusion aux événements du 24 février 1848.

2. L'orateur éloquent qui prononçait ces généreuses paroles savait au besoin descendre jusqu'au style enjoué, quand il écrivait à quelqu'un de ses jeunes élèves ; citons quelques lignes d'une lettre écrite de Toulouse le 2 février 1854 : « A propos, mon cher ami, vous n'imagineriez jamais le traitement que je suis pour mon larynx : je bois purement et simplement de l'*or potable;* entendez-vous ? de l'or autrefois découvert par le fameux magicien Cagliostro, et retrouvé par un vieux diplomate qui me fait l'honneur de venir me voir, et qui, n'ayant plus rien à démêler dans les affaires humaines, cherche depuis vingt ans un élixir modeste qui prolongerait notre vie à peu près jusqu'à deux cents ans, si ce n'est trois cents. Il m'a donné un petit flacon d'*or potable*, et dimanche prochain, avant ma conférence, j'en vais boire bravement sept gouttes dans une tasse de thé noir. Ce digne homme se réjouit de voir ce que je ferai avec son or dans le larynx, et je ne puis pas lui refuser ce plaisir. Voyez si jamais à Paris, avec tout l'esprit que vous y avez, pareille bonne fortune me serait arrivée ! Je vous tiendrai au courant de l'expérience. » (*Lettres à des jeunes gens,* publiées par M. l'abbé Perreyve. Librairie Ch. Douniol, Gervais successeur.)

aux premiers rayons d'un plus doux soleil; vous lui rendrez son regard, vous la rapprocherez de vous, et, tout inanimée qu'elle est et impropre à l'amour, vous lui ferez de vous à elle et d'elle à vous je ne sais quel commerce où le cœur ne sera pas étranger. Mais Dieu... Ah ! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas. Qu'est-ce que Dieu ? Vous vieillirez ; votre jeunesse, en s'éloignant de vous, ne vous renverra plus que des souvenirs, tristes et fragiles images de vous-mêmes, et, les obscurcissements de l'âge vous gagnant toujours, il ne vous restera bientôt que des ruines sans amitiés. En ce temps-là, par quelque jour d'automne, quand la solitude devient plus dure au vieillard à cause des mélancolies du ciel, vous descendrez pesamment dans la rue, et, regardant çà et là, vous chercherez s'il n'y a point quelque pauvre animal abandonné comme vous et qui ait besoin d'un bon maître. Si la Providence vous l'envoie, vous le recueillerez doucement dans les pans de votre habit, et, le portant à votre foyer, vous lui ferez sa place comme à votre dernier ami, le dernier qui boira dans votre tasse et à qui vous donnerez de votre pain. Et si vous êtes pauvre, souffrant à la fois de l'âge et du besoin, il se formera entre la bête et vous une amitié d'autant plus forte et plus sacrée [1] ; vous vous retrancherez de votre vie pour entretenir la sienne, et lui, vous réchauffant de sa jeunesse et de sa reconnaissance, tiendra votre cœur vivant jusqu'à son dernier soupir, jusqu'au jour où, tout étant achevé, vos restes s'en iront accompagnés de deux seules créatures, le prêtre et le chien, le prêtre pour vous bénir encore une fois au nom de Dieu, le chien pour vous pleurer au nom de la nature [2]. Conclusion, Messieurs, il nous est plus aisé d'aimer un chien que d'aimer Dieu, c'est-à-dire que, par une incompréhensible ingratitude, Dieu nous est plus étranger que quoi que ce soit au monde [3].

(*Conf. de M. de Paris*, conf. LXIV, (1850). Poussielgue frères, éditeurs.)

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle* les vers de Ducis sur le *Chien du pauvre.*

2. Voir dans les *Chants populaires* de Casimir Delavigne la touchante ballade intitulée : *le Chien du Louvre*, dont le P. Lacordaire semble ici se souvenir.

3. On nous saura gré de donner ici quelques vers du P. Lacordaire, auxquels il faut reconnaître une certaine fermeté (*Lettres à des jeunes gens*) :

> Quand le Christ expirant au sommet du Calvaire
> Sauvait par son amour le genre humain perdu,
> La terre s'entr'ouvrit, le soleil éperdu

SUR SA CANDIDATURE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sorrèze, 16 novembre 1859.

... Vous pouvez être assuré que je tiens à honneur d'entrer à l'Académie française, et que je suis touché de la bienveillance spontanée que plusieurs académiciens, parmi les plus illustres, ont montrée pour ma candidature. Cette bienveillance, qui m'a cherché dans la retraite, et que je n'ai sollicitée par aucune démarche, est peut-être le seul honneur public que j'aie reçu dans ma vie. Je dis *peut-être*, par respect pour le choix que fit de moi la ville de Marseille en me nommant député à la dernière Assemblée Constituante. Sauf cette élection, rien ne m'apparaît dans ma vie qui ait le caractère de ce qu'on appelle un honneur. Cet honneur est très compatible avec ma position religieuse : des évêques ont été membres de l'Académie française ; d'autres ecclésiastiques appartenant à des congrégations du clergé régulier y ont aussi trouvé leur place ; personne ne s'en est étonné, parce que la gloire littéraire est la chose la plus affranchie de tout ce qui est rang ou condition. Les académies romaines sont peuplées de religieux, et je connais un dominicain occupant une haute charge à la cour pontificale, qui est membre de l'Académie des Arcades[1], et s'y appelle Tityre ou Mélibée. A plus forte raison, et plus gravement, pourrait-il être membre de l'Académie française.

Voilà qui est clair. Maintenant, me direz-vous peut-être, pourquoi ne venez-vous pas à Paris ? Pourquoi ne vous posez-vous pas comme candidat, puisque vous prisez l'honneur d'être de l'Académie, et que vous le croyez compatible avec la modestie de la robe que vous portez ? Bossuet n'a pas été si difficile ou si délicat. C'est vrai, mon cher ami ; mais d'abord Bossuet était à la cour ; il ne vivait pas dans une école à deux cents lieues de Paris. C'est déjà une différence.

Détourna sa clarté de ce sanglant mystère.
Le temple se troubla, l'arche du sanctuaire
Apparut vide et nue au peuple confondu,
L'Enfer eut un grand cri, le Ciel un grand silence,
La Mort même étonnée adora son vainqueur,
Et tout s'émut enfin, excepté le pécheur,
Qui vit mourir son Dieu sans croire à sa présence.

1. Cette Académie, fondée à Rome, en 1690, pour ramener les Italiens au goût de la pastorale et leur langue à une élégante simplicité, comptait déjà six cents membres en 1700.

Il était libre, et vous savez, vous qui avez habité Sorrèze, combien je le suis peu.

Autre différence : Bossuet, puisqu'on l'a cité, vivait dans un siècle religieux ; son nom et sa croix ne rencontraient pas à l'Académie un parti adverse ; il pouvait se présenter sans péril, son génie à la main. Le puis-je, moi, qui n'ai ni son génie ni son siècle ? Puis-je frapper à la porte de l'Académie avec la certitude de ne pas exposer mon nom et ma croix ? Le puis-je ? Quelle assurance ai-je de la majorité ou de la minorité qui m'attend ? Si je n'exposais que moi seul, je pourrais me sacrifier ; mais je porte avec moi les dieux de Rome, *dii indigetes*, et je les porte dans un siècle qui n'a pour eux qu'une prévenance bien incertaine encore. Mon obscurité honnête et respectée ne vaut-elle pas que je la sauve d'un tel danger?

Puis, en fait d'honneurs, même littéraires, sied-il tout à fait à un religieux de les rechercher? et si cela n'est pas déplacé à Rome, cela n'est-il pas un peu hasardé à Paris? J'en fais juge votre tact et votre amitié. Que faut-il d'ailleurs à l'Académie? Qu'elle soit sûre de ma reconnaissance et de mon acceptation. Or, elle l'est parfaitement. Ma parole est donnée depuis le premier jour où l'on m'a fait entrevoir que je n'étais pas impossible.

Quoi qu'il arrive, mon cher ami, je me tiens déjà pour honoré de me rencontrer dans la pensée de tant d'hommes éminents dans les lettres de notre pays et de notre siècle. Si leur suffrage ne m'élève pas jusqu'à me donner le titre de leur collègue, il me restera le souvenir de n'en avoir pas été jugé indigne par eux.

(*Lettres à des jeunes gens.* Librairie Ch. Douniol, Gervais successeur.)

COUSIN

(1792-1867)

Fils d'un horloger de la Cité, Victor Cousin fit au lycée Charlemagne des études si brillantes qu'il obtint en rhétorique tous les premiers prix au concours général, à l'exception de celui de vers latins. Il entra la même année le premier à l'Ecole normale, qui s'ouvrait. Deux ans après, il était nommé répétiteur de grec à l'Ecole, et dès 1815 Royer-Collard l'appelait à le suppléer dans sa chaire de la Sorbonne. En 1817 Cousin entreprit un voyage en Allemagne, dont il nous a conservé le sou-

venir sous le titre de *Promenade philosophique en Allemagne*, et pendant lequel il visita les écrivains allemands les plus en vue, notamment Frédéric Schlegel, Tennemann, le célèbre historien de la philosophie, Schulze, Bouterweck, Schleiermacher, le traducteur de Platon, Platner, Gœthe et Hegel, avec lequel il se lia d'une amitié que la mort seule brisa. Au retour de ce voyage, dès la première leçon du cours de 1818, publié sous ce titre : *Du Vrai, du Beau et du Bien*, Cousin posa le principe de l'éclectisme. Dans l'année 1819 il étudia successivement la philosophie sensualiste du dix-huitième siècle et la philosophie écossaise, en 1820 la philosophie de Kant et la *Critique de la raison pure*. A la suite de la réaction qui suivit l'assassinat du duc de Berry, le libéralisme de Cousin parut un danger au gouvernement, qui l'invita à ne pas remonter dans sa chaire. Pendant ses loisirs, Cousin publia des *Fragments philosophiques* (1826), dont l'importante *Préface* fit une très grande sensation, et il rendit à la philosophie des services inestimables, en donnant une édition des *Œuvres complètes de Descartes* (11 v., 1826), en publiant six volumes du philosophe néo-platonicien *Proclus* (1820-1827), et en traduisant les *Dialogues de Platon* (1825-1840, 13 vol.). En 1824 il entreprit un second voyage en Allemagne ; arrêté à Dresde, il fut tenu six mois en prison à Berlin comme suspect de jacobinisme ; Hegel s'empressa de s'entremettre en sa faveur, et l'amitié des deux philosophes en devint plus étroite. En 1828 Cousin remonta dans sa chaire de la Sorbonne. Dès lors il se consacre à l'histoire de la philosophie, qu'il crée et qu'il organise en France. En 1829 il fait d'abord une *Histoire générale de la philosophie*, puis il analyse et critique la philosophie de Locke. En 1830 il cesse d'enseigner ; mais il publie les *Œuvres inédites d'Abélard* (1836), une étude sur l'*Opus tertium*, récemment retrouvé, de Bacon, et une *Vie du Père André*. Il était membre de l'Académie française depuis 1830, et avait été appelé la même année au conseil royal de l'Instruction publique. Comme membre de ce conseil d'abord, puis comme ministre de l'Instruction publique, Cousin s'efforça d'obtenir l'établissement d'un enseignement laïque de la philosophie, de séparer et d'affranchir de la théologie cet enseignement, et d'introduire dans les écoles l'esprit libéral de la philosophie moderne. Il a réuni ses discours à ce sujet sous le titre de *Défense de l'Université et de la philosophie* (1844). La révolution de 1848 l'écarta de la politique active. A partir de cette époque, Cousin, se détachant de la philosophie (il se contenta de remanier en 1853 son livre *du Vrai, du Beau et du Bien*), se consacra à la littérature proprement dite, dans laquelle il avait trouvé déjà de grands succès avec son écrit sur Santa Rosa (*Fragments et Souvenirs*), son *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal* et son livre sur *Jacqueline Pascal* (1842) ; il se livra avec passion à des études sur l'époque de Louis XIII, qui nous ont valu plusieurs livres de premier ordre : *la Jeunesse de madame de Longueville* (1852), *la Marquise de Sablé* (1854), *la Duchesse de Chevreuse* (1855), *Madame de Hautefort* (1856), *le Grand Cyrus et la Société française au dix-septième siècle* (1858), *Madame de Longueville pendant la Fronde* (1859), et *la Jeunesse de Mazarin* (1865). La mort, qui frappa Cousin à Cannes, ne lui permit pas d'achever un dernier volume sur le *Connétable de Luynes*. Il a laissé à l'Université sa

riche bibliothèque. M. Paul Janet vient de faire paraître un très remarquable livre intitulé *Victor Cousin et son œuvre*.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET [1].

La distinction, voilà ce qu'on recherchait par-dessus tout à l'hôtel de Rambouillet : quiconque la possédait ou y aspirait, depuis les princes et les princesses du sang jusqu'aux gens de lettres de la fortune la plus humble, était bien reçu, attiré, retenu dans l'aimable et illustre compagnie.

Mais que faut-il entendre par la distinction ? On ne la peut définir d'une manière absolue. Chaque siècle se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage. On peut supposer qu'à Athènes, chez Aspasie [2], Périclès [3], Anaxagore [4], Phidias [5], parlaient d'art, de philosophie, de politique, sans plus d'effort et de déclamation que des ouvriers et des marchands n'en auraient mis à s'entretenir de leurs occupations ordinaires. Socrate [6] était un modèle accompli en ce genre, et le *Banquet* de Platon [7], où l'on traite, après souper, des matières les plus hautes dans le style le plus charmant et le plus naturel, nous donne une idée parfaite de ce qu'était alors le ton de la bonne compagnie, cet atticisme particulier à Athènes, et qui même à Athènes était le signe de la distinction. Il en était de même à Rome chez les Scipions [8], où

1. L'hôtel de Rambouillet brilla environ de 1620 à 1648. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle* le portrait que Mlle de Montpensier nous a laissé de la fameuse Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet.

2. Aspasie de Milet, célèbre par son esprit autant que par sa beauté, devint la femme de Périclès.

3. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* la lettre de Delille et les notes.

4. Célèbre philosophe grec (500-428) ; il fut accusé d'impiété ; Périclès lui sauva la vie, mais Anaxagore mourut en exil.

5. Voir la note 3.

6. Socrate vécut de 499 à 400 av. J.-C.

7. Platon naquit vers 430, et mourut en 347. Il existe une traduction du *Banquet* par Racine et l'abbesse de Fontevrault (1645-1704), sœur de Mmes de Montespan et de Thianges. Cousin s'en est servi pour sa traduction des *Œuvres de Platon*.

8. Cicéron louait les petits discours (*orationculas*) du *premier Africain*. Une tradition voulait même que le *second Africain* (185-129 av. J.-C.), l'ami de Lælius et de Lucilius et l'élève de Polybe, eût collaboré aux comédies du poète Térence. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle* les *Stances à Molière* de Boileau.

un badinage aimable se mêlait souvent aux propos les plus graves, un peu moins peut-être aux soupers de Cicéron, quand César n'y était pas, le maître de la maison n'étant pas un assez grand seigneur pour être toujours parfaitement simple, et l'homme nouveau [1], je ne dis pas le parvenu, surtout l'orateur et l'homme de lettres s'y faisant un peu trop sentir, alors même qu'il s'efforçait le plus d'imiter Platon. C'est cette urbanité romaine, fille un peu dégénérée de l'atticisme athénien, que l'hôtel de Rambouillet recherchait, et qu'il contribua à répandre [2].

La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du XVII^e^ siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin [3] et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensers hardis, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait ; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.

(*La Jeunesse de Madame de Longueville*, ch. II. Librairie académique Didier et C^ie^.)

LE SYSTÈME DRAMATIQUE DE MOLIÈRE.

Il ne met pas aux prises la vertu et le vice, mais des vices opposés, des caractères différents, qui se développent comme dans la société par leur lutte même : c'est cette lutte qui fait le tissu habile de ses pièces [4], et en même temps leur

1. Les Romains appelaient *homme nouveau* celui qui, le premier de sa race, parvenait à une magistrature curule.

2. « Le mot même d'*urbanité* est de Balzac, un des premiers et des plus illustres habitués de la maison. » (*Note de Cousin.*)

3. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle* le morceau de Fénelon intitulé : *la Littérature à la fin du* XVII^e^ *siècle.*

4. « C'est à ce point de vue qu'il faut envisager et apprécier dans *l'Avare* le rôle d'Harpagon qui tient son fils dans le dénûment, et celui de ce fils qui en arrive à voler son père : leçon terrible donnée à l'avarice et qui la rend plus odieuse par les vices mêmes qu'elle engendre. Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, a jugé bien superficiellement l'*Avare* ; il n'en a pas compris la haute moralité. » (*Note de Cousin.*)

force comique. Il n'a donné le rôle de la mesure parfaite à aucun personnage, car ce personnage-là n'a jamais été, et à la scène il serait fort peu dramatique [1].

Prenons pour exemple l'œuvre la plus profonde de Molière, celle où il est l'égal d'Aristophane, de Shakespeare et de Corneille, le *Don Juan*, ce précédent [2] ou ce pendant du *Tartufe*. Là, que voyons-nous ? grâce à Dieu, point d'Ariste ni de Philinte : un grand caractère de scélérat paré des dehors les plus aimables et des qualités les plus séduisantes, l'esprit, la bravoure et une sorte de générosité naturelle, se développant successivement dans les situations les plus différentes, et arrivant par degrés à ce comble de perversité qui est l'hypocrisie, au delà de laquelle il n'y a plus que les vengeances et les foudres du ciel. Don Juan rencontre sur ses pas bien des leçons qui l'auraient pu éclairer et qu'il repousse, mais il n'a pas de pédadogue en titre. Le seul personnage qui semble en tenir lieu, Sganarelle, ce Sancho [3] français, dit sans doute les plus admirables choses ; mais lui-même, comme son modèle espagnol, il a ses vices : il est poltron et il est intéressé. Quand Don Juan vole au secours d'un homme prêt à succomber sous les coups de quatre brigands, Sganarelle se cache ; et quand la main du commandeur s'appesantit sur l'athée endurci et incorrigible, Sganarelle s'écrie : O mes gages! Avec le fond d'un honnête homme, il a pourtant l'âme d'un laquais. Il est essentiellement l'élément comique de la pièce, comme Don Juan en est l'élément tragique et pathétique ; il occupe presque toujours la scène et la dispute à son maître, de peur que le drame ne devienne trop sérieux, car après tout il faut que, si profond qu'il puisse être, il demeure une comédie, et, pour cela, que le plaisant et le ridicule y couvrent pour ainsi dire l'odieux... Partout, sur la scène comme dans le monde, des vices, des imperfections, des travers, des vices qui traînent après eux le malheur, des imperfections qui excitent une compassion affectueuse, et par-dessus tout des travers qui font rire, car c'est l'objet suprême de la comédie. La haute moralité de la pièce est dans l'impres-

1. Il y a quelque exagération dans cette phrase : Moliere quelquefois nous présente un personnage parfait : Eliante dans le *Misanthrope*, Ariste dans l'*Ecole des Maris;* mais, comme ces personnages sont en effet *fort peu dramatiques*, il ne leur a donné que des rôles très courts.

2. *Tartufe* fut écrit avant *Don Juan;* mais *Tartufe* ne fut représenté qu'après *Don Juan* sur le *théâtre de Molière*.

3. Personnage comique du fameux roman de Cervantès ; Sancho est l'écuyer de don Quichotte.

sion générale qu'elle produit et dans sa terrible conclusion. Voilà le modèle de l'art, et la règle qu'il nous fournit ; tout ce qui s'en éloigne est déjà d'un ordre inférieur et ne se peut entièrement justifier.

(*La Société française au dix-septième siècle*, t. II, chap. xv, librairie académique Didier et Cie.)

CONCLUSION DE L'*HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE*.

De ce long passé nous pouvons faire sortir deux grandes leçons, qui sont, pour nous, d'une certitude irréfragable, et aussi évidentes que la lumière du jour.

Non, la philosophie n'est point un caprice passager de l'esprit humain : c'est un besoin essentiel, vivace, indestructible, qui dure et s'accroît sans cesse, qui se montre aux premières lueurs de la civilisation et se développe avec elle, dans toutes les parties du monde, sous tous les climats et sous tous les gouvernements, qu'aucune puissance, religieuse ou politique, n'a jamais pu étouffer, qui a résisté et survécu à toutes les persécutions [1], qui par conséquent a droit enfin à une juste liberté, comme tous les autres besoins immortels de la nature humaine. Ou il n'y a plus de démonstration, ou l'histoire de la philosophie met celle-là au-dessus de toute controverse.

D'autre part, rappelez-vous quelles sont les doctrines qui ont laissé dans l'humanité la trace la plus lumineuse et la plus durable. Ce sont précisément celles qui ont suivi la méthode la moins ambitieuse, qui se sont tenues le plus près du sens commun, qui n'ont pas tenté de substituer des vues arbitraires et exclusives, plus ou moins brillantes, aux grands et unanimes témoignages de la conscience, et qui ont pris pour devise en quelque sorte la noble maxime : dans toute l'étendue de l'univers rien de plus grand que l'homme, et dans l'homme rien de plus grand que l'esprit. Fiez-vous à la gloire, ce juge incorruptible et dont on n'appelle point. La gloire est aussi du côté de la raison et de la sagesse. Connaissez-vous dans la philosophie antique des noms plus glorieux que ceux de Socrate, de Platon et d'Aristote, et jamais y eut-il des esprits plus modérés et plus

1. Dans une note, Cousin rappelle « l'atroce extermination du bouddhisme, la prison d'Anaxagore et la ciguë de Socrate, les infortunes d'Abelard, de Roger Bacon et d'Occam, l'assassinat de Ramus, les bûchers de Bruno et de Vanini, les persécutions du cartésianisme, etc. »

solides, moins esclaves de préjugés systématiques, plus consommés dans la connaissance de la nature humaine, plus ennemis de tout excès, plus amis du bien en tout genre, et qu'on prendrait plus volontiers pour guides dans la vie comme dans la science? Chez les modernes, qui pouvez-vous mettre en parallèle avec Descartes et Leibniz [1], et quels livres sont en possession d'une plus haute renommée que le *Discours sur la Méthode*, les *Méditations* et la *Théodicée ?*

Enfin, n'oubliez pas l'incontestable résultat que nous laisse le travail de cette année, tant d'expositions sincères et d'impartiales comparaisons. Les divers systèmes que vient de nous présenter le dix-huitième siècle n'ont-ils pas été convaincus d'être les mêmes, sous des formes nouvelles, que le dix-septième siècle avait remis avec éclat dans le monde, que la Renaissance avait empruntés à l'antiquité, que le moyen âge agitait déjà au sein de ses cloîtres, que la Grèce avait cru inventer parce qu'elle les environna d'abord d'une gloire immortelle, mais qu'on retrouve en Orient dans le berceau même du genre humain, et qu'ainsi l'induction la plus rigoureuse nous permet ou plutôt nous force de considérer comme les éléments essentiels et permanents de l'histoire de la philosophie ? Tirez de là cette conclusion suprême, fondée tout ensemble sur l'analyse de l'esprit humain et sur une expérience d'au moins trois mille ans, que nous pensons et faisons toujours les mêmes choses, mais que nous les pensons et les faisons toujours différemment, selon les divers degrés de civilisation auxquels nous sommes parvenus, que les mêmes problèmes enfantent les mêmes solutions dont le progrès se mesure sur celui de la raison générale, que par conséquent la philosophie n'erre point à l'aventure, qu'elle aussi elle a son développement régulier, et, comme le dit Vico [2] de la société humaine, ses cercles invariables et ses retours périodiques, qu'elle avance sans cesse, mais dans les mêmes voies, que celui qui a tout fait et gouverne tout a sa main ici comme en tout le reste, et qu'il a donné à la pensée des lois stables aussi bien qu'à l'univers. C'est à ce titre, c'est parce que la philosophie a ses lois et sa marche assurée, que l'histoire de la philoso-

1. Célèbre philosophe allemand (1646-1716), qui a écrit en français ses principaux ouvrages, la *Théodicée* et les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*.

2. Giambattista Vico (1668-1744), philosophe italien, a créé, avec ses *Principes d'une science nouvelle* (1725), que Michelet traduisit en 1827, la philosophie de l'histoire.

phie est une science vraie, à la fois spéculative et expérimentale, qui a sa place légitime aux premiers rangs de la science historique, si chère à notre temps, et que nous la proposons avec confiance à l'étude et aux méditations de la jeunesse du dix-neuvième siècle.

(*Histoire générale de la philosophie*[1], X[e] leçon, librairie académique Didier et C[ie].)

LITTRÉ

(1801-1881)

Émile Littré fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, puis entra comme secrétaire auprès du comte Daru. Il se destinait alors à la médecine, et conserva toute sa vie du goût pour les études médicales; il l'a prouvé non seulement par son travail sur le *Choléra oriental* (1832) et par quelques articles remarqués dans la *Revue des Deux Mondes* les *Grandes Épidémies* en 1836, *les Œuvres d'Histoire naturelle de Gœthe* en 1838, etc.), mais en fondant avec M. Dezeimeris une revue médicale, *l'Expérience* (1837), en traduisant l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (1848) et le *Manuel de physiologie* de Müller (1851), en refondant avec M. Robin le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* de Pierre Nysten (1854), en éditant et en traduisant Hippocrate de 1839 à 1861. Depuis 1831, Emile Littré était rédacteur du *National*. C'est un peu après 1840 qu'il s'initia à la philosophie positive, et fit connaissance avec son fondateur, Auguste Comte, dont il devait devenir le disciple indépendant. Comme philosophe, Littré a écrit l'*Analyse raisonnée du cours de philosophie positive* (1845), l'*Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés* (1849), *Conservation, Révolution et Positivisme* (1852), *Paroles de philosophie positive* (1859), *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863), *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine* (1876). Depuis 1867, Littré avait fondé et dirigeait la *Revue de philosophie positive*. Tant de travaux suffiraient à remplir une autre vie; mais ce n'est encore qu'une partie de l'œuvre considérable de Littré. En même temps qu'il donnait au public des ouvrages si divers, ce travailleur infatigable avait accepté (1839) de faire partie de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France:* séduit par ces études, il fit paraître une série d'articles d'histoire et de critique littéraire, de philologie comparée et de linguistique, qui ont été réunis sous les titres suivants : *Histoire de la langue française*, *Littérature et Histoire* (1875), *Etudes et Glanures* (1880); une de ses publications les plus curieuses est la traduction du chant I[er] de l'*Iliade* en langue d'oïl du treizième siècle et en vers. Par ces travaux Littré était admirablement préparé à la

1. C'est en 1863 que Cousin a fait paraître sous ce titre un remaniement du célèbre cours de 1829. M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de donner une nouvelle édition de l'*Histoire générale de la philosophie*.

publication d'un *Dictionnaire de la langue française*. Il le publia. Ce dictionnaire étymologique et historique est un monument colossal, qui assure l'immortalité à son auteur. L'impression dura treize années, de 1859 à 1872 ; mais le dictionnaire lui-même avait coûté à peu près le double d'années de travail à Littré : « Lui-même, disait M. Pasteur dans son discours de réception à l'Académie, a eu la coquetterie de compter que, si le *Dictionnaire*, sans le *Supplément*, était composé sur une seule colonne, cette colonne aurait 37 kilomètres 325 mètres 28 centimètres, à peu près la distance de Paris à Meaux. » Littré fut membre de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie de médecine et de l'Académie française.

HOMMAGE A LA SCIENCE.

Que sont toutes les vaines imaginations des anciens en présence de la vérité elle-même, découverte après tant de labeurs? Cet Olympe d'où descendait la foudre, ces brouillards de la terre pris pour la région éthérée, ce bleu céleste où l'on voyait une muraille immobile et solide, tout cela s'est dissipé comme une erreur, comme un songe des premiers hommes. L'espace infini s'est ouvert, sinon aux regards, du moins à la pensée. La terre, humble planète, a pris son rang autour de son splendide soleil ; ce soleil lui-même, vu à sa véritable distance, n'a plus été qu'une étoile perdue au milieu des innombrables étoiles ; et l'homme, du seuil de sa terre si petite, a pu contempler les mondes fuyant comme une troupe d'oiseaux d'un vol infatigable, sans terme et sans relâche, et déployant dans les espaces déserts leurs ailes lumineuses[1].

(*Œuvres d'Histoire naturelle de Gœthe*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1838.)

1. Cette image superbe est d'un poète, et Littré a laissé en effet quelques vers qui ne sont point à dédaigner. En général, bien que son style soit toujours d'une élégante correction, il écrit très vite et se préoccupe peu de la forme : il trouve que les ornements ne conviennent pas à l'austère beauté de la science : « L'Isis des Égyptiens, symbole de la nature et de la science, était représentée à Saïs couverte d'un voile que nul mortel ne pouvait soulever. L'esprit mûri et la main ferme des modernes ont écarté plus d'un pli de ce voile ; mais quiconque veut entrevoir le visage de la déesse, ne doit pas craindre la sévérité qui appartient à toute beauté intellectuelle. » (*Journal des Débats*, 5 février 1855.) Mais parfois, en présence des grands spectacles de la nature ou des grandes découvertes de la science, l'enthousiasme s'empare de lui, et, sans le vouloir, le poète se laisse voir derrière le savant. Ne le découvre-t-on point, par exemple, dans ce morceau sur les grandes épidémies? « Ce sont de grands et singuliers phénomènes. On voit parfois, lorsque les cités sont calmes et joyeuses, le sol s'ébranler tout à coup et les édifices s'écrouler sur la tête des habitants ; de même il arrive qu'une influence mortelle sort soudainement de profondeurs inconnues et couche d'un souffle infatigable les populations humaines comme les épis dans

LA TERRE.

Tout sur notre terre est assujetti aux changements ; et c'est, comme dit Bossuet, la loi du pays que nous habitons. Cette loi est écrite en visibles caractères dans les couches du globe ; et ce monde, en un sens tout littéral, a une figure qui passe et s'évanouit. A diverses reprises, les eaux se sont promenées sur les continents : et, à diverses reprises aussi, des productions animales et végétales, différentes de celles que nous voyons aujourd'hui, ont vécu sur les terres ou dans les mers, jusqu'à ce que, de couches en couches, on arrive aux bases et aux assises de la croûte terrestre, que nous habitons. Ces assises sont les granits, les gneiss, qui s'enfoncent à des profondeurs que nous ne connaissons pas. Cependant elles ne sont pas d'une excessive épaisseur ; car la chaleur intérieure, qui croît d'un degré par trente mètres environ à mesure qu'on s'avance vers les entrailles de la terre, atteint bientôt un point où les roches les plus réfractaires[1] entrent en fusion. Singulière habitation que celle de ce globe roulant qui nous promène autour du soleil ! Sous nos pieds et à une distance peu considérable, des feux centraux, des fournaises brûlantes ; au-dessus de nos têtes et par delà notre atmosphère, le froid des espaces interplanétaires, qui, quoique traversés sans cesse par les rayons du soleil, n'en sont pas moins à la température glaciale de 60 degrés sous zéro ! Pour nous défendre des ardentes chaleurs, il n'y a qu'une croûte peu épaisse : pour nous protéger contre le froid des espaces célestes, que notre atmosphère, qui, comme une immense cloche de jardinier, conserve à la surface une chaleur suffisante pour l'entretien de l'existence : tant sont précaires les conditions de la vie sur notre planète souvent bouleversée !

(*La Science au point de vue philosophique*, VI, *Cuvier et les ossements fossiles*, librairie académique Didier et Cie.)

---

leurs sillons. Les causes sont ignorées, les effets terribles le développement immense. Rien n'épouvante plus les hommes, rien ne jette de si vives alarmes dans le cœur des nations : rien n'excite dans le vulgaire de plus noirs soupçons. Il semble, quand la mortalité a pris ce courant, que les ravages n'auront plus de terme et que l'incendie une fois allumé ne s'éteindra désormais que faute d'aliments. » (*Médecine et Médecins*, librairie académique Didier et Cie.)

[1] Celles qui résistent le plus au feu : « Les substances les plus simples et les plus réfractaires ne résisteraient pas à cette action du feu, si l'on pouvait l'augmenter à un degré convenable. » (Buffon, *Min.*, t. III, p. 147.)

BERSOT

(1816-1880)

Ernest Bersot fit ses classes au collège de Bordeaux, où il resta ensuite comme maître d'étude jusqu'à son entrée à l'École normale en 1836. A sa sortie de l'École, il fut envoyé comme professeur de philosophie au collège de Rennes, revint presque aussitôt comme agrégé suppléant à Paris, puis quitta l'enseignement pour devenir secrétaire particulier de Cousin, alors ministre (1840). Nommé ensuite professeur de philosophie à Bordeaux, après avoir eu avec le parti religieux dans cette ville une assez vive querelle à l'occasion des prédications du père Lacordaire, il revint à Paris pour y soutenir ses thèses, et fut envoyé comme suppléant à la Faculté de Dijon, puis chargé du cours de philosophie au collège de Versailles. En 1852, il refusa de prêter serment à la nouvelle Constitution et donna sa démission. C'est à cette époque qu'il écrivit plusieurs de ses ouvrages. En 1859, il entra au *Journal des Débats*, auquel il fournit un très grand nombre d'articles fort remarqués. L'Académie des sciences morales et politiques l'appela dans son sein en 1866, et cinq ans après M. Jules Simon le nomma directeur de l'École normale supérieure; c'était lui confier une tâche difficile; il s'y consacra avec un entier dévoûment, malgré les progrès trop rapides d'un mal douloureux et inguérissable. Il mourut à son poste, le 1er février 1880, avec le calme stoïque d'un sage de l'antiquité, fortifiant par son exemple les jeunes gens qu'il avait encouragés par ses conseils, et s'occupant d'eux jusqu'à sa dernière heure. Ernest Bersot a laissé de nombreux ouvrages, substantiels et courts, écrits avec une finesse discrète, qui est d'un grand charme. Citons l'*Essai sur la Providence* (1853), *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), *Etudes sur le dix-huitième siècle* (1855), *Littérature et morale* (1861), *Essais de philosophie et de morale* (1864), *Morale et politique* (1868), *Libre philosophie* (1868), *Etudes et Discours* (1868-1878), *Conseils d'enseignement de philosophie et de politique* (1879). M. Scherer a placé une longue et excellente *Notice* en tête du volume intitulé : *Un Moraliste : Etudes et pensées d'Ernest Bersot*, que Bersot lui-même lui avait légué le soin de publier.

LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE.

... S'il fallait sacrifier quelque chose de Voltaire, je donnerais les tragédies et les comédies pour garder les petits vers; s'il fallait sacrifier encore quelque chose, je donnerais plutôt les histoires, toutes charmantes qu'elles sont, que les romans ; si on ne me permettait de garder qu'un seul ouvrage, je me ferais beaucoup prier, j'aurais des scrupules et des regrets infinis, mais enfin il y a une chose que je ne me déciderais jamais à livrer, c'est la *Correspondance*. Pour ceux

qui cherchent un intérêt dramatique, voici une guerre de soixante ans conduite avec un courage et une tactique merveilleuse, par un général admirable, demeuré vainqueur. Si, outre la tactique, ils s'intéressent à l'objet de la guerre, l'objet est assez grand : c'est la guerre de la tolérance et de l'humanité. Pour ceux qui recherchent l'histoire, voici un homme qui a vécu près d'un siècle, a assisté à tous les événements importants, les a notés et caractérisés au passage. Pour ceux qui recherchent l'art, il est ici prodigieux. Il me semble que nos Français n'ont de supérieurs en aucun genre ; mais où ils sont uniques, c'est dans l'art difficile des riens élégants. Dans les autres compositions, il y a un fond qui soutient, une matière qui fournit ; ici la main est tout, par conséquent l'homme est tout ; du même talent dont ils façonnent un bijou, ils façonnent une de ces compositions légères de substance, mais d'un travail exquis, comme les bulles de savon qui se tiennent en l'air et où se meuvent toutes les couleurs de la lumière ; c'est quelque chose d'impalpable et d'impondérable, un souffle emprisonné dans une vapeur. Voltaire est maître dans cet art. Un homme de talent pouvait composer ses pièces de théâtre et ses épîtres ; quelques vérités de bon sens développées admirablement font tous les frais de sa philosophie ; dans l'histoire, il a des qualités qui peuvent se trouver chez d'autres : l'intelligence, la clarté, la rapidité, l'intérêt ; ses petits vers, ses pamphlets et sa *Correspondance* sont lui-même, ne sont qu'à lui. Quel génie se joue dans ces poésies, et ces plaisanteries et ces lettres immortelles ! Or, tout ce qu'on admire dans les deux premières se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance : vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les événements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux. Faites plus, retranchez de la correspondance de Voltaire ces agréments, elle sera encore la correspondance qu'on lit sans pouvoir la quitter, qu'on n'a pas égalée et qu'on n'égalera pas ; l'art qu'elle renferme sera entier. Ce qu'il peut se succéder, pendant plus de soixante ans, d'amours, de haines, de plaisirs, de douleurs, de colères, dans une âme singulièrement impressionnable[1] et mobile, est exprimé là au vif, comme sur la figure d'un enfant, chaque sentiment entier occupant toute l'âme, comme s'il devait durer éternellement, puis effacé tout à

1. Néologisme.

coup par un autre, qui fera le même effet et durera autant; variété inépuisable des sujets qui passent sous cette plume légère : séductions d'un esprit enchanteur qui veut plaire et invente, pour plaire, les tours les plus délicats, toujours aimable, toujours nouveau. Tout cela forme un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse avoir en ce monde. Et la grâce plus sévère est aussi là : elle est dans le bons sens perpétuel de cette ferme raison et dans le dévoûment du noble cœur qui, au lieu de se rassasier de sa propre gloire, se tourmentait pour toutes les injustices de cet univers et trouvait, pour exprimer son tourment, une éloquence meilleure encore que l'esprit[1].

(*Essais de philosophie et de morale*, II, librairie académique Didier et Cie.)

JOUBERT

(1754-1824)

Joseph Joubert professa d'abord à Toulouse chez les Pères de la Doctrine chrétienne ; il vint à Paris en 1778, et s'y lia avec La Harpe, Marmontel, d'Alembert, Diderot, Fontanes, qui le nomma inspecteur général de l'Université en 1809, et Chateaubriand. Joubert était un causeur brillant et un esprit ouvert : il fut un des premiers à comprendre le romantisme; mais, tourmenté par le sentiment et le désir de la perfection, il produisit peu et ne publia rien. Après sa mort, Chateaubriand fit imprimer pour quelques amis de Joubert un volume de *Pensées*. C'est en 1842 que les *Pensées, Maximes, Essais et Correspondance de Joubert* ont été donnés au public par son neveu, M. Paul Raynal.

1. « La qualité maîtresse d'Ernest Bersot, a dit très justement M. Scherer, est le bon sens qui voit net et la finesse qui saisit les nuances. » Ajoutons qu'à ces qualités se joignent une sensibilité discrète et un charme pénétrant; on en pourra juger par ces lignes sur l'utilité de la promenade, citées par M. Scherer dans la *Notice* qu'il a écrite pour le volume intitulé : *Un Moraliste; Etudes et Pensées d'Ernest Bersot* (1882, Hachette, éditeur) : « On part joyeux d'échapper aux tracas quotidiens. D'abord l'esprit, embarrassé de mille idées incohérentes que les détails de l'existence apportent, ne peut pas se remuer; mais il rejette l'une, puis l'autre, le long de son chemin, et parvient enfin à se dégager; le mouvement de la marche le met en mouvement; il va devant lui, au hasard des impressions que lui apportent les objets : le nuage qui court, l'oiseau qui s'envole d'une branche, la fourmi qui se hâte à travailler, le lézard qui fuit sous les ronces, la fleur qu'il devine à son parfum, le murmure de l'eau, le grondement des grandes vagues, le mugissement du vent, le tourment des arbres sous son effort, le grand silence des champs, le bruissement mystérieux qui sort de la création, toutes ces impressions qui se succèdent, nous donnant chacune leur atteinte et nous pénétrant de la grande vie de la nature, font évanouir les images du monde que l'on quitte et son artifice; l'âme se simplifie et construit hardiment un monde où elle pourra subsister telle qu'elle est, libre et heureuse. Oui, elle a alors des ailes; à ces courses en plein air, en plein ciel, la vie est plus légère, et ce qui naît dans ces moments de grâce a une force et un charme que le reste n'a pas. »

CHOIX DE PENSÉES.

1. — Madame Victorine de Châtenay disait de moi que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

(*L'auteur peint par lui-même.*)

2. — Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme[1].

(*De la Famille et de la Maison*, IX.)

3. — Les journaux et les livres sont plus dangereux en France qu'ailleurs, parce que tout le monde y veut avoir de l'esprit ; et que ceux qui n'en ont pas en supposent toujours beaucoup à l'auteur qu'ils lisent, et se hâtent de penser ou de parler comme lui.

(*Du Caractère des nations*, LXVIII.)

4. — La préférence exclusive qu'on accorde aux mathématiques dans l'éducation a de grands inconvénients. Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale. Les mathématiques apprennent à faire des ponts, tandis que la morale apprend à vivre.

(*De l'Éducation*, XLIII.)

5. — Un crucifiement devrait à la fois représenter la mort d'un homme et la vie d'un Dieu. Le peintre, en y offrant aux yeux un corps destiné à la sépulture, devrait cependant y faire entrevoir le principe et le germe d'une résurrection surnaturelle et prochaine. S'il choisit pour sujet de son tableau le moment des douleurs du supplice, il faut qu'il peigne dans sa victime un Dieu qui éprouve comment l'homme souffre. L'impression de la divinité et de la béatitude doit se mêler à tous les caractères de la souffrance et de la mort[2].

(*Des Beaux-Arts*, XXXII.)

1. Les maximes résumées dans une phrase courte et saisissante plaisent beaucoup à Joubert ; n'écrivait-il pas : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi » (*L'auteur peint par lui-même.*)

2. C'est ce dont on ne semble guère s'être douté dans le midi de la France : car les églises de campagne, dans les Pyrénées, offrent aux yeux des crucifiements d'un réalisme hideux Il en est de même d'ailleurs de l'autre côté des Pyrénées,

6. — Le vrai caractère du style épistolaire est l'enjouement et l'urbanité [1].

(*Du Style*, XCVII.)

7. — On doit, en écrivant, songer que les lettrés sont là; mais ce n'est pas à eux qu'il faut parler.

(*Des Qualités de l'écrivain*, LXXXIII.)

8. — Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste, et chantent faux !

(*Ibid.*, CXLIX.)

9. — Aristote [2] redressa toutes les règles et ajouta, dans toutes les sciences, aux vérités connues, des vérités nouvelles. Son livre est un océan de doctrines, et comme l'encyclopédie [3] de l'antiquité. C'est de lui que le savoir a découlé comme d'une source dans les siècles qui l'ont suivi. Si tous les livres disparaissaient, et que ses écrits fussent conservés par hasard, l'esprit humain ne souffrirait aucune perte irréparable, excepté celle de Platon [4].

(*Écrivains de l'Antiquité*, XXII.)

10. — Quand on a lu M. de Buffon, on se croit savant. On se croit vertueux, quand on a lu Rousseau [5]. On n'est cependant pour cela ni l'un ni l'autre.

(*Philosophes*, XLV.)

11. — Il y a, dans le style de Bernardin de Saint-Pierre [6], un prisme qui lasse les yeux. Quand on l'a lu longtemps, on est charmé de voir la verdure et les arbres moins

comme nous l'atteste ce fragment d'une lettre de Mérimée (*Lettre adressée de Valence*, 15 novembre 1830, Charpentier, éditeur) : « Aussitôt s'est présentée une assez nombreuse procession de franciscains. Elle était précédée d'un grand crucifix porté par un pénitent escorté de deux acolytes, chacun avec une lanterne emmanchée au bout d'un grand bâton. Le crucifix, de grandeur naturelle, était de carton peint avec un talent d'imitation extraordinaire. Les Espagnols, qui cherchent à faire la religion terrible, excellent à rendre les blessures, les contusions, les traces des tortures endurées par leurs martyrs. Sur ce crucifix, qui devait figurer à un supplice, on n'avait pas épargné le sang, la sanie, les tumeurs livides. C'était la plus hideuse pièce d'anatomie qu'on pût voir. »

1. Cette politesse que donne l'habitude du monde. Voir dans nos extraits de Cousin : *l'Hôtel de Rambouillet*.

2. Ce célèbre philosophe vécut de 384 à 322 av. J.-C. Voir une note de nos extraits de Cuvier.

3. On appelle *encyclopédie* un ouvrage qui renferme l'ensemble des connaissances humaines.

4. Voir une note du morceau de Cousin intitulé : *l'Hôtel de Rambouillet*.

5. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* nos *Notices* sur Buffon et sur J.-J. Rousseau.

6. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* notre *Notice* sur Bernardin de Saint-Pierre.

colorés, dans la campagne, qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses harmonies nous font aimer les dissonances qu'il bannissait du monde, et qu'on y trouve à chaque pas. La nature a bien sa musique ; mais elle est rare heureusement. Si la réalité offrait les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivrait dans une langueur extatique [1], et l'on mourrait d'assoupissement.

(*Publicistes*, LXVII.

12. — On peut dire des romans de Lesage [2] qu'ils ont l'air d'avoir été écrits dans un café, par un joueur de dominos, en sortant de la comédie.

(*Poètes et romanciers*, XXXII.)

(*Pensées, Maximes, Essais et Correspondance*, librairie académique Didier et Cie.)

DOUDAN

(1800-1872)

Ximénès Doudan naquit à Douai et y commença ses études. Il les acheva à Paris, et accepta un emploi de répétiteur au lycée Henri IV. C'est à cette époque qu'il se lia avec de Sacy et Saint-Marc Girardin. Ce dernier parla de son ami à Villemain, qui le désigna à la famille de Broglie comme un excellent précepteur pour l'enfant que madame de Staël avait laissé de son mariage avec M. de Rocca. Doudan devint bientôt l'ami le plus intime de la famille. Le duc de Broglie, appelé au ministère de l'instruction publique (1830), puis à celui des affaires étrangères (1832), voulut absolument l'avoir pour chef de cabinet. Lorsque le duc se retira des affaires en 1836, Doudan, qui avait été nommé maître des requêtes en service extraordinaire, refusa toutes fonctions publiques, et, causeur charmant et recherché, acheva ses jours dans une société sur laquelle il avait concentré toutes ses affections. On a publié depuis sa mort des *Mélanges et Lettres* de Doudan, des *Pensées, Essais et Maximes*, et des *Pensées et fragments.*

A MONSIEUR ALBERT DE BROGLIE [3].

28 juin 1838.

... M. et madame du Parquet et mademoiselle de Pomaret sont arrivés avant-hier par une belle pluie battante, vers huit heures du matin. Cette pluie, d'ailleurs, les avait ac-

1. Causée par l'extase.
2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIIIe *siècle* notre *Notice* sur Lesage
3. Qui faisait alors sa rhétorique à Paris.

compagnés toute la nuit ; mais ils étaient dans une bonne diligence, huit ou dix dans l'arrière-rotonde[1], par un temps chaud, les glaces fermées pour éviter la pluie. René couché en travers, attendu que les places verticales étaient occupées, et surtout par un monsieur, nommé *Massif*, qui, au départ, était venu, lui dixième, à l'appel des voyageurs. Il paraît que cette entrée de M. *Massif* avait été fort solennelle ; l'orage grondait déjà, il faisait sombre, les voyageurs respiraient difficilement, serrés les uns contre les autres. A ce mot : *Massif*, entendu du dehors, on ouït un profond gémissement dans l'arrière-rotonde, et puis un horrible silence. Ce fut comme un *vox faucibus hæsit*[2] universel. Quoi qu'il en soit, les pauvres voyageurs sont arrivés en bon état à Broglie[3], probablement parce qu'ils étaient supérieurement emballés. Ils sont, à l'heure qu'il est, aussi aimables et aussi dégourdis que s'ils avaient voyagé bien à l'aise dans une calèche ouverte, par un beau jour de printemps.

Nous avions fait, M. d'Haussonville et moi, le complot d'accueillir mademoiselle de Pomaret par une suite de lieux communs débités d'un air tranquille et consciencieux, à l'effet de voir si elle s'apercevrait que nous avions baissé d'intelligence. Nous lui avons dit que l'imagination était la folle du logis ; que les maximes de La Rochefoucauld étaient désolantes ; que Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois[4] ; que Delille n'avait vu la nature que dans les décorations de l'Opéra[5] ; que *la Henriade*[6] n'était pas un poème épique, qu'il n'y avait en France qu'un poème, le *Télémaque*. Mais elle s'en est supérieurement tirée, et nous a répondu franchement que les prédicateurs devaient prêcher la morale et point le dogme ; que l'esclavage avilissait l'homme jusqu'à s'en faire aimer ; que Louis XIV devait plus aux

1. On appelait ainsi une caisse située sur le derrière de certaines diligences.
2. « Ma voix s'arrêta dans ma gorge. » (Virgile, *Énéide*, II, 774.)
3. A trois lieues environ de Bernay, dans l'Eure.
4. C'est la marquise du Deffand qui a mis ce mot en circulation.
5. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* deux pages de J.-J. Rousseau sur *l'Opera en* 1760.
6. Louis Veuillot s'est montré très sévère pour le poème de Voltaire (*Satires*, livre I, *Un poème épique*, Ruffet, éditeur) :

> Jamais un mot vivant que le cœur ait dicté ;
> Des décors de théâtre où tout grince et chancelle ;
> Pour acteurs, des pantins dont on voit la ficelle ;
> Un hachis de centons triés de mille écrits ;
> Vingt auteurs imités, vingt auteurs appauvris ;
> Aucune invention nulle part ; point de style,
> Mais le cours clapotant d'une veine futile
> Qui, sur tous les terrains jasant du même ton,
> S'ouvre et fiue aussitôt qu'on touche le piston ;
> Bref, des vers de bureau, je crois que c'est tout dire.

grands génies de son temps que Racine et Pascal ne devaient à Louis XIV, et que, d'ailleurs, Bonaparte était fils de la liberté et qu'il avait tué sa mère.
(*Mélanges et Lettres*, t. I, p. 232-233, Calmann Lévy, éditeur.)

MADAME DE MAINTENON[1].

J'ai lu quelques volumes de la correspondance de madame de Maintenon et la vie de cette excellente dame par La Beaumelle[2], et j'aime assez cette nature arrangée, compassée[3], comptant tous ses pas et gardant toutefois un certain laisser-aller gracieux dans le langage et dans les manières. Elle avait trouvé si peu d'aide et de bienveillance dans les autres à son entrée dans la vie, qu'elle s'est promis de s'occuper uniquement et le plus honnêtement possible de madame de Maintenon. Elle a fait son chemin doucement, sans bruit, avec une infatigable douceur et une invincible persévérance. Elle a feint d'abord toute sorte de bons sentiments qu'elle a fini par éprouver. A l'envers de ce qu'on croit d'elle communément, je suis sûr qu'elle valait mieux à soixante ans qu'à trente. Le monde, en ne voulant pas prendre intérêt à elle, l'avait forcée à se prendre exclusivement sous sa protection. Dès qu'elle a eu fait sa petite fortune royale, elle a vu que cela même n'en valait pas la peine, et elle est entrée fort sincèrement dans la voie du détachement. Pour se détacher, il est nécessaire d'avoir eu sa part dans ce monde. Elle a commencé par se la faire à elle seule, puisqu'on ne l'y aidait pas, et puis elle a vu qu'elle avait fait une œuvre qui trompe, et, comme un bon esprit qu'elle était, elle a cherché sa part ailleurs, d'un air un peu triste et sombre, comme une personne fatiguée qui a beaucoup et inutilement travaillé[4].
(*Mélanges et Lettres*, t. I, p. 359-360, Calmann Lévy, éditeur.)

---

1. Noir notre *Notice* sur Mme de Maintenon dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle*.

2. Laurent Angliviel de La Beaumelle (1726-1773), qui avait été mis à la Bastille en 1753 pour ses *Notes sur le siècle de Louis XIV* de Voltaire, y rentra en 1756 pour la publication des *Lettres* de Mme de Maintenon, qu'on l'accusait d'avoir dérobées à Saint-Cyr.

3. Régulière.

4. Ce portrait, écrit rapidement (on s'en aperçoit à quelques redites), n'en est pas moins d'une vérité saisissante. — Ce qui frappe dans le talent de Doudan, c'est la justesse et la légèreté de la touche; prenons encore pour exemple une lettre datée des Eaux-Bonnes, le 6 août 1829 : « D'ici à Pau, j'ai vu un débris de vieux château; il n'y a plus que quelques pierres grises qui marquent les degrés

VILLEMAIN

(1790-1870)

Abel-François Villemain fit d'excellentes études à Louis-le-Grand, et dès l'âge de vingt ans il était nommé professeur suppléant de rhétorique à Charlemagne. Peu après il entrait à l'Ecole normale comme maître de conférences, et obtenait de brillants succès académiques avec son *Eloge de Montaigne* (1812), un discours sur *les Avantages et les inconvénients de la critique* (1814), et un *Eloge de Montesquieu* (1816). Après avoir suppléé Guizot dans la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, il fut nommé titulaire de la chaire d'éloquence française, qu'il occupa pendant dix ans avec le plus grand éclat, et où il prépara les meilleurs de ses ouvrages, c'est-à-dire : son *Tableau de la littérature au moyen âge, en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre*, et son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*. Son *Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires* (1819) avait assuré son élection à l'Académie française (1821). L'année suivante, il publia une traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit découvert par Angelo Maï (1782-1854), et donna successivement des *Discours et Mélanges littéraires* (1823), une étude historique, *Lascaris ou les Grecs du quinzième siècle* (1825), et de *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires* (1827). Député d'Evreux en 1830, il entra à la Chambre des pairs en 1832, et devint à la même époque secrétaire perpétuel de l'Académie française. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique, ni dans ses deux ministères, nous contentant de rappeler ses derniers ouvrages : *Etudes de littérature ancienne et étrangère*, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, *la Tribune moderne*, *Essai sur le génie de Pindare et la poésie lyrique* (1859), *Histoire de Grégoire VII*, etc.

DE L'ORAISON FUNÈBRE DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES NATIONS CHRÉTIENNES.

Le christianisme élevait une tribune, où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante ; tribune formidable, devant

par où on montait dans les tours et les contours de la porte. Il y a eu des fêtes dans ce château ; on a sonné la trompette sur les remparts tombés ; les sentinelles se promenaient sur le parapet, le matin, en regardant d'un œil distrait couler les eaux du Gave et les chevres grimper sur la montagne qui sort des nuages avec son manteau de forêts et son sommet tout éblouissant de lumière. Le vent a emporté le château et les habitants dorment dans leur armure sous ces pierres éparses ; mais le torrent coule encore comme au jour où la sentinelle rêvait debout en le regardant couler. » (*Mélanges et Lettres*, t. I, p. 143, Calmann Lévy, éditeur.)

laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire, qui plus d'une fois donna refuge à ses mortels ennemis ; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaide éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise : l'orateur, maître des esprits qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes[1]. Si, comme l'orateur romain[2], il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique ? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies de passion, ces feux de vengeance ou de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de *créer une passion nouvelle*, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui seul peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'*enthousiasme religieux*, qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas reconnu Bossuet? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Le privilège du sublime te fut donné; et rien n'est inépuisable comme

1. Le discours prononcé par Périclès sur la tombe des soldats athéniens, morts dans la première année de la guerre du Péloponèse, était resté fameux dans l'antiquité ; il n'est pas parvenu jusqu'à nous.

2. Voir la XIVe Philippique.

l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des États, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage l'ardeur qu'elle décrit; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine; tu surpasses l'orateur antique, tu ne lui ressembles pas; réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même.

(*Œuvres complètes*, t. I, *Discours et Mélanges littéraires*, Discours prononcé en décembre 1822 à l'ouverture du cours d'éloquence française; librairie académique Didier et Cie.)

BUFFON [1].

La peinture vraie ou conjecturale des mœurs des animaux, la description des lieux qu'ils habitent, et ce contraste, ce mélange de la nature vivante et de la nature inanimée offraient de vives couleurs. Pline [2] les a quelquefois saisies, dans leurs plus grandes diversités. Qu'il décrive le lion ou le rossignol, il est tour à tour énergique et brillant. Avec le même éclat, Buffon est plus égal, plus élevé, plus pur. Pline appartenait à cette école d'imagination plutôt que de goût qui produisit dans Tacite un peintre incomparable, mais qui partout ailleurs est empreinte de déclamation et de subtilité. Homme de lettres, bien plus que de sciences, Pline jette souvent sur des fables ou des idées fausses un style recherché. Buffon, éclairé des lumières de la science moderne, est sévère et précis dans ses descriptions même les plus ornées. Sa diction, plus irréprochable que celle de Rousseau, n'a pas les affectations qui se mêlent parfois au style si français de Montesquieu. Par un autre privilège bien rare, pendant quarante années, on n'aperçoit pas de dé-

1. Voir notre *Notice* sur Buffon dans nos *Morceaux choisis du* XVIIIe *siècle*.
2. On sait que la plus importante des œuvres de Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.) est une *Histoire naturelle* en trente-sept livres; elle a été traduite par Littré en 1848.

clin ni de fatigue dans son talent; et si l'on excepte quelques circonlocutions inutiles, quelques phrases pompeuses, tout dans ses écrits semble également jeune et mûr, vigoureux et poli. Souvent, avec une préoccupation savante, qui n'est pas moins expressive que la naïveté du fabuliste, il transporte à la peinture morale des animaux plus d'un trait emprunté à la nôtre ; et il décrit leurs forêts et leurs déserts par la force de l'imagination comme s'il les avait parcourus. Quoi qu'en ait dit un illustre écrivain [1], la bonté de cœur n'est pas étrangère à ses récits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sentiment qu'il ne cultive et ne rappelle, l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire [2].

Heureux de ses études, de sa grande renommée, s'accommodant doucement des mœurs de son temps, il n'a ni cette misanthropie, ni cette verve amère de quelques philosophes; mais il n'en est pas moins ami de l'humanité, sans déclamation : et, quoiqu'il fût seigneur un peu fastueux dans sa terre de Montbard, il exprime souvent des idées touchantes et praticables pour le soulagement du pauvre et l'amélioration du sort des peuples. Par là, Buffon, malgré sa réserve, figure dans cette mission philosophique du dix-huitième siècle, mission qui eut ses erreurs de zèle, ses imprudents apôtres et ses faux prosélytes [3], mais qui n'en fut pas moins grande dans l'intention comme dans ses effets, et dont l'influence a transformé la société française, et s'est étendue même sur les gouvernements absolus, qui la contestent, ou l'accusent. Au milieu du mouvement intellectuel

1. Allusion à quelques lignes de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme* (part. III, liv. IV, chap. v) : « Il ne manquerait rien à Buffon s'il avait autant de sensibilité que d'éloquence. Remarque étrange, que nous avons lieu de faire à tous moments, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle : sans religion, *point de sensibilité*. Buffon surprend par son style ; mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien ; tous les chiens y sont : le chien chasseur, le chien berger, le chien sauvage, le chien grand seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin ? le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien. » — Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIII^e siècle* les vers de Ducis sur *le Chien du pauvre*.

2. X. Doudan, qui n'aimait pas Buffon, admirait beaucoup la leçon de Villemain sur Buffon ; il écrivait à M. A. de Broglie, le 4 août 1838 : « Ah! pourquoi un esprit comme M. Villemain se laisse-t-il aller à l'admiration de ce rhéteur, qui se croit naturel parce qu'il perche sur des cèdres du Liban en habit d'académicien? Toutefois, sauf le principal personnage, la leçon sur Buffon est charmante. » (*Mélanges et Lettres*, t. I, p. 237.) Six semaines auparavant, il écrivait au sujet de cette même leçon à M. Raulin : « C'est de la belle et grande critique. »

3. On appelle *prosélyte* un nouveau converti.

de son siècle, le pouvoir de Buffon fut dans son éloquence; et cette éloquence, exempte de passions et de querelles, tenait en grande partie à l'élévation même de ses études et au calme de sa vie.

(*Cours de Littérature française. Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, XXII[e] leçon ; librairie académique Didier et C[ie].)

LE *SIÈCLE DE LOUIS XIV* DE VOLTAIRE.

Son plus beau titre (*dans le genre historique*) est le *Siècle de Louis XIV*. Là, on ne peut plus lui reprocher une sorte de partialité moqueuse contre son sujet : au contraire, son admiration va jusqu'à la complaisance, et, de nos jours, l'histoire philosophique a chicané bien plus sévèrement la gloire de Louis XIV. Mais Voltaire, par l'imagination, les habitudes et le goût, appartenait à cette monarchie dont il a si peu les opinions. Cela fait même l'originalité, et, si on peut le dire, la candeur de son ouvrage. On voit que son cœur est gagné à cette époque de l'éloquence, des beaux vers, des palais superbes et de la société polie. Ce n'est pas par précaution qu'écrivant à Potsdam[1], il loue tant le gouvernement et la cour de Louis XIV; c'est qu'au fond il ne préfère rien à ce pompeux édifice de gloire et de luxe. Il n'en voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux qui était alors si intimement lié à tout ce qu'il admire. A cet égard même, il contient, cette fois, sa passion habituelle ; et l'Église a profité, à ses yeux, de la splendeur que le génie des lettres répandait sur elle.

Cet ouvrage de Voltaire est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant d'un seul coup d'œil les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes[2], racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis Rocroy[3] jusqu'à la bataille d'Hochstedt[4], puis les anec-

1. Le Versailles de la Prusse, à 30 kilomètres de Berlin.
2. De même nature.
3. La bataille de Rocroy fut livrée le 19 mai 1643, quelques jours après la mort de Louis XIII. Voir le récit de la *Bataille de Rocroy* dans Bossuet et dans mademoiselle de Scudéry (*Morceaux choisis du* XVII[e] *siècle*).
4. Hochstedt est une toute petite ville située au N.-O. d'Augsbourg, sur la

dotes [1], puis le gouvernement intérieur [2], puis les finances [3], puis les affaires ecclésiastiques [4], le jansénisme [5], les querelles religieuses [6], etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'une et l'autre sans l'esprit général du gouvernement. Tout, dans l'intérieur, n'avait-il pas précédé et préparé cette action si libre et si forte de Louis XIV au dehors? On voudrait voir grandir, au milieu de la Fronde, ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité; mais ce n'est qu'au second volume [7], après toutes les conquêtes et toutes les défaites de Louis XIV, que vous racontez sa visite menaçante au parlement de Paris, et ce coup d'État qu'il fit, si jeune, en habits de chasse et en bottes fortes. Cette révolution dans le gouvernement est reléguée parmi les anecdotes.

La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère ; il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres; les lois, les conquêtes, la religion, aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur déclin et leur dernier effort [8]. On s'étonne que Voltaire, qui voulait, dans l'histoire, une exposition, un nœud et un dénouement, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. Quel est le dénouement de son ouvrage? comment résume-t-il ce grand règne? par où finit-il ? par un chapitre sur la querelle des dominicains et des jésuites, au sujet des cérémonies chinoises, et par une plaisanterie sur une croix apparue dans l'air à la Chine [9].

rive gauche du Danube. Les deux batailles de 1703 et de 1704 y furent sanglantes. On déterra dans la plaine, en 1780, une telle quantité d'ossements qu'on s'en servit pour faire une chaussée. Les guerres occupent dans le *Siècle de Louis XIV* les chapitres III-XXV.

1. Chapitres XXV-XXIX.
2. Chapitre XXIX.
3. Chapitre XXX. Villemain oublie les sciences et les beaux-arts (XXXI XXXV).
4. Chapitres XXXV-XXXVII.
5. Chapitre XXXVII.
6. Chapitres XXXVIII-XXXIX.
7. Le *Siècle de Louis XIV* avait paru en deux volumes à Berlin, en 1752.
8. C'est ce qu'a tenté de faire Gaillardin dans son *Histoire de Louis XIV*.
9. « Les jésuites crurent rendre leur mission respectable en Europe en prétendant que Dieu se déclarait pour eux, et qu'il avait fait paraître quatre croix dans les nuées sur l'horizon de la Chine. Ils firent graver les figures de ces croix dans leurs *Lettres édifiantes et curieuses;* mais si Dieu avait voulu

Mais où est votre jugement sur le siècle? quelle idée complète et dernière en donnez-vous ? comment meurt Louis XIV? quel est l'état de la France à sa mort? quel sentiment public accompagne ses funérailles[1]? Voyez, dans Tacite, à l'ouverture des *Annales*, avec quel art, en peu de pages, revivent tous les souvenirs du règne et du génie d'Auguste!

Ce vice de composition, vraiment extraordinaire, n'empêchera pas que l'ouvrage de Voltaire ne soit un monument durable du siècle qu'il décrit. On portera plus de critique dans le même sujet, mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit est original, et ne peut plus être surpassé.

(*Cours de litt. franç.*, XVII[e] leçon, librairie académique Didier et C[ie].)

BOSSUET ET MONTESQUIEU.

Un homme, qui avait porté la force de son génie sur une foule d'études diverses, pour les subordonner à la théologie, et qui semblait, en parcourant toutes les connaissances humaines, les conquérir au profit de la religion, Bossuet examina la grandeur romaine avec cette sagacité et cette hauteur de raison qui le caractérisent ; mais, préoccupé d'une pensée dominante, attentif à une seule action dirigée par la Providence, l'origine et l'accomplissement de la foi chrétienne, il ne regarde les Romains eux-mêmes, il ne les aperçoit dans l'univers, que comme les aveugles instruments de cette grande révolution, à laquelle tous les peuples lui paraissent également concourir. Cette pensée, qui l'autorisait, pour ainsi dire, à ne pas expliquer des effets ordonnés d'avance par une volonté irrésistible et suprême, ne l'a pas empêché d'entrer dans les causes agissantes de la grandeur romaine ; et telle est pour un homme de génie l'évidence et la réalité de ces causes, que, pouvant tout renvoyer à Dieu

que la Chine fût chrétienne, se serait-il contenté de mettre des croix dans l'air? ne les aurait-il pas mises dans le cœur des Chinois? »

1. Voltaire s'est contenté de placer ces lignes en note au bas de son récit de la mort du roi (dans le chapitre XXVIII) : « J'ai vu de petites tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. On y buvait, on y chantait, on y riait. Les sentiments des citoyens de Paris avaient passé jusqu'à la populace. Le jésuite Le Tellier était la principale cause de cette joie universelle. J'entendis plusieurs spectateurs dire qu'il fallait mettre le feu aux maisons des jésuites avec les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre. »

dont il interprétait la volonté, Bossuet a cependant tout expliqué par la force des institutions et le génie des hommes[1].

Montesquieu [2] adopta le plan tracé par Bossuet, et se chargea de le remplir, sans y jeter d'autre intérêt que celui des événements et des caractères. Il y a sans doute plus de grandeur apparente dans la rapide esquisse de Bossuet, qui ne fait des Romains qu'un épisode de l'histoire du monde. Rome se montre plus étonnante dans Montesquieu, qui ne voit qu'elle au milieu de l'univers. Les deux écrivains expliquent sa grandeur et sa chute. L'un a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui donne la gloire de l'invention ; l'autre, en réunissant tous les détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui : il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette sagacité laborieuse moins admirable qu'une première vue de génie, mais qui donne des résultats plus justes. L'un et l'autre ont porté la concision aussi loin qu'elle peut aller ; car, dans un espace très court, Bossuet a saisi toutes les grandes idées ; et Montesquieu n'a oublié aucun fait qui pût donner matière à une pensée. Se hâtant de placer et d'enchaîner une foule de réflexions et de souvenirs, il n'a pas un moment pour les affectations du bel esprit et du faux goût ; et la brièveté le force à la perfection. Bossuet, plus négligé, se contente d'être quelquefois sublime. Montesquieu, qui, dans son système, donne de l'importance à tous les faits, les exprime tous avec soin, et son style est aussi achevé que naturel et rapide.

Quelle est l'inspiration qui peut ainsi soutenir et régler la force d'un homme de génie? C'est une conviction lentement fortifiée par l'étude ; c'est le sentiment de la vérité découverte. Montesquieu a pénétré tout le génie de la république romaine. Quelle connaissance des mœurs et des lois! Les événements se trouvent expliqués par les mœurs ; et les grands hommes naissent de la constitution de l'État. A l'intérêt d'une grandeur toujours croissante il substitue ce triste contraste de la tyrannie recueillant tous les fruits de la gloire. Une nouvelle progression recommence : celle de l'esclavage précipitant un peuple à sa ruine par tous les degrés de la bassesse. On assiste, avec l'historien, à cette

1. Voir le *Discours sur l'Histoire universelle*, IIIe partie, chap. VII.
2. Dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.*

longue expiation de la conquête du monde ; et les nations vaincues paraissent trop vengées[1].

(*Œuvres complètes*, t. I, *Discours et mélanges littéraires, Éloge de Montesquieu*, librairie académique Didier et Cie.)

SAINT-MARC GIRARDIN

(1801-1873)

A vingt-sept ans Marc Girardin, dit Saint-Marc Girardin, licencié en droit et agrégé des lettres, avait été déjà couronné trois fois par l'Académie française pour ses *Éloges de Lesage* (1822) et *de Bossuet* (1827) et pour son *Tableau de la littérature française au seizième siècle* (1828). Grâce à la révolution de Juillet, Saint-Marc Girardin, connu pour ses opinions libérales, devint bientôt suppléant de M. Guizot dans sa chaire d'histoire à la Sorbonne, puis professeur de poésie française (1834) et membre du conseil supérieur de l'instruction publique (1837). Il était député de Saint-Yrieix depuis 1834. La politique ne l'absorba point complètement, car il a personnellement occupé sa chaire durant près de vingt-cinq ans, et c'est de son enseignement public que sont sortis presque tous ses ouvrages ; les plus connus sont : l'excellent *Cours de littérature dramatique ou de l'usage des passions dans le drame* (1843 et suiv.), l'étude sur *La Fontaine et les fabulistes* (1867) et celle sur *J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres*. Cette dernière, publiée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, a été réimprimée après la mort de Saint-Marc Girardin, en 1875, avec une *Introduction* de Bersot. Depuis 1844 Saint-Marc Girardin faisait partie de l'Académie française. Éloigné de la politique par les événements de 1848, il continua cependant sous l'Empire à écrire dans le *Journal des Débats ;* en 1871 la Haute-Vienne l'avait envoyé siéger à l'Assemblée nationale.

DE LA NATURE DE L'ÉMOTION DRAMATIQUE.

La sympathie que l'homme sent pour l'homme est la cause du plaisir que donnent les arts qui procèdent de l'imitation de la nature humaine. C'est par là que nous aimons les statues et les tableaux. Mais c'est au théâtre surtout que cette sympathie s'exerce et se développe, parce que nulle part l'imitation de la nature humaine n'est poussée plus loin. Au théâtre, nous ne voyons pas seulement la forme et la figure de l'homme, nous voyons les mouvements de son

1. Un autre écrivain, Saint-Évremond, avait traité le même sujet que Bossuet et Montesquieu dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*. Villemain se montre sévère pour ces « réflexions trop vantées ».

cœur. Nous trouvons un plaisir de curiosité morale à observer nos semblables, à voir comment ils vivent et comment ils agissent, à plaindre leurs malheurs, s'ils sont malheureux, et à rire de leurs défauts, s'ils sont ridicules. Le théâtre satisfait à ce sentiment par la comédie qui plaît à la malignité de l'homme, et par la tragédie qui excite sa pitié. Non pas que l'homme aime le malheur d'autrui, mais il aime la pitié qu'il en éprouve; et, comme, au théâtre, la souffrance des personnages n'a rien de réel, il jouit à son aise de son émotion. L'âme se fait un plaisir de l'agitation que lui donne le spectacle des passions humaines, et un plaisir d'autant plus doux qu'elle sait que ces passions ne sont qu'une image et qu'une illusion qu'elle croit sans dangers. Ces sentiments impétueux qui poussent au crime les héros tragiques, ces amours qui font leur joie et leur tourment, nous émeuvent et nous attendrissent sans nous inquiéter. Nous nous rassurons, sachant fort bien que nous ne sommes pas en jeu dans les périls de ce genre, et nous jouissons sans scrupule de la vue et du voisinage de ces passions, qui, comme le dit fort bien Nicole[1], sont tournées en plaisirs. Il y a cependant, dans cette jouissance, quelque chose de dangereux; et ce que reprochent au théâtre les prédicateurs et les moralistes, Bossuet[2], Nicole[3], J.-J. Rousseau[4], c'est de croire qu'en amollissant l'âme, il ne la corrompt point, et qu'en remuant à plaisir le levain des passions, il ne les fait pas fermenter.

(*Cours de littérature dramatique*, t. I, chap. I, Charpentier, éditeur.)

L'AMOUR PATERNEL DANS CORNEILLE.

Dans Corneille l'amour paternel a un caractère particulier de fermeté et de grandeur. Au premier coup d'œil, il semble que don Diègue[5] et le vieil Horace manquent de tendresse : ils n'ont pas, du moins, ce qui chez nous passe pour le signe de la tendresse, je veux dire cette faiblesse et cette agitation que nous appelons sensibilité. Mais prenez ces grandes âmes dans les moments où elles ne se surveillent plus, dans

1. « *Essais de morale*, t. V, p. 380, édit de 1758. » — Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle* notre *Notice* sur Nicole.
2. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle* les pages de Bossuet intitulées : *du Théâtre*.
3. Notamment dans ses *Visionnaires*, « petites lettres » dirigées contre Desmarets de Saint-Sorlin.
4. Dans sa *Lettre à d'Alembert contre les spectacles*.
5. Dans *le Cid*.

ces moments où quelque coup inattendu ôte à l'homme l'empire qu'il a sur lui-même ; prenez le vieil Horace quand ses fils partent pour le combat[1] :

> Ah! (*dit-il*), n'attendrissez point ici mes sentiments ;
> Pour vous encourager, ma voix manque de termes,
> Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
> Moi-même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux.
> Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.
>
> (Acte II, sc. VIII.)

Voilà la tendresse comme doit la ressentir une grande âme qui se trouble et avoue son trouble. Ce vieillard, qui paraît impitoyable et dur, sait même consoler sa fille et sa bru, Camille et Sabine, et les consoler comme on console, c'est-à-dire en prenant part à leurs peines, en les ressentant. Ainsi, lorsque, en dépit des Horaces et des Curiaces, Rome et Albe ont paru vouloir chercher d'autres combattants :

> Je ne le cèle point (*dit-il*), j'ai joint mes vœux aux vôtres.
> Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
> Albe serait réduite à faire un autre choix ;
> Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
> Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
> Et de l'événement d'un combat plus humain
> Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
> La prudence des dieux autrement en dispose.
>
> (Acte III, sc. V.)

Ainsi, tout Romain qu'il est, il aurait mieux aimé pour ses fils moins de gloire et moins de dangers[2], et il ne cache pas à ses filles la douleur qu'il a ressentie. Mais les dieux le veulent et la gloire de Rome l'ordonne : il se soumet. Dirons-nous pour cela que le vieil Horace aime mieux sa patrie qu'il n'aime ses enfants ? Non : cela montre seulement que le vieil Horace n'a pas pour sa patrie les mêmes sentiments que pour ses fils ; il aime ses enfants avec faiblesse et avec émotion, comme nous les aimons tous : mais il aime sa patrie avec une sorte de fermeté décidée à tout faire et à tout souffrir pour elle.

Dans le vieil Horace l'amour paternel éclate surtout quand, d'accord avec le devoir, il n'a plus à se contraindre. Voyez cette scène où il sait enfin que son fils a fait triompher Rome, et qu'il est vainqueur et vivant :

1. On se rappelle que les trois fils d'Horace, pris pour champions par Rome dans le combat contre les trois Curiaces, choisis par Albe pour défenseurs, la sœur des Curiaces a épousé un des Horaces ; la sœur des Horaces doit épouser un des Curiaces.

2. Cela n'est pas tout à fait juste ; le vieil Horace demandait seulement que ses fils n'eussent pas les Curiaces pour adversaires.

O mon fils! ô ma vie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?
(Acte IV, sc. II.)

Il pleure alors sans plus vouloir se cacher, ce vieux Romain qui, au départ de ses fils, s'accusait d'avoir les larmes aux yeux, il pleure, et ses larmes de joie nous touchent plus vivement encore que ses larmes d'inquiétude, parce qu'elles nous découvrent le fond de cet amour paternel qui, jusqu'alors, se dérobait à nos yeux avec une sorte de pudeur.

Tel est le vieil Horace, tels sont les pères dans Corneille : vraiment hommes, parce qu'ils ont tous les sentiments humains, mais prêts à sacrifier ces sentiments aux choses qui sont supérieures au cœur de l'homme et qui font sa loi.

(*Cours de litt. dram.*, t. I, chap. VIII, Charpentier, éditeur.)

LE *DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE* DE BOSSUET.

Quelle admirable revue de tous les peuples! Comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand[1]! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte : il faut marcher, il faut courir. Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples : *Marche! marche!* dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des Pharaons [2], et ce sacerdoce[3] imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt. — *Marche! marche!* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine. — *Marche! marche!* dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera un jour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ : son aigle[4], qui croyait voler au gré de la politique du Sénat, est forcée de reconnaître que son vol était tracé et qu'elle a suivi le doigt de

1. C'est le mot sublime de Massillon devant le cercueil de Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères! »
2. Titre que portaient les rois d'Egypte.
3. Le corps des prêtres.
4. L'aigle était l'étendard de la légion romaine.

Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée. Ainsi Dieu est partout: il change et renouvelle à son gré la figure du monde, et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré.

(*Essais de littérature et de morale*, t. I, p. 42, Charpentier, éditeur.)

SAINTE-BEUVE

(1804-1869)

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer, et vint terminer ses études au collège Charlemagne. Il renonça bientôt à la médecine, à laquelle il avait songé à se consacrer, et, devenant un des champions du romantisme, il débuta dans la littérature par une attaque contre les préjugés classiques, en publiant son *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle* (1828). En même temps, supposant un certain Joseph Delorme, dont il a écrit la *Vie*, il faisait paraître sous ce nom des *Poésies*, bientôt suivies de *Consolations*, et des *Pensées d'Août* (1829-1830). Cela ne l'empêchait pas de collaborer, sous son vrai nom, à plusieurs journaux, et de signer une œuvre étrange, *Volupté*, qui parut en 1834. Dès 1829, entrant dans sa véritable voie, il avait commencé dans la *Revue de Paris*, puis dans la *Revue des Deux Mondes*, une galerie de *Portraits*. Il la reprit en 1830, dans la pleine maturité de son talent, et chaque Lundi il donna une causerie étincelante au *Constitutionnel* d'abord, puis au *Moniteur officiel*, puis au *Temps*. Ces études ont été réunies et forment plusieurs séries: *Portraits littéraires* (3 vol.), *Portraits contemporains* (5 vol.), *Premiers Lundis* (3 vol.), *Causeries du Lundi* (1851-1862, 15 vol., avec une *Table générale*), *Nouveaux Lundis* (13 vol., 1863-1870); on a composé avec un certain nombre des portraits de cette collection une *Galerie* et une *Nouvelle Galerie de Femmes célèbres* (1859 et 1863). Un grand nombre de *Notices* ont été insérées en tête d'éditions diverses. Malgré un labeur si opiniâtre et si varié, Sainte-Beuve s'attacha à des œuvres plus étendues. Etant allé en 1837 faire à Lausanne un cours public sur Port-Royal il conçut l'idée d'écrire l'histoire de cette pieuse société, et mit de longues années à mener à fin cet important travail, un des meilleurs dont s'honore notre littérature. A la suite d'un autre cours public fait à Liège en 1848, Sainte-Beuve fut amené à composer deux volumes sous ce titre : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860). En 1845 il avait été appelé à l'Académie française. L'Empire le fit successivement professeur de poésie latine au Collège de France, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, enfin sénateur. Une *Etude sur Virgile* est restée comme preuve de son passage au Collège

de France. Après sa mort on a publié un recueil de ses *Lettres à la Princesse* (1873). Depuis on a édité encore les *Cahiers de Sainte-Beuve*, sa *Correspondance* et des *Causeries parisiennes*.

AIMER MOLIÈRE.

Aimer Molière..... j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous ? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire ; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant[1] ; qui usurpent je ne sais quel langage sacré, et se supposent involontairement, le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi !

Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme[2], trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes[3] de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner, ni haïr[4].

1. Allusions à la phrase fameuse de Bossuet sur la mort de Molière ; on la trouvera dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e *siècle*, en note, au bas des pages de Bossuet intitulées : *Du Théâtre*.

2. « Les calvinistes se vantaient d'être ceux des réformés qui s'attachaient le plus purement à la lettre de l'Écriture ; ce qui fut cause qu'on leur donna le titre de puritains en Angleterre et en Écosse. » (Bossuet, *Hist. des Variations*, IX, 75.) — Par extension on a appelé *puritains* les hommes qui affichent une grande rigidité de principes.

3. Les jacobins étaient une société politique, qui s'était établie en 1789, à Paris, dans l'ancien couvent des Jacobins, et qui soutenait l'égalité absolue de tous les hommes. Par analogie on a appelé jacobins les hommes qui défendent les idées démocratiques ardentes.

4. Qui n'ont pas pour les mechants

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

(*Le Misanthrope*, I, 1.)

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute *manière* dans le langage et l'expression ; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes[1], aux finesses cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage[2] en aucun genre, au style miroitant et artificiel.

Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante ; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius[3] jusque sous leurs airs galants et rajeunis ; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte[4], cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse ; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi...

Aimer La Fontaine, c'est presque la même chose qu'aimer Molière ; c'est aimer la nature, la peinture naïve[5] de l'humanité, une représentation de la grande comédie « aux cent actes divers », se déroulant, se découpant à nos yeux en mille petites scènes avec des grâces et des nonchalances qui vont si bien au bonhomme[6], avec des faiblesses aussi et des laisser aller qui ne se rencontrent jamais dans le simple et mâle génie, le maître des maîtres. Mais pourquoi irais-je les diviser? La Fontaine et Molière, on ne les sépare pas, on les aime ensemble.

(*Nouveaux Lundis*, t. V, Calmann Lévy, editeur.)

1. *Mignard* est le même mot que *mignon*, avec une légère idée d'afféterie en sus.

2. On a appelé *marivaudage*, en souvenir du style de Marivaux, un genre de style un peu subtil et alambiqué.

3. Personnages des *Femmes savantes*, deux prétendus beaux esprits, qui ne sont que des cuistres.

4. Une des femmes savantes.

5. Vraie et sans artifice.

6. On serait tenté d'appliquer à La Fontaine le fameux vers de Mathurin Régnier dans la *Satire* IX :

Les nonchalances sont ses plus grands artifices,

si l'on ne savait que chez La Fontaine un travail sévère se cache sous cette aisance élégante.

COMMYNES ET MONTAIGNE.

Philippe de Commynes est, en date, le premier écrivain vraiment moderne[1]. Les lecteurs même qui ne voudraient pas remonter bien haut, ni se jeter dans la curiosité érudite, ceux qui ne voudraient se composer qu'une petite bibliothèque française toute moderne, ne sauraient se dispenser d'y admettre et Montaigne[2] et Commynes. Ce sont des hommes qui ont nos idées et qui les ont dans la mesure et dans le sens où il nous serait bon de les avoir, qui entendent le monde, la société, particulièrement l'art d'y vivre et de s'y conduire, comme nous serions trop heureux de l'entendre encore aujourd'hui; des têtes saines, judicieuses, munies d'un sens fin et sûr, riches d'une expérience moins amère que profitable et consolante, et comme savoureuse. Ce sont des conseillers et des causeurs bons à écouter après trois ou quatre siècles comme au premier jour : Montaigne sur tous les sujets et à toutes les heures, Commynes sur les affaires d'État, sur le ressort et le secret des grandes choses, sur ce qu'on nommerait dès lors les intérêts politiques modernes, sur tant de mobiles qui menaient les hommes de son temps, et qui n'ont pas cessé de mener ceux du nôtre. Ce qui semble naïveté chez eux n'est qu'une grâce et une fleur de langage qui orne leur maturité, et d'où leur expérience, si consommée qu'elle soit, prend à nos yeux je ne sais quel air de nouveauté précoce, qui la rend agréable et piquante, et qui l'insinue. On se figure volontiers la sagesse en cheveux blancs et la prudence en cheveux gris; ici, elles se montrent plutôt avec un sourire, avec un parler jeune et plein de fraîcheur.

(*Causeries du Lundi*, t. I, *Mémoires de Philippe de Commynes*, Garnier frères, éditeurs.)

LA JOURNÉE DU GUICHET[3].

(25 septembre 1609.)

Le grand point à gagner dans la réforme du monastère

1. Philippe de Commynes, sire d'Argenton, vécut de 1447 à 1509. Ses *Mémoires* nous renseignent sur les événements militaires et sur les négociations des règnes de Louis XI et de Charles VIII.

2. Voir la *Notice* sur Montaigne dans les *Morceaux choisis du* XVI^e^ *siècle* de MM. Darmesteter et Hatzfeld.

3. La mère Angélique (1591-1661), seconde fille de M. Arnauld (1560-

(la *communauté* obtenue), c'était la *clôture;* une clôture exacte[1], absolue, à l'égard du monde et à l'égard de la famille, sans excepter M. Arnauld. La mère Angélique se munissait de longue main pour cette résolution capitale. Les murailles étaient suffisamment relevées et sans brèche. A la vêture[2] d'une sœur qui prit l'habit après Pâques, l'assemblée nombreuse qui y assista fut traitée en dehors. Plusieurs en murmurèrent, et l'on disait assez haut que, quand ce serait M. Arnauld qui viendrait, sa fille, à coup sûr, n'oserait faire de même, et lui interdire l'entrée.

L'attente, à Port-Royal[3], ne fut pas longue, et les vacances du Parlement amenèrent la crise....

La mère Angélique sut ou prévit que M. Arnauld allait arriver. Elle écrivit, les uns disent à sa mère, les autres à sa sœur[4], madame Le Maître[5], pour que Madame Arnauld[6] prévenue avertît doucement le père et le détournât du voyage. Mais, soit que madame Arnauld n'osât en parler à son mari et ne crût pas la chose possible de la part de sa fille, soit que lui-même, averti, n'en crût rien, il ne fut pas tenu compte de cette lettre, et le 25 septembre (1609), *le vendredi avant la Saint-Michel*, M. Arnauld et sa famille durent arriver dans la matinée; on l'avait mandé à l'Abbesse. Ce qu'elle éprouvait, à cette approche, d'anxiété, de bouleversement et de terreur, tout cœur chrétien et bien né peut se le

1619), avocat célèbre par un discours prononcé au Parlement en 1594 contre les Jésuites, a entrepris de réformer le monastère de Port-Royal, dont elle est abbesse. Cette jeune abbesse de dix-huit ans ne rêve que discipline et macérations; contrainte dans ses désirs les plus chers par l'opposition de son père, homme sévère qu'elle a toujours redouté, elle profite d'un voyage qu'il fait pour mettre tout en commun à Port-Royal, et les religieuses font avec assez d'élan le vœu de pauvreté. C'était un premier pas.

1. Sévère, rigoureuse.

2. Cérémonie par laquelle une personne prend le *vêtement* religieux.

3. Port-Royal était encore dans la vallée de Chevreuse, à six lieues de Paris; ce n'est qu'en 1626 que la communauté se transporta à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, à l'endroit où est aujourd'hui l'hospice de la Maternité, boulevard de Port-Royal.

4. La mère Angélique eut dix-neuf frères et sœurs; le grand Arnauld, le dernier de tous les enfants de M. Arnauld, n'était pas encore né en 1609.

5. Catherine Arnauld (1590-1651), l'aînée des filles de M. Arnauld, mariée à Isaac Le Maître ou Lemaistre, conseiller du roi et maître des comptes; elle fut mère de cinq fils, dont trois sont connus dans les lettres : Antoine Lemaistre (voir nos *Morceaux choisis du* XVII^e *siècle*), M. de Séricourt, qui avait rejoint son frère à Port-Royal, et qui copia ses ouvrages et ceux de son oncle le grand Arnauld, et Lemaistre de Sacy (1613-1684), qui entra dans les ordres, et qui a traduit *la Bible*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, et plusieurs pièces de Térence. En 1640, après la mort de son mari, dont elle était séparée depuis vingt-quatre ans, madame Lemaistre rejoignit ses fils à Port-Royal, et fit profession quatre ans après, sous le nom de sœur Catherine de Saint-Jean.

6. Madame Arnauld était fille de . . . , avocat fameux.

représenter. Elle avait veillé; elle s'était préparée par la prière; quelques religieuses, dépositaires de son secret, avaient fait de même : c'était comme une petite armée sous les armes qui attendait l'ennemi, un ennemi d'autant plus redoutable qu'il était plus tendre. Ces saints évêques qui, désarmés à la porte des villes, attendaient Alaric[1] ou Attila[2], dont les chevaux déjà et les armes au loin se faisaient entendre, ne devaient pas ressentir quelque chose de plus serré au cœur que la jeune Angélique prêtant l'oreille à la venue de son père. Il arriva. Ce jour indiqué, sur l'heure du dîner, de dix à onze heures, les religieuses étant au réfectoire, le bruit du carrosse, qui entrait dans la cour extérieure, s'entendit. Dans ce carrosse il y avait cinq personnes, M. et madame Arnauld, M. d'Andilly[3] le fils aîné, alors dans sa vingt et-unième année, madame Le Maître la fille aînée mariée, enfin une plus jeune sœur de quatorze à quinze ans, mademoiselle Anne Arnauld[4]. — Au premier bruit, chacune au dedans (de celles qui étaient dans le secret) courut à son poste. Dès le matin, les clefs avaient été retirées des mains des tourières[5] par précaution et de peur de surprise, tout comme dans un assaut. La mère Angélique, qui s'était mise depuis quelque temps à prier dans l'église, en sortit, et s'avança seule vers la porte de clôture, à laquelle M. Arnauld heurtait déjà. Elle ouvrit le guichet[6]. Ce qui se passa exactement entre eux dans ce premier moment et leurs paroles mêmes, on ne le sait qu'à peu près, car tout le monde du dedans s'était retiré, laissant le colloque s'accomplir décisif et solennel. M. Arnauld commandait d'ouvrir : la mère Angélique dut tout d'abord prier son père d'entrer dans le petit parloir d'à côté, afin qu'à travers la grille elle lui pût parler commodément et se donner l'honneur de lui justifier ses résolutions. Mais M. Arnauld n'entendit pas deux fois cette prière. Il tombe des nues à une telle audace dans la bouche de sa fille, il s'emporte et frappe plus violemment, redou-

1. C'est en 409 qu'Alaric s'empara de Rome.
2. En 452, le pape Léon le Grand vint lui-même au camp d'Attila pour désarmer sa fureur.
3. Robert Arnauld d'Andilly (1589-1674), qui devait venir plus tard (1644) se retirer à Port-Royal des Champs, a laissé des *Œuvres chrétiennes* en vers, et une traduction des *Confessions de saint Augustin*. Son second fils, Arnauld de Pomponne (1618-1699), fut ministre secrétaire d'Etat des affaires étrangères.
4. Anne-Eugénie Arnauld entra aussi au monastère, où elle poussa l'humilité jusqu'au point d'écurer les chaudrons.
5. Les sœurs qui avaient la garde des portes.
6. On appelle *guichet* une petite ouverture pratiquée dans une porte et permettant de parler à quelqu'un sans ouvrir la porte.

blant son ordre avec menace. Madame Arnauld, qui était à deux pas, se mêle aux reproches, et appelle sa fille une ingrate. M. d'Andilly, dans tout son feu d'alors, le prend encore plus haut que les autres; il s'écrie au *monstre* et au *parricide*, comme aurait fait son père dans un plaidoyer; il interpelle les religieuses absentes, les exhorte à ne pas souffrir qu'un homme comme son père, une famille comme la leur, à qui elles ont tant d'obligations de toutes sortes, essuie chez elles un tel affront. Les apostrophes et le bruit croissant commençaient à retentir au réfectoire. Celles des religieuses qui étaient selon l'esprit de la Mère s'entre-regardaient avec anxiété, et priaient Dieu en leur cœur qu'il la fortifiât; d'autres, moins régénérées, n'y pouvaient tenir, et éclataient ouvertement pour M. Arnauld. La bonne vieille sœur Morel[1], celle même à qui nous avons vu tant d'attache pour son *petit jardin*, dont elle ne rendit la clef qu'à toute extrémité[2], et qui probablement ne l'avait pas encore rendue alors, s'écriait : « *C'est une honte de ne pas ouvrir à M. Arnauld!* » Les femmes de journée, qui se trouvaient dans la cour, prenaient également parti, et se laissaient aller à des murmures contre l'ingratitude de madame l'Abbesse.

Dans tout ce bruit pourtant, M. Arnauld, voyant qu'il n'arrivait pas à ses fins, s'avisa de demander qu'on lui rendît au moins sur l'heure ses filles, ses deux autres filles, qui étaient au monastère, la jeune Agnès[3], âgée de quinze à seize ans, et celle qui fut la sœur *Marie-Claire*[4], alors âgée de neuf ans. Il espérait sans doute, au moment où on les ferait sortir, mettre lui-même le pied dedans et pénétrer par la force. La mère Angélique comprit le dessein, et, avec une grande présence d'esprit, confiant en hâte la clef d'une petite porte qui donnait dans l'église à une religieuse sûre, elle lui dit de faire sortir ses deux sœurs : ce qui fut si tôt exécuté que M. Arnauld eut la surprise de les voir arriver à lui, sans savoir par où elles avaient passé. C'est alors, dit-on, que, M. d'Andilly s'étant mis à débiter de grandes plaintes contre sa sœur à la jeune Agnès, celle-ci, la future

1. La plus ancienne religieuse de Port-Royal.

2. Alors que les religieuses, faisant vœu de pauvreté, avaient mis en commun tout ce qu'elles possédaient.

3. Celle qui fut plus tard la fameuse mère Agnès, et qui succéda comme abbesse de Port-Royal à la mère Angélique.

4. La cinquième fille de M. Arnauld (1600-1642). Toute jeune elle avait été défigurée par un prétendu préservatif contre la petite vérole. Elle servit de copiste à l'abbaye.

coadjutrice[1], grave et haute comme une infante[2], l'interrompit, et répondit que sa sœur, après tout, ne faisait que ce qu'elle devait et ce qui lui était prescrit par le Concile de Trente[3]. Sur quoi M. d'Andilly, se tournant vers la compagnie, s'écria : « Oh ! pour le coup, nous en tenons vraiment ! en voilà une encore qui se mêle de nous alléguer les Conciles et les Canons[4] ! »

Dans toute cette scène, madame Le Maître et mademoiselle Anne restaient les seules immobiles et silencieuses, comprenant tout ce que devait souffrir la mère Angélique et en étant déchirées.

M. Arnauld, outré, ordonna qu'on remît les chevaux au carrosse pour s'en retourner. Toutefois, à la fin, sur les supplications réitérées de sa fille, qui ne se départait pas de cette unique prière, il consentit à entrer un moment dans le parloir d'à côté. Mais ici une nouvelle scène commence. Dès qu'elle eut ouvert la grille, c'est-à-dire le rideau ou les planches qui étaient devant, elle vit (car il paraît qu'au guichet on ne se voyait pas) — elle vit ce bon père dans un état de douleur, de pâleur et de saisissement qui lui décomposait le visage. Il se mit alors aussi à lui parler avec tendresse du passé, de ce qu'il avait fait pour elle, de l'intérêt avec lequel il l'avait toujours portée dans son cœur ; que dorénavant c'en était fait à jamais, qu'il ne la reverrait plus ; mais qu'en cette dernière fois, et pour dernière parole, il n'avait plus qu'à la conjurer du moins de se conserver elle-même et de ne pas se ruiner[5] par d'indiscrètes austérités.

Ces paroles furent la grande épreuve, et leur tendre accent fut le plus rude de l'assaut. Tant que M. Arnauld avait été violent et en colère, elle avait pu rester ferme et maîtresse d'elle-même ; mais, dès ce moment où elle le vit dans toute l'affection et les larmes d'un père, elle se trouva plus faible, insuffisante à résister ; et, sentant qu'il ne fallait pas céder pourtant, dans cette lutte trop longuement accablante, elle perdit tout d'un coup connaissance, et tomba par terre évanouie.....

A cet instant, tout change de face. *Un père est toujours père*,

1. De sa sœur Angélique.
2. C'était alors une enfant très pieuse, mais vaine et glorieuse, et Sainte-Beuve a relevé à plusieurs reprises quelque chose d'espagnol dans son caractère.
3. C'est le concile de Trente (1545-1563) qui a fixé les dogmes de l'Église catholique.
4. C'est-à-dire : « et les décisions des Conciles ! »
5. Perdre sa santé.

dit Pauline, dans le *Polyeucte* de Corneille[1] : M. Arnauld, à la vue de sa fille sans mouvement, oubliant tout et qu'il est offensé, s'écrie, lui tend les bras à travers cette grille qui s'oppose ; c'est pour le coup qu'il veut entrer. — Il appelle les religieuses pour qu'elles viennent du dedans secourir leur abbesse. Madame Arnauld, M. d'Andilly et le reste de la famille, avertis aux cris de M. Arnauld, se précipitent, de leur côté, à la porte du monastère, et heurtent derechef pour faire venir; mais les religieuses, croyant toujours que c'est la continuation du premier effort et de la menace, n'osent paraître et s'enfuient plutôt. Pourtant, à la fin, la voix de M. d'Andilly se fait comprendre : elles accourent toutes alors au parloir, et trouvent la pauvre Mère encore à terre et sans connaissance. Elles la font revenir à grand peine, et, dès que ses yeux se rouvrent, apercevant son père collé toujours à la grille, qui épiait ce retour à la vie, et qui, les bras tendus, semblait lui crier :

Encore un coup, vivez, et revenez à vous[2] !

elle ne peut que lui adresser un mot et un vœu : *C'est qu'il veuille bien, pour toute grâce, ne s'en aller pas ce jour-là.*

Le passé était passé ; M. Arnauld promit tout. On emmena l'abbesse dans sa chambre pour l'y laisser quelque temps reprendre des forces, et on prépara un lit au parloir, proche la grille, pour qu'elle revînt s'y poser et qu'elle pût entretenir de là sa famille[3].

(*Port-Royal*, t. I, chap. v, Hachette, éditeur.)

1. V, III.

2. Racine, *Esther*, II, VII. On a comparé cette scène émouvante à la grande scène où Esther tombe évanouie à la vue d'Assuérus irrité.

3. Racine, dans son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, ne parle pas de cette scène, que « M. Royer-Collard aime à citer comme une des grandes pages de la nature humaine, comme une de celles que, même pour des philosophes, aucune de Plutarque n'efface en triomphe moral et en beauté de caractère ; » le poète historien se contente de dire que la mère Angélique « fit fermer de bonnes murailles son abbaye, qui ne l'était auparavant que d'une méchante clôture de terre, éboulée presque partout. » C'est la seconde mère Angélique (1624-1684), fille d'Arnauld d'Andilly, qui nous a laissé (*Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*) le récit complet de cette mémorable *journée du Guichet*, à la suite de laquelle la mère Angélique exerça une autorité incontestée. Un accommodement eut lieu cependant. Il fut convenu que madame Arnauld et ses filles pourraient pénétrer dans le monastère; mais, dans sa colère, madame Arnauld avait *juré* de ne jamais remettre les pieds à Port-Royal: ce n'est qu'un an après qu'elle y revint, à la suite d'un sermon qui lui avait appris qu'on n'est pas obligé par un jurement proféré dans la colère. « N'admirons-nous point, dit Sainte-Beuve, à chaque pas du récit, les caractères soutenus, et imprévus en même temps, de ces natures naïves et fortes ? On en sourit, ce me semble, et l'on en pleure, comme à une tragi-comédie de Corneille. J'ajouterai (car nul trait n'est à perdre en ce détail excellent) que la

SONNET

IMITÉ DE WORDSWORTH [1].

Ne ris point du sonnet, ô critique moqueur
Par amour autrefois en fit le grand Shakespeare [2];
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque [3] soupire,
Et que le Tasse [4] aux fers soulage un peu son cœur;

Camoëns [5] de son exil abrège la longueur :
Car il chante en sonnets l'amour et son empire;
Dante [6] aime cette fleur de myrte, et la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur;

Spenser, s'en revenant de l'île des Féeries [7],
Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries :
Milton, chantant les siens, ranimait son regard [8].

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France [9].

mère Angélique fut si comblée de joie au retour inopiné, que, de son aveu, il ne se passa point d'année qu'elle ne se souvint de ce jour du 4 août, qui lui avait rendu l'embrassement de sa mère. »

1. Wordsworth (1770-1850), un des trois poètes de l'école *lakiste;* il a excellé dans le sonnet.

2. Les *Sonnets* de Shakespeare (1564-1616), au nombre de cent cinquante-quatre, ont été publiés en 1609.

3. Célèbre poète italien (1304-1374), qui doit surtout sa gloire à ses sonnets.

4. Voir dans nos extraits de Mme de Staël une note du morceau intitulé : *Venise.* — Le Tasse a écrit un très grand nombre de sonnets.

5. Les œuvres diverses de Camoëns (1525-1579), le poète des *Lusiades,* comprennent trois cents sonnets.

6. L'immortel auteur de *la Divine Comédie* vécut de 1265 à 1321.

7. Spenser, poète anglais, dont le plus important ouvrage a pour titre *la Reine des Fées,* est mort en 1599.

8. L'auteur du *Paradis perdu,* Milton (1608-1674), était devenu aveugle dans ses dernières années. Son sonnet sur son infirmité est fameux.

9. Le sonnet, un peu oublié au siècle dernier, a été remis en honneur dans le nôtre, et les poètes contemporains en ont donné d'excellents ; nous en citerons deux, qui sont des modèles du genre ; le premier est du poète Arvers (1806-1851), et, à lui seul, il suffit à lui assurer l'immortalité :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas,

Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard [1].

(*Poésies de Joseph Delorme*, Calmann Lévy, éditeur.

SAINT-VICTOR

(1827-1881)

Le comte Paul de Saint-Victor fit ses études d'abord à Fribourg, en Suisse, puis à Rome. En 1851, il écrivit dans *le Pays* des feuilletons dramatiques si remarqués pour l'élégance châtiée du style qu'Emile de Girardin lui confia en 1855 le feuilleton de *la Presse*, qu'abandonnait Théophile Gautier. Il fit également de la critique d'art dans *l'Artiste* et dans *le Moniteur ;* en 1868 il quitta *la Presse* pour *la Liberté*. Il a publié plusieurs ouvrages : *Hommes et Dieux* (1867), *les Femmes de Gœthe* (1869), *Barbares et bandits* (1871) ; il terminait, quand la mort l'a surpris, *les Deux Masques*, étude sur la tragédie et la comédie depuis Eschyle jusqu'à Beaumarchais.

A PROPOS DES PYRAMIDES.

Ces mausolées [2] égyptiens, qui entassent des rochers pour enterrer une momie [3], indignent l'esprit par leur hyperbole.

A l'austère devoir pieusement fidèle.
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

(*Mes heures perdues*, 1831.)

Le sentiment n'est pas moins profond dans un très beau sonnet, souvent cité, de M. Eug. Manuel, qui a pour titre : *le Berceau:*

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;
Il serait d'or massif, s'il était à son choix !

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu, le fils dont elle était si fière.
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil ! —
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière !

(*Pages intimes*, XXII, Calmann Lévy, éditeur.)

1. Voir dans les *Morceaux choisis du* XVI^e^ *siècle* de MM. Darmesteter et Hatzfeld les *Notices* sur Ronsard et sur Du Bellay.
2. Le tombeau qu'Artémise, reine de Carie, fit élever à son mari Mausole (379 av. J.-C.), avait plus de 43 mètres de hauteur. Par extension, le mot de mausolée a désigné depuis un tombeau magnifique.
3. Un corps embaumé.

Le tombeau ne doit pas s'écarter trop démesurément de la taille humaine ; le corps est limité, si l'âme est infinie. Le monde n'est pas assez large pour contenir la mémoire d'un héros, mais c'est trop d'une montagne pour enfermer son cadavre. Est-ce la carcasse de Léviathan[1] ou les ossements d'un Pharaon que renferme la grande pyramide ? *Quot libras in Alexandro*[2] ? Une urne, une croix noire, un turban sculpté, c'en est assez pour qui vécut quelques jours.

J'ai vu, dans le cimetière de Nuremberg[3], une tombe plus grande à mon sens que tous les hypogées[4] de l'Égypte, avec les colosses qui les gardent et les panégyriques en lettres de dix coudées gravés sur leur parois. C'est une simple dalle sur laquelle est écrit ce seul mot : *Resurgam !* « Je me relèverai ! » Cri sublime poussé par une pierre nue, par un cercueil en lambeaux, par des ossements en poussière, mais qui affirme plus haut l'immortalité que les pyramides, les sarcophages[5], les momies indélébiles[6] de l'antique Égypte.

(*Hommes et Dieux, la Momie*, Calmann Lévy, éditeur.)

LA COMÉDIE ATHÉNIENNE AVANT ARISTOPHANE.

Dès qu'elle paraît dans Athènes[7], la vocation de la Comédie

1. Animal monstrueux dont parle le livre de Job.

2. « Combien y a-t-il de livres dans Alexandre ? » — L'écrivain doit croyons-nous, citer de mémoire, et altérer un vers de Juvénal (X, 147) : « Pèse Hannibal ; combien de livres trouveras-tu dans ce grand général ? »

3. Ville de Franconie, qui fait partie du royaume de Bavière.

4. Constructions souterraines, où les Egyptiens enfermaient leurs morts.

5. Les sarcophages étaient des tombeaux creusés dans une pierre à laquelle on attribuait la propriété de consumer les chairs en quarante jours.

6. Que le temps ne peut détruire.

7. Paul de Saint-Victor vient d'expliquer comment la comédie est née, « au milieu des ivresses et des licences de l'automne, dans les Dionysiaques champêtres où le peuple fêtait le vin récolté... Les coups de gueule se croisaient comme des coups de lances, les brocards emportaient la pièce, le rire mordait jusqu'au sang... Cependant les huées de l'orgie comique s'éclaircissent bientôt par degrés ; des groupes de dialogue se forment au milieu de la cohue injurieuse. La scène se détache de la multitude et se concentre sur les chariots liturgiques : un demi-silence se fait autour d'elle. Aguerri par l'exercice de sa verve, aiguisé par la gaieté qu'il excite, le farceur agreste met un peu d'art dans sa turbulence ; à travers l'extravagance du bacchant, l'histrion s'ébauche. Il n'imite plus seulement les satyres dansants, comme l'Alphésibée de Virgile ; il ne jette plus au hasard ses poignées de moqueries et de quolibets ; c'est un vice spécial, un ridicule distinct que vise son doigt tendu et que frappe sa langue acérée. L'improvisation prend la cadence et le frein du rythme ; elle s'agite dans un cercle ondoyant encore, et que rompent, à chaque instant, les poussées de la brutalité populaire, mais que referment aussi des rubriques et des répliques convenues. De la charrette nomade qui la cahotait à travers les champs, la scène saute sur une table tapissée de branches. Elle a trouvé un point fixe et un habitacle ; ce n'est point encore la maison, c'est déjà la tente. Comme Thespis pour la tragédie, des poètes surviennent, qui tirent la comédie de son bloc et

grecque se déclare ; elle s'empare de la satire politique : c'est l'instinct d'Achille enfant se jetant sur l'épée qu'il voit pour la première fois. Elle devient un pamphlet vivant, armé du dard de l'abeille attique. Elle livre aux risées et aux mépris populaires le stratège[1] ignare, le démagogue[2] impudent, le sophiste[3] corrupteur, le sycophante[4] hypocrite. Elle attaque la guerre votée, bafoue la loi projetée, renverse la renommée érigée ; ses grelots sonnent l'ostracisme[5]. Le théâtre, inspiré par elle, attire les passions et les soupçons, les jalousies et les haines, les gaietés et les colères, qui grondent au Pnyx[6] ou dans l'Agora, et il leur renvoie cette effervescence en éclairs. Ses poètes se font les exécuteurs des hautes-œuvres de la démocratie athénienne, quelquefois aussi s'instituent ses juges. Le peuple se voit traduit et pilorié[7] sur la scène, et il rit de son effigie flagellée par un fouet railleur. Ne demandez pas à cette comédie des caractères étudiés, ni des réflexions générales : elle vit au jour le jour, comme une chasseresse, et ne se nourrit que de proies. L'humanité pour elle se concentre dans la cité, le temps dans le présent, l'idée dans un adversaire, le mal et l'infamie dans le parti qu'elle combat. Sa poétique est une polémique, son but est une cible qu'elle crible de traits. Son art, hâtif et superbe, ne consiste qu'à ciseler des flèches, qu'à décorer et graver des armes. Mais ces armes redoutables

la façonnent lourdement. Une vague ébauche de composition se dessine, pareille à un bas-relief archaïque. Des types grossiers d'esclaves voleurs, d'athlètes fanfarons, de parasites faméliques, commencent à s'y profiler. Le chant n'étouffe plus la parole, l'hymne laisse siffler l'ironie. Comme une paysanne goguenarde égayant de ses saillies rustiques une foire urbaine, la comédie entre dans les villes, pendant les fêtes de Bacchus. Elle s'y degrossit et s'y forme ; son scenario s'agrandit, des légendes mythologiques s'y déroulent ; des episodes s'en détachent. Phormis à Mégare, Epicharme en Sicile la sèvrent de l'excès du vin ; ils la débarbouillent de son écume, sinon de sa lie. Elle chancelle encore, mais elle marche. Arrivée à Athènes, la Ménade se transforme en Muse. »

1. Le général.

2. « C'était, dit Bossuet (*Histoire des Variations*, V, 18), dans Athènes et dans les États populaires de la Grèce certains orateurs qui se rendaient tout puissants sur la populace en la flattant. »

3. Rhéteur-philosophe, ou philosophe-rhéteur, qui faisait passer l'intérêt de la vérité après celui de sa réputation.

4. Nom que l'on donnait dans Athènes aux délateurs, à ceux dont les calomnies préparaient les votes d'ostracisme, ou la condamnation des meilleurs citoyens.

5. Vote qui bannissait pour dix ans un citoyen dont la puissance et la popularité semblaient un danger pour la république.

6. Ce mot, qui en grec est du féminin, était le nom d'une place où les Athéniens se réunirent à partir de la guerre du Péloponèse, abandonnant l'Agora.

7. Mis au pilori ; le pilori était un poteau auquel le condamné était attaché un carcan au cou, exposé aux railleries et aux insultes de la foule.

semblent commandées par Cypris[1] au marteau magique d'Héphestos[2]; ces flèches perçantes sont dignes de sonner dans le carquois d'or d'Apollon[3].

Cependant, alors même que la comédie grecque prend entre les mains des poètes les formes de l'art, elle garde l'allure violente et les transports démoniaques d'une orgie sacrée. Bacchus ne cesse pas de la posséder, il préside toujours à ses fêtes : son prêtre est là qui le représente, assis à la place d'honneur, sur un fauteuil de marbre magnifiquement sculpté, qu'on a récemment découvert. Les spectateurs arrivent au théâtre, avinés des banquets nocturnes; les acteurs ont bu largement, pour mieux s'inspirer de l'esprit du dieu ; on verse à flots des rasades aux chœurs qui entrent et qui sortent; une vapeur d'ivresse flotte sur la scène et sur l'auditoire. Il faut que le poète soit ivre comme la foule ou qu'il le paraisse, que son esprit sente le vin, que sa gaieté se débraille, que sa verve bondisse de la bouffonnerie au lyrisme, avec des sauts de bacchante : sans quoi mille voix méprisantes lui crieront le dicton célèbre : « Qu'y a-t-il là pour Bacchus? »

La scène rehaussée sur laquelle la comédie monte à Athènes n'entrave, du reste, en rien sa licence native. Tout au contraire, l'outrance est sa règle, l'exagération est sa loi: elle est dressée pour la folie, comme le banquet pour l'ivresse. Ses personnages sont toujours des masques, encore grossis par l'optique d'un théâtre immense. Ces masques emboîtent comme des casques les têtes des acteurs : leur rictus[4] béant, leur laideur tranchée, leurs grimaces et leurs difformités taillées en ronde bosse, suppriment toute gradation et toute nuance. Le caractère moyen, l'observation ressemblante, la physionomie vraisemblable, disparaissent sous cette caricature sculpturale. Elle ne peut faire ressortir que les traits saillants, et, pour ainsi dire, l'ossature d'un ridicule ou d'un vice. Chaque type, porté à son hyperbole[5], reste immobile, de la première à la dernière scène ; le masque est son enseigne grotesque et criarde. — Pour n'en

1. Surnom de Vénus, honorée dans l'île de Cypre.
2. Nom grec de Vulcain.
3. Les poètes grecs donnent à Apollon tantôt un carquois d'or et tantôt un carquois d'argent; voilà pourquoi André Chénier a pu commencer sa belle idylle intitulée *l'Aveugle* par ce vers :

Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute!

4. La fente de leur bouche.
5. A sa dernière exagération.

citer qu'un exemple, celui du parasite[1] avait un nez recourbé comme celui d'un oiseau de proie.

Les comédiens modelaient leurs corps d'après ces têtes colossales. Ils montaient sur des chaussures hautes comme des socles, bombaient leurs poitrines, étoffaient leur ventre, élargissaient leurs épaules à l'aide de postiches. Leur voix était à l'unisson de ces énormités fantastiques : des lames de métal garnissant la bouche l'enflaient comme une fanfare ou l'aiguisaient comme un cri. Il fallait ces gosiers de bronze pour dominer un peuple qui faisait, au théâtre, le bruit d'une tempête. Chaque histrion grec, comme Démosthène, haranguait la mer. Imaginez les mannequins gargantuesques[2] des kermesses[3] flamandes, prenant vie et souffle, bouffonnant et vociférant du haut d'un tréteau, vous aurez le tableau de la comédie athénienne au quatrième siècle.

Aucune intrigue suivie, aucune composition régulière, n'étaient possibles avec cette machination fabuleuse ; la réalité était fermée au poète. En revanche, la fantaisie lui restait ouverte, illimitée, infinie, sans frontière et sans horizon. Il s'y jetait à corps perdu, libre d'incarner ses haines, de travestir ses rancunes, de métamorphoser ses idées sous toutes les formes de la parodie et du songe. Il ressemblait à un enchanteur qui n'aurait que le pouvoir d'évoquer des monstres.

Aristophane[4] arrive, et de cet art indigeste, abrupt, oscillant, mouillé du vin de la bacchanale, comme la terre naissante de l'eau du déluge, il tire d'incomparables chefs-d'œuvre. Il n'ordonne[5] point ce chaos, mais son souffle lui imprime des formes mouvantes, d'une souplesse et d'une poésie merveilleuses. Il fait de la magie avec le désordre, de l'harmonie avec le vacarme, de la grâce avec le cynisme, de la sagesse avec la démence. Une joie immense rayonne sur son œuvre; ses masques grimaçants versent la fraîcheur, comme ceux des fontaines. Grâce à Aristophane, on a entendu une fois, sur la terre, le rire inextinguible des dieux.

(*Les Deux Masques*, II, I, Calmann Lévy, éditeur.)

---

1. Homme qui s'invitait à la table des riches, et payait son écot par des plaisanteries.
2. De la taille de Gargantua, géant dont Rabelais a raconté les aventures.
3. Nom donné aux foires annuelles en Flandre et en Hollande.
4. Ce célèbre poète (450-387 av. J.-C.) a fait représenter cinquante-quatre comédies, dont onze nous sont parvenues.
5. Il ne met pas de l'ordre dans.

EUGÈNE DELACROIX

(1799-1863)

Fils d'un ancien ministre du Directoire, Eugène Delacroix naquit à Charenton, près Paris. A dix-huit ans il entra dans l'atelier du peintre classique Pierre Guérin. Mais *le Naufrage de la Méduse* (1819 de Géricault le séduisit plus que l'*Egisthe et Clytemnestre* 1817) de son maître : Delacroix prit résolument place avec son *Virgile et Dante* 1822, dans l'école romantique, qui visait à l'effet et accordait à la couleur plus d'importance qu'au dessin. *Le Massacre de Scio* (1824) était une véritable déclaration de guerre aux classiques, et bientôt quelques œuvres, alors fort contestées, mais très brillantes, firent considérer Delacroix comme le Victor Hugo de la peinture : il était le chef de l'école dite romantique. Nous n'avons pas à parler ici de ses nombreuses toiles : Delacroix ne nous appartient que comme écrivain. Il a peu écrit, mais il s'est acquis une place fort honorable parmi nos critiques d'art par les articles qu'il a publiés dans la *Revue des Deux Mondes* sur *Michel-Ange*, sur *Prudhon*, sur *Gros*, sur *Charlet*, etc., et qui ont été réunis en volume par M. Piron sous le titre de *Peintres et sculpteurs modernes*. Les *Lettres d'Eugène Delacroix* ont été recueillies et publiées par M. Philippe Burty. (Voir la fin de notre notice sur Berryer.)

LE *NAPOLÉON VISITANT LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU* DE GROS [2].

Cette peinture parut en 1808... C'est la troisième de ses grandes pages épiques, et l'une de celles qui le recommandent le plus à l'admiration. On y trouve, comme dans

1. C'est le 8 février 1807 qu'avec 54,000 hommes Napoléon battit à Eylau, dans la Prusse orientale, les 72,000 Russes du général-issime Benningsen. La victoire fut chaudement disputée, et la journée fut sanglante : près de 40,000 hommes tués ou blessés restèrent étendus sur le champ de bataille.

2. Antoine-Jean Gros, célèbre peintre d'histoire, élève de David, naquit à Paris le 16 mars 1771 ; il était fils d'un peintre en miniature. En 1796, il rencontra à Gênes Joséphine, qui s'intéressa à son talent, et sut y intéresser Napoléon. Mis en évidence par l'esquisse du *Combat de Nazareth*, Gros remporta des succès retentissants avec *la Peste de Jaffa*, *la Bataille d'Aboukir*, et le *Napoléon visitant le champ de Bataille d'Eylau*. Parmi ses autres travaux, nous citerons la *Bataille des Pyramides*, le *Départ du roi dans la nuit du 19 au 20 mars* au Salon de 1817, l'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac le 1er avril* 1815 au Salon de 1819, et les peintures de la coupole du Panthéon, qui lui valurent le titre de baron. Depuis ce moment le succès abandonna l'artiste ; l'*Hercule et Diomède* de 1835 échoua complètement ; dans la nuit du 25 au 26 juin, Gros, découragé, se noya dans un petit bras de la Seine, au pied de la colline de Meudon.

la Peste de Jaffa[1] et le *Combat d'Aboukir*[2], la même puissance d'idéalisation et cet art admirable, qui n'est connu que des maîtres, de pousser aussi loin que possible l'effet résultant de la donnée même du tableau. Ainsi, dans *la Peste de Jaffa*, la peste est partout; la voûte étouffante de la mosquée[3] semble faire planer le fléau sur toute la scène. La misère de ces gens-là n'est pas celle des gens affamés ou mourant de leurs blessures. Dans la *Bataille d'Aboukir*, les défauts mêmes du tableau, l'éclat, la dispersion de la lumière, la confusion des groupes[4], la nudité du paysage avec un grand ciel bleu et la mer tout unie pour horizon, semblent augmenter l'impression de la rage et de l'impétuosité de ces deux armées se disputant quelques arpents d'une plage aride, sous les rayons d'un soleil brûlant. Au contraire, dans la représentation de l'héroïque champ de bataille où les Français, en nombre bien inférieur, épuisés par les marches, aveuglés par la neige, et à demi noyés dans la fange et les glaces, avaient terrassé les barbares du Nord, le peintre déroule à perte de vue le morne aspect des plaines de la Pologne. Les rangs entiers des régiments tombés à leur place de bataille sont étendus

1. *La Peste de Jaffa* fut exposée au Salon de 1804 ; ce tableau représente l'intérieur de l'hôpital de Jaffa, au moment où Bonaparte visite et console les pestiférés.

2. C'est le 24 juillet 1799 que Bonaparte rejeta à la mer 18,000 janissaires qu'une flotte anglaise venait de débarquer à Aboukir près d'Alexandrie, et que Kléber lui dit dans un élan d'enthousiasme : « Général, vous êtes grand comme le monde! » Le tableau de Gros fut exposé au Salon de 1806.

3. Nom que les mahométans donnent à leurs temples.

4. Delacroix a reproché tout à l'heure à Gros, à propos du *Combat d'Aboukir*, de ne mettre pas assez d'air entre ses groupes, d'avoir des fonds insignifiants et qui ne fuient pas assez, de montrer, comme toute l'école de David, « un mépris affecté pour le clair-obscur, qui est l'art de distribuer la lumière dans les différentes parties d'une composition de manière à les faire valoir au gré de l'artiste», et de peindre des figures « trop étudiées et trop savantes pour la nudité des fonds ». Il blâme aussi dans ce tableau « la mollesse et le gigantesque outré des figures du premier plan. Gros n'a pas eu l'adresse d'en dissimuler l'importance ; elles attirent l'attention au détriment de l'action principale ; c'est la partie d'un tableau qui exige le plus d'art dans la disposition de l'effet. Mais le cheval de Murat, ce coursier qui semble celui du dieu Mars, hennissant et piétinant dans le carnage, lançant des éclairs par les yeux et couvrant son mors d'écume ; mais le cheval abattu du pacha, ce fougueux pacha lui-même et sa rage furieuse en voyant sa défaite et la fuite de ses soldats ; mais la rapidité de la charge des dragons, la lutte acharnée du Français, du Turc, de l'Arabe, du nègre, l'un s'écriant au milieu de la victoire, l'autre se tordant de rage, ou mordant l'épée qui le perce, ou serrant d'une main convulsive le sable sanglant qui semble de feu sous les pas de ces milliers de furieux ; la déroute des Ottomans, les étendards traînés dans la poussière, et les turbans des fuyards qui cherchent leur salut dans les flots, toutes ces images puissantes, entraînantes, éblouissent les yeux et l'esprit, et ne laissent guère de place à une vaine critique. Il faut suivre le peintre dans sa mêlée, il faut partager la fureur de son pacha, s'attendrir avec la jeune fille qui rend au vainqueur le sabre de son père, et en revenir encore à cet incomparable cheval de Murat, qui réunit en lui toutes les perfections de la peinture. » (*Ibid.*)

sous la neige comme des gerbes couchées uniformément dans cette cruelle moisson d'hommes. Le village d'Eylau brûle encore à droite. La garde, les restes de l'armée demeurent rangés et l'arme au bras sur ce champ de carnage. Çà et là des chevaux moribonds, secouant les frimas de la nuit, se dressent par un dernier effort sur leurs jambes affaiblies, et retombent près de leurs maîtres étendus morts. Le Russe, le Français, le Lithuanien [1], le Cosaque [2] à la barbe hérissée et chargée de glaçons, tombés l'un près de l'autre, ne présentent plus que des tas informes sous leur manteau de neige. Ici un sabre inutile près d'une main qui ne peut plus le saisir; là le canon sur son affût fracassé et enterré dans la glace avec l'artilleur, écrasé lui-même en le défendant, et dont le bras raidi l'entoure encore [3].

Ce tableau sinistre, formé de cent tableaux, semble appeler l'œil et l'esprit de tous côtés à la fois; mais ce n'est encore que le cadre de la sublime figure de Napoléon. On le voit au milieu de la toile, arrêté dans sa lugubre promenade et suivi de ses maréchaux. Une de ses mains laisse flotter les rênes de son cheval; l'autre, élevée en l'air par un geste mélancolique, semble accuser les maux de la guerre. C'est peut-être la plus belle conception de l'artiste, et aussi le portrait le plus magnifique et assurément le plus exact qu'on ait fait de Napoléon. Ce grand homme aurait dû, comme Alexandre, interdire à d'autres qu'à son peintre favori le droit de reproduire son image [4]. Gros seul a su le peindre : c'est dans ses ouvrages seulement que nos neveux trouveront le type immortel de ses traits.

(*Peintres et sculpteurs modernes* [5].)

1. La Lithuanie comprenait une partie du pays qui s'étend de Varsovie à Moscou.

2. Les Cosaques sont une peuplade qui vit sur les rives du Don et sur les bords de la mer Noire; ils forment la meilleure cavalerie légère de l'Empire russe.

3. Gros aime le détail précis; il est d'une certaine manière un réaliste; il « a osé faire de vrais morts, de vrais fiévreux... Il sait peindre la sueur qui inonde la croupe de ses chevaux au milieu de la bataille, et presque l'haleine enflammée qui sort de leurs naseaux; il vous fait voir l'éclair du sabre au moment où il s'enfonce dans la gorge de l'ennemi..... Dans *le Champ de bataille d'Eylau*, le cheval de Napoléon a les jambes visiblement mouillées et trempées de neige jusqu'au-dessus du genou. Le peintre montre dans le même tableau, auprès d'un tas de morts dont on entrevoit vaguement les formes au milieu de la fange, un fusil abandonné dont la baïonnette est tordue et couverte de petits glaçons ensanglantés. » (*Ibid.*)

4. C'est en effet à un seul peintre, Apelle, de l'île de Cos, qu'Alexandre avait accordé l'autorisation de reproduire ses traits.

5. Sous ce titre, M. Piron, exécuteur testamentaire de Delacroix, a réuni divers articles du maître, donnés autrefois à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*. M. Piron est mort lui-même avant la distribution de ce livre, qu'il réservait aux intimes de Delacroix. Le grand peintre affectait de

VITET

(1802-1873)

Peu de temps après sa sortie de l'École normale supérieure, Louis Vitet prit part avec quelques-uns de ses collègues à la rédaction du journal *le Globe*, et attira l'attention sur lui par la publication d'intéressantes scènes dramatiques, qu'il devait plus tard réunir en volumes sous le titre de *la Ligue* (1844), et faire suivre de nouvelles scènes historiques, *les Etats d'Orléans* (1849). Après 1830, il devint successivement inspecteur général des monuments historiques (ce qui l'amena à composer l'*Histoire de Dieppe* et la *Monographie de l'église de Notre-Dame de Noyon*), secrétaire général du ministère du commerce, conseiller d'Etat et député. Depuis 1845, il était membre de l'Académie française. Sa supériorité et son originalité se sont affirmées surtout dans ses nombreux ouvrages de critique artistique. Ses *Etudes sur l'histoire de l'art*, notamment celle sur *Eustache Le Sueur*, sont du plus vif intérêt.

LES ÉTUDES ANATOMIQUES PEUVENT DEVENIR UN DANGER POUR LES PEINTRES.

Un critique célèbre a dit, je crois, qu'en peinture, comme en morale, il fallait prendre garde de trop regarder sous la peau. En effet, la science anatomique a certainement plus gâté d'artistes qu'elle n'en a perfectionné. Quand on sait si bien par cœur tout ce mécanisme caché des muscles et des os, on est tenté, malgré soi, de l'accuser plus fortement que ne le permet la nature. On veut montrer ce qu'on sait, et on oublie ce qu'on voit. On risque même, à force de science, de tomber dans les plus grossiers mensonges; car il ne faut pas croire que chez un corps vivant les choses se passent de la même manière que dans un cadavre écorché: tous ces muscles, raidis par la mort, n'ont plus le même jeu, la même élasticité que lorsqu'une chaleur vivifiante les anime. Si donc vous prenez à la lettre votre anatomie, si vous vous contentez de recouvrir de chair et de peau cet écorché que vous avez dessiné avec tant de soin et d'exactitude, vous faites un être fantastique [1], qui n'est ni vivant ni mort, qui ne peut ni marcher ni agir. La science des amphithéâtres ne

dédaigner ses articles ; il écrivait, justement à propos de cette étude sur Gros, dans une lettre à M. Charles de Mornay, le 8 août 1848 : « Je vis sans rien faire, sauf mon maudit article. A présent que j'en suis hors, je m'étonne d'avoir pu en venir à bout. » *Lettres d'Eugène Delacroix* recueillies et publiées par M. Philippe Burty, nouvelle édition (1880), Charpentier, éditeur.)

1 .De fantaisie, tiré de votre imagination.

doit être pour le peintre qu'un moyen de mieux observer la nature vivante, et de ne pas se tromper sur certains effets que la superficie des corps n'indique pas toujours clairement; mais si le moyen devient le but, vous ne pouvez plus produire que de soi-disant figures humaines, aussi étranges dans leurs formes qu'inanimées dans leurs mouvements. Telle devait être la destinée de presque tous ces peintres qui, sur les traces de Michel-Ange[1], allaient transformer leur pinceau en scalpel.

(*Études sur l'histoire de l'art*, 3e série, *Eustache Le Sueur*[2], I, Calmann Lévy, éditeur.)

REMBRANDT[3].

On a tout dit sur ce grand magicien, et les miracles de sa palette ne sont depuis deux siècles un secret pour personne. Je me demande seulement si tout le monde estime à quel point il est original, si son vrai rang parmi les coloristes est suffisamment établi, car non seulement il est au niveau des plus grands, mais il est unique en son genre. Son procédé n'est celui de personne. Cette manière de ne rien dessiner, de n'accuser aucun contour, de n'arrêter aucune silhouette[4] et cependant de tout mettre en saillie, de donner à tout sa rondeur, de tout enlever, soit en vigueur, soit en clair, par des épaisseurs raboteuses, par d'audacieux empâtements mêlés, on ne sait comment, aux plus subtiles[5] dégradations, aux passages les plus imperceptibles de l'ombre et de la lumière, sorte de jeu mystérieux que la seule nature avait connu jusque-là, c'est quelque chose qu'il a trouvé tout seul, sans maître, sans exemple, sans autre guide qu'un instinct de génie. Assurément Rubens[6] est, lui aussi, profondément

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIIIe *siècle* notre extrait de Maury.

2. Eustache Le Sueur (1615-1655) a été surnommé *le Raphaël français*. Le Louvre possède les vingt-deux tableaux qui composent son admirable *Vie de saint Bruno*.

3. Célèbre peintre et graveur hollandais, né en 1606, mort en 1699.

4. Le Dictionnaire de Littré explique, d'après le *Journal officiel* du 29 août 1869, comment ce mot est entré dans notre langue : « Le château de Bry-sur-Marne fut construit en 1750 par Étienne de Silhouette..... Une des principales distractions de ce seigneur consistait à tracer une ligne autour de l'ombre d'un visage, afin d'en voir le profil dessiné sur le mur; plusieurs salles de son château avaient les murailles couvertes de ces sortes de dessins que l'on appelle des silhouettes, du nom de leur auteur, dénomination qui est toujours restée. »

5. Le premier sens de *subtil* est : fin, menu, délié.

6. Rubens, fils d'un échevin d'Anvers persécuté par le duc d'Albe, naquit en 1577, dans le duché de Nassau, et mourut comblé de richesses et d'honneurs en 1640. Il a laissé près de 1300 toiles; les plus belles se trouvent au musée et dans la

original, sa touche se distingue entre mille, ses tableaux se reconnaissent d'aussi loin qu'on les voit; mais ce qui fait son originalité, c'est son exécution, son tour de main, si j'ose ainsi parler : ce n'est pas son système d'imitation. Ce système est au fond semblable, ou peu s'en faut, à celui d'autres grands coloristes de tous les temps et de tous les pays, Vénitiens ou Espagnols, tandis que, chez Rembrandt, c'est le principe même de sa peinture, c'est le système, aussi bien que le faire, qui porte son cachet, qui n'est qu'à lui, et qui le place à part, tout à la fois comme le plus réel et le plus fantastique des peintres[1].

(*Ibid., les Peintres flamands et hollandais.*)

CHARLES BLANC

(1813-1882)

Charles Blanc s'adonna d'abord à la gravure, puis il rédigea des articles de critique d'art dans plusieurs journaux. Il fut à deux reprises directeur des beaux-arts, de 1848 à 1852 et de 1870 à 1873. L'Académie des beaux-arts l'appela à elle en 1868, et l'Académie française en 1876. Enfin un décret du 26 mars 1878 le nomma professeur d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France. Des publications nombreuses et considérables assurent sa réputation : l'*Histoire des peintres français au dix-neuvième siècle* (le premier volume seul a paru en 1845), les *Peintres des fêtes galantes* (1853), l'*Œuvre de Rembrandt* (1853), le *Trésor de la curiosité* (2 vol.), la *Grammaire des arts du dessin* (1867)

cathédrale d'Anvers (*Communion de saint François d'Assise, Assomption, Élévation de la croix, Descente de croix*, etc.). Rubens a peint pour Marie de Médicis vingt et un tableaux allégoriques qui forment une des plus précieuses galeries de notre musée du Louvre.

1. Il est à propos de reproduire ici quelques lignes consacrées par Charles Blanc dans sa *Grammaire des arts du dessin* (III, v) aux *Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt : « Rembrandt a été..... le Shakespeare de la peinture. L'Évangile lui a inspiré plusieurs fois des idées de génie qui n'ont été rendues par aucun contour et ne sont indiquées que par l'insaisissable expression de la lumière. Il existe de ce grand peintre un dessin rapide, lavé au bistre, qui représente la Cène du Christ à Emmaüs. L'artiste a voulu traduire le passage de l'Ecriture où il est dit : « Alors leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent, *mais il disparut de devant eux.* » La figure du Christ est absente, en effet, dans le dessin de Rembrandt, et sur le siège d'où elle vient de disparaître, on ne voit plus qu'une lueur fantastique et mystérieuse. Étonnés, effrayés de la disparition de leur convive et de l'apparition de cette lumière, les deux disciples dévorent des yeux le siège vide et illuminé où tout à l'heure ils ont touché la main d'un ami, entendu sa voix et rompu le pain avec lui. N'est-ce pas un trait de sublime que cette lueur impalpable exprimant tout à coup un Dieu disparu, un Dieu invisible? » (Renouard, éditeur, 6, rue de Tournon Paris,

Ingres, sa vie et ses ouvrages (1870), les *Artistes de mon temps* (1876), *Voyage de la Haute-Egypte* (1876), et la *Grammaire des arts décoratifs*, l'œuvre de prédilection de Charles Blanc, que la mort lui laissa à peine le temps d'achever. Charles Blanc est encore le principal auteur de la considérable *Histoire des peintres de toutes les écoles* (1849-1875, en 14 volumes in-4°, où il a écrit notamment dans cet ouvrage l'*Introduction à l'histoire de la peinture hollandaise*, qui est, dans ce genre, un véritable chef-d'œuvre); enfin il a été de 1859 à 1870 rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, et a donné au *Temps* de nombreux articles de critique d'art. Mais la *Grammaire des arts du dessin* est son œuvre capitale; c'est, disait M. Pailleron en prenant possession du fauteuil de Charles Blanc à l'Académie française, « son véritable monument, son testament de critique. Ce qu'il a écrit avant ce livre me semble l'avoir été pour le préparer; ce qu'il a écrit après, pour le compléter : l'homme et l'œuvre sont là tout entiers. »

LES BERGERS D'ARCADIE DE NICOLAS POUSSIN[1].

Nicolas Poussin a rencontré le sublime, quand il a conçu un de ses tableaux les plus célèbres, *les Bergers d'Arcadie*. Dans une contrée agreste, coupée de bocages, séjour de bonheur chanté par les poètes, d'heureux pasteurs, en promenant leurs amours, ont découvert sous un bouquet d'arbres un tombeau avec cette inscription à demi effacée : *Et in Acardiâ ego* (et moi aussi, je vivais en Arcadie). Cette parole sortie de la tombe assombrit les visages et fait expirer le sourire sur toutes les lèvres; une jeune femme, nonchalamment appuyée sur l'épaule de son amant, demeure muette, pensive, et semble prêter l'oreille à cet avertissement du cadavre. L'idée de la mort a aussi plongé dans la rêverie un jeune berger qui est accoudé sur la tombe, la tête inclinée, tandis que le plus vieux des pasteurs montre du doigt les caractères qu'il vient de découvrir. Le profond paysage qui achève ce tableau tranquille et silencieux fait voir des feuillages roux sur des rochers arides, des monticules qui vont se mêler à un horizon vague, et l'on aperçoit au loin quelque chose d'incertain qui ressemble à la mer. Ce qu'il y a de sublime dans cette peinture est justement ce qu'on n'y voit point : c'est la pensée qui plane au-dessus, c'est l'émotion inattendue que reçoit l'âme du spectateur, transportée

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* une note du morceau de Fénelon sur la *Littérature à la fin du* XVII^e^ *siècle*.

subitement, au delà du tombeau, dans l'infini de l'inconnu[1].

(*Grammaire des arts du dessin*, livre III, chap. VI. Renouard, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris.)

TÖPFFER

(1799-1846)

Rodolphe Töpffer, fils d'un peintre genevois, se destina d'abord à la peinture ; obligé de renoncer au pinceau à la suite d'une maladie des yeux, il ouvrit à Genève un pensionnat, et, en 1833, fut nommé à la chaire de belles-lettres de l'Académie de Genève. Il a écrit d'aimables nouvelles, que Xavier de Maistre a beaucoup contribué à faire connaître en France : *la Bibliothèque de mon oncle* (1832), *le Presbytère* (1833), les *Nouvelles Genevoises* (1841), *Rosa et Gertrude* (1846). On lui doit aussi des *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (1839), un *Essai de Physiognomonie* (1845), et d'intéressants *Voyages en zigzag* (1843-1853), dans lesquels il raconte avec humour des excursions entreprises, au temps des vacances, avec ses élèves ; son crayon spirituel a illustré de caricatures amusantes et de fins croquis ces deux volumes. Töpffer s'est amusé aussi à dessiner des albums burlesques : *M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *M. Pencil*, *M. Cryptogame*, etc. Töpffer, qu'on a pu appeler *le Nodier de la Suisse*, est un des meilleurs représentants de cette école de Genève, qui a gardé dans sa langue un certain nombre de tours archaïques apportés en Suisse par les protestants venus de France.

---

1. Il serait facile de détacher de la *Grammaire des arts du dessin* toute une série de jugements excellents sur les peintres illustres ; contentons-nous de reproduire ici quelques lignes sur La Tour (1703-1788) : « En fait de pastel, le vrai modèle, c'est La Tour. Il est suave sans mollesse, il finit jusqu'au bout et il reste léger. Ses touches indicatives, osées, exagérées de près, sont d'une vérité frappante à la distance voulue. Quand on a l'œil sur la toile, on dirait d'un assemblage fortuit de larges hachures et d'épaisses traînées de lumières ; mais si l'on recule de trois ou quatre pas, on retrouve à travers ces badinages du crayon, dont la familiarité est calculée, tous les accents et tous les accidents de la vie. Les yeux sont humides, les lèvres remuent, les narines respirent, les cheveux poudrés se soulèvent, et quelques touches de blanc posées sur le front, étendues sur les pommettes, frappées sur les os et les cartilages du nez, en font sentir sans dureté les plans en relief, tandis que les tournants se reflètent et conduisent l'œil dans l'espace qui sépare la tête de son fond. Rarement La Tour se sert de son doigt, autrement que pour incruster dans le papier sa poussière de couleurs. Le fondu et l'accord de ses teintes, il les obtient par une juxtaposition savante, et, les laissant se marier d'elles-mêmes, il les applique juste, hardiment, avec sûreté, et il ne les tourmente plus. De là cette vivacité amusante, cette tenue, ce mélange de fermeté et de souplesse, qui faisaient dire au baron Gérard, montrant une tête ébauchée de La Tour : « On nous pilerait tous dans un mortier, Gros, Girodet, Guérin, moi, tous les G, qu'on ne tirerait pas de nous le morceau que voici. » (*Ibid.*, ch. XV.)

LES GONDOLES A VENISE[1].

Le ciel s'embrase peu à peu des feux du soir, et cette mer qui est sous nos fenêtres prend insensiblement une teinte d'azur légèrement rosée, dont le riant et pur éclat se reflète dans l'âme en secrète et sereine allégresse. En même temps tout se ranime sur les flots, et autour des bâtiments plus gros qui stationnent çà et là, pittoresquement ombragés de lambeaux de voiles et de nattes dressées, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulière à Venise, est une sorte de longue et basse péniche[2] dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalousies[3] qui abrite un divan[4] commode. A l'avant la proue se redresse en une plaque de métal, dont la forme, comme celle du col de cygne, est élégante et fière, tandis que sur l'arrière un seul homme, debout, et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalet, fait voler la galère, la dirige avec une habile témérité sur les étroits passages, tourne les obstacles, rase, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne heurte, et semble n'être, lui et sa gondole tout ensemble, que le plus agile dauphin[5] de ces parages. L'on s'habitue sans doute à ne remarquer plus tant de délicate adresse et d'audacieuse précision; mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'amusante surprise. Et telle est la confiance qu'inspirent de si habiles mariniers, qu'après avoir pu craindre cent fois un très désagréable naufrage on finit bientôt par s'abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brin de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

(*Premiers Voyages en zigzag, Voyage à Venise* (1842), 21e journée, Garnier frères, éditeurs.)

MONSIEUR ET MADAME TAPET.

Nous descendons à l'hôtel de la Poste[6]; cette auberge, autrefois célèbre par la quantité de rats qui y entrete-

1. Voir nos extraits de mesdames de Staël et Cottin.
2. On appelle *péniche* un canot léger, qui marche rapidement à la voile.
3. Treillis de bois à travers lequel on peut voir sans être vu.
4. Sorte de sofa; lit de repos, qui peut aussi servir de siège à plusieurs personnes.
5. Voir plus loin nos extraits de Lacépède.
6. A Saint-Gingolph, sur le lac de Genève.

naient un diurne et nocturne vacarme, a été remise à neuf, et elle offre aujourd'hui aux voyageurs un logis aussi propre et bien tenu qu'il est admirablement situé. Il nous souvient d'y avoir séjourné un mois, il y a juste vingt-sept ans. Elle était tenue alors par madame et monsieur Tapet, une paire d'époux comme on n'en voit plus ; tous deux massifs, corpulents, engraissés de tout ce dont ils pouvaient amaigrir le malheureux voyageur que la détresse ou la nuit forçait de se réfugier dans leur antre. M. Tapet, pour en être plus au frais, ne portait ni habit ni gilet, en sorte que l'on en voyait mieux les richesses de ses trois mentons et les avant-propos de sa panse colossale : madame Tapet, de son côté, était toujours dans le simple appareil d'une beauté [1] qui n'a pas eu le temps de promener l'ivoire sur sa tête, ni d'ajuster avec un scrupule suffisamment oriental les replis de sa tunique. Toujours à table au milieu de leurs rats, ils mangeaient leur plus gras, buvaient leur meilleur, avalaient revenus, capital et emprunts, et, chose drôle, ils voyaient la cause de leur ruine et le discrédit de leur auberge, non point dans leur façon de s'y prendre, mais dans la guerre, dans les alliés, dans l'armée de la Loire [2], dans l'Orient et l'Occident. C'est au reste ce que nous voyons tous les jours, rien qu'en ouvrant les yeux. Combien de gens, en effet, qui, ne sachant ni ne voulant ramer, s'en prennent au ciel et aux hommes de ce que leur barque ne remue ! Combien qui, n'ayant su ni mener leurs affaires, ni modérer leurs dépenses, ni se faire, par une laborieuse et économe activité, une jolie aisance, une condition honorée, une position toujours flatteuse, bien que modeste, quand on se l'est acquise par l'ordre, le travail et la moralité, s'en prennent au gouvernement, à sa constitution, à ceci ou à cela, jamais à eux-mêmes ! Combien qui, s'ils ne sont pas les premiers, les plus riches, les plus flattés ou les plus considérés de l'endroit, s'imaginent de bien bonne foi que cela tient au mode d'élec-

1. Imitation plaisante de deux vers fameux de Racine (*Britannicus*, II, II)

Belle sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

2. Après la bataille de Waterloo, l'armée de Napoléon, en 1815, dut s'éloigner de Paris et se retirer derrière la Loire ; elle ne tarda pas d'ailleurs à être licenciée, bien qu'elle ait consenti à prendre la cocarde blanche, comme le futur maréchal Bugeaud l'écrit de Saint-Symphorien à sa sœur Phillis (*Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance*. Firmin Didot, éditeur). Cette armée fut appelée *l'armée de la Loire* ; les journaux royalistes, quand ils en parlaient, disaient plus volontiers : *les brigands de la Loire*.

tion, ou à l'inamovibilité des fonctionnaires, ou à la constitution de la chambre municipale! Feu M. Tapet ressemblait parfaitement à ces gens-là, seulement il était plus corpulent, moins morose, et, s'il ne se trouvait pas très satisfait d l'état de ses affaires, du moins il aimait sa condition et ne jalousait personne.

(*Premiers Voyages en zigzag, Le Tour du Lac en quatre journées* (1841). Garnier frères, éditeurs.)

GÉRARD DE NERVAL

(1808-1855)

Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval, un des plus ardents parmi les romantiques, débuta dans la littérature par un volume de vers, *Elégies nationales et Satires politiques* (1827); puis il traduisit le *Faust* de Gœthe (1828); Gœthe lut cette traduction, et en témoigna au jeune poète sa satisfaction. Gérard de Nerval a laissé des voyages et des récits, écrits avec distinction et avec élégance : *Voyage en Orient*, 2 vol. (1848), *Contes et facéties* (1852), etc., et plusieurs opéras comiques, comédies, drames ou adaptations de drames, comme *Piquillo* (1837), *Tartuffe chez Molière*, l'*Alchimiste* (1839) en collaboration avec Alexandre Dumas, *Misanthropie et Repentir*, traduit de Kotzebue (1761-1819), le *Chariot d'enfant* (1850), traduit de l'indien en collaboration avec le poète Méry, et l'*Imagier de Harlem* (1852) avec Méry et Lopez. Gérard de Nerval partagea également avec Th. Gautier le feuilleton dramatique de *la Presse*. Mais la folie troubla sa vie aventureuse, et le conduisit au suicide. Il se pendit dans la nuit du 25 janvier 1855, rue de la Vieille-Lanterne, avec un cordon de tablier de cuisine qu'il prenait pour la ceinture de madame de Maintenon (Voir les *Souvenirs littéraires* de M. Maxime du Camp). Il laissait une nouvelle, *Amélia ou le Rêve et la Vie*, où l'on peut saisir sur le vif la génération des conceptions délirantes, et qui fournit à la pathologie mentale des notions qu'elle trouverait difficilement ailleurs avec le même degré de précision.

UNE NOCE AUX FLAMBEAUX AU CAIRE [1].

Le cortège avançait fort lentement, au son mélancolique d'instruments imitant le bruit obstiné d'une porte qui grince

1. C'est vers l'an 960 que le Caire fut fondé par les califes Fatimites, qui envahirent l'Egypte.

ou d'un chariot qui essaie des roues neuves. Les coupables de ce vacarme marchaient au nombre d'une vingtaine, entourés d'hommes qui portaient des lances à feu. Ensuite venaient des enfants chargés d'énormes candélabres, dont les bougies jetaient partout une vive clarté. Les lutteurs [1] continuaient à s'escrimer pendant les nombreuses haltes du cortège ; quelques-uns, montés sur des échasses et coiffés de plumes, s'attaquaient avec de longs bâtons ; plus loin, des jeunes gens portaient des drapeaux et des hampes surmontées d'emblèmes et d'attributs dorés, comme on en voit dans les triomphes romains ; d'autres promenaient de petits arbres décorés de guirlandes et de couronnes, resplendissants en outre de bougies allumées et de lames de clinquant, comme des arbres de Noël. De larges plaques de cuivre doré, élevées sur des perches et couvertes d'ornements repoussés [2] et d'inscriptions, reflétaient çà et là l'éclat des lumières. Ensuite marchaient les chanteuses (*oualems*) et les danseuses (*ghavasies*), vêtues de robes de soie rayées, avec leur tarbouch [3] à calotte dorée et leurs longues tresses ruisselantes de sequins [4]. Quelques-unes avaient le nez percé de longs anneaux, et montraient leurs visages fardés de rouge et de bleu, tandis que d'autres, quoique chantant et dansant, restaient soigneusement voilées. Elles s'accompagnaient en général de cymbales, de castagnettes et de tambours de basque. Deux longues files d'esclaves marchaient ensuite, portant des coffres et des corbeilles où brillaient les présents faits à la mariée par son époux et par sa famille ; puis le cortège des invités, les femmes au milieu, soigneusement drapées de leurs longues mantilles noires et voilées de masques blancs, comme des personnes de qualité, les hommes richement vêtus, car ce jour-là, me disait le drogman [5], les simples *fellahs* [6] eux-mêmes savent se procurer des vêtements convenables. Enfin, au milieu d'une éblouissante clarté de torches, de candélabres et de pots-à-feu [7],

1. Gérard de Nerval nous a expliqué plus haut ce que c'était que ces lutteurs : « Des hommes presque nus, couronnés comme des lutteurs antiques, combattaient au milieu de la foule avec des épées et des boucliers, mais ils se bornaient à frapper le cuivre avec l'acier en suivant le rythme de la musique, et, se remettant en route, recommençaient plus loin le même simulacre de lutte. »
2. En relief.
3. Voir dans nos extraits de Théophile Gautier la pièce intitulée : *Ce que disent les hirondelles.*
4. Pièces d'or.
5. L'interprète.
6. Les paysans.
7. Ou falots.

s'avançait lentement le fantôme rouge que j'avais entrevu déjà, c'est-à-dire la nouvelle épouse (*el arouss*), entièrement voilée d'un long cachemire[1] dont les palmes tombaient à ses pieds, et dont l'étoffe assez légère permettait sans doute qu'elle pût voir sans être vue. Rien n'est étrange comme cette longue figure qui s'avance sous son voile à plis droits, grandie encore par une sorte de diadème pyramidal éclatant de pierreries. Deux matrones vêtues de noir la soutiennent sous les coudes, de façon qu'elle a l'air de glisser lentement sur le sol ; quatre esclaves tendent sur sa tête un dais de pourpre, et d'autres accompagnent sa marche avec le bruit des cymbales et des tympanons[2].

(*Œuvres complètes*, t. II. *Voyage en Orient*, t. I, Calmann Lévy, éditeur.)

EUGÈNE FROMENTIN

(1820-1876)

Eugène Fromentin, né à la Rochelle, vint à Paris pour faire son droit, puis, cédant à sa vocation pour la peinture, entra dans l'atelier de M. Louis Cabat. Il partit bientôt pour l'Algérie, où il séjourna de 1842 à 1846. Il en revint avec une foule d'études, et donna un grand nombre de toiles fort estimées. Outre des croquis et des dessins, il rapportait d'Algérie des notes qui lui servirent à rédiger deux volumes très appréciés pour la richesse des descriptions, la vivacité de la couleur et la précision du style : *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel*

1. Étoffe très fine, faite avec le poil des chèvres du petit Thibet, et dont les dessins ont quelque ressemblance avec les palmes.

2. Gérard de Nerval vient de nous apprendre dans le chapitre précédent qu'un « groupe confus de femmes en vêtements bleus fermait la marche en poussant à chaque station un gloussement criard du plus singulier effet. » — Les poésies de Gérard de Nerval ont un tour très personnel ; on en pourra juger par cette jolie *Fantaisie* (*Poésies complètes, Odelettes rythmiques et lyriques*, p. 220, Calmann Lévy, éditeur, 1877, t. VI des *Œuvres complètes*)

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber (*Webre*).
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens de l'entendre,
Je deux cents ans mon âme rajeunit,
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit;

Puis un château de brique à coins de pierres,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue, — et dont je me souviens ! (1831.)

(1858). Il les fit suivre d'un roman, *Dominique* (1863), rempli d'un charme pénétrant et délicat, et d'études sur les *Maîtres d'autrefois* (1870), qui placent Fromentin parmi les maîtres de la critique d'art contemporaine

---

LA VALLÉE DU CHÉLIFF [1].

D'jelfa [2], 31 mai 1853.

Cette vallée, ou plutôt cette plaine inégale et caillouteuse, coupée de monticules, et ravinée par le Chéliff, est à coup sûr un des pays les plus surprenants qu'on puisse voir. Je n'en connais pas de plus singulièrement construit, de plus fortement caractérisé, et, même après Boghari [3], c'est un spectacle à ne jamais oublier.

Imagine un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles ; une terre marneuse [4], polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu ; sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon ; des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux ; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain; quelquefois, un morne [5] bizarre, encore plus désolé, si c'est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe [6] tombé là sur un amas de silex en

1. Le Chéliff, le plus important des cours d'eau de l'Algérie, parcourt toute la région des plateaux avant de descendre dans le Tell, et se jette dans la Méditerranée près de Mostaganem, dans la province d'Oran.

2. Chef-lieu des Ouled-Navl, à plus de cinquante lieues de Boghar, et à trente-deux lieues environ d'El-Aghouat, près de l'O. Djedi, dans le Sahara algérien.

3. Petit village, perché sur un rocher, en face de Boghar, « posé sur sa montagne pointue, comme une tache grisâtre parmi des massifs verts..... Géographiquement, le Sahara commence à Boghar; c'est-à-dire que là finit la région montagneuse des terres cultivables, qu'on appelle le *Tell*. »

4. La marne est un mélange de calcaire, d'argile et de sable.

5. Nom donné dans les colonies françaises à des montagnes peu élevées : « On aperçoit, sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île. » (Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.)

6. On appelle aérolithes des composés pierreux qui viennent du au delà de l'atmosphère, et tombent avec fracas sur notre planète. Schreiber a calculé qu'il y avait sur toute la surface du globe deux chutes d'aérolithes par jour. Quelques-uns de ces blocs sont énormes; on croit reconnaître un aérolithe dans une masse de fer pesant trois cents quintaux, que l'on a trouvée dans l'Amérique

fusion : — et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré [1], mais exactement couleur de peau de lion.

Quant au Chéliff, qui, quarante lieues plus avant dans l'ouest, devient un beau fleuve pacifique et bienfaisant, ici c'est un ruisseau tortueux, encaissé, dont l'hiver fait un torrent, et que les premières ardeurs de l'été épuisent jusqu'à la dernière goutte. Il s'est creusé dans la marne molle un lit boueux qui ressemble à une tranchée, et, même au moment des plus fortes crues, il traverse sans l'arroser cette vallée misérable et dévorée de soif. Ses bords taillés à pic sont aussi arides que le reste ; à peine y voit-on, accrochés à l'intérieur du lit et marquant le niveau des grandes eaux, quelques rares pieds de lauriers-roses, poudreux, fangeux, salis, et qui expirent de chaleur au fond de cette étroite ornière, incendiée par le soleil plongeant du milieu du jour.

D'ailleurs, ni l'été, ni l'hiver, ni le soleil, ni les rosées, ni les pluies qui font verdir le sol sablonneux et salé du désert lui-même ne peuvent rien sur une terre pareille. Toutes les saisons lui sont inutiles ; et de chacune d'elles elle ne reçoit que des châtiments.

Nous mîmes trois heures à traverser ce pays extraordinaire, par une journée sans vent et sous une atmosphère tellement immobile que le mouvement de la marche n'y produisait pas le plus petit souffle d'air. La poussière soulevée par le convoi se roulait sans s'élever sous le ventre de nos chevaux en sueur. Le ciel était, comme le paysage, splendide et morne ; de vastes nuées couleur de cuivre y flottaient pesamment dans un azur douteux, aussi fixes et presque aussi fauves que le paysage lui-même.

Rien de vivant, ni autour de nous, ni devant nous, ni nulle part ; seulement, à de grandes hauteurs, on pouvait, grâce au silence, entendre par moments des bruits d'ailes et des voix d'oiseaux : c'étaient de noires volées de corbeaux, qui tournaient en cercle autour des mornes les plus élevés, pareilles à des essaims de moucherons, et d'innombrables bataillons d'oiseaux blanchâtres aux ailes pointues, ayant à peu près le vol et le cri plaintif des courlis [2]. De loin en loin,

méridionale, au centre d'une contrée où il n'y a ni mine de fer, ni montagne, ni pierre. (Voir Littré, *la Science au point de vue philosophique*, III, *les Étoiles filantes.*)

1. On appelle *bistre* une sorte de suie cuite et détrempée avec laquelle on peint au lavis.

2. On l'appelle aussi courlieu : « Le corlys est oyseau d'aussi grande corpu-

un aigle, au ventre rayé de brun, des gypaëtes[1] tachés de noir et de gris clair, traversaient lentement cette solitude, l'interrogeant d'un œil tranquille, et, comme des chasseurs fatigués, regagnaient les montagnes boisées de Boghar.
(*Un Été dans le Sahara*, 4e édit., p. 39-42, Plon et Cie, éditeurs.)

L'OMBRE DES PAYS DE LUMIÈRE.

El-Aghouat[2], juin 1853.

Une remarque de peintre, que je note en passant, c'est qu'à l'inverse de ce qu'on voit en Europe, ici les tableaux se composent dans l'ombre avec un centre obscur et des coins de lumière. C'est, en quelque sorte, du Rembrandt[3] transposé; rien n'est plus mystérieux.

Cette ombre des pays de lumière, tu la connais. Elle est inexprimable : c'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré; on dirait une eau profonde. Elle paraît noire, et, quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair. Supprimez le soleil, et cette ombre elle-même deviendra du jour. Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde atmosphère qui fait évanouir les contours. Regardez-les maintenant qu'elles y sont assises; les vêtements blanchâtres se confondent presque avec les murailles; les pieds nus marquent à peine sur le terrain, et, sauf le visage qui fait tache en brun au milieu de ce vague ensemble, c'est à croire à des statues pétries de boue et, comme les maisons, cuites au soleil. Par moments seulement, un pli qui se déplace, un geste rappelant la vie, un filet de fumée qui s'échappe des lèvres d'un fumeur de *tekrouri* et l'enveloppe de nébulosités mouvantes, révèlent une assemblée de gens qui se reposent.
(*Ibid.*, p. 156-157, Plon et Cie, éditeurs.)

LE SAHARA.

El-Aghouat, juin 1853.

Les Sahariens adorent leur pays, et, pour ma part, je serais bien près de justifier un sentiment si passionné, sur-

lence comme une aigrette (héron blanc); il a gagné son nom françois de son cri; car en volant il prononce corlieu. » (Belon, *De la nature des oiseaux*, IV, 12, cité dans le *Dictionnaire* de Littré.)

1. Oiseaux de proie, qui, comme leur nom l'indique (γύψ, vautour, ἀετός, aigle) tiennent du vautour et de l'aigle.

2. Ville du Sahara algérien, le poste le plus avancé dans le sud de la province d'Alger.

3. Voir nos extraits de Vitet.

tout quand s'y mêle l'attachement au sol natal. Les étrangers, ceux du nord, en font au contraire un pays redoutable, où l'on meurt de nostalgie [1], quand ce n'est pas de chaleur où de soif. Quelques-uns s'étonnent de m'y voir, et, presque unanimement, on me détournait de m'y arrêter plus de quelques jours, sous peine d'y perdre mon temps, ma peine, ma santé, et, ce qui est pis, tout mon bon sens. Au demeurant, ce pays, très simple et très beau, est peu propre à charmer, je l'avoue; mais, si je ne me trompe, il est aussi capable d'émouvoir fortement que n'importe quelle contrée du monde. C'est une terre sans grâce, sans douceurs, mais sévère, ce qui n'est pas un tort, et dont la première influence est de rendre sérieux, effet que beaucoup de gens confondent avec l'ennui. Un grand pays de collines expirant dans un pays plus grand encore et plat, baigné d'une éternelle lumière; assez vide, assez désolé pour donner l'idée de cette chose surprenante qu'on appelle le désert; avec un ciel toujours à peu près semblable, du silence, et, de tous côtés, des horizons tranquilles. Au centre, une sorte de ville perdue [2], environnée de solitude; puis un peu de verdure, des îlots sablonneux, enfin quelques récifs de calcaires [3] blanchâtres ou de schistes [4] noirs, au bord d'une étendue qui ressemble à la mer [5]; — dans tout cela, peu de variété, peu d'accidents, peu de nouveautés, sinon le soleil qui se lève sur le désert et va se coucher derrière les collines, toujours calme, dévorant sans rayons; ou bien des bancs de sable qui ont changé de place et de forme aux derniers vents du sud. De courtes aurores, des midis plus longs, plus pesants qu'ailleurs,

1. Mal du pays, ou, plus exactement, *mal du retour*.
2. El-Aghouat.
3. On appelle *calcaires* des roches composées de carbonate de chaux; ce que nous appelons *marbre* n'est autre chose que le calcaire primitif.
4. On donne le nom de *schistes* à toutes les pierres qui se sépare naturellement par feuillets.
5. Comparer le début de la belle pièce de M. Leconte de Lisle intitulée *Les Éléphants*.

> Le sable rouge est comme une mer sans limite.
> Et qui flambe, muette, affaissée en son lit;
> Une ondulation immobile remplit
> L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.
>
> Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
> Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
> Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
> Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.
>
> Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
> L'air épais où circule un immense soleil;
> Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil
> Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.
>
> Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs...

presque pas de crépuscule ; quelquefois une expansion soudaine de lumière et de chaleur, des vents brûlants qui donnent momentanément au paysage une physionomie menaçante et qui peuvent produire alors des sensations accablantes; mais, plus ordinairement, une immobilité radieuse, la fixité un peu morne du beau temps, enfin une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses, et des choses, avoir passé dans les visages[1].

La première impression qui résulte de ce tableau ardent et inanimé, composé de soleil, d'étendue et de solitude, est poignante et ne saurait être comparée à aucune autre. Peu à peu cependant, l'œil s'accoutume à la grandeur des lignes, au vide de l'espace, au dénûment de la terre, et si l'on s'étonne encore de quelque chose, c'est de demeurer sensible à des effets aussi peu changeants, et d'être aussi vivement remué par les spectacles en réalité les plus simples.

(*Un été dans le Saharah*, p. 182-184, Plon et C^ie^, éditeurs.)

LA MATINÉE A EL-AGHOUAT.

Juin 1853.

A cette heure-là[2], le pays tout entier est rose, d'un rose vif avec des fonds fleur de pêcher; la ville est criblée de points d'ombre, et quelques petits marabouts[3] blancs, répandus sur la lisière des palmiers, brillent assez gaiement dans cette morne campagne qui semble, pendant un court moment de fraîcheur, sourire au soleil levant. Il y a dans l'air de vagues bruits et je ne sais quoi de presque chantant qui fait comprendre que tous les pays du monde ont le réveil joyeux.

Alors, et presque à la même minute, tous les jours, on entend arriver du sud d'innombrables chuchotements d'oi-

1. Un peu plus loin (p. 224), Fromentin nous peindra une nuit dans le Sahara : « La nuit était admirable, calme, chaude, ardemment étoilée comme une nuit de canicule ; c'était, depuis l'horizon jusqu'au zénith, le même scintillement partout, et comme une sorte de phosphorescence confuse au milieu de laquelle étincelaient de grands astres blancs et couraient d'innombrables météores, quelques-uns avec tant d'éclat, que mon cheval secouait la tête, inquiété par ces traînées de feu. Il n'y avait dans l'air immobile ni mouvement ni bruit, mais je ne sais quel murmure indéfinissable qui venait du ciel et qu'on eût dit produit par la palpitation des étoiles. »

2. Un peu après le lever du soleil.

3. Les Arabes appellent *marabouts* des *religieux* qui se consacrent à l'enseignement de la foi ; par extension, les Français ont donné le nom de *marabouts* aux petites mosquées desservies par les *marabouts* et aux tombeaux des *marabouts*.

seaux. Ce sont les *gangas*[1] qui viennent du désert et vont boire aux sources. Ils passent au-dessus de la ville, divisés par bandes, et, pour ainsi dire, par petits bataillons. Ils ont le vol rapide ; on distingue le battement précipité de leurs ailes aiguës, et leur cri bizarre et tumultueux se ralentit ou s'accélère avec leur vol. J'éprouve une émotion véritable à reconnaître de loin leur avant-garde ; je compte les légions qui se succèdent ; il y en a presque toujours le même nombre ; ils filent toujours dans le même sens, du sud au nord, et m'arrivent par la diagonale de la ville. Leur plume, colorée par le soleil, couvre un moment le ciel bleu de paillettes lumineuses ; je les suis de l'œil du côté de Rass-el-Aïoun[2] ; je les perds de vue quand ils ont atteint la moitié de l'oasis ; mais je continue souvent de les entendre jusqu'au moment où la dernière bande est descendue à l'abreuvoir. Il est alors six heures et demie. Une heure après, les mêmes cris se réveillent tout à coup dans le nord ; les mêmes bandes repassent une à une sur ma tête, dans le même ordre, en nombre égal, et, l'une après l'autre, regagnent leurs plaines désertes ; cette fois seulement, au lieu de cesser brusquement, le bruit s'affaiblit, diminue, et par degrés s'évanouit dans le silence. — On peut dire que la matinée est finie ; et la seule heure à peu près riante de la journée s'est écoulée entre l'allée et le retour des *gangas*. Le paysage, de rose qu'il était, est déjà devenu fauve ; la ville a beaucoup moins de petites ombres ; elle devient grise à mesure que le soleil s'élève ; à mesure qu'il s'éclaire davantage, le désert paraît s'assombrir ; ses collines seules restent rougeâtres. S'il y avait du vent, il tombe ; des exhalaisons chaudes commencent à se répandre dans l'air, comme si elles montaient des sables. Deux heures après, on entend sonner la retraite ; tout mouvement cesse à la fois, et au dernier son du clairon, c'est le midi qui commence.

(*Un été dans le Sahara*, p. 186-188, Plon et C^ie^, éditeurs.)

LES EFFETS DE L'ABSENCE.

L'absence a des effets singuliers. J'en fis l'épreuve pendant cette première année d'éloignement qui me sépara de M. Dominique, sans qu'aucun souvenir direct parût nous rappeler

1. Le *ganga* est appelé aussi la gelinotte des Pyrénées.
2. La tête des sources : « C'est l'endroit où prend sa source l'Oued-Lekier, seul ruisseau qui arrose El-Aghouat. »

l'un à l'autre. L'absence unit et désunit, elle rapproche aussi bien qu'elle divise, elle fait se souvenir, elle fait oublier ; elle relâche certains liens très solides, elle les tend et les éprouve au point de les briser; il y a des liaisons soi-disant indestructibles dans lesquelles elle fait d'irrémédiables avaries ; elle accumule des mondes d'indifférence sur des promesses de souvenirs éternels. Et puis d'un germe imperceptible, d'un lien inaperçu, d'un : *Adieu, monsieur*, qui ne devait pas avoir de lendemain, elle compose, avec des riens, en les tissant je ne sais comment, une de ces trames vigoureuses sur lesquelles deux amitiés viriles peuvent très bien se reposer pour le reste de leur vie, car ces attaches-là sont de toute durée. Les chaînes composées de la sorte à notre insu, avec la substance la plus pure et la plus vivace de nos sentiments, par cette mystérieuse ouvrière, sont comme un insaisissable rayon qui va de l'un à l'autre, et ne craignent plus rien, ni des distances ni du temps. Le temps les fortifie, la distance peut les prolonger indéfiniment sans les rompre. Le regret n'est, en pareil cas, que le mouvement un peu plus rude de ces fils invisibles attachés dans les profondeurs du cœur et de l'esprit, et dont l'extrême tension fait souffrir. Une année se passe. On s'est quitté sans se dire au revoir ; on se retrouve, et pendant ce temps l'amitié a fait en nous de tels progrès que toutes les barrières sont tombées, toutes les précautions ont disparu. Ce long intervalle de douze mois, grand espace de vie et d'oubli, n'a pas contenu un seul jour inutile, et ces douze mois de silence vous ont donné tout à coup le besoin mutuel des confidences, avec le droit plus surprenant encore de vous confier.

(*Dominique*, chap. II, Charpentier, éditeur.)

LAPLACE

(1749-1827)

Pierre-Simon de Laplace naquit en Normandie. Il enseigna les mathématiques à l'École militaire de Paris et à l'École normale, vit, très jeune, s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie des sciences, fut ministre de l'intérieur après le 18 brumaire, et entra au sénat ; fait comte de l'Empire en 1808, il fut créé par Louis XVIII pair de France et marquis (1817). C'est lui qui fit en 1805 le rapport sur la nécessité d'abandonner le calendrier de la République pour revenir au calendrier grégorien. Comme géomètre et comme astronome, Laplace

jouit d'une célébrité universelle. Son *Exposition du système du monde* (1796), son *Traité de la Mécanique céleste* (1799-1825) et sa *Théorie analytique des probabilités* (1812) se distinguent par des qualités littéraires si brillantes que l'opinion publique ratifia le vote de l'Académie française, lorsqu'elle appela, en 1816, Laplace dans son sein. Ses œuvres ont été réimprimées aux frais de l'Etat, sur un vote des Chambres, en 1842, et, par une fondation de sa veuve, ces sept volumes sont donnés annuellement à l'élève sortant premier de l'Ecole polytechnique.

LE SYSTÈME SOLAIRE.

Le globe immense du Soleil, foyer principal des mouvements divers de ce système, tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même : sa surface est recouverte d'un océan de matière lumineuse ; au delà, les planètes[1], avec leurs satellites[2], se meuvent dans des orbes[3] presque circulaires, et sur des plans peu inclinés à l'équateur solaire. D'innombrables comètes[4], après s'être approchées du Soleil, s'en éloignent à des distances qui prouvent que son empire s'étend beaucoup plus loin que les limites connues du système planétaire. Non seulement cet astre agit, par son attraction, sur tous ces globes, en les forçant à se mouvoir autour de lui, mais il répand sur eux sa lumière et sa chaleur. Son action bienfaisante fait éclore les animaux et les plantes qui couvrent la Terre, et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les planètes ; car il est naturel de penser que la matière, dont nous voyons la fécondité se développer en tant de manières, n'est pas stérile sur une aussi grosse planète que Jupiter[5], qui, comme le globe terrestre, a ses jours, ses nuits, et ses années, et sur lequel les

1. Du grec πλανήτης, errant.

2. On appelle *satellites* de petites planètes, qui font leur révolution autour d'une autre planète plus grande, et la suivent dans sa propre révolution autour du soleil.

3. C'est abusivement que Laplace a plusieurs fois employé *orbe* pour *orbite*.

4. Voici ce que Laplace disait tout à l'heure des comètes (*Ibid.*, I, XII) : « Souvent on aperçoit des astres qui, d'abord très peu visibles, augmentent de grandeur et de vitesse, ensuite diminuent, et enfin disparaissent. Ces astres, que l'on nomme *comètes*, sont presque toujours accompagnés d'une nébulosité qui, en croissant, se termine quelquefois dans une queue d'une grande étendue, et qui doit être d'une rareté extrême, puisque l'on voit les étoiles à travers son immense profondeur. L'apparition des comètes suivies de ces longues traînées de lumières a pendant longtemps effrayé les hommes, toujours frappés des événements extraordinaires dont les causes leur sont inconnues. La lumière des sciences a dissipé ces vaines terreurs que les comètes, les éclipses et beaucoup d'autres phénomènes inspiraient dans les siècles d'ignorance. » — Voir notre extrait de Laplace dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle*.

5. La plus grosse des planètes.

observations indiquent des changements qui supposent des forces très actives. L'homme, fait pour la température dont il jouit sur la Terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planètes; mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes de cet univers? Si la seule différence des éléments et des climats met tant de variété dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des diverses planètes et de leurs satellites? L'imagination la plus active ne peut s'en former aucune idée ; mais leur existence est, au moins, fort vraisemblable.

Quoique les éléments du système des planètes soient arbitraires, cependant ils ont entre eux des rapports qui peuvent nous éclairer sur son origine. En le considérant avec attention, on est étonné de voir toutes les planètes se mouvoir autour du Soleil, d'occident en orient, et presque dans un même plan ; les satellites en mouvement autour de leurs planètes, dans le même sens et à peu près dans le même plan que les planètes; enfin, le Soleil, les planètes et les satellites dont on a observé les mouvements de rotation, tourner sur eux-mêmes, dans le sens et à peu près dans le plan de leurs mouvements de projection. Les satellites offrent à cet égard une singularité remarquable. Leur mouvement de rotation est exactement égal à leur mouvement de révolution, en sorte qu'ils présentent constamment le même hémisphère à leur planète. C'est, du moins, ce que l'on observe pour la Lune, pour les quatre satellites de Jupiter et pour le dernier satellite de Saturne, les seuls satellites dont on ait reconnu jusqu'ici la rotation.

Des phénomènes aussi extraordinaires ne sont point dus à des causes irrégulières. En soumettant au calcul leur probabilité, on trouve qu'il y a plus de deux cent mille milliards à parier contre un, qu'ils ne sont point l'effet du hasard; ce qui forme une probabilité bien supérieure à celle de la plupart des événements historiques dont nous ne doutons point. Nous devons donc croire, au moins avec la même confiance, qu'une cause primitive a dirigé les mouvements planétaires[1].

(*Exposition du système du monde*, livre V, chap. VI, *Œuvres complètes*, publiées aux frais de l'État à l'Imprimerie royale, 1846, t. VI.)

1. En terminant son ouvrage, Laplace rend hommage à l'astronomie, qui

GALILÉE [1].

Galilée eut à peine connaissance des premiers essais sur le télescope [2], qu'il s'attacha à le perfectionner. En le dirigeant vers les astres, il découvrit les quatre satellites de Jupiter, qui lui montrèrent une nouvelle analogie de la terre avec les planètes ; il reconnut ensuite les phases de Vénus [3], et, dès lors, il ne douta plus de son mouvement autour du Soleil. La voie lactée [4] lui offrit un nombre infini de petites étoiles que l'irradiation confond, à la vue simple, dans une lumière blanche et continue ; les points lumineux qu'il aperçut au delà de la ligne qui sépare la partie éclairée de la partie obscure de la Lune lui firent connaître l'existence et la hauteur de ses montagnes. Enfin, il observa les taches et la rotation du Soleil, et les apparences singulières occasionnées par l'anneau de Saturne [5]. En publiant ces découvertes, il fit voir qu'elles démontraient le mouvement de la Terre ; mais la pensée de ce mouvement fut déclarée contraire aux dogmes religieux par une congrégation de cardinaux ; et Galilée, son plus célèbre défenseur en Italie,

fait de si belles découvertes : « L'astronomie, par la dignité de son objet et par la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui cachait à ses yeux le système du monde. Alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la Terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. » (*Exposition du système du monde.*)

1. Voir la dernière note de ce morceau. Voir aussi dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e *siècle* une lettre de Descartes au père Mersenne sur la condamnation de Galilée, dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle* une page de Condorcet sur *Bacon, Galilée et Descartes*, et enfin, dans ce volume, parmi nos extraits de Ponsard, le *Monologue de Galilée*.

2. Voir une note du morceau de Joseph de Maistre intitulé : *les Chefs-d'œuvre que les hommes ont faits et que les femmes n'ont point faits.* « Simon Marius en Allemagne et Galilée en Italie sont les premiers qui aient fait de longs télescopes, propres pour les observations astronomiques. » (Brisson, *Traité de phys.*, t. II, p. 489.)

3. Une des sept planètes principales, d'un volume à peu près égal à celui de la Terre, et la plus rapprochée du Soleil après Mercure. — On appelle phases d'une planète les différents aspects sous lesquels elle se présente, suivant la manière dont la frappe la lumière du Soleil.

4. D'après la mythologie, la voie lactée se forma de quelques gouttes de lait tombées des mamelles de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter.

5. On sait que cette planète est environnée d'un anneau « formé de deux anneaux concentriques d'une très mince épaisseur. » (*Ibid.*, IV, 9.)

fut cité au tribunal de l'Inquisition [1], et forcé de se rétracter, pour échapper à une prison rigoureuse.

Une des plus fortes passions est l'amour de la vérité dans l'homme de génie. Plein de l'enthousiasme qu'une grande découverte lui inspire, il brûle de la répandre, et les obstacles que lui opposent l'ignorance et la superstition armées du pouvoir ne font que l'irriter et accroître son énergie..... Galilée, convaincu de plus en plus, par ses observations, du mouvement de la Terre, médita longtemps un nouvel ouvrage dans lequel il se proposait d'en développer les preuves. Mais, pour se dérober à la persécution dont il avait failli être victime, il imagina de les présenter sous la forme de dialogues [2] entre trois interlocuteurs, dont l'un défendait le système de Copernic [3], combattu par un péripatéticien [4]. On sent que tout l'avantage restait au défenseur de ce système ; mais Galilée, ne prononçant point entre eux, et faisant valoir, autant qu'il était possible, les objections des partisans de Ptolémée [5], devait s'attendre à jouir de la tranquillité que lui méritaient ses travaux et son grand âge. Le succès de ces dialogues, et la manière triomphante avec laquelle toutes les difficultés contre le mouvement de la Terre y étaient résolues, réveillèrent l'Inquisition. Galilée, à l'âge de soixante et dix ans, fut de nouveau cité à ce tribunal. La protection du grand-duc de Toscane ne put empêcher qu'il y comparût. On l'enferma dans une prison, où l'on exigea de lui un second désaveu de ses sentiments, avec menace de la peine de relaps [6], s'il continuait d'enseigner la même doctrine. On lui fit signer cette formule d'abjuration : « Moi, Galilée, à la soixante et dixième année de mon âge, constitué personnellement en justice, étant à genoux, et ayant devant les yeux les saints Évangiles que je touche de mes propres mains, d'un cœur et d'une foi sincères, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur, l'hérésie du mouvement de la Terre, etc. » Quel spectacle, que celui d'un vénérable vieillard, illustre par une longue vie consacrée tout entière à

1 L'origine de l'Inquisition remonte à l'an 1204, mais c'est Grégoire IX qui la constitua définitivement en 1233.

2. Ce sont les *Quatre dialogues sur les systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic* (1632).

3. C'est Copernic, de Thorn (1473-1543), qui a imaginé le premier le véritable système planétaire : *De orbium cœlestium revolutionibus.*

4. Un disciple d'Aristote ; de περιπατεῖν, se promener ; Aristote faisait ses leçons en se promenant dans le Lycée.

5. Voir une note du morceau de Cuvier intitulé : *les Atterrissements.*

6. On appelait *relaps* celui qui retombait dans l'hérésie, après l'avoir abjurée publiquement ; le relaps était puni plus sévèrement que l'hérétique.

l'étude de la nature, abjurant à genoux, contre le témoignage de sa propre conscience, la vérité qu'il avait prouvée avec évidence ! Emprisonné, pour un temps illimité, par un décret de l'Inquisition, il fut redevable de son élargissement aux sollicitations du grand-duc ; mais, pour l'empêcher de se soustraire au pouvoir de l'Inquisition, on lui défendit de sortir du territoire de Florence [1].

(*Exposition du système du monde*, chap. IV.)

LACÉPÈDE

(1756-1825)

Le comte de Lacépède naquit à Agen. Partagé d'abord entre son goût pour la musique et son goût pour les sciences, il publia en 1781 une *Physique générale et particulière*, et en 1785 une *Poétique de la musique*. Appelé par Buffon au Muséum, il reçut de lui la charge de continuer son *Histoire naturelle* ; le disciple ne fit qu'exagérer les défauts du maître, et cependant partagea sa gloire. Il entra à l'Institut dès sa fondation, et fut un des premiers secrétaires de la classe des sciences ; nous le verrons président du Sénat, grand chancelier de la Légion d'honneur, ministre d'Etat, et il mourra pair de France. Il a laissé encore une médiocre *Histoire générale, physique et civile de l'Europe, depuis les dernières années du* V^e^ *siècle jusque vers le milieu du* XVIII^e^, et deux romans autobiographiques : *Ellival et Caroline* (1816), et *Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino* (1817).

LE HARENG.

Le hareng est une de ces productions naturelles dont l'emploi décide de la destinée des empires. La graine du caféyer, la feuille du thé, les épices de la zone torride, le ver qui file la soie, ont moins influé sur les richesses des nations que le hareng de l'océan Atlantique : le luxe ou le caprice demande les premiers ; le besoin réclame le hareng.

1. Laplace donne immédiatement après ce long morceau les détails biographiques suivants sur Galilée. « Né à Pise en 1564, il annonça de bonne heure les grands talents qu'il développa dans la suite. La mécanique lui doit plusieurs découvertes, dont la plus importante est sa théorie du mouvement des graves ; elle est le plus beau monument de son génie. Il était occupé de la libration de la Lune, lorsqu'il perdit la vue ; il mourut trois ans après, à Arcetri, en 1642, regretté de l'Europe entière, éclairée par ses travaux et indignée du jugement porté contre un si grand homme par un odieux tribunal. »

Le Batave[1] en a porté la pêche au plus haut degré. Ce peuple, qui avait été forcé de créer un asile pour sa liberté, n'aurait trouvé que de faibles ressources sur son territoire factice[2]; mais la mer lui a ouvert ses trésors : elle est devenue pour lui un champ fertile, où des myriades de harengs ont présenté à son activité courageuse une moisson abondante et assurée. Il a, chaque année, fait partir des flottes nombreuses pour aller la cueillir.

Il a vu dans la pêche du hareng la plus importante des expéditions maritimes ; il l'a surnommée *la grande pêche*, il l'a regardée comme *ses mines d'or*. Mais au lieu d'un signe souvent stérile, il a eu une réalité féconde ; au lieu de voir ses richesses arrosées des sueurs, des larmes, du sang de l'esclave, il les a reçues de l'audace de l'homme libre; au lieu de précipiter sans cesse d'infortunées générations dans les gouffres de la terre, il a formé des hommes robustes, des marins intrépides, des navigateurs expérimentés, des citoyens heureux[3].

(*Histoire naturelle des poissons*, Deux cent troisième genre, *les Clupées*, *la Clupée Hareng*.)

LE DAUPHIN VULGAIRE.

Quel objet a dû frapper l'imagination plus que le dauphin? Lorsque l'homme parcourt le vaste domaine que son génie

1. Le Hollandais.

2. On sait que le sol de la Hollande a été en grande partie conquis sur la mer.

3. Ce morceau laisse déjà entrevoir chez le disciple de Buffon la sensibilité un peu déclamatoire qu'ont la plupart de nos écrivains à la fin du XVIII^e^ siècle ; aussi ne serons-nous pas surpris, en tournant quelques feuillets, de rencontrer sur le hareng et sur la carpe une page animée d'un enthousiasme, qui provoque aujourd'hui un léger sourire. « Les idées que ces deux noms réveillent, les ouvrages qu'ils rappellent, les grands tableaux qu'ils retracent, les sentiments qu'ils renouvellent, sont bien différents. A ce mot de *hareng* l'imagination se transporte au milieu des tempêtes horribles de l'Océan polaire; elle voit l'immensité des mers, les vents déchaînés, le bouleversement des flots, le danger des naufrages, les horreurs des frimas, l'obscurité des nuits, l'épaisseur des brumes, l'audace des navigateurs, la longueur des voyages, l'expérience des pêcheurs, la réunion du nombre et de la force, le concert des moyens, le travail pour arriver au repos, la prospérité des empires, tout ce qui, en élevant le génie, s'empare vivement de l'âme et l'agite avec violence. — En prononçant le nom du cyprin (*la carpe*) que nous allons décrire, on ne rappelle que les contrées privilégiées des zones tempérées, un climat doux, une saison heureuse, un jour pur et serein, des rivages fleuris, des rivières paisibles, des lacs enchanteurs, des étangs placés dans des vallées romantiques, des rapprochements comme pour une fête, plutôt que des associations pour affronter des dangers souvent funestes, des jeux tranquilles, et non des fatigues cruelles, une occupation quelquefois solitaire et mélancolique, un délassement, après le travail, un objet de rêverie douce, et non des sujets d'alarme, tout ce qui dans les beautés de la campagne et dans les agréments du séjour des champs plaît

a conquis, il trouve le dauphin sur la surface de toutes les mers; il le rencontre et dans les climats heureux des zones tempérées, et sous le ciel brûlant des mers équatoriales, et dans les horribles vallées qui séparent ces énormes montagnes de glaces, que le temps élève sur la surface de l'Océan polaire comme autant de monuments funéraires de la nature qui y expire [1] : partout il le voit, léger dans ses mouvements, rapide dans sa natation, étonnant dans ses bonds, se plaire autour de lui, charmer par ses évolutions vives et folâtres l'ennui des calmes prolongés, animer les immenses solitudes de l'Océan, disparaître comme l'éclair, s'échapper comme l'oiseau qui fend l'air, reparaître, s'enfuir, se montrer de nouveau, se jouer avec les flots agités, braver les tempêtes, et ne redouter ni les éléments, ni la distance, ni les tyrans de mer.

(*Histoire naturelle, Cétacées*[2], Neuvième genre, *les Dauphins.*)

DE LA NATURE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale où la nature, plus active, fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordillères[3], des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours, sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source inta-

le plus à l'esprit, satisfait la raison, et parle au cœur le langage du sentiment. » (*Hist nat.*, Deux cent onzième genre, *les Cyprins, le Cyprin carpe.*)

1. Lacépède vise souvent au grand, et il atteint quelquefois son but : « Les grandes espèces de cétacés sont contemporaines de ces catastrophes épouvantables qui ont bouleversé la surface de la terre ; elles restent seules de ces premiers âges du monde ; elles en sont, pour ainsi dire, les ruines vivantes ; et si le voyageur éclairé et sensible contemple avec ravissement, au milieu des sables brûlants et des montagnes nues de la Haute-Égypte, ces monuments gigantesques de l'art, ces colonnes, ces statues, ces temples à demi détruits, qui lui présentent l'histoire consacrée des premiers temps de l'espèce humaine, avec quel noble enthousiasme le naturaliste, qui brave les tempêtes de l'Océan pour augmenter le dépôt sacré des connaissances humaines, ne doit-il pas contempler, auprès des montagnes de glace que le froid entasse vers les pôles, ces colosses vivants, ces monuments de la nature, qui rappellent les anciennes époques des métamorphoses de la terre! » (*Id., Vue générale des Cétacés.*)

2. Au temps de Lacépède, on écrivait encore *Cetacées*, pour se conformer à la finale latine *ceus*.

3. Les Andes ou Cordillères sont une immense chaîne de montagnes qui s'étend sur une longueur de 6,800 kilomètres, et dont les principaux sommets ont plus de 6.000 mètres d'altitude. — Voir au bas d'un de nos extraits d'Alfred de Vigny : *la Mort de l'Aigle*, les beaux vers de M. Leconte de Lisle que nous donnons en note

rissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course, les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous, par la diversité de leurs formes, font des vastes contrées du nouveau monde un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares[1], de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres, et partager la demeure des habitants ailés.

(*Histoire Naturelle, Quadrupèdes ovipares*, I, III.)

CUVIER

(1769-1832)

Ce célèbre naturaliste naquit à Montbéliard, sujet du duc de Wurtemberg. Il termina ses études à Stuttgard, et entra en qualité de précepteur chez un gentilhomme normand, protestant comme lui. C'est là qu'il commença ses études géologiques, et bientôt l'agronome Tessier et Geoffroy Saint-Hilaire découvrirent ce génie qui s'ignorait. En 1795, Cuvier fut nommé suppléant de la chaire d'anatomie comparée au Muséum; en 1796, il entra à l'Institut, dans la classe des sciences physiques, devint secrétaire perpétuel en 1803, et fut élu en 1818 membre de l'Académie française. Les honneurs s'accumulent sur lui, et, comme

1. Qui se reproduisent par des œufs.

Lacépède, il meurt pair de France. Ses deux principaux titres littéraires sont les *Éloges* prononcés dans l'Académie des sciences (1819), et l'admirable *Discours sur les révolutions du globe*, en tête des *Recherches sur les ossements fossiles* (1821-1824). Citons aussi les *Leçons d'anatomie comparée* (1800-1805), et *le Règne animal distribué d'après son organisation* (1816).

QUELLES CONSÉQUENCES ON PEUT TIRER DU PRINCIPE DE LA CORRÉLATION DES FORMES DANS LES ÊTRES ORGANISÉS [1].

Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi, et par conséquent chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les autres [2].

Ainsi, comme je l'ai dit ailleurs, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair et de la chair récente [3], il faut aussi que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie ; ses griffes pour la saisir et la déchirer; ses dents pour la couper et la diviser; le système entier de ses organes du mouvement pour la poursuivre et pour l'atteindre; ses organes des sens pour l'apercevoir de loin ; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des pièges à ses victimes. Telles seront les conditions générales du régime carnivore ; tout animal destiné pour ce régime les réunira infailliblement, car sa race n'aurait pu subsister sans elles ; mais sous ces conditions géné-

1. « Les animaux et les végétaux, étant pourvus d'organes, ont reçu le nom de corps organisés. » (Al. Brongniart, *Traité de Minér.*, I.) — Voir Littré. *La Science au point de vue philosophique*, VI, *Cuvier et les ossements fossiles*.

2. Ce fait est bien connu qu'à l'aide de quelques ossements fossiles Cuvier reconstituait des animaux antédiluviens disparus : « Dans mon ouvrage sur les *Ossements fossiles*, je me suis proposé de reconnaître à quels animaux appartiennent les débris osseux dont les couches superficielles du globe sont remplies. C'était chercher à parcourir une route où l'on n'avait encore hasardé que quelques pas. Antiquaire d'une espèce nouvelle, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées et à en déchiffrer le sens ; j'eus à recueillir et à rapprocher dans leur ordre primitif les fragments dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragments appartenaient, à les reproduire avec leurs proportions et leurs caractères ; à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe : art presque inconnu, et qui supposait une science à peine effleurée auparavant, celle des lois qui président aux coexistences des formes des diverses parties dans les êtres organisés. » (Commencement du *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*)

3. Fraîche.

rales il en existe de particulières, relatives à la grandeur, à l'espèce, au séjour de la proie pour laquelle l'animal est disposé : et de chacune de ces conditions particulières résultent des modifications de détail dans les formes qui dérivent des conditions générales : ainsi, non seulement la classe, mais l'ordre, mais le genre, et jusqu'à l'espèce, se trouvent exprimés dans la forme de chaque partie.

En effet [1],... pour que l'animal puisse emporter sa proie, lui faut une certaine vigueur dans les muscles qui soulèvent sa tête, d'où résulte une forme déterminée dans les vertèbres [2] où ces muscles ont leurs attaches, et dans l'occiput [3] où ils s'insèrent.

Pour que les dents puissent couper la chair, il faut qu'elles soient tranchantes, et qu'elles le soient plus ou moins, selon qu'elles auront plus ou moins exclusivement de la chair à couper. Leur base devra être d'autant plus solide qu'elles auront plus d'os, et de plus gros os à briser. Toutes ces circonstances influeront aussi sur le développement de toutes les parties qui servent à mouvoir la mâchoire.

Pour que les griffes puissent saisir cette proie, il faudra une certaine mobilité dans les doigts, une certaine force dans les ongles, d'où résulteront des formes déterminées dans toutes les phalanges [4], et des distributions nécessaires de muscles et de tendons ; il faudra que l'avant-bras ait une certaine facilité à se tourner, d'où résulteront encore des formes déterminées dans les os qui le composent ; mais les os de l'avant-bras, s'articulant [5] sur l'humérus [6], ne peuvent changer de formes sans entraîner des changements dans celui-ci. Les os de l'épaule devront avoir un certain degré de fermeté dans les animaux qui emploient leurs bras pour saisir, et il en résultera encore pour eux des formes particulières. Le jeu de toutes ces parties exigera dans tous leurs muscles de certaines proportions, et les impressions de ces muscles ainsi proportionnés détermineront encore plus particulièrement les formes des os.

1. Cuvier va développer chaque partie de la phrase qui commençait le paragraphe précédent ; nous ne reproduisons pas le premier de ces développements *il faut que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie*, qui est rempli de termes techniques
2. Les os de la colonne vertébrale.
3. Partie postérieure de la tête, au-dessus de la nuque.
4. On appelle ainsi ces petits os longs qui forment les doigts.
5. Se joignant par articulation.
6. L'os qui va du coude à l'épaule.

Il est aisé de voir que l'on peut tirer des conclusions semblables pour les extrémités postérieures, qui contribuent à la rapidité des mouvements généraux ; pour la composition du tronc et les formes des vertèbres, qui influent sur la facilité, la flexibilité de ces mouvements, pour les formes des os du nez, de l'orbite [1], de l'oreille, dont les rapports avec la perfection des sens de l'odorat, de la vue, de l'ouïe sont évidents. En un mot, la forme de la dent entraîne la forme du condyle [2], celle de l'omoplate [3], celle des ongles... L'ongle, l'omoplate, le condyle, le fémur [4], tous les autres os pris chacun séparément, donnent la dent ou se donnent réciproquement ; et, en commençant par chacun d'eux, celui qui posséderait rationnellement les lois de l'économie organique pourrait refaire tout l'animal [5]...

(*Discours sur les révolutions de la surface du globe.*)

LES ATTERRISSEMENTS [6].

Le *Mémoire* de Dolomieu sur l'Égypte [7] tend à prouver que, du temps d'Homère, la langue de terre sur laquelle

1. Cavité dans laquelle l'œil est placé.

2. « Éminence articulaire d'un os arrondie en un sens et aplatie dans l'autre. » (Littré.) Ce mot rappelle un paragraphe, rempli de termes techniques, que nous n'avons pu reproduire ici.

3. Os qui forme la partie postérieure des épaules.

4. L'os de la cuisse.

5. Cuvier n'hésitait pas à reconnaître qu'Aristote était le plus grand des naturalistes : « De toutes les sciences, celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'histoire naturelle des animaux. Non seulement il en a connu un grand nombre d'espèces, mais il les a étudiées et décrites d'après un plan vaste et lumineux, dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché, rangeant les faits, non point selon les espèces, mais selon les organes et les fonctions, seul moyen d'établir des résultats comparatifs : aussi peut-on dire qu'il est non seulement le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore que c'est un de ceux qui ont traité avec le plus de génie cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle. Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal sont dues à Aristote ; et il en avait déjà indiqué plusieurs, auxquelles on est revenu dans ces derniers temps, après s'en être écarté mal à propos. Si l'on examine le fondement de ses grands travaux, on verra qu'ils s'appuient tous sur la méthode, laquelle dérive elle-même de la théorie sur l'origine des idées générales. Partout Aristote observe les faits avec attention, il les compare avec finesse, et cherche à s'élever vers ce qu'ils ont de commun. »

6. On appelle *atterrissements* les amas terreux que forme sur les côtes l'action des fleuves.

7. « *Journal de Physique*, t. XLII, p. 40 et suiv. » — Gratet de Dolomieu (1750-1801), géologue et minéralogiste estimé, membre de l'Institut, fit partie de la petite colonie de savants que Bonaparte emmena en Égypte. « La science doit beaucoup, a dit Cuvier, aux ouvrages particuliers et aux mémoires que Dolomieu a fait paraître. »

Alexandre fit bâtir sa ville n'existait pas encore[1] ; que l'on pouvait naviguer immédiatement de l'île du Phare[2] dans le golfe appelé depuis *lac Maréotis*[3], et que ce golfe avait alors la longueur indiquée par Ménélas d'environ quinze à vingt lieues[4]. Il n'aurait donc fallu que les neuf cents ans écoulés entre Homère et Strabon[5] pour mettre les choses dans l'état où ce dernier les décrit, et pour réduire ce golfe à la forme d'un lac de six lieues de longueur. Ce qui est plus certain, c'est que, depuis lors, les choses ont encore bien changé. Les sables que la mer et le vent ont rejetés, ont formé, entre l'île du Phare et l'ancienne ville, une langue de terre de deux cents toises[6] de largeur, sur laquelle la nouvelle ville a été bâtie. Ils ont obstrué la bouche du Nil la plus voisine, et réduit à peu près à rien le lac Maréotis. Pendant ce temps, les alluvions du Nil ont été déposées le long du reste du rivage, et l'ont immensément étendu.

Les anciens n'ignoraient pas ces changements. Hérodote dit que les prêtres d'Égypte regardaient leur pays comme un présent du Nil. Ce n'est, pour ainsi dire, ajoute-t-il, que depuis peu de temps que le Delta a paru[7]. Aristote[8] fait déjà observer qu'Homère parle de Thèbes comme si elle eût été seule en Égypte, et ne fait aucune mention de Memphis[9]. Les bouches Canopique et Pélusiaque[10] étaient autrefois les principales, et la côte s'étendait en ligne droite de l'une à

1. On fait remonter les poèmes homériques au IXe siècle avant notre ère ; c'est en 332 av. J.-C. qu'Alexandre fonda Alexandrie.

2. Petite île à l'entrée du port d'Alexandrie ; on y avait élevé une tour de 135 mètres, où l'on allumait des feux pour diriger les navigateurs dans la nuit; depuis, on a donné le nom de *phares* à toutes les tours qui servent au même usage. La tour construite à Pharos par le Cnidien Sostrate s'écroula en 1303.

3. On récoltait sur les bords du lac Maréotis un vin blanc estimé.

4. « La distance que parcourt en une journée un vaisseau creux, qui a le vent en poupe. » (*Odyssée*, IV.)

5. Strabon (66 av. J.-C. — 24 ans ap. J.-C.), a laissé une *Géographie* en dix-sept livres, qui est un ouvrage d'une importance capitale ; il considère Homère comme le plus ancien des géographes et accepte plus volontiers son témoignage que celui d'Hérodote. C'est dans son XVIIe livre qu'il traite de l'Égypte.

6. La toise vaut un peu moins de deux mètres.

7. « Hérod., *Euterpe*, V et XV. » Hérodote vécut de 484 à 406 av. J.-C.

8. « Arist., *Météor.*, lib. I, cap. XIV. » Aristote vécut de 384 à 322 av. J.-C.

9. On sait que Thèbes était très avant dans la Haute-Égypte, et que Memphis était située au contraire dans la Moyenne-Égypte, un peu au-dessus de l'endroit où le Nil se divise en plusieurs bras.

10. La plus occidentale et la plus orientale des bouches du Nil ; la bouche canopique était ainsi appelée de la ville de Canope, au pied de laquelle elle s'ouvrait dans la mer; on prétend que cette ville doit son nom à Canopus, pilote de Ménélas. La branche Pélusiaque se jetait dans la mer un peu au-dessous de Péluse ; elle n'est plus remplie que par les crues extraordinaires du Nil, et se décharge dans le lac Menzaleh.

l'autre : elle paraît encore ainsi dans les cartes de Ptolémée[1] ; depuis lors, l'eau s'est jetée dans les bouches Bolbitine[2] et Phatmétique[3] ; c'est à leurs issues que se sont formés les plus grands atterrissements, qui ont donné à la côte un contour demi-circulaire. Les villes de Rosette et de Damiette[4], bâties au bord de la mer sur ces bouches, il y a moins de mille ans, en sont aujourd'hui à deux lieues. Selon Demaillet[5], il n'aurait fallu que vingt-six ans pour prolonger d'une demi-lieue un cap en avant de Rosette[6].

L'élévation du sol de l'Égypte s'opère en même temps que cette extension de sa surface, et le fond du lit du fleuve s'élève dans la même proportion que les plaines adjacentes, ce qui fait que, chaque siècle, l'inondation dépasse de beaucoup les marques qu'elle a laissées dans les siècles précédents. Selon Hérodote, un espace de neuf cents ans avait suffi pour établir une différence de niveau de sept à huit coudées[7]. A Éléphantine[8], l'inondation surmonte aujourd'hui de sept pieds les plus grandes hauteurs qu'elle atteignait sous Septime Sévère, au commencement du troisième siècle. Au Caire, pour qu'elle soit jugée suffisante aux arrosements, elle doit dépasser de trois pieds et demi la hauteur qui était nécessaire au neuvième siècle. Les monuments antiques de cette terre célèbre sont tous plus ou moins enfouis par leur

1. Célèbre astronome et géographe égyptien du second siècle de notre ère. En géographie, le système de Ptolémée fut suivi jusqu'au XV^e^ siècle ; alors les découvertes des navigateurs espagnols, portugais et vénitiens montrèrent toutes les erreurs de ce système, formé à l'aide des travaux d'Ératosthène, d'Hipparque et des autres mathématiciens de l'école d'Alexandrie, et aussi de la *Géographie* de Marin de Tyr (I^er^ siècle ap. J.-C.). Mais si Ptolémée a des idées fausses sur les contrées qu'il ne connaît pas, rien n'empêche d'ajouter foi à ses descriptions des côtes de l'Égypte.

2. La première bouche du Nil à l'est de la bouche Canopique, auprès de la ville de Bolbitine.

3. La bouche Phatmétique s'ouvre au milieu du Delta, à l'est des bouches Canopique, Bolbitine et Sébennytique, et à l'ouest des bouches Mendésienne, Tanitique et Pélusiaque.

4. Rosette sur la bouche Bolbitine, et Damiette sur la bouche Phatmétique.

5. « Demaillet, *Description de l'Egypte*, p. 102 et 107. » — Benoît de Maillet (1656-1738) était en 1692 consul-général de France en Egypte.

6. « Le delta du Rhône, dira plus loin Cuvier, n'est pas moins remarquable par ses accroissements ; Astruc en donne le détail dans son *Histoire naturelle du Languedoc*, et, par une comparaison soignée des descriptions de Méla, de Strabon et de Pline, avec l'état des lieux au commencement du dix-huitième siècle, il prouve, en s'appuyant de plusieurs écrivains du moyen âge, que les bras du Rhône se sont allongés de trois lieues depuis dix-huit cents ans ; que des atterrissements semblables se sont faits à l'ouest du Rhône, et que nombre d'endroits situés encore, il y a six et huit cents ans, au bord de la mer ou des étangs, sont aujourd'hui à plusieurs milles dans la terre ferme. » (*Ibid.*)

7. La coudée est d'environ un pied et demi ; c'est la distance du coude au bout du doigt du milieu.

8. On a trouvé les restes d'un nilomètre à Éléphantine, à 6 kil. au-dessous des cataractes du fleuve, en face d'Assouan.

base. Le limon amené par le fleuve couvre même de plusieurs pieds les monticules factices sur lesquels reposent les anciennes villes.

(*Discours sur les Révolutions de la surface du Globe.*)

BERRYER

(1790-1868)

Fils d'un avocat distingué, Pierre-Antoine Berryer fit ses études chez les Oratoriens de Juilly, et, après avoir songé un moment à entrer dans les ordres, débuta au barreau à vingt et un ans. Quand Napoléon Ier quitta l'île d'Elbe, le jeune avocat, dévoué à la monarchie légitime, suivit Louis XVIII à Gand ; mais, au retour, commençant à montrer qu'il alliait des idées profondément libérales à son attachement pour la royauté, il défendit le maréchal Ney et les généraux Debelle et Cambronne, poursuivis à cause de leur conduite pendant les Cent-Jours, avec tant de chaleur qu'il s'attira un avertissement du conseil de discipline des avocats ; peu après il plaida, dans plusieurs procès, en faveur de la liberté de la presse, et l'affaire de Lamennais (1826) assit solidement sa réputation. Elu député du Puy en 1830, Berryer fut un adversaire redouté de la monarchie de juillet, et proclama hautement sa foi légitimiste. S'il défendit le prince Louis-Napoléon devant la Cour des Pairs après la tentative de Boulogne (1840), il rentra dans la vie privée après le coup d'État (1851). C'est à ce moment que l'Académie française lui ouvrit ses portes. En 1863 les Bouches-du-Rhône le renvoyèrent au Corps législatif. Il mourut le 29 novembre 1868. C'est par une souscription publique qu'a été élevé son monument funéraire. Ses *Discours parlementaires* et ses *Plaidoyers* ont été réunis en volumes, et M. Charles de Lacombe vient de publier dans le *Correspondant* du 10 avril 1885 des lettres inédites de Berryer à Eugène Delacroix, son cousin, et de Delacroix à Berryer.

EXORDE DU PLAIDOYER POUR LE GÉNÉRAL BARON CAMBRONNE[1].

Messieurs,

En ces temps où l'insubordination et le mépris de la foi jurée, où l'oubli des devoirs et la violation des serments les

1. Cambronne (1770-1842) fut enrôlé en 1792, comme grenadier, dans le premier bataillon de Maine-et-Loire ; il servit à l'armée du Nord, et prit part aux guerres de Vendée et à la plupart des campagnes de l'Empire. Profondement attaché à Napoleon, il le suivit à l'île d'Elbe, et reçut le commandement des 400 hommes que l'Empereur était autorisé à emmener. Il revint avec lui et s'immortalisa par la résistance héroïque de la garde impériale à Waterloo. Laissé pour mort, il tomba aux mains des Anglais. Une ordonnance, rendue le 24 juillet 1815, traduisit devant les conseils de guerre des généraux et officiers accusés d'avoir trahi le roi avant le 23 mars. Cambronne était du nombre. Quand

plus sacrés, ont enfanté de si grands maux et fait connaître tant de coupables, n'est-ce point un spectacle étrange que de voir un homme généreux conduit par son attachement à ses chefs, par son respect pour ses serments, sur ce siège honteux, où de justes vengeances appellent les parjures et les conspirateurs? N'êtes-vous pas encore plus étonnés que nous, vous, Messieurs, qui avez vécu dans nos camps [1]? Vous le connaissez, cet homme qu'on vient de tirer d'une obscure prison pour le faire asseoir devant vous sur le banc des accusés! Toutes les fois qu'une ardeur française vous emporta au fort du péril, au foyer des combats, vous avez rencontré, vous avez admiré le général Cambronne, soit que dans les rues de Zurich, à la tête d'une seule compagnie de grenadiers [2], il emporte à l'ennemi plusieurs pièces de canon et douze cents prisonniers [3]; soit qu'à Paradis [4], avec quatre-vingts hommes, il parvienne à culbuter trois mille Russes; soit enfin que, dans les plaines d'Iéna, voulant raffermir contre le danger ses gens, qui chancelaient, il s'élance seul sur le plateau, sous un feu effroyable d'artillerie et de mousqueterie, et rallie la troupe par ce froid courage [5]; partout

en décembre, la paix le rendit à la liberté, il vint de son plein gré se présenter devant ses juges; Berryer, malgré ses opinions légitimistes, le défendet devant le conseil de guerre le 26 avril 1816; il a expliqué au Parlement les motifs de sa conduite, en combattant dans la séance du 27 décembre 1830 la proposition d'accusation des ministres du roi Charles X : « Un empoisonneur, un voleur public, un parricide, sont toujours criminels, et doivent être condamnés en tout temps, en tout pays. Il n'en est point de même des criminels d'État; donnez-leur seulement d'autres juges; que le temps calme les intérêts, modifie les passions, leur vie sera en sûreté, et peut-être en honneur! — C'est dans cette pensée que je m'assis près de mon père pour la défense du maréchal Ney, et que je parvins à sauver du moins les jours des généraux Debelle et Cambronne! » (*Discours parlementaires*, t. I, librairie académique Didier et Cie.)

1. L'orateur s'adresse aux officiers qui composent le conseil de guerre.

2. La *grenade* est un projectile en fer fondu, dont le génie fait usage dans les sièges et la marine dans les abordages; son nom lui vient de ce qu'elle est pleine de poudre, comme la grenade de pépins. En 1667, dit Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* (XXIX), Louis XIV « institua les *grenadiers*, d'abord au nombre de quatre par compagnie dans le régiment du roi..... ensuite il forma une compagnie de grenadiers dans chaque régiment d'infanterie; il en donna deux aux gardes-françaises; maintenant il y en a, dans toute l'infanterie, une par bataillon. » Napoléon Ier, ressuscitant le corps des *grenadiers de France*, organisé en 1749 et maintenu jusqu'à la Révolution, réunit de nouveau les grenadiers en division et en corps d'armée. La garde consulaire comprit deux bataillons et la garde impériale plusieurs régiments de grenadiers.

3. C'est le 25 et le 26 septembre 1799 que Masséna exécuta le bel ensemble de manœuvres qui porte le nom de bataille de Zurich, et qui coûta aux Russes 30,000 hommes.

4. Dans les Alpes.

5. C'est le 14 octobre 1806 que le corps d'armée prussien commandé par le prince de Hohenlohe fut attaqué par Napoléon Ier à Iéna, et laissa 12,000 morts ou blessés sur le champ de bataille, et 15,000 prisonniers et 200 pièces de canon entre les mains du vainqueur

éclatent à la fois et sa bravoure et sa volonté ferme de remplir les ordres de ses chefs.

Le voici pourtant traduit devant vous comme traître et rebelle!

Ah! si jamais des magistrats ont été appelés à protéger le sort d'un homme de bien; si jamais ils ont pu faire connaître, par une sentence solennelle, à quel degré d'estime ils savent placer la vaillance, le désintéressement et la loyauté, certes, c'est aujourd'hui que l'occasion leur en est offerte. Vous pouvez noblement venger des injustices de la fortune un capitaine intrépide qui, méprisant ses caprices et ses faveurs, exempt de reproches et de crainte, ne se détourna jamais du sentier de ses devoirs; un guerrier qui sut allier au brillant éclat de notre âge la bonne foi de nos aïeux, qui prit sa part de toute la gloire du siècle sans en partager la corruption : esclave de sa parole, soumis à ses chefs, cher à ses compagnons d'armes, estimé de l'ennemi et redouté des âmes corrompues, parce qu'il fut toujours sincère et irréprochable[1].

(*Plaidoyers*, t. I. Librairie académique Didier et Cie.)

JULES FAVRE

(1809-1880)

Jules Favre était fils d'un commerçant de Lyon, et c'est au lycée de Lyon qu'il fut élevé. Il vint faire son droit à Paris, retourna à Lyon en 1830, et se fit remarquer au barreau de cette ville. En 1834, il écrivit, sous le nom d'*Anathème*, une œuvre étrange, une sorte de rêve, où l'utopie et la réalité se rencontrent, dont quelques pages sont d'une éloquence chaude et puissante, dont quelques autres sont simplement déclamatoires. Après avoir plaidé en 1835 devant la Cour des pairs pour les accusés lyonnais, Jules Favre se fit inscrire l'année suivante au barreau de Paris. En 1848, il fut envoyé par les électeurs de la Loire à l'Assemblée nationale constituante. A partir de 1852, il se consacra exclusivement au barreau. Cependant en 1858 Paris lui offrit un siège au Corps législatif; il y fut le chef de l'opposition.

1. Le général fut acquitté; mais le commissaire du roi se pourvut en revision contre ce verdict, et Cambronne comparut le 4 mai devant le conseil de revision. Berryer le défendit de nouveau, et eut la satisfaction de voir mettre enfin son client en liberté; mais il fut cité lui-même devant le conseil de l'ordre des avocats « comme ayant professé des doctrines dangereuses et propres à blesser le sentiment de la légitimité. »

En 1870, il fit partie du gouvernement de la Défense nationale, et fut en 1871 chargé de négocier la paix ; il ne quitta les affaires étrangères que lorsqu'elle fut définitivement signée. En 1876 il entra au sénat comme représentant du département du Rhône. Madame veuve Jules Favre a réuni les *Discours parlementaires* (4 vol.) et les *Plaidoyers politiques et judiciaires* de son mari. Quelques-unes de ces harangues sont restées célèbres à juste titre, comme le plaidoyer pour madame Colet, qui avait publié en feuilleton dans la *Presse* des lettres de Benjamin Constant à madame Récamier, et le plaidoyer pour madame Mongruel, une somnambule, dans lequel l'orateur retrace l'histoire de Mesmer, etc. On a encore de Jules Favre *le Gouvernement de la Défense nationale* (3 vol.), *Rome et la République française*, *Quatre conférences faites en Belgique en* 1874, et *la Réforme judiciaire*. Il faisait partie de l'Académie française depuis 1867.

GENUS IRRITABILE VATUM[1].

Messieurs,

C'est rappeler une vérité triviale[2] que de dire que, si les poètes et les artistes ont reçu du ciel le don d'une imagination brillante, d'un talent élevé, ils ont aussi, comme par compensation, un besoin immodéré de louanges et une impatience[3] fébrile du moindre reproche, de la plus légère critique. Dites-leur en face que la foule enivrée applaudit à leurs œuvres et qu'ils ont dérobé à l'art ses secrets les plus cachés ; inscrivez leurs noms à côté ou même au-dessus de ceux des plus grands maîtres, ils s'en étonneront peu, ils ne vous sauront pas gré de vos louanges et s'en rapporteront à eux-mêmes la gloire et le mérite. Mais essayez timidement d'insinuer que tel vers est faible, que tel passage pourrait être retouché, vous les voyez aussitôt froncer le sourcil. En face des miracles de leur pinceau, osez leur dire que la

1. Planche (1808-1857) s'était montré très sévère dans la *Revue des Deux Mondes* envers les toiles du peintre Madrazzo ; celui-ci crut pouvoir traduire le critique pour diffamation en police correctionnelle. Nous donnons le début du plaidoyer de Jules Favre pour Planche (3 juin 1856).

2. Ce mot est pris ici au sens étymologique : qui court les carrefours.

3. Encore un mot pris au sens latin : impossibilité de supporter. Ne nous étonnons point de rencontrer des latinismes dans le style de Jules Favre ; il avait le culte de l'antiquité ; ne disait-il pas, le 5 août 1861, dans la séance de clôture des conférences du stage : « Que rien ne vous soit étranger, que vous ne repoussiez point les richesses de la littérature moderne, j'y consens ; mais si vous vous souvenez un peu de moi, toujours vous reviendrez aux anciens, là est la forte substance, le miel divin, le généreux et puissant breuvage, la vraie nourriture des âmes d'élite. Je ne veux rabaisser aucun siècle, mais à mon avis nul n'a su rendre le beau, le vrai, l'éternel, avec la grandeur et la simplicité qui éclatent dans les œuvres que je recommande à votre étude et à votre admiration.

lumière du jour éclaire mal ce feuillage, que cette attitude est contrainte, que ces étoffes sont lourdes et prétentieuses [1], à l'instant même vous devenez un esprit chagrin [2], un jaloux, un persécuteur gagé de la gloire. Et si vous n'avez pas un nom qui vous protège, des amis qui vous défendent, et surtout la bonne et solide cuirasse de la philosophie, vous courez risque d'être mis en pièces. L'histoire littéraire est pleine de ces querelles, de ces colères, que la vanité blessée grossissait comme une tempête. Et quand le plus grand des génies que la France ait produits [3] flagellait d'une main impitoyable cette ombrageuse [4] outrecuidance [5] sur la joue des Oronte [6] et des Trissotin [7]; quand son illustre ami [8] vengeait le goût et proclamait les droits éternels du jugement humain par ses persiflages contre les Cotin [9], les Pelletier [10], les Chapelain [11] de son temps, ils défendaient l'un et l'autre les vérités profondes sur lesquelles reposent les progrès des arts : le sentiment du beau, le respect de la forme, le culte de l'idéal, et ils accomplissaient cette glorieuse tâche sans s'inquiéter des clameurs bruyantes de tous les sots qu'ils avaient démasqués.

Combien eût été grande leur surprise si, au lieu de déclamer contre leurs succès et de les accabler d'épigrammes bien vite oubliées, leurs victimes prétendues les avaient traduites devant le Parlement pour les forcer, sous peine d'amende ou de prison, de confesser publiquement leur crime ! Une pareille entreprise aurait pu, jusqu'à un certain point, paraître possible à une époque où le pouvoir absolu régnait sans partage; et cependant elle eût été accueillie par une immense risée. Peut-être eût-il été difficile de trouver un avocat qui, au nom de la morale et des lettres, demandât l'holocauste de l'auteur de *Tartufe* ou de l'écri-

1. Allusion à la cause à laquelle ce spirituel exorde nous amènera rapidement.
2. Désagréable, maussade, *grognon*.
3. Molière.
4. Qui s'inquiète et se cabre, comme un cheval que son *ombre* effraye.
5. On appelle outrecuidance cette opinion exagérée que beaucoup de personnes ont d'elles-mêmes.
6. Voir le *Misanthrope* (I, II).
7. Dans les *Femmes savantes*.
8. Boileau.
9. L'abbé Charles Cotin (1604-1682), aumônier du roi, membre de l'Académie française, est connu surtout aujourd'hui par les traits, un peu cruels, que Boileau et Molière ont décochés contre lui.
10. Un de ces écrivains obscurs auxquels Boileau a donné, en les attaquant dans ses *Satires*, l'immortalité. Pelletier a rimé d'assez nombreux sonnets.
11. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e *siècle* notre *Notice* sur Chapelain.

vain des *Satires*. Ce qui n'eût pas été fait à cette époque est essayé aujourd'hui.

Notre temps comporte tout, et voici un écrivain assis sur le banc des criminels pour avoir trouvé que le bras de Mœdina-Cœli n'était pas assez accusé et que sa robe était trop belle.

(*Plaidoyers politiques et judiciaires*, t. I, Plon, éditeur.)

DUFAURE

(1798-1881)

Jules-Armand-Stanislas Dufaure, né à Saujon, dans la Charente-Inférieure, vint faire son droit à Paris, et s'établit ensuite comme avocat à Bordeaux, où il obtint de rapides succès. Il entra dans la vie politique en 1834, fut élu député par l'arrondissement de Saintes, et prit part, excepté pendant la durée du second Empire, à toutes nos luttes parlementaires. Sept fois il fut ministre. Nous n'avons point ici à le suivre dans sa carrière politique et nous nous contenterons de signaler ses succès au barreau et à la tribune, qui le firent entrer à l'Académie française en 1863, sans qu'il ait publié autre chose que des rapports ou des mémoires d'affaires.

L'HISTORIEN DOIT AVOIR SA LIBERTÉ D'APPRÉCIATION [1].

La double tâche de l'historien est très nettement indiquée. Il a deux choses à faire : il raconte et il juge. Il raconte avec vérité, et il juge avec liberté. Il raconte avec vérité, c'est la première condition, et, quant à moi, je la tiens pour absolue [2]. Après avoir raconté avec vérité, il juge avec liberté; du moment qu'on remplit la première condition, on a un champ sans limites pour remplir la seconde.

Imaginez-vous ce que serait l'histoire si l'écrivain n'avait pas le courage ou le pouvoir de juger, d'apprécier, de blâmer ce qui lui paraît blâmable, d'estimer, de louer, d'élever ce qui lui semble digne d'éloges? Comment! sous les yeux du

1. Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, était poursuivi pour diffamation par les héritiers d'un ancien évêque d'Orléans, (Monseigneur Rousseau), duquel il avait tracé un portrait sévère. M. Dufaure le défendit, et dans son plaidoyer se trouva naturellement amené à marquer la limite des droits de l'historien (1860).
2. Comparer Cicéron *De l'Orateur*, II, xv.

lecteur passeraient les faits coupables ou vertueux, les grands hommes ou les criminels, sans qu'un mot de l'écrivain vînt indiquer la valeur de chacun d'eux et l'estime qu'il mérite, sans que l'écrivain paraisse ému des forfaits ou des grandes actions qu'il raconte ! Le lecteur peu à peu s'habituerait à lire froidement ce que l'écrivain aurait raconté froidement ; bientôt s'effacera la distinction du bien et du mal ; l'histoire, comme une loi menaçante l'aura faite, ne sera plus qu'une œuvre immorale et le passé ne pourra plus servir de leçon à l'avenir. Remarquez la marche que suivent les idées ! On commence par interdire d'apprécier, on punit le blâme, on finira par punir l'éloge, par interdir de louer les grands hommes. On arrive à ce temps où, selon Tacite, on punit de mort l'écrivain qui loue Helvidius [1] ou Thraséas [2] et on livre ses écrits aux flammes ! Voilà où l'on arriverait avec ce principe, que l'historien qui raconte véridiquement n'est pas libre pour l'appréciation des faits qu'il raconte.

Mais on se récrie. Voyez donc : On va troubler la cendre des morts ! Dans la plainte [3], on répète quatre fois : Vous allez frapper la pierre du tombeau ; vous portez atteinte à la tombe. Rejetons toutes ces figures. Le pieux asile de la tombe reçoit également la dépouille de l'homme vertueux et du criminel. On n'a jamais entendu qu'elle les mît à l'abri des justices de l'histoire. L'histoire veille, raconte, est juge impartial, même en face du tombeau. On appelle cela de la calomnie, c'est la vérité qui se fait jour, qui éclate. On ne vit, surtout de la vie publique, qu'à cette condition. Du moment où vous y entrez, vos actes, vos paroles, vos actions bonnes ou mauvaises, n'ont pas seulement une influence sur votre temps et sur vos contemporains. Vous disparaissez. L'action que vous avez exercée dépasse les limites de votre vie. Votre souvenir sert encore de leçon, il excite encore des haines ou des sympathies, il appartient à l'histoire de dire si l'éloge ou le blâme doit s'attacher à votre nom.

Non, l'histoire ne peut être utile, elle ne doit être conservée qu'à la condition d'être libre, et l'homme public doit savoir, il est bon qu'il sache, qu'il n'a pas seulement à se préoccuper

1. Helvidius Priscus, philosophe stoïcien, dévoué aux idées républicaines, fut exilé par Néron et tué par ordre de Vespasien, l'an 75 apr. J.-C.

2. Philosophe stoïcien, sénateur, fut condamné à mort en l'an 66 par le Sénat, docile aux volontés de Néron ; Thraséas se fit ouvrir les veines. C'est au milieu du récit de sa mort que s'arrête la partie qui est parvenue jusqu'à nous du livre XVI des *Annales* de Tacite.

3. Des héritiers de Monseigneur Rousseau.

de l'opinion de tous ceux qui l'entourent, opinion trop souvent égarée, trop souvent factice, trop souvent injuste. Il est bon, quel qu'il soit, qu'il sache qu'après lui, en dehors de toutes ces influences locales, bien au delà de toutes ces passions contemporaines, il y aura une justice, la justice de la postérité; elle ne s'exerce que par la voie de l'histoire libre; ne supprimez pas ce grand encouragement pour les bons, ce salutaire effroi pour les méchants.

Ainsi, tenons-le pour certain, la vérité avant tout doit être connue et l'appréciation doit être libre. Sans doute cette appréciation s'égare quelquefois; l'erreur la domine au lieu de la vérité; mais, peu à peu, l'erreur se dissipe, les passions se calment et la vérité pure, belle, noble dans tout son éclat reparaît, et l'histoire épurée nous enseigne ce que vaut le vice, ce que vaut la vertu [1].

GAMBETTA

(1838-1882)

Léon Gambetta naquit à Cahors d'une famille d'origine génoise. Il vint à Paris pour suivre les cours de l'École de droit, et, en 1859, se fit inscrire au barreau. En 1868, un procès politique mit tout à coup en évidence; son plaidoyer pour le journaliste Delescluze eut un grand retentissement, et, l'année suivante (1869), Paris et Marseille donnaient au jeune avocat le mandat de député. Le 4 septembre 1870 il devint ministre de l'intérieur du gouvernement provisoire de la Défense nationale. Raconter la vie de Gambetta à partir de 1871 serait raconter l'histoire de la France pendant ces dernières années; d'ailleurs, Gambetta ne nous appartient que comme orateur; mais sa voix écoutée a trop souvent soulevé des applaudissements dans nos assemblées, et l'amour de la patrie lui a inspiré de trop beaux mouvements d'éloquence, pour que l'on s'étonne de trouver son nom dans ce recueil. Les *Discours et plaidoyers politiques* de Gambetta viennent d'être réunis et publiés par M. Joseph Reinach.

---

1. Ces belles pages, empruntées à un plaidoyer qui n'a jamais été publié en France, sont reproduites par M. Picot dans l'excellent volume qu'il a consacré à M. Dufaure (Calmann Lévy, éditeur), et, après les avoir citées, il ajoute : « Les applaudissements éclatèrent dans l'enceinte de la cour. Telle était l'émotion des auditeurs, quel que fût leur rang, que nul de ceux qui en avaient la charge ne pensa à les réprimer. Les esprits avaient été portés à une telle hauteur que, dès ce moment, la cause était jugée : l'évêque d'Orléans fut acquitté et la doctrine de la libre critique des personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire formellement consacrée par la cour. »

LE VÉRITABLE PATRIOTISME[1].

Ah! oui, la France glorieuse et replacée, sous l'égide[2] de la République, à la tête du monde, groupant sous ses ailes tous ses enfants désormais unis pour la défendre au nom d'un seul principe, et présentant au monde ses légions d'artistes, d'ouvriers, de bourgeois et de paysans; ah! oui, il est bon de faire partie d'une France pareille, et il n'est pas un homme qui, alors, ne se glorifiât de dire à son tour : Je suis citoyen français! Mais il n'y a pas que cette France, que cette France glorieuse, que cette France révolutionnaire, que cette France émancipatrice et initiatrice[3] du genre humain, que cette France d'une activité merveilleuse et, comme on l'a dit, cette France nourrice des idées générales du monde: il y a une autre France que je n'aime pas moins, une autre France qui m'est encore plus chère, c'est la France misérable, c'est la France vaincue et humiliée, c'est la France qui est accablée, c'est la France qui traîne son boulet depuis quatorze siècles, la France qui crie, suppliante, vers la justice et vers la liberté, la France que les despotes poussent constamment sur les champs de bataille, sous prétexte de liberté, pour lui faire verser son sang par toutes les artères[4] et par toutes les veines; la France que, dans sa défaite, on calomnie, que l'on outrage; oh! cette France-là, je l'aime comme on aime une mère; c'est à celle-là qu'il faut faire le sacrifice de sa vie, de son amour-propre et de toutes les jouissances égoïstes; c'est de celle-là qu'il faut dire: « Là où est la France, là est la patrie. »

(*Discours et plaidoyers politiques*, III, p. 135 et sq., Charpentier, éditeur.)

---

1. Ce morceau est extrait d'un discours prononcé dans un banquet à Thonon (Haute-Savoie), le 29 septembre 1872. L'orateur répondait aux paroles suivantes d'un toast porté par un habitant du pays : « Si, à la suite d'événements improbables, on était disposé à essayer de nouveau d'un régime monarchique, oh! alors, nous nous souviendrions que près de nous, se trouve un petit pays qui a su conquérir de grandes libertés et qui veut le maintien des institutions républicaines. Là où se trouve la liberté doit exister une patrie!... »

2. L'égide est, au propre, le bouclier, recouvert de la peau de la chèvre Amalthée, que Jupiter donna à Pallas, sa fille; au figuré, ce mot signifie protection, appui.

3. Gambetta avait dit quelques instants auparavant, développant l'idée qu'il rappelle ici : « La France, à proprement parler, depuis la Réforme, depuis la grande moitié du seizième siècle, a été tour à tour, pour tous les peuples de l'Europe, le guide, l'initiateur, et le martyr. C'est de son sang, de son dévoûment, de ses sacrifices et de ses servitudes que sont faites la gloire, l'émancipation et la liberté des autres peuples. »

AUGUSTIN THIERRY

(1795-1856)

Après de brillantes études au collège de Blois, sa ville natale, Augustin Thierry entra à l'Ecole normale. Il quitta l'université en 1814, et s'attacha à Saint-Simon, sous l'influence duquel il écrivit dans plusieurs journaux et composa quelques articles d'économie sociale. Mais la lecture de Walter Scott et du livre VI des *Martyrs* de Chateaubriand lui inspira la volonté de renouveler notre histoire nationale et de ressusciter les différentes époques avec leurs mœurs et leurs passions, entreprise qui eût bien étonné les historiens des siècles précédents. Il se mit avec ardeur à déchiffrer les chartes ; il perdit la vue de bonne heure, mais, aidé de secrétaires dévoués, cet Homère de l'histoire, comme on l'a heureusement appelé, mena son œuvre à fin, et fit paraître une succession d'études vivantes et de l'intérêt le plus puissant, dans lesquelles l'historien est doublé d'un poète ; ce sont, outre l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites*, dont la première édition datait de 1825, mais qui parut de nouveau, refondue et augmentée, en 1845, les *Lettres sur l'histoire de France* (1827), *Dix ans d'études historiques* (1834), les *Récits des temps Mérovingiens* (1840), qui obtinrent quinze ans de suite le prix Gobert, enfin l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853). Augustin Thierry a aussi publié avec Bourquelot et Louandre un *Recueil des monuments inédits de l'histoire du tiers état*, t. I-IV (1850-1856). Il faisait partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1829.

Son frère, Amédée Thierry (1797-1873), a laissé aussi d'importants travaux historiques : *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine ; Histoire de la Gaule sous la domination romaine* (1840-1847), *Histoire d'Attila et de ses successeurs* (1856), *Récits de l'Histoire romaine au V^e^ siècle* (5 vol.), etc. Il était sénateur depuis 1860.

PROPOS DE L'*HISTOIRE DE FRANCE* DE L'ABBÉ VELLY [1].

Pour lui, depuis le cinquième siècle jusqu'au dix-huitième, ce sont toujours des Français, aimant la gloire et le plaisir, toujours des rois d'une piété éclairée et d'une bravoure che-

1. L'abbé Velly (1709-1759) entreprit une *Histoire générale de la France*, qu'il poussa jusqu'au règne de Philippe de Valois. Augustin Thierry lui refuse toute intelligence historique ; Velly n'avait pas le sentiment de la couleur.

valeresque. Il décrit les institutions politiques de la première et de la seconde race avec la langue du droit romain ou celle du droit féodal, et jamais il ne s'avise du moindre doute là-dessus. Il n'est pas vaincu par la difficulté; il ne la soupçonne point, et marche d'un pas toujours ferme, à l'aide d'auteurs de seconde main et du tableau de la monarchie française présenté par l'*Almanach royal*[1].

Un esprit capable de sentir la dignité de l'histoire de France ne l'eût pas défigurée de cette manière. Il eût peint nos aïeux tels qu'ils furent et non tels que nous sommes[2]; il eût présenté, sur ce vaste sol que nous foulons, toutes les races d'hommes qui s'y sont mêlées pour produire un jour la nôtre; il eût signalé la diversité primitive de leurs mœurs et de leurs idées; il l'eût suivie dans ses dégradations, et il en eût montré des vestiges au sein de l'uniformité moderne. Il eût empreint ses récits de la couleur particulière de chaque population et de chaque époque: il eût été Frank en parlant des Francs, Romain en parlant des Romains; il eût campé en idée avec les conquérants au milieu des villes ruinées et des campagnes livrées au pillage; il eût assisté au tirage des lots d'argent, de meubles, de vêtements, de terres, qui avait lieu partout où se portait le flot de l'invasion; il eût vu les premières amitiés entre les vainqueurs et les vaincus se former au milieu de la licence de la vie barbare et de la ruine de tout frein social, par une émulation de rapine et de désordre; il eût décrit la décadence graduelle de l'ancienne civilisation, l'oubli croissant des traditions légales, la perte des lumières, l'oppression des pauvres et des faibles, sans distinction de races, par les riches et les puissants. Ensuite, quand l'histoire aurait pris d'autres formes, il en aurait changé comme elle, dédaignant le parti commode d'arranger le passé comme le présent s'arrange, et de présenter les mêmes figures et les mêmes mœurs quatorze fois dans quatorze siècles.

(*Lettres sur l'Histoire de France*, Lettre III, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.)

1. En 1683, un sieur Laurent d'Houry fit paraître un *almanach*, qui n'était d'abord qu'une sorte de calendrier; mais, en 1699, il se mit à donner les naissances des princes et princesses de l'Europe, la liste des membres du clergé, des magistrats, des officiers, fut présenté à Louis XIV, et prit le nom d'*Almanach royal*.

2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIIIe *siècle* les *Conseils aux historiens*, de Fénelon.

EFFET PRODUIT PAR LE MEURTRE DE GALESWINTHE[1].

Ainsi périt cette jeune femme qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé, figure mélancolique et douce, qui traversa la barbarie mérovingienne comme une apparition d'un autre siècle. Malgré l'affaiblissement du sens moral au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, pendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi[2]. De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres écrits pour des hommes d'un autre âge: mais, au sixième siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche, comme l'expression vivante et poétique des sentiments et de la foi populaires, on devenait pensif et l'on pleurait en les entendant raconter.

(*Récits des temps mérovingiens*, t. I, premier récit, Furne, Jouvet et C^ie^, éditeurs.)

LE MONASTÈRE DE SAINTE-RADEGONDE[3] A POITIERS.

L'étude des lettres figurait au premier rang des occupations imposées à toute la communauté; on devait y consacrer deux heures chaque jour, et le reste du temps était donné aux exercices religieux, à la lecture des livres saints et à des ouvrages de femme. Une des sœurs lisait à haute voix durant le travail fait en commun, et les plus intelli-

1. A l'instigation de Frédégonde, qui veut être reine, Hilpérik a fait étrangler pendant la nuit son épouse, la douce mais fière Galeswinthe.

2. C'est Grégoire de Tours qui rapporte cette légende.

3. Dans une guerre contre les Thuringiens, Chlother, roi de Neustrie, avait pris la fille de leur roi Berther, la jeune Radegonde, et, quand elle avait été nubile, l'avait épousée. La jeune reine, pleine d'horreur pour le meurtrier de tous les siens, et appelée à Dieu par une vocation irrésistible, se rendit un jour à Noyon, et somma l'évêque Médard de la consacrer au Seigneur. Elle passe de là à Tours, puis à Poitiers, et Chlother finit par consentir qu'elle fondât dans cette ville un monastère (555). L'Eglise célèbre le 13 août la fête de sainte Radegonde.

gentes, au lieu de filer, de coudre ou de broder, s'occupaient dans une autre salle à transcrire des livres pour en multiplier les copies. Quoique sévère sur certains points, comme l'abstinence de viande et de vin, la règle tolérait quelque chose des commodités et des délassements de la vie mondaine; l'usage fréquent du bain[1] dans de vastes piscines d'eau chaude, divers amusements, et entre autres le jeu de dés, étaient permis. La fondatrice et les dignitaires du couvent recevaient dans leur compagnie, non seulement les évêques et les membres du clergé, mais des laïques de distinction. Une table était souvent dressée pour les visiteurs et pour les amis; on leur servait des collations délicates, et quelquefois de véritables festins, dont la reine faisait les honneurs par courtoisie, tout en s'abstenant d'y prendre part[2]. Tel fut l'ordre qu'établit Radegonde dans son monastère de Poitiers, mêlant ses penchants personnels aux traditions conservées depuis un demi-siècle dans le célèbre monastère d'Arles[3].

(*Récits des temps Mérovingiens* t. II, cinquième récit, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.)

LE NAUFRAGE DE LA BLANCHE NEF[4].

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port

1. On sait quel était le goût des Romains pour le bain; la savante Radegonde adoptait les mœurs plus polies de Rome; le monastère « était une habitation romaine avec toutes ses dépendances, des jardins, des portiques, des salles de bains et un oratoire. » (*Ibid.*) C'est à Grégoire de Tours qu'Augustin Thierry emprunte une partie de ces détails.

2. Ces festins se tient préparés le plus souvent pour le célèbre Fortunat (530-600), dont les poésies latines célèbrent longuement Radegonde et ses compagnes. La vieille reine était une fille de race gauloise. Agnès, qu'elle avait faite abbesse du monastère, connaissait le penchant du poète pour la table, et le flattaient : « Chaque jour elles envoyaient au logis de Fortunatus les prémices des repas de la maison; et non contentes de cela, elles faisaient apprêter pour lui, avec toute la recherche possible, les mets dont la règle leur défendait l'usage. C'étaient des viandes de toute espèce, assaisonnées de mille manières, et des légumes arrosés de jus ou de miel, servis dans des plats d'argent, de jaspe et de cristal. D'autres fois on l'invitait à souper au monastère, et alors des guirlandes de fleurs odorantes tapissaient les murailles de la salle à manger, et un lit de feuilles de roses couvrait la table en guise de nappe. Le vin coulait dans de belles coupes pour le convive, à qui nul vœu ne l'interdisait; il y avait comme une ombre des élégances de la société antique dans ce repas offert à un poète chrétien par deux recluses mortes pour le monde. » (*Ibid.*

3. Lire : « par une illustre Gallo-romaine, Cæsaria, sœur de l'évêque Cæsarius ou saint Césaire. » — On va encore en pèlerinage à Poitiers sur le tombeau de sainte Radegonde, dans l'église placée sous son invocation.

4. Henri Ier, fils de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre et duc de Normandie, après avoir fait la paix avec le roi de France Louis VI, son suze-

de Barfleur[1]. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et, lui offrant un marc d'or [2], lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Érard, mon père a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à la conquête [3] ; seigneur roi, je te supplie de me bailler [4] en fief le même office [5] : j'ai un navire appelé *la Blanche Nef*, et disposé comme il convient. » Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège. Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles : Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement, par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau dans un lieu alors appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville [6]. *La Blanche Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrait en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue [7], qui resta flottante

rain, s'apprête à repasser le détroit et à revenir en Angleterre avec ses fils et les seigneurs normands d'Angleterre (1120).

1. Dans la presqu'île du Cotentin, à 24 kil. de Valognes; Barfleur a perdu beaucoup de son importance.

2. Il était d'usage de prélever un droit sur tous les offices à chaque changement de titulaire ; voilà pourquoi Thomas, fils d'Étienne, désirant hériter de l'office de son père, offre au roi un marc d'or.

3. De l'Angleterre.

4. Donner.

5. La même charge.

6. On a élevé en 1834 un très beau phare, haut de 80 mètres, au ras de Catteville, à 2 kil. environ de Barfleur.

7. On appelle *vergue* la pièce de bois qui porte la voile.

sur l'eau : c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de *la Blanche Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue: « Et le fils du roi, « leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui? — Il n'a point reparu, « ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur com- « pagnie. — Malheur à moi! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps [1] de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau : il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leur barque, il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement [2].

(*Conquête de l'Angleterre*, t. I, liv. VII, Garnier frères, édit.)

MORT ET FUNÉRAILLES DU ROI HENRI II D'ANGLETERRE [3]

Le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon, où, en peu de jours, il tomba dans un état voisin de la mort. A ses derniers moments on l'entendait proférer des paroles entrecoupées, qui faisaient allusion à ses malheurs et à la conduite de ses fils : « Honte, s'écriait-il, honte à un roi vaincu! Maudit soit le jour où je suis né, et maudits de Dieu soient les fils que je laisse! » Les évêques et les gens de religion qui l'entouraient firent tous leurs efforts pour lui faire rétracter cette malédiction contre ses enfants : mais il y persista jusqu'au dernier soupir.

Quand il eut expiré, son corps fut traité par ses serviteurs

1. Le justaucorps était un vêtement à manches, qui dessinait la taille, et descendait jusqu'aux genoux.

2. Augustin Thierry les emprunte à l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital, chroniqueur anglo-normand, qui vécut de 1075 à 1144.

3. Les quatre fils de Henri II, même Jean Sans-Terre, son fils de prédilection, s'étaient révoltés contre lui. Vaincu en 1189 par les armées de Philippe Auguste, il dut signer la paix et donner à son fils Richard le baiser de réconciliation. « Mais, au moment où Richard s'éloignait, il entendit son père marmotter à voix basse : « Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne point mourir avant de m'être vengé de toi! » A son arrivée au camp français, le comte de Poitou *lui-même* redit ces paroles au roi Philippe et à ses courtisans, qui tous firent de grands éclats de rire et plaisantèrent sur la bonne paix qui venait de se conclure entre le père et le fils » (*Ibid.*, II, 1.)

comme l'avait été autrefois celui de Guillaume le Conquérant[1]; tous l'abandonnèrent, après l'avoir dépouillé de ses derniers vêtements et avoir enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la chambre et dans la maison. Le roi Henri avait souhaité d'être enterré à Fontevrault, célèbre abbaye de femmes, à quelques lieues au sud de Chinon; on eut peine à trouver des gens pour l'envelopper d'un linceul et des chevaux pour le transporter. Le cadavre se trouvait déjà déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour de la sépulture, lorsque le comte Richard apprit par le bruit public la mort de son père. Il vint à l'église, et trouva le roi gisant dans le cercueil, la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire. Il se mit à genoux et pria devant l'autel; mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, disent les historiens du siècle, et sortit pour ne plus revenir. Les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort. Le lendemain de ce jour eut lieu la cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. Faute de couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme; et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri, fils de Geoffroy Plante-Genest, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bre-

1. En 1087. « Ses médecins et les autres assistants, qui avaient passé la nuit auprès de lui, le voyant mort, montèrent en hâte à cheval et coururent veiller sur leurs biens. Les gens de service et les vassaux de moindre étage, après la fuite de leurs supérieurs, enlevèrent les armes, la vaisselle, les vêtements, le linge, tout le mobilier, et s'enfuirent de même, laissant le cadavre presque nu sur le plancher. Le corps du roi demeura ainsi abandonné pendant plusieurs heures; car dans toute la ville de Rouen les hommes étaient devenus comme ivres, non pas de douleur, mais de crainte de l'avenir; ils étaient, dit un vieil historien, aussi troublés que s'ils eussent vu une armée ennemie devant les portes de leur ville..... Ses fils, ses frères, tous ses parents s'étaient éloignés, aucun de ses officiers n'était présent; pas un seul ne s'offrit pour avoir soin de ses obsèques, et ce fut un simple gentilhomme de la campagne, nommé Herluin, qui, par bon naturel et pour l'amour de Dieu, disent les historiens du temps, prit sur lui la peine et la dépense. Il fit venir à ses frais des ensevelisseurs et un chariot, transporta le cadavre jusqu'au bord de la Seine, et de là sur une barque, par la rivière et par mer, jusqu'à la ville de Caen. » (*Ibid.*, I, VII.)

tagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit dans sa dernière demeure[1].

(*Ibid.*, t. II, l. X. Garnier frères, éditeurs.)

ÉTIENNE MARCEL[2].

Ici apparaît un homme dont la figure a, de nos jours, grandi pour l'histoire, parce qu'on a pu mieux le comprendre, Étienne Marcel, prévôt des marchands, c'est-à-dire chef de la municipalité de Paris. Cet échevin du quatorzième siècle a, par une anticipation étrange, voulu et tenté des choses qui semblent n'appartenir qu'aux révolutions modernes. L'unité sociale et l'uniformité administrative ; les droits politiques étendus à l'égal des droits civils ; le principe de l'autorité publique transféré de la couronne à la nation ; les états généraux changés, sous l'influence du troisième ordre, en représentation nationale ; la volonté du peuple attestée comme souveraine devant le dépositaire du pouvoir royal ; l'action de Paris sur les provinces comme tête de l'opinion et centre du mouvement général ; la dictature démocratique, et la terreur exercée au nom du bien commun ; de nouvelles couleurs prises et portées comme signe d'alliance patriotique et symbole de rénovation ; le transport de la royauté d'une branche à l'autre, en vue de la cause des réformes et pour l'intérêt plébéien, voilà les événements et les scènes qui ont donné à notre siècle et au précédent leur caractère politique. Eh bien ! il y a de tout cela dans les trois années sur lesquelles domine le nom du prévôt Marcel. Sa courte et orageuse carrière fut comme un essai prématuré des grands desseins de la Providence, et comme le miroir des sanglantes péripéties à travers lesquelles, sous l'entraînement des passions humaines, ces desseins devaient marcher à leur accomplissement. Marcel vécut et mourut pour une idée, celle de précipiter, par la force des masses roturières, l'œuvre de nivellement graduel commencé par les rois : mais ce fut son malheur et son crime d'avoir des convictions impitoyables. A une fougue de

1. La plupart de ces détails sont fournis par Gérald Barry (*Giraldus Cambrensis*, qui vécut de 1146 à 1220, et qui fut chapelain de Henri II.

2. On se rappelle qu'Étienne Marcel dirigea l'opposition dans les états généraux sous le roi Jean, fit massacrer les maréchaux de Champagne et de Normandie sous les yeux du dauphin, et fut tué par Maillard le 31 juillet 1358, au moment où il allait ouvrir une porte de Paris à Charles le Mauvais, roi de Navarre. Voir le très intéressant ouvrage de M. Perrens : *Étienne Marcel et le gouvernement de la bourgeoisie au* XIV^e^ *siècle* (1860).

tribun qui ne recula pas devant le meurtre, il joignait l'instinct organisateur ; il laissa, dans la grande cité qu'il avait gouvernée d'une façon rudement absolue, des institutions fortes, de grands ouvrages et un nom que, deux siècles après lui, ses descendants portaient avec orgueil comme un titre de noblesse [1].

(*Essai sur l'histoire du tiers état*, II, Furne, Jouvet et Cie, édit. sars.)

LOUIS XI.

S'il y a dans l'histoire des personnages qui paraissent marqués du sceau d'une mission providentielle, le fils de Charles VII fut un de ceux-là; il semble qu'il ait eu comme roi la conviction d'un devoir supérieur pour lui à tous les devoirs humains, d'un but où il devait marcher sans relâche, sans qu'il eût le temps de choisir la voie. Lui qui avait levé contre son père le drapeau des résistances aristocratiques, il se fit le gardien et le fauteur [2] de tout ce que l'aristocratie haïssait; il y appliqua toutes les forces de son être, tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence et de passion, de vertus et de vices. Son règne fut un combat de chaque jour pour la cause de l'unité de pouvoir et la cause du nivellement social, combat soutenu à la manière des sauvages, par l'astuce et par la cruauté, sans courtoisie et sans merci. De là vient le mélange d'intérêt et de répugnance qu'excite en nous ce caractère si étrangement original [3]. Le despote Louis XI n'est pas de la race des tyrans égoïstes, mais de celle des novateurs impitoyables; avant nos révolutions, il était impossible de le bien comprendre. La condamnation qu'il mérite et dont il restera chargé, c'est le blâme que la conscience humaine inflige à la mémoire de ceux qui ont cru que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug des idées.

Ce roi qui affectait d'être roturier par le ton, l'habit, les manières, qui s'entretenait familièrement avec toutes

1. Tous ces détails, Augustin Thierry les emprunte à la *Chronique de Saint-Denis* et à la *Chronique de Guillaume de Nangis continuée*. Il cite les textes dont il a tiré parti, et ajoute : « Etienne Marcel eut pour associé dans sa lutte contre le pouvoir et dans ses projets de réformation un membre du clergé, qui, par son origine et ses études, appartenait à la bourgeoisie, Robert le Coq, évêque de Laon, juriste habile, d'abord avocat, puis maître des requêtes, et enfin président clerc au Parlement. »

2. Le protecteur ; de *favere*, favoriser, protéger.

3. Walter Scott (1771-1832) a cherché à le peindre dans son *Quentin Dur-*

sortes de personnes[1], et voulait tout connaître, tout voir, tout faire par lui-même, a des traits de physionomie qu'on ne rencontre au même degré que dans les dictatures démocratiques. En lui apparut, à sa plus haute puissance, l'esprit des classes roturières; il eut comme un pressentiment de notre civilisation moderne, il en devina toutes les tendances, et aspira vers elle sans s'inquiéter du possible, sans se demander si le temps était venu. Aussi, dans le jugement qu'on porte sur lui, doit-on regarder à la fois ce qu'il fit et ce qu'il voulut faire, ses œuvres et ses projets. Il songeait à établir dans tout le royaume l'unité de coutume, de poids et de mesures; sur ce point et sur d'autres, il se proposait d'imiter l'admirable régime civil des républiques italiennes.

L'industrie, enfermée dans les corporations qui l'avaient fait renaître après la renaissance des villes, était toute municipale; il entreprit de la faire nationale: il convoqua des négociants à son grand conseil, pour aviser avec eux aux moyens d'étendre et de faire prospérer le commerce, il ouvrit de nouveaux marchés et provoqua la fondation de nouvelles manufactures; il s'occupa des routes, des canaux, de la marine marchande, de l'exploitation des mines; il attira par des privilèges les entrepreneurs de travaux et les artisans étrangers, et, en même temps, il tint sur pied des armées quatre fois plus nombreuses que par le passé, fit des armements maritimes, recula et fortifia les frontières, porta la puissance du royaume à un degré inouï jusqu'alors[2]. Mais ces germes de prospérité ne devaient fructifier que dans l'avenir; le présent était lourd et sombre; les impôts croissaient sans mesure; le prince qui semait pour le peuple et se faisait peuple fut impopulaire. Il fit beaucoup souffrir et souffrit beaucoup lui-même dans sa vie de travaux, de ruses, de craintes, d'expédients, de soucis continuels. La bourgeoisie, dont les privilèges municipaux étaient la seule chose ancienne qu'il ménageât, lui fut fidèle sans l'aimer. Ses grandes vues, ses pensées de bien

ward (1823), et, après lui, Casimir Delavigne dans son drame de *Louis XI* (1832).

1. LOUIS XI AUX BOURGEOIS.

Je me sens rajeunir, qu'on le sache à Paris;
En portant ma santé, dites que je guéris.
Et que vers les Rameaux, vienne un jour favorable,
Chez un de mes bourgeois j'irai m'asseoir à table.

(CASIMIR DELAVIGNE, *Louis XI*, II, VII.)

2. La plupart de ces traits ont été puisés dans les *Mémoires* de Philippe de Commynes.

public, les nouveautés qu'il méditait ne touchèrent que le petit nombre de ceux qui les apprirent de sa bouche et qui étaient capables de les juger. L'opinion du temps n'a rien aperçu de ces choses, mais en revanche elle a saisi au vif dans Louis XI le portrait de l'homme extérieur, cette figure railleuse et sinistre que la tradition conserve, et impose encore à l'histoire.

(*Essai sur l'histoire du tiers état*, III, Furne, Jouvet et C^ie^, éditeurs.)

GUIZOT

(1787-1874)

Professeur éminent, orateur éloquent, historien souvent profond, administrateur habile, publiciste fécond, député, ministre, chef du dernier, du plus long cabinet de Louis-Philippe, Guizot est une des grandes figures du siècle. Raconter sa vie nous entraînerait trop loin, et nous devons nous borner ici à signaler quelques-uns de ses ouvrages, si nombreux et si variés : *De l'état des beaux-arts en France et du Salon de* 1810 (1811), *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821), *Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822), une traduction revisée des *Œuvres de Shakespeare* (1821), *Essais sur l'histoire de France* (1823), *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* (1823 et suiv., 26 vol.), *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'au treizième siècle* (1823 et suiv., 31 vol.), les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1827-1828), *Histoire générale de la civilisation en Europe*, *Histoire de la civilisation en France*. Tous ces ouvrages ont été composés ou préparés par Guizot pendant qu'il professait à la Sorbonne, de 1812 à 1822 et de 1828 à 1830. Pendant le règne de Louis-Philippe, il n'écrivit guère qu'une étude sur *Washington* (1841). Rentré dans la vie privée, il reprit ses travaux, poursuivit son *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, et donna encore de nombreux livres, parmi lesquels nous citerons : *De la démocratie en France* (1849), *Corneille et son temps* (1852), *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, neuf volumes écrits de 1858 à 1868, *l'Église et la société chrétienne* (1861), un recueil de *Discours académiques* (1861), *Histoire parlementaire de France* (1863), *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* (Guizot était protestant), *Mélanges biographiques et littéraires* (1869), le *duc de Broglie* (1872), et un ouvrage très important, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, laissé inachevé, et terminé par madame de Witt, née Guizot. On vient de publier des *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis* (1884). Guizot faisait partie de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1832, de l'Académie des inscriptions depuis 1833, et de l'Académie française depuis 1836. Il avait épousé, en 1812,

Mlle Pauline de Meulan, de quatorze ans plus âgée que lui; écrivain aimable et judicieux, auteur de plusieurs livres pour les enfants, elle aida Guizot dans ses travaux sur la littérature anglaise. A son lit de mort (1827), elle exprima le désir que son mari épousât sa nièce, Mlle Élisa Dillon (1804-1833). La seconde madame Guizot a écrit quelques articles et quelques contes pour les enfants.

LE ROLE D'UN ÉVÊQUE AU SIXIÈME SIÈCLE.

C'est dans les monuments du siècle, et surtout dans Grégoire de Tours[1] lui-même, qu'il faut apprendre ce qu'était alors l'existence d'un évêque, quel éclat, quel pouvoir, mais aussi quels travaux et quels périls y étaient attachés. Tandis que la force avide et brutale errait incessamment sur le territoire, réduisant les pauvres à la servitude, les riches à la pauvreté, détruisant aujourd'hui les grandeurs qu'elle avait créées hier, livrant toutes choses aux hasards d'une lutte toujours imminente et toujours imprévue, c'était dans quelques cités fameuses, près du tombeau de leurs saints, dans le sanctuaire de leurs églises, que se réfugiaient les malheureux de toute condition, de toute origine, le Romain dépouillé de ses domaines, le Franc poursuivi par la colère d'un roi ou la vengeance d'un ennemi, des bandes de laboureurs fuyant devant des bandes de barbares, toute une population qui n'avait plus ni lois à réclamer, ni magistrats à invoquer, qui ne trouvait plus nulle part, pour son repos et sa vie, sûreté ni protection. Dans les églises seulement quelque ombre de droit subsistait encore et la force se sentait saisie de quelque respect. Les évêques n'avaient, pour défendre cet unique asile des faibles, que l'autorité de leur mission, de leur langage, de leurs censures; il fallait qu'au nom seul de la Foi, ils réprimassent des vainqueurs féroces ou rendissent quelque énergie à de misérables vaincus. Chaque jour ils éprouvaient l'insuffisance de ces moyens; leur richesse excitait l'envie, leur résistance le courroux; de fréquentes attaques, de grossiers outrages venaient les menacer ou les interrompre dans les cérémonies saintes; le sang coulait dans les églises, souvent celui de leurs prêtres, même le leur. Enfin ils exerçaient la seule magistrature morale qui demeurât debout au milieu

1. Grégoire de Tours (539-593) a mérité par son *Historia Francorum* d'être appelé notre Hérodote.

de la société bouleversée, magistrature, à coup sûr, la plus périlleuse qui fut jamais.

(*Notice sur Grégoire de Tours*, en tête de la traduction de *Grégoire de Tours et Frédégaire*, librairie académique Didier et Cie.)

CROMWELL[1].

Cromwell mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême, car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châtié la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il démêlait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées. Et dans le cours de cette carrière si forte et si changeante, incessamment en butte[2] à toute sorte d'ennemis et de complots, Cromwell eut de plus cette faveur du sort que jamais sa vie ne fut effectivement attaquée ; le souverain contre lequel était écrit le pamphlet : *Tuer n'est pas assassiner*, ne se vit jamais en face d'un assassin. Le monde n'a point connu d'exemple de succès à la fois si constants et si contraires, ni d'une fortune si invariablement heureuse au milieu de tant de luttes et de périls.

Pourtant Cromwell mourut triste. Triste, non seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fût son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère, comme lui-même ici-bas, suffît à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites,

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIIe *siècle* le portrait de Cromwell par Bossuet.

2. *But* et *butte* ont été durant très longtemps pris indifféremment l'un pour l'autre; voilà pourquoi l'on écrit aujourd'hui : être en *butte* à.

il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convint, la monarchie avec le Parlement. Et en même temps ambitieux au delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein : ses attentats lui avaient créé des obstacles que ni son prudent génie ni sa persévérante volonté ne purent surmonter; et comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuarts.

Dieu n'accorde pas aux grands hommes qui ont posé dans le désordre les fondements de leur grandeur le pouvoir de régler, à leur gré et pour des siècles, même selon leurs meilleurs désirs, le gouvernement des nations.

(*Histoire de la Révolution d'Angleterre, La République et Cromwell*, t. II, livre VIII, librairie académique Didier et Cie.)

DES ORIGINES DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF EN ANGLETERRE.

Aussitôt après la conquête des Normands, car c'est là, à vrai dire, que commence l'histoire de l'Angleterre, deux forces générales sont en présence, celles des deux peuples; l'un se rallie aux anciennes institutions qui n'étaient point mortes et qui deviennent sa garantie; l'autre se constitue sur-le-champ selon le système féodal qui était déjà le sien. Un principe d'unité et un principe de résistance subsistent, dès l'origine, dans la société et dans le gouvernement.

Bientôt le principe de résistance se déplace; la lutte des peuples se prolonge, mais sourdement; c'est entre le roi et les barons que s'engage le combat. Forte en naissant, la royauté veut devenir tyrannique; sa tyrannie rencontre pour adversaire une aristocratie véritable, car la nécessité de se défendre contre les Saxons a fait prendre aux barons normands l'habitude d'agir de concert, et ne leur a pas permis de s'isoler de leur roi pour s'ériger en petits souverains. L'esprit d'association se développe; le maintien des institutions saxonnes l'a conservé dans la classe moyenne des propriétaires; l'impossibilité de la résistance individuelle le fait

prévaloir dans la haute féodalité. L'unité qui naît de la délibération commune et de l'union des forces entre des égaux devient le contre-poids de l'unité du pouvoir royal. La coalition aristocratique qui s'est formée contre le trône soutient la lutte avec succès.

Elle l'a soutenue avec l'appui des propriétaires inférieurs, et n'a pu se dispenser de faire reconnaître en même temps leurs droits et les siens. Lorsque, enivrée de ses victoires, la haute aristocratie, une partie du moins, veut à son tour devenir tyrannique, le roi, à son tour aussi, s'adresse à ces francs-tenanciers[1] des comtés dont on a appris à connaître l'importance. Une portion d'entre eux se rallie à sa cause. La coalition des hauts barons elle-même se divise. Un chef qui l'a longtemps dirigée et qui voudrait profiter seul de ses succès, le comte de Leicester, se voit réduit à lutter à la fois contre le roi et la plupart des barons. Il cherche une force dans la population des villes, et introduit ainsi, d'une manière générale, dans les affaires de l'État, l'élément démocratique de la société.

La grande lutte terminée, ces nouveaux venus ne paraissent d'abord que rarement, et à part de tous les propriétaires de fiefs[2], dans l'assemblée de la nation. Mais bientôt les situations profondément diverses se séparent; les situations analogues se confondent. La haute aristocratie se constitue, sous le nom de Chambre des lords, auprès du trône dont elle a limité et dont elle partage le pouvoir. L'aristocratie moyenne et la population supérieure des villes, qui ne peuvent prétendre à gouverner et n'ont que des droits à défendre, se réunissent dans la Chambre des communes: et la division de la nation féodale crée une force capable de résister à la haute aristocratie comme à la royauté.

(*Essais sur l'Histoire de France*, Résumé, librairie académique Didier et C^ie^.)

LA DÉMOCRATIE ANGLAISE.

En 1823, à propos de l'intervention française en Espagne,

1. « Franc-tenancier, celui qui tenait des terres en roture, mais qui en avait racheté les droits. » (Littré.

2. Rappelons que l'on appelait *fief* un domaine noble, concédé sous condition de foi et d'hommage par le seigneur d'un autre domaine.

M. de Talleyrand[1] disait dans la Chambre des pairs[2] : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Napoléon, plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. » On peut dire aujourd'hui, même à propos de l'Angleterre : « Il y a quelqu'un qui a plus de pouvoir que la couronne, plus de pouvoir que l'aristocratie : c'est tout le monde. » Quand on dit tout le monde, c'est la démocratie qu'on nomme. Où commence-t-elle ? Où finit-elle ? A quels signes visibles se distingue-t-elle des autres éléments de la société ? Personne ne pourrait le dire ; mais peu importe : pour être difficile à définir, le fait n'en est ni moins certain, ni moins puissant. Les éléments les plus divers entrent dans la composition de la démocratie moderne, — des classes riches et des classes pauvres, des classes savantes et des classes ignorantes, des maîtres et des ouvriers, des conservateurs et des novateurs, des amis du pouvoir et des enthousiastes de la liberté, bien des aristocrates même, détachés de leur origine par leurs mœurs, par leur aversion des gênes et des devoirs que l'aristocratie impose. Et la position de la démocratie anglaise n'est pas moins changée que sa composition; elle ne se borne pas, comme jadis, à défendre au besoin ses libertés, et à exercer sur le pouvoir une influence indirecte et lointaine; elle regarde les affaires publiques comme les siennes, surveille assidûment ceux qui les font, et, si elle ne gouverne pas l'État, elle domine le gouvernement.

Quelles seront, pour les destinées de l'Angleterre, les conséquences d'un fait si grand et si nouveau ? Personne ne peut les mesurer aujourd'hui ; l'Angleterre en est à ce travail de transition et de transformation où toutes choses sont flottantes et obscures. Deux résultats pourtant sont déjà visibles. A l'intérieur, dans la législation et l'administration quotidienne du pays, le progrès est immense ; la justice, le bon sens désintéressé, le respect de tous les droits, le ménagement de tous les intérêts, l'étude consciencieuse et approfondie des faits et des besoins sociaux exercent dans le gouvernement anglais beaucoup plus d'empire que jadis ; dans ses foyers et pour ses affaires de tous les jours, l'Angleterre est, à coup sûr, bien plus équitablement et plus sagement gouvernée. Au sommet de l'État et au dehors, dans la marche

1. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, célèbre diplomate français (1754-1838).

2. Chambre haute en France, qui exista depuis la Restauration jusqu'à la révolution de 1848.

générale et les relations extérieures de son gouvernement, le grand esprit politique, l'esprit d'ensemble et de suite a faibli. Non seulement les anciens partis sont désorganisés mais les principes et les liens qui pourraient reformer des partis vraiment capables de gouverner n'apparaissent pas encore. Dans cette confusion et cette hésitation générale, les hommes publics s'énervent et s'abaissent; ils perdent cette indépendance d'esprit, cette fierté de cœur, cette constance de vues qui caractérisaient les chefs aristocratiques : ils cherchent au-dessous d'eux et à leurs pieds un fil qui les guide dans le labyrinthe obscur où ils errent, au lieu de porter dans leurs mains un flambeau qui éclaire le peuple et l'attire sur leurs pas. Une société plus généralement heureuse et libre et un gouvernement moins haut et moins ferme, un présent plus doux et un avenir moins assuré, ce sont là les biens et les maux, les progrès et les affaiblissements que, sans révolution, sans secousse, la démocratie et son empire croissant ont valus jusqu'ici à l'Angleterre.

(*Sir Robert Peel*, p. 346-349, librairie académique Didier et Cie.)

MICHELET

(1798-1874)

Brillant élève du collège Charlemagne, professeur à l'École normale (1828), suppléant de Guizot à la Faculté des lettres (1834-1835), Jules Michelet fut appelé en 1838 au Collège de France; son enseignement eut un retentissement considérable. Outre sa traduction des *Principj di una scienza nuova* de Vico (1827), nous citerons, parmi ses ouvrages historiques : le *Précis de l'Histoire moderne* (1827), l'*Histoire romaine*, l'*Histoire de France* (1837-1867) en 16 volumes, le *Précis de l'Histoire de France* et l'*Histoire de la Révolution française* (1847-1853); et parmi ses ouvrages de polémique et de politique : *Du Peuple* (1846), *la Pologne martyre* (1863), et la *Bible de l'humanité* (1864). Michelet a également écrit, avec l'aide de sa femme, plusieurs ouvrages descriptifs, inspirés par un amour passionné de la nature, et dont le style est d'un grand charme poétique et d'une relief incomparable : *l'Oiseau* (1856), *l'Insecte* (1857), *la Mer* (1861), *la Montagne* (1868), etc. Michelet avait perdu après le coup d'État sa chaire du Collège de France. Il faisait partie de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1838. Il mourut à Hyères le 9 février 1874.

VALMY [1].

Les Prussiens, laissant la cavalerie en bataille pour soutenir l'infanterie, formaient celle-ci en trois colonnes, qui marchaient vers le plateau de Valmy. Kellermann voit ce mouvement, forme aussi trois colonnes en face, et fait dire sur toute la ligne : « Ne pas tirer, mais attendre, et les recevoir à la baïonnette [2]. »

Il y eut un moment de silence. La fumée se dissipait. Les Prussiens avaient descendu [3] ; ils franchissaient l'espace intermédiaire avec la gravité d'une vieille armée de Frédéric, et ils allaient monter aux Français. Brunswick dirigea sa lorgnette, et il vit un spectacle surprenant, extraordinaire. A l'exemple de Kellermann, tous les Français, ayant leurs chapeaux à la pointe des sabres, des épées, des baïonnettes, avaient poussé un grand cri..... Ce cri de trente mille hommes remplissait toute la vallée : c'était comme un cri de joie, mais étonnamment prolongé : il ne dura guère moins d'un quart d'heure ; fini, il recommençait toujours, avec plus de force ; la terre en tremblait... C'était : « Vive la Nation ! »

Les Prussiens montaient, fermes et sombres. Mais, tout ferme que fût chaque homme, les lignes flottaient, elles formaient par moments des vides, puis elles les remplissaient. C'est que de gauche elles recevaient une pluie de fer, qui leur venait de Dumouriez.

Brunswick arrêta ce massacre inutile, et fit sonner le rappel. Le spirituel et savant général avait très bien reconnu, dans l'armée qu'il avait en face, un phénomène qui ne s'était guère vu depuis les guerres de religion : *une armée de fanatiques*, et, s'il l'eût fallu, des martyrs. Il répéta au roi ce qu'il avait toujours soutenu, contrairement aux émigrés, que l'affaire était difficile, et qu'avec les belles chances

1. Kellermann, à la tête de l'armée de la Moselle, et Dumouriez, commandant les armées du Nord et du Centre, sont attaqués à Valmy, près de Sainte-Menehould, par le duc de Brunswick et l'armée prussienne. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, assiste à la bataille. Kellermann est posté sur un mamelon avancé, où se trouve le moulin de Valmy ; les Prussiens couronnent les crêtes des hauteurs de la Lune, au sud-ouest de Valmy. C'est l'artillerie qui engage le combat, puis l'armée prussienne se décide à tenter l'assaut du mamelon.

2. La baïonnette fut inventée à Bayonne sous Louis XIV. « L'usage de la baïonnette au bout du fusil est de son institution. Avant lui on s'en servait quelquefois, mais il n'y avait que quelques compagnies qui combattissent avec cette arme... Le premier régiment qui eut des baïonnettes et qu'on forma à cet exercice fut celui des fusiliers, établi en 1671. » VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, XXX.

3. Des hauteurs de la Lune.

que la Prusse avait en ce moment pour s'étendre dans le nord, il était absolument inutile et imprudent de se compromettre avec ces gens-ci [1].

Le roi était extrêmement mécontent, mortifié. Vers quatre ou cinq heures, il se lassa de cette éternelle canonnade qui n'avait guère de résultat que d'aguerrir l'ennemi. Il ne consulta pas Brunswick, mais dit qu'on battît la charge [2]. Lui-même, dit-on, approcha avec son état-major, pour reconnaître de plus près ces furieux, ces sauvages. Il poussa sa courageuse et docile infanterie sous le feu de la mitraille, vers le plateau de Valmy. Et, en avançant, il reconnut la ferme attitude de ceux qui l'attendaient là-haut. Ils s'étaient déjà habitués au tonnerre qu'ils entendaient depuis tant d'heures, et ils commençaient à s'en rire. Une sécurité visible régnait dans leurs lignes. Sur toute cette jeune armée planait quelque chose, comme une lueur héroïque, où le roi ne comprit rien, sinon le retour en Prusse [3]. Cette lueur était la foi.

1. Comparer le récit de Lamartine (*Histoire des Girondins*, XXVII, §§ 14, 15, Hachette et Cie, éditeurs) : « Camarades, s'écrie Kellermann d'une voix palpitante d'enthousiasme et dont il prolonge les syllabes pour qu'elles frappent plus loin l'oreille de ses soldats, voici le moment de la victoire. Laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons à la baïonnette ! » En disant ces mots, il élève et agite son chapeau, orné du panache tricolore, sur la pointe de son épée. « Vive la nation ! s'écrie-t-il d'une voix plus tonnante encore, allons « vaincre pour elle ! »

« Ce cri du général, porté de bouche en bouche par les bataillons les plus rapprochés, court sur toute la ligne ; répété par ceux qui l'avaient proféré les premiers, grossi par ceux qui le répètent pour la première fois, il forme une clameur immense, semblable à la voix de la patrie animant elle-même ses premiers défenseurs. Ce cri de toute une armée, prolongé pendant plus d'un quart d'heure et roulant d'une colline à l'autre, dans les intervalles du bruit du canon, rassure l'armée avec sa propre voix et fait réfléchir le duc de Brunswick. De pareils cœurs promettent des bras terribles. Les soldats français, imitant spontanément le geste sublime de leur général, élèvent leurs chapeaux et leurs casques au bout de leurs baïonnettes et les agitent en l'air comme pour saluer la victoire. « Elle est à nous ! » dit Kellermann, et il s'élance au pas de course au-devant des colonnes prussiennes, en faisant redoubler les décharges de son artillerie. A l'aspect de cette armée qui s'ébranle comme d'elle-même en avant, sous la mitraille de quatre-vingts pièces de canon, les colonnes prussiennes hésitent, s'arrêtent, flottent un moment en désordre.....

« Le duc de Brunswick, avec le coup d'œil d'un vieux soldat et cette économie du sang qui caractérise les généraux consommés, juge à l'instant que son attaque s'amortira contre un pareil enthousiasme. Il reforme avec sang-froid ses têtes de colonnes, fait sonner la retraite et reprend lentement, et sans être poursuivi, ses positions. »

2. C'est-à-dire : qu'on donnât le signal de l'attaque.

3. Il dut comprendre ce jour-là qu'il n'est pas possible de détruire une nation. « Les nations dont on croyait supprimer l'existence ont reflueri, toujours vivantes, indestructibles. Un despote a pu dire, dans un accès de colère puérile : « Je supprime la Suisse. » M. Pitt a dit de la France : « Elle sera un blanc sur la carte. » L'Europe entière, les rois avec les papes, profitant du mortel sommeil où semblait plongée l'Italie, ont cru la démembrer, la couper en morceaux ; chacun mordit sa part ; ils dirent : « Elle a péri. » Nous

Et cette joyeuse armée qui d'en haut le regardait, c'était déjà l'armée de la République.

Fondée le 20 septembre, à Valmy, par la victoire, elle fut, le 21, décrétée à Paris, au sein de la Convention.

(*Révolution française*, éd. in-12°, Marpon et Flammarion, éditeurs.)

PLAINTES DU HÉRON.

« Tu veux savoir à quoi je rêve? Demande au chef indien des Chérokés[1], des Jowais[2], pourquoi, des jours entiers, il tient la tête sur le coude, regardant sur l'arbre d'en face un objet qui n'y fut jamais.

« La terre fut notre empire, le royaume des oiseaux aquatiques dans l'âge intermédiaire où, jeune, elle émergeait des eaux. Temps de combats, de lutte, mais d'abondante subsistance. Pas un héron alors qui ne gagnât sa vie. Besoin n'était d'attendre ni de poursuivre; la proie poursuivait le chasseur; elle sifflait, coassait[3] de tous côtés. Des millions d'êtres de nature indécise, oiseaux-crapauds, poissons ailés, infestaient les limites mal tracées des deux éléments. Qu'auriez-vous fait, vous autres, faibles et derniers-nés du monde? L'oiseau vous prépara la terre. Des combats gigantesques eurent lieu contre les monstres énormes, fils du limon; le fils de l'air, l'oiseau, prit taille de géant. Si vos histoires ingrates n'ont pas trace de tout cela, la grande histoire de Dieu la raconte au fond de la terre où elle a déposé les vaincus, les vainqueurs, les monstres exterminés par nous et celui qui les détruisit.

« Vos fictions mensongères vous bercent d'un Hercule humain[4]. Que lui eût servi sa massue contre le plésiosaure[5]? qui eût attendu face à face cet horrible léviathan[6]? Il y fallait le vol, l'aile forte, intrépide, qui du plus haut lan-

barbares, elle ressuscite; elle sort vivante, entière, de vos morsures. Elle sort rajeunie du chaudron de Médée, elle n'y a laissé que sa vieillesse. La voici reine, forte, armée, héroïque et terrible. La reconnaissez-vous? » (Michelet, *La Pologne martyre Kosciuszko*, II, Dentu, éditeur.)

1. Tribu indigène de l'Amérique du Nord, dans le Territoire Indien, à l'ouest du Mississipi.

2. Le Jowa ou Jowa est un des États-Unis de l'Amérique du Nord ; il est borné à l'E. par le Mississipi, à l'O. par le Missouri.

3. Du grec κόαξ (onomatopée qu'Aristophane met dans la bouche du chœur des grenouilles), en passant par le latin *coaxare*.

4. Personnage fabuleux, qui détruisit des monstres terribles.

5. Gigantesque reptile.

6. Voir dans nos extraits de P. de Saint-Victor le morceau intitulé : *A propos des Pyramides*.

çait, relevait, relançait l'Hercule oiseau, l'épiornis [1], un aigle de vingt pieds de haut et de cinquante pieds d'envergure, implacable chasseur qui, maître de trois éléments, dans l'air, dans l'eau, dans la vase profonde, suivait le dragon sans repos.

« L'homme eût péri cent fois. Par nous l'homme devint possible sur une terre pacifiée. Mais qui s'étonnera que ces terribles guerres, qui durèrent des milliers d'années, aient usé les vainqueurs, lassé l'Hercule ailé, fait de lui un faible Persée [2], souvenir effacé, pâli, de nos temps héroïques?

« Baissés de taille, de force, sinon de cœur, affamés par la victoire même, par la disparition des mauvaises races, par la division des éléments qui nous cacha la proie au fond des eaux, nous fûmes sur la terre, dans nos forêts et nos marais, poursuivis à notre tour par les nouveaux venus qui, sans nous, ne seraient pas nés. La malice [3] de l'homme des bois [4] et sa dextérité furent fatales à nos nids. Lâchement, dans l'épaisseur des branches qui gênent le vol, entravent le combat, il mettait la main sur les nôtres. Nouvelle guerre, celle-ci moins heureuse, qu'Homère appelle la guerre des pygmées [5] et des grues. La haute intelligence des grues, leur tactique vraiment militaire [6], n'ont pas empêché l'ennemi l'homme, par mille arts maudits, de prendre l'avantage. Le temps était pour lui, la terre et la nature; elle va desséchant le globe, tarissant les marais, supprimant la région indécise où nous régnâmes. Il en sera de nous, à la longue, comme du castor [7]. Plusieurs espèces périront; peut-être un siècle encore, et le héron aura vécu [8]. »

(*L'Oiseau*, Ire partie, *les Rivages*, *décadence de quelques espèces*, Hachette et Cie, éditeurs.)

1. Oiseau colossal de Madagascar, dont les œufs, que l'on a retrouvés pétrifiés, avaient une capacité d'environ huit litres.

2. Jeune et élégant héros de l'époque mythologique, qui triomphait sans beaucoup de peine de ses ennemis en leur présentant la tête de Méduse.

3. On appelle proprement *malice* une inclination à malfaire.

4. L'orang-outang.

5. Les Pygmées étaient, d'après la légende, une race de nains qui vivaient dans l'Éthiopie et dans l'Inde, et qui étaient perpétuellement en guerre avec les grues.

6. « Grues sont oiseau qui volent à eschieles (bandes), en manière de chevaliers qui vont en bataille. » (Brunetto Latini, *Trésor*, p. 215, cité dans le *Dictionnaire* de Littré.) — Il paraît aussi que, lorsque la troupe se repose, une des grues, se tenant sur une seule patte, demeure en sentinelle.

7. Dont l'espèce tend à se perdre.

8. Buffon, avait, lui aussi, été frappé de la mélancolie du héron : « Lorsqu'on prend un héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire

LA PREMIÈRE LEÇON DE VOL.

Voulez-vous voir deux choses étonnamment analogues. Regardez d'une part la femme au premier pas de l'enfant et d'autre part l'hirondelle au premier vol du petit.

C'est la même inquiétude, les mêmes encouragements, les exemples et les avis, la sécurité affectée, au fond la peur, le tremblement..... « Rassure-toi.... Rien n'est plus facile. » En réalité, les deux mères frémissent intérieurement.

Les leçons sont curieuses. La mère se lève sur ses ailes; il regarde attentivement et se soulève un peu aussi. Puis, vous la voyez voleter: il regarde, agite ses ailes.... Tout cela va bien encore, cela se fait dans le nid.... La difficulté commence pour se hasarder d'en sortir. Elle l'appelle, elle lui montre quelque petit gibier tentant, elle lui promet récompense, elle essaye de l'attirer par l'appât d'un moucheron.

Le petit hésite encore. Et mettez-vous à sa place. Il ne s'agit pas ici de faire un pas dans une chambre, entre la mère et la nourrice, pour tomber sur des coussins. Cette hirondelle d'église, qui professe au haut de sa tour sa première leçon de vol, a peine à enhardir son fils, à s'enhardir peut-être elle-même à ce moment décisif. Tous deux, j'en suis sûr, du regard plus d'une fois mesurent l'abîme et regardent le pavé..... Pour moi, je vous le déclare, le spectacle est grand, émouvant. Il faut *qu'il croie* sa mère, il faut *qu'elle se fie à l'aile* du petit si novice encore..... Des deux côtés, Dieu exige un acte de foi, de courage. Noble et sublime point de départ!.... Mais il a cru, il est lancé, et il ne retombera pas. Tremblant, il nage soutenu du paternel souffle du ciel, des cris rassurants de sa mère..... Tout est fini.... Désormais, il volera indifférent par les vents et par les orages, fort de cette première épreuve où il a volé dans la foi.

(*L'Oiseau* [1], II[e] part., *Éducation.*)

INTELLIGENCE DES ABEILLES.

C'était vers le temps de la Révolution américaine, peu

avaler; sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés : l'apathique héron semble se consumer sans languir ; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret. » (*Histoire naturelle, Oiseaux aquatiques.*)

1. Même après *l'Oiseau* de Michelet, on peut lire avec intérêt *le Monde des oiseaux* d Alphonse Toussenel (1803-1885), l'auteur de *l'Esprit des bêtes*.

avant la Révolution française. On vit apparaître et se répandre un être inconnu à notre Europe, d'une figure effrayante, un grand et fort papillon de nuit, marqué assez nettement en gris fauve d'une vilaine tête de mort. Cet être sinistre, qu'on n'avait vu jamais, alarma les campagnes et parut l'augure des plus grands malheurs. En réalité, ceux qui s'en effrayaient l'avaient apporté eux-mêmes. Il était venu en chenille avec sa plante natale, la pomme de terre américaine, le végétal à la mode, que Parmentier[1] préconisait, que Louis XVI protégeait[2], et qu'on répandait partout. Les savants le baptisèrent d'un nom peu rassurant : le Sphinx Atropos[3].

Cet animal était terrible, en effet, mais pour le miel. Il en était fort glouton, et capable de tout pour y arriver. Une ruche de trente mille abeilles ne l'effrayait pas. En pleine nuit, le monstre avide, profitant de l'heure où les abords de la cité sont moins gardés, avec un petit bruit lugubre, étouffé, comme étoupé par le duvet mou qui le couvre (comme toutes les bêtes de nuit), envahissait la ruche, allait aux rayons, se gorgeait, pillait, gâchait, bouleversait les magasins et les enfants. On avait beau s'éveiller, se rassembler, s'ameuter, l'aiguillon ne perçait pas l'espèce de couverture, de matelas mou et élastique, dont il est garni partout, comme ces armures de coton que portaient les Mexicains du temps de Cortès[4], et qu'aucune arme espagnole ne pouvait percer.

Huber[5] avisait aux moyens de protéger ses abeilles contre ce pillard effronté. Ferait-il des grilles, des portes ? et comment? c'était son doute. Les clôtures les mieux imaginées avaient toujours l'inconvénient de gêner le grand mouvement d'entrée, de sortie, qui se fait au seuil de la ruche. Leur impatience leur rendrait intolérables ces barrières où elles pourraient s'embarrasser et briser leurs ailes.

Un matin, l'aide fidèle qui le secondait dans ses expé-

1. C'est Parmentier (1737-1813) qui développa en France le goût de la pomme de terre, à laquelle on donna un moment le nom de *parmentière*.

2. On sait que, dans une grande solennité, Louis XVI parut avec une fleur de pomme de terre à la boutonnière.

3. Atropos est le nom d'une des Parques.

4. C'est en 1519 que Fernand Cortès (ou Cortez) conquit le Mexique sur Montézuma.

5. François Huber (1750-1831), de Genève, « le grand historien des abeilles » comme l'appelle Michelet, était devenu aveugle avant de publier ses *Nouvelles observations sur les abeilles* (1792).

riences[1] lui apprit que les abeilles avaient déjà elles-mêmes résolu le problème. Elles avaient, en diverses ruches, imaginé, essayé des systèmes divers de défense et de fortications. Tantôt elles construisaient un mur de cire, avec d'étroites fenêtres, où le *gros* ennemi ne pouvait passer. Tantôt, par une invention plus ingénieuse, sans boucher rien, elles plaçaient aux portes des arcades entre-croisées, ou de petites cloisons les unes derière les autres, mais qui se contrariaient, c'est-à-dire qu'au vide laissé par les premières, répondait le plein des secondes. Ainsi nombre d'ouvertures pour la foule impatiente des abeilles qui pouvaient, comme à l'ordinaire, entrer, sortir, sans autres obstacles que d'aller un peu en zigzag. Mais clôture, absolue clôture, pour le grand et *gros* ennemi qui ne pouvait plus entrer avec ses ailes déployées, ni même glisser sans froissement par ces corridors étroits.

Ce fut le coup d'État des bêtes, la révolution des insectes, exécuté par les abeilles, non seulement contre ceux qui les volaient, mais contre ceux qui niaient leur intelligence[2].

(*L'Insecte*, livre III, chap. xxv, Hachette et Cie, éditeurs.)

LA BALEINE[3].

L'habitant d'une autre planète qui descendrait sur la nôtre

1. Sa femme, Aimée Lullin, ou son domestique, Fr. Burnens.

2. Comme Ampère, il s'obstinait à n'accorder aux bêtes que la sensibilité, que la mémoire, même après avoir eu connaissance d'une curieuse anecdote, qui a été rappelée par Arago dans sa *Notice sur Ampère :* dans une petite auberge du Midi, deux chiens avaient été commis au soin de faire tourner alternativement la broche. L'un des deux bassets refusait obstinément, même devant les menaces, de s'acquitter de ses fonctions, quand *ce n'était pas son tour*, et montrait au contraire une docilité exemplaire *quand son tour était arrivé :* « Ne résulte-t-il pas de là... que des chiens peuvent avoir le sentiment du juste et de l'injuste, se faire une sorte de charte et endurer des souffrances corporelles plutôt que de la laisser violer ? »

3. C'est à Lacépède que Michelet doit l'idée de ce développement ; nous donnons ici le morceau de Lacépède, pour que le lecteur puisse mesurer la distance qui sépare le disciple de Buffon de l'auteur de *la Mer* : « Que notre imagination nous transporte à une grande élévation au-dessus du globe. — La terre tourne au-dessous de nous ; le vaste Océan enceint les continents et les îles ; seul il nous paraît animé. A la distance où nous sommes placés, les êtres vivants qui peuplent la surface sèche du globe ont disparu à nos yeux ; nous n'apercevons plus ni les rhinocéros, ni les hippopotames, ni les éléphants, ni les crocodiles, ni les serpents démesurés ; mais, sur la surface de la mer, nous voyons encore des troupes nombreuses d'êtres animés en parcourir avec rapidité l'immense étendue, et se jouer avec les montagnes d'eau soulevées par les tempêtes. Ces êtres que, de la hauteur où notre pensée nous a élevés, nous serions tentés de croire les seuls habitants de la terre, sont les cétacés. Leurs dimensions sont telles, qu'on peut saisir sans peine le rapport de leur longueur avec la plus grande des mesures terrestres. On peut croire que de vieilles baleines ont eu une longueur égale au cent millième du quart d'un méridien. — .... Leur sensibilité est très vive, leur affection pour leurs semblables très grande, leur attachement pour leurs petits très ardent et très courageux. Leurs

en ballon, et, d'une grande hauteur, observerait la surface du globe, voulant savoir s'il est peuplé, dirait : « Les seuls êtres qu'il m'est donné de découvrir ici sont d'assez belle taille, de cent à deux cents pieds de long ; leurs bras n'ont que vingt-quatre pieds, mais leur superbe queue, de trente, bat royalement la mer, la maîtrise, les fait avancer avec une rapidité, une aisance majestueuse, auxquelles on reconnaît très bien les souverains de la planète. »

Et il ajouterait : « Il est fâcheux que la partie solide de ce globe soit déserte, ou n'ait que des animalcules trop petits pour qu'on les distingue. La mer seule est habitée, et d'une race bonne et douce. La famille y est en honneur, la mère allaite avec tendresse, et quoique ses bras soient bien courts, elle trouve moyen, dans la tempête, de serrer contre elle-même et de protéger son petit[1]. »

(*La Mer*, livre II, chap. XII, Calmann Lévy, éditeur.)

THIERS

(1797-1877)

Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797; il était parent d'André Chénier par sa mère. Après des études brillantes au lycée de sa ville natale, il alla faire son droit à Aix, où il se lia avec Mignet d'une étroite amitié. En 1821, il vint à Paris, et fut attaché bientôt à la rédaction du *Constitutionnel;* il aborda également la critique d'art et réunit quelques articles sous le titre de *Salon de* 1822. Il commençait en même temps son *Histoire de la Révolution française* (1823-1827). En 1830, il fonde avec Mignet et Armand Carrel un journal de combat, *le National;* la cause qu'il soutient triomphe, et dès lors Thiers se consacre tout entier à la politique. Nous n'avons pas à raconter ici ses différents ministères pendant le règne de Louis-Philippe, à rappeler les événements de 1870, à montrer Thiers président de la République française : comme homme politique, il ne nous appar-

femelles nourrissent du lait que fournissent leurs mamelles les jeunes cétacés qu'elles ont portés dans leurs flancs. » (*Histoire naturelle des Cétacés, Vue générale des Cétacés.*)

1. La douceur de ces êtres énormes émeut et attendrit Michelet; il se complaît à nous peindre cet attachement du mâle pour la femelle, qui le porte, si elle est jetée à la côte, à venir y périr avec elle : « Le mâle la quitte peu. Leur embarras est grand, quand le pêcheur féroce les attaque dans leur enfant. On harponne le petit pour les faire suivre, et, en effet, ils font d'incroyables efforts pour le sauver, pour l'entraîner; ils remontent, s'exposent aux coups pour le ramener à la surface et le faire respirer. Mort, ils le défendent encore. Pouvant plonger et échapper, ils restent sur les eaux en plein péril pour suivre le petit corps flottant. » (*Ibid.*)

tient que par ses discours parlementaires; la clarté élégante de son argumentation dans les questions d'affaires lui valut de grands succès de tribune, et, quand il parlait de la patrie, il avait une émotion pénétrante qui s'élevait parfois jusqu'à la grande éloquence. Ses *Discours parlementaires* ont été publiés par sa veuve. Malgré les occupations de sa vie politique, Thiers resta fidèle à son goût pour l'histoire; c'est à elle qu'il demanda une consolation quand il tomba du pouvoir en 1840, et la composition de sa belle *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1841-1862) lui fit trouver courtes les longues années qu'il passa dans la retraite.

LE SACRE DE NAPOLÉON Ier.

Le dimanche 2 décembre [1], par une journée d'hiver froide, mais sereine, cette population de Paris, que nous avons vue, quarante ans plus tard, accourir par un temps pareil au-devant des restes mortels de Napoléon, se précipitait pour assister au passage du cortège impérial. Le Pape [2] partit le premier, dès dix heures du matin, et bien avant l'Empereur, afin que les deux cortèges ne se fissent pas obstacle l'un à l'autre. Il était accompagné d'un clergé nombreux, vêtu des plus somptueux ornements, et escorté par des détachements de la garde impériale. Un portique richement décoré avait été construit tout autour de la place Notre-Dame, pour y recevoir à la descente de leurs voitures les souverains et les princes qui allaient se rendre à la vieille basilique. L'archevêché, orné avec un luxe digne des hôtes qu'il devait contenir, était disposé pour que le Pape et l'Empereur s'y reposassent un instant. Après une courte station, le Pape entra dans l'église, où déjà, depuis plusieurs heures, s'étaient réunis les députés des villes, les représentants de la magistrature et de l'armée, les soixante évêques avec leur clergé, le Sénat, le Corps législatif, le Tribunat [3], le Conseil d'État, les princes de Nassau, de Hesse, de Baden, l'archichancelier de l'Empire germanique, enfin les ministres de toutes les puissances. La grande porte de Notre-Dame avait été fermée parce qu'on y avait adossé le trône impérial. On entrait par les portes latérales, situées aux deux extrémités de la nef transversale. Quand le Pape, précédé de la croix et des insignes du successeur de saint Pierre

1. De l'an 1804.
2. Pie VII (1800-1823).
3. Assemblée qui, sous la constitution de l'an VIII, concourait à la formation de la loi.

parut dans cette vieille basilique de saint Louis, tous les assistants se levèrent, et cinq cents musiciens entonnèrent sur un air solennel le chant consacré, *Tu es Petrus*. L'effet en fut subit et profond. Le Pape marchant à pas lents alla s'agenouiller d'abord à l'autel, et prendre place ensuite sur un trône préparé pour lui à droite de l'autel. Les soixante prélats de l'Église française vinrent le saluer l'un après l'autre. Il eut pour chacun d'eux, constitutionnel[1] ou non, la même bienveillance de regard. Puis on attendit l'arrivée de la famille impériale.

L'église de Notre-Dame était décorée avec une magnificence sans égale : des tentures de velours, semées d'abeilles d'or[2], descendaient de la voûte jusqu'au sol. Au pied de l'autel se trouvaient de simples fauteuils, que l'Empereur et l'Impératrice devaient occuper avant leur couronnement. Au fond de l'église, dans l'extrémité opposée à l'autel, un trône immense, élevé sur vingt-quatre marches, placé entre des colonnes qui supportaient un fronton[3], espèce de monument dans un monument, était destiné à l'Empereur couronné et à son épouse. C'était l'usage dans les deux rites romain et français : le monarque n'allait s'asseoir sur le trône qu'après avoir été couronné par le Pontife.

On attendait l'Empereur, et on l'attendit longtemps. Ce fut la seule circonstance fâcheuse dans cette grande solennité. L'attitude du Pape pendant cette longue attente fut pénible. La crainte que l'ordonnateur de ces fêtes avait éprouvée d'exposer les deux cortèges à une rencontre, était cause de ce retard. L'Empereur était parti des Tuileries[4] dans une voiture tout entourée de glaces, surmontée par des génies d'or tenant une couronne ; voiture populaire en France, toujours reconnue du peuple de Paris, quand il l'a revue depuis dans d'autres cérémonies[5]. Il était vêtu d'un

1. On appelait évêques constitutionnels ceux qui avaient adopté la constitution civile du clergé en 1790.

2. Comme les armoiries de Napoléon.

3. « Ornement d'architecture, de forme triangulaire ordinairement, qui surmonte et couronne la principale entrée d'un édifice. » *Dictionnaire* de Littré.)

4. Le palais que Catherine de Médicis fit élever en 1564 par Philibert Delorme et J. Bullant a dû ce nom à d'anciennes tuileries qui occupaient auparavant l'endroit.

5. Le futur maréchal Bugeaud était à Fontainebleau au moment du sacre de l'Empereur ; il vint à Paris pour les fêtes avec son régiment, et il écrivit à sa sœur Phillis, le 25 frimaire (15 décembre) une lettre assez curieuse, de laquelle nous détachons les lignes suivantes (*Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance*, t. I, Firmin Didot, éditeur, 1882) :

« Nous avons fait le voyage de Paris pour assister au couronnement de Sa Majesté ; il a duré dix ou douze jours. Nous y avons eu beaucoup de peine et pas du tout de plaisir. Le temps était très mauvais ; nous étions extrêmement

habit dessiné par le plus grand peintre du temps[1], et assez semblable aux costumes du seizième siècle ; il portait une toque à plumes et un manteau court. Il ne devait prendre le costume impérial qu'à l'archevêché même et au moment d'entrer dans l'église. Escorté par ses maréchaux à cheval, précédé des grands dignitaires en voiture, il s'achemina lentement, le long de la rue Saint-Honoré, du quai de la Seine et de la place Notre-Dame, au milieu des acclamations d'un peuple immense, enchanté de voir son général favori devenu empereur, comme s'il n'avait pas fait tout cela lui-même, avec ses passions mobiles, avec son héroïsme guerrier, et comme si un coup de baguette magique l'eût fait pour lui. Napoléon, arrivé devant le portique déjà décrit, mit pied à terre, se rendit à l'archevêché, y prit la couronne, le sceptre, le manteau impérial, et se dirigea vers la basilique. A côté de lui on portait la grande couronne, en forme de tiare, modelée sur celle de Charlemagne : dans ce premier instant il avait ceint la couronne des Césars, c'est-à-dire un simple laurier d'or. On admirait sa tête, belle sous ce laurier d'or comme une médaille antique. Entré dans l'église, au son d'une musique retentissante, il s'agenouilla

chargés, et, par surcroît de malheur, on nous fit dépasser Paris, et on nous caserna à une lieue et demie de cette ville. A chaque fête, nous sommes restés toute la journée sous les armes, par un grand froid et une boue abominable. A la fin du jour, nous retournions à notre maudite caserne, ou il fallait travailler comme des nègres pour nettoyer nos armes et nous approprier pour le lendemain. Voilà, ma bonne amie, le plaisir que j'ai eu.

« Tu ne te fais pas une idée de la beauté et de la magnificence du cortège du Pape et de celui de l'Empereur, le jour du sacre : le Pape passa le premier, pour se rendre à Notre-Dame. Une foule de voitures magnifiques précédaient et suivaient la sienne, qui effaçait toutes les autres : elle était attelée de huit chevaux gris pommelé d'une merveilleuse beauté ; leur crinière était couverte de plumes qui retombaient jusque sur leur tête, et la voiture ne le cédait en rien à l'attelage. Un ecclésiatique marchait à quelques pas en avant, monté sur une mule et portant la croix.....

« L'Empereur passa quelques minutes après ; il surpassait tout le reste ; son cortège était dans le même genre que celui du Pape, mais sa voiture beaucoup plus belle : ses huit chevaux isabelle semblaient la faire voler avec majesté. Elle était tout or et portait sur le sommet l'aigle impériale avec la couronne. Plus de 80,000 hommes de troupe habillés à neuf formaient une haie aussi belle que formidable. Ce que je trouvai de plus beau fut l'illumination : tout était en feu, et les lampions, brûlant avec art, représentaient par leur arrangement des arbres et des dessins de toute espèce. Ici on apercevait un feu d'artifice ; plus loin, une énorme étoile qui éclairait une fontaine qui versait du vin.

« Enfin, tout avait l'air divin ; je me serais cru dans l'Olympe, si je n'avais senti les misères humaines. La fièvre m'attrapa le premier jour de la fête et je l'ai toujours eue depuis, en sorte que j'ai souffert, parce que je ne pouvais quitter mon rang et que, malgré un froid mortel, il fallait rester dans la boue droit comme un piquet et souvent présenter les armes. Il fallait ensuite faire au moins deux lieues pour me mettre au lit. »

1. David (1748-1825). Son tableau du *Couronnement de Napoleon* lui fut payé 500 000 francs.

et se rendit ensuite au fauteuil qu'il devait occuper avant de se mettre en possession du trône. Alors commença la cérémonie. On avait déposé sur l'autel la couronne, le sceptre, l'épée, le manteau. Le Pape fit sur le front de l'Empereur, sur ses bras, sur ses mains, les onctions d'usage, puis bénit l'épée qu'il lui ceignit, le sceptre qu'il remit en sa main, et s'approcha pour prendre la couronne. Napoléon, observant ses mouvements, et comme il l'avait annoncé, terminant la difficulté sur les lieux mêmes, saisit la couronne des mains du Pontife, sans brusquerie, mais avec décision, et la plaça lui-même sur sa tête[1]. L'acte, compris de tous les assistants, produisit un effet inexprimable. Napoléon, prenant ensuite la couronne de l'Impératrice, et s'approchant de Joséphine prosternée devant lui, la posa avec une tendresse visible sur la tête de cette compagne de sa fortune, qui en ce moment fondait en larmes[2]. Cela fait, il s'achemina vers le grand trône. Il y monta suivi de ses frères, qui soutenaient les pans du manteau impérial. Alors le Pape se rendit, suivant l'usage, au pied du trône pour bénir le nouveau souverain, et chanter ces paroles, qui avaient retenti aux oreilles de Charlemagne dans la basilique de Saint-Pierre, quand le clergé romain l'avait soudainement prolamé empereur d'Occident : *Vivat in æternum semper Augustus!* A ce chant, les cris de *Vive l'Empereur!* mille fois répétés, se firent entendre sous les voûtes de Notre-Dame ; le canon y joignit ses éclats, et apprit à tout Paris l'instant solennel où Napoléon était définitivement consacré, d'après toutes les formes convenues chez les hommes.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, liv. XX, Furne, Jouvet et C^ie^, éditeurs.)

DE L'HISTOIRE [3].

De toutes les productions, la plus pure, la plus chaste,

1. Ce n'était pas sans difficulté que le Pape avait consenti à cette cérémonie. L'historien a raconté plus haut toutes les négociations qui s'engagèrent à ce sujet. « Restaient les questions du cérémonial. Le Pape avait admis les principales modifications fondées sur l'état des mœurs ; mais la question du couronnement l'affectait singulièrement. Il tenait à conserver le droit de ses prédécesseurs de poser la couronne sur le front de l'Empereur. Napoleon ordonna de ne pas insister, et dit qu'il se chargeait de tout arranger sur les lieux mêmes. » (*Ibid.*)

2. C'est seulement dans la nuit qui précéda le couronnement que Joséphine avait reçu le sacrement du mariage dans la chapelle des Tuileries. Jusque-là « elle n'était mariée que civilement à Napoléon, car à l'époque de son mariage les cérémonies religieuses étaient interdites. » (*Ibid.*)

3. Voir, dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle*, les *Conseils aux historiens*, de Fénelon.

la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette muse, fière, clairvoyante et modeste, a besoin surtout d'être vêtue sans apprêt. Il lui faut de l'art sans doute, et, s'il y en a trop, si on le découvre, toute dignité, toute vérité disparaît : car cette simple et noble créature a voulu vous tromper, et dès lors toute confiance en elle est perdue. Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique; que dans l'épopée, l'ode, l'idylle, on grandisse ou embellisse les personnages, qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bergères toujours jolies, qu'en un mot on trompe un peu dans ces arts, qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti ; et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est chose intolérable! L'histoire ne dit pas : « Je suis la fiction ; » elle dit : « Je suis la vérité. » Imaginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, voulant les instruire, les rassemble et leur dit : « Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même, pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin pour vous éclairer, vous instruire, et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. » Tous les enfants sont réunis; ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment, et donnant à ses enfants qui lui sont si chers une fausse idée des affaires, des peines, des plaisirs de la vie ? L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants. Après une telle définition, la comprenez-vous prétentieuse, exagérée, fardée ou déclamatoire? Je supporte tout, je l'avoue, de tous les arts : mais la moindre prétention de la part de l'histoire me révolte. Dans la composition, dans le drame [1], dans les portraits, dans le style, l'histoire doit être vraie, simple et sobre. Or quel est, entre tous les genres d'esprit, celui qui lui conservera le plus ses qualités essentielles? Évidemment l'esprit profondément intelligent, qui voit les choses telles qu'elles sont, les voit juste, et les veut rendre comme il les a vues. L'intelligence complète des choses en fait sentir la beauté naturelle, et les fait aimer au

1. Dans le récit des événements.

point de ne vouloir rien ajouter, rien retrancher, et de chercher exclusivement la perfection de l'art dans leur exacte reproduction[1].

(*Ibid.*, t. XII, *Avertissement de l'auteur*, Furne, Jouvet et C^ie^, éd.)

NAPOLÉON EN FACE DE MOSCOU[2].

Enfin, arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de Capitole où se voyaient à la fois les temples de la Divinité et les palais des empereurs, où, au-dessus de murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant[3] renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des czars[4].

A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire, s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous en-

1. Cette spirituelle dissertation, dont il serait peut-être imprudent d'admettre absolument la conclusion, prouve une fois de plus la vérité de cette observation de madame de Staël que « chacun se fait la poétique de son talent. » — Voir dans notre *Tableau*, au commencement de ce volume, le chapitre sur l'*Histoire*.

2. Le 14 septembre 1812.

3. L'Empire turc a pour armes un croissant.

4. L'étonnement et l'admiration de nos soldats ne diminuèrent pas en pénétrant dans « cette cité, qui ressemblait à un camp tartare, semé çà et là de palais italiens. Ils contemplaient avec surprise plusieurs villes concentriquement placées les unes dans les autres : d'abord, au centre même, sur une éminence, et au bord de la Moskova, le Kremlin, environné de tours antiques et rempli d'églises dorées; au pied du Kremlin, sous sa protection en quelque sorte, la vieille ville, dite ville chinoise, renfermant l'ancien et le vrai commerce russe, celui de l'Orient; puis tout autour, et enveloppant la précédente, une ville large, espacée, brillante de palais, dite la ville blanche; puis enfin, les englobant toutes trois, la ville dite de terre, mélange de villages, de bosquets, d'édifices nouveaux et imposants, ceinte d'un épaulement en terre. Ce qu'on voyait surtout répandu également dans ces quatre villes enfermées les unes dans les autres, c'étaient plusieurs centaines d'églises surmontées de dômes qui affectaient comme en Orient la forme d'immenses turbans, de clochers qui étaient aussi élancés que des minarets, et révélaient anciennes fréquentations avec la Perse et la Turquie; car, chose étrange, les religions, en se combattant, s'imitent du moins sous le rapport de l'art! » (*Ibid.*)

semble : « Moscou ! Moscou ! » Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir; pour un moment tous les rangs furent confondus, et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant, et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis [1], le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. Arrivé à ce faîte de sa grandeur, après lequel il allait descendre d'un pas si rapide vers l'abîme, il éprouva une sorte d'enivrement, oublia tous les reproches que son bon sens, seule conscience des conquérants, lui adressait depuis deux mois, et pour un moment crut encore que c'était une grande et merveilleuse entreprise que la sienne, que c'était une grande et heureuse témérité justifiée par l'événement que d'avoir osé courir de Paris à Smolensk [2], de Smolensk à Moscou ! Certain de sa gloire, il crut encore à son bonheur, et ses lieutenants, émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentements fréquents dans cette campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la victoire auxquelles ils ne s'étaient pas livrés à la fin de la sanglante journée de Borodino [3]. Ce moment de satisfaction, vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie ! Hélas ! il devait être le dernier [4] !....

(*Ibid.*, t. XIV, chap. XLIV, Furne, Jouvet et Cie, éd.)

1. Lors de l'expédition française en Égypte (1798), on eut peine à découvrir l'emplacement de l'antique cité égyptienne ensevelie sous les sables et sous le limon du Nil. De 1850 à 1854, Mariette y a dirige des fouilles qui ont donné de merveilleux résultats.

2. Cette ville, située sur le Dniéper, à 415 kil. de Moscou, fut défendue par 80,000 Russes, qui l'incendièrent en se retirant (17 août 1812).

3. Près de la Moskowa, le 7 septembre. La journée avait été sanglante en effet : 60,000 Russes étaient tombés sur le champ de bataille ; parmi les Français, on comptait 10,000 morts et 20,000 blessés ; 47 generaux avaient été atteints.

4. *L'expiation* allait commencer. — C'est avec moins de confiance que Villehardouin et les croisés étaient arrivés devant Constantinople : « Cil qui onques mes ne l'avoient véue ne cuidoient mie que si riche cité péust avoir en tout le monde. Quant il virent ces haus murs et ces riches tours dont ele estoit close, et ces riches palais et ces hautes yglises, dont il avoit tant que nus nel péust croire s'il ne le véist proprement à l'ueil, et il virent le lonc et le lé (*largeur*) de la vile qui de toutes autres estoit soveraine, sachiés qu'il n'i ot si hardi à qui la char ne frémesist ; et ce ne fut mie merveille s'il s'en esmaierent, car onques si grans afaires ne fu empris de nule gent. » (*La Conqueste de Constantinoble*, par Joffroi de Villehardoin, éd. P. Paris (1838), p. 39.)

MIGNET

(1796-1884)

François-Auguste-Marie Mignet naquit à Aix, fit ses études à Avignon, et son droit dans sa ville natale (1815). C'est alors qu'il se lia avec Thiers d'une étroite amitié, qui devait durer autant que leur vie. Couronné par l'Académie de Nîmes pour son *Eloge de Charles VII*, et par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres pour un *Mémoire sur l'état du gouvernement et de la législation en France à l'époque de Saint-Louis et les institutions de ce prince* (1821), Mignet se décida à venir à Paris, où Manuel le fit entrer à la rédaction du *Courrier français*. A la même époque, il ouvrit à l'Athénée des cours d'histoire, avec un succès dont Sainte-Beuve nous a conservé le souvenir. Son *Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814* fut accueillie avec la plus grande faveur en 1824. Trois ans après Manuel mourut, et Mignet, ayant publié avec Béranger une brochure sur les funérailles du député expulsé de la Chambre en 1823, fut traduit devant les tribunaux, défendu par La Fayette et acquitté. Servant avec zèle la cause de l'opposition, il aida Thiers et Armand Carrel à fonder le *National* (1830), et accepta du nouveau roi le titre de conseiller d'Etat et la place de directeur des archives au ministère des affaires étrangères, qu'il devait perdre en 1848. Appelé à l'Académie française en 1836, il devint l'année suivante secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, dont il faisait partie depuis 1832, et fut amené ainsi à composer ses *Eloges*, qui resteront des modèles du genre par l'habileté du développement comme par la gravité et la noble simplicité du style). En même temps il publiait les *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* remarquable, *Antonio Perez et Philippe II* (1845), une *Vie de Franklin*, l'*Histoire de Marie Stuart* (1851), et, continuant ses études sur ce seizième siècle, dont il voulait raconter l'histoire générale sous forme d'une *Histoire de la Réformation*, il a donné encore deux ouvrages d'un grand intérêt : *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, et *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*.

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION [1].

(14 juillet 1790)

Le 14 juillet arriva ; la Révolution eut peu de journées si belles ; le temps seul ne répondit point à cette magnifique fête..... C'était dans le Champ de Mars que devait avoir

1. Un an après la prise de la Bastille, les Parisiens appelèrent la France entière à venir dans le Champ de Mars, sur l'*Autel de la Patrie*, prêter le serment de fidélité à la constitution décrétée par l'Assemblée nationale ; ce fut la fête de la Fédération.

lieu la fédération; les immenses préparatifs de cette fête venaient à peine d'être terminés. Paris entier avait concouru pendant plusieurs semaines aux travaux [1], afin que tout fût prêt le 14. Le matin, à sept heures, le cortège des électeurs, des représentants de la commune, des présidents des districts [2], de l'Assemblée nationale, de la garde parisienne, des députés de l'armée, des fédérés des départements [3], partit avec ordre de l'emplacement de la Bastille [4].

La présence de tous les corps nationaux, les bannières flottantes, les inscriptions patriotiques, les costumes variés, les sons de la musique, l'allégresse du peuple rendaient ce cortège imposant. Il traversa la ville et passa la Seine au milieu d'une salve d'artillerie, sur un pont de bateaux qu'on avait jeté la veille. Il entra dans le Champ de Mars en passant sous un arc de triomphe décoré d'inscriptions patriotiques. Chaque corps se mit, avec ordre et au bruit des applaudissements, à la place qui lui était destinée.

Le vaste emplacement du Champ de Mars était entouré de gradins de gazon occupés par quatre cent mille spectateurs. Au milieu s'élevait un autel à la manière antique; autour de l'autel, sur un vaste amphithéâtre, on voyait le roi, sa famille, l'Assemblée et la municipalité; les fédérés des départements étaient placés par ordre sous leurs bannières; les députés de l'armée et la garde nationale [5] étaient à leurs rangs et sous leurs drapeaux. L'évêque d'Autun [6] monta sur l'autel en habits pontificaux; quatre cents prêtres, revêtus d'aubes [7] blanches et décorées de ceintures tricolores [8] flottantes, se postèrent aux quatre coins de l'autel. La messe fut célébrée au bruit des instruments militaires : l'évêque

1. Le père de Mignet, qui exerçait le métier de serrurier, a fait, passant par Paris, travailler lui aussi « au Champ de Mars pour les fêtes de la Fédération. » M. Duruy, *Discours de réception à l'Académie française.*)

2. Un décret de l'Assemblée constituante avait subdivisé les départements en districts.

3. Depuis novembre 1789 jusqu'en juillet 1790, il s'était formé dans les villes et dans les villages des associations armées pour résister aux ennemis de la Révolution.

4. On avait choisi, pour célébrer la fête, l'anniversaire de la prise de la Bastille.

5. C'est l'abbé Sieyès (1748-1836), si connu par sa fameuse brochure : *« Qu'est-ce que le tiers état ? »*, qui avait trouvé ce nom pour la milice bourgeoise.

6. Talleyrand-Périgord (1754-1838), le futur prince de Bénévent.

7. Longs vêtements de toile blanche.

8. C'est La Fayette qui avait donné pour cocarde à la garde nationale les deux couleurs de la ville de Paris, le bleu et le rouge, et entre elles le blanc, couleur de la royauté de la France : « Voilà, avait-il dit, une cocarde qui fera le tour du monde. »

d'Autun bénit ensuite l'oriflamme [1] et les quatre-vingt-trois bannières [2].

Il se fit alors un profond silence dans cette vaste enceinte? et La Fayette [3], nommé ce jour-là commandant général de toutes les gardes nationales du royaume, s'avança le premier pour prêter le serment civique. Il fut porté entre les bras des grenadiers [4] sur l'autel de la Patrie, au milieu des acclamations du peuple; et il dit d'une voix élevée, en son nom, au nom des troupes et des fédérés : « Nous jurons d'être à « jamais fidèles à la nation, à la loi et au roi, de maintenir de « tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assem- « blée nationale et acceptée par le roi, et de demeurer unis « à tous les Français par les liens indissolubles de la frater- « nité. » Aussitôt les salves de l'artillerie, les cris prolongés de *Vive la nation! vive le roi!* les sons de la musique se mêlèrent ensemble. Le président de l'Assemblée nationale prêta le même serment, et tous les députés le répétèrent à la fois. Alors Louis XVI se leva, et dit : « Moi, roi des « Français, je jure d'employer tout le pouvoir qui m'est dé- « légué par l'acte constitutionnel de l'État à maintenir la « constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée « par moi. » La reine entraînée leva le dauphin dans ses bras, et le montrant au peuple : « Voilà mon fils; il se réunit « ainsi que moi dans les mêmes sentiments [5]. »

Au même instant les bannières s'abaissèrent, les acclamations du peuple se firent entendre : les sujets crurent à la sincérité du monarque, le monarque à l'attachement des sujets, et on termina cette heureuse journée par un cantique d'actions de grâces.

Les fêtes de la Fédération se prolongèrent quelque temps encore; des joutes, des illuminations, des danses furent données par la ville de Paris aux députés des départements. Un bal eut lieu sur le sol même où, un an auparavant,

1. Bannière de l'abbaye de Saint-Denis, que nos anciens rois, avant de partir pour la guerre, allaient recevoir des mains de l'abbé.

2. Des quatre-vingt-trois départements que la Constituante avait formés des anciennes provinces.

3. Le glorieux défenseur de l'indépendance américaine, qui avait la confiance du peuple, et qui, dans les journées d'octobre 1789, avait essayé de contenir sa violence, et protégé la reine.

4. Voir une note de notre extrait de Berryer.

5. « A ce moment, dit M. Duruy, la pluie qui n'avait cessé de tomber tout le jour s'arrêta, et, par un hasard que les anciens eussent regardé comme signe de l'intervention des dieux, le soleil perça les nuages et inonda de sa lumière l'immense autel où le *Te Deum* était chanté. » (*Histoire de France et des temps modernes depuis l'avènement de Louis XIV jusqu'à* 1815.)

s'élevait la Bastille; des grilles, des fers, des ruines étaient jetés çà et là, et sur la porte on avait écrit cette inscription, qui contrastait avec l'ancienne destination de ce séjour : *Ici l'on danse.* « On dansait en effet avec joie, avec sécurité, dit « un contemporain, sur le même sol où coulèrent tant de « pleurs, où gémirent tant de fois le courage, le génie, l'in- « nocence, où furent si souvent étouffés les cris du déses- « poir. » Après que ces fêtes furent terminées, on frappa une médaille pour en éterniser le souvenir, et chacun des fédérés retourna dans son département [1].

(*Histoire de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, t. I, chap. III, librairie académique Didier et Cie.)

ANTONIO PEREZ [2].

Antonio Perez, sans être un des grands ministres de Philippe II, comme l'impérieux cardinal Espinosa [3], l'adroit Ruy Gomez, l'altier duc d'Albe [4], le discret Granvelle [5], pos-

1. Cette grande fête n'eut pas de lendemain, et l'on ne revit plus cette union des cœurs que quelques mois après, aux funérailles de Mirabeau : « Sa mort, survenue le 2 avril 1791, parut une calamité publique; tout Paris assista à ses funérailles, la France porta son deuil, et ses restes furent déposés dans la demeure qui venait d'être consacrée *aux grands hommes*, au nom de *la patrie reconnaissante*. Il n'eut point de successeur en puissance et en popularité, et après sa mort, dans les discussions difficiles, les regards de l'assemblée se dirigeront encore sur le siège d'où partait cette parole souveraine qui terminait ses débats. » (Mignet, *Hist. de la Rév. fr.*, t. I, chap. III.)

2. Fils de Gonzalo Perez, secrétaire de Charles-Quint, Antonio Perez devint, fort jeune, ministre de Philippe II. Il rendit à son maître le service de le délivrer du secrétaire de Don Juan d'Autriche, Escovedo, dont l'ambition devenait gênante; mais Mignet établit que c'était un intérêt personnel, oppose à celui du roi, qui avait armé le bras d'Antonio Perez. Philippe II le comprit. Il se vengea de la perfidie de son ministre, en l'abandonnant à la justice secrète de la Castille; Perez parvint à s'enfuir en Aragon, où le tribunal du Saint-Office s'empara de sa personne; délivré par un soulèvement populaire, il trouva asile et protection en France et en Angleterre, et mourut obscurément à Paris. — Mignet termine généralement ses biographies par un portrait du personnage dont il a raconté l'histoire; c'est à la fois un résumé et un jugement. On trouve aussi plusieurs portraits remarquables dans l'*Histoire de la Révolution française*; voir notamment ceux de Dumouriez et de Danton (chap. V).

3. Le caractère impérieux du cardinal Espinosa lui attira la disgrâce de son maître en 1571.

4. Philippe II, très irrésolu, aimait à s'entourer de conseillers nombreux, et pendant longtemps il conserva auprès de lui deux partis rivaux; ces deux partis avaient pour chefs Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, et le duc d'Albe; le premier était adroit et prudent, le second altier et résolu. Ayant échoué dans la mission qui lui avait été confiée de rétablir violemment l'obéissance dans les Flandres, le duc d'Albe perdit son crédit; Ruy Gomez, dont le dévoûment était discret, et qui *conseillait* son maître *sans paraître le diriger*, mourut tout puissant en 1573.

5. Granvelle (1517-1586), archevêque de Malines, fut chargé d'établir aux Pays-Bas le pouvoir absolu et l'unité religieuse, comme ministre de la gouvernante, Marguerite de Parme. Il provoqua un violent mécontentement et fut appelé en 1564.

séda un moment toute la faveur de ce prince, et fut le personnage le plus puissant de la monarchie espagnole. Arrivé trop facilement au pouvoir, il ne sut pas s'y maintenir, et, devenu, pour ainsi dire, ministre par voie héréditaire, il se conduisit en véritable aventurier. Passionné, avide, dissipateur, violent, artificieux, indiscret, corrompu, il porta ses déréglements dans une cour aux apparences sévères, troubla de ses agitations un prince habitué à une dignité tranquille, offensa par l'audace de ses actions un maître hypocrite, vindicatif et absolu. Bien qu'il connût à fond celui qu'il servait; bien qu'il eût le secret de ses passions cachées, de sa dissimulation redoutable, et de cette jalousie de son pouvoir qui rendait sa confiance toujours incertaine; bien qu'il sût que Philippe II avait tué le cardinal Espinosa d'une seule de ses paroles, avait employé le duc d'Albe pour son habileté et l'avait éloigné pour ses hauteurs, n'avait gardé Ruy Gomez jusqu'au bout qu'à cause de sa dextérité et de ses condescendances, il osa le tromper, et il se perdit. Dans la lutte désespérée où le précipitèrent ses excès et ses fautes, il déploya des ressources d'esprit si variées, il montra une telle énergie de caractère, il fut si opprimé, si éloquent, si pathétique, qu'il devint l'objet des plus généreux dévoûments et obtint la sympathie universelle. Malheureusement les défauts qui l'avaient perdu en Espagne le décréditèrent en Angleterre et en France, où, toujours le même, il compromit jusqu'à sa disgrâce, et mourut dans la pauvreté et l'abandon.

(*Antonio Perez et Philippe II*, chap. IX, librairie académique Didier et C^ie^.)

ARRIVÉE DE MARIE STUART EN ECOSSE.

Bien qu'elle craignît d'être suprise par les croisières qu'Élisabeth avait mises en mer[1], elle parvint sans accident dans le golfe du Forth[2], après une traversée de cinq jours. Un grand brouillard s'étant élevé la veille de son arrivée avait empêché d'apercevoir la petite flotte qui la ramenait dans son royaume, et qui avait jeté l'ancre à quelque dis-

1. Élisabeth avait refusé à Marie Stuart un sauf-conduit pour traverser son royaume.
2. Près duquel est située la ville d'Édimbourg.

tance de la côte. Ce brouillard étant tombé le 19 août[1] au matin, Marie Stuart entra dans le port de Leith[2] sans y être attendue. Dès qu'on sut qu'elle était débarquée, on accourut de toutes parts à sa rencontre, et la noblesse vint la prendre pour la conduire à Édimbourg dans le palais de ses pères. Cet empressement cordial la toucha sans la réjouir. Elle ne put s'empêcher de comparer avec tristesse la pauvreté du pays sauvage où elle revenait, après treize ans d'absence, aux splendeurs de la cour[3] où s'étaient écoulés les jours heureux de son enfance et de sa jeunesse. On avait préparé un cheval pour elle, et l'on n'avait pour les dames et pour les seigneurs de sa suite que de petites haquenées[4] de montagnes, « telles quelles, dit Brantôme[5], et harnachées de mesme. » En les voyant, « la reyne, ajoute-t-il, se mist à pleurer, et dire que ce n'estoit pas les pompes, les apprêts, les magnificences, ni les superbes montures de France[6]. » Elle se rendit en cet humble équipage au palais d'Holyrood[7]. Le soir, les bourgeois d'Édimbourg vinrent faire entendre sous ses fenêtres le bruit de leurs violons à trois cordes[8] et chanter des psaumes pour célébrer son retour et en montrer leur allégresse. Les sons de cette musique discordante, les cantiques de ce culte sombre[9], qui n'était pas le sien, ajou-

1. (1561).
2. A 3 kil. d'Édimbourg.
3. La cour de France.
4. Chevaux dociles, et qui ont le pied sûr.
5. Pierre de Bourdeilles de Brantôme (né avant 1540, mort en 1614), gentilhomme de la chambre de Charles IX et de Henri III, auteur de chroniques pleines de couleur et de vérité.
6. C'était avec un profond chagrin que Marie Stuart s'était résignée à quitter la France ; Brantôme nous en a rendu témoignage dans une page touchante : « La galère estant sortie du port et s'estant eslevé un petit vent frais, on commença à faire voile... Elle, les deux bras sur la pouppe de la galère du costé du timon, se mist à fondre à grosses larmes, jettant toujours ses beaux yeux sur le port et le lieu d'où elle estoit partie, prononçant toujours ces tristes paroles : Adieu, France... jusqu'à ce qu'il commença à faire nuict... Elle voulut se coucher sans avoir mangé, et ne voulut descendre dans la chambre de pouppe, et lui dressa-t-on là son lit. Elle commanda au timonier, sitost qu'il seroit jour, s'il voyoit et découvroit encore le terrain de la France, qu'il l'éveillast et ne craignist de l'appeler : à quoy la fortune la favorisa, car, le vent s'estant cessé et ayant eu recours aux rames, on ne fit guères de chemin cette nuict ; si bien que, le jour paroissant, parut encore le terrain de France, et n'ayant failly le timonier au commandement qu'elle luy avoit faict, elle se leva sur son lict et se mit à contempler la France encore et tant qu'elle put.. Adonc redoubla encore ces mots : Adieu, France ! adieu, France ! je pense ne vous voir jamais plus. »
7. Commencé en 1528 par Jacques V, père de Marie Stuart. *Holyrood* signifie *Sainte-Croix*.
8. Ces violons grossiers, qui furent employés jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, s'appelaient *rebecs*.
9. Le culte presbytérien.

tèrent aux mélancoliques impressions qu'éprouva Marie Stuart en rentrant dans un pays où elle se sentait étrangère dont elle n'avait pas pris les mœurs et ne partageait plus les croyances [1].

(*Histoire de Marie Stuart*, t. I, chap. II, librairie académique Didier et Cie.)

DON CARLOS ENFANT ET CHARLES-QUINT [2].

Ce jeune prince, par la véhémence de ses désirs, les emportements altiers de son caractère, une impatience d'obéir qui devait bien vite se changer en ambition de commander, annonçait déjà ce qui le conduirait plus tard à une fin si prématurée et si tragique. Il ne pouvait s'astreindre à aucun respect ni se plier à aucune étiquette. Il donnait le nom de frère à son père et le nom de père à son aïeul. Garder devant eux pendant quelque temps la tête découverte et le béret [3] à la main, lui était impossible. Il donnait des signes d'une férocité alarmante, et se plaisait à faire rôtir vivants des lièvres et d'autres animaux pris à la chasse [4]. Lorsqu'il avait appris que les enfants issus du nouveau mariage de son père

1. C'est avec les plus sombres pressentiments que Marie Stuart, se voyant refuser un sauf-conduit par Elisabeth, était partie pour l'Écosse ; quelques jours avant son départ elle disait à l'ambassadeur d'Angleterre Throchmorton : « J'espère que le vent me sera favorable et que je n'aurai pas besoin d'aborder sur la côte d'Angleterre ; si j'y aborde, monsieur l'ambassadeur, votre reine me tiendra entre ses mains et pourra faire de moi ce qu'elle voudra. Si elle est si cruelle que de vouloir ma mort, qu'elle fasse selon son plaisir, qu'elle me sacrifie. Peut-être ce destin vaudra-t-il mieux pour moi que la vie. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » (*Lettre de Throchmorton à Elisabeth*, du 26 juillet 1561, imprimée dans Keith, p. 173.) — Mignet développe rarement une narration ; l'*Histoire de Marie Stuart* renferme cependant plusieurs belles narrations, comme celles de l'assassinat de Murray (chap. VIII), des derniers moments de Marie Stuart (chap. XI), et de la destruction de l'invincible Armada (chap. XII).

2. En 1556, Charles-Quint abdiqua, laissant la couronne impériale à son frère, déjà roi des Romains, l'archiduc Ferdinand, et les couronnes d'Espagne, d'Italie et des Pays-Bas à son fils Philippe II ; puis il revint en Espagne, avec l'intention de finir ses jours dans une petite maison qu'il s'était fait construire près du monastère de Yuste. Le fils de Philippe II, don Carlos, alors âgé de onze ans, vint jusqu'à Cabezon, au-devant de son aïeul. Ce prince violent et bizarre, dans lequel semblait avoir passé quelque chose de la folie de sa bisaïeule Jeanne, fut probablement mis à mort en 1568. On a expliqué de plusieurs façons la cruelle détermination que prit Philippe II. Le roman d'amour qui a inspiré à Campistron son *Andronic* (1685), à Alfieri (1749-1803) son *Philippe II* et à Schiller son *Don Carlos* (1787), est détruit par les travaux historiques de Prescott (1796-1859) et de Mignet. Don Carlos ne mérite pas plus notre sympathie que son terrible père.

3. Le *béret* ou *berret* est une toque de laine, ronde et plate, que l'on porte encore aujourd'hui dans le pays basque.

4. Cette cruauté, nous la retrouverons chez le grand Condé. Lenet raconte qu'il le vit un jour, alors qu'il était un tout jeune enfant, cruellement fouetter pour avoir crevé et arraché les yeux à un moineau.

avec la reine d'Angleterre[1] hériteraient non seulement de ce royaume, mais encore des Pays-Bas, il avait dit hardiment qu'il les en empêcherait bien et les combattrait. Il convoitait tout ce qu'il voyait : en apercevant un petit poêle portatif qui servait tous les soirs, pendant le voyage, à chauffer la chambre de l'Empereur, dans ce pays sans cheminées[2], il en eut une envie ardente. Il le demanda à son grand-père, qui lui répondit : « Tu l'auras quand je serai mort. »

Son précepteur, Honorato Juan, cherchait à tempérer cette fougue par l'étude, qui ne l'attirait pas, et il lui expliquait vainement le livre de Cicéron *de Officiis*[3], auquel le belliqueux enfant préférait des exercices violents ou des récits de bataille. Aussi interrogea-t-il avidement son grand-père sur ses campagnes et sur ses entreprises. L'Empereur les lui ayant racontées en détail, il l'écouta avec une attention extraordinaire. Lorsque l'Empereur en vint à sa fuite d'Inspruck devant l'électeur Maurice[4], son petit-fils lui dit qu'il demeurait content de tout ce qu'il avait entendu jusque-là, mais que, pour lui, il n'aurait jamais fui. Charles-Quint ayant alors ajouté que le défaut d'argent, l'éloignement de ses troupes et l'état de sa santé l'y avaient contraint : « N'importe, dit don Carlos, je n'aurais jamais fui. — Mais, continua l'Empereur, si un grand nombre de tes pages avaient voulu te prendre, et que tu te fusses trouvé seul, est-ce que tu n'aurais pas été obligé de fuir pour leur échapper? — Non, répéta le jeune prince avec colère, je n'aurais pas fui davantage. » L'Empereur rit beaucoup de cette fière saillie de caractère, et il s'en montra

1. C'est le 25 juillet 1554, deux ans avant l'abdication de Charles-Quint, que le prince d'Espagne avait épousé la reine Marie dans la cathédrale de Winchester. La reine Marie, on le sait, ne lui donna pas d'héritiers.

2. Charles-Quint était très frileux, et dans la maison qu'on avait construite pour lui à Yuste « l'on avait eu soin de pratiquer, contre les usages du pays, d'assez grandes cheminées. » (*Ibid.*, chap. IV.)

3. « Le plus beau traité de vertu, a dit Villemain, inspiré par la sagesse purement humaine. »

4. Le despotisme de Charles-Quint était devenu insupportable à l'Allemagne. Ses alliés, le duc Maurice de Saxe et le margrave Albert de Brandebourg, s'étaient ligués contre lui avec le roi de France Henri II, qui s'empara des villes de Metz, Toul et Verdun ; des négociations furent entamées ; mais pendant ces négociations, Maurice, par un coup hardi, se porta sur Inspruck où la maladie retenait le vieil empereur : « Instruit le soir même du 19 mai des succès inattendus et de la menaçante approche de Maurice, Charles-Quint s'enfuit précipitamment, et ne lui échappa que de quelques heures. Il partit malade, en litière, aux flambeaux, suivi de sa cour en désordre, et, au milieu d'un temps affreux, il se dirigea vers la Carinthie. » (*Ibid.*, ch. I). La transaction de Passau fut signée le 15 août (1552).

charmé. Mais il le fut bien moins de tout le reste; et l'on assure qu'alarmé des manières comme des penchants de cet héritier présomptif de la puissance espagnole, il dit à sa sœur Éléonore[1]. « Il me semble qu'il est très agité; sa contenance et son humeur ne me plaisent pas, et je ne sais ce qu'il pourra devenir avec le temps. »

(*Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, chap. III, librairie académique Didier et Cie.)

LOUIS BLANC

(1811-1882)

Né à Madrid le 29 octobre 1811, le jeune Louis Blanc fut ramené en France après la chute de l'Empire; il fit ses études au collège de Rodez, et vint en 1830 à Paris, où il donna des leçons de mathématiques. Chargé d'une éducation à Arras, il resta deux ans dans cette ville, où il obtint quelques succès littéraires. Revenu à Paris, il se consacra au journalisme, et ne tarda pas à faire connaître son nom, que mirent en pleine lumière sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail* (il demandait l'égalité des salaires), et la publication de sa partiale *Histoire de dix ans* (de 1830 à 1840) et des deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution française* (1847). Il fut un des membres du Gouvernement provisoire en 1848, et les suffrages des électeurs de Paris et de la Corse l'envoyèrent siéger à l'Assemblée. Mais les événements se précipitèrent, et bientôt Louis Blanc dut partir pour la Belgique; il passa ensuite en Angleterre, où il continua ses travaux de publiciste, et acheva son *Histoire de la Révolution française* (1862). Il ne revint d'exil qu'en 1870, et fut nommé représentant de la Seine aux élections de 1871 et à celles de 1876 et de 1881. Citons encore parmi ses publications les *Lettres sur l'Angleterre* (1866-67, 4 v.), qui avaient été envoyées au *Temps* sous le titre de *Lettres de Londres*, l'*Histoire de la Révolution de* 1848 (1870, 2 v.) et les *Questions d'aujourd'hui et de demain* (1873-74, 2 v.), réunion d'articles composés pour le *Rappel*.

---

1. Veuve d'Emmanuel de Portugal, et, en secondes noces, de François Ier, qui avait dû l'épouser d'après les conditions des traités de Madrid et de Cambrai, et dont elle n'eut pas d'enfants. Elle s'était, depuis son veuvage, retirée dans les Pays-Bas; mais, après l'abdication de Charles-Quint, elle passa en Espagne avec sa sœur, la reine Marie de Hongrie, qui venait d'exercer avec habileté et avec éclat l'administration des Pays-Bas. Elle mourut le 18 février 1558; le chagrin de cette mort avança les jours de Charles-Quint et de la reine de Hongrie, qui s'éteignirent l'un le 21 septembre, la seconde le 18 octobre.

LA FRANCE EN 1793.

Quel spectacle que celui de la France, après la funeste journée du 2 juin[1], au commencement du mois d'août 1793!

L'Angleterre a déclaré les côtes de France en état de blocus. Le territoire est envahi. Les Autrichiens sont entrés dans Condé et vont entrer dans Valenciennes. L'armée du Nord, chassée du camp de Famars[2], s'est vue refoulée derrière la Scarpe. Depuis Bâle jusqu'à Ostende, trois cent mille baïonnettes[3] étincellent, tournées contre nous. Cent quatre-vingt mille combattants, sous Cobourg[4], tiennent la frontière, à quarante lieues de Paris. Les Piémontais descendent à pas pressés du haut des Alpes. Les Espagnols, maîtres du fort de Bellegarde[5], ont la main sur la clef du Roussillon. Toulon appelle les Anglais. Les prêtres conspirent. Les Girondins, échappés à la proscription[6], soulèvent le Midi. Lyon est en pleine révolte. Toute la Vendée frémit sous les armes. La France étouffe dans les étreintes de la guerre étrangère, pendant que la guerre civile, immense incendie, la consume.

Voilà ses périls. Et ses ressources? Nulles. Le travail arrêté partout. Le commerce, mort. L'industrie, morte. Dans les campagnes, l'extrême misère. Dans Paris, la famine. L'infâme industrie des accapareurs[7] tenant le peuple à la gorge. Pour toute monnaie, des chiffons de papier hypothéqués sur des domaines nationaux dont personne ne veut, et combattus par l'art meurtrier des faussaires. Pour armées, des cohues de volontaires indisciplinés. Le désordre dans les camps. La trahison sous le drapeau. Des hôpitaux sans médicaments. La cavalerie sans fourrages. Les soldats sans pain et sans souliers. Pas assez de fer. Pas de poudre.

A quelle époque, dans quel pays trouver quelque chose de comparable à ce qui se vit en ce sombre moment? « Ne demandez pas, écrit le club des Jacobins à la Convention, ne demandez pas cent mille hommes : vous ne les aurez pas. Demandez des millions de républicains : vous les aurez. Allons! qu'à une heure fixe, le tocsin sonne sur toute la

1. C'est le 2 juin que, sous la pression de l'émeute, la Convention avait voté l'arrestation de trente et un Girondins.
2. Sous Valenciennes.
3. Voir une note du morceau de Michelet intitulé *Valmy*.
4. Le prince de Cobourg (1737-1815), feld-maréchal de l'Autriche.
5. A 10 kil. de Céret; ce fort fut repris en 1794 par Dugommier (1736-1794).
6. Notamment Pétion et Barbaroux.
7. On appelle ainsi ceux qui achètent tout ce qu'il y a de denrées sur le marché, pour devenir maîtres du cours.

surface de la République ! » C'est le cri de Paris, c'est le cri de la France. En ces heures suprêmes, le peuple français sort, on peut le dire, de l'Histoire, pour entrer dans les régions de l'Épopée. Voici ce que le Comité de salut public propose, et ce que la Convention décrète :

Tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. — Les jeunes gens iront au combat. — Les hommes mariés forgeront des armes. — Les femmes feront des tentes et serviront dans les hôpitaux. — Les enfants mettront le vieux linge en charpie. — Les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République. — Les maisons nationales seront converties en casernes et les places publiques en ateliers d'armes. — Le sol des caves sera lessivé pour fournir du salpêtre[1]. — La levée sera générale. — Les citoyens non mariés ou veufs marcheront les premiers. — Les bannières porteront : « Le peuple français, debout contre les tyrans ! »

Alors se déroula un tableau d'une étonnante grandeur; alors se révélèrent, dans cette France qu'on croyait aux abois, une énergie de volonté, une fécondité de ressources, une dédaigneuse certitude de vaincre, presque impossibles à concevoir et impossibles à expliquer.....

On ne cria plus, ainsi qu'en 1792 : « La patrie est en danger. » Le danger, il était pour l'Europe ! Telle que la Rome de Pompée, la Révolution frappa du pied le sol, et il en sortit des légions. Les manufactures d'armes d'Amboise, de Rives, de Souppes, de Chantilly, déployèrent une activité formidable. A Paris, deux cent cinquante-huit forges s'allumèrent en un instant. Les horlogers laissèrent là leurs travaux ordinaires pour le travail libérateur que réclamait la République. Mettre les canons en calibre[2], les blanchir[3], forger les culasses[4], forer les lumières[5], souder les tenons[6] fabriquer, limer, tremper[7], ajuster et monter les platines[8],

1. Afin d'avoir de la poudre : « On a vu la France entière... convertie en ateliers de salpêtriers. » (Fourcroy, *Conn. chim.*, t. I, p. 21.)
2. Fabriquer les canons de fusil.
3. Les limer avec une grosse lime.
4. La partie qui fait le fond de l'arme à feu.
5. Percer à la base du canon un petit trou.
6. « Dans les fusils dont le canon n'est pas réuni au bois par des boucles, les tenons sont de petits mentonnets en fer soudés au-dessous du canon, et qui servent à le fixer au bois. » (*Dict.* de Littré.)
7. *Tremper l'acier*, c'est, pour le durcir, le plonger dans l'eau alors qu'il est tout rouge.
8. On appelle *platine* le mécanisme qui communique le feu à l'amorce.

fut l'occupation favorite de Paris. Les cellules de l'ancien couvent des Chartreux se remplirent d'ouvriers, et il s'y fit un bruit de marteaux à réveiller les moines endormis depuis cent ans. On fabriqua mille fusils par jour. On fabriqua par an sept cents bouches à feu en bronze[1], et treize mille bouches à feu en fer. Tout ce qui était métal devint canon, mousquet ou épée. Il fallait de la poudre : on fouilla le terrain des caves, on retourna le pavé des cuisines, on enleva les cendres des foyers, on gratta les murs, on les aurait fichés si c'eût été nécessaire. Un sol qui fournissait à peine un million de salpêtre en une année put en fournir douze millions en neuf mois. La poudre abonda. Mais le temps pressait. Les volontaires affluaient. Ceux à qui l'on ne put donner des fusils, saisirent des piques; ceux à qui l'on ne put donner des épées, prirent des bâtons; et tous, le sourire du triomphe aux lèvres, le défi dans les yeux, partirent en chantant.

Qu'arriva-t-il ? En moins de cinq mois, l'Europe fut bouleversée. Les Anglais, les Hanovriens, les Hollandais sont écrasés à Hondschoote[2]. Les Autrichiens sont écrasés à Wattignies[3]. Dunkerque voit fuir le duc d'York[4]. Le bruit a couru que le prince de Cobourg, campé sur les hauteurs de Wattignies, a juré de se faire républicain si les républicains le débusquaient[5] : et les républicains jurent qu'ils lui feront porter le bonnet rouge. La ligne du Rhin est défendue, le Midi protégé contre les Piémontais, le Roussillon contre les Espagnols. Les lignes de Wissembourg sont reprises[6]. Les soldats courent dégager Landau en criant : *Landau ou la mort !* L'Alsace est rendue à la France. En même temps, Couthon[7] paraissait devant Lyon avec une cohue frémissante de rudes paysans, « rochers d'Auvergne qu'il menaçait de précipiter dans le faubourg de Vaize[8] », si Lyon hésitait à demander grâce, et Lyon demandait grâce[9]. Carteaux[10] avait occupé Marseille. Pas de province révoltée qui ne fût soumise.

1. Le bronze est un alliage de cuivre et d'étain.
2. Le 8 septembre.
3. Près de Maubeuge, le 15 octobre.
4. Second fils du roi Georges III (1763-1827).
5. Le chassaient de ce poste avantageux.
6. Par Hoche (1768-1797), le 27 décembre.
7. Georges Couthon (1756-1794), membre de la Convention et du Comité de salut public, allié de Robespierre, tomba avec lui, le 9 thermidor, et monta le lendemain sur l'échafaud.
8. Sur la rive droite de la Saône.
9. Après une résistance de soixante-trois jours.
10. C'est ce même général Carteaux (1751-1813) qui commença le Toulon

Les conspirateurs étaient en fuite. Toulon était arraché aux Anglais[1]. La grande armée catholique et royale, battue à La Tremblaye [2], battue à Chollet[3], poussée jusqu'à la Loire, rejetée sur la rive droite du fleuve, errante, décimée, poursuivie sans relâche, se traînait jusqu'à Savenay [4] pour y recevoir le coup mortel [5]. La Vendée n'était plus. Du vaste incendie qui, au mois d'août, dévorait le cœur de la France, il ne restait que des cendres fumantes.

Et ces choses, il avait fallu moins de cinq mois pour les accomplir !

(*Histoire de la Révolution française, Conclusion historique*, librairie du Progrès, Henry Oriol, directeur.)

MAURICE DE GUÉRIN

(1810-1839)

EUGÉNIE DE GUÉRIN

(1805-1848)

« Issu d'une ancienne famille noble, assez peu aisée, qui vivait dans le Midi au château du Cayla, du côté d'Albi, élevé dans une maison religieuse à Toulouse, puis au collège Stanislas, abrité quelque temps à la Chesnaye en Bretagne, dans le petit monde de M. de Lamennais au moment critique et alors que ce grand et violent esprit couvait déjà sa séparation d'avec l'Eglise, revenu bientôt à Paris et se livrant à la littérature, Maurice de Guérin mourut avant d'avoir rien publié de remarqué ni d'important. Mais ses amis firent remettre à madame Sand quelques-uns de ses fragments inédits, quelques-unes de ses lettres et un morceau achevé, *le Centaure*, lequel, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* en mai 1840, suffit à poser, à fonder la réputation de Maurice auprès des curieux d'entre les jeunes générations. Le reste des *Œuvres* se fit longtemps attendre et ne fut recueilli et publié pour la première fois qu'en 1860, par les soins de M. Trébutien, de Caen. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. III.) Ces œuvres posthumes ont été souvent réimprimées sous le titre de *Journal, Lettres et Poèmes*. Dès 1835, M. Barbey d'Aurevilly avait publié discrètement,

1. Le 19 décembre. — C'est Bonaparte qui avait dirigé les opérations du siège.
2. Le 15 octobre. — Le château de la Tremblaye est entre Mortagne et Chollet.
3. Le 17 octobre.
4. Entre Nantes et Saint-Nazaire.
5. Le 23 décembre. — C'est Marceau qui le lui porta.

et sans les mettre en vente, les *Reliquiæ* d'Eugénie de Guérin, la sœur aînée de Maurice, qui vécut pour lui, ne se consola jamais de sa mort, et lui survécut peu. Elle consacra ses dernières années à recueillir les œuvres éparses et les fragments laissés par son frère, et mourut avant d'avoir pu achever de ses mains ce monument qu'elle voulait élever à sa mémoire. « Eugénie de Guérin morte, a dit M. Barbey d'Aurevilly, a gardé l'attitude de toute sa vie ; on la revoit telle qu'elle fut toujours, ses chastes bras suspendus au cou de son frère, dans ces lettres où elle a laissé un peu de l'immortalité de son âme avant de la porter au ciel. » Le *Journal* et les *Lettres* d'Eugénie de Guérin ont eu de nombreuses éditions.

APRÈS LA PLUIE.

Il vient de pleuvoir, la nature est fraîche ; la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie. On dirait que le gosier des oiseaux s'est aussi rafraîchi à cette pluie ; leur chant est plus pur, plus vif, plus éclatant, et vibre à merveille dans l'air devenu extrêmement sonore et retentissant. Les rossignols, les bouvreuils, les merles, les grives, les loriots, les pinsons, les roitelets, tout cela chante et se réjouit. Les arbres immobiles semblent écouter tous ces bruits. D'innombrables pommiers fleuris paraissent au loin comme des boules de neige ; les cerisiers, aussi tout blancs, se dressent en pyramides ou s'étalent en éventails de fleurs.

Les oiseaux semblent viser parfois à ces effets d'orchestre où tous les instruments se confondent en une molle harmonie.

Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, que serait-ce de moi ? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela [1].

(*Reliquiæ*, publiées par Trébutien, 1861, T. I, librairie académique Didier et Cie.)

1. L'originalité de Maurice de Guérin « était dans un sentiment de la nature tel qu'aucun poète ou peintre français ne l'a rendu à ce degré, sentiment non pas tant des détails que de l'ensemble et de l'universalité sacrée, sentiment de l'origine des choses et du principe souverain de la vie. Il l'a rendu dans sa composition du *Centaure* avec une sève débordante, jointe à une beauté de forme et d'art qui, dans un coup d'essai, déclare un maître. L'auteur suppose qu'un des êtres de cette race intermédiaire à l'homme et aux puissantes espèces animales, un Centaure vieilli raconte à un mortel curieux, à Mélampe, qui cherche la sagesse et qui est venu l'interroger sur la vie des Centaures, les secrets de sa jeunesse et ses impressions de vague bonheur et d'enivrement dans ses courses effrénées et vagabondes. Par cette fiction hardie on est trans

LA ROCHE D'ONELLE.

Les siècles ont creusé dans la grotte vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie;
Et l'oiseau voyageur, qui s'y pose le soir,
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici je viens pleurer, sur la roche d'Onelle,
De mon premier amour l'illusion cruelle;
Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'épancher.....
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher :
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux ; les larmes sont amères.
(*Ibid.*)

FRAGMENT DU *JOURNAL* D'EUGÉNIE.

Le 14 mars 1836. — Une visite d'enfant me vint couper mon histoire hier[1]. Je la quittai sans regret, j'aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur; il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire et a pris le pulvérier[2] pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était;

porté tout d'abord dans un univers primitif, au sein d'une jeune nature, encore toute ruisselante de la vie et comme imprégnée du souffle des dieux. Jamais le sentiment mystérieux de l'âme des choses et de la vertu matinale de la nature, jamais la poétique et sauvage jouissance qu'elle fait éprouver à qui s'y replonge et s'y abandonne éperdument, n'a été exprimé chez nous avec une telle âpreté de saveur, avec un tel grandiose et une précision si parfaite d'images.» (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, XII.) — A l'appui de ces paroles, détachons quelques lignes du *Centaure* : « Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux ! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. Mélampe, ma vieillesse regrette les fleuves : paisibles la plupart et monotones, ils suivent leur destinée avec plus de calme que les Centaures, et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes. Quand je sortais de leur sein, j'étais suivi de leurs dons qui m'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums. » (*Reliquiæ*, librairie académique Didier et Cie.)

1. Une visite à une pauvre vieille mendiante étendue sur un grabat.

2. Petite boîte ou l'on met la poudre à sécher l'écriture, et qu'on appelle plus communément le *poudrier*.

il a mis sa petite main sur les cordes, et il a été transporté de les entendre chanter. *Quès aco qui canto aqui*[1]? — Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l'étonnait aussi; ma chambrette était pour lui un lieu enchanté : une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide[2]. Mon christ, ma sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre lui plaisaient beaucoup; il voulait les avoir et les voir tout à la fois, et sa petite tête tournait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l'enfance. Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures!

Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m'a regardée un peu surpris : « Non, m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies. » Il avait raison : des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ces boucles blondes. Je n'ai donc rien obtenu qu'un baiser. Ils sont doux les baisers d'enfant! il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue[3].

(*Journal et Fragments*, publiés par Trébutien, librairie académique Didier et Cie.)

MADAME COTTIN

(1773-1807)

Sophie Ristaud était veuve à vingt ans d'un riche banquier de Bordeaux, Cottin. Quelques vers qu'elle montra à ses amis lui firent donner le conseil de s'adonner à la littérature, et, en huit ans, elle publia, d'abord sous le voile de l'anonyme, cinq romans agréables et d'un coloris poétique : *Claire d'Albe* (1798), *Malvina* (1800), *Amélie Mansfield* (1802), *Mathilde* (1805), *Elisabeth ou les Exilés de Sibérie* (1806), et un poème en prose, *la Prise de Jéricho*. On dit que son premier roman, *Claire d'Albe*, fut

1. Qu'est-ce que c'est que ça qui chante là?
2. La belle magicienne de la *Jérusalem délivrée*.
3. Ce qui charme dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin, c'est cette naïve et délicieuse fraîcheur d'impressions ; les lignes qui suivent ne font-elles pas songer à la Nausicaa du livre VI de l'*Odyssée* ? « Ce soir, au crépuscule, j'écris d'une main fraîche, revenant de blanchir ma robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots, des brins d'herbe, des feuilles, des fleurs tombées, de suivre cela, et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de son ruisseau! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, *un chemin courant*. » — On peut mettre à côté du *Journal* d'Eugénie de Guérin le *Journal d'un solitaire* (1883), où M. Xavier Thiriat a noté, comme elle, dans des pages ravissantes, les impressions que faisait sur lui le spectacle de la nature.

écrit en moins de quinze jours et sans une seule rature. Madame Cottin mourut à trente-quatre ans.

VENISE.

Venise, le 4 octobre 1806.

Je voulais te parler de Padoue[1], qui est la plus ancienne ville de l'Italie; mais j'ai vu Venise, et je ne puis plus te parler que d'elle; Venise, qu'on s'attend à trouver si extraordinaire et qu'on trouve cent fois plus extraordinaire qu'on ne s'y attendait; Venise, qui surpasse toutes les surprises, qui confond toutes les pensées, qui trouble toutes les habitudes; Venise, qui semble être sortie toute bâtie du sein de la mer, car on ne peut comprendre comment des bateaux ont pu suffire pour apporter tant de pierres, tant de marbre et tant de trésors. Et pourquoi les apporter? La terre n'avait-elle plus de place, et les hommes étaient-ils réduits à venir créer sur l'eau un monde nouveau?

Il y a quelque chose de si bizarre et de si grand dans la pensée de celui qui conçut l'idée d'une telle ville qu'on ne comprend pas qu'il ait pu trouver tant d'autres hommes qui aient pensé comme lui!

Venise n'est pas au milieu d'un marais, comme on le prétend, mais au milieu de la vaste mer; on dirait que c'est la cité de Neptune, et que les tritons[2] la soutiennent sur leurs épaules. Nous logeons sur ce qu'on appelle le Grand-Canal[3]; c'est une rue liquide, large comme deux fois la rue

1. A 35 kil. de Venise.

2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle* notre extrait de Panard.

3. Töpffer, dans son *Voyage à Venise* (*Premiers voyages en zigzag*, Garnier frères, éditeurs), nous a donné une vue du Grand-Canal : « Sur les bords du Grand-Canal, l'architecture étale toutes ses magnificences. C'est, des deux parts, une série continue de palais, les uns massifs, splendides, grandioses; les autres simplement ornés d'arabesques capricieuses, d'ogives moresques, de colonnades légères; partout un goût composite, et sinon pur dans le sens qu'entendent les doctes, exquis du moins, varié, pittoresque, libre, exprimant à la fois et l'âge de l'édifice, et la condition du maître et la fantaisie de l'architecte. Point de ces longues enfilades de bâtiments assujettis de par une pédante municipalité à être tous uniformes et pareillement alignés : système froid et de fausse grandeur, où rien des mœurs du pays, rien des êtres domestiques ne se peint dans le décor de la façade, dans l'arrangement des ailes et dans la physionomie des balcons; où la pensée individuelle de l'architecte, son savoir, son génie, ses caprices d'élégance ou de grâce, sont brutalement sacrifiés à une prétentieuse régularité et aux insipides merveilles de la symétrie. Ici tout est inégal, irrégulier, divers; et, chose admirable, rien n'est discordant. Ornements, corniches, moulures, cintres, entablements, colonnades, tout s'ordonne, tout vient se fondre en une harmonie riche, animée, somptueuse, et qui serait entière aujourd'hui encore, sans les outrages qu'a reçus de la destinée, bien plus que du temps, cette cité malheureuse. »

Royale. Elle est couverte de gondoles[1], qui vont et viennent avec un grand mouvement et en même temps un grand silence. On ne se figure pas quel bruit il y a de moins dans une ville où ne passent jamais ni un carrosse, ni une charrette ni un cheval. On prétend que Venise est une ville fort triste: cela peut être à la longue, mais il n'y en a pas de plus amusante le premier jour. Tout y est si différent de ce qu'on a vu toute sa vie, qu'on n'a pas assez d'yeux pour la regarder. Hier, en y arrivant, j'éprouvais presque de la douleur d'un étonnement qui était au-dessus de mes forces; car, en donnant tout ce que je possède de facultés et d'attention, j'en donnais moins que l'objet n'en demandait[2]..... Cette pleine mer, du milieu de laquelle sort une ville, et puis, un peu plus loin, des magasins, ensuite des lazarets[3], puis des barrières, tout cela séparé l'un de l'autre par cette mer, cette mer où tout abonde et où il faut tout apporter; ces habitants, dont la plupart n'ont jamais vu un champ, un arbre, une prairie; ce lieu où jamais un ruisseau d'eau douce n'a coulé, et où des palais superbes élèvent leurs mille colonnes de marbre jusqu'au ciel: enfin cette réunion de deux cent mille hommes, qui font avec de l'eau et des barques tout ce que l'on fait ailleurs avec de la terre et des voitures; tout cela saisit la pensée, frappe l'imagination, et prouve que rien n'est impossible à un travail obstiné, dirigé par une volonté ferme.

---

1. Voir nos extraits de Töpffer.

2. La première impression de de Brosses avait été toute différente : « A vous dire vrai, l'abord de cette ville ne me surprit pas autant que je m'y attendais. Cela ne me fit pas un autre effet que la vue d'une place située au bord de la mer, et l'entrée par le Grand-Canal fut, à mon gré, celle de Lyon ou de Paris par la rivière. Mais aussi quand on y est une fois, qu'on voit sortir de l'eau de tous côtés, des palais, des églises, des rues, des villes entières, car il n'y en a pas pour une; enfin, de ne pouvoir faire un pas par une ville, sans avoir le pied dans la mer, c'est une chose à mon gré si surprenante, qu'aujourd'hui j'y suis moins fait que le premier jour, aussi bien qu'à voir cette ville ouverte de tous côtés, sans portes, sans fortifications et sans un seul soldat de garnison, impénétrable par mer ainsi que par terre; car les vaisseaux de guerre n'en peuvent nullement approcher, à cause des lagunes trop basses pour les porter. En un mot, cette ville-ci est si singulière par sa disposition, ses façons, ses manières de vivre à faire crever de rire, la liberté qui y règne et la tranquillité qu'on y goûte, que je n'hésite pas à la regarder comme la seconde ville de l'Europe, et je doute que Rome me fasse revenir de ce sentiment. » *L'Italie il y a cent ans*, t. I, éd. (1836), *Lettre à M. de Blancey du 14 août* (1739.)

3. Voir dans nos extraits de Chateaubriand une note du morceau intitulé *Tunis en* 1807.

XAVIER DE MAISTRE

(1763-1852)

Quand la Savoie fut réunie à la France en 1792, Xavier de Maistre, qui était alors officier, s'expatria, et se rendit en Russie, où il demanda à son pinceau de le faire vivre; en 1803, Joseph de Maistre arriva à Saint-Pétersbourg comme envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne, et fit entrer son frère dans l'administration de la marine; en 1805 il obtint pour lui la direction de la bibliothèque et du musée de l'Amirauté. Xavier de Maistre passa ensuite dans l'état-major, et gagna le titre de général dans la guerre du Caucase. Depuis 1794 le *Voyage autour de ma chambre*, une délicieuse causerie, avait mis en lumière le nom de Xavier de Maistre; à la demande de son frère, il écrivit un opuscule d'une élévation et d'une simplicité remarquables, *le Lépreux de la cité d'Aoste* (1811.)En 1825, il revint en Savoie, et fit paraître deux jolies nouvelles, *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne*, et une sorte de pendant à son premier ouvrage, l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. Xavier de Maistre quitta bientôt la Savoie pour Naples, où il résida jusqu'en 1839, puis il revint achever sa vie à Saint Pétersbourg.

PLAINTES DU LÉPREUX.

LE LÉPREUX[1].

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux, des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée[2], je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment

1. La lèpre est une maladie grave, caractérisée par des tubercules plus ou moins larges à la peau; elle fut fort commune dans l'Occident pendant le moyen âge; les lépreux étaient tenus à l'écart. Xavier de Maistre raconte qu'il entra un jour, en 1797, à Aoste, dans le jardin que cultivait un de ces malheureux; la page que nous reproduisons est empruntée à leur conversation. — *Le Lépreux de la cité d'Aoste* a inspiré à Casimir Delavigne l'idée de sa tragédie du *Paria*.

2. La ville d'Aoste est bâtie à l'ouverture des deux vallées du Petit et du Grand Saint-Bernard.

confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir, et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin avec des yeux d'envie ses heureux habitants qui me connaissent à peine: je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma rétraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

(*Œuvres complètes, le Lépreux de la cité d'Aoste*, Garnier frères, éditeurs.)

DEVANT LE BUSTE DE SON PÈRE.

Je me prosterne devant ton image chérie, ô le meilleur des pères! Hélas! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie : tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir; et tels sont les maux dont il nous accable que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait[1]. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie! O mon père! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

(*Voyage autour de ma chambre*[2], XXXVIII, Garnier frères, éd.)

1. Comparer la *Vie d'Agricola* (XLIV) de Tacite.
2. Ce titre eut beaucoup de succès, et suggéra l'idée de plusieurs livres à

DE L'INFLUENCE D'UNE ROBE DE CHAMBRE.

Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires [1] qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de..... qu'il devait monter la garde : — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute sa famille! — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait : les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées [2], bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur *Ranson* [3] lui trouvait le pouls *concentré* [4], et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.

Qui pourrait douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte

des écrivains contemporains. Un Italien, le comte Joseph Gorani (1740-1819), qui, après avoir servi successivement presque toutes les cours de l'Europe, s'attira leur haine en publiant à Paris dans le *Moniteur* les fameuses *Lettres aux souverains sur la Révolution française*, et auquel Max Monnier a consacré une étude très substantielle et très intéressante, a laissé, parmi ses nombreux ouvrages inédits, deux gros volumes manuscrits, qui ont pour titre : *Voyage de Mme X... dans son auberge*

1. Des personnes d'une santé délicate ou chancelante.

2. Mot d'origine grecque, il désigne le mal de mer, celui qu'on a sur un vaisseau (ναῦς).

3. « Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit. » (X. DE MAISTRE.)

4. « Pouls où l'artère est peu développée sous le doigt qui la touche. » (*Dict.* de Littré.)

de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci?

(*Ibid.*, XLI, Garnier frères, éditeurs.)

JOANNETTI [1].

« *Morbleu!* lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse! Quelle tête! quel animal! » — Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade [2]. « *Il est si exact!* » disais-je; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent! » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — « *Joannetti*, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? » Il sourit encore.

— Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers [3] que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

« Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir? — Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse cette poussière sur mon soulier. »

1. Le domestique de l'auteur.
2. On appelle *incartade* une action ou une parole brusque et peu polie.
3. La livre valait un peu moins d'un franc de notre monnaie; il y avait vingt sous dans une livre, et douze deniers dans un sou.

Il sortit; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir [1].

(*Ibid.*, XIX, Garnier frères, éditeurs.)

LE PAPILLON [2].

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant Papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée?.....

Ah! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure.....

Le long de la muraille obscure,
Tu cherches vainement des fleurs:
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.

Loin du soleil et des zéphyrs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

1. Sainte-Beuve note avec raison que ce chapitre est tout à fait dans la manière du romancier anglais Lawrence Sterne (1713-1768).

2. Un prisonnier avait raconté à Xavier de Maistre qu'un papillon était un jour entré dans sa prison en Sibérie. Cette anecdote inspira à Xavier de Maistre une jolie poésie, dont nous donnons quelques strophes seulement, car la pièce est un peu longue. Elle fait songer à la célèbre chanson de Béranger intitulée *les Hirondelles :* un chevalier captif en Afrique demande à des hirondelles qu'il aperçoit des nouvelles de sa patrie, et leur adresse ces paroles touchantes :

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure:
De son amour ne me parlez-vous pas

(*Œuvres complètes de Béranger*, Garnier frères, éditeurs.)

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.

Fuis! Tu n'auras, hors de ces lieux
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par les jeux inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne.

Vole aussitôt la consoler;
Dis-lui que son ami respire,
Que pour elle seule il soupire;
Mais, hélas!.... tu ne peux parler.

Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.

Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre,
De fleur en fleur va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux;
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route [1]...

---

1. De la longueur de la route... « Cette jolie pièce a été traduite en russe, puis retraduite en vers français par un de nos secrétaires d'ambassade, qui n'en savait pas la première origine. Pareille aventure est arrivée à la *Chute des feuilles* de Millevoye. » (Sainte-Beuve). — Xavier de Maistre a composé beaucoup de vers, traduit ou imité des fables du poète Kriloff (1768-1844), le La Fontaine de la Russie, et rimé des épigrammes spirituelles; mais il n'a jamais voulu les livrer au public. La pièce que nous reproduisons en partie a été insérée par Sainte-Beuve dans la *Notice* qu'il a placée en tête des *Œuvres complètes* de Xavier de Maistre (Garnier frères, éditeurs).

NODIER

(1780-1844)

Ce fécond écrivain naquit à Besançon, où il fut, très jeune encore, nommé bibliothécaire adjoint. Il s'occupa d'abord à rédiger des ouvrages d'entomologie, puis il perdit sa place, vint à Paris, et contribua à préparer les voies au romantisme en publiant un recueil de *Pensées de Shakespeare* (1801), et en écrivant, sous l'inspiration du *Werther* de Gœthe, *les Proscrits* (1802) et *le Peintre de Salzbourg* (1803). Retenu quelque temps à Sainte-Pélagie pour une ode satirique, *la Napoléone*, Nodier revint à Besançon, où, se livrant à l'étude de la philologie, il composa un *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises* (1808). En 1812, il est dans les provinces Illyriennes, le général Bertrand l'ayant fait nommer bibliothécaire à Laybach. Arrivé la Restauration. Nodier écrit dans les journaux du gouvernement, et donne, en même temps qu'une médiocre *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée* (1815), ses romans les plus soignés : *Jean Sbogar* (1818), *Thérèse Aubert* (1819), *Adèle*, *les Vampires* (1820), *Smarra ou les Démons de la nuit* (1821), *Trilby ou le lutin d'Argail* (1822). En 1823, Nodier est nommé directeur de la bibliothèque de Monsieur, aujourd'hui de l'Arsenal, et son salon devient le rendez-vous de l'école romantique. Tout en publiant un *Dictionnaire de la langue française*, Nodier écrit encore des romans et des contes, dont quelques-uns, comme *la Fée aux miettes* (1832) et la *Neuvaine de la Chandeleur* (1839), sont restés populaires. L'infatigable écrivain a laissé aussi des ouvrages historiques sans grande autorité et des drames oubliés ; il a déployé plus de talent dans les voyages, comme la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse* (1821) et les *Voyages pittoresques* écrits en collaboration avec le baron Taylor ; il a signé des guides et des itinéraires géographiques. Il fut appelé à l'Académie française en 1833.

ROYAT EN 1829[1].

Pour le voyageur qui aime l'élégance et la propreté des campagnes de l'Angleterre, de la Hollande ou de la Flandre, Royat serait un triste séjour; ses maisons bizarres, mais

1. Comparer dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle* une description de *Royat en 1663* par Fléchier.

pittoresques, bâties de prismes basaltiques[1], entremêlés de moellons bruns, et sa vieille croix penchée sur sa base et grossièrement sculptée, ne sauraient plaire qu'au poète voyageur ou au peintre.

Dans une gorge étroite au bas de Royat, en descendant un sentier cahotant, au travers des gibbosités que la coulée a faites en se boursouflant, et après avoir traversé une petite rivière appelée Tiretaine, qui court en bruissant des villages de Fontanat et de la Font-de-l'Arbre, on trouve une grotte charmante formée de rochers basaltiques d'où s'élancent sept jets d'une eau limpide et intarissable, qui va se joindre au joli torrent des sources de Fontanat : celui-ci court avec empressement jusqu'au pied de la grotte d'où jaillissent ces belles eaux, comme pour rendre hommage à ses nymphes, et de là vient alimenter abondamment toutes les fontaines de Clermont, ou se répandre plus librement dans la campagne, en y formant des deux côtés du chemin mille petits ruisseaux qui arrosent et balancent les herbes et les fleurs qu'ils rencontrent, ou bondissent en cascades à travers les rochers.

Cette grotte est véritablement délicieuse ; un jour doux pénètre à peine, et le soleil n'y jette quelques rayons que pour faire briller les parois humides de la caverne, couvertes de lichens[2], de mousse couleur d'émeraude, et de verts capillaires[3], attachés sous la voûte à des fragments de basalte, comme les ornements pendentifs de la clef de l'ogive d'une église gothique d'autrefois, s'entremêlant à des scories[4] volcaniques noires, rouges et violettes, où elles forment une mosaïque[5] brillante comme celle qui recouvre les coupoles des beaux temples des premiers chrétiens grecs du Bas-Empire : arabesques[6] naturelles que varie, vivifie et rafraîchit le cours des eaux qui scintillent de toutes parts en filets d'argent et en gouttes de cristal. Aussi les poètes ont-ils chanté, et cette grotte, et les beaux ombrages des noyers et des châtaigniers de Royat, et la naïade qui

1. Le basalte est une roche d'une grande dureté, d'origine ignée.
2. Sorte de végétal, qui est, comme la mousse, très avide d'humidité ; le lichen des rochers s'appelle l'orseille.
3. Le capillaire est une sorte de fougère.
4. Espèce de lave de même nature que la pierre ponce.
5. On appelle *mosaïque* un dessin formé à l'aide de petits cubes de verre, de bois, de pierre ou d'émail, colorés et appliqués sur un fond solide.
6. Ornements qui consistent en des entrelacements de fleurs et de feuillages

épanche son urne du fond de sa caverne, et la fée merveilleuse qui l'habite.

(*Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, l'Auvergne*, t. I, p. 74-75, par Ch. Nodier[1], J. Taylor[2] et Alp. de Cailleux[3]; Firmin Didot, éditeur.)

POLICHINELLE[4].

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore: mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre un châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient; les aveugles rient et le voient; et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri: C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle[5]!

(*Contes de la veillée*, *Polichinelle*, Charpentier, éditeur.)

---

1. La page que nous donnons est de Ch. Nodier.

2. Le baron Taylor (1789-1879), si connu pour ses Associations de secours artistiques, a traduit, également avec Nodier, un drame anglais, *Bertram* (1821).

3. Cet écrivain, qui fut directeur général des Beaux-Arts, de 1841 à 1848, a rédigé dans les *Voyages pittoresques* la partie intitulée *l'Ancienne Normandie*.

4. C'est au XVIIe siècle que Polichinelle a fait son apparition dans les parades napolitaines. Il vint peu de temps après en France, et Molière l'a introduit dans un intermède du *Malade imaginaire*, où Toinette l'appelle un « vieux usurier. » Naturalisé en France, il a passé en Allemagne sous le nom de Hanswurst, et, en Angleterre, sous celui de Punchinello, par abréviation Punch, il est devenu populaire.

5. Nodier a écrit quelques poésies aimables et spirituelles; elles se distinguent par la simplicité et le naturel; ce sont d'ailleurs les deux qualités auxquelles Nodier tenait le plus, s'il faut en croire sa jolie pièce sur le style :

Le simple, c'est le beau que j'aime.....
Je donnerais un long poème
Pour un cri du cœur que j'entende.

En vain une muse fardée
S'enlumine d'or et d'azur
Le naturel est bien plus sûr.
Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr.

(*Poésies diverses*, 1827.

BALZAC

(1799-1850)

Honoré de Balzac naquit à Tours, commença ses études à Vendôme, et les acheva à Paris, où il devint bientôt clerc de notaire. Dès 1821, il se mit à publier sous divers pseudonymes des romans assez nombreux et peu remarqués, écrits soit par lui seul, soit en collaboration avec de Saint-Alme; en même temps il aidait Horace Raisson (1798-1854) à composer une *Histoire impartiale des Jésuites* (1824) et le *Code des honnêtes gens ou l'Art de ne pas être dupe des fripons* (1825). Dégoûté de l'insuccès de ses premières œuvres, Balzac eut quelque temps une imprimerie rue des Marais-Saint-Germain; puis il revint à la littérature, et fit paraître *le Dernier Chouan ou la Bretagne en* 1800, le premier roman qu'il ait signé de son nom (1829). Depuis, Balzac a donné coup sur coup un grand nombre de romans, dont la réunion a formé la *Comédie humaine*. *La Comédie humaine* comprend huit groupes de romans : 1° les *Scènes de la vie privée;* 2° les *Scènes de la vie de Province*, qui renferment deux des chefs-d'œuvre de Balzac, *Eugénie Grandet* et *le Lis dans la vallée;* 3° les *Scènes de la vie parisienne*, avec l'admirable *Père Goriot;* 4° les *Scènes de la vie politique;* 5° les *Scènes de la vie militaire;* 6° les *Scènes de la vie de campagne;* 7° les *Etudes philosophiques;* 8° les *Etudes analytiques*. Le succès ne suivit pas Balzac au théâtre; son drame de *Vautrin* (1840) fut interdit après la première représentation; *les Ressources de Quinola* ne restèrent pas longtemps, en 1842, sur l'affiche de l'Odéon; *la Marâtre* (1848) ne réussit guère, malgré de belles scènes; seul, *Mercadet*, remanié par une main habile, fut applaudi au Gymnase en 1851, et il en a été donné dans ces dernières années quelques représentations à la Comédie-Française.

PENSION BOURGEOISE.

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise[1], devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases de faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : *Maison Vau-*

1. Un peu moins de deux mètres.

quer, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres...* Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans [1], prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqués d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes [2], est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornements des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et du fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier [3]. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de pestilence.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bour-

1. Quoique se disant d'une famille noble.
2. Ce mot vient du nom de Mansard, le célèbre architecte du XVII^e^ siècle, qui inventa ce genre de fenêtre.
3. C'est une faute de dire comme le peuple *le lévier*.

geoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffes de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne[1] décorée de ce cabaret[2] en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée[3] à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées[4], qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler *l'odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y des-

1. Marbre qui vient de Belgique, et qui est d'un gris veiné de blanc.
2. Petit plateau chargé de tasses à café ou à thé.
3. Ornée d'un revêtement de menuiserie ou de stuc.
4. Mises sous globe.

siner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes[1] échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique[2], des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai[3]. Dans un angle est placée une boite à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel[4] en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets[5] d'Argand où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style[6], des chaises estropiées[7], de petits paillassons piteux en sparterie[8] qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie: une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches: si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

(*Le Père Goriot*, Calmann Lévy, éditeur.)

1. Ce mot est d'origine arabe.
2. Fer-blanc, auquel on a donné une apparence chatoyante.
3. Ville de Belgique, sur l'Escaut.
4. Une pendule appliquée à la muraille.
5. Sorte de lampe inventée vers 1782 par le physicien Argand : « Comme ces flambeaux, d'espèce nouvelle, étaient livrés au commerce par Quinquet, le public substitua le nom du fabricant à celui de l'inventeur, et les lampes d'Argand furent appelées quinquets » (Castil-Blaze, *Hist. de l'Acad. de musique*, XXVIII, t. II, p. 384, cité par Littré.)
6. On appelait *style* le poinçon dont les anciens se servaient pour écrire sur la cire.
7. Ce mot d'origine italienne, est entré en France à l'époque des guerres d'Italie de Charles VIII et de Louis XII; Montluc l'emploie encore sous sa forme étrangère, au début de ses *Commentaires* : « Me voyant stropiat presque de tous mes membres. »
8. Le sparte ou alfa est une plante avec laquelle on fait des nattes, et aussi du papier.

UN VILLAGE DANS LA VALLÉE DE L'INDRE[1].

Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres, au milieu d'une prairie d'eau ; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées, qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elle, se laissent aller à ses caprices et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins. Çà et là s'élèvent des masses de gravier sur lesquelles l'eau se brise en y formant des franges où reluit le soleil. Les amaryllis[2], le nénuphar, le lis d'eau, les joncs, les flox décorent les rives de leurs magnifiques tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous, plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées, se penchent sur la rivière et ne tombent point ; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard (nom du gros sable que charrie la Loire) ; des garçons meuniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets ; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez au delà du pont deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites ; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins : voilà le village du Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux. Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies, où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

(*Le Lis dans la Vallée*, Calmann Lévy, éditeur.)

---

1. Entre Montbazon et le château d'Azay-le-Rideau.
2. L'*amaryllis* est une plante de la famille du narcisse.

ALEXANDRE DUMAS

(1803-1870)

Fils d'un général qui a laissé quelques ouvrages estimés, Alexandre Dumas entra chez le duc d'Orléans comme surnuméraire de son secrétariat et reçut de lui le titre de bibliothécaire après le grand succès de *Henri III et sa cour* (1829). En 1846, il partit avec le duc de Montpensier pour l'Espagne, afin d'être l'historiographe de son mariage. Plus tard, nous le trouvons mêlé à la révolution italienne ; ami et historiographe de Garibaldi, il s'établit conservateur des musées de Naples. Il mourut à Puys, près de Dieppe, le 5 décembre 1870. Alexandre Dumas a été le plus fécond et le plus varié des romanciers. Sa verve était intarissable, et, pour écouler les innombrables produits de sa plume, il avait fondé en 1853, sous ce titre : *le Mousquetaire*, le « journal de M. Alexandre Dumas », et, sous celui de *Monte-Cristo*, un journal « rédigé par M. Alexandre Dumas seul. » Sur les pierres du palais de Monte-Cristo, qu'il s'était fait construire près de Saint-Germain, on voit inscrits les titres de ses ouvrages ; cette liste originale a des proportions effrayantes, et cependant toutes les œuvres d'Alexandre Dumas n'y figurent pas. Il est juste de dire qu'il eut de nombreux collaborateurs, parmi lesquels il convient de placer au premier rang M. Auguste Maquet. Les œuvres les plus populaires d'Alexandre Dumas sont de grands romans-feuilletons, qui parurent à la fois dans plusieurs journaux, de 1840 à 1847, et qui rapportèrent annuellement à l'heureux auteur jusqu'à près de 200,000 francs ; ce sont : *les Trois Mousquetaires* (1844), continués sous les titres de : *Vingt ans après* (1845), puis de : le *Vicomte de Bragelonne* (1847), *Monte-Cristo* (1841-1845), et *la Reine Margot* (1845). Dans la foule de ses autres romans, nous citerons seulement, outre les séries des *Chroniques de France*, et celles des *Impressions de voyages*, si amusantes et si spirituelles, *Ascanio*, *Gabriel Lambert*, *la Bouillie de la comtesse Berthe*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *la Dame de Montsoreau*, *les Deux Dianes*, *le Collier de la Reine*, *les Drames de Quatre-vingt-treize*, *le Pasteur d'Ashbourn*, *la San Felice*, etc. Au théâtre, Alexandre Dumas a donné, depuis son premier succès, un très grand nombre de pièces en prose ou en vers, dont la plupart ont été très applaudies, et dont plusieurs ont été souvent reprises : rappelons *Antony* et *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831), *Térésa* (1832), *la Tour de Nesle* (1832), dont la paternité fut revendiquée par Gaillardet, *Kean ou Désordre et génie* (1836), joué par Frédéric Lemaître, *Caligula* (1837), *Mademoiselle de Belle-Isle* (1839), qui est restée au répertoire, *Un mariage sous Louis XV* (1841), *Lorenzino* (1842), *les Demoiselles de Saint-Cyr* (1843), *la Reine Margot* et *le Chevalier de Maison-Rouge* (1847), *Hamlet* et *Catilina* (1848), *Urbain Grandier* (1850), *Romulus* (1854), l'*Orestie*, trilogie antique (1855), *les Gardes forestiers* (1858), écrits à la hâte pour le Gymnase de Marseille, enfin *Madame de Chamblay* (1868).

EXPOSITION DU *VOYAGE EN SUISSE.*

Il n'y a pas de voyageur qui ne croie devoir rendre compte à ses lecteurs des motifs de son voyage. Je suis trop respectueux envers mes célèbres devanciers, depuis M. de Bougainville[1], qui fit le tour du monde, jusqu'à M. de Maistre[2], qui fit le tour de sa chambre, pour ne pas suivre leur exemple.

D'ailleurs, on trouvera dans mon exposition, si courte qu'elle soit, deux choses fort importantes, qu'on chercherait vainement ailleurs : une recette contre le choléra, et une preuve de l'infaillibilité des journaux.

Le 15 avril 1832, en revenant de conduire jusqu'à l'escalier mes deux bons et célèbres amis Listz[3] et Boulanger[4], qui avaient passé la soirée à se prémunir avec moi contre le fléau régnant, en prenant force thé noir, je sentis que les jambes me manquaient tout à coup ; en même temps, un éblouissement me passa sur les yeux et un frisson dans la peau ; je me retins à une table pour ne pas tomber : j'avais le choléra.

S'il était asiatique[5] ou européen, épidémique ou contagieux, c'est ce que j'ignore complètement ; mais ce que je sais très bien, c'est que, sentant que, cinq minutes plus tard, je ne pourrais plus parler, je me dépêchai de demander du sucre et de l'éther.

Ma bonne, qui est une fille fort intelligente, et qui m'avait vu quelquefois, après mon dîner, tremper un morceau de sucre dans du rhum, présuma que je lui demandais quelque chose de pareil. Elle remplit un verre à liqueur d'éther pur, posa sur son orifice le plus gros morceau de sucre qu'elle put trouver, et me l'apporta au moment où je venais de me coucher, grelottant de tous mes membres.

Comme je commençais à perdre la tête, j'étendis machinalement la main ; je sentis qu'on m'y mettait quelque

1. Le premier Français qui ait fait le tour du monde (1766-1769) ; il a laissé de son voyage une relation estimée.
2. Voir notre *Notice* sur Xavier de Maistre.
3. Le fameux pianiste.
4. Le peintre Louis Boulanger (1806-1867) avait été mis en vogue, dès 1828, par le succès de son *Mazeppa*.
5. C'est en 1817 que la maladie épidémique, dite choléra asiatique, s'est manifestée dans l'Inde.

chose ; en même temps, j'entendis une voix qui me disait : « Avalez cela, monsieur : cela vous fera du bien. »

J'approchai ce quelque chose de ma bouche, et j'avalai ce qu'il contenait, c'est-à-dire un demi-flacon d'éther.

Dire la révolution qui se fit dans ma personne, lorsque cette liqueur diabolique me traversa le torse, est chose impossible, car presque aussitôt je perdis connaissance. Une heure après, je revins à moi : j'étais roulé dans un grand tapis de fourrures, j'avais aux pieds une boule d'eau bouillante ; deux personnes, tenant chacune à la main une bassinoire pleine de feu, me frottaient sur toutes les coutures. Un instant, je me crus mort et en enfer : l'éther me brûlait la poitrine au dedans, les frictions me rissolaient au dehors ; enfin, au bout d'un quart d'heure, le froid s'avoua vaincu : je fondis en eau comme la *Biblis*[1] de M. Dupaty, et le médecin déclara que j'étais sauvé. Il était temps : deux tours de broche de plus, et j'étais rôti.

Quatre jours après, je vis s'asseoir au pied de mon lit le directeur de la Porte-Saint-Martin ; son théâtre était plus malade encore que moi, et le moribond appelait à son secours le convalescent. M. Harel[2] me dit qu'il lui fallait, dans quinze jours au plus tard, une pièce qui lui produisît cinquante mille écus[3] au moins : il ajouta, pour me déterminer, que l'état de fièvre où je me trouvais était très favorable au travail d'imagination, vu l'exaltation cérébrale qui en était la conséquence.

Cette raison me parut si concluante que je me mis aussitôt à l'œuvre : je lui donnai sa pièce au bout de huit jours au lieu de quinze : elle lui rapporta cent mille écus au lieu de cinquante mille : il est vrai que je faillis en devenir fou.

Ce travail forcé ne me remit pas le moins du monde : et à peine pouvais-je me tenir debout, tant j'étais faible encore, lorsque j'appris la mort du général Lamarque[4]. Le

1. Biblis ou Byblis, héroïne mythologique, changée en fontaine. Dupaty (1771-1825), fils de l'auteur des *Lettres sur l'Italie en* 1785 (voir nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle*) était un sculpteur de talent.

2. Harel (1790-1846), qui ouvrit à l'école romantique l'Odéon, puis la Porte-Saint-Martin, dont il fut successivement directeur, fit représenter deux comédies de lui en 1843, *le Succès* et *les Petits et les Grands*. Il était neveu de Luce de Lancival.

3. 150,000 francs.

4. Le comte Maximilien de Lamarque (1772-1832) se distingua par sa bravoure extraordinaire pendant les guerres de l'Empire, et, après la Restauration, par l'ardeur de son opposition au gouvernement établi. Il mourut du choléra le 1^er juin 1832.

lendemain, je fus nommé par la famille l'un des commissaires du convoi : ma charge était de faire prendre à l'artillerie de la garde nationale, dont je faisais partie, la place que la hiérarchie militaire lui assignait dans le cortège [1]...

Le 9 juin, je lus dans une feuille légitimiste que j'avais été pris les armes à la main, à l'affaire du cloître Saint-Méry, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin.

La nouvelle avait un caractère si officiel, le récit de mon exécution, que, du reste, j'avais supportée avec le plus grand courage, était tellement détaillé ; les renseignements venaient d'une si bonne source, que j'eus un instant de doute ; d'ailleurs, la conviction du rédacteur était grande ; pour la première fois, il disait du bien de moi dans son journal : il était donc évident qu'il me croyait mort.

Je rejetai ma couverture, je sautai à bas de mon lit, et je courus à ma glace pour me donner à moi-même des preuves de mon existence. Au même instant, la porte de ma chambre s'ouvrit, et un commissionnaire entra, porteur d'une lettre de Charles Nodier [2], conçue en ces termes :

« Mon cher Alexandre,

« Je lis à l'instant, dans un journal, que vous avez été fusillé hier, à trois heures du matin : ayez la bonté de me faire savoir si cela vous empêchera de venir demain à l'Arsenal dîner avec Taylor [3]. »

Je fis dire à Charles que, pour ce qui était d'être mort ou vivant, je ne pouvais pas trop lui en répondre, attendu que, moi-même, je n'avais pas encore d'opinion bien arrêtée sur ce point ; mais que, dans l'un ou l'autre cas, j'irais toujours le lendemain dîner avec lui ; ainsi, qu'il n'avait qu'à se tenir prêt, comme don Juan, à fêter la statue du commandeur [4].

Le lendemain, il fut bien constaté que je n'étais pas mort ; cependant, je n'y avais pas gagné grand'chose, car j'étais toujours fort malade. Ce que voyant, mon médecin

1. A la suite des funérailles du général Lamarque, les républicains, derrière les barricades de Saint-Méry, essayèrent de tenir tête aux troupes de la monarchie et à la garde nationale, le 5 et le 6 juin 1832.

2. Voir notre *Notice sur Charles Nodier*. Il était alors directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, et toutes les illustrations de l'école romantique se groupaient dans son salon.

3. Voir, dans nos extraits de Nodier, une note du morceau intitulé : *Royat en 1829*.

4. Voir le *Don Juan* de Molière, acte IV, scène dernière.

m'ordonna ce qu'un médecin ordonne lorsqu'il ne sait plus qu'ordonner: un voyage en Suisse.

En conséquence, le 21 juillet 1832, je partis de Paris[1].

(*Impressions de voyage, Suisse*, T. I., Calmann Lévy, éditeur.)

MÉRIMÉE

(1803-1870)

Prosper Mérimée, fils d'un peintre de talent, entra dans l'administration et fut nommé, en 1834, inspecteur des monuments historiques ; ces fonctions l'amenèrent à faire à travers la France des voyages dont il a publié les relations (1835-1844).

1. Lorsqu'il rime, Alexandre Dumas ne se montre pas assez sévère pour lui-même ; on pourrait cependant détacher de ses drames en vers plusieurs tirades, plusieurs scènes, pleines de verve et d'éclat ; prenons pour exemple le début d'une scène de *Charles VII chez ses grands vassaux* (III, IV). Le roi de Bourges est en train de perdre gaiement son royaume ; il vient d'entrer dans le château du comte de Savigny, donnant la main à Agnès Sorele, et un faucon au poing. Tandis qu'il s'entretient avec Agnès, la bataille s'engage dans la plaine. On entend gronder au loin le canon. Le comte ouvre brusquement la porte du fond, et s'écrie :

Sire, réveillez-vous!.....
Sire, écoutez ce bruit, car il vient, comme moi,
(*On entend le canon*)
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, Sire.

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non.

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien, je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charle,
Que d'un profond sommeil il a dormi longtemps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps!

LE ROI.

Comte!

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi? » ..
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi, quand le roi s'abandonne?

(*Théâtre complet d'Alexandre Dumas père*, Calmann Lévy, éditeur.)

Mérimée avait débuté très jeune dans la littérature, et, de même que Sainte-Beuve devait imaginer un certain Joseph Delorme auquel il attribuerait ses propres poésies, Mérimée publia deux recueils originaux sous le titre de traductions : le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole* (1825), et *la Guzla*, chants illyriens d'Hyacinte Maglanowich (1827). Le *Théâtre de Clara Gazul* renferme un certain nombre de petites pièces, d'inégale valeur, toutes fort audacieuses, et dont une, par la vérité de l'observation et la profondeur de certains mots, nous paraît un chef-d'œuvre. Ces deux publications furent suivies de deux volumes, lancés sous le voile de l'anonyme, et dont le second obtint un grand succès ; ce sont : *la Jacquerie* (1828) et la *Chronique du règne de Charles IX* (1829). Dès lors, Mérimée signa de son nom un assez grand nombre de *Nouvelles*, qui parurent dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui depuis ont été réunies en plusieurs volumes. La plus importante, *Colomba*, est considérée comme le chef-d'œuvre de Mérimée ; d'autres, très courtes, sont cependant d'une grande valeur littéraire, comme *l'Enlèvement de la Redoute*, *la Partie de trictrac*, *Tamango*, etc. Depuis, tout en continuant à produire des œuvres d'imagination pure, Mérimée a donné des études historiques et écrit des articles de critique ; ses principales œuvres pendant cette dernière période sont les suivantes : *Essai sur la guerre sociale*, *Histoire de Don Pèdre Ier, roi de Castille*, *Carmen* (1847), *Episode de l'histoire de Russie*, *les Faux Démétrius* (1852), *les Deux Héritages* (1853), enfin des *Mélanges historiques et littéraires* (1855). Le recueil posthume des *Lettres à une Inconnue* (1873) émut vivement la curiosité publique ; il fut suivi, en 1875, de *Lettres à une nouvelle Inconnue*. Mérimée avait été élu à l'Académie en 1844 ; l'Empire l'avait fait sénateur. Il mourut à Cannes le 23 septembre 1870.

COMMENT PICHEGRU [1] FUT DÉCOUVERT ET ARRÊTÉ.

Deux espionnes ont été envoyées en Danemark pour surveiller le marquis de la Romana ; l'une, la mère, flaire une conspiration, et, comme sa fille se moque des indices qu'elle a cru découvrir et les traite de bagatelles, elle lui répond avec indignation :

Bagatelles ! bagatelles !.... Ah ! Élisa, dans les affaires rien n'est à dédaigner. C'est pourtant un poulet rôti qui m'a fait découvrir la cachette du général Pichegru ; et, sans me vanter, cela m'a valu bien de l'honneur, sans parler du profit. Voici le fait : c'était du temps de ton père, le capitaine Leblanc. Il revenait de l'armée ; il avait de l'argent, nous

1. Le général Pichegru (1761-1804) complota avec Cadoudal d'assassiner le premier consul au milieu de sa garde ; livré à la police par la perfidie d'un de ses amis, il s'étrangla dans la prison du Temple. La Restauration lui éleva à Besançon une statue, qui fut mise en morceaux pendant la révolution de 1830.

faisions bonne chère et grand feu. Un jour donc, je m'en vais chez mon rôtisseur, et je lui demande un poulet rôti. — « Mon Dieu, madame, me dit-il, je suis bien fâché, mais je viens de vendre mon dernier. » — Moi, qui connaissais tout le quartier, je voulus savoir à qui : — « Qui est-ce qui l'a pris ? » que je lui demande. — Lui me dit : « C'est un tel et il se traite joliment ; car depuis trois jours il lui faut une volaille à chaque dîner. » - Nota bene qu'il y avait justement trois jours que nous avions perdu les traces du général Pichegru. Moi je roule tout ça dans ma tête, et je me dis : « Diable ! voisin, l'appétit vous est venu, vous avez la fringale[1]. » — Finalement, je reviens le lendemain, et j'achète des perdrix qui n'étaient pas cuites, remarque bien cela, pour avoir le temps de faire causer mon marmiton, pendant qu'elles rôtiraient. Là-dessus, mon homme au gros appétit entre, et achète une dinde[2] rôtie, une belle dinde ma foi ! — « Ah ! je lui dis, un tel, vous avez bon appétit : en voilà pour deux personnes, et pour une semaine. » — Lui cligne de l'œil, et dit : — « C'est que j'ai de l'appétit comme deux. » Un Français se ferait pendre plutôt que de manquer un bon mot. Moi je le regarde entre deux yeux, lui se détourne, prend sa bête[3], et s'en va. Il ne m'en fallait pas davantage ; je savais qu'il connaissait Pichegru. — On me happe[4] mon homme, et, moyennant une récompense honnête, il livra bien et beau mon général, — et j'eus pour ma part six mille francs de gratification. Voilà ce que c'est que de faire attention à des bagatelles[5].

(*Théâtre de Clara Gazul, les Espagnols en Danemark*, journée II, scène II, Calmann Lévy, éditeur.)

1. Corruption de *faim-valle* ou *faim-calle*, faim de cheval (*fames caballi*).
2. La dinde (poule d'Inde) a été importée du Mexique en Europe.
3. Sa dinde.
4. *Happer* signifie au propre : saisir à l'improviste.
5. Ce récit devait plaire à Scribe ; il venait à l'appui de sa fameuse théorie des petites causes et des grands effets, sur laquelle il a construit un grand nombre de ses pièces, et qu'il a chargé un jour Bolingbroke d'expliquer à Abigail : « Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes..... Erreur ! Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes ; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités ; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment ! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres ; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus

LA TRAITE DES NÈGRES.

Le moment était on ne peut plus favorable ; Tamango, guerrier fameux et vendeur d'hommes, venait de conduire à la côte une grande quantité d'esclaves, et il s'en défaisait à bon marché, en homme qui se sent la force et les moyens d'approvisionner promptement la place, aussitôt que les objets de son commerce y deviennent rares.

Le capitaine Ledoux [1] se fit descendre sur le rivage, et fit sa visite à Tamango. Il le trouva dans une case en paille qu'on lui avait élevée à la hâte, accompagné de ses deux femmes et de quelques sous-marchands et conducteurs d'esclaves. Tamango s'était paré pour recevoir le capitaine blanc. Il était vêtu d'un vieil habit d'uniforme bleu, ayant encore les galons de caporal ; mais sur chaque épaule pendaient deux épaulettes d'or attachées au même bouton, et ballottant, l'une par devant, l'autre par derrière. Comme il n'avait pas de chemise, et que l'habit était un peu court pour un homme de sa taille, on remarquait entre les revers blancs de l'habit et son caleçon de toile de Guinée une bande considérable de peau noire qui ressemblait à une large ceinture. Un grand sabre de cavalerie était suspendu à son côté au moyen d'une corde, et il tenait à la main un beau fusil à deux coups, de fabrique anglaise. Ainsi équipé, le guerrier africain croyait surpasser en élégance le petit-maître le plus accompli de Paris ou de Londres.

Le capitaine Ledoux le considéra quelque temps en silence, tandis que Tamango, se redressant à la manière d'un grenadier [2] qui passe à la revue devant un général étranger, jouissait de l'impression qu'il croyait produire sur

loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère ?

ABIGAÏL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien ! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande, et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... C'est mon système... J'y ai confiance, vous en verrez les preuves. » (*Le Verre d'eau*, I, IV, Tresse, éditeur.)

1 Le capitaine négrier.

2. Voir une note de notre extrait de Berryer.

le blanc. Ledoux, après l'avoir examiné en connaisseur, se tourna vers son second, et lui dit : « Voilà un gaillard que je vendrais au moins mille écus [1], rendu sain et sans avaries à la Martinique [2]. »

On s'assit, et un matelot, qui savait un peu la langue wolofe [3], servit d'interprète. Les premiers compliments de politesse échangés, un mousse apporta un panier de bouteilles d'eau-de-vie ; on but, et le capitaine, pour mettre Tamango en belle humeur, lui fit présent d'une jolie poire à poudre en cuivre, ornée du portrait de Napoléon en relief. Le présent accepté avec la reconnaissance convenable, on sortit de la case, on s'assit à l'ombre en face des bouteilles d'eau-de-vie, et Tamango donna le signal de faire venir les esclaves qu'il avait à vendre.

Ils parurent sur une longue file, le corps courbé par la fatigue et la frayeur, chacun ayant le cou pris dans une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes étaient réunies vers la nuque par une barre de bois. Quand il faut se mettre en marche, un des conducteurs prend sur son épaule le manche de la fourche du premier esclave ; celui-ci se charge de la fourche de l'homme qui le suit immédiatement ; le second porte la fourche du troisième esclave, et ainsi des autres. S'agit-il de faire halte, le chef de file enfonce en terre le bout pointu du manche de sa fourche, et toute la colonne s'arrête. On juge facilement qu'il ne faut pas penser à s'échapper à la course, quand on porte attaché au cou un gros bâton de six pieds de longueur.

A chaque esclave mâle ou femelle qui passait devant lui, le capitaine haussait les épaules, trouvait les hommes chétifs, les femmes trop vieilles ou trop jeunes, et se plaignait de l'abâtardissement de la race noire. « Tout dégénère, disait-il ; autrefois c'était bien différent. Les femmes avaient cinq pieds six pouces de haut, et quatre hommes auraient tourné seuls le cabestan d'une frégate pour lever la maîtresse ancre. »

Cependant, tout en critiquant, il faisait un premier choix des noirs les plus robustes et les plus beaux. Ceux-là, il pouvait les payer au prix ordinaire ; mais pour le reste il

1. 3,000 francs. Phrase importante pour la suite du récit : Tamango suivra involontairement sur le vaisseau les nègres vendus par lui à Ledoux.

2. C'était aux colonies qu'on emmenait les noirs. La Martinique a été ainsi nommée par Colomb, parce qu'il la découvrit le jour de la Saint-Martin (1493).

3. Parlée par les peuples de la Sénégambie.

demandait une forte diminution. Tamango, de son côté, défendait ses intérêts, vantait sa marchandise, parlait de la rareté des hommes et des périls de la traite. Il conclut en demandant un prix, je ne sais lequel, pour les esclaves que le capitaine blanc voulait charger à son bord.

Aussitôt que l'interprète eut traduit en français la proposition de Tamango, Ledoux manqua tomber à la renverse, de surprise et d'indignation ; puis, murmurant quelques jurements affreux, il se leva comme pour rompre tout marché avec un homme aussi déraisonnable. Alors Tamango le retint ; il parvint avec peine à le faire rasseoir. Une nouvelle bouteille fut débouchée, et la discussion recommença. Ce fut le tour du noir à trouver folles et extravagantes les propositions du blanc. On cria, on disputa longtemps, on but prodigieusement d'eau-de-vie ; mais l'eau-de-vie produisait un effet bien différent sur les deux parties contractantes. Plus le Français buvait, plus il réduisait ses offres ; plus l'Africain buvait, plus il cédait de ses prétentions. De la sorte, à la fin du panier, on tomba d'accord. De mauvaises cotonnades, de la poudre, des pierres à feu [1], trois barriques d'eau-de-vie, cinquante fusils mal raccommodés furent donnés en échange de cent soixante esclaves. Le capitaine, pour ratifier le traité, frappa dans la main du noir plus qu'à moitié ivre, et aussitôt les esclaves furent remis aux matelots français, qui se hâtèrent de leur ôter leurs fourches de bois pour leur donner des carcans [2] et des menottes en fer : ce qui montre bien la supériorité de la civilisation européenne.

Restait encore une trentaine d'esclaves : c'étaient des enfants, des vieillards, des femmes infirmes. Le navire était plein.

Tamango, qui ne savait que faire de ce rebut, offrit au capitaine de les lui vendre pour une bouteille d'eau-de-vie la pièce. L'offre était séduisante. Ledoux se souvint qu'à la représentation des *Vêpres Siciliennes* [3] à Nantes, il avait vu bon nombre de gens gros et gras entrer dans un parterre déjà plein et parvenir cependant à s'y asseoir, en vertu de la compressibilité des corps humains. Il prit les vingt plus sveltes des trente esclaves.

Alors Tamango ne demanda plus qu'un verre d'eau-de-

1. Ou pierres à fusil.
2. Colliers de fer pouvant se fixer à des poteaux.
3. Tragédie de Casimir Delavigne.

vie pour chacun des dix restants. Ledoux réfléchit que les enfants ne payent et n'occupent que demi-place dans les voitures publiques. Il prit donc trois enfants; mais il déclara qu'il ne voulait plus se charger d'un seul noir [1]. Tamango, voyant qu'il lui restait encore sept esclaves sur les bras, saisit son fusil et coucha en joue une femme qui venait la première : c'était la mère des trois enfants. « Achète, dit-il au blanc, ou je la tue ; un petit verre d'eau-de-vie, ou je tire. — Et que diable veux-tu que j'en fasse ? » répondit Ledoux. Tamango fit feu, et l'esclave tomba morte à terre. « Allons, à un autre ! » s'écria Tamango.

(*Tamango*, dans le volume intitulé *Colomba*, Calmann Lévy, éditeur.)

GEORGE SAND

(1804-1876)

Aurore Dupin, dont le père descendait de Maurice de Saxe fut élevée au château de Nohant, dans le Berry, par sa grand'-mère. Elle nous a laissé de sa jeunesse, dans l'*Histoire de ma vie*, un tableau sincère et charmant. En 1822, elle épousa M. Dudevant, dont elle eut deux enfants, un fils, Maurice Sand, qui s'est fait un nom dans les arts et dans les lettres, et une fille, qui épousa le sculpteur Clésinger ; mais le mariage d'Aurore Dupin ne fut pas heureux, et en 1831 elle vint se fixer à Paris avec sa fille, comptant vivre de sa plume. Elle écrivit son premier roman, *Rose et Blanche*, en collaboration avec Jules Sandeau, et, lui empruntant la moitié de son nom, signa *George Sand* le roman d'*Indiana* (1832). *Valentine* et *Lélia* datent de la même époque. Au retour d'un voyage en Italie, George Sand donna les *Lettres d'un voyageur*, *Jacques* (1834), *André*, *Leone Leoni* (1835), et *Mauprat*

1. Le navire en effet doit être plus que plein, bien que Ledoux s'entende mieux que personne à entasser les marchandises dans l'entre-pont. « Il voulut que les entre-ponts, étroits et rentrés, n'eussent que trois pieds quatre pouces de haut, prétendant que cette dimension permettait aux esclaves de taille raisonnable d'être commodément assis ; et quel besoin ont-ils de se lever ? « Arrivés aux colonies, disait Ledoux, ils ne resteront que trop sur leurs pieds ! » — Les noirs, le dos appuyé aux bordages du navire et disposés sur deux lignes parallèles, laissaient entre leurs pieds un espace vide, qui, dans tous les autres négriers, ne sert qu'à la circulation. Ledoux imagina de placer dans cet intervalle d'autres nègres, couchés perpendiculairement aux premiers. De la sorte, son navire contenait une dizaine de nègres de plus qu'un autre du même tonnage. A la rigueur, on aurait pu en placer davantage ; mais il faut avoir de l'humanité, et laisser à un nègre au moins cinq pieds en longueur et deux en largeur pour s'ébattre, pendant une traversée de six semaines et plus ; « car enfin, » disait Ledoux à son armateur pour justifier cette mesure libérale, « les nègres, après tout, sont des hommes comme les blancs. » (*Ibid.*)

(1836). L'influence qu'eurent sur son esprit Lamennais et Pierre Leroux se manifesta dans les *Lettres à Marie* (1837), dans *Spiridion*, dans *les Sept Cordes de la lyre*, dans *Consuelo* (1842) et dans *le Meunier d'Angibault* (1845). C'est de 1840 à 1853 que George Sand a écrit ses meilleurs ouvrages; ses romans rustiques sont de purs chefs-d'œuvre : *François le Champi* (1844), *la Mare au Diable* (1846), *la Petite Fadette* (1848). En 1848, elle soutint avec ardeur ses amis, que la révolution de février avait portés au pouvoir, et pendant quelque temps sembla vouloir se consacrer à la politique; elle revint cependant à la littérature, et écrivit encore de nombreux romans, dont la plupart parurent dans la *Revue des Deux Mondes*. Citons *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1856-1858), *l'Homme de Neige* (1859), *le Marquis de Villemer* et *Valvèdre* (1861), *Mademoiselle de La Quintinie*, roman philosophique destiné à répondre à l'*Histoire de Sibylle* de M. Octave Feuillet (1863), *la Confession d'une jeune fille* (1865), *Malgré tout* (1870) et *Flamarande* (1876). George Sand a composé de nombreuses pièces de théâtre, dont quelques-unes seulement ont été applaudies : *François le Champi* (1849), *Claudie* (1851), *le Mariage de Victorine* (1851), agréable pastiche de Sedaine, faisant suite au *Philosophe sans le savoir*, *Mauprat* (1853), *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1862). Depuis 1864, *le Marquis de Villemer* fait partie du répertoire courant. La dame de Nohant s'éteignit le 7 juin 1876. La ville de La Châtre lui a élevé une fort belle statue en marbre due au ciseau d'Aimé Millet. Sa *Correspondance* est en cours de publication.

AGATHE ET JONQUILLE.

J'élevais deux fauvettes de différents nids et de différentes variétés : l'une à poitrine jaune, l'autre à corsage gris. La poitrine jaune, qui s'appelait *Jonquille* [1], était de quinze jours plus âgée que la poitrine grise, qui s'appelait *Agathe* [2]. Quinze jours pour une fauvette (la fauvette est le plus intelligent et le plus précoce de nos petits oiseaux), cela équivaut à dix ans pour une jeune personne. Jonquille était donc une fillette fort gentille, encore maigrette et mal emplumée, ne sachant voler que d'une branche à l'autre, et même ne mangeant point seule; car les oiseaux que l'homme élève se développent beaucoup plus lentement que ceux qui s'élèvent à l'état sauvage. Les mères fauvettes sont beaucoup plus sévères que nous, et Jonquille aurait mangé seule quinze jours plus tôt, si j'avais eu la sagesse de l'y forcer en l'abandonnant à elle-même et en ne cédant pas à ses importunités.

Agathe était un petit enfant insupportable. Elle ne faisait

1. A cause de sa couleur; la jonquille est une plante du genre des narcisses.
2. C'est-à-dire : *bonne*.

que remuer, crier, secouer ses plumes naissantes et tourmenter Jonquille, qui commençait à réfléchir et à se poser des problèmes, une patte rentrée sous le duvet de sa robe, la tête enfoncée dans les épaules, les yeux à demi fermés.

Pourtant elle était encore très petite fille, très gourmande, et s'efforçait de voler jusqu'à moi pour manger à satiété, dès que j'avais l'imprudence de la regarder.

Un jour, j'écrivais je ne sais quel roman qui me passionnait un peu ; j'avais placé à quelque distance la branche verte sur laquelle perchaient et vivaient en bonne intelligence mes deux élèves. Il faisait un peu frais. Agathe, encore à moitié nue, s'était serrée et blottie sous le ventre de Jonquille, qui se prêtait à ce rôle de mère avec une complaisance généreuse. Elles se tinrent tranquilles toutes les deux pendant une demi-heure, dont je profitai pour écrire ; car il était rare qu'elles me permissent tant de loisir dans la journée.

Mais enfin l'appétit se réveilla, et Jonquille, sautant sur une chaise, puis sur ma table, vint effacer le dernier mot au bout de ma plume, tandis qu'Agathe, n'osant quitter la branche, battait des ailes et allongeait de mon côté son bec entr'ouvert avec des cris désespérés.

J'étais au milieu de mon dénouement, et pour la première fois je pris de l'humeur contre Jonquille. Je lui fis observer qu'elle était d'âge à manger seule, qu'elle avait sous le bec une excellente pâtée dans une jolie soucoupe, et que j'étais résolue à ne point fermer les yeux plus longtemps sur sa paresse. Jonquille, un peu piquée et têtue, prit le parti de bouder et de retourner sur sa branche. Mais Agathe ne se résigna pas de même, et, se tournant vers elle, lui demanda à manger avec une insistance incroyable. Sans doute elle lui parla avec une grande éloquence, ou, si elle ne savait pas encore bien s'exprimer, elle eut dans la voix des accents à déchirer un cœur sensible. Moi, barbare, je regardais et j'écoutais sans bouger, étudiant l'émotion très visible de Jonquille, qui semblait hésiter et se livrer un combat intérieur fort extraordinaire.

Enfin elle s'arme de résolution, vole d'un seul élan jusqu'à la soucoupe, crie un instant, espérant que la nourriture viendra d'elle-même à son bec ; puis elle se décide et entame la pâtée. Mais, ô prodige de sensibilité! elle ne songe pas à apaiser sa propre faim, elle remplit son bec, retourne à la branche, et fait manger Agathe avec

autant d'adresse et de propreté que si elle eût été déjà mère.

Depuis ce moment Agathe et Jonquille ne m'importunèrent plus, et la petite fut nourrie par l'aînée, qui s'en tira bien mieux que moi, car elle la rendit propre, luisante, grasse, et sachant se servir elle-même beaucoup plus vite que je n'y serais parvenue. Ainsi cette pauvrette avait fait de sa compagne une fille adoptive, elle qui n'était encore qu'une enfant, et elle n'avait appris à se nourrir elle-même que poussée et vaincue par un sentiment de charité maternelle envers sa compagne.

(*Histoire de ma vie*, T. I, ch. 1, Calmann Lévy, éditeur.)

L'HIVER A LA CAMPAGNE.

On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers, on est convenu de l'appeler comme cela, est le plus vif et le plus brillant de l'année. Quand il dissipe les brumes, quand il se couche dans la pourpre étincelante des soirs de grande gelée, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Même dans nos contrées froides et fort mal nommées *tempérées*, la création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure. Les grandes plaines fromentales se couvrent de ces tapis courts et frais, sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les prés se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins mêmes ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette et la rose de Bengale rient sous la neige. Certaines autres fleurs, grâce à un accident de terrain, à une disposition fortuite, survivent à la gelée et vous causent à chaque instant une agréable surprise. Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le faîte des grands arbres ou sur le bord des eaux! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige, lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal? Et quel plaisir n'est-ce pas de se sentir en famille, auprès d'un bon feu, dans ces longues soirées de campagne,

où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir, où la vie devient toute morale et tout intellectuelle en se retirant en nous-mêmes [1] ?

(*Histoire de ma vie*, t. VI, ch. IX, Calmann Lévy, éditeur.)

UN COIN DE L'ÉDEN.

Un petit lac limpide avait envahi le fond étroit de l'antique cratère. Sur ses rives embaumées croissaient les iris au cœur jaune entouré de trois langues d'un noir velouté, mêlés aux iris blancs, plus purs et plus suaves que les lis. Les glaïeuls roses, les jacinthes bleues, les blancs narcisses, les orchidées splendides, les anémones [2] de toutes couleurs, les résédas, les cyclamens et les violettes embaumées couvraient littéralement la terre d'un tapis où le pied des biches et des buffles, qui allaient boire aux eaux du lac, avait tracé d'étroits et capricieux sentiers. Autour de ce lac et de ce parterre naturel, rehaussé çà et là de buissons de myrtes et de lauriers fleuris, le terrain se relevait doucement comme du fond d'une coquille irisée [3], et ce premier exhaussement formait une bordure irrégulière d'arbustes sveltes ou touffus. L'arbre de Judée, plante charmante qui s'acclimate d'elle-même dans toutes les régions tempérées, étalait ses branches d'un rose doux parmi celles des cytises blancs et jaunes, des lilas et des sorbiers. De sombres rameaux de cyprès, de buis et de citronniers s'échappaient vigoureux de toutes ces fleurs, comme pour en faire ressortir la fraîcheur et la délicatesse.

Au-dessus de cette région bocagère s'élevait celle des collines, où ces mêmes productions se mariaient à des arbres plus considérables, aux frais tilleuls, aux sveltes peupliers, aux hêtres élégants pressés sur les bords des ruisseaux, ou aux sombres chênes verts, aux pâles oliviers, aux

1. Cet amour pour la campagne, que George Sand ressentait si vivement dès sa jeunesse, elle le conservera jusqu'à sa dernière heure. N'écrit-elle pas, le jour même où elle prend ses soixante-huit ans : « Quel été splendide! Les graminées ont sept pieds de haut, les blés sont des nappes de fleurs. Le paysan trouve qu'il y en a trop; mais je le laisse dire : c'est si beau! » Elle raconte qu'elle va se baigner tous les jours « dans un petit torrent furibond, froid comme glace. Cela bouillonne dans les pierres, les fleurs, les grandes herbes, sous un ombrage délicieux. C'est une baignoire *idéale* » ; et elle ajoute : « Je suis de la nature de l'herbe des champs : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. » (*Correspondance.*)

2. Voir plus loin l'*Attique au printemps*, d'About.

3. Qui présente les couleurs de l'arc-en-ciel.

orangers brillants et aux pins majestueux jetés sur les pentes moins arrosées.

Cette haute végétation prenait encore plus de développement au sommet des collines et se dessinait, coupée de larges ombres, ou éclairée de brillants reflets du soleil matinal, sur le fond plus éloigné et plus vaporeux des montagnes.

(*Les Amours de l'âge d'or*, Calmann Lévy, éditeur.)

UN VIEILLARD QUI NE SAIT PAS VIEILLIR.

Lorsqu'il[1] vit ses cheveux blanchir et s'en aller, il fit exprès le voyage de Paris pour se commander une perruque chez le meilleur faiseur. Déjà[2] la perruquerie devenait un art; mais les chercheurs de détails nous ont appris que, pour avoir des raies de tête en soie blanche avec cheveux implantés un par un, il fallait dépenser au moins soixante pistoles[3].

M. de Bois-Doré ne s'arrêta pas devant cette bagatelle, lui qui était riche désormais et qui mettait fort bien douze à quinze cents francs de notre monnaie à un habillement de demi-toilette, cinq à six mille à un habit de gala. Il courut essayer des perruques : d'abord il s'éprit d'une blonde crinière qui lui allait merveilleusement bien au dire du perruquier.

Bois-Doré, qui ne s'était jamais vu blond, commençait à le croire, lorsqu'il en essaya une châtain qui, toujours au dire du vendeur, lui allait tout aussi bien. Les deux étaient du même prix; mais Bois-Doré en essaya une troisième qui coûtait dix écus[4] de plus et qui jeta le marchand dans l'enthousiasme : celle-là était véritablement la seule qui fît ressortir les avantages de M. le marquis.

Bois-Doré se souvint du temps où les dames disaient qu'il était rare de voir une chevelure aussi noire que la sienne avec une peau aussi blanche.

— Ce perruquier doit avoir raison, pensa-t-il.

Et, pourtant, il s'étonna quelques instants devant la glace de voir que cette crinière sombre lui donnait l'air dur et violent.

1. Sylvain de Bois-Doré.
2. Vers le milieu du règne de Louis XIII.
3. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIIe siècle* notre extrait de Montfleury.
4. Trente francs.

— « C'est surprenant, se dit-il, comme cela me change! Cependant, c'est ma couleur naturelle. J'avais, dans ma jeunesse, l'air aussi doux que je l'ai encore. Mes épais cheveux noirs ne me donnaient pas cette mine de mauvais garçon. »

Il ne lui vint pas à l'idée que tout est en parfaite harmonie dans les opérations de la nature, soit qu'elle nous fasse, soit qu'elle nous défasse, et qu'avec ses cheveux gris il avait la mine qu'il devait avoir.

Mais le perruquier lui répéta tant de fois qu'il ne paraissait plus que trente ans avec cette belle perruque, qu'il la lui acheta et lui en commanda sur-le-champ une seconde, par économie, disait-il, afin de ménager la première.

Néanmoins, il se ravisa le lendemain. Il se trouvait plus vieux qu'auparavant avec cette tête de jeune homme, et c'était l'avis de tous ceux qu'il avait consultés.

Le perruquier lui expliqua qu'il fallait mettre d'accord les cheveux, les sourcils et la barbe, et il lui vendit la teinture. Mais alors Bois-Doré se trouva si blême au milieu de ces taches d'encre, qu'il fallut encore lui expliquer que le fard était nécessaire.

— « Il paraît, dit-il, que, quand on commence à user d'artifice, il n'est plus possible de s'arrêter?

— C'est la coutume, répondit le rajeunisseur, choisissez d'être ou de paraître.

— Mais je suis donc vieux?

— Non, puisque vous pouvez encore paraître jeune moyennant mes recettes. »

Depuis ce jour Bois-Doré porta perruque; sourcils, moustaches et barbe peints et cirés ; badigeon[1] sur le museau[2], rouge sur les joues, poudres odorantes dans tous les plis de ses rides; en outre, essences et sachets de senteur sur toute sa personne : si bien que, quand il sortait de sa chambre, on le sentait jusque dans la basse-cour, et que, s'il passait seulement devant le chenil, tous ses chiens courants éternuaient et grimaçaient pendant une heure.

Quand il eut bien réussi à faire, d'un beau vieillard qu'il

1. On appelle *badigeon* cette couleur en détrempe dont on peint les murailles.

2. Mot populaire pour désigner ironiquement le visage : « Il est bien nécessaire, vraiment, dit Gorgibus aux Précieuses ridicules, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau (V). »

était, une vieille marionnette[1] burlesque[2], il s'avisa encore de gâter son port, qui avait la dignité de son âge, en faisant barder de doubles lames d'acier ses pourpoints[3] et ses hauts-de-chausses[4], et en se tenant si droit, que, chaque soir, il se mettait au lit avec une courbature.

Il en serait mort, si, heureusement pour lui, la mode n'eût changé[5].

(*Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, t. I, chap. v, Calmann Lévy, éditeur.)

FLAUBERT

(1821-1880)

Fils d'un médecin de Rouen, Gustave Flaubert fit dans cette ville de brillantes études, et résolut de se créer un nom

1. Pour *mariolette*, diminutif de *mariole*, nom que portaient autrefois de petites figures en bois de la Vierge *Marie*. Voir la très curieuse *Histoire des marionnettes en Europe* de Magnin (1793-1862).

2. Pour l'origine de ce mot, voir notre *Tableau de la Littérature française au XVII^e siècle*, XIV).

3. Le pourpoint était un vêtement pour la partie supérieure du corps.

4. Culottes descendant jusqu'aux genoux.

5. Vingt ans avant George Sand, Théophile Gautier avait, dans *la Comédie de la Mort* (*Poésies complètes*, Charpentier, éditeur), peint, lui aussi, un de ces vieillards qui ne savent pas vieillir :

C'était un cavalier avec un grand panache,
De longs cheveux bouclés, une noire moustache,
Et des éperons d'or ;
Il avait le manteau, la rapière et la fraise,
Ainsi qu'un raffiné du temps de Louis treize,
Et semblait jeune encor.

Mais, en regardant bien, je vis que sa perruque
Sous ses faux cheveux bruns laissait près de sa nuque
Passer des cheveux blancs ;
Son front pareil au front de la mer soucieuse,
Se ridait à longs plis ; sa joue était si creuse
Que l'on comptait ses dents.

Malgré le fard épais dont elle était plâtrée,
Comme un marbre couvert d'une gaze pourprée,
Sa pâleur transperçait ;
A travers le carmin qui colorait sa lèvre,
Sous son rire d'emprunt on voyait que la fièvre
Chaque nuit le baisait.

Ses yeux sans mouvement semblaient des yeux de verre :
Ils n'avaient rien des yeux d'un enfant de la terre,
Ni larmes, ni regard ;
Diamant enchâssé dans sa morne prunelle,
Brillait d'un éclat fixe une froide étincelle :
C'était bien un vieillard !

Comme l'arche d'un pont, son dos faisait la voûte ;
Ses pieds endoloris, tout gonflés par la goutte,
Chancelaient sous son poids ;
Ses mains pâles tremblaient (ainsi tremblent les vagues
Sous les baisers du Nord) et laissaient fuir leurs bagues
Trop larges pour ses doigts.

Tout ce luxe, ce fard sur cette face creuse,
Formait une alliance étrange et monstrueuse.....

dans la littérature : se séparant de l'école romantique, il voulut observer et peindre la réalité dans ses plus menus détails. Après plusieurs années d'un travail assidu, il fit paraître en 1857 un premier roman, qui eut un grand retentissement. Un voyage à Tunis lui donna l'idée de reconstituer la civilisation carthaginoise au temps de la seconde guerre punique, et il publia *Salammbô* en 1862. *L'Education sentimentale* (1869), *la Tentation de saint Antoine*, œuvre puissante, mais bizarre, et une comédie, *le Candidat*, furent mal accueillies du public; mais *Trois contes* (*Un Cœur simple*, *la Légende de saint Julien l'Hospitalier* et *Hérodias*) sont au nombre des meilleures œuvres de Flaubert. Il a laissé un roman inachevé, *Bouvard et Pécuchet*, ouvrage pénible à lire, à cause du contraste qu'il présente entre le talent et les recherches patientes de l'auteur et la pauvreté du sujet.

HÉRODIAS ET SA FILLE[1].

Les panneaux de la tribune d'or se déployèrent tout à coup; et à la splendeur des cierges, entre ses esclaves et des festons d'anémone, Hérodias apparut, — coiffée d'une mitre assyrienne qu'une mentonnière attachait à son front; ses cheveux en spirales s'épandaient sur un péplos[2] d'écarlate, fendu dans la longueur des manches. Deux monstres en pierre, pareils à ceux du trésor des Atrides[3], se dressant contre la porte, elle ressemblait à Cybèle[4] accotée de ses lions; et du haut de la balustrade qui dominait Antipas, avec une patère[5] à la main, elle cria :

— « Longue vie à César! »

Cet hommage fut répété par Vitellius, Antipas et les prêtres. Mais il arriva du fond de la salle un bourdonnement de surprise et d'admiration. Une jeune fille venait d'entrer.

Sous un voile bleuâtre lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines[6] de ses oreilles, la blancheur de sa peau. Un carré de soie gorge-pigeon, en couvrant les épaules, tenait aux reins par une ceinture d'orfévrerie. Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores[7], et d'une manière indolente elle faisait

1. Pendant un festin, que le tétrarque Antipas donne à Vitellius, Hérodias qui a été insultée par Iaokanann (S. Jean) se flatte que Salomé, sa fille, obtiendra du tétrarque, par la séduction de ses danses, la mort de son ennemi.
2. Vêtement large, à plis nombreux.
3. Dans la plaine de Mycènes.
4. La déesse mère, dont le char est traîné par des lions.
5. Coupe évasée.
6. Pierres dont la couleur rappelle celle de la jacinthe.
7. Plante dont la racine passait pour porter bonheur.

claquer de petites pantoufles en duvet de colibri [1].

Sur le haut de l'estrade, elle retira son voile. C'était Hérodias, comme autrefois dans sa jeunesse. Puis, elle se mit à danser.

Ses pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales [2]. Ses bras arrondis appelaient quelqu'un, qui s'enfuyait toujours. Elle le poursuivait, plus légère qu'un papillon, comme une Psyché curieuse [3], comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler.

(*Trois Contes*, *Hérodias*, Charpentier, éditeur.)

L'INCENDIE DES MEULES [4].

En dépit des chaulages [5] pernicieux, des binages [6] épargnés et des échardonnages intempestifs, Bouvard, l'année suivante, avait devant lui une belle récolte de froment. Il imagina de la dessécher par la fermentation, genre hollandais, système Clap-Mayer; — c'est-à-dire qu'il la fit abattre d'un seul coup et tasser en meules, qui seraient démolies dès que le gaz s'en échapperait, puis exposées au grand air; — après quoi, Bouvard se retira sans la moindre inquiétude.

Le lendemain, pendant qu'ils dînaient, ils entendirent sous la hêtrée le battement d'un tambour. Germaine [7] sortit pour voir ce qu'il y avait; mais l'homme était déjà loin. Presque aussitôt, la cloche de l'église tinta violemment.

Une angoisse saisit Bouvard et Pécuchet. Ils se levèrent, et, impatients d'être renseignés, s'avancèrent tête nue du côté de Chavignolles.

Une vieille femme passa. Elle ne savait rien. Ils arrêtèrent un petit garçon, qui répondit :

1. Voir une des dernières notes du morceau de Chateaubriand intitulé *le Meschacébé*.

2. Instrument qui avait quelque rapport avec les castagnettes.

3. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIII^e siècle* nos extraits de Diderot.

4. Deux imbéciles, Bouvard et Pécuchet, après avoir longtemps exercé le métier de copistes, se sont établis à la campagne et entreprennent de faire de l'agriculture perfectionnée. Naturellement les désastres succèdent aux désastres. Dans le morceau que nous reproduisons presque tous les personnages du roman se trouvent rassemblés. On remarquera le procédé de l'écrivain qui, par une succession de petits détails, insignifiants quand on les prend séparément, arrive à donner la physionomie complète et à peindre le caractère de tous ses acteurs.

5. Opération qui consiste à répandre sur la terre de la chaux pulvérisée.

6. *Biner* la terre, c'est la remuer à la surface, pour l'empêcher de durcir, et pour détruire les mauvaises herbes.

7. La bonne.

— « Je crois que c'est le feu. »

Et le tambour continuait à battre, la cloche tintait plus fort. Enfin, ils atteignirent les premières maisons du village. L'épicier leur cria de loin :

— « Le feu est chez vous! »

Pécuchet prit le pas gymnastique ; et il disait à Bouvard, courant du même train à son côté :

— « Une, deux ; une, deux ! » — en mesure, comme les chasseurs de Vincennes.

La route qu'ils suivaient montait toujours ; le terrain, en pente, leur cachait l'horizon. Ils arrivèrent en haut, près de la Butte ; — et, d'un seul coup d'œil, le désastre leur apparut.

Toutes les meules, çà et là, flambaient comme des volcans, au milieu de la plaine dénudée, dans le calme du soir.

Il y avait, autour de la plus grande, trois cents personnes, peut-être ; et sous les ordres de M. Foureau, le maire, en écharpe tricolore, des gars avec des perches et des crocs tiraient la paille du sommet, afin de préserver le reste.

Bouvard, dans son empressement, faillit renverser madame Bordin, qui se trouvait là. Puis, apercevant un de ses valets, il l'accabla d'injures pour ne l'avoir pas averti. Le valet, au contraire, par excès de zèle, avait d'abord couru à la maison, à l'église, puis chez Monsieur, et était revenu par l'autre route.

Bouvard perdait la tête. Ses domestiques l'entouraient, parlant à la fois, et il défendait d'abattre les meules, suppliait qu'on le secourût, exigeait de l'eau, réclamait des pompiers.

— « Est-ce que nous en avons ! » s'écria le maire.

— « C'est de votre faute ! » reprit Bouvard.

Il s'emportait, proféra des choses inconvenantes, et tous admirèrent la patience de M. Foureau, qui était brutal cependant, comme l'indiquaient ses grosses lèvres et sa mâchoire de bouledogue.

La chaleur des meules devint si forte qu'on ne pouvait plus en approcher. Sous les flammes dévorantes la paille se tordait avec des crépitations, les grains de blé vous cinglaient la figure comme des grains de plomb. Puis la meule s'écroulait par terre en un large brasier, d'où s'envolaient des étincelles ; et des moires ondulaient sur cette masse rouge, qui offrait dans les alternances de sa couleur

fait; des tourbillons de fumée enveloppaient la foule. Une flammèche, de temps à autre, passait sur le ciel noir.

Bouvard contemplait l'incendie en pleurant doucement. Ses yeux disparaissaient sous leurs paupières gonflées, et il avait tout le visage comme élargi par la douleur. Madame Bordin, en jouant avec les franges de son châle [1] vert, l'appelait « Pauvre Monsieur », tâchait de le consoler. Puisqu'on n'y pouvait rien, il devait se faire une raison.

Pécuchet ne pleurait pas. Très pâle, ou plutôt livide, la bouche ouverte et les cheveux collés par la sueur froide [2], il se tenait à l'écart, dans ses réflexions.....

Les autres n'affectaient aucune tristesse. Ils causaient en souriant, la main étendue devant les flammes [3]. Un vieux ramassa des brins qui brûlaient pour allumer sa pipe. Des enfants se mirent à chanter. Un polisson s'écria même que c'était bien amusant.

« Oui, il est beau, l'amusement! » reprit Pécuchet, qui venait de l'entendre.

Le feu diminua, les tas s'abaissèrent, et, une heure après, il ne restait plus que les cendres, faisant sur la plaine des marques rondes et noires. Alors on se retira.

(*Bouvard et Pécuchet*, ch. II, Lemerre, éditeur.)

JULES SANDEAU

(1811-1883)

Jules Sandeau débuta en 1831 dans la littérature par un roman, *Rose et Blanche*, écrit en collaboration avec madame Dudevant (George Sand), et depuis, il n'a plus cessé de donner des œuvres fines, spirituelles, délicates et profondément honnêtes, qui lui ont ouvert les portes de l'Académie en 1858. Les principales sont *Marianna* (1839), *le Docteur Herbeau* (1841), *Valcreuse* (1846), *Mademoiselle de la Seiglière* et *Madeleine* (1848), *Sacs et Parchemins* (1851), *Olivier* (1851), *la Maison de Penarvan* (1858), *le Colonel Evrard* (1863), *la Roche aux mouettes* (1871) et *Jean de Thommeray* (1873). Au théâtre, Jules Sandeau a été souvent applaudi : il a tiré de deux de ses romans deux pièces remar-

1. De l'arabe *schâl*, sorte de vêtement de laine dont les Orientaux se couvrent la tête et le haut du corps.

2. Ce qui frappe, dès le début du roman, dans Pécuchet, c'est sa chevelure : « On aurait dit qu'il portait une perruque, tant les mèches garnissant son crâne élevé étaient plates et noires. »

3. Sans doute pour protéger leurs yeux.

quables : *Mademoiselle de la Seiglière* (1851) et *la Maison de Penarvan* (1863) ; il a écrit avec M. Emile Augier une des meilleures comédies du siècle, *le Gendre de M. Poirier*, ainsi que *la Pierre de Touche* (1854) et *Ceinture dorée* (1855), et avec M. Decourcelle un petit drame, *Marcel* (1872).

PLUS DE PARRAIN !

Le cortège, pour se mettre en marche, n'attendait plus que le parrain. Or ce n'était pas un parrain de peu que le parrain qu'on attendait : c'était le baron Tancrède-Achille-Hector-Landry de Champignolles, la fleur des hobereaux[1] du pays. Oui, le baron de Champignolles lui-même, avec la bonté familière dont ses ancêtres avaient usé de tout temps avec leurs vassaux, consentait à tenir sur les fonts baptismaux le fils de Sylvain Cordöan, son fermier, et, afin que l'honneur fût complet, il avait daigné accepter pour commère une simple pâquerette des prés, la tante du nouveau-né. Cependant il y avait bien deux heures qu'on attendait sur pied ; le curé avait déjà dépêché par trois fois son bedeau à la ferme, et une sourde inquiétude commençait à s'emparer de l'assistance, lorsqu'une estafette se précipita dans la cour, au milieu d'un désarroi général que sa face effarée ne justifiait que trop. La nouvelle qu'il apportait n'était pas faite pour calmer les esprits : la veille au soir, on avait ramené de la ville M. le Baron ivre mort et, quand on était entré le matin dans sa chambre, M. le Baron n'était plus ivre, mais il était tout à fait mort. Plus de baron ! les rangs s'étaient rompus, la commère trempait de ses larmes les longs rubans de son corsage, maître Cordöan s'arrachait les cheveux ; la nourrice, qui avait compté sur la magnificence d'un parrain si huppé, jetait des cris perçants, et, réveillé par le vacarme, le poupon, comme s'il eût compris qu'il était condamné à ne s'appeler ni Tancrède, ni Achille, ni Hector, ni même Landry, poussait sous ses langes des vagissements lamentables.

(*Le Colonel Evrard*, Calmann Lévy, éditeur.)

SOIR D'ÉTÉ.

Accoudé sur l'appui de ma fenêtre ouverte, je contemplais le soleil qui descendait derrière les coteaux couronnés

1. Les hobereaux sont de petits oiseaux de proie qui servaient à chasser l'alouette. Par dérision on a donné leur nom aux petits gentilshommes campagnards.

de pampres. Il faisait une de ces belles soirées où la nature, fatiguée de parfums, de chaleur et de vie, semble se reposer des voluptés du jour. Bientôt les brises de la nuit se levèrent; le feuillage, ranimé par leurs fraîches haleines, frissonna; les rainettes chantèrent sur le bord des étangs, et les notes du rossignol éclatèrent à longs intervalles. L'air était chargé d'enivrantes senteurs. On entendait au loin le bruit des écluses, les aboiements des chiens, et ces mille rumeurs pleines de mélancolie et de mystère, qui s'élèvent des champs endormis. La lune reposait sur les prairies qu'elle inondait de sa blanche lumière; les étoiles étincelaient au ciel; la rivière se déroulait comme un ruban d'argent à travers les plaines murmurantes.

(*Marianna*, Charpentier, éditeur.)

LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE ET SON VALET DE CHAMBRE.

(Le marquis de la Seiglière a émigré pendant la Révolution ; lorsqu'il rentre en France en 1815, vingt-quatre ans après son départ, il revient avec les mœurs, les idées, les goûts de l'ancien régime, et ne s'aperçoit pas naturellement que ces mœurs, ces idées et ces goûts sont déplacés dans la France nouvelle ; il y a peu de personnages sur notre théâtre qui soient aussi vrais et aussi vivants que le marquis de la Seiglière, avec sa vanité satisfaite, ses inconséquences et ses colères.)

LE MARQUIS, JASMIN.

(Jasmin achève de déboutonner les guêtres du marquis.

LE MARQUIS.

Hé bien, drôle! te voilà content. Tu vas pouvoir raconter partout que ton maître a tué un cerf dix-cors [1].

JASMIN.

Il n'est déjà bruit que du dernier exploit de monsieur le Marquis.

LE MARQUIS, lui pinçant l'oreille.

Tu n'es pas à plaindre, maroufle....

JASMIN.

Aïe!

LE MARQUIS, pinçant plus fort.

Tu n'es pas à plaindre d'être au service d'un gentilhomme qui fait ainsi parler de lui. Je ne sais pas pourquoi je te donne des gages.

1. Le marquis a fait au début du second acte une entrée triomphante, précédé de deux laquais et de deux piqueurs, et au son d'une fanfare : « Hallali!... quelle chasse!... quel cerf!... Que sa tête, glorieux trophée, soit clouée à la porte de la première cour!... Nemrod n'était qu'un tireur de grives. » — Un cerf dix-cors est un cerf de sept ans.

JASMIN.

La Brisée [1] dit que monsieur le Marquis s'est couvert de gloire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Juge un peu, si je me fusse trouvé à Fontenoy [2]... par la sambleu [3] ! (Jasmin a retiré les guêtres... Le Marquis frotte ses mollets.) Jasmin, que dis-tu de ça?

JASMIN, agenouillé près du Marquis.

Assurément, monsieur le Marquis a le plus beau mollet du Poitou

LE MARQUIS.

Et comme c'est ferme !... Tâte, Jasmin, je te le permets... Du marbre !

JASMIN.

Mieux que cela.... Du bronze coulé dans un bas de soie.

LE MARQUIS.

Je crois que Monsieur de Buonaparte eût été assez embarrassé d'en montrer autant... Vois-tu, Jasmin, sans l'émigration, le mollet se perdait en France : c'est nous autres qui l'avons sauvé..... Allons, encore un verre de ce vieux vin qui me ragaillardit le cœur. (Jasmin passe à droite, prend le flacon sur le guéridon, et verse à boire au Marquis.) Mon Dieu ! la douce vie ! Comprends-tu, Jasmin, qu'il y ait des gens qui se plaignent de l'existence? Il n'est pas jusqu'à ta figure bête que je ne prenne plaisir à regarder.

JASMIN.

Eh ! eh [4] !... monsieur le Marquis est bien bon.

(*Mademoiselle de la Seiglière*, II, III, Calmann Lévy, éditeur.)

LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE EST EN COLÈRE.

(La Révolution avait confisqué les biens du marquis, et ils avaient été achetés par son ancien fermier, Thomas Stamply. Devenu vieux, et convaincu que son fils Bernard, un brave soldat, a été tué à Valoutina, Stamply a cédé aux conseils intéressés de la baronne de Vaubert, et fait une donation complète de ses domaines au marquis de la Seiglière; le marquis ne voit dans cette donation qu'une restitution, et rentre en maître dans son château. Il croit même pouvoir se dispenser de toute reconnaissance; en effet, « la reconnaissance... est pareille à cette liqueur d'Orient, dont parlent les voyageurs, qui ne se conserve que dans des vases d'or; elle parfume les grandes âmes, et s'aigrit dans les

1. Un des piqueurs.
2. C'est le 11 mai 1745 que Maurice de Saxe battit à Fontenoy 55,000 Anglo-Hollandais; pour lui témoigner sa satisfaction, Louis XV lui donna le château de Chambord et 40,000 livres de revenu.
3. Ou *palsambleu !* c'est-à-dire : par le sang de Dieu !
4. Il rit niaisement.

petites. » (I, IX.) Mais la donation qu'a faite le fermier Stumply est nulle; car son fils Bernard n'est pas mort, comme on le croyait; il revient, fait valoir ses droits, et réclame ses biens, soutenu par un avocat, Destournelles, que charme la pensée d'être désagréable à la baronne, avec laquelle il est brouillé. Les paysans acclament Bernard Stumply, à la grande colère du marquis.)

LE MARQUIS.

Quel vacarme!... Ces animaux-là ne criaient pas autrement, quand je suis revenu.

LA BARONNE.

Maudit avocat!

LE MARQUIS.

Oh!... il ne mourra que sous ma canne... et quant à son client....

LA BARONNE.

Calmez-vous.

LE MARQUIS, parcourant la scène.

Comment! un drôle, dont j'ai vu la mère apporter ici pendant dix ans le lait de ses vaches, viendra m'insulter chez moi, et je n'y pourrai rien!

LA BARONNE.

Calmez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Un va-nu-pieds, qui, trente ans plus tôt, se fût estimé trop heureux de panser mes chevaux et de les conduire à l'abreuvoir!

LA BARONNE.

Bienfaits de la Révolution!

LE MARQUIS.

Le malheureux!... Mais avez-vous entendu avec quelle emphase ce fils de bouvier a parlé des sueurs de son père? Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit: la sueur!... la sueur de leurs pères!... Les impertinents et les sots!... Comme si leurs pères avaient inventé la sueur et le travail! S'imaginent-ils donc que nos pères ne suaient pas, eux aussi? Pensent-ils qu'on suait moins sous le haubert[1] que sous le sarrau[2]?

LA BARONNE.

Il peut rentrer d'un instant à l'autre.

LE MARQUIS.

Et ce Destournelles, avec son héros de Voloutina[3]... Les

1. Sous la cotte de mailles.
2. Long surtout en grosse toile, porté par les rouliers et les paysans.
3. Ou Valoutina; la bataille de Valoutina fut une affaire d'arrière-garde, qui précéda de quelques jours la bataille de la Moskowa.

voilà, ces héros! voilà ces fameuses rencontres dont Monsieur de Buonaparte a fait si grand bruit! Il se trouve qu'en fin de compte, les morts se ramassaient eux-mêmes, et les tués ne s'en portent que mieux. Madame la Baronne, quand un La Seiglière tombe, c'est pour ne plus se relever.

LA BARONNE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais ne fût-on qu'un Stamply, quand on s'est fait tuer au service de la France, c'est le moins qu'on ne vienne pas soi-même le raconter aux gens. Si ce garnement avait pour deux sous de cœur, il rougirait de se sentir en vie, et il irait se jeter tête baissée dans la rivière.

LA BARONNE, riant.

Que voulez-vous?... ça ne sait pas vivre.

LE MARQUIS.

Qu'il vive donc, mais qu'il se cache ! — « Cache ta vie, » a dit le sage. Que ne restait-il en Sibérie? Il y avait ses habitudes.

LA BARONNE.

Un héritage d'un million!... On peut quitter pour moins les coteaux de l'Oural [1] et l'intimité des Baskirs [2].

LE MARQUIS.

Un héritage d'un million!... Tenez, Baronne, s'il me pousse à bout...

LA BARONNE.

Que ferez-vous?

LE MARQUIS.

Je le traînerai de tribunaux en tribunaux.

LA BARONNE.

Vous lui épargnerez la peine de vous y traîner lui-même.

(*Ibid.*, II, VIII.)

LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE EST EN FUREUR.

(Au second acte (scène IV), la baronne, apprenant que Bernard n'est pas mort, est venue annoncer au marquis qu'avant peu le jeune homme allait le « sommer de déguerpir ». Le marquis s'est mis à rire ; mais l'avocat Destournelles fait rédiger par l'huissier Durousseau un exploit, par lequel le marquis est en effet somme de « déguerpir » dans les vingt-quatre heures, « sinon y être contraint dans les formes accoutumées, avec l'assistance de tous les officiers et agents de la force publique. » Tandis que Destournelles cause avec le marquis, Jasmin apporte l'exploit sur un plat d'argent et se retire ; en apercevant

1. Chaîne de montagnes qui sépare la Sibérie de la Russie d'Europe.
2. Les Baskirs ou Bachkirs habitent au pied de l'Oural entre la Bielaia et la Kama.

du papier timbré, le marquis a d'abord pris ses gants ; il se décide à l'exploit, tout en s'efforçant de contenir sa colère ; enfin, après avoir lu :)

LE MARQUIS, pliant le papier, qu'il met froidement et résolument dans sa poche.

Jasmin !

DESTOURNELLES.

Si monsieur le Marquis avait besoin de quelques explications ?...

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé... Jasmin !... mon épée.

DESTOURNELLES.

Votre épée !... Que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Vous allez le savoir.

DESTOURNELLES.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, éclatant.

Ah ! vous avez pensé que vous pourriez impunément souffleter mon blason ! Ah ! vous êtes venu pour me narguer [1], pour me braver en face !... Un huissier a sali le seuil de ma porte, et c'est à vous que je dois cet affront !... Mon épée !... l'épée de mes pères !...

DESTOURNELLES.

Encore une fois, que prétendez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Vous sauterez par cette fenêtre, ou je vous couperai les deux oreilles... à votre choix.

DESTOURNELLES, froidement.

Monsieur le Marquis, vous me divertissez.

LE MARQUIS.

Je ne vous divertirai pas longtemps... Jasmin !... Mais ce maraud arrivera-t-il ?... Jasmin !

JASMIN, entrant du fond.

Me voilà... Que demande monsieur le Marquis

LE MARQUIS.

Ce que je demande ?

DESTOURNELLES, froidement

Monsieur le Marquis demande son épée.

LE MARQUIS.

Hein ?

DESTOURNELLES.

Allez la lui quérir.

1. *Narguer* quelqu'un, c'est le braver avec mépris.

LE MARQUIS, à part

Comment? voilà l'impression... Il n'a pas peur...

JASMIN, avec stupeur.

Son épée?...

DESTOURNELLES.

Oui, l'épée de ses pères.

JASMIN.

Si monsieur le Marquis voulait me dire où il l'a mise?

LE MARQUIS.

C'est bon... drôle!... laisse-nous. (Jasmin sort. Le Marquis se jette avec colère dans son fauteuil.) Diable d'homme!

DESTOURNELLES, à part.

C'est le premier transport.

(*Ibid.*, IV, II.)

ABOUT

(1828-1885)

Edmond About est né à Dieuze, dans la Meurthe. Après avoir fait de brillantes études au Lycée Charlemagne, il entra à l'École Normale, d'où il passa à l'école d'Athènes. Il revint de Grèce avec un mémoire sur *l'Île d'Egine* 1854, et un livre sur *la Grèce contemporaine* (1855), dans lequel les Grecs étaient traités avec sévérité, mais qui obtint un succès extraordinaire à cause de la verve et de l'esprit du jeune écrivain. La *Revue des Deux Mondes* s'empressa de publier un roman, *Tolla* (1855), qu'il avait tiré d'un livre italien peu connu, et le Théâtre-Français de jouer une comédie de lui, *Guillery*, qui n'eut que deux représentations. About fut consolé de cet insuccès par l'accueil fait à son *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts* (1855), et à plusieurs nouvelles ou romans : *les Mariages de Paris* et *le Roi des Montagnes* (1856), *Germaine et les Echasses de maître Pierre* (1857), et *Trente et Quarante* (1858). Il avait débuté non sans éclat dans le journalisme ; il se lança dans la politique et publia un assez grand nombre d'articles et de brochures qui eurent beaucoup de retentissement, mais qui lui attirèrent d'ardentes inimitiés. Il s'en aperçut le jour où son drame de *Gaetana* (1862), succomba à l'Odéon sous des sifflets furieux et implacables. Depuis lors, Edmond About ne donna plus à la scène que de petites comédies ou des proverbes sans importance; il trouvait de nouveaux succès dans le roman avec *l'Homme à l'oreille cassée* (1861) et *le Nez d'un notaire* (1862), œuvres d'une fantaisie originale et charmante, avec *Madelon* (1863), *le Turco* (1866), *les Mariages de province* (1868), *le Fellah* (1869), etc. Depuis la guerre de 1870, About a publié un livre patriotique

sous ce titre : *l'Alsace* (1872), fondé avec M. Fr. Sarcey et quelques amis le journal *le XIX^e^ Siècle*, et donné un dernier ouvrage : *le Roman d'un brave homme*. Il composait son discours de réception à l'Académie française quand la mort l'a enlevé aux lettres.

L'ATTIQUE AU PRINTEMPS.

C'est au printemps qu'il faut voir l'Attique dans tout son éclat, quand les anémones [1], aussi hautes que les tulipes [2] de nos jardins, confondent et varient leurs brillantes couleurs ; quand les abeilles descendues de l'Hymette [3] bourdonnent dans les asphodèles [4] ; quand les grives babillent dans les oliviers ; quand le jeune feuillage n'a pas encore reçu une couche de poussière [5] ; que l'herbe, qui doit disparaître à la fin de mai, s'élève verte et drue partout où elle trouve un peu de terre ; et que les grandes orges [6], mêlées de fleurs, ondoient sous la brise de la mer. Une lumière blanche et éclatante illumine la terre, et fait concevoir à l'imagination cette lumière divine dont les héros sont vêtus dans les champs Élysées [7]. L'air est si pur et si transparent, qu'il semble qu'on n'ait qu'à étendre la main pour toucher les montagnes les plus éloignées [8] ; il transmet si fidèlement tous les sons, qu'on entend la clochette de troupeaux qui passent à une demi-lieue, et le cri des grands aigles qui se perdent dans l'immensité du ciel.

(*La Grèce contemporaine*, chap. I, *le Pays*, II, Hachette et C^ie^, éditeurs.)

1. Cette renoncule doit son nom à cette particularité qu'elle fleurit quand le vent souffle.

2. Voir plus haut une note du morceau de Chateaubriand intitulé *le Meschacebé*.

3. Montagne voisine d'Athènes, célèbre par son miel parfumé.

4. Plante commune en Grèce, et que les poètes se plaisaient à faire fleurir aux enfers ; c'est, dit M. Decharme dans sa *Mythologie de la Grèce antique* (p. 386), « une mauvaise herbe qu'on rencontre souvent en Grèce près des tombeaux, qui se plaît dans les terrains pierreux et incultes, et dont la fleur aux teintes pâles et blêmes fait songer au monde décoloré de la mort. »

5. En été, disait tout à l'heure Edmond About, « une poussière épaisse, que le vent enlève en gros tourbillons, revêt tous les objets d'une teinte uniforme et donne à la fertilité même un air désolé. »

6. Ce mot était autrefois des deux genres ; il est encore masculin dans certaines locutions comme : *Orge perlé, orge mondé*.

7. Souvenir de l'*Énéide* (VI, 640) :

> Largior hic campos æther et lumine vestit
> Purpureo.

8. « Le jour de mon arrivée à Athènes, je voulais, avant le déjeuner, gravir le sommet de l'Hymette ; et je fus bien surpris d'apprendre que cette montagne, qui semblait si près de nous, était à plus de deux heures de notre maison. » (*Ibid.*, III.)

LA ROUTE DU TEMPLE D'ÉGINE [1].

Le village que nous quittions [2] est à deux heures du temple, si l'on marche à pied ; il faut un peu plus de temps si l'on est à cheval. Jugez si les chemins sont bons ! Mais cette route est si variée qu'on y marcherait toute sa vie sans se lasser : tantôt elle suit le versant d'une montagne rude et escarpée ; tantôt elle descend dans les ravins immenses, peuplés d'arbres de toute espèce et revêtus de grandes fleurs sauvages que nos jardins devraient envier. Quelques énormes figuiers tordent leurs bras puissants au milieu des amandiers au feuillage grêle ; on rencontre çà et là des orangers d'un vert sombre, des pins roussis par l'hiver, des cyprès aux formes bizarres ; et, d'espace en espace, le roi des arbres, le palmier, élève sa belle tête échevelée. Dorez tout ce paysage d'un large rayon de soleil ; semez partout des ruines anciennes et modernes, des églises sur tous les sommets, sur tous les versants des maisons turques, carrées comme des tours, couronnées de terrasses et proprement blanchies à la chaux ; sur les chemins, de petites troupes d'ânes portant des familles entières; dans les champs, des troupeaux de brebis: des bandes de chèvres sur les rochers ; çà et là quelques vaches maigres, couchées sur le ventre et fixant sur le voyageur leurs gros yeux étonnés ; et partout le chant des alouettes qui s'élèvent dans l'air comme pour escalader le soleil; partout le bavardage impertinent des merles qui se réjouissent de voir pousser la vigne, et des centaines d'oiseaux de toute sorte, se disputant à grands cris une goutte de rosée que le soleil a oublié de boire. Je l'ai revue bien des fois, cette route charmante, et, quoiqu'on y trébuche dans les pierres, qu'on y glisse sur les rochers, qu'on s'y baigne les pieds dans l'eau des ruisseaux, je voudrais la parcourir encore.

(*Ibid.*, IV.)

1. Égine est une petite île de l'Archipel, entre l'Attique et la Morée ; il y eut autrefois à Égine une importante école de sculpture ; c'était une école réaliste, opposée à l'école idéaliste d'Athènes. En 1811, on a retrouvé à Égine dix-neuf statues qui ornaient un temple dorique du sixième siècle ; ces statues sont aujourd'hui à la glyptothèque de Munich. Beulé leur a consacré le dernier chapitre de son *Histoire de l'art grec avant Périclès*. M. Charles Garnier a fait avec beaucoup de talent la restauration du temple d'Égine ; les archives de l'Institut conservent ses magnifiques dessins.

2. Le village d'Égine, « qui est le chef-lieu de l'île, » et « qui est grand comme la rue de Poitiers. »

LES KHANIS.

Les khanis sont des auberges de dernier ordre, et cependant les meilleures que l'on rencontre hors d'Athènes. Le nom est turc, la chose est de tous les pays. Je crois que les Turcs disent un *khan*. Les Grecs ont ajouté un *i* par patriotisme. *Khani* se traduit généralement par auberge; mais rien n'est plus faux que cette interprétation. Qui dit *traître comme un traducteur*[1] ne dit pas mal.

Telles sont nos habitudes d'esprit, que le mot d'auberge éveille en nous l'idée d'un hôtelier joufflu, pansu, drapé dans un tablier blanc, et riant d'un gros rire sous son bonnet de coton; une servante haute en couleur, un valet à figure niaise; tous empressés, maître, valet, servante, autour du voyageur; des fourneaux allumés; des casseroles en branle, une cuisine à grand orchestre; de bons lits, des draps blancs et des rideaux rouges. Les khanis n'ont que faire de rideaux, n'ayant pas de fenêtres; des draps blancs y seraient superflus, faute de lits où les mettre; et des casseroles n'y serviraient que de vain ornement, faute de provisions et de cuisinier. La servante y est chose inconnue : s'il existe des femmes dans la maison, elles ne se montrent guère plus qu'au temps des Turcs. Les hommes seuls servent le voyageur, quands ils sont en humeur de servir. Quelquefois le khangi est un vieillard maussade qui vous laisse prendre possession de son logis, vous regarde faire en grommelant, et ne se dérange pour vous qu'à la troisième sommation; quelquefois, c'est un homme jeune encore, coiffé d'un bonnet rouge à gland d'or, et serré comme une guêpe dans son joli costume albanais[2]. Il vient à vous, vous tend la main, vous souhaite la bienvenue et met sa maison à votre service; mais la maison n'en vaut pas mieux. Vous trouverez une chambre qui a strictement les quatre murs; quelquefois un plancher : c'est du luxe : quelquefois une natte : c'est du raffinement. Si nombreux que l'on soit, et s'appelât-on

1. Proverbe italien : *traduttore, traditore.*

2. « C'est un fait digne de remarque que le prétendu costume national des Grecs est emprunté... aux Albanais. Le roi Othon, pour faire acte de patriotisme et se rendre populaire, revêt pour les jours de fête l'habillement d'une peuplade de Slaves » (Les Albanais sont des Slaves)... En Grèce « ce sont les hommes qui portent le corset; et, comme la race grecque est maigre et nerveuse autant que la race turque est lourde et puissante, en voyant le peuple assemblé sur une place, on croit être au milieu des guêpes d'Aristophane. » *Id.*, chap. II, *les Hommes*, I.)

légion, il se faut accommoder de cette unique chambre : il est bien rare que la maison en possède deux. Les bancs, les tables et surtout les chaises ne se rencontrent que par accident [1] ; mais ce sont vanités dont on apprend aisément à se passer. Vous faites dérouler vos matelas, vous croisez les jambes comme un Turc, ou vous les étendez comme un Romain, et vous vous armez de patience, tandis que votre domestique, avec des provisions, apprête votre dîner. Le khani fournit le toit ; ne lui demandez rien de plus. Cependant soyons juste : on trouve dans les khanis du pain et du vin ; on y trouve des fers pour les chevaux, de la corde pour les bagages, des allumettes, du savon, et cette épicerie élémentaire qui suffit aux besoins des Grecs. Le gîte qu'ils nous offrent est plus propre que la plupart des maisons de paysans ; on n'y est donc pas aussi mal que possible. Toutefois on y est fort mal ; et l'on n'est pas médiocrement surpris au matin, lorsqu'il faut payer pour le loyer de quatre murs le prix d'une bonne chambre d'auberge avec ces rideaux rouges et ces draps blancs que j'ai revus souvent dans mes rêves. Si l'auberge et le khani se ressemblent par quelque point, c'est par la carte à payer [2].

(*Ibid.*, ch. IX, *la Société*, IV.)

TRICK [3].

Quant à mon pauvre Trick, il m'avait suivi à Wasselonne [4], lorsque je m'enfuis de Saverne [5], après l'occupation prussienne. Si je l'avais laissé faire, il fût venu jusqu'à Paris. Par trois ou quatre fois, il me fallut le renvoyer à coups de pierre. Il s'éloigna enfin, mais son dernier regard me reste sur le cœur, comme un reproche. Brave bête ! je ne lui ai

1. Un peu plus loin (IX), l'écrivain nous racontera comment à Kerésova, en Arcadie, il a vu « trois chaises, les seules de l'endroit, et qui faisaient l'orgueil de la commune. Elles ressemblaient, tant par la couleur de la paille que par leur construction un peu cyclopéenne, à ces chaises où l'on s'assied, pour un sou, au Luxembourg et aux Tuileries ; mais on avait eu soin de peindre les bâtons en vert-pomme et les pieds en vermillon. Elles venaient de Patras, ces glorieuses chaises ; et elles avaient fait dix-huit heures de marche, à dos de cheval, par des chemins détestables, pour venir orner la maison du parèdre et faire honneur à ses hôtes. »

2. Nous rappelons que *la Grèce contemporaine* a paru en 1855.

3. Edmond About, revenant, au lendemain de la guerre de 1870, à Saverne, où il avait une propriété, trouve empaillés dans son cabinet Trick, son « pauvre terrier » et Jupiter II, son « beau cygne ». Tout a péri pendant l'hiver. Jupiter II a été foudroyé par un coup de fusil anonyme, dont About *n'accuse personne*.

4. Petite ville de 3,000 hab., à quelques lieues au sud de Saverne.

5. Ancienne sous-préfecture du département du Bas-Rhin, à 35 kil. N.-O de Strasbourg.

jamais connu qu'un seul défaut, c'était un goût immodéré pour le drap de culotte ; il avait la dent familière, et quelquefois plus pénétrante qu'on n'eût voulu. L'étendue et la variété de nos relations offraient à son appétit une riche matière ; mais, quoiqu'il eût tâté des morceaux de choix, mangé du sous-préfet, goûté du capitaine, il ne dédaignait pas le simple vagabond et l'affreux maraudeur. Nous avions même dû, pour le bon ordre, fixer le tarif de ses peccadilles. Je payais tant pour l'étoffe simple et tant pour la doublure de peau, lorsqu'elle se trouvait entamée. On le savait dans le pays, et plus d'un petit drôle se recommandait aux mâchoires de Trick, lorsqu'il voulait un pantalon neuf. Nous espérions toujours que l'âge redresserait ses mauvais penchants ; moi aussi, j'ai mordu à tort et à travers quand j'étais jeune, j'y prenais grand plaisir, et, avec les années, mon humeur a changé du tout au tout. Mon pauvre chien, lui, n'a pas eu le temps de racheter ses fautes. Il commençait peut-être à s'amender, lorsqu'un coup de fusil, dont je n'accuse personne, coupa court à sa conversion[1].

(*Alsace*, Hachette et C^ie^, éditeurs.)

RELEVONS-NOUS[2] !

« Ecoute, mon Pierrot : nous sommes nés, toi et moi, de pauvres gens qui gagnaient péniblement leur vie. Le bien nous est venu trop vite et comme par enchantement. Je n'ai jamais compris, entre autres choses, comment le père

1. Edmond About excelle à dessiner ces amusantes silhouettes d'animaux. Il en a tracé notamment une très curieuse dans *la Grève contemporaine* (I, v, Hachette et C^ie^, éditeurs) : « Le cheval que je montais a certain air de famille avec Rossinante, quoique son maître l'ait honoré du nom d'Epaminondas. Il est si long qu'on n'en voit pas la fin, et maigre comme un cheval de ballade allemande. Ses défauts, je n'ai jamais pu en savoir le nombre. Aujourd'hui, il s'emporte et m'emporte ; demain, il plantera ses quatre pieds en terre et ne bougera non plus qu'un arbre. Il ne saurait passer auprès d'une maison sans entreprendre d'y froisser la jambe de son cavalier, et, lorsqu'il marche entre deux murs, son seul regret est de n'en pouvoir frôler qu'un à la fois. Le sable exerce sur lui une attraction irrésistible ; tout chemin un peu poudreux l'invite à s'étendre sur le dos, et le plus désolant, c'est que l'eau des rivières produit exactement sur lui le même effet. Il n'écoute pas la bride, il est indifférent à la cravache, et les coups de talon les plus énergiques sont des raisons qui ne le persuadent pas. »

2. La fabrique a été détruite par la guerre ; la famille est ruinée, et il faudrait, pour réparer la fabrique, trois ou quatre cent mille francs. Le père est découragé ; il se résignerait facilement à vivre avec six mille francs de rente dans la maison de son aïeul. Mais la mère est là ; elle le mène devant les lits de leurs quatre enfants endormis : il faut assurer leur avenir, et elle trouve de douces et fortes paroles pour relever le courage abattu de son mari.

Simonnot, cet homme sec, t'avait donné pour rien la moitié de son usine. Mais la fortune n'a pas eu le temps de nous gâter à fond : elle nous a un peu amollis, c'est tout. Eh bien ! voici l'occasion de nous retremper dans le travail, dans les privations, dans le souci des échéances, dans l'incertitude du lendemain. Si nous ne trouvons pas assez d'argent pour rétablir la fabrique en six mois, nous marcherons pas à pas, comme un jeune ménage parti de rien. On achète ou l'on répare une machine, on monte un atelier, puis deux ; on reconstruit un four. La femme reste à la maison pour diriger les opérations qu'elle connaît : le mari fait quelques voyages, visite la clientèle, renoue les relations. Chacun de son côté s'ingénie à trouver des procédés économiques, à créer des produits nouveaux ; on risque de temps à autre un effort audacieux ; sans abandonner les assiettes à bas prix, on vise à l'œuvre d'art, au plat de mille écus [1]. Pour travailler ainsi, on n'a pas besoin d'habiter un hôtel ; le plus modeste appartement, celui-ci, par exemple, est assez bon et assez beau. Un château et un parc, en été, ne sont pas choses indispensables ; on fait comme les trois quarts des bourgeois, on reste en ville, et, quand le temps est beau, on va promener les enfants au bois du Lézard ou sur les berges du canal. Faisons cela, veux-tu ? Nous ne nous en aimerons pas moins, au contraire. Il me manquait d'avoir partagé avec toi un bon plat de misère, et j'y mordrais bien volontiers de mes trente-deux dents, cher ami [2] ! »
(*Le Roman d'un brave homme*, ch. XVI, Hachette et Cie, éditeurs.)

LUCE DE LANCIVAL

(1764-1810)

Né à Saint-Gobain, en Picardie. Jean Luce de Lancival fit ses études au collège Louis-le-Grand. Lauréat des concours universitaires, il était à vingt-deux ans professeur de rhétorique au collège de Navarre. En 1787, il quitta l'enseignement et entra dans les ordres ; mais, en 1790, rompant ses vœux, il

1. Et l'usine se relèvera, comme Barbe le prédit, et, en achevant le récit de sa vie, le héros pourra dire avec une douce satisfaction : « La fabrique marche toute seule ; nous produisons avec une égale facilité et un invariable succès les assiettes de deux sous et les plats de cinq mille francs. »

2. L'honnête femme, qui joint tant de courage à tant de tendresse, mérite d'être adorée des siens, et le lecteur n'est pas surpris d'entendre son mari dire d'elle, en terminant le volume : « Je l'aime aujourd'hui un peu plus qu'hier et un peu moins que demain... »

renonça aux succès de la chaire pour aborder le théâtre. Ses cinq premières tragédies tombèrent, ou peu s'en fallut. Il rentra dans l'Université, occupa pendant quelques années la chaire de rhétorique à Louis-le-Grand, et, peu de temps avant sa mort, fut appelé à celle de poésie latine à la Sorbonne. En 1805, il donna un poème épique, sans intérêt, mais d'une correction élégante, *Achille à Scyros*, auquel on fit un succès d'estime. Le succès de sa tragédie d'*Hector* (1809) fut plus franc. Napoléon assura au poète une pension de 6,000 fr., et Villemain, qui avait été l'élève de Luce de Lancival, a pu dire de cette tragédie : « Elle est véritablement homérique, et puisée tout entière dans l'*Iliade*. » Luce de Lancival a encore écrit contre le célèbre critique Geoffroy une satire en quatre chants, *Folliculus*.

ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE.

HECTOR.

Ta crainte, au nom d'Achille, est un affront pour moi.

ANDROMAQUE.

Eh ! pourrai-je jamais l'entendre sans alarmes,
Ce nom, source, aliment, présage de mes larmes?
Dans l'horreur du passé me montrant l'avenir,
Ce nom, en traits de sang, vit dans mon souvenir.
Sur les fumants débris de son royal asile
Mon père[1] est égorgé, c'est par la main d'Achille !
Au sein de Thèbe en feu, de Thèbe, heureux séjour
Où mes premiers regards ont essayé le jour,
Ma mère, qui régnait sur cette immense ville,
Se voit charger de fers, c'est par la main d'Achille !
Sur les tranquilles bords où paissaient leurs troupeaux,
Mes frères désarmés se livraient au repos :
Surpris, la résistance, hélas ! fut inutile ;
Tous sont massacrés, tous !... c'est par la main d'Achille[2] !

1. Eétion, roi des Ciliciens ; il habitait, d'après Homère (*Iliade*, VI, 395-396), la ville de Thèbes, au pied du Placus.

2. Luce de Lancival a consacré à Achille un poème, où l'on trouve, parmi des vers languissants, quelques vers bien frappés. Achille doit périr au siège de Troie ; Thétis, sa mère, le cache sous les habits d'une jeune fille, à la cour de Lycomède. Ulysse arrive à Scyros ; parmi les bijoux qu'il apporte aux jeunes filles il a mêlé des armes ; Achille s'en saisit :

Achille a déchiré ses vêtements honteux,
Il a saisi la lance : à son bras vigoureux
Brille du bouclier la masse étincelante,
Et sur son front s'agite une aigrette sanglante.
Il est armé ! terrible, il marche ; c'est un dieu,
C'est Mars ! l'air triomphant, le regard plein de feu.
Il s'avance à grands pas ; sa parure guerrière
Remplit tout le palais d'une affreuse lumière ;
Vers l'immortalité croyant prendre l'essor,
Il demande Troie, et son bras cherche Hector.

(*Achille à Scyros*, chant sixième)

Toujours Achille, Achille abreuvé de mon sang !.. ...
Ingrat !... au champ de mort arriver le premier,
Est-ce donc un bonheur qu'Hector puisse envier?
Achille te prévient : mais, tout à sa colère,
Dans son camp le barbare avait-il une mère?
Avait-il sous les yeux le berceau de son fils?
D'un père au désespoir entendait-il les cris?
Enfin, opposait-on ces mots à sa furie :
« Si tu meurs, avec toi périra la patrie. »
Je n'ose te parler d'un intérêt plus doux;
Mais tu sais que, pour moi, la vie est mon époux;
Hector compense seul tous mes destins contraires ;
Hector me rend mon père, et ma mère, et mes frères [1] ;
Et s'il faut que les dieux me ravissent Hector,
Tout ce qu'il m'a rendu je vais le perdre encor.
Que deviendrai-je alors?... O destin déplorable !
Seule dans l'univers, ta veuve inconsolable,
Quand ses yeux auront vu des remparts d'Ilion
L'antique orgueil tomber au niveau du sillon,
Aux caprices d'un maître esclave abandonnée,
Vil jouet du vainqueur, sur sa poupe enchaînée,
Loin des bords phrygiens, le suivra sur les eaux,
Et pour lui dans Argos tournera les fuseaux.
Si je donne une larme au souvenir de Troie,
D'un peuple curieux j'entends l'affreuse joie
Insulter à mon deuil et l'augmenter encor :
« C'est elle ! la voilà ! c'est la veuve d'Hector [2] ! »

ANDRIEUX

(1759-1833)

Andrieux naquit à Strasbourg, le 6 mai 1759, et vint faire ses études à Paris au collège du cardinal Lemoine : « J'avais fini mes études à dix-sept ans, dit-il dans la *Notice biographique* qu'il

1. Tout ce morceau est imité d'Homère (*Iliade*, VI, 407-430). Racine avait imité déjà les vers 429-430 dans son *Iphigénie* (III, v), où Clytemnestre, montrant sa fille à Achille, lui dit :

Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

2. Comparer Homère (*Iliade*, XII, 725-732).

a placée en tête de l'édition de ses œuvres (1818). Mes parents me placèrent chez un procureur; j'y travaillai sérieusement; je m'appliquai en même temps à l'étude du droit. Je pris goût à la jurisprudence; je prêtai le serment d'avocat en 1781, et l'année suivante je songeai à devenir professeur de la Faculté de droit; je préparai ma thèse de docteur, et j'étais prêt à la soutenir, lorsqu'un agrégé en droit me proposa, de la part de M. le président de Lamoignon, d'entrer en qualité de secrétaire chez M. le duc d'Uzès..... Cette existence toute précaire ne put me convenir; j'aspirai de nouveau à me faire un état indépendant. Je me mis *en stage* à la fin de 1785, et je suivis le barreau, quoique la faiblesse de ma poitrine et de ma voix dût m'interdire la plaidoirie, et que je ne pusse jamais parvenir qu'à être avocat consultant. » Mais l'ordre fut dissous par la Révolution. Nous voyons successivement Andrieux « chef de bureau à la Liquidation générale, juge en la Cour de cassation, député au Corps législatif et membre du Tribunat; » il oublie de dire en 1818 qu'il avait en 1804 accepté de Joseph Bonaparte le titre de bibliothécaire avec 6,000 fr. de pension. Il reprend : « J'ai professé pendant douze ans la grammaire et les belles-lettres à l'École polytechnique; et, sur la présentation du Collège royal (de France), de l'Académie française (il en faisait partie depuis 1795) et du Ministre de l'intérieur, j'ai été nommé en 1814, par le Roi, à la chaire de littérature française au Collège royal. » En 1829, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie française, et mourut quatre ans après. Andrieux s'était fait applaudir au théâtre dès 1782 avec une comédie en un acte, *Anaximandre*, ténuée d'intérêt, écrite en vers prosaïques et fades, et dont rien ne nous explique la vogue. Au contraire, sa comédie des *Etourdis*, si elle ne brille pas par l'originalité, est du moins pétillante d'esprit et de verve (1787). Elle obtint un succès que le poète ne retrouva pas. Signalons parmi ses autres pièces, assez nombreuses : *Helvétius ou la Vengeance d'un Sage* (1802), *le Souper d'Auteuil ou Molière avec ses amis* (1804), *la Comédienne* (1816); un opéra-comique, l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau* (1794); une tragédie, *L. Junius Brutus* (1830). Andrieux a aussi rimé de nombreux contes, dont quelques-uns sont très connus : *le Meunier de Sans-Souci* (un chef-d'œuvre), *la Promenade de Fénelon*, *le Procès du Sénat de Capoue* (1796), *Cécile et Térence*, etc. Les épigrammes de Lebrun contre Andrieux sont aussi injustes que spirituelles; celle-ci est du moins bien jolie :

Sœur Andrieux, contez, contez, entendez-vous?
Si vous ne dormez pas, ma sœur, endormez-nous.

LE MORT SUPPOSÉ[1].

DAIGLEMONT, JULIE, L'HÔTESSE.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens
Pour dépenser ici rançonnent leurs parents;

1. Le jeune Daiglemont a fait beaucoup de dettes à Paris; Folleville, un de ses amis, écrit à l'oncle de Daiglemont que le jeune homme vient de mourir,

Ils ont, pour les tromper, des ruses incroyables.

L'HÔTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables[1].

DAIGLEMONT.

Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort, après avoir été longtemps malade ;
A l'oncle du défunt il écrit tristement,
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais[2]. L'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme.....

L'HÔTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte ?... Point du tout ; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis, je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez ; mon ami n'en était point complice
Il n'a même à la ruse en rien contribué :
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux messieurs menaient une belle conduite!

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite :
L'oncle arrive ; jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami surtout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimait, et de toute son âme,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme ;
Dès l'âge le plus tendre il en était épris.....

JULIE.

Et peut-être il l'avait oubliée à Paris?

laissant quelques dettes. M. Daiglemont lui répond que son homme d'affaires va partir pour lui rembourser ses avances et payer les créanciers ; puis il se ravise, et arrive lui-même à Paris avec sa fille Julie. Grand embarras de nos deux étourdis, déjà pris de remords. Daiglemont, ému des larmes de sa cousine, à laquelle il est fiancé, parait devant elle, et va tout lui avouer, quand l'arrivée de l'hôtesse importune et bavarde l'oblige de recourir à un subterfuge.

1. Daiglemont se cache pour échapper à ses créanciers, et l'hôtesse leur a dit de lui (I, VIII) :

Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors depuis huit jours.

On sent tout le comique de cette interruption de l'hôtesse.

2. Et Folleville a fait à son ami « un convoi magnifique ». (I, II.)

DAIGLEMONT.

Oh ! non, elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie :
Aussi, sans désespoir il ne pouvait songer
Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger ;
Et, quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagème,
Il se le reprochait, s'en voulait à lui-même
Du chagrin qu'elle avait senti..... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincère ;
Pensez-vous qu'elle fut bien longtemps en colère ?
Que fit-elle ? Voyons ; daignez le deviner[1].

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HÔTESSE.

Oh ! je le gagerais. Voilà comme nous sommes !
On ne nous passe rien ; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh ! quoi donc ? Pour le coup.....

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup ;
Elle avait de l'esprit, une grâce adorable ;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable ;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah ! vous brodez, Monsieur.

L'HÔTESSE.

J'aime fort cette histoire.

JULIE.

Oui ; mais au dénoûment je n'ose guère croire.

1. Cette situation piquante ne s'était pas présentée d'abord à l'esprit d'Andrieux ; il nous l'apprend dans sa *Préface* : « A la fin du second acte, après la reconnaissance entre le jeune Daiglemont et Julie, la scène continuait entre eux. Le jeune homme faisait à sa cousine l'aveu du stratagème sur lequel l'intrigue est fondée. Elle le grondait un peu et promettait ensuite de le servir. M. Granger (un acteur) me fit observer que la scène était trop nue et de trop peu d'effet, et qu'il était bien important pour le succès de la pièce que ce second acte finît d'une manière plus vive. La remarque me fit rêver, et je trouvai le moyen tout simple de faire rentrer l'hôtesse, dont la présence gêne Daiglemont, le force à recourir à un petit subterfuge, d'où il résulte une des plus jolies scènes de la comédie. Voilà comme avec bien peu de chose on peut quelquefois réveiller l'attention, ranimer l'intérêt. »

Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,
A quel point l'oncle doit se trouver offensé
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferai mes efforts; vous pouvez y compter[1].

(*Les Étourdis ou le Mort supposé*, II, XII.)

RAYNOUARD

(1761-1836)

François Raynouard, qui avait été député suppléant à l'Assemblée législative, se vit enfermer à l'Abbaye pendant la Terreur. C'est là qu'il écrivit sa tragédie de *Caton d'Utique*. En 1805, ses *Templiers*, pièce froide et sans grand intérêt, obtinrent un succès retentissant, que ne s'expliquait point Napoléon Ier.

1. On comprendra aisément, après avoir lu cette jolie scène, qu'Andrieux ait excellé dans l'épigramme ; il en a écrit quelques-unes qui sont restées des modèles du genre, comme les suivantes :

SUR LA TRADUCTION DE LA *Jérusalem délivrée* PAR LA HARPE.

Rassurez-vous : mon Armide est de glace,
Disait La Harpe à son cher directeur ;
Clorinde est plate, Herminie est sans grâce ;
Mes vers dévots ont quelque pesanteur ;
Un saint ennui du plaisir prend la place.
Car ce n'est point par un orgueil d'auteur,
C'est en chrétien, que je traduis Le Tasse,
Pour mes péchés, et pour ceux du lecteur.

II

LES GRANDS ET LES PETITS VOLEURS.

De grand matin, chez un banquier fameux,
Certains voleurs avaient su s'introduire ;
Quel coup pour eux ! Besoin n'est de déduire
Combien d'avance ils s'estimaient heureux !
Au coffre-fort vole toute la bande ;
Mais le banquier les avait prévenus,
Et la nuit même, avec tous ses écus,
Le drôle était parti pour la Hollande.

III

Que de coquins dans notre ville,
Monsieur Herpin, sans vous compter !
— Morbleu ! cessez de plaisanter :
Un railleur m'échauffe la bile !
— Hé bien ! soit, je change de style.
Déridez ce front mécontent :
Que de coquins dans notre ville,
Monsieur Herpin, en vous comptant!

Raynouard dut ce triomphe au choix d'un sujet national et à deux ou trois vers d'une concision énergique :

La torture interroge, et la douleur répond.....
On les égorgea tous. Sire, ils étaient trois mille.

Mais ses *États de Blois* (1810) ne se soutinrent pas à la scène, ses odes passèrent inaperçues, et dès lors Raynouard, renonçant au théâtre, se mit à étudier les origines de la langue française. Membre du Corps législatif tant que dura l'Empire, il avait été élu à l'Académie française en 1807. Il succéda comme secrétaire perpétuel à Suard en 1817.

SUPPLICE DES TEMPLIERS[1].

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand maître[2] arrive; il monte, il les devance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers accents;
Nous sommes innocents, nous mourons innocents,
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain[3]!
Encor quarante jours! — je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand maître;

1. La puissante organisation militaire des Templiers a porté ombrage au roi Philippe le Bel, et leurs trésors lui font envie; les chevaliers sont donc condamnés comme hérétiques; ils refusent d'implorer la grâce du roi.

LE ROI.
Vous êtes condamnés.
LE GRAND MAÎTRE.
Au tribunal des hommes.
LE CONNÉTABLE.
Il vous reste un espoir.
LE GRAND MAÎTRE.
Il nous reste à mourir.....
Demander un pardon, c'est avouer un crime.....
Nous demandons la mort.
LE ROI.
Mais quand j'offre la vie.
LE GRAND MAÎTRE.
Sire, offrez-nous l'honneur.

La mort des chevaliers ne démentira pas cette généreuse fermeté.

2. Jacques de Molay.
3. Clément V.

Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi,
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! »
(Au roi.)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête. — Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas :
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques ;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie.... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps : — les chants avaient cessé.

(V, II, *Les bons Livres*, chez Ricu, 1873.)

PICARD

(1769-1828)

Entraîné vers le théâtre par son ami Andrieux, Picard obtint son premier succès sérieux en 1797 avec *Médiocre et rampant ou le Moyen de parvenir*. La même année il se fit acteur, et joua sur plusieurs scènes, sans s'élever au-dessus d'une honorable médiocrité. En 1801, tout en continuant de jouer, il devint directeur du théâtre Louvois, pour lequel il composa de nombreuses pièces. En 1807, l'Académie, qui n'avait pas appelé Molière à elle, donna ses suffrages à Picard, après qu'il eut renoncé à son état de comédien. Il fut successivement directeur de l'Académie de musique, puis de l'Odéon ; il abandonna ce théâtre en 1821, mais ne cessa d'écrire jusqu'à sa mort des comédies aimables et faciles, un peu passées aujourd'hui, mais qui restent d'agréables et piquants tableaux de mœurs. Quelques-unes sont demeurées au répertoire de la Comédie-Française, comme *les Deux Ménages* (1822), en collaboration avec Wafflard et Fulgence, ou de l'Odéon, comme *la Petite Ville* (1801), *l'Acte de naissance* (1804), *les Ri-*

cochets (1807), et *les Deux Philibert* (1816). Citons encore parmi les œuvres, très nombreuses, de Picard : l'opéra-comique des *Visitandines* (1792), *le Cousin de tout le monde* (1793), l'*Entrée dans le monde* (1799), *Duhautcours ou le Contrat d'union* (1801), *les Provinciaux à Paris* (1802), *Monsieur Musard* (1803), *les Marionnettes* (1806), *les Trois Quartiers* (1827), avec Mazères (1796-1866), etc. Les romans de Picard sont très inférieurs à son théâtre. Nous rappellerons seulement *le Gil Blas de la Révolution*, en cinq volumes (1824).

LE JARDIN DU PALAIS-ROYAL EN 1802.

Jérôme montre dans une lanterne magique à trois campagnards, Gaulard, son fils et sa fille Fanchette, les principales rues de Paris ; il arrive au Palais Royal :

JÉRÔME.

Voyez ces boutiques, ces cafés, ces salles de vente ; ces larges enseignes en lettres d'or, barrant les arcades ; ces affiches bleues, rouges, jaunes, tapissant les murs ; ces cadres de miniatures sur la porte des allées : la grand'mère en robe à plis, près de sa fille en polonaise, près de sa petite-fille en tunique, qui porte son petit garçon en mameluck[1] ; la perruque à trois marteaux[2] de quatre-vingt-six, près de la grosse Catogan[3] de quatre-vingt-neuf, de la Titus[4] de l'an sept[5], des favoris et du pet-en-l'air de l'an dix[6] ; ces Italiens aux regards vifs, cet Allemand à la cocarde noire, cet Anglais, à l'œil observateur, ce gros financier, ce pâle rentier, ce Turc à la grande culotte, ces politiques qui se chauffent au soleil, ce petit bossu si plein d'esprit, ce joli homme si imbécile : a-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers, et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris?

FANCHETTE.

Quelle foule, bon Dieu ! c'est comme chez nous à la sortie de vêpres.

1. Vêtu d'un costume copié sur celui d'un corps de cavalerie, qui avait été formé en Égypte (1798), et qui fit partie de l'armée française jusqu'à l'abdication de Napoléon Ier.

2. C'était une perruque qui avait une longue boucle descendant par derrière entre deux nœuds.

3. On appelait ainsi, du nom d'un général anglais mort en 1726, une coiffure qui consistait à retrousser les cheveux et à les attacher près de la tête, à l'aide d'un nœud. C'était la coiffure des soldats.

4. Coiffure à cheveux ras par derrière et en mèche plate sur le front, comme dans les bustes de l'empereur Titus.

5. C'est-à-dire, selon le vieux style : 1799-1800.

6. 1802-1803.

JÉRÔME.

.... Voyez cet homme dont l'habit est un peu mûr: c'est un dîneur en ville. Jadis leur costume était connu : habit noir, bas de soie blancs, habiles à éviter les ruisseaux ; ils découpent, il sdévorent, et payent leur écot en compliments et en couplets d'emprunt. On dit même que, depuis quelque temps, quelques-uns ont trouvé le moyen de dîner une bonne partie de la journée, en partant à une heure du faubourg Saint-Marceau, descendant à deux heures au Marais, gagnant à trois heures la rue Saint-Denis, à quatre heures la rue Saint-Honoré, et finissant à six heures à la chaussée d'Antin [1].

GAULARD.

Jarni [2]! voilà des gens d'un furieux appétit.

JÉRÔME.

Remarquez ce marchand qui vous mesure du drap avec un mètre que le tourneur a fait trop court par distraction. Pourquoi faut-il que dans tous les états les honnêtes gens fassent exception? et cependant il paye ses lettres de change à l'échéance. C'est ainsi qu'on se fait une vertu d'état, que la cuisinière ne vole pas dans un secrétaire, mais fait danser l'anse du panier ; que celui-ci paye ses dettes, et triche au jeu ; que celui-là se met à couvert à l'aide d'un prête-nom ; et que depuis le plus austère honnête homme, les consciences vont toujours en s'élargissant, jusqu'à celle du voleur de grand chemin, qui a aussi ses scrupules. Voici l'heure de la bourse. Si vous étiez dans les rues voisines, vous verriez cette file de carrosses, de fiacres [3], de cabriolets [4], de gens à pied. Depuis six heures du matin, ces agents de change et ces courtiers [5] ont fait les quatre coins de Paris, le calepin [6] barbouillé de notes sur Hambourg, sur Londres, sur Cadix, les poches pleines d'échantillons de sucre, de café, de riz, de cacao.

GAULARD.

Ce sont des boutiques ambulantes que ces gens-là.

1. Alors, plus encore qu'aujourd'hui, les différentes classes de la société dînaient à des heures différentes.

2. Corruption de : *je renie*.

3. Voir dans nos extraits de Beaumarchais (*Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle*) une note du *Monologue de Figaro*.

4. Voiture où l'on est secoué, où l'on saute ; l'origine première de ce mot est *capra*, chèvre.

5. On appelle *courtiers* des agents qui s'entremettent pour l'achat et la vente des marchandises.

6. Un savant italien, de l'ordre des Augustins, Calepino (1435 1511), avait écrit un vocabulaire polyglotte ; son nom a d'abord passé à son vocabulaire, puis a, par extension, servi à désigner un agenda.

JÉRÔME.

Les voyez-vous aller et venir, s'interroger d'un air inquiet? Plus loin sont les profanes, les petits agioteurs[1] qui exercent sans patentes[2] ; ceux-là vont à pied, et sont plus actifs que les chevaux de leurs confrères. Ils vendent, achètent, et revendent des maisons, des terres, des contrats, donnent de l'argent pour du papier; plus souvent du papier pour de l'argent. Six heures sonnent, les voilà chez les restaurateurs. Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion[3]. Comment concevoir qu'on puisse mourir de faim, quand on choisit sur une carte de restaurateur composée de soixante et dix-huit articles?

(*Les Provinciaux à Paris*, II, 1.)

LEMERCIER

(1771-1840)

Filleul de la princesse de Lamballe, protégé par Marie-Antoinette, Népomucène Lemercier n'avait pas dix-sept ans quand la Comédie-Française représenta avec succès sa tragédie de *Méléagre*. Sans se laisser griser par ce triomphe, le jeune homme retira sa pièce, qu'il jugeait médiocre, et, devenu élève de David, se mit à peindre avec ardeur. Il revint bientôt à la littérature, donna successivement trois œuvres à la Comédie-Française, et fut applaudi avec transport pour sa tragédie d'*Agamemnon* (1797). Dès lors il fut l'homme à la mode; il était recherché partout; n'était-il pas, selon Talleyrand, l'homme de France qui causait le mieux? On vantait sa tragédie d'*Ophis*, on portait aux nues son *Pinto*, premier essai en France du drame historique, réunissant la comédie et la tragédie. Mais c'est avec *Pinto*, en 1801, que s'arrêtèrent les succès de Lemercier. Il a beau tenter de ressusciter la comédie antique avec son *Plaute* (1808) et de créer toute une série de tragédies historiques à l'inu-

1. On appelle *agioteur* un homme qui cherche, comme dit d'Aguesseau, « à faire tellement baisser ou hausser le prix du papier qu'il puisse acheter à bon marché et revendre cher ». (*Mémoire sur le Commerce des Actions de la Compagnie des Indes.*) Le mot *agio* a pris le sens qu'il a aujourd'hui dans les dernières années du règne de Louis XIV.

2. Sans payer la contribution.

3. « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse ; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. » (La Bruyère, *Des biens de fortune*.)

tation des drames de Shakespeare, il a beau donner un poème badin après un poème scientifique, le public condamne ses poèmes et siffle ses pièces, sans cesser de rendre justice au talent de l'auteur. En 1819, Lemercier, qui avait étudié à fond la *Divine Comédie*, dédia à Dante les seize chants de sa *Panhypocrisiade*, œuvre étrange, tenant à la fois de l'épopée, de la satire et de la comédie, « une sorte de chimère littéraire, disait Victor Hugo en prenant à l'Académie la place de Lemercier, une espèce de monstre à trois têtes, qui chante, qui rit et qui aboie. » Il assista aux succès du romantisme, et s'en affligea, bien qu'il pût jusqu'à un certain point passer pour lui avoir préparé les voies. C'eût été un grand poète, s'il était né trente ans plus tard; une langue mûre lui a manqué. Ajoutons que c'était un honnête homme : ami de Bonaparte, il se brouilla avec Napoléon, garda en face de la Restauration son indépendance, et mérita l'épitaphe gravée sur sa tombe :

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.

D'UNE PIERRE DEUX COUPS [1].

PINTO au juif Lemos.

Vous venez de voir le secrétaire?

LEMOS.

Que ché fiens t'entretenir touchant ine crande affaire te commerce. C'est pourquoi ché fous ai tonné parole te fous foir au passache, tans c'te palais te la fice-reine. Qu'y a-t-il pour fous serfir ?

PINTO.

Il ne s'agit pas de moi, cher Lemos : un grand personnage vous honore d'une confiance particulière, et m'a commandé de m'ouvrir librement avec vous sur ses intérêts les plus cachés.

LEMOS.

Afec moi? Qui est c'te personnache?

PINTO, bas.

Le seigneur don Juan, généralissime des armées du roi d'Espagne, le duc de Bragance.

LEMOS, surpris et flatté.

Oh!

1. Pinto, secrétaire du duc de Bragance, a entrepris, presque malgré le duc, de lui donner le trône de Portugal, auquel il a des droits. Ce Pinto groupe un parti autour du duc; il se forme une conspiration, dont Pinto est l'âme; mais le duc a besoin d'argent; Pinto lui en trouvera en flattant la vanité du Juif Lemos, et du même coup il soulèvera les ouvriers contre le gouvernement de la vice-reine

PINTO, mystérieusement.

Jurez-moi discrétion; je vous dirai tout bas que demain il doit partir pour Madrid avec l'amiral don Lopez.

LEMOS.

Oui, c est un bruit tans la file, et tout le monde le tit.

PINTO.

Tout le monde ! Tout le monde babille ou jase au hasard... mais ce que vous tenez de moi, son secrétaire intime, est avéré et indubitable.

LEMOS.

Oh ! ché sens pien, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Il me faut aussi vous dire la cause secrète de son éloignement; il est rappelé à la cour par l'ordre du roi Philippe.

LEMOS.

Ché safais encore; c'est in noufelle piplique.

PINTO.

Une nouvelle! oui, que l'on répand sur des conjectures, sur des bruits vagues. Qu'en sait-on, pour en parler? Connaît-on les mystères du cabinet ? Mais vous êtes à la bonne source, et je vous parle en confidence, moi, de la part du duc lui-même; est-ce clair?

LEMOS.

Oh ! assirément, il y a in crand tifférence.

PINTO.

Une autre circonstance que vous ignorez, et qui jusqu'à ce jour a retardé son voyage, est qu'il manque d'argent.

LEMOS.

Oui, l'on m'a tit tout cela, tout te même.

PINTO.

Fondé sur quoi? Il n'a pas fait d'emprunt qui donne lieu de le penser.

LEMOS.

Ça, ché l'ai pas ententi tire.

PINTO.

On est donc mal instruit, car il n'a révélé ce secret qu'à moi, qui vous le confie. C'est bien autre chose.

LEMOS.

Oh ! ché conçois qu'il y a in très crand tifférence, et ché fous remercie, monsié Pinto, de tout ce que fous m'afez appris.

PINTO.

De grâce, le silence le plus profond!... « Pinto, m'a dit le duc, le roi d'Espagne m'appelle, mes finances sont épuisées; va trouver Lemos, le plus riche, le plus considérable, le plus honnête négociant de Lisbonne, a-t-il ajouté; homme de probité, qui a un crédit immense. »

LEMOS.

Il a tit cela?

PINTO.

En propres mots. « Va le trouver, parle-lui sans détour, et propose-lui, de trente mille ducats[1], dont j'ai besoin, l'intérêt loyal qu'il exigera. »

LEMOS.

Hélas! mon cher monsié, l'embarras où ché suis m'afflige extrêmement.

PINTO.

Vous ne pouvez lui rendre ce service?

LEMOS.

La maison te Corée, mon associé, et la mienne, sont à la tête t'ine foule innombrable t'ateliers et te manifactires; nous tevons beaucoup, il faut payer ce matin, ou chasser les oufriers.

PINTO.

Chassez-les.

LEMOS.

Ces chens-là se soulèferont contre nous.

PINTO.

Point. Déclarez franchement aux ouvriers que vous suspendez leurs travaux deux mois, faute de fonds; que les taxes dont vous charge Vasconcellos [2] ont entièrement vidé vos coffres; leur colère ne s'exhalera plus sur vous, mais sur le secrétaire d'État.

LEMOS.

Fous afez raison.

PINTO.

Faites cette déclaration aujourd'hui, et comptez-moi sur-le-champ les trente mille ducats, espèces sonnantes.

LEMOS.

A quel intérêt?

1. De trois cent à trois cent soixante mille francs.
2. Le secrétaire d'État que vient de quitter justement le Juif

PINTO.

Celui de votre conscience; apportez l'argent, le trésorier en passera par tous les arrangements qui vous conviendront.

LEMOS.

Si les oufriers, en se mutinant contre Fasconcellos, chettent le trouble dans la file?

PINTO.

Il a en main la force, et les apaisera. Que vous importe qu'ils s'en prennent au ministre?

LEMOS.

Rien ti tout; ché fais les conchétier, et me rendre aussitôt après.....

PINTO.

Chez le trésorier du prince. L'on voit que vous êtes le premier négociant de l'Europe, et non moins habile qu'officieux. Adieu, mon cher Lemos.

LEMOS.

Atieu, mon cher monsié; il y a tans mes coffres tix mille tucats comptant, mon associé en a une fingtaine; cela fait le compte. La maisson Lemos et Corée est heureuse te serfir la maisson Pracance [1].

(*Pinto*, II, VI, *Chefs-d'œuvre comiques*, t. VIII, Firmin Didot et C^ie^, éditeurs.)

DEUX TENDRES AMIES.

LA VICE-REINE, LA DUCHESSE DE BRAGANCE, VASCONCELLOS, PINTO [2].

LA VICE-REINE.

L'on m'avait dit que la duchesse entrait... Ah! je l'aperçois... Que je suis aise de vous voir!

LA DUCHESSE.

Mille raisons m'ont longtemps privée de la faveur que je reçois, madame.

LA VICE-REINE.

En vérité, madame, je vous croyais décidée à me fuir.

LA DUCHESSE.

Si le goût de la retraite me faisait oublier à ce point mes devoirs, vos bontés me rappelleraient auprès de vous.

1. Bragance.

2. La vice-reine, vaguement avertie des menées du duc de Bragance, veut faire surveiller la duchesse, qui, de son côté, pour détourner les soupçons de la vice-reine, lui vient rendre visite.

LA VICE-REINE.

Vous me teniez rigueur, et n'avez pas cru sincèrement au plaisir que me font vos visites.

LA DUCHESSE.

La peur qu'elles ne devinssent importunes les a rendues moins fréquentes.

LA VICE-REINE.

Ceux qu vous ont inspiré cette crainte vous ont trompée, madame.

LA DUCHESSE.

On a tant débité d'impostures sur les intentions de M. le duc et sur les miennes, que je n'aurais pas murmuré d'une injustice.

LA VICE-REINE.

Ce mot suffit, madame ; mon amitié vous avait défendue contre de vains propos qui ne devaient pas arriver jusqu'à moi : que rien n'altère plus l'union dont je veux resserrer les nœuds entre nous ; ne nous quittons pas un moment ; qu'à la campagne et à la ville on nous voie désormais ensemble. Pardonnez-moi un refroidissement dont m'a punie votre absence ; qu'un baiser achève notre réconciliation sincère : embrassez-moi, madame.

LA DUCHESSE.

Vous me comblez, madame.

LA VICE-REINE.

Je répare mes torts, et veux demeurer votre plus chère amie, entendez-vous ? Faites de ma part des adieux à M. le duc ; dites-lui mes vifs regrets de son éloignement [1].

LA DUCHESSE.

Il y croira, madame.

LA VICE-REINE.

Il n'y a personne à la cour qui me plaise autant que lui.

LA DUCHESSE.

Personne qui vous respecte davantage.

LA VICE-REINE.

On m'attend ; excusez-moi de vous quitter sitôt, madame.

LA DUCHESSE.

Madame, j'ai déjà trop abusé de vos moments.

LA VICE-REINE.

Que je vous embrasse encore !

1. C'est la vice-reine qui a fait appeler à Madrid le duc de Bragance.

LA DUCHESSE.

Ah ! madame.... (Elles s'embrassent.)

PINTO, à part, les regardant.

Caressez-vous, douces créatures ! Je poignarderais mon ennemi sur la foi d'un pareil baiser.

LA VICE-REINE, au secrétaire, en s'en allant.

Vasconcellos, surveillez toujours la duchesse.

LA DUCHESSE, bas à Pinto.

Assurez-vous surtout de la vice-reine [1].

(*Ibid.*, II, VIII.)

1. Aujourd'hui même cette scène paraît vivement menée et charmante. Elle était alors tout à fait nouvelle, et semblait d'autant plus piquante ; nous regrettons de ne pouvoir citer encore ici la jolie scène où la vice-reine charge un émissaire d'aller s'assurer si la duchesse, qui se dit malade, est bien chez elle. La duchesse, qui n'est pas malade, est partie ; elle est allée rejoindre le duc ; heureusement, une évaporée, madame Dolmar, se trouve là ; Pinto n'hésite pas, il la fait coucher dans le lit de la duchesse, et, d'une voix mourante, elle adresse deux mots à l'envoyé de la vice-reine, qui se retire, respectueux et convaincu. C'étaient là des beautés ingénieuses et neuves, absolument inconnues à la tragédie compassée du dix-huitième siècle. Lemercier avait essayé de ranimer cette tragédie mourante, et, si la place ne nous manquait, nous reproduirions quelques morceaux, vraiment beaux, de son *Agamemnon*. Le dernier acte de cette tragédie a même une scène digne de Shakespeare. Égisthe a gagné le cœur de Clytemnestre ; il veut qu'elle lui donne sa main et le trône ; il faut pour cela qu'elle tue Agamemnon, qui vient de revenir de Troie avec sa captive Cassandre, fille de Priam ; il persuade à Clytemnestre qu'Agamemnon est instruit de leurs projets, qu'il a résolu de le faire périr lui-même, et il met le poignard dans la main de sa complice (V, v) :

Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.

Clytemnestre revient bientôt, égarée, déjà saisie du remords ; elle voit Égisthe sourire en regardant le couteau sanglant, et s'écrie (V, VII) :

Dieux !
Le rire est sur sa bouche, et le sang coule encore !

Mais on apprend que Cassandre appelle le peuple aux armes : Égisthe court dompter ce tumulte, et c'est alors que de la chambre où vient d'être frappé Agamemnon sort le jeune Oreste, qui doit un jour, nous le savons, venger son père sur sa mère ; c'est là une idée de génie, qui appartient à Lemercier, et qui porte à son comble l'émotion tragique :

CLYTEMNESTRE.

Qu'aperçois-je ?... Mon fils ! Où me cacher ?...

ORESTE, *pâle et en désordre.*

Ma mère !...
Oh ! viens voir de quel coup on a frappé mon père...
Viens donc.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang et le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortaient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère !... » Ah ! tout près de mourir,
Sans doute il t'appelait pour l'aller secourir.

CLYTEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi !

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle

PIERRE LEBRUN

(1785-1873)

Après de brillantes études au Prytanée français (*Louis-le-Grand*), le jeune Lebrun conquit brusquement la réputation par une *Ode à la Grande Armée*, qui fut attribuée à Ecouchard Lebrun, et qui lui valut de l'Empereur une pension de 1,200 fr. En même temps qu'il donnait de nouvelles poésies lyriques, Pierre Lebrun rêvait les succès de la scène ; il avait déjà, dès le Prytanée, rimé une tragédie dont *Coriolan* était le héros, et plus tard une sorte de pastorale dramatique, *Pallas, fils d'Evandre;* en 1814, il obtint un succès d'estime avec une tragédie tirée de l'*Odyssée*, *Ulysse*. La chute de l'Empire désespéra Lebrun ; il demanda à un travail actif des consolations. L'Académie couronna en 1817 son poème sur le *Bonheur de l'Etude*, et, en 1820, une tragédie imitée de Schiller, *Marie Stuart*, alla aux nues. Aussitôt Lebrun, se dérobant au succès, partit pour la Grèce; son voyage lui inspira un beau poème, qui fut publié seulement en 1828. Revenu en France en 1821, Lebrun se vit supprimer sa pension pour un poème lyrique sur la mort de Napoléon. Après la représentation du *Cid d'Andalousie* (1825) et la publication du *Voyage de Grèce*, l'Académie se décida à recevoir Pierre Lebrun parmi ses membres. Louis-Philippe fit du poète un pair de France, et Napoléon III un sénateur. C'est M. Alexandre Dumas fils qui a prononcé l'éloge de Lebrun, en le remplaçant à l'Académie.

MARIE STUART DANS LES JARDINS DE FOTHERINGAY.

MARIE, ANNA, sa nourrice.

ANNA.

Où courez-vous, Madame?

MARIE.

Ah ! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.

CLYTEMNESTRE.

Plût aux cieux !

ORESTE.

Je t'entends.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

O mère criminelle

ORESTE.

Eh bien : du ciel vengeur invoquons le courroux
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! puisse l'accabler la colère céleste !.... (V, IX.)

Le poète ne pouvait pas se maintenir à une pareille hauteur ; citons cependant encore un beau vers dans la scène XI ; Cassandre a fait enlever le jeune Oreste, pour le soustraire à la fureur d'Egisthe ; Clytemnestre se plaint :

Que crains-tu pour ses jours protégés par sa mère ?
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE.

Et toi, rends-lui son père.

(*Chefs-d'œuvre tragiques*, t. II, Firmin Didot et C^ie^, éditeurs.)

Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
Combien le ciel est beau! que le jour est serein!
Ne sommeillé-je pas? n'est-ce qu'un songe vain?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie?
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie?
Ah! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer.

ANNA.

Madame, où votre esprit se va-t-il égarer?
Hélas! la liberté ne vous est pas rendue:
La prison seulement s'ouvre plus étendue[1].

MARIE.

Eh bien! épargne-moi de trop barbares soins;
Et, si ce n'est qu'un songe, ah! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense?
C'est là qu'est mon pays: là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France:
Oh! saluez le lieu de mon heureuse enfance!
Saluez ces doux bords qui me furent si chers!
Hélas! en liberté vous traversez les airs[2].

1. Le texte de Schiller était plus poétique : « Vous ne voyez pas les murs qui nous renferment, parce que l'épais feuillage des arbres les cache à nos yeux. — Eh bien! grâces, grâces soient rendues à la verdure de ces arbres bienfaisants qui cachent les murs de ma prison! » (*Trad. de Barante.*)

2. A propos des premières représentations de *Marie Stuart*, Sainte-Beuve a écrit dans une *Notice sur les ouvrages de M. Lebrun*, placée en tête de l'édition de 1844 : « La première scène du troisième acte, quand Marie, échappée dans le jardin, se ressaisit du jour et de la libre lumière, fut admirée de tous pour l'expression. Ces vers purs, charmants en effet, et d'une douceur presque racinienne, se retrouvent dans notre mémoire, à nous qui les entendîmes alors, et font partie de nos classiques réminiscences. » Et il ajoutait : « Béranger, qu'il sied si bien de nommer à côté d'un poète qui fut son ami de jeunesse et de tous les temps, a dit, par un sentiment assez semblable, dans le refrain touchant d'un captif:

Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

Alceste mourante, dans Euripide, s'écriait : « O soleil, ô lumière du jour, « ô nuages qui roulez sur nos têtes!... O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos, « ma patrie!... » Ce sont les deux mêmes sentiments que dans *Marie Stuart*, le regret de la patrie et le regard au ciel, si ce n'est que Schiller et M. Lebrun les ont réunis. De tout temps, les exilés, les mourants, les amants, se sont ainsi adressés volontiers à tout ce qui vole et passe, comme à des messagers de leurs regrets, aux échos, aux nuages, aux fumées qui montent à l'horizon,

ANNA.

Madame!

MARIE.

Je ne sais, mais de ma délivrance
En revoyant le ciel j'ai repris l'espérance[1].....
..... Entends-tu ces sons et ces lointaines voix
Dont la chasse bruyante a rempli tous les bois?
Anna, les entends-tu? Que ne puis-je sans guide
M'élancer tout à coup sur un coursier rapide!
Que ne suis-je emportée à travers les forêts[2]!
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets;
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie.
(*Marie Stuart*, III, I, librairie académique Didier et Cie.)

aux hirondelles de la patrie, aux flots qui peut-être ont baisé l'autre rivage. » Et, dans une note, Sainte-Beuve renvoie encore le lecteur à des stances de lord Byron *à l'Eridan*, à une cançâo de Camoëns, enfin à une scène d'une pièce portugaise du quinzième siècle, *Rubena*, écrite par Gil Vicente.

1. Nous ne savons pourquoi Lebrun a négligé de traduire ici un couplet, fort beau et fort touchant, de la tragédie allemande : « Là un pêcheur conduit sa barque. Ce misérable esquif pourrait servir à ma délivrance et me transporter rapidement dans quelque ville amie. Il sert à procurer une subsistance modique à ce malheureux. Ah! s'il me prenait dans son canot, je le chargerais de trésors. Jamais il n'aurait fait une aussi bonne journée; il devrait à ses filets le bonheur du reste de sa vie. » (*Trad. de Barante.*)

2. Tout à l'heure nous citions quelques lignes dans lesquelles Sainte-Beuve admirait la « douceur presque racinienne de ces vers. » Lebrun est en effet un disciple de Racine; il l'imite souvent, et de fort près. Ici, le tour de la phrase, l'exclamation, sont évidemment un souvenir du vers fameux de *Phèdre* (I, III) :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Il y a d'autant moins à en douter que l'idée exprimée par Lebrun ne l'était point dans la tragédie de Schiller. Lorsque, dans l'*Ulysse* de Lebrun (II, II), le fidèle Eumée, à la nouvelle qu'Ulysse est vivant peut-être, s'écrie :

Quelle joie à porter à son fils Télémaque!
Dans quel ravissement je reverrais mon roi!
Et qu'à ses pieds bientôt...

ne se souvient-il pas du cri d'Abner dans *Athalie* (I, I), à la pensée qu'il existe peut-être encore un rejeton de la race royale :

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées ?...

Et non seulement Lebrun emprunte à Racine des tournures, des mouvements oratoires, des exclamations, comme ici, mais il lui prend sans scrupule des vers entiers :

Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,

disait Agrippine à Néron dans *Britannicus* (IV, II);

Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Comme un présent encor je recevrai ma vie,

dira Marie à Élisabeth dans *Marie Stuart* (III, IV.)

LE DOMAINE DE CHAMPROSAY[1].

. . . . . .

Champrosay ! nom plein de douceur !
O ma maison, reçois ton maître ;
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur.

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait d'un peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin !

Un cerisier, près de mon Louvre,
Le cache et l'indique au regard ;
Devant, la Seine se découvre,
Et, derrière, une porte s'ouvre
Sous les ombrages de Senart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor ;
Si liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère,
Bien portant, que faut-il encor ?

Pour m'agrandir m'irai-je battre ?
Trois arpents sont assez pour moi !
Dans trois arpents on peut s'ébattre ;
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi[2].

Oh ! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands ;
De biens nouveaux toujours en quête,
On blâme l'esprit de conquête,
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non ; tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,

1. C'est le jour même du sacre de Charles X (29 mai 1825) que le poète célèbre son nouveau domaine.

2. C'est au chant VI de l'*Odyssée* qu'Homère nous présente Alcinoüs, le roi des Phéaciens, le père de Nausicaa aux bras blancs.

Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage,
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait ;

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente...
Il ne me manquerait plus rien[1].

(*La vallée de Champrosay*, *Poèmes et poésies*, III, XXI.)

1. Le célèbre grand maître de l'Université, Louis de Fontanes (1757-1821), disciple fidèle de Racine, mais plus habile à faire comprendre les beautés de son modèle qu'à les imiter, a, lui aussi, dans un jour heureux, célébré en vers charmants son domaine de Courbevoie :

Au bout de mon humble domaine,
Six tilleuls au front arrondi,
Dominant le cours de la Seine,
Balancent une ombre incertaine
Qui me cache aux feux du Midi.

Ici la rêveuse paresse
S'assied les yeux demi-fermés,
Et, sous sa main qui me caresse,
Une langueur enchanteresse
Tient mes sens vaincus et charmés.

Des feuillets d'Ovide et d'Horace
Flottent épars sur mes genoux.
Je lis, je dors, tout soin s'efface;
Je ne fais rien, et le jour passe.
Cet emploi du jour est si doux !

Tandis que d'une paix profonde
Je goûte ainsi la volupté,
Des rimeurs dont le siècle abonde
La Muse toujours plus féconde
Insulte à ma stérilité.

Je perds mon temps, s'il faut les croire !

CASIMIR DELAVIGNE

(1793-1843)

Fils d'un négociant du Havre, Casimir Delavigne naquit dans cette ville, et fit ses études à Paris, au Lycée Henri IV, qui a placé dans sa cour d'honneur le buste du poète. C'est là qu'il se lia avec Scribe. Il était encore élève de rhétorique quand il se fit connaître par un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome*. Andrieux lui donna des encouragements et des conseils, et le comte Français (de Nantes) le fit entrer dans l'administration des Droits réunis, en lui recommandant de ne se présenter dans les bureaux que le dernier jour du mois, pour toucher ses appointements. Après quelques succès académiques, le jeune poète obtint brusquement la célébrité avec des poésies patriotiques, qui firent tressaillir d'émotion les glorieux vaincus de 1815. Le bareteintissement des *Messéniennes* fut considérable en 1818. Le ron Pasquier, alors garde des sceaux, s'empressa de donner à Casimir Delavigne la place de bibliothécaire de la chancellerie. Cependant le poète voulait être applaudi au théâtre. Ses *Vêpres Siciliennes*, refusées par les comédiens du Théâtre-Français, furent montées par Picard à l'Odéon, et obtinrent, le 23 octobre 1819, un succès presque sans exemple. La pièce était médiocre cependant; mais c'était l'auteur des *Messéniennes* qui l'avait écrite. Dès lors Casimir Delavigne se voua au théâtre et fit applaudir successivement *les Comédiens* (1820), spirituelle satire dirigée contre les acteurs du Théâtre-Français, et *le Paria* (1821), tragédie classique, dont les chœurs, dit Sainte-Beuve, « nous rendent mieux qu'un écho de la mélodie d'*Esther*. » Sa place lui fut retirée à cette époque, à cause de ses relations avec quelques-uns des membres de l'opposition; mais le duc d'Orléans s'empressa de lui offrir les fonctions de bibliothécaire au Palais-Royal. Cependant la Comédie-Française manifesta le désir de se réconcilier avec Casimir Delavigne, qui lui donna une comédie excellente : *l'Ecole des Vieillards* (1823); cette comédie, interprétée par Talma et par mademoiselle Mars, ouvrit au poète les portes de l'Académie française (1825). Mais Casimir Delavigne dut partir pour l'Italie, afin de rétablir sa santé déjà chancelante. A son retour, il trouva les idées romantiques en faveur, et *la Princesse Aurélie* fut accueillie avec une froideur injuste. Le poète tenta alors de concilier les deux systèmes dans son *Marino Faliero* (1829). Ce drame, heureusement imité de lord Byron, alla aux nues. La révolution de 1830 inspira quelques belles pièces de vers à Delavigne, puis il reprit le cours de ses succès dramatiques avec *Louis XI* (1832), son chef-d'œuvre, écrit après la lecture du *Quentin Durward* de Walter Scott; *les Enfants d'Edouard* (1833), dont le tableau de son ami Paul Delaroche

Eux seuls des siècles sont l'honneur.
J'y consens : qu'ils gardent leur gloire.
Je perds bien peu pour ma mémoire,
Je gagne tout pour mon bonheur.

lui donna l'idée; *Don Juan d'Autriche* (1835), comédie en prose pleine d'intérêt, de verve et de gaieté ; *Une famille au temps de Luther* (1836), tragédie en un acte, qui mériterait d'être plus souvent citée parmi les meilleures œuvres du poète; *la Popularité* (1838), comédie en cinq actes, le plus soigné, mais non le plus intéressant de ses ouvrages ; *la Fille du Cid* (1839), où l'on sent comme un souffle cornélien ; *le Conseiller rapporteur* (1841), comédie étincelante d'esprit, heureux pastiche de Lesage ; enfin un livret d'opéra, *Charles VI* (1843), qu'il écrivit en collaboration avec son frère Germain, et sur lequel Halévy a composé une de ses meilleures partitions. Casimir Delavigne s'éteignit le 11 décembre 1843, laissant quelques poèmes inédits, réunis depuis sous le titre de *Derniers chants*, et un peu plus d'un acte d'une tragédie originale, *Mélusine*.

PARTHÉNOPE[1] ET L'ÉTRANGÈRE.

« O femme, que veux-tu? — Parthénope, un asile.
— Quel est ton crime ? — Aucun. — Qu'as-tu fait ? — Des ingrats.
— Quels sont tes ennemis? — Ceux qu'affranchit mon bras.
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
— Comment dois-tu payer mon hospitalité?
— Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
— Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité?
— Des rois. — Quand viendront-ils? — Demain. — De quel côté?
— De tous... Eh bien ! pour moi tes portes s'ouvrent-elles?
— Entre : quel est ton nom? — Je suis la Liberté[2] ! »

Recevez-la, remparts antiques
Par elle autrefois habités,
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques ;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortège à ses côtés.

1. Ancien nom de Naples.
2. Naples s'était soulevée à l'appel de la Liberté, et avait essayé d'un parlement; mais l'Autriche menaçante s'avança ; les Napolitains ne surent pas mourir comme Léonidas, et trente jours plus tard le poète nous les montre s'enivrant avec les Autrichiens vainqueurs, au pied du laurier de Virgile (1821). La fin de cette pièce rappelle heureusement le laconisme saisissant du début; la Liberté quitte Parthénope :

« Tu m'as trahie ; adieu, dit-elle.
Je pars. — Quand ? pour toujours ? — On m'attend. — Dans quel lieu
— En Grèce. — On y suivra tes traces fugitives.
— J'aurai des défenseurs. — Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre. — Oui, mais on meurt. Adieu »

Beau ciel napolitain, rayonne d'allégresse ;
O terre, enfante des soldats ;
Et vous, peuples, chantez ; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.
(*Poésies*, *Messéniennes*, livre II, Firmin Didot et Cie, éditeurs.)

LES LIMBES [1].

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore,
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore [2] !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant [3],

1. « Pierre Chrysologue (archevêque de Ravenne), au cinquième siècle, imagina les limbes, espèce d'enfer mitigé, et proprement bord d'enfer, où vont les petits enfants morts sans baptême. » (Voltaire, *Dictionn. phil.*, Baptême.)

2. La Fontaine, imitant avec bonheur Ovide (*Am.*, I, v. 5), avait déjà dit dans la jolie fable des *Lapins* :

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

3. Rapprochons ces élégants vers descriptifs que le poète avait placés dans l'exposition de sa *Mélusine*, restée inachevée :

L'ouragan s'est calmé ;
Le lac dans sa torpeur retombe inanimé ;
Comme pour obéir, l'éclair meurt, et l'orage
S'enfuit silencieux dans les flancs du nuage.

Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !

Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes [1].....

(*Poésies, Derniers chants, Un Miracle*, II, Firmin Didot et Cie, éditeurs.)

DÉDICACE DE *LA POPULARITÉ*.

A MON FILS.

Cher espoir de deux cœurs, comme leur doux tourment,
A toi cette œuvre au théâtre applaudie !
Ces vers qu'à peine, ami, tu liras couramment,
Ta mère veut que je te les dédie.

Lorsqu'au lever du jour la blanche épine en pleurs
Aux pommiers blancs refleurit enlacée,
Que la Saint-Adjutor [2], toute blanche de fleurs,
Rit au vallon comme une fiancée ;

J'y rêvais, à ces vers, sur l'herbe où nous tremblons
Pour un faux pas fait par toi quand tu joues,
Où tu viens méchamment tendre tes cheveux blonds
A nos baisers qui cherchaient tes deux joues.

1. On appréciera mieux l'heureuse harmonie de ce rythme et le charme délicat de cette pièce, si on la compare avec la description que Soumet a donnée des limbes dans sa *Divine Epopée* :

Sous les arbres de nard, d'aloès et de baume,
Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit
Au doux lait virginal dont le flot le nourrit,
Un enfant chaque fleur de la sainte corbeille,
Chaque étoile un enfant, un enfant chaque abeille.
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants ;
L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants,
Plus beaux que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieu d'oiseaux,
Quand le zéphyr d'Eden balance leurs berceaux,
Et que leur tête blonde, et charmante, et sereine,
Se tourne avec orgueil du côté de la reine (*la Vierge*).

2. Fête du hameau de la Madeleine, au mois d'avril. Casimir Delavigne aimait beaucoup sa propriété de Normandie ; et, quand il dut la vendre, il lui adressa un touchant *Adieu* (*Derniers chants*), qui se terminait par ces jolis vers :

Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux et nous l'étions tant

Maintes fois ce long mot, la popularité,
Mes yeux t'ont vu l'épeler dans l'histoire,
Et grâce au doigt charmant sur la ligne arrêté,
Grâce à ta mère, en sortir avec gloire.

Triomphant je riais ; elle, riait aussi.
Tu lisais, toi, ce mot sans le comprendre :
Jeux, bruits, folâtres soins t'en ôtent le souci,
Et de longtemps tu ne le voudras prendre.

Mieux te plaît, n'est-ce pas, glisser à ton réveil
Tes doigts furtifs sous les feuilles humides
Où le fraisier des bois cache un fruit moins vermeil
Que l'incarnat de tes lèvres avides ;

Mieux te plaît, cher démon, quand des papillons bleus,
Nacrés, dorés, l'essaim brillant t'appelle,
Sur les roses de mai te jouer avec eux
Dans les rayons où leur vol étincelle ;

Mieux encor, sur tes pas traîner en souverain
L'énorme chien, qui, la tête pendante,
Souffre, géant soumis, que ta petite main
Insulte aux crocs de sa gueule béante.

Esclave aussi terrible et plus souvent flatté,
Le peuple est doux aux maîtres qu'il tolère,
Et ce qu'on nomme, enfant, la popularité,
C'est son amour qu'un rien change en colère ;

Amour plus fugitif que n'est la goutte d'eau,
Ta gloire, à toi, quand ton souffle en colore
Le globe qui, tremblant au bout du chalumeau,
Te semble un monde, éclate et s'évapore ;

Amour dont cependant tu dois peut-être un jour
Poursuivre aussi la faveur passagère ;
Et, ce jour-là venu, bien verras à ton tour
Qu'il n'est trompeur, cet écrit de ton père.

A l'heure de l'épreuve, ô mon fils, puisses-tu,
Le relisant d'une voix attendrie,
D'un saint tressaillement frémir pour la vertu,
D'un pur amour au nom de la patrie !

Puisses-tu !.... Mais va, cours : sur ton front soucieux
Je vois passer une ride légère,
Et, las de ton repos, en ouvrant de grands yeux,
Tu sembles dire : « Est-ce fini, ma mère ? »

Cours, jette aux vents l'ennui ; sois fier, en me quittant,
De ressaisir ta jeune indépendance.
Ces vers écrits pour toi valent-ils un instant
Que je vole, mon fils, à tes beaux jours d'enfance ?

Jours printaniers, jours frais, les plus aimés des jours,
Dont les vieillards en pleurant se souviennent,
Qu'à peine on a sentis, qu'on regrette toujours,
Et qui, passés, jamais plus ne reviennent.

(*Théâtre*, III, Firmin Didot et Cie, éditeurs.)

IL Y A ENCORE DES SUJETS DE COMÉDIE [1].

Le ridicule manque ! Ah ! qu'il naisse un Molière :
Notre âge à son génie offre une ample matière.
Tout change ; reproduits sous mille aspects divers,
Nos travers chaque jour enfantent des travers.
Vous voulez enchaîner le démon qui m'inspire :
Soit, mais de la raison rétablissez l'empire,
Réformez les abus, ne peuplez nos salons
Que de sages sans morgue, et non pas de Catons [2] ;
Corrigez, s'il se peut, ce noble atrabilaire [3],
Pour qui l'honneur n'est rien s'il n'est héréditaire ;
D'un pouvoir qu'ils servaient ces détracteurs outrés,
Encor meurtris des fers dont ils se sont parés ;
Ramenez au bon sens la mère de famille
Qui gouverne l'État et néglige sa fille.
Estimons l'étranger sans rire à nos dépens [4] ;
Aimons les nouveautés en novateurs prudents ;
Que le littérateur se tienne dans sa sphère :
Qu'il vise à l'Institut, et non au ministère ;

1. Granville essaye de détourner un jeune auteur dramatique de la voie où il s'est engagé : il n'y a plus, lui dit-il, de sujets de comédie ; il n'y a plus de travers ; la comédie a fait justice de l'hypocrite, du menteur, du glorieux. Le jeune homme riposte avec énergie.

2. On appelait *Catons*, et c'est Plutarque qui nous l'apprend dans sa vie de *Caton d'Utique* (chap. xxiv), ceux qui, vicieux et déréglés dans leur conduite, étaient pleins d'austérité et de morgue dans leurs discours.

3. Toujours de mauvaise humeur.

4. Ce vers pourrait presque aussi bien s'appliquer à notre société qu'à celle de 1820, comme d'ailleurs plusieurs autres vers de ce morceau.

Confondez les partis, et qu'il n'en reste qu'un,
Non le vôtre ou le mien, celui du bien commun[1].
Alors fronder nos mœurs n'est plus qu'un vain délire ;
A chanter nos vertus je consacre ma lyre ;
Heureux si je fais dire à la postérité
Qu'en vantant mon pays, je ne l'ai point flatté !
(*Les Comédiens*, III, XI, *Théâtre*, I, Firmin Didot et Cie, édit.)

UN DÉFI [2].

BEN-SAÏD, RODRIGUE.

RODRIGUE.

Demeure.

BEN-SAÏD.

Que veux-tu?

RODRIGUE.

Savoir par ta réponse
Si j'ai droit sur tes jours.

BEN-SAÏD.

Toi, jeune homme!

RODRIGUE.

Prononce :

1. Bien que ce couplet présente quelques vers heureux, on comprendra mieux la distance qui sépare Casimir Delavigne de Molière, un écrivain de talent d'un écrivain de génie, en relisant le morceau suivant, tiré de l'*Impromptu de Versailles* (III) : « Crois-tu que ton Molière est épuisé maintenant et qu'il ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière ? Eh ! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez ; et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, et vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droite et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié? — Monsieur, votre très humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah ! monsieur, je ne vous voyais pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. Très humble valet. — Va, va marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. »

2. Le Maure Ben-Saïd a tué dans la mêlée Fernand, le frère du jeune

Tu le peux en deux mots.

BEN-SAÏD.

Ne retiens point mes pas.

RODRIGUE.

Ou tu vas me répondre, ou tu ne l'oses pas.

BEN-SAÏD.

Parle donc; j'ose tout.

RODRIGUE.

Que Ben-Saïd m'explique
D'où vient qu'un mécréant porte cette relique[1] ?

BEN-SAÏD.

Parce qu'il n'y croit pas, et prouve, en la portant,
Ce que peut le Sauveur en qui vous croyez tant !

RODRIGUE.

Ce Sauveur, qui te tient sous sa main vengeresse,
Pour signaler sa force a choisi ma faiblesse.

BEN-SAÏD.

Quel bras as-tu vaincu?

RODRIGUE.

Je n'en redoute aucun.

BEN-SAÏD.

Ton nom?

RODRIGUE.

Je n'en ai pas; mais tu vas m'en faire un.

BEN-SAÏD.

Tes griefs ?

RODRIGUE.

Cette chaîne, est-ce toi qui l'as prise?

BEN-SAÏD.

J'en suis fier.

RODRIGUE.

Où, comment, sur qui l'as-tu conquise?

BEN-SAID.

Où, jeune homme, comment et sur qui?

RODRIGUE.

Réponds-moi.

BEN-SAÏD.

Ici près, par le fer, sur plus vaillant que toi.

Rodrigue, et refuse de rendre le corps du chrétien, qu'il a juré d'abandonner aux oiseaux de proie. Il entre en scène, portant au cou la chaîne de fer que Rodrigue avait donnée à Fernand en faisant vœu, pour obtenir du ciel la guérison de son frère, de se consacrer au Seigneur et de s'enfermer dans un cloître. A la vue de cette chaîne, le novice n'a plus qu'une idée : venger son frère.

1. La chaîne.

RODRIGUE.

Eh bien ! je veux la rendre à qui tu l'as ravie,
Et l'aurai par le fer, païen, avec ta vie !

BEN-SAÏD.

Prends garde : car ta main semblait en approcher,
Et ce serait, chrétien, mourir que d'y toucher !

RODRIGUE.

Mourir?

BEN-SAÏD.

Ne force pas ce glaive à t'en convaincre.

RODRIGUE.

Je te l'arrache donc pour montrer que c'est vaincre !

BEN-SAÏD.

Qu'as-tu fait?

RODRIGUE.

Reprends-la ; maintenant c'est mon bien,
Et ce sang que je baise, il demande le tien ;
Il l'exige.

BEN-SAÏD.

Où veux-tu tomber sous ma colère?

RODRIGUE.

Choisis : tout lieu m'est bon si j'y venge mon frère.

BEN-SAÏD.

Ton frère !

RODRIGUE.

Il nous attend pour te voir abattu.

BEN-SAÏD.

Mais les lois du combat, malheureux, les sais-tu?

RODRIGUE.

Qu'importe? c'est à toi qu'elles seront funestes.

BEN-SAÏD.

Du Fernand qui t'est cher je te rendrai les restes.....

RODRIGUE.

Sur l'heure !

BEN-SAÏD.

Ou sans tombeau je laisserai les tiens.

RODRIGUE.

J'accepte.

BEN-SAÏD.

Viens.

RODRIGUE.

Marchons.

BEN-SAÏD, montrant Rodrigue.

De leurs lambeaux chrétiens

Aigles que je nourris, voilà votre pâture!

RODRIGUE.

Ton cadavre, mon frère, aura la sépulture[1] !

(*La Fille du Cid*, II, XI, *Théâtre*, III, Firmin Didot et C^ie^, édit.)

LE SECRÉTAIRE D'UN AVOCAT.

LABRANCHE, CRISPIN.

LABRANCHE.

Je suis le secrétaire d'un avocat... Le droit, Crispin! sais-tu bien ce que c'est, que le droit? C'est la plus belle découverte que les hommes aient faite contre l'équité. Les lois tiennent de la nature des avocats, vois-tu bien, mon garçon: elles disent le pour ou le contre quand on veut; le grand point...

CRISPIN.

On dirait que tu plaides.

LABRANCHE.

Le grand point n'est donc pas qu'on les ait de son côté, mais qu'on les y mette; voilà le triomphe du droit! Aussi, il faut voir mon maître nager en pleine eau à l'audience, le bonnet sur l'oreille, les mains au plafond, poussant un argument, deux, trois! Tu crois, peut-être, qu'il s'arrête lorsqu'il ne sait plus que dire? Jamais, Crispin! c'est là qu'il est beau : les paroles pleuvent en attendant que les pensées viennent. Les hommes vulgaires parlent pour dire leur pensée, et les avocats pour l'attendre; mais quand il leur arrive une raison, par hasard, ils s'y accrochent, ils s'y cramponnent, ils ne la lâchent plus qu'ils n'en aient fait ce que nous appelons un moyen victorieux. Je défierais bien à la vérité de tenir là contre. Ah! la merveilleuse science que le droit, et la belle chose que la parole[2]!

CRISPIN.

Dieu me pardonne! Tu as l'air d'estimer ton maître.

LABRANCHE.

Je l'admire. Tu sais m'apprécier; tu me crois capable de quelque chose?

1. Cette scène renferme des beautés de premier ordre; mais elle a le tort de rappeler la fameuse provocation du *Cid*, avec laquelle, malgré quelques vers admirables, elle ne peut supporter la comparaison. Delavigne est vaincu par Corneille dans la lutte qu'il a eu la témérité d'engager avec lui; mais il faut reconnaître que rarement défaite a été plus honorable pour le vaincu.

2. La conclusion de Labranche est si forte qu'il s'écriera à la fin de la scène : « Retiens bien ceci, Crispin : le règne des avocats arrivera avant la fin du monde. »

CRISPIN.

Je te crois capable de tout [1], Labranche.

LABRANCHE.

Eh bien! mon maître a plus d'esprit que moi. Quand il se l'est mis dans la tête, il n'y a pas de bêtise qu'il ne puisse faire dire à une loi pour l'honneur de son éloquence, mon maître!

CRISPIN.

Peste!... c'est un homme furieusement utile à la société.

(*Le Conseiller rapporteur* [2], I, II, *Théâtre*, III, Firmin Didot et Cie, éditeurs.)

PONSARD

(1814-1867)

François Ponsard naquit à Vienne, dans l'Isère; fils d'un avoué, il fit naturellement son droit; mais, attiré vers la poésie, il se mit à traduire le *Manfred* de Byron (1837). A cette époque, il se produisait, grâce à Rachel, une sorte de renaissance de la tragédie classique; le jeune Ponsard écrivit une tragédie, *Lucrèce*, qui, tout en faisant des concessions à l'école romantique et en supprimant l'unité de lieu, était cependant un retour vers la tragédie simple, sévère et sensée, de Corneille et de Racine. Tandis que le public traitait froidement *les Burgraves* de Victor Hugo, qui sont peut-être cependant sa meilleure œuvre dramatique, *Lucrèce*, représentée à l'Odéon le 22 avril 1843, alla aux nues et fut couronnée par l'Académie. Sage dans le succès, Ponsard revint à Vienne, et, dans le silence du cabinet, prépara une nouvelle œuvre, une tragédie moderne, ne songeant aucunement à anéantir l'école romantique, mais voulant plutôt

1. La phrase est à double sens bien entendu.
2. Cette jolie comédie s'ouvre d'une façon bien piquante :

CORNIQUET, *saluant Crispin.*

« Le palais de justice, monsieur?

CRISPIN, *lui rendant son salut.*

Monsieur, la Justice n'a point de palais à Vire; vous voulez dire la maison où l'on juge?

CORNIQUET.

Le tribunal.

CRISPIN.

Tenez, monsieur, suivez la première personne que vous allez voir; je connais la population; vous avez toutes les chances du monde pour que ce soit un plaideur, qui vous y conduira.

CORNIQUET, *le saluant de nouveau.*

Grand merci du renseignement.

CRISPIN, *le saluant à son tour.*

Il est exact. »

faire alliance avec elle : *Agnès de Méranie* (1846) n'obtint pas tous les applaudissements qu'elle méritait, pas plus que *Charlotte Corday* (1850). Peu après Ponsard donna à Rachel l'occasion de montrer son talent sous un nouveau jour dans la jolie petite comédie d'*Horace et Lydie*, où il a su faire parler d'une façon digne de lui le plus délicat des poètes. En 1852 parut le poème d'*Homère ;* la tragédie d'*Ulysse*, avec prologue, épilogue et chœurs, fut mal accueillie à la première représentation par un public trop peu familiarisé avec les mœurs antiques. Abordant la comédie satirique, Ponsard retrouva le succès de *Lucrèce* avec une belle comédie : *l'Honneur et l'Argent* (1853), dont il donna en quelque sorte une seconde édition affaiblie sous ce titre : *la Bourse*, en 1856. *Ce qui plaît aux femmes*, ouvrage bizarre, en prose et en vers, où la satire était encadrée dans une féerie, ne réussit guère en 1860. Ponsard, déjà malade, ne se découragea pas, et mit à la scène une étude du Directoire, *le Lion amoureux* (1866), qui fut justement applaudie. Il eut, avant de s'éteindre, une nouvelle joie, celle de voir la censure autoriser la représentation de son dernier drame, *Galilée*, magnifique plaidoyer en faveur de la liberté de la science, dont un beau monologue est et restera classique. Ponsard faisait partie de l'Académie française depuis 1855

LA MATRONE ROMAINE.

(Au lever du rideau, Lucrèce, une quenouille à la main, est assise près d'une table placée entre elle et sa nourrice. Plusieurs esclaves, groupées autour de Lucrèce, sont occupées de divers travaux. Une lampe sur la table.)

LUCRÈCE, à une des esclaves.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard.
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart,
Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

Laodice se lève et va chercher de l'huile qu'elle verse dans la lampe.

LA NOURRICE.

Lucrèce, écoutez-moi ; car vous n'oubliez pas
Que je vous ai longtemps portée entre mes bras :
Votre mère mourut quand vous veniez de naître ;
Je vous donnai mon lait sur l'ordre de mon maître ;
Je ne vous quittai plus ; je bénis le destin,
Lorsqu'il vous fit entrer au lit de Collatin.
C'est pourquoi laissez-moi parler. — Que vos esclaves
Filent pour votre époux les amples laticlaves [1].

1. Le laticlave, ou tunique garnie d'une large bande de pourpre, était porté par les sénateurs.

Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau
De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.
Mais vous, ma chère enfant, suspendez votre tâche ;
Vous la reprendrez mieux après quelque relâche.
Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez ?
Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles ?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles ;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaieté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE.

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi ;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande ;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande.
Moi, je commande ici, comme lui dans son camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu que choisit la mère de famille[1],
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,
Et rende grâce aux Dieux de trouver, sur le seuil,
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.
— Laisse à d'autres que nous les concerts et la danse.
Ton langage, nourrice, a manqué de prudence[2].
La maison d'une épouse est un temple sacré
Où même le soupçon ne soit jamais entré,
Et son époux absent est une loi plus forte
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.....

LA NOURRICE.

Eh bien, soit. Prolongez cette retraite austère,
Défendez aux plaisirs votre seuil solitaire :
Mais, cessant d'ajouter la fatigue aux ennuis,
Que le travail au moins n'abrège pas vos nuits.
Le sommeil entretient la beauté du visage ;
L'insomnie, au contraire, y marque son passage.

1. Pris dans le sens latin : maîtresse de maison ; car Lucrèce n'est pas mère.
2. Sens latin : sagesse.

Gardez que votre époux, de son premier regard,
Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

LUCRÈCE.

Tu me presses en vain; je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle, et fila de la laine. »
Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
Aussi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté;
Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
Et, si je dois choisir injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.
— C'est assez: le temps passe à tenir ce propos;
Quand la langue se meut, la main reste en repos.
Poursuivons notre tâche. — Allons!
(*Œuvres complètes*, t. I, *Lucrèce*, I, I, Calmann Lévy, éditeur.)

UNE ÉLÉGANTE A ROME.

FULVIE.

..... Eh quoi! Sextus, ne me disiez-vous pas
Qu'un travail domestique est pour vous plein d'appas,
Et le bruit des fuseaux n'a-t-il pas tant de charmes
Qu'il vous fait oublier ici le bruit des armes?
Certes, votre Lucrèce a le cœur haut placé
Au niveau d'une esclave il se trouve haussé;
Et, comme elle est savante à tenir la quenouille,
Devant un tel mérite il faut qu'on s'agenouille.
— Pourtant, je me souviens d'avoir vu quelque part
Une vieille suivante, habile dans cet art,
Qui, mise à la besogne, eût pu se montrer digne
De disputer à l'autre une victoire insigne.

SEXTUS.

Sans doute, il convient mieux, et le lustre[1] est plus grand,
D'avoir sa porte ouverte à tout premier entrant,
De savoir discerner le plus fort à la lutte,
Le danseur le plus souple, et la meilleure flûte.

[1] L'éclat, la renommée

D'être la plus adroite au jeu de l'osselet[1],
De se blanchir le teint par l'usage du lait,
Afin d'entendre dire à la foule empressée
Qu'auprès l'ivoire est pâle et la neige effacée,
De sourire à propos à tout ce qui se dit,
Le corps demi-couché sur les coussins d'un lit,
Appelant le zéphyr par les plumes mouvantes
Qu'autour de leur maîtresse agitent les servantes,
Et les cheveux livrés aux porteuses de fleurs,
Instruites dans le soin d'assortir les couleurs ;
— Et je n'en connais point, en ce genre de gloire,
Qui vous puisse, Tullie, enlever la victoire.

(*Ibid.*, II, III, Calmann Lévy, éditeur.)

PUISSANCE DU PAPE.

LE LÉGAT[2].

Vanités et néant! — Voilà donc ce palais
Où les prospérités s'endormaient dans leur paix,
Où l'orgueilleux monarque et la femme étrangère,
Échangeant des plaisirs la coupe mensongère,
Ne se souvenaient pas qu'un plaisir défendu
Échappe au convié, comme un vin répandu!
Dieu renverse l'espoir sur qui l'homme se fonde,
Et n'épargne pas ceux qui gouvernent le monde;
Il les trompe, et les perd dans de mauvais chemins,
Montrant que la sagesse est toute dans ses mains;
Puis il frappe; et les rois descendent de leur gloire.
Tout instrument est bon, à l'heure expiatoire :
C'est un moine inconnu, qui, surgi par hasard,
Grave le triple arrêt aux murs de Balthazar[3];
C'est moi qui suis la main de ce bras formidable
Qui s'allonge d'en haut sur le front du coupable.

1. Sorte de jeu, pour lequel on se sert de petits os tirés de la jointure du gigot; les dames romaines l'avaient emprunté aux Athéniens. Voir Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, XX, et Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIII. On se servait des osselets comme de dés, et on les employait aussi à un jeu d'adresse : « Le joueur, dit Dezobry, en prend cinq, les lance en l'air, et tâche à les recevoir sur le dos de la main. Presque toujours plusieurs tombent à côté. Alors il rejette en l'air ceux recueillis sur la main, ramasse très vivement les autres, et, avec non moins de célérité, tend cette même main à ceux qui sont en train de retomber. L'adresse est qu'aucun ne lui échappe. »

2. Le légat vient lancer l'anathème sur Philippe-Auguste, qui a épousé Agnès de Méranie après avoir répudié la reine Ingelberge.

3. Dernier roi de Babylone. On sait que trois mots, écrits en caractères de feu, parurent sur la muraille pendant un festin qu'il donnait, et lui annoncèrent sa ruine prochaine.

— Salut! royal palais foudroyé! — Ton aspect
Retient [1] une grandeur qui me force au respect;
Ta désolation, elle-même, est auguste;
Et moi, l'exécuteur d'un jugement trop juste,
Ému du châtiment où [2] j'ai participé,
Je te salue encore, après t'avoir frappé.

(Une pause.)

Puissance de l'Église! A cette époque même
Où le droit de l'épée est la raison suprême,
Un homme seul, armé du seul glaive des lois,
Parmi leurs légions, peut triompher des rois!
O miracle inouï, que dans la turbulence,
Quand le pontife parle, il se fasse un silence;
Qu'en ce débordement que l'on voit aujourd'hui,
Les flots des passions reculent devant lui!
— Parfois les royautés s'indignent de l'entrave:
On menace le pape, on l'insulte, on le brave [3];
Mais le pontife saint, fort de la vérité,
Dans les rébellions marche vers l'unité.
Il sait que de lui seul dépend le sort du monde,
Et que l'œuvre des rois sans lui n'est pas féconde.

(*Œuvres complètes*, t. I, *Agnès de Méranie*, III, 1, Calmann Lévy, éditeur.)

MARAT [4].

Un visage livide et crispé par la fièvre,
Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre,
Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour,
Un cercle maladif qui creuse leur contour,
Un regard effronté qui provoque et défie
L'horreur des gens de bien, dont il se glorifie,
Le pas brusque et coupé du pâle scélérat,
Tel on se peint le meurtre, — et tel on voit Marat....
Tantôt il cherche l'ombre, et tantôt la lumière,
Selon qu'il faut combattre, ou qu'il faut égorger,
Présent pour le massacre, absent pour le danger.

1. Conserve.
2. *Où* pour *auquel*, tournure très fréquente au dix-septième siècle.
3. Entre ce vers et le suivant on lisait dans les premières éditions d'*Agnès de Méranie* quatre vers, qui ne se trouvent plus dans la grande édition des *Œuvres complètes* de Ponsard.
4. Né en 1744, J.-P. Marat pratiqua d'abord la médecine; en 1789 il acquit une grande popularité par la publication de journaux anarchistes. Envoyé à la Convention, il fut un des plus sanguinaires parmi les démagogues; on sait comment Charlotte Corday l'assassina dans sa baignoire le 13 juillet 1793.

— Dans les jours hasardeux où paraissent les braves,
Lui, tremblant, effaré, se cache dans les caves.
Les caves d'un boucher et celles d'un couvent
Pendant des mois entiers l'ont enterré vivant.
Là, seul avec lui-même, aux lueurs d'une lampe,
Devant l'encre homicide où sa plume se trempe,
N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail,
Dix-huit heures, penché sur son affreux travail,
Il entasse au hasard les visions qu'enfante
Dans son cerveau fiévreux cette veille échauffante.
— Puis un journal paraît, qu'on lit en frémissant,
Qui sort de dessous terre, et demande du sang.....
Mais, le combat fini, c'est alors qu'il se montre;
C'est l'heure de la proie. Alors, si l'on rencontre
Un homme, les bras nus, le bonnet rouge au front,
Sabres et pistolets pendus au ceinturon,
Si cet homme applaudit, pendant que l'on égorge
Les malheureux vaincus dont la prison regorge,
S'il excite au travail les assassins lassés,
Qui laissaient choir enfin leurs couteaux émoussés,
Si, tous les prisonniers hachés membre par membre,
Il serre dans ses bras les héros de septembre [1],
C'est Marat. — Quand le peuple, à qui manque le pain,
Écoute aveuglément les conseils de la faim,
Celui qui, dégradant les misères publiques,
Pousse la multitude à piller les boutiques,
Celui qui veut montrer, comme un épouvantail,
Quelques marchands de blé pendus à leur portail,
C'est Marat. — Quelquefois la tribune est souillée
Par un homme en casquette, en veste débraillée,
Qui se croise les bras, et, d'un air outrageux,
Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux :
Écoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue. »
C'est Marat, c'est Marat [2]!

(*Œuvres complètes*, t. I, *Charlotte Corday*, III, 1, Calmann Lévy, éditeur.)

1. Du 2 au 6 septembre 1792, le comité de surveillance, dont Marat était membre, donna l'ordre d'égorger les prisonniers; près de 1,000 victimes périrent à Paris; c'est alors que la tête de la princesse de Lamballe fut présentée à la reine, au bout d'une pique, sous les fenêtres de la prison du Temple.

2. Allusion à la séance de la Convention du 25 septembre 1792. On retrouvera dans le récit de Michelet quelques-uns des détails qui frappent dans le portrait de Ponsard : « Sa seule présence à la tribune souleva tout le monde;

LA VERTU A BESOIN D'ÊTRE ÉPROUVÉE.

Tu crois en ta vertu, mais, pour avoir ce droit,
As-tu jamais souffert de la faim et du froid ?
Sais-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille,
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille ?
A ton chevet fiévreux as-tu vu, comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis, mettant sous tes yeux ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie ?
Ah ! ces rapprochements et ces comparaisons
Déposent dans les cœurs de rapides poisons ;
Celui-là qui résiste à leur œuvre malsaine
Peut vanter sans orgueil sa probité certaine ;
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu [1].

(*L'Honneur et l'Argent*, I, II, Calmann Lévy, éditeur.)

MONOLOGUE DE GALILÉE [2].

GALILÉE, seul, dans son cabinet, à Florence.

Non, les temps ne sont plus où, reine solitaire,
Sur son trône immobile on asseyait la terre ;
Non, le rapide char, portant l'astre du jour,
De l'aurore au couchant ne décrit plus son tour ;
Le firmament [3] n'est plus la voûte cristalline
Qui, comme un plafond bleu, de lustres s'illumine ;
Ce n'est plus pour nous seuls que Dieu fit l'univers ;
Mais, loin de nous tenir abaissés, soyons fiers !
Car, si nous abdiquons une royauté fausse,
Jusqu'au règne du vrai la science nous hausse ;
Plus le corps s'amoindrit, plus l'esprit devient grand ;

elle en paraissait *souillée*... « A bas ! à bas ! » criait-on. Lui, sans se déconcerter : « J'ai dans cette assemblée un grand nombre d'ennemis... » — « Tous ! tous ! » s'écria l'assemblée, en se levant presque entière. Cela même ne l'émut pas. *Lançant outrage pour outrage :* « Je vous rappelle à la pudeur. » Après avoir... naïvement fait comprendre, dans sa vanité incroyable, qu'il voulait *un dictateur et pour dictateur Marat*, l'étrange candidat, *se recommandant à l'admiration des tribunes, montra sa casquette crasseuse, ouvrit ses sales vêtements :* « M'accuserez-vous d'ambition ? Voyez-moi et jugez-moi. »

1. La Pauline de Corneille avait déjà dit *Polyeucte*, I, III) :

Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

2. Voir notre extrait de Laplace et les notes qui l'accompagnent.

3. Dans l'ancienne astronomie, le firmament était le huitième ciel, une sorte de plafond de cristal, auquel les étoiles étaient attachées.

Notre noblesse croît où décroît notre rang ;
Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature,
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme aux jours d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe,
Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que par la pensée il conquiert aujourd'hui.
Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées,
Houle[1] ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du soleil,
Autour de toi se meut, ô fécond incendie,
La Terre, notre mère, à peine refroidie[2],
Et, refroidis comme elle et comme elle habités,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés,
Dans tes proches splendeurs Mercure qui se baigne[3],
Et Saturne en exil aux confins de ton règne,
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther[4]
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.
Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères[5],
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh ! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés ;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,

1. On appelle proprement *houle* le mouvement d'ondulation que conservent les flots après une tempête.
2. Voir les *Époques de la Nature* de Buffon.
3. Mercure est de toutes les planètes la plus rapprochée du Soleil.
4. Les régions supérieures de l'atmosphère.
5. Les soleils vomissent des flammes, comme un volcan en éruption

Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une étincelle.
Montons, montons encor. D'autres cieux fécondés
Sont, par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
Franchissant notre azur, mon hardi télescope
De notre amas stellaire a percé l'enveloppe;
Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils,
J'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils;
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres,
Il est, — je les ai vus, — des nuages laiteux[1],
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux
Qu'un ver luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueur pour les éclipser toutes.
La lentille[2], abordant ces archipels lointains,
Résout leur blancheur vague en mille astres distincts[3],
Puis entrevoit encore, ascension sans borne!
D'autres fourmillements dans l'immensité morne.
Et quand, le télescope étant vaincu, mon œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil,
Au regard impuissant succède la pensée,
Qui, d'espace en espace éperdûment lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux
Que prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.
Et partout l'action, le mouvement et l'âme!
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités dont les hôtes pensants
Vivent comme je vis, sentent ce que je sens,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être!
Que c'est grand! que c'est beau! Dans quel culte profond
L'esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond!
Inépuisable Auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence!
Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement[4] ton nom partout béni!
Allez, persécuteurs! Lancez vos anathèmes!
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.

1. Les *nébuleuses* et la *voie lactée*.
2. Le verre du télescope, qui est taillé en forme de lentille.
3. « Voie lactée, blancheur irrégulière qui entoure le ciel en forme de ceinture, et qui, avec de forts télescopes, *se résout* presque partout en un nombre infini de petites étoiles. » (*Dictionnaire* de Littré.)
4. Mot employé par Saint-Simon, et qui n'avait pas été, croyons-nous, repris depuis.

Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate ;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate :
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

(*Galilée*, II, 1, Calmann Lévy, éditeur.)

MILLEVOYE

(1782-1816)

Charles-Hubert Millevoye naquit à Abbeville, fit ses études à Paris, entra chez un procureur, puis chez un libraire, et acquit enfin une modeste indépendance grâce à six succès académiques, remportés de 1801 à 1812. Il mourut près d'Abbeville, d'une maladie de langueur, laissant une œuvre durable : *la Chute des feuilles*, et quelques pièces ou petits poèmes qu'on lit encore avec plaisir, comme *le Poète mourant*, *la Feuille du Chêne*, *l'Amour maternel*, *Emma et Eginhard*. Ses tragédies, *Antigone*, *Saül*, *Ugolin*, n'ont pas été et ne pouvaient être représentées. Ses trois poèmes héroïques, *Charlemagne à Pavie*, *Alfred* et *la Peste de Marseille*, sont aussi oubliés que les six poèmes couronnés par l'Académie. On a retenu quelques vers de sa traduction du poème biblique de *la Sulamite*.

LA FEUILLE DU CHÊNE.

BALLADE.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois.
(O mes amis, que Dieu vous garde un père !
Le mien n'est plus !) — De la terre étrangère
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine ;

Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre ;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur. »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu:
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage
Il oublia le chêne et son feuillage ;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit ; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne ;
Sur le laitage elle tombe... O terreur !
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille, et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne :
Devant le juge en tumulte on l'entraîne;
Tout se révèle ; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur[1].

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

1. Cette ballade a peut-être été inspirée par la légende célèbre qui raconte comment furent découverts les assassins du poète Ibycus de Rhégium (vie siècle av. J.-C.) : « Il fut assassiné par des brigands sur une grande route et, avant de mourir, il invoqua le témoignage d'une troupe de grues qui passait dans les airs. Quelque temps après, sur la place publique de Corinthe, un des assassins, voyant passer des grues, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Voilà les témoins d'Ibycus. » Ces paroles furent recueillies, dénoncées aux magistrats ; les coupables arrêtés et confondus furent livrés au supplice. » (M. Deltour. *Hist. de la litt. gr.*, liv. II, chap. IV.)

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans [1].
« Bois, que j'aime, adieu !.... je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure [2],
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès [3] t'environne :
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie [4],
Avant les pampres du coteau. —
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans [5] :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin :
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit

1. C'est lui-même que Millevoye met en scène dans cette touchante élégie.
2. C'est à Épidaure que le dieu de la médecine, Esculape, avait son temple. Millevoye veut dire que les médecins l'ont condamné.
3. Le cyprès est l'arbre qu'on plante sur les tombeaux.
4. « Madame cependant a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. » (Bossuet *Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre*, 1re partie.)
5. L'*autan* est à proprement parler le vent du midi, dont les poètes font un vent violent et redoutable.

Mon ombre un instant consolée! »
Il dit, s'éloigne... et sans retour!...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée [1].

ARNAULT

(1766-1834)

Le premier ouvrage important d'Antoine Arnault est la tragédie de *Marius à Minturnes* (1791), dont la lecture offre bien peu d'intérêt. De 1792 à 1813, il donna encore dix œuvres dramatiques ; la meilleure est *Blanche et Montcassin ou les Vénitiens*. En 1797, Arnault fut nommé membre de l'Institut, puis chargé par Bonaparte d'organiser le gouvernement des îles Ioniennes. Créé, par la protection de Napoléon, en 1800,

1. Il est curieux de rapprocher de cette élégie classique de Millevoye une belle pièce de Louis Bouilhet (1824-1869), l'auteur de *Melænis* (1853), de *Madame de Montarcy* (1856) et de *la Conjuration d'Amboise* (1866); elle est intitulée *la Dernière Nuit :*

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit ;
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit.

Derrière moi, — si je tournais la tête,
Je le verrais, — un fantôme est placé,
Témoin fatal apparu dans ma fête,
Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse
Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
Comme un troupeau dont il fut le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi
Je sens déjà monter l'oubli du monde,
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

O la nuit froide ! ô la nuit douloureuse !
Ma main bondit sur mon sein palpitant ;
Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse ?
Quels sont ces coups sinistres qu'on entend ?

Qu'es-tu ? qu'es-tu ? Parle, ô monstre indomptable,
Qui te débats en mes flancs enfermé
Une voix dit, une voix lamentable :
« Je suis ton cœur, et n'ai jamais aimé ! »

Œuvres, dernières chansons, poésies posthumes, XXXV, Lemerre, éditeur.

chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur, il manifesta sa reconnaissance par des poèmes, qui le firent exclure de l'Institut et exiler en 1816. Il rentra en France trois ans après, et reprit en 1829 sa place à l'Académie française, dont il fut nommé secrétaire perpétuel en 1833. Avant et pendant son exil, il composa des *Fables* spirituelles, presque toujours épigrammatiques, qui sont, aux yeux de la postérité, son meilleur titre de gloire.

LA FEUILLE[1].

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne[2]
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

LE CHÊNE ET LE BUISSON.

Le vent s'élève, un gland tombe dans la poussière,
Un chêne en sort. — Un chêne ! Osez-vous appeler
Chêne cet avorton qu'un souffle fait trembler ?
Ce fétu, près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre ? — Et pourquoi non?
Je ne m'en dédis pas, docteur; cet avorton,
Ce fétu, c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos?
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots :

1. Les ennemis d'Arnault ont prétendu, sans preuve aucune, que cette délicieuse petite pièce avait été retrouvée parmi des papiers de La Fontaine par les descendants de madame de La Sablière.
2. Napoléon. C'est en partant pour l'exil qu'Arnault a composé ces vers.

« Quel brin d'herbe, en rampant, sous notre abri se range?
Quel germe inutile, égaré,
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange?
— Messieurs, leur répondait, sans discours superflus,
Le germe, au fond du cœur chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence.
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus. »
Le germe raisonnait fort juste:
Le temps, qui détruit tout, fait croître tout d'abord;
Par lui le faible devient fort;
Le petit, grand; le germe, arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier « qui, comme un champignon,
Né d'hier et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon. »
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse:
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre, comme on en voit tant,
Finit par être un arbre immense.
De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille dans son sein vient déposer son miel,
L'aigle vient établir son aire
Entre les mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre[1].
L'impétueux Eurus, l'Aquilon mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage;
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.

1. On sent ici l'imitation de La Fontaine (*Le Chêne et le Roseau*):

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Cybèle aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respecte le prince :
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buissons.
« L'orgueilleux ! disent-ils ; il ne se souvient guères
De notre ancienne égalité ;
Enflé de sa prospérité,
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères?
— Si nous naissons égaux, repart avec bonté
L'arbre de Jupiter, dans la même mesure
Nous ne végétons pas ; et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer ; ce n'est pas mon affaire ;
Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi [1]. »
(*Fables.*)

BÉRANGER

(1780-1857)

Le célèbre chansonnier naquit et passa ses premières année à Paris, dans la maison de son grand-père, un pauvre tailleur; puis il alla rejoindre une de ses tantes, aubergiste dan un faubourg de Péronne; elle le fit entrer chez un imprimeur où il apprit l'orthographe et la grammaire; à seize ans, il revint à Paris, où le rappelait son père, qui venait de fonder une maison de banque. Mais déjà la vocation poétique tourmentait le jeune Béranger, qui entreprit à la fois une comédie satirique, une idylle religieuse, un poème épique, des odes et des médita-

1. Ce qu'on peut reprocher à cette fable, c'est la prolixité ; ce défaut n'est pas le défaut ordinaire d'Arnault ; on pourra juger de sa manière par la fable suivante :

L'OURS, LE SANSONNET ET LE SINGE.

Naguère un Ours encor sauvage,
Ours sans esprit et sans usage,
Mais non pas sans ambition,
Disait à ses amis : « A la cour du lion
Apprenez-moi comment on entre. »
Le Singe dit : « C'est en sautant. »
Le Sansonnet : « C'est en chantant. »
— Ou bien, dit le Serpent, en marchant sur le ventre. »

tions. Entre temps, pour se distraire, il rimait des chansons, ne se doutant guère que ces refrains l'acheminaient vers l'immortalité. Soutenu dans sa misère d'abord par Lucien Bonaparte, puis par le poète Arnault, qui le fit entrer dans les bureaux de l'Université avec 1,000 francs d'appointements, Béranger composa toute une série de gaies et joyeuses chansons, qui le firent recevoir membre de la Société du Caveau en 1813. Deux ans après le poète publia son premier recueil de *Chansons morales et autres*, que ses chefs accueillirent fort mal ; aussi prit-il soin de quitter son bureau avant de faire paraître un second recueil en 1821 ; ce qui ne l'empêcha pas d'être traduit par le gouvernement en cour d'assises, et condamné à 500 fr. d'amende et à trois mois de prison. C'est que, dans ce recueil, à côté de chansons joyeuses, intimes ou patriotiques, se glissaient des chansons voltairiennes et des chansons politiques, dont le retentissement avait été grand et pouvait devenir un danger pour le gouvernement. Béranger explique lui-même les poursuites dont il fut l'objet, lorsque, dans la *Préface* de l'édition de 1833, il déclare qu'il y aurait injustice à porter sur ses « chansons un jugement où il ne serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. » Le pouvoir en tint compte, puisque c'est à Sainte-Pélagie que Béranger composa son troisième recueil. Les persécutions recommencèrent après la publication du quatrième. En 1828 Béranger fut condamné à 10,000 fr. d'amende, et entra, pour y rester neuf mois, dans la prison de la Force. Il se rallia au gouvernement de Juillet, mais sans rien accepter de lui, et en gardant son indépendance. En 1833, il fit paraître un dernier recueil de chansons; il commence à s'intéresser à la question sociale, et peint les souffrances des pauvres gens dans quelques chansons fameuses, comme *le Vieux Vagabond* et *Jacques*, ce drame poignant, si admiré par Sainte-Beuve. Après la révolution de 1848, le peuple reconnaissant donna au poète le mandat de député ; il s'empressa de décliner cet honneur, tout occupé alors de la composition d'une sorte de *romancero* napoléonien ; il avait le culte du héros dont il avait ravivé la légende par quelques chansons admirables, comme *le Vieux Sergent* et *les Souvenirs du peuple*. Mais il eut beau s'enfermer dans sa retraite, la France lui rendit après sa mort des honneurs dignes de lui et dignes d'elle ; ses funérailles furent faites aux frais de l'Etat, et il eut les mêmes obsèques qu'un maréchal de France. Il ne laissait que deux volumes d'œuvres posthumes, *Ma Biographie* et *Dernières chansons*. Sa correspondance a été réunie en quatre volumes (1859-1860).

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire [1]
Sous le chaume [2] bien longtemps.

1. De Napoléon Ier.
2. Dans les cabanes couvertes de chaume.

L'humble toit, dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.

— Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où, pour voir, je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise[1].
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.

— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège[2].
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père[3]!

1. C'est sous ce costume, à jamais fameux, que Napoléon avait été placé d'abord au sommet de la colonne Vendôme.
2. Le peuple avait remarqué en effet que toutes les fêtes impériales étaient favorisées par un soleil radieux, et, superstitieux, il voyait là quelque chose de plus qu'un heureux hasard.
3. Le fils de Napoléon et de Marie-Louise naquit à Paris le 20 mars 1811.

— Quel beau jour pour vous, grand mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers[1],
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne[2].
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: « Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre! »

— Il s'est assis là, grand mère!
Il s'est assis là!

« J'ai faim, » dit-il; et bien vite
Je sers piquette[3] et pain bis[4];
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: « Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France. »
Il part; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand mère?
Vous l'avez encor?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné[5],
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;

1. Pendant l'invasion de 1814.
2. Jamais Napoléon n'a été plus admirable que dans la campagne de France; du 10 février au 13 mars il livra quatorze batailles, pour défendre les approches de Paris contre trois armées ennemies, et remporta douze victoires.
3. Boisson fabriquée avec de l'eau versée sur du marc de raisin
4. Gris.
5. Voir nos extraits de Thiers.

On disait: Il va paraître;
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître[1].
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère!

— Dieu vous bénira, grand mère!
Dieu vous bénira[2].
(*Chansons*, t. II. Garnier frères, éditeurs.)

JACQUES.

Jacque, il me faut troubler ton somme:
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier[3].
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi:
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde: le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore[4].

1. On attendait toujours, on espérait un nouveau retour de l'île d'Elbe.
2. Jamais Béranger ne s'est élevé plus haut que dans cette pièce, d'une composition et d'une exécution parfaites; mais on ne saurait trop admirer la variété de tons que sait prendre le poète, quand on songe qu'il est aussi l'auteur du *Roi d'Yvetot*, de gaie mémoire:

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeannet-on
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
Là, là.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
Là, là, etc.

(*Ibid.*, t. I.)

3. Garde champêtre temporaire, dont les fonctions durent depuis le moment où les fruits de la terre commencent à mûrir jusqu'à la moisson.
4. On saisit, pour les vendre, les meubles du débiteur insolvable

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre :
Écoute les chiens aboyer ;
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille :
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure[1],
Un quart d'arpent[2] cher affermé[3],
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre[4].
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel, aussi notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage[5].

1. Aujourd'hui on appelle *masure* une vieille maison qui menace ruine ; primitivement ce mot ne se prenait pas en mauvaise part, et signifiait tout simplement *demeure*.
2. L'arpent, qui variait selon les provinces, valait tantôt un tiers d'hectare tantôt un demi-hectare.
3. Pris à ferme, à bail.
4. Profit.
5. C'est la dernière chose dont se sépare une femme du peuple.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voir venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot ! Quelle pâleur !
Hier [1] tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi [2].

(*Chansons*, t. II. Garnier frères, éditeurs.)

1. *Hier* est aujourd'hui de deux syllabes.

2. Pour bien apprécier la souplesse du talent de Béranger, il est bon de lire après cette belle pièce la fine et spirituelle satire intitulée *les Escargots ;* le poète suppose que, chassé de son gîte par un huissier, il rencontre un colimaçon, qui lui dit :

Vil prolétaire,
Il n'a pas même un chaume à lui !
L'escargot est propriétaire.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots !

Au seuil de son palais nacré
Ce mollusque à bave incongrue
Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots !

Il n'a point à déménager ;
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison vite il s'enferme.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots !

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,
Et salit le pampre et les roses.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots !...

(*Idem.*)

Avant Béranger, Arnault, voulant flétrir l'égoïsme du célibataire, l'avait

HÉGÉSIPPE MOREAU

(1810-1838)

Hégésippe Moreau devint orphelin de bonne heure; il fut recueilli dans un séminaire voisin de Fontainebleau, puis placé comme apprenti chez un imprimeur de Provins; malheureusement il vint à Paris, où la misère l'attendait. Il se bat sur les barricades de Juillet, se fait maître d'étude, publie des satires politiques, rentre dans une imprimerie, écrit des vaudevilles, et vient enfin mourir à l'hôpital de la Charité, où il était déjà connu. Ses œuvres, dont quelques-unes sont d'un sentiment exquis, ont été publiées sous le titre de *Myosotis* (1838). Parmi ses *Nouvelles* en prose on cite souvent *le Gui de chêne*.

LA FERMIÈRE.

Bonheur à la fermière! Elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.
Vieux vagabond qui tend la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer,
Là, le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;

déjà comparé au colimaçon dans une fable à juste titre célèbre :

Sans amis, comme sans famille
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison.....
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

Un jour !.... puis en marche, et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore.
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré !),
Ah ! qu'il songe à ma dette :
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la vierge Marie [1] ;
Que tous par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

(*Œuvres complètes*. Garnier frères, éditeurs.)

1. « Il n'y a pas bien longtemps qu'on sait dans les villes que le fil de la Vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. » (VOLTAIRE, *Dict. phil.*, *Almanach*.)

LA VOULZIE [1].

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine :
Le nain vert Obéron [2], jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain aux oiseaux du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ce pain. » Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie [3], et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant, dont le berceau trembla.
Plus de frayeurs : Camille et ta mère sont là.
Moi j'aurai pour tes chants de longs échos. » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins.
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment : et, dans la vie,
Le chemin, dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux [4].
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent,..... et j'ai pleuré !
Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,

1. Petite rivière qui coule près de Provins.
2. Roi de la féerie dans le poème français *Huon de Bordeaux*, Obéron devient dans la mythologie scandinave le roi des Elfes et l'époux de la fée Titania. Il figure dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.
3. Égérie était une nymphe que consultait Numa ; son nom est devenu synonyme de conseillère.
4. Voir dans nos extraits du président de Brosses (*Morceaux choisis du XVIII^e siècle*) la description de la *Via Appia*.

Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs [1].

(*Ibid.*)

MADAME DE GIRARDIN

(1804-1855)

Élevée avec soin par sa mère, Sophie Gay (1776-1852), auteur de nombreux romans, de plusieurs pièces de théâtre, et de quelques romances qui eurent de la vogue, Delphine Gay était encore très jeune, que sa beauté, sa grâce et d'agréables poésies l'avaient déjà rendue célèbre. Couronnée à dix-huit ans par l'Académie française, elle vit accueillir avec faveur ses *Essais poétiques* (1824) et ses *Nouveaux essais poétiques* (1825), et fut gratifiée d'une pension de quinze cents francs par Charles X. En 1828, dans ses *Tableaux poétiques*, Jules de Rességuier disait d'elle :

Homère, en la voyant, Homère aurait chanté;
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.

L'année précédente, Delphine Gay avait fait avec sa mère un voyage en Italie, qui fut une suite de triomphes ; il lui inspira de nombreuses pièces de vers, et notamment le poème de *Napoline* (1833). Depuis 1831, elle était mariée au publiciste Émile de Girardin. Elle aborda bientôt le roman, et fit paraître, avec plus ou moins de succès, après *le Lorgnon* (1831), les *Contes d'une vieille fille à ses neveux* (1832), *la Canne de M. de Balzac* (1836), *Marguerite ou Deux Amours* (1853), et, en collaboration avec Th. Gautier, Jules Sandeau et Méry, *la Croix de Berny* (1846). De 1836 à 1839, elle avait,

1. Le découragement, la désespérance, voilà les notes chères au poète ; voilà celles qui résonnent le plus souvent sous ses doigts :

Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sibylline
Qui murmurait aussi : « L'avenir est à toi,
« La poésie est reine ; enfant, tu seras roi ! »
Vains présages, hélas ! Ma Muse voyageuse
A tenté, sur leur foi, cette mer orageuse,
Où, comme Adamastor debout sur un écueil,
Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.
J'ai visité Paris, Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride,
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse
Contre la fosse ouverte où disparaît Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : « Frères, il faut mourir ! »

(*Diogène.*)

créant un type nouveau de la chronique périodique, signé du pseudonyme de *vicomte de Launay*, dans la *Presse*, des causeries étincelantes, qui ont été souvent réimprimées en volumes, et qui restent des modèles du genre. Bientôt, elle recueillit au théâtre des applaudissements avec deux tragédies écrites pour Rachel, *Judith* (1843) et *Cléopâtre* (1847); *l'École des journalistes* avait été interdite par la censure. En 1848 madame de Girardin se signala par quelques poésies politiques. Revenant ensuite au théâtre, elle fit représenter plusieurs comédies : *C'est la faute du mari* (1851), *Lady Tartuffe* (1853), écrite pour Rachel, et qui survivra grâce au rôle de l'ingénue, *la Joie fait peur* (1854), qui fait naître l'émotion par des moyens aussi simples que ceux du théâtre antique et qui est restée au répertoire, *le Chapeau d'un horloger* (1854), joyeux vaudeville, et *Une femme qui déteste son mari*, œuvre posthume (1856).

L'HOMME QUI A L'AIR MÉCONTENT DE LUI.

Quand on parle d'un homme qui déplaît, on dit qu'il a l'air content de lui. Eh bien, je dis, moi, que je connais une chose plus déplaisante encore : c'est un homme qui a l'air mécontent de lui.

Celui-là ne vous fera grâce de rien : vous ne pourrez jamais l'apaiser; les flatteries mêmes l'irritent ; la politesse lui semble de la pitié, une prévenance, une charité ; il est humble à désespérer, susceptible à faire mal aux nerfs ; on ne sait par quel mot le prendre. — Si vous le priez à dîner, il vous répond : « Merci, non ; je me rends justice, je suis trop maussade[1] pour un convive. » Si vous l'engagez à venir entendre des vers, de la musique : « Non, merci, dit-il ; je suis un être trop obscur pour faire partie d'une réunion si brillante. » Si vous lui proposez une partie de campagne : « Non, merci, répond-il ; il faut de la gaieté dans ces sortes de plaisirs ; invitez vos aimables, ils valent mieux que moi pour cela. » Cet homme ne jouit de rien, n'est propre à rien ; il est rongé de modestie, mais d'une affreuse modestie, d'une humilité hostile qui le met en garde contre tout le monde : c'est une lèpre[2] imaginaire qui lui fait fuir ses semblables. Cette maladie est heureusement fort rare en ce pays, et nous n'en parlons que pour la constater.

(*La Canne de M. de Balzac*. Calmann Lévy, éditeur.)

Mot composé de *mal* et de *sade*, vieux mot qui signifiait *agréable*. Mathurin Régnier (*Sat.* IX) parle encore de femmes « gentes en habits et *sades* en façons. »

2. Voir dans nos extraits de Xavier de Maistre les *Plaintes du Lépreux*.

PLAINTES DE LA VEUVE DE NAÏM.

O mon fils, mon seul bien, mon unique avenir,
Après l'avoir perdu, que vais-je devenir ?
Lui dont la voix chérie apaisait ma souffrance !
Que de fois près de lui mon cœur, plein d'espérance,
De ses jeunes vertus rendit grâce au Seigneur !
Les mères d'Israël enviaient mon bonheur.
Si Dieu, de mon époux bénissant la tendresse,
M'eût donné d'autres fils pour charmer ma vieillesse,
Ce premier don du ciel, ce fils tant désiré,
Entre tous mes enfants je l'aurais préféré !
Il n'a pensé qu'à moi jusqu'à sa dernière heure.
« Hélas ! si jeune encore, il faut donc que je meure !
Ma mère, disait-il, Dieu me rappelle à lui,
Au moment où mon bras devenait votre appui ;
Demain, j'allais atteindre à ma seizième année.
Vous passerez sans moi cette heureuse journée.
Dans ce nouveau malheur, qui va vous secourir ?
Oh ! je pleure sur vous, qui me voyez mourir !
O mon Dieu ! sauve-moi ! pour elle je t'implore ! »
Voilà ce qu'il disait hier..... hier encore !
Il était sur mon cœur et j'entendais sa voix ;
Hier, je l'embrassais pour la dernière fois ! »

(*Madeleine, Poésies complètes.* Calmann Lévy, éditeur).

MADAME DESBORDES-VALMORE

(1786-1859)

Marceline Desbordes naquit à Douai ; après la mort de sa mère, elle entra au théâtre, et débuta, non sans succès, à l'Opéra-Comique. Elle se retira de la scène après son mariage avec Valmore, et se livra dès lors à son goût pour la poésie. Ses deux premiers volumes, *Elégies et romances* (1818), *Elégies et poésies nouvelles* (1824), ne s'élèvent pas au-dessus d'une élégante médiocrité ; ils valurent cependant à l'auteur une pension sur la cassette du roi. Une note personnelle et vraiment émue se fait entendre dans le volume intitulé *Pleurs* (1833), qui restera le chef-d'œuvre de madame Valmore, avec *Pauvres Fleurs!* (1839). On a d'elle encore *Bouquets et Prières* (1843), des *Poésies posthumes*, des romans et des livres d'éducation.

LA GRANDE PETITE FILLE.

Maman ! comme on grandit vite !
Je suis grande, j'ai cinq ans !
Eh bien ! quand j'étais petite,
J'enviais toujours les grands.

Toujours, toujours à mon frère,
S'il venait me secourir,
Même quand j'étais par terre,
Je disais : « Je veux courir ! »

Ah ! c'était si souhaitable
De gravir les escaliers !
A présent, je dîne à table,
Je danse avec mes souliers !

Et ma cousine Mignonne,
A qui j'apprends à parler,
Du haut des bras de sa bonne
Boude, en me voyant aller.

Pauvre enfant ! Qu'elle est gentille
Quand elle pleure après moi !
J'en fais ma petite fille ;
Je la baise comme toi,

Lorsque, me voyant méchante,
Tu chantais pour me calmer.
Je la calme aussi ; je chante
Pour la forcer de m'aimer.

Et puis, maman, je suis forte ;
Bon papa te le dira.
Son grand fauteuil, à la porte,
Sais-tu qui le roulera ?

Moi ! C'est sur moi qu'il s'appuie
Quand son pied le fait souffrir ;
C'est moi qui le désennuie
Quand il dit : « Viens me guérir ! »

O maman, je te regarde
Pour apprendre mon devoir,

Et c'est doux d'y prendre garde
Puisque je n'ai qu'à te voir.

Quand j'aurai de la mémoire,
C'est moi qui tiendrai la clé,
Veux-tu ? de la grande armoire
Où le linge est empilé.

Nous la polirons nous-mêmes.
De cire à la bonne odeur.
O maman, puisque tu m'aimes.
Je suis sage avec ardeur!

Nous ferons l'aumône ensemble
Quand tes chers pauvres viendront.
Un jour, si je te ressemble,
Maman! comme ils m'aimeront!

Je sais ce que tu vas dire :
Tous tes mots, je m'en souviens.
Là, j'entends que ton sourire
Dit : « Viens m'embrasser! » Je viens[1].

(*Poésies de M^me^ Desbordes-Valmore*, publiées par Gustave Revilliod, à Genève, chez Jules-Guillaume Fick, 18 73.

LAMARTINE

(1790-1869)

Alphonse de Prat de Lamartine naquit à Mâcon, d'une famille restée dévouée à l'ancienne monarchie, passa quelques années de sa jeunesse en Italie, entra en 1814 dans les gardes du corps, reprit peu après sa vie de voyages, et fut tout à coup mis en

1. Citons encore ici une courte pièce de madame Desbordes-Valmore, dont le dernier vers est charmant; elle a pour titre : *les Roses de Saadi :*

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses :
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir;
Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.
La vague en a paru rouge et comme enflammée;
Ce soir ma robe encore en est toute embaumée.
Respirez-en sur moi l'odorant souvenir.

(*Ibid.*)

lumière en 1820 par la publication de ses *Méditations poétiques*, qui renouvelaient la poésie lyrique. Entrant alors dans la diplomatie, Lamartine quitta de nouveau la France, mais donna bientôt des poésies dignes de son premier recueil : les *Nouvelles Méditations* (1823), suivies de la *Mort de Socrate* et du *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, *le Chant du Sacre* (1825) et les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829). L'Académie ne tarda pas plus longtemps à l'appeler à elle. En 1833, Lamartine fut élu député pendant un voyage en Orient, dont il publia une brillante relation en 1835 ; il obtint à la chambre de véritables triomphes oratoires; en 1836, il retrouva avec le poème de *Jocelyn* le succès des premières *Méditations poétiques*. La critique s'est montrée et se montre très sévère pour la *Chute d'un ange* (1838) et pour les *Recueillements poétiques* (1839). En 1847 parut l'*Histoire des Girondins*, dont la valeur historique est assez mince, mais qui fut très lue grâce à l'éclat du style et à la date de sa publication. On sait qu'en 1848 Lamartine fut nommé membre du Gouvernement provisoire, et que, le 25 février, par une improvisation restée célèbre, le poète fit tomber le drapeau rouge des mains de la populace furieuse. Rendu à la vie privée par la proclamation de l'Empire, Lamartine fit paraître coup sur coup un nombre considérable d'œuvres peu soignées, qui n'ont rien ou presque rien ajouté à sa gloire : des histoires, bien inférieures à l'*Histoire des Girondins*, des portraits historiques ou littéraires (*Bossuet*, *Homère et Socrate*, *Cicéron*, *Gutenberg*, *Cromwell*, *Jeanne d'Arc*, *Christophe Colomb*, etc.), *J.-J. Rousseau, son faux contrat social et le vrai contrat social* (1866), un *Cours familier de littérature* (1856), des romans, presque illisibles aujourd'hui, à l'exception de *Graziella* (1852), des *Confidences* (1849 et 1851), le drame de *Toussaint Louverture* (1850), etc. En 1867, Lamartine reçut, à titre de récompense nationale, la dotation viagère de la rente d'un capital de 500,000 francs, et, lorsqu'il mourut deux ans après, un décret impérial arrêta que ses funérailles seraient faites aux frais de l'Etat; mais le poète avait demandé à être enterré sans pompe dans sa propriété de Saint-Point.

ÉPISODE DE GRAZIELLA[1].

La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe[2] pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames, et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre

1. La tempête a brisé, pendant la nuit, la barque qui était le gagne-pain de la pauvre famille de pêcheurs; la vieille grand'mère de Graziella reproche à son mari d'avoir pris à bord ces deux étrangers (le héros du roman et son ami), ces deux Français, ces deux païens, qui « portent le malheur et l'impiété avec eux ».

2. A l'arrière.

comme des voix d'hommes en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures[1], les planches peintes, étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre, la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur : « O mer féroce! mer sourde! mer pire que les démons de l'enfer! mer sans cœur et sans honneur! criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes, puisque tu nous as pris notre gagne-pain? Tiens! tiens! tiens! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière. »

Et, en disant ces mots, elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans l'écume; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. « Pauvre barque! » criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être chéri à peine privé de sentiment, « est-ce là le sort que nous te devions? Ne devions-nous pas périr avec toi, périr ensemble, comme nous avions vécu? Là, en morceaux, en débris, en poussière, criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir! Qu'est-ce que tu penses de nous? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître! jetée à la côte comme le

1. On appelle *membrure* l'ensemble des côtes ou pièces qui sont jointes à la quille et montent jusqu'au plat-bord.

cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé ! »

Puis ses larmes étouffaient sa voix ; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa barque, et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. « Était-ce pour cela, disait-elle, que nous l'avions fait si bien radouber [1] et si bien peindre après la dernière pêche du thon ! Était-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ses trois enfants sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soin et d'amour, presque tout entière de ses propres mains ! Quand je venais prendre les paniers dans la cale [2], je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui ! Ce sont les requins et les crabes qui les baiseront maintenant ! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint François sur une planche, et il l'avait fixée à la proue [3] pour la protéger contre le mauvais temps. O saint impitoyable ! Comment s'est-il montré reconnaissant ? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous a laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfants ? Comment s'est-il protégé lui-même, et où est-elle, son image, jouet des flots ?

— Mère ! mère ! s'écria un des enfants en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, voilà le saint ! » La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir, et ne dit plus rien.....

(Les deux Français se rendent à Procida, pour acheter une barque neuve, qu'ils font conduire sur la grève ; puis ils montent à la pauvre maison du pêcheur :)

« Allons, Andréa, dit mon ami au vieillard, l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il peut racheter avec du travail et du courage. Il y a des planches dans les forêts et des voiles dans le chanvre qui pousse. Il n'y a que la vie de l'homme que le chagrin use, qui ne repousse pas. Un jour de larmes consume plus de forces qu'un an de travail. Descendez avec nous, avec votre femme et vos enfants. Nous sommes vos matelots ; nous vous aiderons à remonter ce

1. *Radouber* une barque, c'est en réparer la coque.
2. Dans le fond de la barque.
3. L'avant.

soir, dans la cour, les débris de notre naufrage. Vous en ferez des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir tranquille, dans votre vieillesse, au milieu de ces planches qui vous ont si longtemps bercé sur les flots. — Qu'elles puissent seulement nous faire des cercueils ! » murmura sourdement la grand'mère.

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte ; mais on voyait que l'aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n'essayerai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens, quand, du haut du dernier palier de la rampe[1], ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable à côté des débris de l'ancienne, et que mon ami leur dit : « Elle est à vous ! » Ils tombèrent tous, comme foudroyés de la même joie, à genoux chacun sur le degré où il se trouvait, pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d'abord à distance et respectueusement le tour, comme s'ils eussent craint qu'elle n'eût quelque chose de fantastique[2] et qu'elle ne s'évanouît comme un prodige. Puis ils s'en approchèrent de plus près, puis ils la touchèrent, en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l'avait touchée. Enfin ils poussèrent des exclamations d'admiration et de joie, et, se prenant les mains en chaîne, depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque.

Le soir, après souper, à la clarté de la lampe, Beppo[3] détacha du chevet du lit de sa grand'mère le morceau de planche brisée où la figure de saint François avait été sculptée par son père ; il l'équarrit[4] avec une scie ; il la nettoya avec son couteau ; il la polit et la peignit à neuf. Il se proposait de l'incruster le lendemain sur l'extrémité intérieure de la proue, afin qu'il y eût dans la nouvelle barque quelque chose de l'ancienne. C'est ainsi que les peuples de l'antiquité,

1. On descend de la falaise à la grève par une rampe, à chaque tournant de laquelle est un palier.
2. Voir, dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle*, l'extrait de Scarron intitulé : *Énée aux enfers*.
3. Le jeune frère de Graziella.
4. *Équarrir*, rendre carré.

quand ils élevaient un temple sur l'emplacement d'un autre temple, avaient soin d'introduire dans la construction du nouvel édifice les matériaux, ou une colonne, au moins, de l'ancien, afin qu'il y eût quelque chose de vieux et de sacré dans le moderne, et que le souvenir lui-même, fruste[1] et grossier, eût son culte et son prestige pour le cœur parmi les chefs-d'œuvre du sanctuaire nouveau. L'homme est partout l'homme. Sa nature sensible a toujours les mêmes instincts, qu'il s'agisse du Parthénon[2], de Saint-Pierre de Rome[3] ou d'une pauvre barque de pêcheur sur un écueil de Procida[4].

(*Lectures pour tous*[5], *la Tempête*. Hachette et Cie, éd.)

LA CÔTE ASIATIQUE DU BOSPHORE.

Il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, des petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines[6], qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte : une variété de formes, et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans les anses[7] profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des prés; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques[8] les plus mystérieuses, entièrement fermées de

1. Une médaille *fruste* est une médaille tellement usée par le temps que l'on ne peut plus reconnaître la figure qu'elle représente; ce mot s'emploie aussi au figuré.
2. Voir plus loin dans nos extraits de Théophile Gautier : *les Hirondelles*.
3. Voir plus haut notre extrait de Louis Veuillot.
4. L'île de Procida est à l'entrée du golfe de Naples, entre l'île d'Ischia et le cap Misène.
5. Lamartine a lui-même réuni sous ce titre un choix d'extraits de ses œuvres.
6. *Ravines*, lieux creusés par les torrents.
7. Petites baies.
8. On appelle *criques* les petites anses que forment les anfractuosités du rivage.

rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots et forment sur la mer des berceaux où les caïques [1] s'enfoncent; un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret [2]; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs caïques; d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs, pour les sécher et les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui débordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées.

(*Ibid.*, *Constantinople.*)

L'ISOLEMENT [3].

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule [4] encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

1. Voir, dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle*, la description de *Marseille en* 1739 par le président de Brosses.

2. Tour de la mosquée, du haut de laquelle l'iman appelle le peuple à la prière.

3. Cette *Méditation* est une des premières œuvres de Lamartine. Le poète nous a lui-même appris qu'il avait composé ces vers, après la lecture de quelques sonnets de Pétrarque, un soir du mois de septembre 1819, au coucher du soleil, sur la montagne qui domine Milly, où était la maison de son père.

4. La lumière qui reste encore après le coucher du soleil.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique[1],
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon[2], de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque et tout est dépeuplé[3]!

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

1. Du clocher de l'église.
2. C'est-à-dire : au nord; l'aquilon est le vent du nord.
3. « J'avais perdu l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. » (Lamartine.) — Ce vers a été inspiré au poète par le souvenir d'un vers justement fameux de la *Bérénice* de Racine (I, iv): Bérénice a quitté l'Asie, et Antiochus, qui l'adore, s'écrie :

Dans l'Orient *désert* quel devint mon ennui!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

(*Premières Méditations poétiques*, I, Hachette et Cie, éd.)

SULTAN, LE CHEVAL ARABE.

(1838.)

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan [1] plus poli qu'un miroir,
Où Kaïdha mirait son visage de femme,
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir !

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghileh [2], ma selle et mon fusil ;
Et, semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil [3] !

Et toi, mon fier Sultan à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais [4] tigraient [5] la blanche moire [6],
Dont le sabot mordait [7] sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur [8] de mes rêves ?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,

1. Sorte de poignard, dont la lame est de forme concave.
2. Le narghileh ou narguilé est une « pipe turque, indienne et persane, composée d'un long tuyau, d'un fourneau où brûle le tabac, et d'un vase rempli d'eau parfumée à travers lequel on aspire la fumée ». (Littré.)
3. Le tranchant, comme dans cet autre vers de Lamartine (*le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, XXV) :

Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées.

4. Aussi noirs que le jais, sorte de bitume très dur, avec lequel on fait des bijoux de deuil.
5. Marquaient de taches pareilles aux bandes du poil du tigre.
6. Voir une note des *Fantômes* de Victor Hugo.
7. Marquait son empreinte.
8. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce masculin.

Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux :

Tu rengorgeais[1] si beau ton cou marbré de veines,
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait[2]
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage !
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement :

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal ?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui, pour parer ta bride, houri[3] d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? que font-ils? quels climats les retiennent ?
Les vaisseaux, dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu[4] pas de ton naseau sonore ?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

Oh ! oui, car de ta selle en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain ;

1. Encore une expression dont nous ne connaissons pas d'autre exemple; on dit généralement : *se rengorger*.

2. Verbe peu usité à l'actif, et qui signifie : lancer avec force.

3. Les houris, c'est-à-dire : les vierges aux yeux dont le blanc et le noir sont très vifs, sont les épouses que Mahomet promet dans le paradis aux musulmans fidèles.

4. Ici encore Lamartine a pris sur lui de donner un régime au verbe *hennir*, qui est un verbe neutre.

Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes,
Le long de tes naseaux, glissèrent sur ma main [1] !
(*Troisièmes Méditations poétiques*, II. Hachette et Cie, *éd.*)

VERS IMPROVISÉS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même :
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts [2] !
(*Lectures pour tous.* Hachette et Cie, éditeurs.)

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses ;

1. Lamartine semble avoir eu pour ce cheval une vive affection ; il en parle encore en d'autres endroits : « Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il marchait paisible et sage à son rang dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vêtus à la turque, ou des Syriens ; mais, s'il venait, même un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal : son œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses flancs comme un fouet ; il se dressait sur ses jarrets, et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa selle et de son cavalier ; il ne hennissait pas, mais il jetait un cri belliqueux comme celui d'une trompette d'airain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés, et s'arrêtaient, en dressant les oreilles, pour l'écouter. » (*Lectures pour tous.* Hachette et Cie, éditeurs.)

2. Prie également un jour de mettre des vers sur un album, Henry Murger (1822-1861) écrivit ce joli sonnet :

LE PLONGEUR (1844)

A Madame Ch. de P.

Voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
Fait venir un plongeur, et lui dit : « Vous irez
Dans ce palais humide, où chante la sirène,
Cueillir la perle blonde, et me l'apporterez... »

Le plongeur, descendu sous le flot qui l'entraîne,
Parmi les sables d'or et les coraux pourprés
Cueille la perle blonde, et pour sa souveraine
La rapporte captive en des étuis nacrés.

Le poète ressemble à ce plongeur, Madame ;
Et si votre caprice en souriant réclame
Un vers qui doit partout dire votre beauté,

Esclave obéissant, au fond de sa pensée,
Riche écrin où dans l'or la rime est enchâssée,
Il plonge, et va chercher le bijou souhaité.

Plus tard, Henry Murger a repris ce sonnet, et l'a publié dans *les Nuits d'Hiver* (Calmann Lévy, éditeur). Il l'a fait aussi réciter par Rodolphe à l'acte IV de *la Vie de Bohème*, pièce qu'il a écrite en collaboration avec Théodore Barrière

Sur l'aile du zéphyr [1] nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté [2].
(*Secondes Méditations poétiques*, IX. Hachette et Cie, éditeurs.)

LE CRUCIFIX.

Toi, que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,

1. Le zéphyr est, au propre, le vent d'ouest ; mais les poètes ont toujours appelé zéphyr ou zéphire tout souffle de vent frais et agreable :

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphire.

(La Fontaine, *Fables*, I, xxii.)

Lamartine a chanté ailleurs encore *l'Insecte ailé:*

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine !
Charmant enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.
Je ressemble à ce papillon
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.
Tu veux me saisir, mais en vain :
Tu saisirais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main :
Je viens du ciel, je suis une âme.

(*Lectures pour tous*. Hachette et Cie, éditeurs.)

La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent, qui caressait sa tête échevelée,
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu [1],
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu priais en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix [2].

(*Lectures pour tous*. Hachette et Cie, éditeurs.)

1. Ce vers ne se lisait pas tout à fait ainsi dans les *Secondes Méditations poétiques* (XXII) ; c'est qu'en reproduisant sa pièce dans les *Lectures pour tous*, Lamartine a supprimé trois strophes qui se trouvaient placées entre la strophe précédente et celle-ci. Ces cinq strophes formaient une longue période, qui a sans doute paru confuse au poète.

2. Lamartine a mis en note au bas de cette pièce : « Je ne relis jamais ces vers :

LA POÉSIE.

Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers.
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre endormi sur la vallée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots,

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,
La neige que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,
Le bruit qui tombe et recommence,
Le cygne qui nage ou s'élance,
Le frémissement des cyprès,
Les vieux temples sur les collines,
Les souvenirs dans les ruines,
Le silence au fond des forêts,

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Du sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles [1],
Les soupirs du vent dans les voiles,
La foudre et son sublime effroi [2],
La nuit, les déserts, les orages ;
Et dans tous ces accents sauvages
Cette langue parle de toi,

c'est assez de les avoir écrits. » — Voir, à propos de cette dernière strophe, l'ode de Gilbert sur *le Jugement dernier*, dans nos *Morceaux choisis du XVIII^e^ siècle*.

1. Nous avons déjà vu plus haut :

L'étoile de ses feux voilée;

c'est une répétition.

2. Encore une répétition ; car le poète a écrit tout à l'heure :

La foudre et l'éclair dans la nue.

Ce sont là des négligences regrettables ; mais la période est d'une allure superbe. En général, l'harmonie de la phrase est exquise dans Lamartine ; il faut se laisser bercer à cette musique sans trop s'attacher au détail

De toi, Seigneur, Être de l'être!
Vérité, vie, espoir, amour!
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,
De toi que chaque son murmure,
De toi que l'immense nature
Dévoile et n'a pas défini[1],
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini!...
(*Lectures pour tous.* Hachette et Cie, éditeurs.)

RÉSURRECTION.

Je te salue, ô Mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est pas armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres.....
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!
Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

1. Voir plus loin l'*Espoir en Dieu* d'Alfred de Musset.

« Vain espoir! » s'écriera le troupeau d'Épicure[1],
Et celui[2] dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter[3] l'esprit.
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir[4] :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ·
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre, dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie;
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité! »
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther[5] l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;

1. On sait que le système d'Épicure (341-270 av. J.-C.) a été repris par Lucrèce (95-51 ? av. J.-C.) et au XVII[e] siècle par Gassendi (1592-1655)
2. Le matérialiste.
3. Se développer comme un végétal.
4. Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
(CASIMIR DELAVIGNE, *Louis XI*, IV,).
5. Dans les espaces célestes.

Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore [1] !

(*Lectures pour tous.* Hachette et Cie, éditeurs.)

VICTOR HUGO

(1802-1885)

Fils d'un officier, qui devint plus tard général et comte de l'Empire, et d'une mère vendéenne, Victor Hugo naquit à Besançon le 26 février 1802. Il passa ses premières années en Italie puis dans la vieille maison de l'impasse des Feuillantines, ensuite en Espagne, où les événements avaient conduit son père, et vint enfin continuer ses études à Paris. A quinze ans, il concourait pour le prix de poésie; à vingt et un ans, ses *Odes* (1822) et son roman de *Han d'Islande* (1823) l'avaient déjà rendu célèbre; on se plaisait à prévoir en lui un rival de Lamartine. Les *Orientales* (1829), les *Feuilles d'automne* (1831), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837) et *les Rayons et les Ombres* (1840) justifièrent pleinement ces prévisions ; la puissance, la grâce, la fécondité, le luxe éblouissant des images, le bonheur original de l'expression, la richesse des rimes, l'incroyable et habile variété des rythmes, faisaient sans contredit de Victor Hugo le chef de chœur de nos poètes lyriques; sa prose se distinguait aussi par des qualités de premier ordre, encore en germe dans le roman de *Bug-Jargal* (1825), déjà pleinement épanouies dans ce superbe plaidoyer contre la peine de mort, qui a pour titre: *le Dernier jour d'un condamné* (1829), et dans le roman de *Notre-Dame de Paris* (1831), résurrection puissante du moyen âge, où, par malheur, l'action est trop souvent envahie par des descriptions luxuriantes, où l'on voit trop l'auteur se complaire à développer des antithèses. Ce sont là des défauts graves pour

1. Lamartine a exprimé plusieurs fois la même idée, notamment dans une ongue et très belle prière, dont nous détachons les vers suivants :

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi.
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore...

(Idem.)

un romancier; ils sont plus graves encore pour un auteur dramatique, et ils expliquent en partie les attaques passionnées dirigées contre le théâtre de Victor Hugo. Il les avait en quelque sorte provoquées par le manifeste publié en tête de son *Cromwell* (1827). Les classiques sifflèrent *Hernani* (25 février 1830), dont les représentations furent de vraies batailles, attaquèrent *Marion Delorme* (1831) et firent tomber *le Roi s'amuse* (1832). Victor Hugo essaya alors du drame en prose avec *Lucrèce Borgia* (1833), une pièce faite de main de maître, avec *Marie Tudor* (1833) et *Angelo, tyran de Padoue* (1835), puis il fit de nouveau représenter un drame en vers, *Ruy-Blas*, en 1838. Depuis il n'a plus mis à la scène que *les Burgraves* (1843), une épopée plutôt qu'un drame, où l'on voit à plein les défauts du poète, c'est-à-dire l'abus du lyrisme, la recherche de l'effet, une tendance fâcheuse à substituer l'auteur aux personnages, mais où il a su donner à la haine une énergie sauvage; c'est peut-être de tous ses drames celui qui s'impose le plus à l'admiration du lecteur par la grandeur hardie de la conception et par l'éclatante beauté de la forme. Après l'insuccès des *Burgraves*, Victor Hugo renonça au théâtre, car les *Deux Trouvailles de Gallus* n'ont pas été écrites pour la scène, le poète n'a pas destiné son *Torquemada* (1881) à la représentation et n'a pas même fait imprimer plusieurs pièces qui ont été trouvées dans ses papiers. En 1841, l'Académie s'était décidée à élire Victor Hugo. En 1842, il publia un intéressant journal de voyage sous ce titre : *le Rhin*. En 1851 il dut, après le coup d'État, prendre le chemin de l'exil, et vint se fixer à Jersey d'abord, puis à Guernesey. C'est de là que, retrouvant les accents farouches d'Agrippa d'Aubigné, il lança son poème des *Châtiments* (1853); c'est là qu'il composa toute une nouvelle série d'œuvres impatiemment attendues : les *Contemplations* (1856), la *Légende des siècles* (1859), dont il n'a publié la dernière série qu'à quatre-vingts ans passés, et *les Misérables* (1862), long roman, dont quelques pages, comme le récit de la bataille de Waterloo, ont la grandeur de l'épopée. La critique s'est montrée très sévère pour les *Chansons des rues et des bois* (1865), pour les *Travailleurs de la mer* (1866) et pour *l'Homme qui rit* (1869). C'est qu'il était arrivé à Victor Hugo ce qui était arrivé à Corneille après *Polyeucte* et *Rodogune*, de s'égarer en cherchant du nouveau; et comme, selon le mot de Pascal, « dans une grande âme tout est grand », il y avait de grands défauts dans les derniers ouvrages du grand poète; mais on avait tort de relever l'obscurité d'une pensée, l'audace voulue et cherchée d'un détail, d'une tournure, d'une expression, au lieu de signaler à l'admiration les incomparables beautés qui brillent dans les œuvres dont nous venons de parler comme dans celles qui les ont suivies, dans *l'Année terrible* (1872), dans *la Pitié suprême* (1879), dans *Religions et Religion* (1880), dans *Quatre-vingt-treize*, et surtout dans *l'Art d'être grand-père* (1877), dans les dernières séries de la *Légende des siècles*, et dans ce dernier recueil, *les Quatre Vents de l'Esprit* (1881), dont plusieurs pièces sont des chefs-d'œuvre. Avouons que Victor Hugo a des défauts, mais ajoutons, avec Vinet, que « la dixième partie de son trésor lyrique suffirait pour faire vivre son nom aussi longtemps que notre langue et notre littérature. Pour la grandeur des idées et des images,

pour l'élan, pour la verve soutenue, pour l'invention, pour l'ensemble du moins de toutes ces choses, il n'a personne au-dessus de lui parmi ses contemporains. Il ne lui manque que ce qui manque à tous, et ce qui fait l'honneur des grands âges littéraires, la mesure dans la force, l'économie dans la richesse. » La vieillesse glorieuse de Victor Hugo a d'ailleurs désarmé la critique ; c'est la France tout entière qui a salué dans un élan spontané le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, comme Paris avait salué Voltaire à la sixième représentation d'*Irène*, et le 1er juin 1885 on a pu voir ce spectacle inoubliable : l'ancien et le nouveau monde en deuil suivant, de l'Arc de Triomphe au Panthéon, le cercueil du plus grand des poètes de notre siècle.

LES TROIS AGES DE LA POÉSIE.

Ainsi, pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici, la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poètes lyriques aux poètes épiques, comme les romanciers des poètes épiques aux poètes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque; les chroniqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam, Caïn, Noé; ceux de l'épopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Othello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cettre triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakspeare[1].

Telles sont donc, et nous nous bornons en cela à relever un résultat, les diverses physionomies de la pensée aux différentes ères de l'homme et de la société. Voilà ses trois visages, de jeunesse, de virilité et de vieillesse. Qu'on examine une littérature en particulier, ou toutes les littératures en masse, on arrivera toujours au même fait : les poètes lyriques avant les poètes épiques, les poètes épiques avant les poètes dramatiques. En France, Malherbe avant Chape-

1. Voir plus loin le morceau intitulé *Shakspeare*.

lain, Chapelain avant Corneille[1] ; dans l'ancienne Grèce, Orphée avant Homère, Homère avant Eschyle[2] ; dans le livre primitif, la *Genèse* avant les *Rois*, les *Rois* avant *Job*[3] ; ou, pour reprendre cette grande échelle de toutes les poésies que nous parcourions tout à l'heure, la *Bible* avant l'*Iliade* l'*Iliade* avant Shakspeare.

(*Préface de Cromwell*, octobre 1827.)

LE STYLE DU DRAME.

Que si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai ; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille[4] ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture ; prenant, comme Protée[5], mille formes sans changer de style et de caractère; fuyant la *tirade*[6] ; se jouant dans le dialogue; se cachant toujours derrière le personnage ; s'occupant avant tout d'être à sa place, et, lorsqu'il lui adviendrait d'être *beau*, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et

1. C'est en effet Chapelain qui, déjà fameux, rédigea les *Sentiments de l'Académie sur le Cid;* mais les douze premiers chants de son poème épique, *la Pucelle d'Orléans*, ne parurent que vingt ans après la représentation du *Cid*, en 1656, et l'on sait qu'il laissa les douze derniers inédits.

2. La légende place Orphée vers le XIIe siècle avant notre ère ; on fait remonter au Ier siècle les poèmes homériques ; Eschyle vécut de 525 à 456 av. J.-C.

3. D'après quelques exégètes, le *Livre de Job*, antérieur même à Moïse, serait au contraire une des plus anciennes œuvres de la littérature hébraïque ; mais M. Renan pense qu'il a été composé vers l'an 700 av. J.-C.

4. Dans son *Traité élémentaire de prosodie française*, M. Becq de Fouquières cite comme exemple d'inversion malheureuse ce vers d'André Chénier :

L'art des transports de l'âme est un faible interprète.

5. Personnage mythologique, gardien des troupeaux de Neptune. Pour échapper à ceux qui voulaient s'emparer de lui afin de lui arracher le secret de l'avenir, il prenait successivement les formes les plus diverses ; par suite on a appelé *protée* un homme qui joue toutes sortes de personnages.

6. On lisait dans *le Globe* du 17 janvier 1825 : « La tirade, ou, en termes de coulisses, la tartine, voilà ce que l'on va chercher au théâtre... La tirade, bien analysée, peut presque toujours se réduire à une conversation entre l'auteur et le public, à laquelle les personnages de la pièce ne servent que de prétexte. » (*Dictionnaire* de Littre.) Le drame romantique n'a pas su fuir la tirade

sans le savoir ; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose*[1].

(*Ibid.*)

LE PETIT SOULIER DE L'ENFANT.

Je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus riant que les idées qui s'éveillent dans le cœur d'une mère à la vue du petit soulier de son enfant : surtout si c'est le soulier de fête, des dimanches, du baptême ; le soulier brodé jusque sous la semelle ; un soulier avec lequel l'enfant n'a pas encore fait un pas. Ce soulier-là a tant de grâce et de petitesse, il lui est si impossible de marcher, que c'est pour la mère comme si elle voyait son enfant. Elle lui sourit, elle le baise, elle lui parle ; elle se demande s'il se peut, en effet, qu'un pied soit si petit ; et, l'enfant fût-il absent, il suffit du joli soulier pour lui remettre sous les yeux la douce et fragile créature. Elle croit le voir, elle le voit, tout entier, vivant, joyeux, avec ses mains délicates, sa tête ronde, ses lèvres pures, ses yeux sereins dont le blanc est bleu. Si c'est l'hiver, il est là, il rampe sur le tapis, il escalade laborieusement un tabouret, et la mère tremble qu'il n'approche du feu. Si c'est l'été, il se traîne dans la cour, dans le jardin, arrache l'herbe d'entre les pavés, regarde naïvement les grands chiens, les grands chevaux, sans peur, joue avec les coquillages, avec les fleurs, et fait gronder le jardinier, qui trouve le sable dans les plates-bandes et la terre dans les allées. Tout rit, tout brille tout joue autour de lui comme lui, jusqu'au souffle d'air et au rayon de

1. Ce dernier trait est dirigé contre ceux qui, exaspérés d'une part des alexandrins trop pompeux des derniers classiques, et trouvant de l'autre qu'il n'est pas *naturel* de faire parler en vers les personnages, voulaient que le drame fût écrit en prose. Victor Hugo proteste ; il faut que le drame soit écrit en vers : « Cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre, sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer soit, celle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit le poète se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier. » (*Ibid.*

soleil qui s'ébattent à l'envi dans les boucles follettes de ses cheveux. Le soulier montre tout cela à la mère, et lui fait fondre le cœur comme le feu une cire.

Mais quand l'enfant est perdu, ces mille images de joie, de charme, de tendresse, qui se pressent autour du petit soulier, deviennent autant de choses horribles. Le joli soulier brodé n'est plus qu'un instrument de torture qui broie éternellement le cœur de la mère. C'est toujours la même fibre qui vibre, la fibre la plus profonde et la plus sensible; mais au lieu d'un ange qui la caresse, c'est un démon qui la pince[1].

(*Notre-Dame de Paris*, livre VIII, chap. I.)

LE ROI S'AMUSE ET *LUCRÈCE BORGIA*.

L'idée qui a produit *le Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment, sur le même point du cœur. Quelle est en effet la pensée intime cachée sous trois ou quatre écorces concentriques dans *le Roi s'amuse?* La voici. Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain, le plus méprisé de l'édifice social ; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature; et

1. Nul poète, nul écrivain n'a mieux connu et plus aimé les enfants que Victor Hugo; il a écrit sur eux des vers délicieux, des pages charmantes, dans les *Feuilles d'Automne*, dans *Quatre-vingt-treize*, dans *l'Art d'être grand-père*. Empruntons à ce dernier volume une petite pièce où se reflète la bonté radieuse du grand poète :

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture.
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce.
« Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet. »
Mais on s'est récrié : « Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend.
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête ;
Vous démolissez tout. » Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : « Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe
On vous y mettra. » Jeanne alors dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
« Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures. »

puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand, c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*. Eh bien! qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia?* Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime, et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel; dans votre monstre mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi, la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *le Roi s'amuse;* la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie*[1] n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie *sui generis*, qui pourrait avoir pour titre : *le Père et la Mère*.

(*Préface de Lucrèce Borgia*, 12 février 1833.)

SHAKSPEARE[2].

Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu.

Le but du poète dramatique, quel que soit d'ailleurs l'ensemble de ses idées sur l'art, doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand, comme Corneille, ou le vrai, comme Molière; ou, mieux encore, et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakspeare.

Car, remarquons-le en passant, il a été donné à Shakspeare, et c'est ce qui fait la souveraineté de son génie, de

1. Mot formé à l'imitation du mot *trilogie*. Par *bilogie*, le poète entend deux pièces qui ne sont que les deux faces d'une même idée.

2. On a donné à ce nom plusieurs orthographes; la plus usitée est *Shakespeare*; le poète signait habituellement *Shakspere*. Victor Hugo, comme on le voit, adopte une troisième forme.

concilier, d'unir, d'amalgamer sans cesse dans son œuvre ces deux qualités, la vérité et la grandeur, qualités presque opposées, ou tout au moins tellement distinctes, que le défaut de chacune d'elles constitue le contraire de l'autre. L'écueil du vrai, c'est le petit, l'écueil du grand, c'est le faux. Dans tous les ouvrages de Shakspeare, il y a du grand qui est vrai, et du vrai qui est grand. Au centre de toutes ses créations, on retrouve le point d'intersection de la grandeur et de la vérité; et là où les choses grandes et les choses vraies se croisent, l'art est complet. Shakspeare, comme Michel-Ange [1], semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange dont le simple énoncé paraît absurde : — rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. — Shakspeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute-puissance du poète ! il fait des choses plus hautes que nous, qui vivent comme nous. Hamlet, par exemple, est aussi vrai qu'aucun de nous, et plus grand. Hamlet est colossal, et pourtant réel. C'est que Hamlet, ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, c'est nous tous. Hamlet, ce n'est pas un homme, c'est l'homme.

(*Préface de Marie Tudor*, 17 novembre 1833.)

UNE NUIT EN MALLE-POSTE [2].

C'est une horrible chose qu'une nuit en malle-poste. Au moment du départ tout va bien, le postillon fait claquer son fouet, les grelots des chevaux babillent joyeusement, on se sent dans une situation étrange et douce, le mouvement de la voiture donne à l'esprit de la gaieté et le crépuscule de la mélancolie. Peu à peu la nuit tombe, la conversation des voisins languit, on sent ses paupières s'alourdir, les lanternes de la malle s'allument, elle relaye [3], puis repart comme le vent, il fait tout à fait nuit, on s'endort, c'est précisément ce moment-là que la route choisit pour devenir affreuse; les bosses et les fondrières s'enchevêtrent; la malle se met à danser. Ce n'est plus une route, c'est une chaîne de montagnes avec ses lacs et ses crêtes, qui doit faire des

1. On trouvera plus loin, dans nos extraits de Barbier, en note, un très beau sonnet sur Michelangelo Buonarotti (1475-1564).

2. La malle-poste, ou malle, était la voiture par laquelle l'administration centrale des postes expédiait les lettres en province, la malle-poste recevait quelques voyageurs.

3. Elle prend des relais, c'est-à-dire : des chevaux frais, préparés de distance en distance, pour que le service de la malle ne soit pas retardé

horizons magnifiques aux fourmis[1]. Alors deux mouvements contraires s'emparent de la voiture et la secouent avec rage comme deux énormes mains qui l'auraient empoignée en passant : un mouvement d'avant en arrière et d'arrière en avant, et un mouvement de gauche à droite et de droite à gauche — le tangage et le roulis. Il résulte de cette heureuse complication que toute secousse se multiplie par elle-même à la hauteur des essieux, et qu'elle monte à la troisième puissance dans l'intérieur de la voiture ; si bien qu'un caillou gros comme le poing vous fait cogner huit fois de suite la tête au même endroit, comme s'il s'agissait d'y enfoncer un clou. C'est charmant. A dater de ce moment-là, on n'est plus dans une voiture, on est dans un tourbillon. Il semble que la malle soit entrée en fureur..... On saute, on danse, on rebondit, on rejaillit contre son voisin, — tout en dormant. Car c'est là le beau de la chose, on dort. Le sommeil vous tient d'un côté, l'infernale voiture de l'autre. De là un cauchemar sans pareil. Rien n'est comparable aux rêves d'un sommeil cahoté. On dort et l'on ne dort pas, on est tout à la fois dans la réalité et dans la chimère. C'est le rêve amphibie. De temps en temps on entr'ouvre la paupière. Tout a un aspect difforme, surtout s'il pleut, comme il faisait l'autre nuit. Le ciel est noir, ou plutôt il n'y a pas de ciel, il semble qu'on aille éperdument à travers un gouffre ; les lanternes de la voiture jettent une lueur blafarde[2] qui rend monstrueuse la croupe des chevaux ; par intervalles, de

1. Un peu plus loin, dans le même volume, le poète fera une description charmante de ce monde infiniment petit, qui paraît infiniment grand aux petits êtres qui le peuplent : « A Freiburg j'ai oublié longtemps l'immense paysage que j'avais sous les yeux pour le carré de gazon dans lequel j'étais assis. C'était sur une petite bosse sauvage de la colline. Là aussi il y avait un monde. Les scarabées marchaient lentement sous les fibres profondes de la végétation ; des fleurs de ciguë en parasol imitaient les pins d'Italie ; une longue feuille, pareille à une cosse de haricots entr'ouverte, laissait voir de belles gouttes de pluie comme un collier de diamants dans un écrin de satin vert ; un pauvre bourdon mouillé, en velours jaune et noir, remontait péniblement le long d'une branche épineuse ; des nuées épaisses de moucherons lui cachaient le jour ; une clochette bleue tremblait au vent, et toute une nation de pucerons s'était abritée sous cette énorme tente ; près d'une flaque d'eau qui n'eût pas rempli une cuvette, je voyais sortir de la vase et se tordre vers le ciel, en aspirant l'air, un ver de terre semblable aux pythons antédiluviens, et qui a peut être aussi lui, dans l'univers microscopique, son Hercule pour le tuer et son Cuvier pour le décrire. En somme, cet univers-là est aussi grand que l'autre. Je me supposais Micromegas ; mes scarabées étaient des megatheriums giganteums, mon bourdon était un éléphant ailé, mes moucherons étaient des aigles, ma cuvette d'eau était un lac, et ces trois touffes d'herbe haute étaient une forêt vierge. » (*Le Rhin, Lettres à un ami*, 1839, lettre XXXV.)

2. Pâle.

farouches tignasses[1] d'ormeaux apparaissent brusquement dans la clarté, et s'évanouissent; les flaques d'eau pétillent et frémissent sous la pluie comme une friture dans la poêle; les buissons prennent des airs accroupis et hostiles; les tas de pierres ont des tournures de cadavres gisants, on regarde vaguement; les arbres de la plaine ne sont plus des arbres, ce sont des géants hideux qu'on croit voir s'avancer lentement vers le bord de la route; tout vieux mur ressemble à une énorme mâchoire édentée. Tout à coup un spectre passe en étendant les bras. Le jour, ce serait tout bonnement le poteau du chemin, et il vous dirait honnêtement : *Route de Coulommiers à Sézanne*[2]. La nuit, c'est une larve[3] horrible, qui semble jeter une malédiction au voyageur. Et puis, je ne sais pourquoi on a l'esprit plein d'images de serpents; c'est à croire que des couleuvres vous rampent dans le cerveau ; la ronce siffle au bord du talus comme une poignée d'aspics[4]; le fouet du postillon est une vipère volante qui suit la voiture et cherche à vous mordre à travers la vitre; au loin, dans la brume, la ligne des collines ondule comme le ventre d'un boa qui digère, et prend dans les grossissements du sommeil la figure d'un dragon[5] prodigieux qui entourerait l'horizon. Le vent râle comme un cyclope[6] fatigué, et vous fait rêver à quelque ouvrier effrayant qui travaille avec douleur dans les ténèbres. — Tout vit de cette vie affreuse que les nuits d'orage donnent aux choses.

Les villes qu'on traverse se mettent aussi à danser, les rues montent et descendent perpendiculairement, les maisons se penchent pêle-mêle sur la voiture, et quelques-unes

1. Perruques. Thiers (1636-1703), dans son curieux livre intitulé : *Histoire des Perruques* (1690), donne l'ancienne orthographe et l'explication de ce mot : « Les teigneux ont été des premiers à prendre la perruque; et, comme ils n'avaient pas soin de la tenir bien propre et bien peignée, on a donné le nom de teignasses aux perruques mal peignées. »

2. Sezanne était un relais de la malle-poste sur la route de Paris à Nancy, en passant par Coulommiers, la Ferté-Gaucher, Sézanne, Fère-Champenoise, Saint-Dizier, Bar-le-Duc et Toul.

3. Un fantôme; pour les anciens, selon le témoignage de saint Augustin (*Cité de Dieu*, IX, XI), les larves ou lémures étaient les esprits malfaisants, tandis que les lares étaient les esprits bienveillants; les larves revêtaient les formes les plus hideuses.

4. Le peuple, en France, donne ce nom à une espèce de vipère.

5. Monstre fantastique, auquel on prête des griffes comme à une bête fauve, des ailes comme à un oiseau, et une queue de serpent.

6. On sait que, d'après la légende antique, les cyclopes étaient des géants de Sicile, qui travaillaient, sous les ordres de Vulcain, dans les forges de l'Etna; ils n'avaient qu'un œil au milieu du front.

y regardent avec des yeux de braise. Ce sont celles qui ont encore des fenêtres éclairées.

Vers cinq heures du matin, on se croit brisé; le soleil se lève, on n'y pense plus.

(*Le Rhin, Lettres à un ami*, 1839, Lettre XXIX.)

PORTRAIT DE MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Mademoiselle Baptistine était une personne longue, pâle, mince, douce; elle réalisait l'idéal de ce qu'exprime le mot « respectable »; car il semble qu'il soit nécessaire qu'une femme soit mère pour être vénérable. Elle n'avait jamais été jolie; toute sa vie, qui n'avait été qu'une suite de saintes œuvres, avait fini par mettre sur elle une sorte de blancheur et de clarté; et, en vieillissant, elle avait gagné ce qu'on pourrait appeler la beauté de la bonté. Ce qui avait été de la maigreur dans sa jeunesse était devenu, dans sa maturité, de la transparence; et cette diaphanéité laissait voir l'ange. C'était une âme plus encore que ce n'était une vierge. Sa personne semblait faite d'ombre.... un peu de matière contenant une lueur; de grands yeux toujours baissés; un prétexte pour qu'une âme reste sur la terre.

(*Les Misérables*, Première partie, livre I, chap. I.)

UN CHANT DE FÊTE DE NÉRON.

Amis! l'ennui nous tue, et le sage l'évite!
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, César, Consul pour la troisième fois,
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie [1],
Chante, en s'accompagnant de la lyre à dix voix [2]!

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble!
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble
Chez Pallas l'affranchi [3], chez le Grec Agénor [4],

1. Terme de musique: ce qui caractérisait le mode d'Ionie, c'était une douceur quelque peu efféminée.
2. A dix cordes.
3. Un de ces affranchis de Claude, riches de la misère de l'univers; c'est lui qu'Agrippine *alla prier*, lorsqu'elle voulut se faire épouser par l'empereur Claude. (Tacite, *Annales*, XIII, 2.)
4. Les Grecs, gens sans caractère et sans mœurs, avaient à Rome une détestable réputation; Juvenal ne les épargnera pas dans ses satires.

Ni dans ces gais festins, d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque [1], en louant Diogène [2],
Buvait le falerne [3] dans l'or!.....

Venez, Rome a vos yeux va brûler, — Rome entière!
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme?
Les sept monts [4] aujourd'hui sont un grand cirque où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire!
Il doit lancer parfois la foudre, comme un dieu!
Mais venez, la nuit tombe et la fête commence!
Déjà l'incendie, hydre [5] immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu!

Voyez-vous? voyez-vous? sur sa proie enflammée
Il déroule en courant ses replis de fumée;
Il semble caresser ces murs qui vont périr;
Dans ses embrassements les palais s'évaporent.....
— Oh! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir!

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errants comme des ombres,
Ce silence de mort par degrés renaissant!
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent!
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant!

Tout périt! jaspe [6], marbre, et porphyre [7], et statues,
Malgré leurs noms divins dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux :
Il va tout envahir dans sa course agrandie;

1. Victor Hugo reproche au gouverneur de Néron d'avoir eu des mœurs et d'avoir laissé une fortune en complet désaccord avec la morale stoïcienne qu'il enseignait.
2. Ce philosophe cynique (414-324 av. J.-C.) et son tonneau sont bien connus.
3. Vin de Campanie, très estimé.
4. Rome est appelée *la ville aux sept collines.*
5. Animal fabuleux; c'était un serpent qui avait sept têtes selon les uns, cinquante selon d'autres.
6. Pierre opaque de la nature de l'agate.
7. Le porphyre, que l'on tirait surtout de la haute Égypte, est une roche d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches.

Et l'Aquilon [1] joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.

Fier Capitole [2], adieu! — Dans les feux, qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont du Cocyte [3];
Néron le veut : ces tours, ces dômes tomberont.
Bien : sur Rome, à la fois, partout, la flamme gronde!
— Rends-lui grâces, Reine du monde :
Vois quel beau diadème il attache à ton front!

Enfant, on me disait que les voix sibyllines [4]
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines,
Qu'aux pieds de Rome, enfin, mourrait le temps dompté,
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore.....
Mes amis! dites-moi combien d'heures encore
Peut durer son éternité!

Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire!
Érostrate [5] lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importent les douleurs
Il fuit : de toutes parts le brasier l'environne.....
Otez de mon front ma couronne :
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète :
L'aspect du sang n'est doux qu'aux regards des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes! —
Il faut l'étouffer dans des chants.

Je punis cette Rome et je me venge d'elle!
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple!
Je veux avoir aussi mon temple,

1. Le vent du nord.
2. « La montagne capitoline se divise en trois quartiers bien distincts : la *Citadelle*, le *Temple de Jupiter* et l'*Intermont*. La Citadelle occupe la colline méridionale; le Temple, la colline septentrionale; et l'Intermont, l'espace entre ces deux monticules, ainsi que son nom l'indique. » (Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XXV.)
3. Fleuve des enfers.
4. Les prédictions des sibylles.
5. Passionné du désir de transmettre son nom à la postérité, Érostrate brûla le fameux temple de Diane à Éphèse (356 av. J.-C.).

Puisque ces vils Romains n'ont point assez de dieux.

J'ai détruit Rome, afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle!
Plus de chrétiens! allez, exterminez-les tous!
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes;
Exterminez!..... Esclave! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux!

Mars 1825.

(*Odes et Ballades*[1], livre IV, ode XV.)

LES FANTOMES.

Hélas ! Que j'en ai vu mourir, de jeunes filles!
C'est le destin : il faut une proie au trépas;
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles,
Il faut que, dans le bal, les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas;

1. Victor Hugo a repris avec le plus grand bonheur toutes les combinaisons de rimes et de mètres imaginées dans leurs strophes par les poetes de la Pléiade, et, quel que soit le charme de la fameuse pièce d'*Avril* de Remy Belleau (voir les *Morceaux choisis des classiques français du* XVI^e^ *siècle* de MM. Darmesteter et Hatzfeld), elle n'a pas le tour aisé et la grâce elegante de l'*Orientale* exquise intitulee *Sarah la Baigneuse*, que Berlioz (1803-1869) a mise en musique :

Sarah, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilissus;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche,
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.....

L'eau, du pied de la baigneuse
Peu soigneuse,
Rejaillit sur le gazon,
Sur sa chemise plissée,
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin;
Voilà leur troupe frivole,
Qui s'envole,
En se tenant par la main;

Chacune, en chantant comme
Passe, et mêle
Ce reproche à sa chanson
« Oh ! la paresseuse fille,
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson ! »

Juillet 1828.

(*Orientales*, XI^e^.)

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants ;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie : après le jour, la nuit livide ;
Après tout, le réveil, infernal ou divin ;
Autour du grand banquet siège une foule avide ;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin [1].

Que j'en ai vu mourir ! L'une était rose et blanche,
L'autre semblait ouïr de célestes accords,
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps !

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient,
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre,
Une autre, en expirant, avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons [2] engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes, que le ciel au monde avait données,
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps !

Quoi ? mortes ! Quoi ? déjà sous la tombe couchées !
Quoi ? tant d'êtres charmants sans regard et sans voix !
Tant de flambeaux éteints ! Tant de fleurs arrachées !
Oh ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois !.....

Doux fantômes ! C'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre :
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

1. Image bien souvent employée depuis Lucrèce (III, 936.)
2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII[e] *siècle* une des dernières notes de la cantate de *Circé* par J.-B. Rousseau.

Mon âme est une sœur pour ces âmes si belles;
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi;
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes :
Vision ineffable, où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées;
Je les vois, je les vois ; elles me disent : «Viens! »
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées,
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées.....
Alors je songe et me souviens!

Une surtout : un ange, une jeune Espagnole!
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans!.....

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée;
Le bal éblouissant! le bal délicieux!
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand, dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux [1].

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire [2] à son chevet!

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles!
Des ceintures de moire [3] aux ondoyants reflets;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles;
Des festons; des rubans, à remplir des corbeilles;
Des fleurs, à payer un palais!

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

1. De la lune.
2. Faire un bruit confus.
3. Étoffe ayant reçu un certain apprêt, qui lui communique un éclat changeant.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!
Sa basquine [1] agitait ses paillettes d'azur;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille [2] :
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :
La cendre y vole autour des tuniques de soie ;
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse [3] en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Mais, hélas! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

Jupe riche que portent les femmes basques et e pagnoles :

Jusqu'à cette Espagnole, envoi du dey d'Alger,
Qui soulève, en dansant son fandango léger,
Les plis brodés de sa basquine.

(*Orientales*, XXI.)

2. Longue et large écharpe noire ou blanche, dont les Espagnoles se couvrent la tête; elle est de dentelle pour les riches et de tulle pour les pauvres; mais riches et pauvres la portent avec une égale élégance.
3. Terme de danse.

Elle est morte. — A quinze ans, belle, heureuse, adorée!
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée [1]
La Mort aux froides mains la prit toute parée
Pour l'endormir dans le cercueil!

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau!
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.....

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles! Joyeuse et d'une main ravie
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour!

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs;
Mais qu'elle a passé vite, hélas! l'infortunée!
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs [2]!

Avril 1828.

(*Orientales*, XXXIII.)

LE PURITAIN CARR A CROMWELL.

Te voilà donc, Cromwell, sur ton trône de gloire!
Tremble : au jour radieux succède la nuit noire.....

1. Privée de raison :

Nous l'avons rencontrée
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.

(Racine, *Andromaque*, V, v.)

2. Voici comment la reine raconte, dans l'*Hamlet* de Shakspeare, la mort Od'phélie (IV, vii) : « Il y a, au bord du ruisseau, un saule qui reflèchit son feuillage blanchâtre dans le miroir du courant; elle était là, faisant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites, et de ces longues fleurs pourpres que... nos chastes vierges appellent des doigts de morts. Et là, comme elle grimpait, pour attacher aux rameaux pendants sa couronne d'herbes sauvages, une branche ennemie se rompit; alors ses humbles trophées et elle-même avec eux tombèrent dans le ruisseau qui pleurait. Ses vêtements s'enflent et s'étalent; telle qu'une fée des eaux, ils la soutiennent un moment à la surface; pendant ce temps elle chantait des lambeaux de vieilles ballades, comme désintéressée de sa propre détresse, ou comme une créature née et douée pour cet élément. Mais cela ne pouvait durer longtemps; si bien qu'enfin, la pauvre malheureuse! ses vêtements, lourds de l'eau qu'ils buvaient, l'ont entraînée de ses douces chansons à une fangeuse mort » (*Trad. Guizot.*)

Songe à Salmanasar[1]. Sur ses coursiers rapides,
Ce roi, qu'environnaient les grands argyraspides[2],
Passa comme, l'été, sous la nue enchaîné,
Passe un éclair du soir, — sans même avoir tonné.
Songe à Sennachérib[3], qui venait d'Assyrie,
Traînant après sa tente une armée aguerrie :
Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux,
Que leur souffle eût poussé les nuages des cieux ;
D'impurs magiciens; d'affreux onocentaures[4] ;
Des Arabes, heurtant les cymbales sonores;
Des bœufs; des léopards accoutumés au frein;
Des chariots de guerre armés de faux d'airain ;
D'ardents chevaux, qu'avaient allaités des tigresses;
Et six cents éléphants, mouvantes forteresses[5],
Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds,
Sur leur dos monstrueux faisaient bondir des tours.
Ce n'était que chameaux, buffles, zèbres, molosses[6],
Mammons[7], d'un monde éteint prodigieux colosses;
Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or[8].
La nuit, le camp semblait une plaine enflammée:
Et quand se réveillait cette innombrable armée,
Le pêcheur, apprêtant sa barque de roseaux,
Croyait entendre au loin mugir les grandes eaux.
Tout jetait des éclairs autour du Roi superbe;
Ses cavales volaient et du pied broyaient l'herbe;
Il passait, dominant de son front étoilé
Son char pyramidal, d'éléphants attelé;
Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes[9], bannières,

1. Salmanasar, fils et successeur de Téglath-Phalazar, roi d'Assyrie, conquit en 718 le royaume d'Israël. Il régna de 724 à 712.

2. Gardes qui portaient un bouclier argenté. Alexandre Hardy a mis des argyraspides en scène dans deux de ses tragédies, *la Mort de Daire* (1619) et *la Mort d'Alexandre* (1621).

3. Sennachérib, fils et successeur de Salmanasar, après avoir ravagé l'Égypte, vit son armée exterminée en Judée par l'ange de Dieu, et fut assassiné par deux de ses fils, après cinq années de règne, en 707.

4. Animal fabuleux, dont le nom est composé de deux mots grecs qui signifient *âne* et *centaure*.

5. M. de Bornier semble s'être souvenu de ce vers dans *la Fille de Roland* (I, II) :

Olivier et Turpin, mouvantes citadelles.

6. Gros chiens, qui venaient du pays des Molosses, peuple d'Épire.

7. Sans doute pour *mammonts*. Le *mammont* ou *mammouth* était l'éléphant primitif.

8. Couverts d'écailles d'or.

9. Banderoles servant d'étendards.

Pareils aux astres d'or qui traînent des crinières[1].
Mais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants :
Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants;
Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille,
Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille.

(*Cromwell*, V, XIV.)

LA CHARITÉ.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or[2] sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège,
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau[3]
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.

1. Les comètes.
2. La pendule.
3. La rime est cause que le poète n'a pu mettre ici un pluriel, comme l'aurait voulu le sens.

Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
Oh ! que ce soit la charité !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière :
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez, afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel,
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

(*Feuilles d'automne*, XXXII.)

LA MISE EN LIBERTÉ.

. . . . . Je suis sorti de la volière,
Tenant toujours l'oiseau ; je me suis approché

Du vieux balcon de bois par le lierre caché.
O renouveau! soleil! tout palpite et tout vibre,
Tout rayonne; et j'ai dit, ouvrant la main : Sois libre!

L'oiseau s'est évadé dans les rameaux flottants
Et dans l'immensité splendide du printemps,
Et j'ai vu s'en aller au loin la petite âme
Dans cette clarté rose où se mêle une flamme ;
Dans l'air profond, parmi les arbres infinis,
Volant au vague appel des amours et des nids,
Planant éperdument vers d'autres ailes blanches,
Ne sachant quel palais choisir, courant aux branches,
Aux fleurs, aux flots, aux bois fraîchement reverdis,
Avec l'effarement d'entrer au paradis.

Alors, dans la lumière et dans la transparence,
Regardant cette fuite et cette délivrance,
Et le pauvre être ainsi disparu dans le port,
Pensif, je me suis dit : Je viens d'être la Mort[1].
(*L'Art d'être grand-père*, X, *Enfants, oiseaux et fleurs*, VI, *la Mise en liberté.*)

LES HOMMES D'AUTREFOIS.

Les hommes de mon temps[2] faisaient la guerre franche ;
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt ;
Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,

1. Théophile Gautier a exprimé à peu près la même idée dans une de ses *Élégies ;* mais le dernier vers de Victor Hugo est plus saisissant dans sa simplicité que tout le discours de Théophile Gautier à l'oiseau :

« Mon âme est comme toi : de sa cage mortelle
Elle s'ennuie, hélas ! et souffre, et bat de l'aile ;
Elle voudrait planer dans l'océan du ciel,
Ange elle-même, suivre un ange ithuriel,
S'enivrer d'infini, d'amour et de lumière,
Et remonter enfin à la cause première ;
Mais, grand Dieu ! quelle main ouvrira sa prison?
Quelle main à son vol livrera l'horizon? »

(Charpentier, éditeur.)

2. C'est un vieillard, Elciis, qui, à Vérone, parle à l'empereur Othon III, lequel, étant malade,

A fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter, lui césar tout puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets;
Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade;
Ils méprisaient la nuit, le piège, l'embuscade;
Quand on leur demandait : « Quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre? » ils disaient : « Plein midi[1]. »
C'étaient, sous l'humble serge[2] ou l'hermine royale,
Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps;
Hors du danger auguste ils étaient mécontents;
Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache;
Car l'immobilité ne sied point au panache,
Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos
N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
De tout bien mal acquis ils disaient : « Qu'on le rende! »
Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande
Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison.
Ils parlaient haut, étant des fils des grandes races.
Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses;
Leur galop rendait fous les libres étriers.....
C'est avec la gaîté du rire puéril
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée;
Quand on disait : « L'épée est d'acier », leur épée,
Fière et toujours au vent, répondait : « L'homme aussi. »
Au chaume[4] misérable ils accordaient merci.
Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
Ayant pour toute joie, après les villes prises
Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
Oh! je les ai connus! dès que les coulevrines[5],
Dogues des tours, fronçaient leurs sinistres narines,

1. Le vieux poète Alexandre Hardy prêtait déjà un langage semblable à Alexandre. Voir nos *Morceaux choisis du* XVII^e *siècle*.
2. La serge est une étoffe commune et sans valeur.
3. Vêtement qui couvrait le corps du cou à la ceinture.
4. *Chaume* est ici pour *toit de chaume, chaumine*.
5. Canons allongés

Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
Ils étaient curieux d'aller tout voir de près :
Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête :
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
Auraient suivi la Mort leur criant : « Par ici ! »

(*Légende des siècles*, t. V, *les Quatre Jours d'Elciis*, I.)

UN PAYSAN A SA FIANCÉE.

HAROU.

Être madame Harou, quel sort pour une fille !
Avoir six cents arpents[1] de blé, trois cents de foin !
Et dire, en regardant tout le pays très loin :
C'est à moi ! Voyez-vous, vous êtes orpheline ;
Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.
Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants
De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche.
Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche,
Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats,
Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas[2].
Vous allez devenir bourgeoise, et cette chambre
Où vous gelez, pas vrai, dès le mois de novembre,
Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,
Où vous serez chez vous bien qu'en étant chez moi,
Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,
Et des canards si gros qu'on les prend pour des cygnes.
Ah ! les commères font du train ! Moi, bon luron[3],
Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,
Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,
Me font rire. Piaillez[4], mesdames les chouettes !
Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,
Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds ;
Ça sera farce[5]. Et vous, vous prendrez un air crâne,
Vous direz : « Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne. »

1. Voir plus haut, parmi nos extraits de Béranger : *Jacques*.
2. C'est-à-dire : à mettre des talons ou des pieds entiers à de vieux bas.
3. Bon vivant.
4. Criez sans cesse, comme font les petits oiseaux.
5. Dans le langage familier, le poète semble affectionner cette locution ; il avait déjà dit dans *l'Art d'être grand-père* (VIII, *les Griffonnages de l'écolier*) :

Et Juvénal s'écrie ébloui : « C'est très farce ! »

Et puis du cidre! et puis du pain, plein le buffet!
Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait
Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
Moi pas. Ah! par exemple, il faudra travailler.
Étant maîtresse, on est servante. S'éveiller
Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
Manier gentiment la fourche à tour de bras,
Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
Blanchir l'âtre[1], écumer le pot[2], moucher des mioches,
Porter, si le chemin est long et raboteux,
Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. I, *le Livre dramatique*, **les deux Trouvailles de Gallus**, *Esca*, *Lison*.)

CHANSON.

Proscrit [3], regarde les roses :
Mai, joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai [4].

1. La partie de la cheminée ou flambe le feu.
2. La marmite où bout la viande.
3. Cette chanson a été composée à Jersey, dans l'île où le poète exilé avait trouvé un asile, et qu'il a chantée la même année dans la belle pièce qui commence par ces vers :

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs :
Île, elle a l'Océan ; roche, elle a la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne.
Elle est pour nous la France, et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.
(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. II, *le Livre lyrique*, XIV.)

4. Cette pièce a été l'occasion d'une petite discussion, qui a rempli plusieurs des feuilletons de M. Francisque Sarcey dans le journal *le Temps*. Nous renvoyons à ces feuilletons (16 juillet, 3, 10 et 17 octobre 1881), où l'on trouvera une foule d'observations des plus intéressantes sur la prononciation de certaines syllabes. Dans le cas qui nous occupe, il s'agissait de savoir si le mois de *mai* devait se prononcer *mé* ou *mè*. La conclusion fut qu'on ne devait dire ni *mé*, ni *mè*, et trouver un son intermédiaire.

Proscrit, regarde les tombes :
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids :
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Mai 1854.

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. II, *le Livre lyrique*, XXV.)

L'IMMENSE ÊTRE INCONNU SOURIT.

L'immense Être inconnu sourit. L'aube réveille
Le ciron [1], la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
L'Océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

L'Être rêve. Il construit le lis dans le mystère;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre,
Il peint les beaux rosiers vermeils [2];
Et la création, sur son travail courbée,
Contemple; il fait, avec l'aile d'un scarabée,
L'admiration des soleils [3].

1. Le plus petit des animaux visibles à l'œil nu.
2. Regnier avait déjà dit dans sa belle *Satire IX*, *à Monsieur Rapin* :

Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture ;

et Racine dans *Athalie* (I, IV) :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

3. Ce qui fait l'étonnante supériorité du génie de Victor Hugo, c'est que ce poète réunit deux qualités qui s'excluent généralement, la force et la grâce, le

Hommes, vos grands vaisseaux qui vont sous les étoiles,
Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres qui s'imposent aux mers,
Fatiguant de leur poids la brise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Pleine de foudres et d'éclairs,

Vos canons, vos soldats, dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments, pareils à l'hydre [1] qui serpente,
Vos Austerlitz [2] tonnants, vos Lutzen [3], vos Lépante [4],
Vos Iéna [5] sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe, et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron [6].

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. II, *le Livre lyrique*, XXXV.)

qu'il n'a pas moins de charme à dépeindre l'infiniment petit que de puissance à concevoir et à rendre l'infiniment grand. Cette double face de son génie se montre bien dans ces beaux vers qui terminent une pièce admirable, dont nous donnions tout à l'heure le début dans une **note :**

Jersey semble prier comme un religieux ·
Tout à l'entour, chantant leur chant prodigieux,
L'abîme et l'Océan font leur immense fête :
La nue en passant pleure ; et l'écueil, sur son faîte,
Pendant que la mer brise à ses pieds le vaisseau,
Garde un peu d'eau du ciel pour le petit oiseau.

Creux de la Touraille (*l'Homme sans tête*), 8 octobre 1854

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. II, *le Livre lyrique*, XIV.)

1. Voir plus haut *Un chant de fête de Néron*.

2. Célèbre victoire remportée le 2 décembre 1805 par Napoléon Ier sur les empereurs d'Allemagne et de Russie.

3. Le 2 mai 1813 Napoléon Ier battit à Lutzen, en Saxe, les Russes et les Prussiens.

4. Allusion à la fameuse bataille navale du 7 octobre 1571, dans laquelle les forces turques furent anéanties par les flottes alliées de l'Espagne, du pape et de Venise, commandées par don Juan d'Autriche.

5. Par la victoire d'Iéna, le 14 octobre 1806, Napoléon Ier porta un coup terrible à la monarchie prussienne.

6. Le poète aime les amples périodes qui se terminent par un mot saisissant, les longues énumérations auxquelles s'oppose un vers d'une énergique concision. Voici par exemple une pièce fort belle, qui est formée tout entière d'une seule phrase :

Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille,
Cent mille hommes, couchés sur un champ de bataille,
Tombés pour leur pays par leur mort agrandi,
Comme on tombe à Fleurus, comme on tombe à Lodi,
Cent mille ardents soldats, héros et non victimes,
Morts dans un tourbillon d'événements sublimes,
D'où prend son vol la fière et blanche Liberté,
Sont un malheur moins grand pour la société,

DE VIGNY

(1799-1863)

Le comte Alfred de Vigny naquit à Loches. Il s'engagea dans l'armée de très bonne heure, mais quitta l'épée pour la plume à la suite du succès de ses *Poèmes* (1822) et de ses *Poèmes antiques et modernes* (1826). *Moïse*, *Eloa*, *le Déluge*, *Dolorida*, *la Neige*, *le Cor*, soulevèrent des cris d'admiration : la profondeur du sentiment et la pureté de la forme, jointes à une couleur très franche et très ardente, constituaient l'originalité de ce « précurseur encore racinien du romantisme, » comme l'a si justement appelé M. Godefroy. Alfred de Vigny trouva d'autres succès dans le roman avec *Cinq-Mars* (1826), œuvre fausse cependant, et qui avait pour but de glorifier la noblesse et de rabaisser Richelieu, avec *Stello* (1832), avec *Servitude et grandeur militaires* (1835). Il avait écrit en vers en 1828 un *Shylock* et en 1829 un *Maure de Venise* d'après Shakespeare ; volant de ses propres ailes, il fit représenter *la Maréchale d'Ancre* en 1831, et, en 1835, mit à la scène avec le plus éclatant succès, sous le titre de *Chatterton*, un épisode de *Stello ;* repris en 1857 et il y a quelques années encore, *Chatterton* a paru déplorablement vieilli et cruellement ennuyeux. Elu à l'Académie française en 1845, Alfred de Vigny ne publia plus rien. Ses *Œuvres posthumes* ont été imprimées en 1864 ; elles n'ont rien ajouté à sa réputation ; elles contiennent cependant encore deux pièces fort belles : *la Colère de Samson* et *la Bouteille à la mer*

LA MORT DU SCORPION [1].

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraye et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du

Sont pour l'humanité, qui sur le vrai se fonde,
Une calamité moins haute et moins profonde,
Un coup moins lamentable et moins infortuné,
Qu'un innocent, un seul innocent, condamné,
Dont le sang, ruisselant sous un infâme glaive,
Fume entre les pavés de la place de Grève,
Qu'un juste assassiné dans la forêt des lois,
Et dont l'âme a le droit d'aller dire à Dieu : « Vois ! »

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, t. I, *le Livre satirique*, XIX.)

1. Le scorpion est un petit animal armé d'un dard venimeux.

cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais [1].

(*Dernière nuit de travail du* 29 *au* 30 *juin* 1834, en tête de *Chatterton*, *Théâtre complet*, Lemerre, éditeur.)

ROLE DU POÈTE DANS L'ÉTAT [2].

M. BECKFORD [3].

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un

1. Alfred de Vigny excelle à présenter une idée sous une forme dramatique. Ce petit tableau est achevé et aussi saisissant que celui de *la Mort de l'aigle*, que nous donnons plus loin, et celui de *la Mort du loup* :

> ..... Il a saisi dans sa gueule brûlante
> Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
> Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
> Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
> Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
> Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
> Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
> Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé ;
> Le loup le quitte alors et puis il nous regarde :
> Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
> Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang
> Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
> Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
> Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
> Et, sans daigner savoir comment il a péri,
> Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

***Poésies complètes**, Poèmes philosophiques, la Mort du loup*, Lemerre, éditeur.)

2. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e^ *siècle* nos extraits de Thomas. — Pour Alfred de Vigny le poète est un hôte divin, envoyé du ciel sur la terre, et que la terre doit accueillir avec tendresse et respect... sans oublier de lui donner une pension. Dans *Stello*, Alfred de Vigny avait raconté les derniers instants de Gilbert (qui, d'ailleurs, n'est pas mort de faim), d'André Chénier et de Chatterton. La mort de Chatterton lui inspira un drame : selon lui, le jeune poète, réduit à la misère, à dix-huit ans, appelle à son aide le lord maire, un ancien ami de son père; celui-ci lui offre une place de valet de chambre, et Chatterton se tue. Le véritable Chatterton vécut de 1752 à 1770.

3. Le lord maire. Alfred de Vigny a commis un anachronisme. Si nous en croyons le *Dictionnaire universel des Littératures* de Vapereau, M. Beckford mourut avant Chatterton, ce qui empêcha la publication d'un *Essai politique* que Chatterton avait composé pour lui. Il fit plusieurs élégies sur la mort de son protecteur; mais il ne paraît pas avoir été d'une nature fort sensible, s'il est vrai qu'on ait trouvé dans ses papiers cette singulière note :

J'ai perdu par sa mort (de M. Beckford) à cet *Essai* (*l'Essai politique*).	1 liv. st.	11 sh.	6 d
Gagné en *Elégies*.	2	2	»
It. en *Essays*.	3	3	»
Je dois donc me réjouir de sa mort pour.	3 liv. st.	13 sh.	6 d.

peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON.

...Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue [1] tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes [2] sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais, en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le poète dans la manœuvre?

(Un moment d'attente.)

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

(*Chatterton*, III, VI, *Théâtre complet*, Lemerre, éditeur.)

MOÏSE SUR LE MONT NÉBO [3].

.....Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête [4],
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;

1. L'avant.
2. La Chambre des communes ou Chambre basse du parlement anglais, composée des députés élus par les bourgs et les villes.
3. C'est sur le mont Nébo, à l'E. du Jourdain, dans le pays des Moabites, que Moïse mourut.
4. Moïse est représenté avec deux flammes qui jaillissent de son front.

Et les fils de Lévi [1], s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la Terre Promise:
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise ;
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain [2].

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb [3] jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages [4];
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois [5];
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
— Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,

1. La tribu de Lévi (*Lévites*) était consacrée au service du temple.
2. La baguette miraculeuse à l'aide de laquelle Moïse, dans le désert, fit sortir des ruisseaux du sein de rochers arides.
3. Montagne de l'Arabie Pétrée, à côté du Sinaï, ou Dieu apparut pour la première fois à Moïse (*Exode*, III et IV.)
4. C'est en effet Moïse qui conduisit les Hébreux à travers la mer Rouge et les déserts du Sinaï jusqu'en vue de la Terre Promise.
5. Allusion à la septième plaie d'Egypte.

Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà !
J'impose mes deux mains sur le front des nuages,
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages [1] ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe [2],
Et la voix de la mer se tait devant ma voix [3].
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite ;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
— Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger [4],
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger; »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux :
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage.
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,

1. « Après que Moïse eut quitté Pharaon et fut sorti de la ville, il éleva les mains vers le Seigneur, et les tonnerres et la grêle cessèrent, sans qu'il tombât plus une goutte d'eau sur la terre. » (*Exode*, IX, 33, trad. Le Maistre de Sacy.)

2. C'est devant Josué que se rangea le Jourdain, comme s'était rangée la mer Rouge devant Moïse.

3. Ces vers sont d'un grand poète, comme cet admirable morceau du *Déluge* :

> La terre va mourir sous des eaux éternelles,
> Et l'ange, en la cherchant, fatiguera ses ailes.
> Toujours succédera, dans l'univers sans bruits,
> Au silence des jours le silence des nuits.
> L'inutile soleil, si le matin l'amène,
> N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
> Et, quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
> Le stérile rayon remontera vers lui.
>
> (*Poésies complètes, Livre mystique, le Déluge*, écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.)

4. Moïse lui-même, qui conduisait les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian. (*Exode*, III, 1.)

Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
— Il fut pleuré. — Marchant vers la Terre Promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant[1].

(*Poésies complètes*, *Livre mystique*, *Moïse*, 1822, Lemerre, éditeur.)

LA MORT DE L'AIGLE.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
Hérissé, l'oiseau part, et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment;
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du soleil[2].

(*Ibid.*, *Eloa*, écrit dans les Vosges, en 1823, Lemerre, éditeur.)

1. Il est intéressant de comparer avec cet admirable poème le dernier chapitre du *Deutéronome*, qui l'a inspiré ; on verra comment le poète a transformé le texte saint, en attirant notre attention sur la mélancolie de l'homme élevé par Dieu au-dessus des autres hommes. Quarante ans après avoir composé *Moïse*, Alfred de Vigny, en écrivant *le Mont des Oliviers*, a trouvé quelques vers majestueux, dignes d'être cités à côté de cette belle pièce. Voici le tableau, d'un grand effet, qui ouvre le poème :

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline ;
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux,
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe,
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni;
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsemani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.

(*Poésies complètes*, *Poèmes philosophiques*, *le Mont des Oliviers.*)

2. L'aigle regarde le soleil sans être ébloui. — On lira avec plaisir, après

FRAGMENT D'IDYLLE.

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige,
Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
« Venez ! dit-elle ; allons, paraissez, il est temps !
Car voici la chaleur, et voici le printemps. »
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère,
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents,
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
« Venez ! oh ! venez voir comme Glycère est belle ! »

(*Poésies complètes*, *Antiquité homérique*, *la Dryade* (1815), Lemerre, éditeur.)

ces beaux vers, *le Sommeil du condor* d'un poète contemporain, M. Leconte de Lisle ; par l'éclat de l'expression et la force de la pensée, les vers de M. Leconte de Lisle sont peut-être encore supérieurs à ceux d'Alfred de Vigny :

Par delà l'escalier des roides Cordillères,
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familières,
L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin,
Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent.
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

(*Poèmes barbares*, Lemerre, éditeur.)

LE COR.

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois [1],
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins [2] antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves [3], ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit :
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle ;

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher [4] ;
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans la sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

1. On désigne par ces mots le moment où la biche, pressée par les chiens qui aboient après elle, va être forcée.
2. Les seigneurs qui vivaient dans le palais de Charlemagne et qui l'accompagnaient à la guerre.
3. Nom donné aux cours d'eau qui descendent des Pyrénées.
4. Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse
(André Chénier, *Hymne à la Justice.*)

II

Tous les preux étaient morts[1], mais aucun n'avait fui,
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique[2] sur les monts l'entoure et tremble encore :
« Roland, tu vas mourir : rends-toi, criait le More :

« Tous tes pairs[3] sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. » —

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut du mont un grand rocher roula ;
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,

1. Le poète va raconter la mort de Roland, surpris dans les défilés de Roncevaux, avec l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, par les Sarrasins d'Afrique. Sur les conseils d'Olivier, Roland se décide à sonner du cor, et Charlemagne, qui l'entend, revient pour venger sa mort. C'est Ganelon qui a trahi Roland ; dans le beau drame de M. de Bornier, *la Fille de Roland* (I, 11, Dentu, éditeur), Ganelon veut revoir le vallon de Roncevaux :

J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon !
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres :
C'était bien Roncevaux ! Seulement, par endroits,
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms ;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que, si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrasines !.....
Je restai là trois jours ; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrasins d'Espagne
Par moi comte et baron, parent de Charlemagne !
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles.
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant !

2. Les Sarrasins.
3. On appelait *pairs de Charlemagne* ses douze plus braves paladins.

Sur le roc affermi, comme un géant, s'élance;
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance !

III

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz [1] et d'Argelès [2] se montrent les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour [3]
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour.
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts : tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi [4]
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin [5] disait, tenant les saintes amulettes [6] :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu,
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu;
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor;
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière :

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Oberon qui parle avec sa Fée [7]. »

1. Près du cirque de Gavarnie et de Barèges.
2. A côté de Lourdes.
3. Les troubadours étaient les poètes de la langue d'oc, et les trouvères ceux de la langue d'oïl.
4. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIIe *siècle* une note de la *Glose sur le sonnet de Job* de Sarrasin.
5. Dans la *Chanson de Roland* l'archevêque Turpin est resté à l'arrière-garde avec Roland et meurt avec lui.
6. Ce mot, détourné ici de son sens propre, désigne ordinairement un objet que l'on porte sur soi par superstition, pour se préserver des accidents et de la mort. Il ne figure dans le *Dictionnaire de l'Académie* qu'à partir de 1762, et il est masculin. Cependant Chateaubriand l'a fait féminin, comme Alfred de Vigny.
7. Voir plus haut une note de *la Voulzie* d'Hégésippe Moreau.

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! Malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers ! repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore ;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire ;
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

(Écrit à Pau en 1825, *Poésies complètes*, *Livre moderne*, Lemerre, éditeur.)

LA BOUTEILLE A LA MER.

.... Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond,
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.....

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête,
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit : « Aujourd'hui le courant nous entraîne,
Désemparés [1], perdus, sur la Terre-de-Feu [2].
Le courant porte à l'est : notre mort est certaine;
Il faut cingler au nord [3] pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan [4],
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan [5],
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme de l'autre main son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste [6] au pavillon béni.

On avait mis en panne [7], et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.....

1. Un vaisseau *désemparé* est celui qui a perdu ses mâts et ses agrès.

2. Île située à la pointe méridionale de l'Amérique du Sud. « Cette contrée arrachée du continent par de violentes convulsions, par la furieuse ébullition de mille volcans, semble une tourmente de granit. Boursouflée, crevassée par un refroidissement subit, elle fait horreur. Ce sont des pics aigus, des clochers excentriques, d'affreuses et noires mamelles, des dents atroces à trois pointes, et toute cette masse de lave, de basalte, de fontes de feu, est coiffée de lugubre neige. » (Michelet, *la Mer*, livre III, chap. II.)

3. Faire voile vers le nord.

4. C'est en 1520 que Magellan, un Portugais au service de l'Espagne, découvrit le détroit qui a gardé son nom, entre l'Amérique du Sud et la Terre-de-Feu. Il aborda aux Philippines, et fut tué par les indigènes en 1521.

5. « Les pics San-Diego, San-Ildefonso. » (*Note d'Alfred de Vigny.*)

6. Un vieux mot français, *tostée*, a passé en Angleterre, d'où il nous est revenu sous la forme *toast* ou *toste*. Il vient du latin *tostum*, et a désigné successivement la rôtie, puis le vin que l'on boit avec elle, puis le coup bu à la santé de quelqu'un.

7. *Mettre en panne*, c'est disposer les voiles de façon que le vaisseau reste à peu près immobile.

Où sont-ils à présent ? Où sont ces trois cents braves ?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix !

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus [1].
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick [2] englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan la frêle passagère
N'a pas, pour se guider, une brise légère ;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent,
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente [3] elle monte en roulant [4].

1. Il revient du pôle antarctique.
2. On appelle *brick* un « bâtiment à deux mâts, dont le plus grand est incliné vers l'arrière. » (*Dictionnaire* de Littré.)
3. L'équateur.
4. De Vigny excelle à nous intéresser à de simples animaux ou même à des objets inanimés, en leur prêtant des sentiments. Rappelons-nous dans *la*

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement ;
Il a vu la bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment [1].

Mais on entend au loin le canon des corsaires ;
Le négrier [2] va fuir, s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant !
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue [3] inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant [4].

Frégate la Sérieuse, une belle pièce écrite à Dieppe en 1828, la scène du naufrage (XVI) :

La Sérieuse alors semblait à l'agonie ;
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt, l'étouffant :
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je
Adieu donc, mon enfant ! »

Elle plongea d'abord sa poupe, et puis sa proue ;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

(*Poésies complètes, Livre moderne.*)

1. Le poète aime la mer et les vaisseaux qui la parcourent, et c'est avec amour qu'il dépeint leur marche majestueuse ou légère :

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin ;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

(*la Frégate la Sérieuse*, I.)

2. Voir nos extraits de Mérimée.

3. La sarigue, craintive et toujours en éveil, cache au moindre bruit ses petits dans une sorte de poche, que, comme la plupart des marsupiaux, elle porte sous le ventre.

4. Remarquez la très heureuse harmonie imitative de ce dernier vers et l'originalité poétique de la comparaison qui le précède. Une des causes du succès d'Alfred de Vigny fut justement l'art avec lequel sut renouveler les

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons [1] lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides [2]
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir [3] noir et mystérieux.

Quel est cet élixir ? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience :
Et, si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.....

(Écrit au Maine-Giraud, en octobre 1853, *Poésies complètes, Poèmes philosophiques*, Lemerre, éditeur.)

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Fils de Musset-Pathay, l'éditeur de J.-J. Rousseau, le jeune

vieilles comparaisons affaiblies et affadies par un trop long usage. Voyez plutôt le combat de la frégate *la Sérieuse* contre trois vaisseaux de haut bord (XVI) :

..... Elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait ; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

1. Herbes marines.
2. Dans l'Amérique du Nord.
3. De l'arabe *al aksir*, la quintessence.

Alfred de Musset fit ses études au lycée Henri IV. Il avait vingt ans lorsque, nourri des idées romantiques, il publia, sous le patronage de Victor Hugo et de Charles Nodier, un premier volume de vers, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui était le début d'un véritable poète. Les *Poésies diverses* (1831) et le *Spectacle dans un fauteuil* (1832) n'eurent pas moins de succès, si bien qu'à vingt-deux ans Alfred de Musset était déjà célèbre. Il entreprit alors un voyage en Italie, au retour duquel il publia *la Confession d'un enfant du siècle* (1836). De ce moment A. de Musset montre une amère tristesse et un sombre dédain de la vie; c'est la note qui résonne constamment dans les remarquables poésies qu'il donne à la *Revue des Deux Mondes* de 1835 à 1840 (*l'Ode à la Malibran*, les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, etc.), et qui ont été réunies sous le titre de *Poésies nouvelles*. En même temps il faisait paraître dans la *Revue* de délicates nouvelles, comme *Pierre et Camille*, *Margot*, etc., rassemblées depuis sous les titres de *Contes* et de *Nouvelles*, et des comédies-proverbes, pétillantes d'esprit et parfumées de poésie, qui n'étaient pas destinées à la scène, pas plus que le drame shakespearien de *Lorenzaccio*; citons *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Barberine*, *Il ne faut jurer de rien*, *Un caprice*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. A son retour de Russie, madame Allan-Despréaux représenta au Théâtre-Français quelques-unes de ces aimables fantaisies, qu'elle avait déjà jouées à Saint-Pétersbourg, et elles obtinrent plus de succès que les comédies qu'Alfred de Musset écrivit plus tard en vue de la représentation : *Louison*, *On ne saurait penser à tout*, *Carmosine*, *Bettine* et *l'Habit vert*, cette dernière en collaboration avec M. Emile Augier. En 1852, l'Académie française appela à elle Alfred de Musset, qui mourut prématurément en 1857. On a publié un volume d'*Œuvres posthumes*, qui renferme une jolie comédie : *l'Ane et le Ruisseau*.

LA DÉSESPÉRANCE.

Cette maladie du siècle présent[1] vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que

1 Cette maladie, qui arrache en 1836 un gémissement à A. de Musset, trois écrivains illustres avaient contribué à la répandre en Europe, Gœthe avec *Werther* et *Faust*, Chateaubriand avec *René*, lord Byron avec *Manfred*

voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu; espérez, travaillez, avancez, reculez. » Que ne lui dit-on pas? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir, et ses enfants sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants; ô hommes libres! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez; plaignez-nous plus que tous vos pères; car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait [1].

(*La Confession d'un enfant du siècle*, chap. II, Charpentier, éditeur.)

LE POÈTE ET LE PROSATEUR.

Le poète n'écrit presque jamais la réflexion. Le prosateur n'est juste et profond que par elle. Le poète cependant doit la sentir, et plus profondément encore que le prosateur, par cette raison que, pour exprimer son idée, quelle qu'elle soit, quand ce ne serait que pour la rime, il faut qu'il travaille longtemps. Or, pendant ce travail obligé, une multitude de commentaires, de faces diverses, de corollaires [2], se pré-

1. « Lorsque autrefois l'oppresseur disait : « A moi la terre! — A moi le ciel! » répondait l'opprimé. A present que répondra-t-il? » (*Ibid.*) — Voir plus loin l'*Espoir en Dieu*.

2. On appelle proprement *corollaire* une « conséquence découlant d'une proposition qui vient d'être démontrée » (*Dictionnaire* de Littré.)

sentent nécessairement, à moins de supposer un idiot qui rime un plagiat. Ces corollaires sont plus ou moins bons, brillants, justes, séduisants; ils détournent, ramènent, expliquent, enchantent; pour le prosateur, ce sont des veines, des minerais; pour le poète, les reflets d'un prisme. Il faut au poète le jet de l'âme, l'idée mère; il s'y attache, et cependant peut-il se résoudre à perdre le fruit de la réflexion? S'il n'a que quatre lignes à écrire, il faut donc que le reste y entre; de là ce qu'on nomme la poésie, c'est-à-dire ce qui fait penser. Dans tout vers remarquable d'un vrai poète, il y a deux ou trois fois plus que ce qui est dit; c'est au lecteur à suppléer le reste, selon ses idées, sa force, ses goûts.....

Le romancier, l'écrivain dramatique, le moraliste, l'historien, le philosophe, voient les rapports des choses; le poète en saisit l'essence. Son génie purement natif cherche en tout les forces natives. Sa pensée est une source qui sort de terre; ne lui demandez pas de se mêler de politique et de raisonner sur telle circonstance qui se passerait même à deux pas de lui; il ignore ces jeux de la fantaisie et ces variations de l'espèce humaine; il ne connaît qu'un homme, celui de tous les temps. Le poète n'a jamais songé que la terre tourne autour du soleil; il est indifférent aux affaires publiques, négligent des siennes, c'est assez pour lui des ouvrages de la nature. Le plus petit être, la moindre créature, par cela seul qu'ils existent, excitent sa curiosité. Le grand Gœthe quittait sa plume pour examiner un caillou et le regarder des heures entières; il savait qu'en toute chose réside un peu du secret des dieux. Ainsi fait le poète, et les êtres inanimés eux-mêmes lui semblent des pensées muettes. Tandis que des rêveurs qui divaguent cherchent à satisfaire leur exaltation par des déclamations ampoulées et par un vain cliquetis de mots, il contemple ardemment la forme de la matière, et s'exerce à entrer dans la sève du monde. Regarder, sentir, exprimer, voilà sa vie; tout lui parle; il cause avec un brin d'herbe[1]; dans tous les contours qui frappent ses yeux, même dans les plus difformes, il puise et nourrit incessamment l'amour de la suprême beauté : dans tous les sentiments qu'il éprouve, dans toutes les actions dont il est témoin, il cherche la vérité éternelle; et tel il est né, tel il meurt, dans sa simplicité première; arrivé

1. Voir plus haut, dans nos extraits de Victor Hugo, une note du morceau intitulé : *Une nuit en malle-poste*.

au terme de sa gloire, le dernier regard qu'il jette sur ce monde est encore celui d'un enfant. (1839.)

(*Œuvres posthumes*, Charpentier, éditeur.)

UN DISTRAIT[1].

Le baron, qui est le plus ponctuel et le plus scrupuleux des diplomates, a donné rendez-vous à son neveu, le plus distrait des marquis ; naturellement, le marquis l'a oublié, et l'infortuné baron gémit avec Germain, le domestique de son neveu, sur cette maudite distraction :

GERMAIN.

Lorsqu'on se hasarde à lui faire remarquer la moindre distraction de sa part, il entre dans une colère affreuse. A telle enseigne que, l'autre jour, il a manqué de m'assommer parce qu'il avait, au lieu de sucre, versé son tabac sur ses fraises, et hier encore...

LE BARON.

Juste Dieu ! Est-il croyable qu'un homme de mérite, et du plus haut mérite, Germain (car mon neveu est fort distingué), tombe d'une manière aussi puérile dans des égarements déplorables !

GERMAIN.

Cela est bien funeste, monsieur.

LE BARON.

Ne l'ai-je pas vu, de mes propres yeux, traverser, les mains dans ses poches, une contredanse Royale, et se promener au milieu du quadrille, comme dans l'allée d'un jardin?

GERMAIN.

Parbleu ! monsieur, il a fait la pareille, l'autre soir, chez madame la comtesse. Il y avait grande compagnie, et M. Vertigo, le poète d à côté, lisait un mélodrame en vers. A l'endroit le plus touchant, monsieur, quand la jeune fille empoisonnée reconnaissait son père parmi les assassins, quand toutes ces dames fondaient en larmes, voilà mon maître qui se lève, et s'en va boire le verre d'eau que l'auteur avait sur sa table. Tout l'effet de la scène a été manqué.

LE BARON.

Cela ne m'étonne pas. Il a bien mis un jour trente sous

1. Comparer le portrait de Ménalque dans les *Caractères* de La Bruyère (*de l'Homme*).

dans une tasse de thé que lui présentait une charmante personne, croyant qu'elle quêtait pour les pauvres.

GERMAIN.

L'hiver dernier, vous étiez absent, lors du mariage de monsieur son frère. Il devait, comme vous pensez, faire les honneurs du repas de noces. J'entre chez lui, vers le soir, pour l'aider à faire sa toilette. Il me renvoie, se déshabille lui-même, puis se promène une heure durant, sauf votre respect, en chemise; après quoi il s'arrête court, se regarde dans la glace avec étonnement : Que diable fais-je donc? se demande-t-il : parbleu! il fait nuit, je me couche. Et là-dessus il se mettait au lit, oubliant la noce et le dîner, si nous n'étions venus l'avertir [1].

(*Comédies et Proverbes*, t. II, *On ne saurait penser à tout*, sc. I, Charpentier, éditeur.)

FRAGMENT DE *LA NUIT DE MAI.*

LA MUSE au poète.

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette :
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

1. Si, dans la comédie, le style d'Alfred de Musset est, comme on vient de le voir, plein d'esprit et de grâce, il est quelquefois dans le drame plein d'énergie et d'éclat; prenons deux exemples dans *Lorenzaccio*. Le vieux Philippe Strozzi apprend que ses fils, las de maudire la tyrannie des Médicis, veulent enfin la briser; voyant qu'on est résolu à l'action, il réclame sa part des dangers : « Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid quand ses aiglons vont à la curée? » Alors, un de ses fils, ému, reprend : « Venez, mon noble père; nous baiserons le bas de votre robe. Vous êtes notre patriarche, venez voir marcher au soleil les rêves de votre vie. La liberté est mûre ; venez, vieux jardinier de Florence, voir sortir de terre la plante que vous aimez. » (III, II.) Mais les deux fils du vieux Strozzi sont arrêtés; le vieillard réunit les quarante membres de sa famille; il les exhorte à délivrer ses fils et Florence avec l'aide des bannis qui n'attendent qu'un signal pour accourir (III, VII) : « Notre premier cri d'alarme, comme le coup de sifflet de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout entière d'aigles chassés du nid. Ils ne sont pas loin ; ils tournoient autour de la ville, les yeux fixés sur ses clochers. Nous y planterons le drapeau noir de la peste; ils accourront à ce signal de mort. Ce sont les couleurs de la colère céleste. Ce soir, allons d'abord délivrer nos fils; demain nous irons tous ensemble, l'épée nue, à la porte de toutes les grandes familles. Il y a à Florence quatre-vingts palais, et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre, quand la Liberté y frappera. »

Lorsque le pélican[1], lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux[2].
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur[3].
Leurs déclamations sont comme des épées:

1. Oiseau aquatique, souvent pris pour le symbole de l'amour paternel, depuis que quelques auteurs ont imaginé d'écrire qu'il nourrissait au besoin ses petits de son sang.

2. Le pélican est muni d'une poche, qui s'ouvre entre les deux branches osseuses de sa mandibule inférieure, et dans laquelle il garde les poissons qu'il a pris, et qu'il mangera plus tard; on peut pêcher avec le pélican, en lui mettant un anneau qui ne lui permet pas d'avaler sa proie

3. *Dilater le cœur*, c'est le rendre content, heureux.

Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang [1].
(*Poésies nouvelles*, Charpentier, éditeur.)

L'ESPOIR EN DIEU.

. . . . . .

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes [2] impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes?
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un [3] me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels;
L'autre [4] découvre au loin, dans le ciel solitaire,

1. Musset intercale souvent dans ses poésies des épisodes qui sont des tableaux achevés. Celui qu'on vient de lire est incomparable, celui-ci est d'une grande beauté :

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée :
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

(*Lettre à Lamartine, Ibid.*)

2. Les Grecs donnaient le nom de sophistes à des hommes à la fois rhéteurs et philosophes, qui cherchaient moins à établir la vérité qu'à faire briller leur esprit. — Tout le résumé des systèmes philosophiques que va faire le poète sera vague et prêtera le flanc à la critique.

3. Manès, hérésiarque chaldéen du troisième siècle. Toute la théologie des manichéens, dit Bossuet dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes* (XI), « roulait sur la question de l'origine du mal; ils en voyaient dans le monde, et ils en voulaient trouver le principe; Dieu ne le pouvait pas être, parce qu'il était infiniment bon; il fallait donc, disaient-ils, reconnaître un autre principe, qui, étant mauvais par sa nature, fût la cause et l'origine du mal. »

4. Le *déiste*, qui, reconnaissant un Dieu, n'admet cependant ni religion ni culte.

Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote [1] :
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être [2].
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons [3].
Montaigne [4] s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions [5].

1. Ces deux mots *rêver* et *penser* sont bien vagues pour résumer la philosophie de Platon et celle d'Aristote. Rappelons que, pour Aristote, l'existence de Dieu « est prouvée par le mouvement. Dieu est le suprême intelligible, le suprême désirable, vers lequel tend le monde : il est donc le moteur du monde, mais un moteur immobile, qui est lui seul l'objet de sa pensée, dont l'action commence et finit en lui-même, et qui, par conséquent, ne s'occupe pas du monde. » (M. F. Deltour, *Hist. de la litt. gr.*) — Platon, lui, croit à la Providence divine, comme Socrate.

2. Rien n'est plus vague que le mot *transfigurer* dans ce vers, et l'on ne voit pas pourquoi le poète rapproche ici Pythagore (VI^e^ siècle av. J.-C.) et Leibniz (c'est ainsi qu'on écrit aujourd'hui le nom du philosophe allemand). Il ne saurait être question de la métempsycose, puisque l'on ne trouve rien dans le système de Leibniz (1646-1716) qui puisse être comparé à ce dogme de la philosophie pythagoricienne. Aristote nous dit bien que dans la doctrine pythagoricienne *l'âme est un nombre qui se meut lui-même ;* et « l'âme, en tant que nombre, a pour racine l'unité, c'est-à-dire Dieu. Dieu, en tant qu'unité, est la perfection, et l'imperfection consiste à s'écarter de l'unité..... La règle de toute morale, c'est la ressemblance de l'homme à Dieu..... c'est-à-dire le retour du nombre à sa racine, à l'unité, et la vertu est une harmonie. » (Cousin, *Hist. gén. de la philosophie*, 3^e^ leçon.) Leibniz de son côté appelle l'âme une *monade ;* il entend par *monade* « l'être simple et actif des corps, capable de dire moi dans ce qui a vie. » (Littré.) Il admet quatre espèces de monades, différentes de qualités : les éléments de la matière, les monades des bêtes, celles des esprits finis, et enfin la monade de Dieu. Mais si, dans le système de Leibniz, Dieu est la *monade* suprême, principe et lien de toutes les autres, et si, dans celui de l'école pythagoricienne, Dieu, l'unité, est appelé aussi la *monade*, ce n'est pas cependant une raison suffisante pour que le poète réunisse ainsi dans le même vers Pythagore et Leibniz.

3. On sait que Descartes n'admettait pas le vide : « Au sens que les philosophes prennent ce mot, à savoir pour un espace où il n'y a point de substance, il est évident qu'il n'y a point d'espace en l'univers qui soit tel. » (*Les Principes de la philosophie*, 2^e^ partie.) Pour expliquer alors les mouvements des planètes, il fallait expliquer comment dans une étendue pleine le mouvement était possible. Descartes imagina un mouvement en cercle, qui est l'ingénieuse et célèbre hypothèse des tourbillons. Il place les corps célestes au milieu d'amas de matière subtile, dont les parties, détachées les unes des autres, se meuvent toutes dans un même sens : « La matière du ciel où sont les planètes, dit-il, tourne sans cesse en rond, ainsi qu'un tourbillon qui aurait le soleil à son centre. » (*Ibid.*) Chaque planète était elle-même le centre d'un tourbillon, de sorte, dit La Place (*Exp.*, V, 5), que « les tourbillons des planètes entraînaient les satellites, et le tourbillon du soleil entraînait les planètes, les satellites et leurs tourbillons. » (Voir nos extraits de Descartes dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle.*)

Voir *les Morceaux choisis du* XVI^e^ *siècle* de MM. Darmesteter et Hatzfeld. — Voir aussi sur la philosophie de Montaigne le très curieux *Entretien de Pascal avec M. de Saci* : « Ne voulant pas dire : « Je ne sais, » il dit : « Que sais-je? » dont il fait sa devise, etc. »

5. Voir nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle.*

Pyrrhon[1] me rend aveugle, et Zénon[2] insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout[3].
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout[4].
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine[5].
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant[6].
Voilà donc les débris de l'humaine science!

1. Pyrrhon, philosophe grec du IVe siècle avant J.-C., ne voulait pas reconnaître avec les dogmatistes qu'il y a une vérité absolue, ni le nier avec les sophistes; il déclarait donc qu'il fallait s'abstenir de juger. Molière a mis au théâtre un docteur pyrrhonien dans sa jolie comédie-ballet intitulée *le Mariage forcé* (sc. VIII).

2. Zénon de Cittium (358-260 av. J.-C.) est considéré comme le chef de l'école stoïcienne, ainsi nommée du Portique (στοά), sous lequel il donnait ses leçons; il avait étudié la morale sous Crates le cynique. La doctrine stoïcienne, profondément modifiée par les successeurs de Zénon, plaçait le bonheur dans la vertu, et amenait à considérer comme des choses indifférentes les plaisirs et les peines; sa devise fut : *abstine et sustine*.

3. Voltaire admettait très bien la croyance en Dieu; mais Alfred de Musset n'aimait pas Voltaire; rappelons-nous la fameuse apostrophe :

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés? etc.

4. Ce dernier hémistiche seul s'applique bien au juif hollandais Spinosa (1632-1677), dont on fit durant un siècle un athée, et que l'allemand Novalis (1772-1801) appelait au contraire un philosophe « ivre de Dieu ». Spinosa était un panthéiste; mais tandis que, dans le panthéisme de Diderot, Dieu n'est que l'univers, dans celui de Spinosa l'univers n'existe qu'en Dieu.

5. C'est à Locke (1632-1704), le père de l'école sensualiste, que s'applique ce vers, à cause des tendances matérialistes du philosophe anglais; c'est sans raison que le poète le qualifie de sophiste, comme il va qualifier Kant de rhéteur.

6. D'après Kant (1724-1804), le célèbre auteur de la *Critique de la raison pure*, dans le domaine de la raison spéculative tout ce qui dépasse les limites de l'expérience est purement hypothétique; « d'où il suit que Dieu, l'âme, la liberté, le temps, l'espace ne sont que des formes de la raison, des idées que la raison projette en quelque façon hors d'elle par l'énergie dont elle est douée, énergie admirable en elle-même, mais qui n'enfante que des illusions; » et Kant arrive en effet, en métaphysique, à un radical et irrémédiable scepticisme. Mais le poète a tort de ne pas ajouter que, si Kant s'efforce de démontrer l'impuissance de la raison pure à affirmer Dieu, c'est qu'il a l'intention formelle de prouver Dieu par la morale; c'est par elle qu'il revient au dogmatisme : « Cette même raison pure, qui s'avoue incapable de certitude en métaphysique, se prétend tout à coup fort capable en morale d'arriver certainement à la liberté, à l'âme et à Dieu. C'est le devoir qui opère ce prodige. En effet, le devoir est certain, et le devoir est inexplicable sans une âme spirituelle et libre et sans Dieu. » (Cousin, *Hist. gén. de la philosophie*, 10e leçon.) — Il ne faut pas, on le voit, chercher dans les vers, d'ailleurs fort beaux, d'Alfred de Musset une exactitude qui n'y est point; mais le poète n'a que trop raison, quand il dit que depuis cinq mille ans que l'homme essaye avec les seules lumières de la raison de découvrir ce qu'il est, il n'est arrivé à aucun résultat certain. Théodore Jouffroy constatait aussi avec tristesse que la philosophie n'a pu résoudre une seule des questions qu'elle s'est posées : « Et cependant, ajoutait-il, ces questions, Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon et Épicure, Bacon, Descartes, Leibniz, Malebranche, Locke et Kant les ont agitées! »

Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini [1].
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon [2]; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;

1. Le poète a dit, au début de cette pièce, dans un vers souvent cité

..... Malgré moi l'infini me tourmente.

2. La justice et la bonté sont les deux attributs de Dieu que Corneille rappelle le plus souvent dans *Polyeucte :*

Il est toujours tout juste et tout bon.....
(I, I.)

Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière.
(IV, III.)

La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma [1], Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie [2] :
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.....

Février 1838.

(*Ibid.*, Charpentier, éditeur.)

UN REFORMATEUR [3].

DUPONT.

J'avais fait un projet... Je te le dis tout bas...
Un projet! Mais au moins tu n'en parleras pas...

1. La première déité de la trinité des Indiens (Brahma, Vichnou, Siva), le Dieu qui, suivant eux, a formé le monde.

2. « Cœli enarrant gloriam Dei. »

3. Deux *ratés*, qui ont jadis usé leurs pantalons sur les bancs de la même école et y ont fait glorieusement leurs preuves de paresse, se rencontrent un soir sur le boulevard, râpés, mélancoliques et l'estomac vide ; ils se reconnaissent, et se font part mutuellement de leurs projets et de leurs rêves.

C'est plus beau que Lycurgue[1], et rien d'aussi sublime
N'aura jamais paru, si Ladvocat m'imprime.
L'univers, mon ami, sera bouleversé :
On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
Les riches seront gueux et les nobles infâmes;
Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
Et les femmes seront... tout ce qu'elles voudront.
Les plus vieux ennemis se réconcilieront.
Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
La foi religieuse avec l'indifférence,
Et le drame moderne avec le sens commun.
De rois, de députés, de ministres, pas un.
De magistrats, néant; de lois, pas davantage.....
Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes :
Chansons que tout cela ! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles[2] et bitumes,
Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner,
Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république.
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.
Là, de sa roue en feu le coche[3] humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle[4];
L'humanitairerie[5] en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
Quel projet, mon ami! quelle chose admirable!
A d'aussi vastes plans rien est-il comparable?
Je les avais écrits dans mes moments perdus.
Croirais-tu bien, Durand, qu'on ne les a pas lus ?

1. On sait que les lois données à Sparte par Lycurgue ont assuré longtemps la gloire et le bonheur de sa patrie.
2. Charbon de terre.
3. Au propre, les coches étaient les voitures publiques avant les diligences.
4. La locution complète est : propre et net comme une écuelle à chat.
5. Mot plaisant forgé par Alfred de Musset pour désigner la gent humanitaire.

Que veux-tu? notre siècle est sans yeux, sans oreilles;
Offrez-lui des trésors, montrez-lui des merveilles,
Pour aller à la Bourse, il vous tourne le dos:
Ceux là nous font des lois, et ceux-ci des canaux;
On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère;
On voit des fainéants qui labourent la terre:
L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer,
Et j'ai perdu l'espoir de le régénérer.

Poésies nouvelles, *Dupont et Durand*, Charpentier, éditeur.)

SUR TROIS MARCHES DE MARBRE ROSE.

.....Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté[1],
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux! ô bergers! ô rocailles[2]!
Vieux Satyres, Termes[3] grognons,
Vieux petits ifs en rang d'oignons,
O bassins, quinconces[4], charmilles[5]!
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées!
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes!
O marronniers! n'ayez pas peur;

1. Fréquenté.
2. On appelle *rocailles* des ouvrages faits avec des cailloux et des coquillages incrustés dans des pierres non taillées.
3. Figures de divinités dont la partie inférieure se termine en gaine.
4. Endroits couverts d'arbres plantés en échiquier.
5. Double palissade de charmes, ou même d'autres arbres, taillés de façon à former un double mur de verdure.

Que votre feuillage immobile,
Me sachant versificateur,
N'en demeure pas moins tranquille.
Non, j'en jure par Apollon
Et par tout le sacré vallon[1],
Par vous, Naïades ébréchées,
Sur trois cailloux si mal couchées,
Par vous, vieux maîtres de ballets
Faunes dansant sur la verdure,
Par toi-même, auguste palais,
Qu'on n'habite plus qu'en peinture[2],
Par Neptune, sa fourche[3] au poing,
Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine;
De Phébus je vois les effets :
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine.
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi;
Ce n'était, je crois, qu'à demi :
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
A gauche, en sortant du château?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).

1. Le vallon habité par les Muses.
2. Il y a dans le musée de Versailles une galerie de portraits historiques.
3. Allusion irrévérente au trident classique du dieu.

Que ces trois marches sont jolies!
Combien ce marbre est noble et doux!
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies!
N'est-il pas vrai? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée!
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur?.....

N'allez pas, du reste, oublier
Que ces marches dont j'ai mémoire
Ne sont pas dans cet escalier
Toujours désert et plein de gloire,
Où ce roi, qui n'attendait pas,
Attendit un jour, pas à pas,
Condé lassé par la victoire.
Elles sont près d'un vase blanc,
Proprement fait et fort galant.
Est-il moderne? est-il antique?
D'autres que moi savent cela;
Mais j'aime assez à le voir là,
Étant sûr qu'il n'est point gothique.
C'est un bon vase, un bon voisin;
Je le crois volontiers cousin
De mes marches couleur de rose;
Il les abrite avec fierté.
O mon Dieu! dans si peu de chose
Que de grâce et que de beauté!

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats,
Et les marquis à grand fracas,
Et les belles ambitieuses,
Dont vous avez compté les pas;
Celles-là surtout, j'imagine,
Envous touchant ne pesaient pas,
Lorsque le velours ou l'hermine
Frôlaient vos contours délicats.....
Marches, qui savez notre histoire,
Aux jours pompeux de votre gloire,

Quel heureux monde en ces bosquets !
Que de grands seigneurs, de laquais,
Que de duchesses, de caillettes[1],
De talons rouges[2], de paillettes.....
Que de poudre sous ces berceaux,
Que de gens, sans compter les sots !
Règne auguste de la perruque,
Le bourgeois qui te méconnaît
Mérite sur sa plate nuque
D'avoir un éternel bonnet[3].....

Est-ce ton avis, marbre rose ?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là
Ne t'avait pas fait pour cela.
Au pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales[4],
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé ?
Lorsque la pioche et la truelle [5]
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard [6] insultait Praxitèle [7].

1. Femmes futiles et babillardes, qui gazouillent comme des cailles.
2. La noblesse seule avait, dans l'ancienne cour, le droit de porter des talons rouges.
3. De coton probablement.
4. Chaussure antique, qui laissait le dessus du pied nu, et que portent encore certains religieux.
5. Outil dont les maçons se servent pour prendre et pour placer le mortier ou le plâtre.
6. Il y eut deux architectes de ce nom : François Mansard (1598-1666), né à Paris, qui a imaginé les fenêtres dites *mansardes* et commencé le val-de-Grâce, et Jules Mansard (1646-1708), son neveu, qui a fait à Paris la place des Victoires et la place Vendôme, élevé le dôme des Invalides, et construit les châteaux de Marly, du grand Trianon et de Versailles. C'est de Jules Mansard qu'il est question dans les vers d'Alfred de Musset.
7. Célèbre statuaire athénien du IVe siècle av. J.-C. Ses principales œuvres étaient la fameuse Aphrodite de Cnide, un Eros, détruit sous Titus, un Satyre, que Praxitèle estimait entre toutes ses statues, la colossale Junon de Platées, l'Apollon Sauroctone, le groupe d'Hermès et Bacchus, retrouvé

Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire [1]
Pour qu'il l'écrase sans façon?
Est-ce que l'absurde vulgaire
Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon?

Février 1849.

(*Ibid.*, Charpentier, éditeur.)

BRIZEUX

(1806-1858)

Auguste Brizeux naquit à Lorient, d'une famille originaire d'Irlande. Il commença ses études à Vannes, les continua au collège d'Arras, vint à Paris en 1824 pour faire son droit, s'y lia avec Alfred de Vigny, et donna au Théâtre-Français, le 27 septembre 1827, *Racine ou la troisième représentation des Plaideurs*. Il retourna en Bretagne, et là comprit sa vocation : chanter la Bretagne. Il l'a chantée dans l'idylle de *Marie* (1831), dans *la Fleur d'or ou les Ternaires* (1841), dans l'épopée rustique des *Bretons* (1846), dans *Primel et Nola* (1850), et dans les *His-*

en 1877, les statues en bronze d'Harmodius et d'Aristogiton, etc., etc.

1. L'ouvrier qui taille les pierres précieuses.

toires poétiques (1855), et il a recueilli en son honneur des poésies en langue celtique sous ce titre : *la Harpe d'Armorique* (1844). Brizeux a publié aussi une *Poétique nouvelle* à la suite de ses *Histoires poétiques* et une traduction en prose de la *Divine Comédie*.

LE CONVOI DE LOUISE.

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre en priant conduisit le cercueil ;
Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis ;
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids[1].

(*Marie*, *la Chaîne d'or*, Lemerre, éditeur.)

A LA BRETAGNE.

O landes ! ô forêts ! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents [2],
Bretagne ! d'où te vient l'amour de tes enfants ?
Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,

1. Voir plus loin, dans nos extraits de Victor de Laprade, *le Convoi de Pernette*.
2. Voir plus loin *la Nuit du premier novembre à Coat-Loc'h*.

Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré ;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale !
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare [1] ;
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

(*Les Bretons* [2], chant II, Lemerre, éditeur.)

UN DIMANCHE DANS L'ILE D'HŒDIC [3]

. . . . . Voilà,
Dès qu'au soleil levant la mer se dévoila,
Que tous les gens d'Hœdic, enfants, hommes et femmes,
Se tenaient sur la grève à regarder les lames :
« Ah ! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort [4],
Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor ! »
Ensuite ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
« Ceux de Houad sont heureux : ils ont toujours la messe ! »
Et, sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux.
« A genoux ! dit soudain le chef, voici qu'on hisse
Le pavillon de Dieu : c'est l'heure de l'office. »
Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
Ces femmes, ces enfants, priant le long des flots,
Mais, comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,

1. En Toscane.
2. Ce long poème était déjà en germe dans ces premiers vers de *Marie* :

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !.....
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres.
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres !
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons :
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes !

3. Les îles de Houad (le canard) et d'Hœdic (le petit canard), situées entre Belle-Isle-en-mer, la presqu'île de Quiberon, l'embouchure de la Vilaine et la pointe du Croisic, comptent, la première un peu moins, et la seconde un peu plus de 300 habitants.
4. La mer est presque toujours mauvaise autour de Belle-Isle.

Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile ;
Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait,
Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait.
Ingénieux appel ! Par les yeux entendue,
La parole de Dieu traversait l'étendue ;
Les îles se parlaient ; et, comme sur les eaux,
Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux.
(*Id.*, chant IV, Lemerre, éditeur.

LA SAINT-CORNÉLI [1] A CARNAC [2].

Aujourd'hui, Cornéli, c'est votre jour de fête !
Votre crosse à la main et votre mitre en tête,
Des hommes de Carnac vous écoutez les vœux,
Majestueusement debout entre deux bœufs,
Bon patron des bestiaux ! et votre image sainte
Sur le seuil de l'église est nouvellement peinte ;
Mais les bœufs, les taureaux, les vaches au poil roux,
Hélas ! ne viennent plus défiler devant vous !
« Oui, disait un vieillard au milieu de la place,
Notre pays s'en va ! tout décline, tout passe !
Grand Dieu ! pour renverser nos usages bénis,
Avec les cœurs sans foi les prêtres sont unis !
Au temps du vieux curé, j'en ai bonne mémoire,
Le Pardon [3] de Carnac semblait un jour de foire.
Alors, parés de fleurs, de feuillage, d'épis,
Les bœufs au large cou, les vaches aux longs pis,
Arrivaient par milliers ; et, toute une semaine,
Leur cortège tournait autour de la fontaine [4].
Comme saint Cornéli, cet ami des bestiaux,
Éloi, dans ce temps-là protégeait les chevaux ;

1. Saint Cornéli est le patron des bœufs.
2. *Carnac* (*Amas-de-Pierres*) est situé au fond de la baie de Quiberon.
3. On appelle *Pardons* en Bretagne les pèlerinages. C'est le 13 septembre qu'a lieu le Pardon de Carnac.
4. La fontaine monumentale de saint Cornéli, à laquelle on descend par quelques marches, est située à 200 mètres de l'église. Une superstition locale prétendait que l'eau de la fontaine donnait aux bestiaux une vigueur surnaturelle ; aussi, à la fin du chant, le poète nous montre-t-il le vieillard conduisant, la nuit, en dépit du curé, ses bœufs à la fontaine :

« Les prêtres ont le jour, mais nous avons la nuit. »
Et le vieil et digne homme avec l'eau sans pareille
Abreuvait l'animal, puis, au creux de l'oreille
Lui versait quelque goutte, en murmurant des mots
Dont le pouvoir secret guérit de tous les maux.
A d'autres on lavait le front et les deux cornes :
Les taureaux effrayés secouaient leurs fronts mornes ;
Mais le charme opérait, et toute la vigueur
Des bœufs de Cornéli leur passait dans le cœur.

Saint Hervé les sauvait des loups : et, sur leurs couches,
L'été, grâce à saint Marc, ils défiaient les mouches.
Alors l'homme souffrant avait un aide, alors
Les animaux étaient plus heureux et plus forts ;
Car tous avaient leurs saints, leurs protecteurs, leurs fêtes.
Tous vivaient confiants, les hommes et les bêtes ;
Et les jours de Pardon, m'assurait mon aïeul,
Lorsqu'on n'y menait pas son bœuf, il venait seul. »

(*Id.*, chant V, Lemerre, éditeur.)

LES QUATRE BRETONS.

MOR-VRAN [1] DU PAYS DE VANNES [2].

Je suis du Mor-Bihan [3], qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes [4] ;
Et les autres cantons, si verdoyants tous trois,
N'ont pas tant de forêts ni d'arbres dans leurs bois,
Que l'immense Carnac dans son champ de bruyère
N'a de rangs de men-hîr [5] et de tables de pierre :
Des îles, des men-hîr, voilà le Mor-Bihan,
Et le grand saint Gildas est roi de l'Océan [6].

HERVÉ, LE TRÉGORROIS [7].

L'homme est fait pour la terre ! Ah ! regardez nos plaines

1. C'est-à-dire : Corbeau-de-mer, Cormoran.
2. Pays blanc, pays découvert.
3. C'est-à-dire : petite mer.
4. Au chant IV, Mor-Vran disait déjà :

. . . . . Car, dans le Mor-Bihan,
On compte autant d'îlots qu'il est de jours dans l'an.

5. On discute beaucoup sur l'origine et la destination des men-hîr ; dans le pays, on appelle les pierres des alignements de Carnac *soudar det sant Cornéli :*

. . . . . Quant à tous ces rochers,
Ils font l'étonnement de bien des étrangers.
Un savant nous a dit qu'aux temps païens des prêtres
Couchaient sous ces granits les guerriers nos ancêtres ;
Sous chaque pierre un corps repose enseveli.
Pourtant nous les nommons Soldats-de-Cornéli.
Ecoutez : les soldats de deux rois idolâtres
Poursuivaient notre saint, déjà l'ami des pâtres,
Et sur un chariot traîné par de grands bœufs
Le bon vieux Cornéli se sauvait devant eux ;
Or, voici que la mer, le rendre aussi, l'arrête ;
Alors le saint prélat, du haut de sa charrette,
Tend la main : les soldats, tels qu'ils étaient rangés,
En autant de men-hîr, voyez ! furent changés.
Telle est notre croyance ; et personne n'ignore
Que le patron des bœufs, c'est ici qu'on l'honore.
Aux lieux où la charrette et le saint ont passé,
Le froment pousse encor plus vert et plus pressé. »

(*Id.*, chant III.)

6. Saint Gildas (vi^e^ siècle) fut le premier abbé de Rhuis, où est son tombeau. On a donné le nom de Saint-Gildas à plusieurs villages de Bretagne.
7. Le canton de Tréguier fait partie du département des Côtes-du-Nord.

De lin tendre et de chanvre en été toutes pleines !
Et, l'hiver, écoutez le joyeux tisserand,
Tout en croisant ses fils qu'il prend et qu'il reprend,
Au pays de Tréguier, écoutez comme il chante
Sur mille airs variés des chansons qu'il invente !
Notre cher saint Tûdual [1] est roi du peuple élu :
S'il n'est pas Dieu le Père, il ne l'a pas voulu [2].

LÎLEZ [3] DE CORNOUAILLE [4].

Oui, Tréguier a son lin, Vanne a ses rangs de pierres,
Mais venez en Cornouaille, au pays des rivières,
Au pays des vallons, des pâtres et des bœufs,
Où l'homme est comme un arbre avec ses grands cheveux.
C'est chez nous, mes amis, que les filles sont belles !
Là qu'on danse aux Pardons des petites chapelles !
Venez voir à Kemper [5] le bon saint Corentin [6],
Avec sa mitre d'or et sa crosse d'étain.

LE PRÊTRE DE LÉON [7].

Un grave Léonard fuit les plaisirs du diable.
La semaine, il la passe à charroyer [8] du sable,
A fumer ses sillons, à dresser ses chevaux,
Et le jour du dimanche, après ces durs travaux,
Il entend la grand' messe, et, dans sa langue antique,
A saint Pôl, son apôtre, il entonne un cantique :
Car saint Pôl est l'honneur du pays de Léon,
Et Léon est l'honneur du langage breton.

(*Id.*, chant XII, Lemerre, éditeur.)

LA NUIT DU PREMIER NOVEMBRE A COAT-LOC'H [9], DANS LE PAYS DE KEMPER.

A l'heure où le brasier était près de s'éteindre,
S'éveillant à demi, le chien s'est mis à geindre:

1. Evêque de Tréguier au VI^e^ siècle.
2. Ce vers naïvement orgueilleux fait songer à la jolie chanson de Nadaud :

Si la Garonne avait voulu,
Lenturlu ! etc...

3. *Lîlez*, Couleur-de-lait.
4. La Cornouaille, ou pays de Kemper, forme aujourd'hui la partie méridionale du Finistère. Au propre, c'est la pointe de la Gaule (*Cornu-Galliæ*).
5. C'est-à-dire : Confluent. La ville est bâtie au confluent du Steir et de l'Odet.
6. Premier évêque de Cornouaille, au IV^e^ siècle. Les panneaux de la chaire (1679) de la cathédrale de Quimper représentent des épisodes de la vie de saint Corentin.
7. Le pays de Léon forme aujourd'hui la partie septentrionale du département du Finistère. Au propre, c'est le pays de la Légion.
8. Transporter sur des charrettes.
9. *Coat-Loc'h*, Bois-du-lac.

Dans la cour on entend un bruit lourd de sabots;
Des hommes qui de loin murmuraient quelques mots
S'approchent, et, frappant trois grands coups sur la porte,
Chantent à l'unisson d'une voix lente et forte :

« Si dans cette maison vous êtes endormis,
Voici la Nuit-des-Morts : réveillez-vous, amis.
Pour tant de morts et tant de mortes,
C'est Dieu qui nous a dit de frapper à vos portes.

« Priez pour eux, ô vous qui dormez dans vos draps!
Les vivants sont légers, les enfants sont ingrats :
Sur un lit de braise et de soufre
Votre père, là-bas, peut-être crie et souffre.

« L'argent vient et s'en va ; pourtant je vous le dis,
Pour un denier beaucoup perdent leur Paradis.
Hélas! ouvrez votre paupière,
Et pour les pauvres morts priez Dieu sur la pierre!

« Soyez honnêtes gens, ayez peur du péché;
Donnez bonne mesure et bon poids au marché;
Donnez, donnez bonne mesure :
Jésus-Christ vous rendra le tout avec usure.

« Sur ses ailes de feu, comme un oiseau du ciel,
Et sa balance en main, descendra saint Michel [1],
Debout sur ses ailes de flamme,
Dans sa balance d'or il pèsera votre âme.

« Alors d'un autre lit vous aurez tous besoin!
Pour chevet vous aurez un bourrelet de foin,
Autour de vous des toiles blanches,
Et sous la terre humide et pesante cinq planches.

« Ce chant, mes bons amis, est un chant de douleurs;
A l'homme le plus dur il doit tirer des pleurs.
Priez pour les morts et les mortes :
Nous allons avec Dieu frapper à d'autres portes... »

Les chanteurs s'éloignaient; et tous les habitants,
Attendris sur leurs morts, y pensèrent longtemps.....

1. Saint Michel du Péril est un des saints vénérés de la Bretagne.

Ah! le sombre hibou qui vole d'if en if,
Aux oiseaux réveillés jetant son cri plaintif,
Est moins triste, moins triste est la voix des chiens vagues[1]
Par un soir d'ouragan hurlant contre les vagues,
Qu'en ce premier novembre, où nul astre ne luit,
Le cantique des Morts errant toute la nuit!...
Des clercs[2], des mendiants, de village en village,
Se plaisent à semer partout ce chant sauvage,
Pour rappeler à ceux qui dorment dans leurs lits
Ceux qu'en la terre froide ils ont ensevelis,
Mais qui viennent ce soir, dégagés de leurs langes,
Aux vivants se mêler, innombrables phalanges,
Tourbillons plus serrés que ne sont à la fois
Les sables de la mer et les feuilles des bois.
Tous ces bruissements qui passent dans les ronces,
A vos chants désolés, chanteurs, sont leurs réponses[3].
(*Id.*, chant XVIII. Lemerre, éditeur.)

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

Théophile Gautier naquit à Tarbes, fit ses études au collège Charlemagne, et se livra avec ardeur à son goût pour la peinture. Le pinceau ne lui procura guère que des déceptions, mais

1. Errants, du latin *vagi*.
2. Jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique.
3. Procope (*De bello Gothico* nous rapporte une vieille légende armoricaine sur la *baie des Trépassés*, qui prouve que, de son temps déjà, la nuit du 1er novembre effrayait les Bretons : « La nuit du 1er novembre voit le juge des morts, Samhan, s'asseoir sur son tribunal pour juger les âmes trepassées dans l'année. Les âmes doivent aller le trouver au fond de l'occident. Assourdies apparemment par quelques restes de leur enveloppe terrestre, elles ne peuvent franchir les mers sans secours. A l'extrémité du continent, en face de l'île sainte où résident les *neuf Sènes*, au pied du gigantesque promontoire de Plogoff, s'étend une baie semée d'écueils où la mer se brise avec une plainte éternelle. C'est là qu'affluent, dans la nuit du jugement, les âmes qui doivent quitter la Grande Gaule. « Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissements des ombres volant avec un léger bruit... Il voit passer les pâles fantômes des morts. » A minuit, les pêcheurs, les nautoniers de ces rivages entendent heurter à leur porte ; ils se lèvent, ils trouvent sur la plage des barques inconnues, qu'ils sentent s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils font voile au couchant, emportés sur les flots avec, la rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à la côte de l'île de Bretagne, un barques s'allegent, les âmes sont parties. » (Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, livre III, *la Gaule indépendante*, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.)

il garda de son passage dans l'atelier de Rioult le culte de la couleur, et fut le poète coloriste par excellence. Son poème fantastique d'*Albertus* (1832) obtint un vif succès, et, parmi les poésies qui le suivirent, on apprécia particulièrement la *Comédie de la Mort* (1838). Les *Emaux et Camées* causèrent en 1852 un véritable étonnement : jamais la fausseté de la théorie de l'art pour l'art ne s'était mieux manifestée que dans ces petites pièces d'une surprenante perfection, ciselées avec une richesse incroyable de détails, mais qui ne renferment que peu d'idées. Une pièce du moins était un chef-d'œuvre : *les Vieux de la vieille*. Théophile Gautier s'est exercé avec succès dans des genres variés : il a composé quelques ballets exquis : *Giselle* (1841), *la Péri* (1843), *Gemma* (1854), *Sacountala* (858) ; ses nombreux romans sont écrits avec le soin le plus respectueux de la forme ; le *Roman comique* de Scarron lui a paru un excellent prétexte à enluminures, et, après un travail long et patient, il a donné en 1863 son *Capitaine Fracasse*, sur lequel il a répandu la couleur avec tant de profusion que les yeux en restent fatigués; son goût pour le fantastique lui a inspiré le roman de *Spirite* en 1876 ; il écrit également plusieurs relations de voyages, dont le style rivalise d'éclat avec celui des livres de Fromentin : *Tras los montes* (1843), *Zigzags* (1845), *Italia* (1852), *Constantinople* (1854), *Voyage en Russie* (1866). Comme critique d'art et feuilletoniste dramatique, il a rédigé une quantité considérable d'articles de revues et de journaux; la réunion de plusieurs de ces articles a formé le volume des *Grotesques* (1844), dans lequel Théophile Gautier essaye de réhabiliter les poètes burlesques du règne de Louis XIII.

LA ROUTE DU SIMPLON [1].

La route du Simplon que nous allons suivre est une merveille du génie humain. Napoléon, se souvenant de la peine que devait avoir eue Annibal à faire fondre autrefois les Alpes avec du vinaigre, comme le racontent sérieusement les historiens, a voulu épargner ce travail aux conquérants qui désireraient entrer en Italie, et a fait exécuter en trois ans ce chemin miraculeux. Il fallait que le vinaigre antique fût d'une force terrible; car cent soixante mille quintaux [2] de poudre et dix mille hommes suffirent tout au plus à faire à l'âpre flanc de la montagne cette imperceptible raie qu'on appelle une route.

Le terrain s'élève par une pente assez douce, entre deux bordures de montagnes qu'on croirait toucher avec le doigt,

1. Entre la Suisse et l'Italie : cette route mène de Brigg, dans la vallée du Rhône, à Domo-d'Ossola, dans la vallée de la Toce.
2. Le quintal est un poids de cent livres

bien qu'elles soient passablement éloignées; mais, dans les régions alpestres, on est à chaque instant trompé sur la distance par la perpendicularité des plans. Les crêtes qu'on laisse en arrière de soi sont couvertes de neiges; c'est une ramification des Alpes Helvétiques. Sur leurs flancs, qui semblent inaccessibles même au pied de la chèvre, se tiennent suspendus, on ne sait comment, des villages trahis par leurs clochers quelquefois seuls visibles. Des chalets perdus dans la montagne, avec leurs auvents [1] de bois et leurs toits chargés de pierres, de peur que le vent ne les enlève, révèlent tout à coup la présence inattendue de l'homme: c'est là que, bloqués par les frimas et les lavanges [2], les pâtres passent l'hiver, loin de toute relation humaine. Où vous pensez ne trouver que des aigles et des chamois [3], vous rencontrez des faucheurs et des faneuses [4]: la culture monte à de vertigineuses hauteurs: nous avons vu une femme qui bottelait du foin au bord d'un précipice de quinze cents pieds, sur une prairie en pente comme un toit et que tachetaient quelques vaches dont on entendait tinter les clochettes,

Brigg n'est déjà plus, au fond de la vallée, qu'une de ces boîtes de jouets d'Allemagne représentant un village sculpté en bois. C'est la même proportion; les boules de fer-blanc brillent comme des paillettes aux rayons du matin. Le Rhône ne semble plus qu'un fil jaune.

A la droite de la route s'étend à perte de vue un horizon de montagnes élevant leurs têtes les unes au-dessus des autres, et formant un panorama sublime. Le mont Blanc fait jaillir au fond de ce chaos magnifique quelques-unes de ses aiguilles neigeuses.

A la gauche, ce sont de grandes forêts de sapins d'une vigueur et d'une beauté surprenantes: le sapin est le gazon de la montagne. Il est à elle dans la proportion du brin d'herbe à la prairie. Cet escarpement abrupt qui vous paraît velouté çà et là de plaques de mousse est couvert en effet

1. Voir dans nos extraits de Cyrano de Bergerac (*Morceaux choisis du* XVII^e *siècle*) la lettre *Contre l'hiver*.

2. *Lavange*, ou *lavanche*, synonyme d'*avalanche*, que quelques personnes, dit le Dictionnaire de l'Académie, prononcent *avalange*.

3. Ruminants de la taille d'une grande chèvre, qui se plaisent sur les hauts sommets.

4. *Faner*, c'est tourner et retourner, pour la faire sécher, l'herbe d'un pré qui vient d'être fauché: « Savez-vous ce que c'est, faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. » (Madame de Sévigné, lettre du 22 juillet 1671.)

de sapins et de mélèzes[1] de soixante pieds de haut. Les brins d'herbes pourraient faire des mâts de navire. Ce frisson à la peau de la montagne est une vallée qui cacherait et qui cache souvent un village dans son pli. Ce filet immobile et blanchâtre, que vous prendriez pour une veine de neige, c'est un torrent fougueux qui se précipite avec un fracas horrible qu'on n'entend pas.

Rien n'est plus beau et plus agréablement grandiose que le commencement de la route du Simplon, en venant de Genève ; l'immensité n'exclut pas le charme ; une certaine grâce voluptueuse revêt ces colossales ondulations ; les sapins sont d'un vert si frais, si mystérieux, si tendre dans son intensité ; ils ont un port[2] si élégant, si dégagé, si svelte ; ils vous tendent si amicalement les bras sous leurs manches de verdure ; ils savent si bien prendre des airs de colonnes avec leur tronc argenté ; ils se retiennent si adroitement en crispant leurs doigts au bord des gouffres ou sur les parois à pic ; les sources babillent si gentiment de leurs voix argentines à côté de vous sous les pierres ou les plantes aquatiques ; les lointains déploient de si jolis tons bleus ; les précipices se font si engageants, qu'on se sent dans un état d'exaltation extraordinaire et qu'on se lancerait volontiers, la tête la première, dans ces jolis gouffres.

(*Italia*, II, p.19-21, 3e édition, 18[illegible]. Charpentier, éditeur).

LA MORT DE SAINT PIERRE, DE TITIEN[3].

On va à Saints-Jean-et-Paul[4] principalement pour voir la *Mort de saint Pierre*, de Titien, tableau si précieux qu'il est défendu de le vendre, sous peine de mort. Nous aimons cette férocité artistique, et c'est le seul cas où la peine capitale nous paraisse devoir être conservée. Cependant d'autres tableaux du Titien nous semblent aussi dignes que celui-là, malgré toute sa beauté, d'une pareille jalousie[5] de la part de

1. Arbre odorant, qui produit la térébenthine dite de Venise.

2. Un aspect : « Le pin a quelque chose de monumental ; ses branches ont le port de la pyramide. » (Chateaubriand, *le mont Blanc.*)

3. Vecellio, dit le Titien (1477-1576), fut le véritable chef de l'école Vénitienne ; Charles-Quint le combla d'honneurs. Le Musée du Louvre possède dix huit tableaux du Titien ; un des plus fameux est le portrait de François Ier.

4. A Venise. « Quoique sa construction remonte au XIIIe ou au XIVe siècle cette église n'a été consacrée qu'en 1430. »

5. *Jalousie* a souvent le sens de *attachement pour, zèle pour ;* Bossuet nous dit, dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche* (2e partie, que la reine « était née.... d'un père qui sut conserver, avec une grâce comme avec une

Venise, et nous nous en faisions, au delà des copies et des gravures, une idée différente et supérieure à la réalité. La scène se passe dans un bois; saint Pierre est renversé; le bourreau le tient par le bras et lève déjà l'épée; un prêtre s'enfuit épouvanté, et dans le ciel deux anges apparaissent, prêts à recueillir l'âme du martyr. Le bourreau est parfaitement campé, il menace et injurie bien. Une expression bestialement furieuse contracte ses traits. Ses yeux luisent sous son front bas comme ceux d'un tigre. Sa narine se dilate et flaire le sang. Mais il y a peut-être trop d'effroi et pas assez de résignation dans la tête du saint. Il ne voit que le glaive dont la froide lame va lui passer entre les vertèbres [1], et il oublie que là-haut, dans l'azur, planent des messagers célestes avec des palmes et des couronnes. C'est trop un vulgaire condamné à qui l'on va couper le cou et que cela chagrine. Le moine, lui, est bien effrayé, bien crispé de terreur, mais il se sauve mal. Son corps, strapassé [2] par les raccourcis [3], se dégingande [4]. Ses jambes sont rejetées en arrière par la course. Ses bras vont d'un côté et sa tête de l'autre.

Si la composition donne prise à la critique, on ne peut admirer qu'à genoux ce magnifique paysage, si grand, si sévère, si plein de style, ce coloris simple, mâle et robuste, ce faire [5] large et grandiose, cette impassible souveraineté de touche, cette hautaine maestria [6] qui révèle le dieu de la peinture. Titien, nous l'avons déjà dit, est la seule organisation d'artiste que le monde moderne puisse opposer au monde antique pour la force calme, la splendeur tranquille et l'éternelle sérénité.

(*Id.*, XXIII, p. 296-298. Charpentier, éditeur.)

LES POÈMES DE LA MER, D'AUTRAN [7].

Né au bord de la Méditerranée, il avait eu tout enfant

jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. »

1. Les os qui composent la colonne vertébrale.
2. *Strapasser*, en termes de peinture, c'est, au propre, dessiner à la hâte et sans souci de la correction.
3. On appelle *raccourci* l'effet de perspective qui présente les objets plus courts qu'ils ne sont en réalité.
4. Est comme disloqué.
5. Cette manière.
6. Mot italien : cette maîtrise, cette habileté qui n'appartient qu'à un maître.
7. Voir plus loin dans nos extraits d'Autran une page de la *Préface* des *Poèmes de la mer*.

l'œil rempli de cet azur amer, plus pur encore que celui du ciel. Il aimait les vagues venant briser en écume d'argent leurs volutes[1] harmonieuses, qui se succèdent avec régularité comme de belles rimes aux syllabes sonores, les voiles fuyant à l'horizon, pareilles à des plumes de colombe, les fanaux[2] des pêcheurs illuminant les flots sombres et faisant lutter leurs reflets rouges contre les lueurs bleues de la lune, et cette idée lui vint que, jusqu'à ce jour, la mer n'avait pas eu de poète spécial. Sans doute, Homère, Virgile la donnent pour fond à leurs figures ; mais ils en parlent plutôt avec un respect craintif qu'avec un véritable enthousiasme lyrique. Les passages où ils font allusion à l'élément *perfide* et *stérile* ne sont pas des *marines* dans le vrai sens du mot. Byron [3], de tous les poètes celui qui aime le mieux la mer, lui adresse souvent de belles strophes, et, dans son épopée semi-séria, il a peint un naufrage avec une vérité étonnante. La barque de Don Juan vaut bien le radeau de la *Méduse*[4] ; mais Byron n'est pas, non plus que Delacroix [5], qui a tiré des octaves[6] du noble lord un si admirable tableau, un peintre spécial de marines. J. Autran a voulu combler cette lacune en publiant, vers 1852, *les Poèmes de la mer*, où il la représente sous tous ses aspects, lumineuse et sereine, écumante et sombre, dans le calme ou la tempête, dorée par le soleil, argentée par la lune, roulant dans ses plis une feuille du laurier de Virgile ou une orange de Sorrente[7], effleurée au vol de la mouette, sillonnée de barques aux voiles blanches, belle de sa beauté fluide et multiforme [8] qui se défait et se refait sans cesse, et cela, non pas d'une manière sèche et didactique à la façon des vieux poèmes descriptifs, mais avec l'âme humaine mêlée à l'immensité et plus grande qu'elle encore.

(*Rapport sur les progrès de la poésie*, II. Charpentier, éd.)

1. Leurs enroulements.
2. Les grosses lanternes.
3. Illustre poète anglais (1788-1824), auteur du *Pèlerinage de Childe-Harold* (1813), de *Lara* (1814), de *Manfred*, de *Don Juan*, etc.
4. Célèbre tableau de Géricault de Rouen (1791-1824), dont l'apparition (1819) restera un événement dans l'histoire de l'art.
5. Voir plus haut notre *Notice* sur Delacroix.
6. L'octave est une stance de huit vers.
7. Sur le golfe de Naples, non loin de Capri.
8. Qui revêt beaucoup de formes.

LA DEMOISELLE [1].

Sur la bruyère arrosée
De rosée,
Sur le buisson d'églantier,
Sur les ombreuses futaies [2],
Sur les baies
Croissant au bord du sentier,

Sur la modeste et petite
Marguerite,
Qui penche son front rêvant
Sur le seigle, verte houle [3]
Que déroule
Le caprice ailé du vent,

Sur les prés, sur la colline
Qui s'incline
Vers le champ bariolé
De pittoresques guirlandes,
Sur les landes,
Sur le grand orme isolé,

La demoiselle se berce;
Et, s'il perce
Dans la brume, au bord du ciel,
Un rayon d'or qui scintille,
Elle brille
Comme un regard d'Ariel [4].

Traversant, près des charmilles [5],
Les familles
Des bourdonnants moucherons,
Elle se mêle à leur ronde
Vagabonde,
Et comme eux décrit des ronds.

1. Voir plus loin nos extraits de madame Louise Colet.
2. On appelle *futaie* un bois d'arbres eleves.
3. Voir plus haut dans nos extraits de Ponsard le *Monologue de Galilée*.
4. Génie de l'air dans la mythologie scandinave. Shakespeare l'a mis en scène dans *la Tempête*.
5. Voir plus haut, dans nos extraits d'Alfred de Musset, la pièce intitulée : *Sur trois marches de marbre rose*.

Bientôt elle vole et joue
Sur la roue
Du jet d'eau qui, s'élançant
Dans les airs, retombe, roule,
Et s'écoule
En un ruisseau bruissant [1].

Plus rapide que la brise,
Elle frise,
Dans son vol capricieux,
L'eau transparente où se mire
Et s'admire
Le saule au front soucieux.

Et quand la grise hirondelle
Auprès d'elle
Passe, et ride à plis d'azur,
Dans sa chasse circulaire,
L'onde claire,
Elle s'enfuit d'un vol sûr.

Bois qui chantent, fraîches plaines
D'odeurs pleines,
Lacs de moire, coteaux bleus,
Ciel où le nuage passe,
Large espace,
Monts aux rochers anguleux :

Voilà l'immense domaine
Où promène
Ses caprices, fleurs des airs,
La demoiselle nacrée,
Diaprée
De reflets roses et verts.
(*Poésies complètes*, t. I. Charpentier, éditeur.)

VIEUX DE LA VIEILLE.

15 *décembre* [2].

. . . . . .

Ne les raillez pas, camarade ;
Saluez plutôt chapeau bas

1. Pour le sens de ce mot, comme pour celui du mot *moire*, qui est plus loin, voir dans nos extraits de Victor Hugo la pièce qui a pour titre : *les Fantômes*.
2. C'est le 15 décembre 1840 que les cendres de Napoléon ont été déposées

Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue[1].
Sur leur front, par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérézina[2];
Et, s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna[3].

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et, si leur manche ne va guère.
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent.
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la Colonne, ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis.
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

aux Invalides; chaque année les derniers survivants de la garde impériale venaient le 15 décembre saluer la Colonne.

1. Blanche.
2. 29 novembre 1812.
3. C'est le 21 juillet 1798 que Bonaparte est entré au Caire; c'est à la fin de décembre 1812 que Ney tint tête aux Russes à Wilna, l'Empereur venant d'être rappelé à Paris par la conspiration de Malet.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire,
Passer comme un matin de bal.

Et l'aigle de la grande armée
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Étend sur eux ses ailes d'or!

(*Émaux et Camées*. Charpentier, éditeur.)

FANTAISIE D'HIVER[1].

Le nez rouge, la face blême,
Sur un pupitre de glaçons,
L'hiver exécute son thème
Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre
Des airs vieillots et chevrotants;
Son pied glacé bat la mesure
Et la semelle en même temps.

Et comme Hændel [2], dont la perruque
Perdait sa farine en tremblant,
Il fait envoler de sa nuque
La neige qui le poudre à blanc.

(*Ibid.*)

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES.

CHANSON D'AUTOMNE.

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin la brise est fraîche :
Hélas! Les beaux jours sont finis!

1. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVII^e^ *siècle* la lettre de Cyrano de Bergerac *Contre l'hiver*. Elle a évidemment inspiré cette fantaisie et celles qui la suivent dans le recueil de Th. Gautier.

2. Hændel (1684-1759), célèbre compositeur de musique, né à Halle, en Saxe, passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, et fut enterré à Westminster.

On voit s'ouvrir ces fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor ;
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or[1].

La pluie au jardin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
« Il fait bon sur le vieux rempart !

« Tous les ans j'y vais, et je niche
« Aux métopes du Parthénon[2] ;
« Mon nid bouche dans la corniche
« Le trou d'un boulet de canon[3]. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
« A Smyrne[4], au plafond d'un café.
« Les Hadjis[5] comptent leur grains d'ambre[6]
« Sur le seuil d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée

1. Le poète se plaît à donner aux fleurs nos usages et nos vêtements ; dans la jolie pièce intitulée : *Premier sourire du printemps*, ne nous a-t-il pas montré l'hiver venant,

furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.....

et le printemps laçant

les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert ?

2. On appelle *métope* l'intervalle carré qui est entre les triglyphes (voir une note de la page suivante de la frise dorique) ; les métopes du Parthénon (temple de Minerve, élevé sur l'Acropole d'Athènes) étaient ornées de sculptures de Phidias.

3. « Pendant le siège d'Athènes par les Vénitiens sous la conduite du *provetidore* Morosini et du général suédois Kœnigsmark (1687), une bombe tomba, le 28 septembre, dans le magasin à poudre installé au Parthénon : tout le milieu du temple sauta. De 1801 à 1803, abusant d'une permission du gouvernement turc, lord Elgin emmena à Londres une partie des sculptures. Le temple fut encore endommagé en 1827, lors du siège d'Athènes par Reschid-Pacha » (M. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique.*)

4. Ville d'Asie Mineure.

5. Voir dans nos *Morceaux choisis du* XVIII^e *siècle* la *Lettre* de Voltaire à *M. l'abbé Aunillon*.

6. On fait avec l'ambre jaune ou succin des bijoux qu'apprécient beaucoup les Orientaux.

« Aux blondes vapeurs des chibouchs[1].
« Et, parmi des flots de fumée,
« Je rase turbans et tarbouchs[2].

Celle-ci : « J'habite un triglyphe[3],
« Au fronton d'un temple, à Balbek[4].
« Je m'y suspends avec ma griffe
« Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
« Rhodes, palais des Chevaliers[5];

1. Pipe turque ; voici comment Edmond About décrit le *chibouch* ou *chibouk* « Le chibouk se compose, comme on sait, d'un fourneau de terre rouge et d'un long tuyau de bois foré par le milieu. Les chibouks les plus estimés sont en jasmin, en cerisier ou en moussah (arbre de Judée.) On fait encore avec des branches d'oranger ou de citronnier des tuyaux élégants qui donnent à la fumée un goût délicieux. Le premier devoir d'un chibouk est d'être très long et très gros : dans les bonnes maisons, on fume de véritables gourdins. Tout chibouk qui se respecte est lavé et gratté intérieurement chaque fois qu'il a servi. Les bouts d'ambre ou de verre ne servent qu'à gâter la fumée en lui donnant de l'âcreté. Les vrais fumeurs mordent à belles dents le tuyau de bois parfumé. Le chibouk est apporté par un domestique, qui le fume, chemin faisant, pour le tenir allumé. Le tabac qui remplit le fourneau doit déborder alentour et retomber en grappes dorées. Cette frange s'appelle la crème du chibouk. » (*La Grèce contemporaine*, IX, II, Hachette et Cie, éditeurs.)

2. Bonnets de laine rouge ornés d'un gland bleu. — Les Orientaux ont un culte pour l'hirondelle. Fromentin a pu constater que les Arabes la laissent nicher dans leurs demeures : « Une hirondelle avait son nid dans le plafond, juste au-dessus du divan. Les petits étaient nés, et, toutes les cinq minutes, l'hirondelle arrivait avec un brin de quelque chose dans le bec. La porte était basse ; entre le cintre et la tête des gens attroupés sur le seuil, il ne restait que juste assez d'espace pour elle ; elle s'y glissait en poussant un léger cri. Aussitôt, je regardais en l'air et je voyais six petites têtes rondes coiffées d'un duvet noir avancer au bord du nid six becs ouverts et palpitants, de petits becs d'oiseaux naissants avec un bourrelet jaune qui les fait ressembler à des lèvres. L'oiseau partageait de son mieux entre tous ses nourrissons ; puis, l'une après l'autre, les têtes se retiraient dans le nid. La mère, un peu surprise de voir son asile occupé par tant de monde, hésitait, pour s'en aller, entre la porte de la cour et celle de la rue ; sans doute elle avait des raisons pour préférer la seconde, car c'était celle qu'elle choisissait, bien que l'autre fût à peu près libre. Chaque fois c'était la même incertitude, et chaque fois j'entendais du milieu des Arabes une voix grave qui disait : *Balek!* (prends garde!) Alors il y en avait qui se courbaient en deux pour lui faire place, d'autres encore plus complaisants qui s'écartaient tout à fait ; l'oiseau prenait son élan et filait en jetant un nouveau cri. » (*Une année dans le Sahara*. Plon et Cie, éditeurs.)

3. Dans l'ordre dorique « la partie supportée par la colonne (entre la colonne et le *fronton*) s'appelle *entablement* et comprend trois parties : *l'architrave* (pierre horizontale en plate-bande, primitivement la maîtresse-poutre), la *frise* et la *corniche*. Le *larmier* est un plafond faisant saillie au-dessus de la frise, à la partie inférieure de la corniche. Dans la frise dorique, le bout des solives que rappelle la pierre est accusé par une table saillante, portant trois entailles en biseau ou *glyphes*, nommées *triglyphes*. » (M. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique*.)

4. Balbek, l'antique *Cité du Soleil*, aujourd'hui à peu près déserte, attire encore vers l'Anti-Liban les voyageurs curieux d'admirer les magnifiques ruines de ses trois temples, commencés, croit-on, sous Antonin le Pieux.

5. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'emparèrent en 1309 de l'île

« Chaque hiver ma tente s'y dresse
« Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
« Car l'âge m'alourdit un peu,
« Aux blanches terrasses de Malte,
« Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
« Au Caire, en haut des minarets[1] !
« J'empâte un ornement de glaise,
« Et mes quartiers d'hiver sont prêts ! »

« A la seconde cataracte[2],
« Fait la dernière, j'ai mon nid[3].
« J'en ai noté la place exacte
« Dans le pschent[4] d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
« Auront filé sous notre essaim,
« Plaines brunes, pics blancs, mers bleues,
« Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battement d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert[5],

de Rhodes (l'île des roses), qu'ils gardèrent jusqu'en 1522. La ville actuelle est encore celle qu'ont bâtie les Chevaliers ; mais leur palais est en ruines.

1. Voir plus haut, dans nos extraits de Lamartine, *la Côte asiatique du Bosphore*.
2. Du Nil.
3. On sait que l'hirondelle revient chaque année à son nid.
4. Coiffure élevée des rois d'Egypte
5. Fréderic Ruckert 1789-1866, poète allemand, connu surtout par des chants patriotiques, publiés à Heidelberg, en 1814, sous le titre de *Poésies allemandes*.

Pour voler là-bas, avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert [1]
(*Ibid.* Charpentier, éditeur.)

NOEL.

Le ciel est noir, la terre est blanche;
Cloches, carillonnez gaîment.
Jésus est né; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines [2] festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges;
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers: « Noël! Noël! »
(*Ibid.*)

AUGUSTE BARBIER

(1805-1882)

Fils d'un avoué au tribunal de première instance, Auguste Barbier fit ses études au collège Charlemagne, suivit les cours de l'École de droit, et entra, en 1828, dans l'étude de M. Fortuné Delavigne, frère de l'auteur des *Messéniennes*. Or, « c'était une singulière étude que celle de M. Fortuné Delavigne. Le second clerc était M. Jules de Wailly; le troisième, M. Olivier Fal-

1. On trouve la même idée dans une pièce de madame Desbordes-Valmore, *Prison et Printemps* (*Bouquets et prières*, 1843) :

J'entends sur moi passer les hirondelles;
Vers vous
Pour m'envoler, climats lointains et doux,
Oh! que mon cœur n'a-t-il reçu comme elles
Des ailes!

2. De rideaux de lit.

guières, littérateur et compositeur de romances; le quatrième, M. Auguste Barbier, aspirant poète; le cinquième, M. Damas-Hinard, traducteur du *Romancero;* et le sixième, M. Natalis de Wailly, le bibliographe. Il n'y avait réellement que le maître-clerc qui fût homme de Palais et qui aimât les dossiers. (C'était M. d'Herbelot, devenu depuis conseiller à la cour d'appel.) Le petit clerc, celui qui faisait les courses, s'appelait Louis Veuillot. On s'occupait dans cette étude beaucoup plus de littérature que de procédure. On allait aux pièces de Casimir Delavigne, frère du patron, et on en discutait à perte de vue les mérites et les démérites. C'était le beau temps du romantisme. » Auguste Barbier, *Silhouettes contemporaines*, ouvrage manuscrit, cité par Monseigneur Perraud dans son *Discours de réception à l'Académie française.*) La révolution de Juillet éclata, et, peu après, la *Revue de Paris* publia *la Curée* d'Auguste Barbier : le dix-neuvième siècle avait son Juvénal. *La Popularité* et *l'Idole* parurent presque aussitôt, et le succès des *Iambes* fut un des grands succès de notre siècle. *Il Pianto* et *Lazare* (1833) semblaient indiquer un talent aussi fécond que puissant; mais brusquement le génie de Barbier s'éteignit. Un jour on lut dans la *Revue française*, signés du nom d'Auguste Barbier, « de petits vers hésitants, faiblets, puérils, gentillets, florianesques et tout à fait naïfs. » Ces lignes sévères de Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*) peuvent s'appliquer à presque toutes les dernières œuvres de Barbier : *Nouvelles Satires* (1837), *Chants civils et religieux* (1841), *Rimes héroïques* (1843), *Sylves* (1865). Barbier a écrit encore une nouvelle, *Bérénice*, et un roman, *les Mauvais Garçons*, pour lequel Alphonse Royer fut son collaborateur. Il a rimé un livret d'opéra pour Berlioz, *Benvenuto Cellini* (1838), donné une fantaisie dramatique en vers blancs, *César Borgia*, et traduit en vers le *Jules César* de Shakespeare. Il serait injuste d'oublier son poème d'*Erostrate*.

LA CURÉE [1].

I

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs,
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,

1. Barbier s'était flatté que la révolution de 1830 allait ouvrir une ère de liberté et de justice; il n'en fut rien; ceux qui n'avaient pas combattu demandèrent en foule le prix de la victoire, et le poète poussa un cri d'indignation : « Comment, disait Monseigneur Perraud en prenant son fauteuil à l'Académie, comment cette droite et fière nature aurait-elle vu de sang-froid les ambitieux de haut et de bas étage, qui, dès le lendemain des journées de Juillet, tandis que les combattants des barricades retournaient à l'atelier, au rude et incessant labeur, au modique salaire, aux conditions précaires et contentieuses de la vie ouvrière, escaladèrent les emplois bien payés, et se livrèrent sans vergogne au vil métier de
Gueuser des galons ? »

— *La curée* est, au propre, le morceau de la bête que l'on donne aux chiens après la chasse.

Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La *Marseillaise* répondait ;
Certe on ne voyait pas, comme aux jours où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes ;
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !

II

Quant à tous ces beaux fils, aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac [1] élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes [2],
Héros du boulevard de Gand [3],
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille
Et sous le sabre détesté
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité ?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.....

V

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté ;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux ;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,

1. Mot d'origine allemande : le *frac* est un habit d'homme boutonné sur la poitrine et finissant par derrière en deux longues basques.

2. Comparer le portrait de Henri III dans *les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné *des Princes* :

. . . . . Comme il fit bon voir
Ce prince avec un buse, un cors de satin noir
Coupé à l'espagnole, où des échiquetures
Sortajent des passements et des blanches tirures.....
Si, qu'au premier abord, chacun était en peine
S'il voyait un roi femme, ou bien un homme reine

3. Aujourd'hui boulevard des Italiens.

Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon[1] et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis[2] regorgeant de faquins[3] sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant[4] quelques bouts de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand dans sa bauge[5] aride et solitaire,
Le sanglier frappé de mort
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens :
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin ;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers[6], et dogues, et molosses[7],
Tout s'élance et tout crie : Allons !
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons ! allons ! les chiens sont rois ;
Le cadavre est à nous : payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois !

1. De boue.
2. On appelle *taudis* un petit logement misérable, où tout est en désordre.
3. Primitivement : un *portefaix ;* aujourd'hui : un homme de rien, vil et ridicule.
4. *Mendier*, comme un gueux.
5. Nom que l'on donne au gîte du sanglier.
6. Grands chiens qui servent à chasser le cerf et le sanglier.
7. Les *molosses*, et plus loin l'*arène*, deux mots qui faisaient partie du style reputé poétique au dix-huitième siècle, et qui détonnent dans ce morceau.

Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud ! de la chair ! allons, faisons ripaille [1],
Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans ses dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté. »

(*Iambes et Poèmes. — Iambes*, I. Dentu, éditeur.)

LA CAVALE.

O Corse à cheveux plats [2] ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor [3] !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois ;
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois ;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge ; et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,

1. Faisons bonne chère ; ce mot vient de *ripa*, rive, et voici comment : ur duc de Savoie, Amédée VIII (1391-1451), celui là même qui fut plus tard l'an tipape Félix V (1439-1449), vivait dans un château construit sur la *rive* du lac de Genève, et qui devait à sa situation le nom de *Ripaille ;* comme le duc Amédée aimait beaucoup la bonne chère, on a dit *faire ripaille* pour *faire bonne chère ;* c'est pour un motif semblable que les Romains appelaient un excellent dîner un *dîner de Saliens.*

2. Napoléon Ier.

3 Le dixième mois du calendrier républicain ; il commençait le 19 ou le 20 juin et finissait le 19 juillet.

Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus ; et, sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure [1] impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva : mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

(*Iambes et Poèmes. — Iambes, VI, l'Idole*, III. Dentu, éditeur.)

BARBIER APPREND A ROME LA MORT DE GŒTHE.

O vieille Rome, ô Gœthe, ô puissances du monde !
Ainsi donc votre empire a passé comme l'onde,

1. Les centaures sont des êtres mythologiques, ayant un buste d'homme sur un corps de cheval.

Comme un sable léger qui coule dans les doigts,
Comme un souffle dans l'air, comme un écho des bois!
Adieu, vastes débris! dans votre belle tombe
Dormez, dormez en paix; voici le jour qui tombe.
Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux;
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés;
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin[1].

(*Il Pianto, le Campo Vaccino.* Dentu, éditeur.)

MADAME LOUISE COLET

(1810-1876)

Mlle Louise Révoil, fille d'un professeur de dessin à l'école de Lyon, dut à son talent précoce et à sa beauté la protection de madame Récamier, dans le salon de laquelle elle rencontra un professeur au Conservatoire, Hippolyte Colet, qu'elle épousa. En 1830, elle publia un premier poème, *Fleurs du Midi*, dont Chateaubriand faisait grand cas. Elle fut couronnée quatre fois par l'Académie pour *le Musée de Versailles* (1839), *le Monument de Mo-*

1. On sent le souvenir du célèbre tableau de Léopold Robert, *les Moissonneurs*, dont l'apparition venait de soulever tant d'applaudissements, dans cette belle pièce, qui est digne d'être rapprochée du fameux sonnet à Michel-Ange (*Il Pianto*) :

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre
Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri;
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière,
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui:

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

lère (1843), *la Colonie de Mettray* (1852) et *l'Acropole d'Athènes* (1859). Citons d'elle encore : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, *les Funérailles de Napoléon* (1840), *le Marabout de Sidi-Brahim* (1845), les *Chants des vaincus* (1846) et les six récits du *Poème de la Femme* (1854).

A MA FILLE.

SONNET.

Tu t'élèves, et je m'efface ;
Tu brilles, et je m'obscurcis ;
Tu fleuris, ma jeunesse passe :
L'Amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis,
Sois heureuse, enfant, prends ma place :
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime :
Ton destin, c'est mon destin même.
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie ;
Pour les ajouter à ta vie,
O mon sang, prends mes derniers jours.

(*Ce qui est dans le cœur des femmes.* Calmann Lévy, éditeur.)

LA DEMOISELLE[1].

SONNET.

Dans un jour de printemps, est-il rien de joli
Comme la demoiselle aux quatre ailes de gaze,
Aux antennes de soie, au corps svelte et poli,
Tour à tour émeraude, ou saphir, ou topaze?

Elle vole dans l'air quand le jour a pâli;
Elle enlève un parfum à la fleur qu'elle rase,
Et le regard charmé la contemple en extase
Sur les flots azurés traçant un léger pli.

1. Voir plus haut une pièce de Théophile Gautier qui porte le même titre.

Comme toi, fleur qui vis et jamais ne te fanes,
Ah! que n'ai-je reçu des ailes diaphanes[1]!
Je ne planerais pas sur ce globe terni....

Aux régions de l'âme, où nul mortel ne passe,
J'irais, cherchant toujours dans les cieux, dans l'espace,
Le monde que je rêve, éternel, infini[2].

(*Fleurs du Midi*, 1836.)

AUTRAN

(1813-1877)

Joseph Autran, né à Marseille d'une mère grecque et d'un père négociant, qui avait fait plusieurs longues traversées, apprit dans sa ville natale à aimer la mer; elle resta la passion de toute sa vie. Son premier poème (1835) avait pour titre : *la Mer;* il parut sous le patronage de Lamartine. En 1840, le poème de *Milianah* et quelques vers animés d'un souffle patriotique faisaient appeler Autran « le jeune poète de l'armée d'Afrique ». Il manquait à son talent la consécration du théâtre. *La Fille d'Eschyle* (1848) la lui donna en même temps qu'une assez grosse fortune : un des oncles du poète lui laissa par testament tous ses biens, ravi des succès d'un neveu dont il avait toujours combattu la vocation. Les œuvres d'Autran se succèdent dès lors rapidement; il s'éprend de la campagne, comme il s'était épris de la mer, et, après avoir fait paraître en 1854 *Laboureurs et Soldats*, il publie *la Vie rurale* en 1856 et des *Épîtres rustiques* en 1861. *Les Paroles de Salomon* n'obtinrent, en 1868, qu'un succès d'estime. Deux ans après le poète était aveugle. Cette cécité lui a inspiré un sonnet délicieux, adressé à sa fille, aujourd'hui madame Jacques Normand, et c'est aux applaudissements du public que M. Sardou, faisant l'éloge de Joseph Autran qu'il

1. Voir plus haut *les Hirondelles* de Théophile Gautier.

2. Michelet (*l'Insecte*, livre I, chap. VII) parle ainsi de la libellule : « Une larve obscure des marais, inerte, ne vivant que par ruse, devient la brillante amazone, la svelte guerrière ailée qu'on appelle demoiselle (libellula). C'est le seul être de ce genre qui exprime la complète liberté du vol, étant parmi les insectes ce qu'est l'hirondelle parmi les oiseaux. Qui ne l'a suivie des yeux, dans ses mille mouvements variés, dans ses tours, détours, retours, dans les cercles infinis qu'elle fait, de ses ailes bleues, vertes, sur la prairie ou sur les eaux? Vol capricieux en apparence; mais point du tout : c'est une chasse, une élégante et rapide extermination de milliers d'insectes. »

remplaçait à l'Académie, en citait dans son discours les derniers vers :

Viens donc ; prends ma main, petite Antigone,
Guide patient que le ciel me donne
Pour me diriger le long du chemin.

Puisque l'ombre, hélas ! obscurcit ma voie,
J'y gagne du moins cette triste joie
D'avoir plus souvent ta main dans ma main !

Avec le concours d'un secrétaire dévoué, le poète aveugle se mit à retoucher ses œuvres, tout en publiant un volume de *Sonnets capricieux*, et, en 1875, *la Légende des Paladins*. Ses *Œuvres complètes* forment sept volumes : *les Poèmes de la mer*, *la Vie rurale*, *la Flûte et le Tambour*, *Sonnets capricieux*, *la Lyre à sept cordes*, *Drames et Comédies*, *Lettres et notes de voyages*.

PRÉFACE DES *POÈMES DE LA MER.*

La mer a eu, dans ces derniers temps, des romanciers, des chroniqueurs, écrivains d'un talent plus ou moins brillant; elle n'a jamais possédé son poète, son chantre spécial, exclusif. Depuis soixante siècles que la muse se promène à travers le globe, cherchant partout un thème à ses inspirations, demandant de toutes parts des phénomènes à décrire, des merveilles à raconter, des travaux, des douleurs, des héroïsmes à célébrer, la mer n'a jamais obtenu d'elle qu'un regard fugitif, que de courtes et passagères admirations.

Ouvrez les poètes des anciens jours, feuilletez ceux des siècles nouveaux ; à peine si les premiers donnent, par intervalles, une mention à cette mer qui leur apparaît sous les traits farouches ou riants d'un masque mythologique, et il est rare que les seconds, amenés par hasard sur le rivage, s'y arrêtent plus de quelques instants. Anciens et modernes chantent volontiers les vallons [1], les bois, les ruisseaux : ils s'appliquent avec toute sorte de complaisances à peindre, dans leur ensemble et dans leurs moindres détails, les mille scènes de la nature terrestre ; mais autant ils manifestent pour elle d'amour et d'admiration, autant ils témoignent pour la nature maritime d'indifférence et d'éloignement. De telle sorte que la poésie, qui, par instinct, aime l'immensité, qui, en sa qualité d'esprit ailé, *musa ales*, demande le grand air et le libre espace, qui est une constante et ardente aspiration vers l'infini, néglige précisément, dans la création de Dieu,

1. Voir la pièce bien connue de Lamartine : *le Vallon*.

le vrai domaine de l'immensité, les seuls royaumes de l'air libre et de l'espace sans limite, la grande et véritable image de l'infini, la mer [1].

(*Œuvres complètes*, t. I. Calmann Lévy, éditeur.)

ESCHYLE SENT DÉPÉRIR SON GÉNIE.

Comme un faux bienfaiteur je redoute le temps :
Qu'importe que le corps au delà de cent ans
Survive, si l'esprit, tout ridé par l'étude,
Arrive le premier à la décrépitude,
Et, voyant s'obscurcir son étroit horizon,
Meurt comme un prisonnier au fond de sa prison!
Oh ! de l'humanité déplorable faiblesse !
Inévitable écueil où notre orgueil se blesse !
Dure loi, que les dieux firent peser sur nous,
Et que nous conjurons en vain à deux genoux !
Avoir senti longtemps dans sa poitrine émue
Un vivace foyer que chaque vent remue :
Feu divin, d'où jaillit l'éclair des passions,
Énergique aliment de nos créations ;
Puis, un jour — jour amer — en soi-même descendre,
Et du feu disparu ne trouver que la cendre ;
Sentir une âme éteinte au fond d'un corps vivant,
N'être plus qu'un trépied [2] sur qui souffla le vent !
Voilà le deuil sans nom ! voilà l'ignominie !
La plus cruelle mort est celle du génie.
Malheur à qui reçut cet hôte jeune et beau,
Pour devenir un jour son aride tombeau!
Je suis ce malheureux! En vain, glacé dans l'âme,
J'aspire avec effort à réveiller ma flamme :

1. Voir plus haut, dans nos extraits de Théophile Gautier, une page sur *les Poèmes de la mer*, d'Autran. — En 1831, un autre poète, Brizeux, avait consacré à la mer ces vers passionnés dans son idylle de *Marie* (*le Mois d'Août*) :

La mer ! j'aime la mer mugissante et houleuse,
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,
La mer calme et d'argent ! Sur ses flancs écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,
Ou, mollement bercé, retenant son haleine,
De céder, comme une algue, au flux qui vous entraîne
Alors, on ne voit plus ni l'onde, et que les cieux,
Les nuages dorés passant silencieux,
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête.....
O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air,
Comme un amant, je t'aime, et te salue, ô mer !

2. On sait que la Pythie ne rendait ses oracles qu'assise sur le trépied sacré.

Elle pâtit et meurt en mon sein refroidi.
Dans l'ombre qui succède à mon brillant midi,
A peine si je vois naître et passer encore
Quelques fantômes vains qu'un faux éclat décore,
Dernières visions du poète expirant,
Qui sortent de la nuit et que la nuit reprend.
— Ne t'étonne donc plus [1] si, toujours solitaire,
Je vis à mon foyer dans un sombre mystère,
Et, devant ces splendeurs quand tu conduis mes pas [2],
Si je passe farouche et ne regarde pas.
— Cette immense nature, en tout lieu rajeunie,
Semble n'avoir pour moi qu'un regard d'ironie;
Le luxe universel qu'étale ce printemps
Présente à ma douleur des tableaux insultants.
Il est dur au vieillard, dont la tête glacée
Perd, d'instant en instant, un rayon de pensée,
De voir étinceler sur son front assombri
Ce ciel, qui d'un rayon n'est jamais appauvri!
Elle est dure à subir, la vérité morose [3]
Qui lui dit : « Tout renaît, l'arbre, l'eau qui l'arrose,
La fleur, après l'hiver, sur les plus froids sommets;
Et le génie éteint seul ne renaît jamais [4]! »

(*La Fille d'Eschyle*, I, 1. Calmann Lévy, éditeur.)

1. Eschyle parle à sa fille Méganire.
2. Méganire lui disait, au début de la scène :

Assez je vous ai vu, prisonnier volontaire,
Rêver, des jours entiers, au foyer solitaire;
Il est temps d'en sortir, et d'aller nous asseoir
Dans ces jardins en fleurs qu'illumine le soir.....
Eh quoi, mon père, quoi! dans une ombre éternelle,
Comme ceux que la mort a touchés de son aile,
Fermerez-vous les yeux à ces tableaux charmants,
Qui pour tous les ennuis ont des allégements?
Ces forêts, ce ciel bleu, cette teinte rosée
Dorant les marbres purs érigés à Thésée,
Tout cela n'a-t-il point un prestige vainqueur
Qui des plus noirs chagrins doive épurer le cœur?

3. Ce mot ne figure dans le *Dictionnaire de l'Académie* que depuis 1762.
4. Eschyle avait raison de trembler : il va être vaincu par Sophocle, et (ce qui soit dit en passant, est tout à fait invraisemblable), raillé par les oisifs d'Athènes; courbant le front sous l'outrage, il se condamne à un exil éternel (V, III) :

. . . . . O vastes plaines,
O forêts que la nuit remplit de ses haleines,
Montagnes, noirs vallons, solitudes sans fin
Qu'habitent à jamais et la soif et la faim,
Et toi, vieil Océan, tempêtueux domaine,
Où, fatal aux vaisseaux, l'ouragan se promène,
Et vous tous, éléments dont j'aime le courroux,
Recevez le vieillard qui s'abandonne à vous!
Répandez sur mon front vos plus grandes colères
Je les préfère encore aux affronts populaires.
Moins cruels que ce peuple ameuté sur mes pas,
Vous frappez, vous tuez, mais vous n'insultez pas

L'ARMEE FRANÇAISE SURPRISE PAR LE SIMOUN[1].

Il souffle ! — Quand renaît ce vent sombre et farouche,
Fléau que le Ténare[2] exhale de sa bouche,
C'est comme si la mort se levait dans les cieux,
Et de sa pâle cendre aveuglait tous les yeux.
Il souffle jour et nuit ; dans l'étendue immense,
Il faiblit un instant, et puis il recommence.
Le ciel qui disparaît, de sable tout rayé,
Ne donne qu'un jour faux dont l'œil est effrayé.
Un air pesant, mêlé de sable et de bitume,
Charge tout l'horizon. La plaine ondule et fume.
Béants, la gorge aride, étouffés, oppressés,
Nos soldats, l'œil au ciel, disent ; « Assez ! assez ! »
Il souffle, il souffle encore : éternel, implacable,
Il tombe sur la ville et la brûle et l'accable ;
Et, ni caveau profond, ni toit aérien,
Aucun abri pour eux, pas un refuge, — rien[3] !

(*La Flûte et le Tambour*, *Milianah*, II, III. Calmann Lévy, éditeur.)

LES CHÈVRES.

La verte Normandie a sur ses promontoires
De grands bœufs accroupis sur leurs épais genoux,

1. Le *simoun* est un vent brûlant qui souffle du sud de l'Afrique. Fromentin en a décrit les effets dans son beau livre intitulé : *Un Été dans le Sahara*.
2. Voir dans nos *Morceaux choisis du XVIIIe siècle* la cantate de *Circé*, de J.-B. Rousseau.
3. Barthelemy et Méry, au chant V de leur *Napoléon en Égypte* (Calmann Lévy, éditeur), avaient aussi montré l'armée française surprise par le simoun dans les déserts de la Haute-Égypte :

L'air est calme, et pourtant, comme par un prodige,
L'épine des nopals frissonne sur leur tige ;
Privé de ses rayons, le soleil élargi
Semble un disque de fer dans la forge rougi ;
Et, lugubres signaux d'une crise prochaine,
Des bruits mystérieux résonnent dans la plaine.
Soudain le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert :
« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante,
« Le Simoun ! le Simoun !... » Ce long cri d'épouvante
Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités.
Il n'est plus temps ; déjà le vent de flamme arrive
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Etend sur les soldats son immense rideau,
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau.
La trombe gigantesque, en traversant l'espace
Du sol inhabité laboure la surface,
Et son aile puissante au vol inattendu
Promène dans le ciel le désert suspendu.

Des bœufs au manteau blanc semé de taches noires,
Des bœufs aux flancs dorés, marqués de signes roux [1].....

Or, si la Normandie a les bœufs, la Provence
Garde au flanc de ses monts les chèvres en troupeaux,
Les chèvres dont le pied, libre et hardi, s'avance,
Et dont l'humeur sans frein ne veut pas de repos.

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytise et romarin, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle;
On boit tous ses parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe [2],
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse et font mille détours.

En vain le mistral [3] souffle et chiffonne leur soie,
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée!
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,
C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée
Que le péril attire autant que le butin.

1. Ce sont les bœufs que Pierre Dupont a chantés (1845) dans une chanson qui est bien connue et dont les deux premiers couplets sont excellents :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme ; eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc.

2. Pistachier.
3. Vent du nord-ouest, très redouté en Provence.

Dans les escarpements entrecoupés d'yeuses [1],
Elles vont jusqu'au soir, égarant leurs ébats;
Ou bien, le cou tendu, s'arrêtent, curieuses,
Pour voir la folle mer qui se brise là-bas [2] !

(*La Vie rurale, Pendant que la terre est en fleurs*, XXIII. Calmann Lévy, éditeur.)

PRUDENCE DE LA GRENOUILLE.

La grenouille un jour aperçut le bœuf
Qui passait par là, broutant une gerbe.
« Celui-ci, dit-elle, est plus gros qu'un œuf [3];
Il a dû manger des montagnes d'herbe.

Afin d'égaler sa taille superbe,
Je n'ai qu'à m'enfler, par quelque tour neuf...
Mais si je crevais, — passez-moi ce verbe,
Je plains mon époux qui resterait veuf [4] ! »

Elle dit, prudente, et garde sa taille.
Là-dessus, on prend le bœuf, on le taille;
Pour plusieurs repas on fait des rôtis.

« Ah ! dit-elle alors, restons philosophes.
Les grands sont sujets à des catastrophes
Qui ne tombent pas sur les plus petits [5] ! »

(*Sonnets capricieux* [6], *Histoires et Contes*, XIX. Calmann Lévy éditeur.)

1. Chênes verts.

2. Ces derniers vers sont un tableau tout fait et charmant; c'est le propre des vrais poètes de savoir, en très peu de mots, donner l'impression d'une chose vue : il est deux vers de Victor Hugo (*les Deux Trouvailles de Gallus*, *Margarita*, sc. III), qui suffisent pour évoquer devant nos yeux un paysage plein d'un charme mélancolique :

> . . . . . Calme, le soir,
> Il s'en revient, traînant le soc parmi les plaines,
> Tandis que le soleil descend dans les grands chênes.

3. Un jour, Autran s'amusa à refaire quelques fables de La Fontaine, dont la conclusion lui semblait prêter le flanc à la critique. Pour bien comprendre ce qu'il y a de plaisant dans ce vers, il faut se rappeler le vers de La Fontaine (*Fables*, I, III) :

> Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf...

4. Les poètes modernes aiment les rimes imprévues et rares, et leur doivent quelquefois d'heureux effets.

5. Cependant, si l'on mange du filet de bœuf, on mange aussi des pattes de grenouilles.

6. Le poète a fait l'éloge du sonnet dans la *Préface* de ses *Sonnets capricieux* : « Le sonnet peut tout contenir, un atome, si vous vous voulez, l'infini,

DE LAPRADE

(1812 1883)

Né à Montbrison, le 13 janvier 1812, Pierre-Victor-Richard de Laprade était fils d'un médecin distingué de Lyon. Il fit de bonnes études dans cette ville, et s'y inscrivit au barreau; mais, entraîné par la vocation poétique, il publia, en 1839, un poème intitulé : *les Parfums de Madeleine*. L'année suivante, puisant dans la lecture des livres sacrés des sujets nouveaux, il donna *la Colère de Jésus*. En 1841, il fit paraître *Psyché*, et, en 1844, le recueil des *Odes et Poèmes*. Puis, s'inspirant de plus en plus du spiritualisme chrétien, le poète écrivit en 1852 une sorte de paraphrase de l'Evangile sous le titre de *Poèmes évangéliques*. Ce volume et les *Symphonies* (1855) ouvrirent, en 1858, à Victor de Laprade les portes de l'Académie ; il y remplaça Alfred de Musset. Les *Idylles héroïques* datent de l'année de sa réception. Depuis 1847 le poète occupait la chaire de littérature française à la Faculté des Lettres de Lyon. Révoqué en 1861 pour une pièce satirique, *les Muses d'État*, publiée dans *le Correspondant*, Victor de Laprade se consacra exclusivement à la poésie, et fit paraître *les Voix du silence* (1865), *les Arbres du Luxembourg* (1865) et le poème de *Pernette* (1868). Élu, en 1871, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale, il donna bientôt sa démission pour des raisons de santé, et retourna à ses occupations littéraires. Il a produit dans ses dernières années des *Poèmes civiques* (1873), le *Livre d'un père* (1876) et un recueil d'*Œuvres*

si cela vous convient. Un soleil s'y meut aussi facilement qu'un moucheron. C'est pour cela sans doute qu'il fut le moule privilégié de tous les grands poètes de ce monde. Shakespeare, Milton, Dante, Michel-Ange ont fait des sonnets. Je ne parle ni de Corneille, qui s'y est amusé, ni de notre vieux Ronsard et de tous les poètes de la Pléiade, trop fameux de leur temps, trop oubliés aujourd'hui. Enfin je ne reviens pas sur Pétrarque, qui doit au sonnet toute sa gloire, et passe mal à propos pour l'inventeur du genre. Le sonnet, si je ne me trompe, fut créé vers 1250 par un troubadour du nom de Gérard de Bourneuil. C'est en Provence qu'il naquit spontanément, comme une fleur du sol ; et c'est au meilleur coin de la Provence, au pays de Vaucluse, que j'ai moi-même, six siècles après, cueilli cette dernière gerbe. » — Les poètes modernes ont fait dans le sonnet de véritables tours de force; un des plus curieux a été exécuté par le comte Jules de Rességuier (1789-1862), qui a écrit un sonnet en vers monosyllabes :

Fort
Belle,
Elle
Dort.
Frêle
Sert :
Quelle
Mort !
Rose
Close,
La
Brise
L'a
Prise.

poétiques (1878). Parmi ses ouvrages en prose, nous signalerons le volume intitulé : *du Sentiment de la nature*, et des *Essais de critique idéaliste.*

LE STYLE DE CORNEILLE.

Depuis Joinville [1] et Froissart [2] jusqu'à Chateaubriand, il y a eu bien des styles et des langues diverses dans la langue française; le plus noble, le plus fort, le plus monumental de tous, c'est le style de Corneille; énergique, coloré, plein de mouvement et de chaleur, il possède à la fois l'ampleur et la sobriété, la majesté sans emphase, la noblesse sans affectation et sans recherche. C'est le vrai style héroïque: il est ainsi, parce qu'il prend sa source non pas seulement dans l'intelligence, dans la sensibilité, dans l'imagination, mais dans tout ce que l'âme a de plus solide et de plus haut, la raison et le sens moral. Ressuscitons tout ce qu'il y a eu de plus grand dans l'histoire par le courage et par la vertu, ces hommes nous parleront dans le style de Corneille [3].

(*Essais de critique idéaliste*, *IV*, *le grand Corneille*, VI. Librairie académique Didier et C^ie^.)

LA MORT D'UN CHÊNE.

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

1. On sait que les *Mémoires* du sire de Joinville (1224-1317 ou 1319), écrits avec une naïveté toute chevaleresque, une bonhomie charmante et une simplicité qui s'élève parfois jusqu'à la grandeur, ont été rédigés sur les instances de la reine Jeanne de Navarre pour faire connaître comment saint Louis « se gouverna tout son tens selonc Dieu et selonc l'Église, et au profit de son règne », et aussi pour rappeler « ses granz chevaleries et ses granz faiz d'armes ».

2. Célèbre chroniqueur (1337-1410). Ses *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, de Gascogne, Flandres et lieux d'alentour*, sont un brillant tableau de la vie seigneuriale du quatorzième siècle, pleine de tournois et de faits de guerre, de fêtes et d'aventures. Froissart n'a guère de critique; mais la vivacité des couleurs et la naïveté piquante de l'expression donnent un charme tout particulier à son style. Valenciennes, sa ville natale, lui a élevé une statue.

3. Victor de Laprade avait déjà dit, non moins heureusement (*ibid.*, I) : « Si la France était forcée, dans quelque naufrage, à sacrifier tous ses poètes hormis un seul, celui qu'elle devrait sauver, c'est Corneille. Tant que cette grande âme vivra au milieu de nous, tant que sa parole sera écoutée, il ne faudra pas désespérer de l'honneur et de la patrie. La poésie de Corneille est l'antidote de toutes les erreurs, de tous les venins qui empoisonnent depuis si longtemps notre littérature. L'abjecte doctrine de la sainteté de la passion, de sa souveraineté sur le devoir et sur la loi.... ne trouve nulle part un démenti et un frein plus puissant que dans les vers du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*. »

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles;
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas! contre l'homme impuissants[1].

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front, comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines;
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
Et l'aquilon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel :
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel.

Car Cybèle [2] t'aimait, toi l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri;
Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri [3].

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours en avril elle faisait germer
Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vînt aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh! tu lui payais bien ton tribut filial!
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois :
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

1. Voir dans les *Morceaux choisis des auteurs du seizième siècle* de MM. Darmesteter et Hatzfeld la belle pièce de Ronsard intitulée : *Contre les Bucherons de la forest de Gastine.*
2. La Terre.
3. La montagne protégeait l'arbre.

Cybèle t'amenait une immense famille ;
Chaque branche portait son nid ou son essaim :
Abeille, oiseau, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;
Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé des troncs déjà robustes;
Autour de toi la mort a fauché largement.
Tu gis sur un monceau de chênes et d'arbustes.
J'ai vu tes verts cheveux pâlir en un moment.

Et ton éternité pourtant me semblait sûre !
La terre te gardait des jours multipliés.....
La sève afflue encor par l'horrible blessure
Qui dessécha le tronc séparé de ses pieds.

Oh! ne prodigue plus la sève à ces racines,
Ne verse pas ton sang sur ce fils expiré,
Mère ! garde-le tout pour les plantes voisines :
Le chêne ne boit plus ce breuvage sacré.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre :
Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux ;
Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre.
Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux !

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches,
Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent !

O chêne, je comprends ta puissante agonie !
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir;
A voir crouler ta tête, au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant ! ce que tu dois souffrir.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre ;
Son fer a dépecé[1] les rameaux et le tronc ;
Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
Et la terre et le vent se le partageront !

1. Coupé en morceaux.

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure?
Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts ?
Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
Une au fond, mais s'ornant de mille aspects divers ?

Quel qu'il soit cependant, ma voix bénit ton être
Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté.
Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,
Puisses-tu retrouver la force et la beauté !

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles ;
Poète vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
Je vis avec lenteur, triste et calme; et, comme elles,
Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore ;
J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain :
Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue;
De ses arbres sacrés, dans l'ombre enseveli,
J'apprends la patience aux hommes inconnue,
Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques ;
L'ombrage sur les monts recule chaque jour ;
Rien ne nous restera des asiles mystiques
Où l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur, la terre n'a plus d'ombres,
Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,
Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,
Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires ;
On chasse des vallons ses hôtes merveilleux.
Les dieux aimaient des bois les temples séculaires;
La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Plus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée,
Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts;

Nous léguons à nos fils la terre dévastée,
Car nos pères nous ont légué des cieux déserts.
(*Odes et Poèmes*, livre III, *le Poème de l'arbre*, H. Lemerre, éd.)

LE CONVOI DE PERNETTE[1].

Jamais aucune mort, dans toute la contrée,
Ne retentit plus vite et ne fut tant pleurée.
Des bourgs les plus lointains et de chaque maison
Une foule accourut malgré l'âpre saison.
Tout ce peuple savait, aussi bien que moi-même,
Le lieu marqué par elle à son repos suprême.
Partis devant[2] le jour, afin que tout fût prêt,
Là-haut des laboureurs, au bord de la forêt,
A grands efforts creusant la terre glaciale,
Ouvraient sous les sapins la fosse nuptiale.
Le clocher tant aimé sonnait son dernier glas.
Nous montions; sous nos pieds craquait le dur verglas.
Au loin sur les coteaux tapissés par la neige
Lentement serpentait le funèbre cortège.
Les bois ainsi que nous restaient silencieux.
Un crêpe de brouillards s'étendait sur les cieux.
De l'endroit solennel nous étions déjà proche[3];
On entendait encore un peu la triste cloche;
Quoique sur les hauteurs l'air s'était attiédi,
Et le vent préludait au calme du midi.
Le prêtre seul parla durant la sépulture;
Tout se taisait, la foule et la pâle nature,
Et la terre natale, enfin, selon leur vœu,
Se ferma sur leurs corps[4] pour les garder à Dieu.

(*Pernette*, ch. VII. Lemerre, éditeur.)

1. Pernette était la fiancée d'un brave garçon qui défendit courageusement son pays contre l'invasion en 1814. Blessé à mort, il eut du moins la consolation de mourir l'époux de Pernette. Pernette consacra sa vie à l'éducation des enfants du village, et, en mourant, demanda qu'on l'ensevelit à côté de son mari. — Comparer *le Convoi de Louise* dans nos extraits de Brizeux.

2. Employé très fréquemment pour *avant* au dix-septième siècle.

3. *Proche* peut être un adjectif, un substantif (au pluriel), une préposition, et un adverbe; dans cette phrase, c'est évidemment une préposition.

4. Les corps de Pernette et de Pierre.

LE BON CHEVAL GRIS.

Bon cheval gris, si doux, si sage,
Toi qui portais, quatre à la fois,
Mes chers petits et leur bagage,
Tandis qu'à pied, le long du bois,
Je suivais l'heureux équipage,
Bon cheval gris, si doux, si sage,
Tu mérites plus d'une page
Dans nos histoires d'autrefois.

Bien loin, bien loin, par les vallées,
Sur les hauts plateaux verdoyants,
Que d'heures gaîment écoulées
A l'air vif, sous les cieux brillants,
Et combien d'étapes[1] doublées
Grâce à tes pieds sûrs et vaillants!

Lorsqu'ils trottaient dans la bruyère,
Comme jadis les quatre preux[2],
Sur la monture coutumière[3],
Aucun n'était las ni peureux.
Celui qui demeurait à terre
Se suspendait à ta crinière
Dans les sentiers durs et pierreux.

1. Au propre, le mot *étape* désigne la fourniture de fourrages et de vivres qu'on fait aux troupes qui voyagent; comme l'*étape* se donne à l'endroit où les troupes s'arrêtent pour passer la nuit, cet endroit a pris par suite le nom d'*étape;* enfin, par une nouvelle extension, on a pris le mot d'*étape*, comme le fait ici le poète, pour désigner la distance entre deux *étapes*.

2. Allusion aux *Quatre fils Aimon*, chanson de geste du treizième siècle. Ces quatre neveux de Girart de Roussillon, Renaud, Alard, Richard et Guichard, qui combattaient montés tous quatre sur le même cheval, Bayard, que leur avait donné Charlemagne, sont restés populaires dans certaines provinces, où ils ont souvent l'honneur de servir d'enseigne à des auberges ou à des cabarets.

3. Ce mot était d'un usage assez commun au début du dix-septième siècle. Corneille, qui l'avait pu lire dans *les Larmes de saint Pierre* de Malherbe, l'a employé deux fois, dans *Polyeucte* (IV, II) :

> Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
> Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

et dans *Andromède* (II, I) :

> Cette honte pour nous est assez coutumière.

Dès la fin du dix-septième siècle, la mode avait abandonné ce mot, comme le constate La Bruyère (*De quelques usages*), et Voltaire et André Chénier expriment le regret qu'il ne soit plus employé; il a repris faveur dans notre siècle.

Quand tu croyais reprendre haleine
Sur un gazon fin et luisant,
A l'ombre, au bord de la fontaine,
Où l'on goûtait en s'amusant,
Quelque aîné, désobéissant,
Pour faire, tout seul et sans gêne,
Un temps de galop dans la plaine,
Sautait sur ton dos complaisant ;
Ou bien, durant une heure entière,
Chantant, riant d'un rire fou,
Toute la blonde fourmilière,
Qui par devant, qui par derrière,
Grimpait de tes pieds à ton cou.

Aussi, que de mains empressées
Au retour du bon cheval gris,
T'apportaient le foin par brassées,
Et t'offraient, à l'envi dressées,
Ta part de sucre et de pain bis[1] !

Mais Dieu sait tout ce qu'il endure
De tous ces démons d'écoliers !
Et jamais une égratignure
N'attrista leurs jeux familiers,
Le grand galop sur la verdure,
Le trot à travers les halliers[2] ;
Car tu réglais ta souple allure
Sur l'âge de tes cavaliers.

Tu souffrais, sans te troubler guère,
Leurs bonds et leurs cris argentins ;
Tu semblais, indulgent compère[3]
De ces mille tours enfantins,
T'en réjouir à ta manière,
Et comprendre l'émoi du père
Au milieu de tous ces lutins[4].

1. Voir plus haut *les Souvenirs du peuple*, de Béranger.

2. « C'est-à-dire les lieux anciennement défrichés et qui ne sont couverts que de petites broussailles. » (Buffon, *Oiseaux*.)

3. On appelle *compère* un homme qui est d'intelligence avec un prestidigitateur et qui l'aide secrètement dans ses tours.

4. De ces enfants vifs et espiègles comme des lutins.

Et lui, le distrait, le poète,
Écuyer des plus maladroits,
Par ton esprit, ô noble bête !
Combien l'as-tu sauvé de fois,
Quand, vers l'azur levant la tête,
Sans voir les périlleux endroits,
Sur ton dos il était en quête
D'une rime au tournant du bois !

Les soirs où je fais ton histoire,
C'est à grand peine, on peut m'en croire,
Que de pleurer je me défends.
Va ! tu méritais la victoire
Sur ces vains coureurs triomphants [1] ;
Si je pouvais donner la gloire,
J'éterniserais ta mémoire,
Bon vieil ami de mes enfants [2] !....

(*Le Livre d'un père*. Hetzel et C^ie^, éditeurs.)

1. Tu valais mieux que les chevaux célèbres qui ont remporté la victoire dans les courses.

2. Victor de Laprade a, comme Victor Hugo, écrit quelques poésies charmantes sur les enfants ; on nous saura gré de citer la strophe suivante, empruntée à une pièce des *Voix du silence*, *Amende honorable* (Lemerre éditeur) :

Petits enfants à tête blonde,
Vous dont l'âme est un encensoir,
Priez, la prière est féconde :
Un enfant peut sauver un monde
En joignant ses mains chaque soir.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT I

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE III

I. Caractère dominant de la littérature française au dix-neuvième siècle III

II. La prose VIII

III. Philosophes et moralistes ; sciences morales et politiques X

IV. Éloquence de la chaire XXIII

V. Éloquence du barreau. — Éloquence de la tribune. — Éloges et discours académiques. — Éloquence militaire XXV

VI. Pamphlet XXIX

VII. Publicistes XXX

VIII. Critique littéraire. — Critique d'art XXXII

IX. Voyages XXXVI

X. Savants XXXVIII

XI. Érudits XXXIX

XII. Histoire XLII

XIII. Mémoires XLVII

XIV. Épistoliers XLIX

XV. Roman LI

XVI. Théâtre. — Tragédie, mélodrame, drame romantique LVII

XVII. Comédie, vaudeville LXIV

XVIII. La poésie LXIX

XIX. La poésie de l'Empire LXXI

XX. La Poésie sous la Restauration et le gouvernement de Juillet LXXII

XXI. Poètes contemporains LXXXI

LISTE DES AUTEURS

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ABOUT (1828-1885).

Notice 245

L'Attique au printemps 246

La route du temple d'Egine 247

Les Khanis. 248
Trick. 249
Relevons-nous ! 250

ANDRIEUX (1759-1833).

Notice. 253
Le mort supposé. 254

ARNAULT (1766-1834).

Notice. 298
La Feuille 299
Le Chêne et le Buisson 299

AUTRAN (1813-1877).

Notice. 418
Préface des *Poèmes de la mer* 419
Eschyle sent dépérir son génie. 420
L'armée française surprise par le simoun. 422
Les Chèvres. 422
Prudence de la grenouille.. 424

BALZAC (1799-1850).

Notice. 212
Pension bourgeoise. 212
Un village dans la vallée de l'Indre 216

AUGUSTE BARBIER (1805-1882).

Notice. 410
La Curée. 411
La cavale 414
Barbier apprend à Rome la mort de Gœthe. 415

BÉRANGER (1780-1857).

Notice. 301
Les souvenirs du peuple 302
Jacques. 305

BERRYER (1790-1868).

Notice. 144
Exorde du *Plaidoyer pour le général baron Cambronne* . 144

Bersot (1816-1880).

Notice. 76
La correspondance de Voltaire 76

Charles Blanc (1813-1882).

Notice. 116
Les Bergers d'Arcadie de Nicolas Poussin. 117

Louis Blanc (1811-1882).

Notice. 194
La France en 1793 194

Brizeux (1806-1858).

Notice. 390
Le convoi de Louise. 391
A la Bretagne. 391
Un dimanche dans l'île d'Hœdic 392
La Saint-Corneli à Carnac. 393
Les quatre Bretons 394
La nuit du 1er novembre à Coat-Loc'h, dans le pays de Kemper. 395

Chateaubriand (1768-1848).

Notice. 11
Le Meschacebé. 13
Le charmeur de serpents. 15
L'amour de la patrie 16
La conscience. 17
L'*Oraison funèbre du prince de Condé* 17
Tacite. 18
Velléda aux Gaulois. 19
Alexandre. 20
Tunis en 1807. 22
L'exilé. 23
Madrigal. 24

Mme Louise Colet (1810-1876).

Notice. 416
A ma fille 417
La demoiselle 417

Mme Cottin (1773-1807).

Notice. 200
Venise 201

P.-L. Courier (1772-1825).

otice. 31
En Calabre 32
A madame la princesse de Salm-Dyck 35
Benjamin Constant à Saumur 35
Extrait de la *Gazette du Village* (1823) 39

Cousin (1792-1867).

Notice. 66
L'hôtel de Rambouillet. 68
Le système dramatique de Molière. 69
Conclusion de l'*Histoire de la Philosophie*. 71

Cuvier (1769-1832).

Notice. 138
Quelles conséquences on peut tirer du principe de la corrélation des formes dans les êtres organisés. . . 139
Les atterrissements. 141

Eugène Delacroix (1799-1863).

Notice. 111
Le *Napoléon visitant le champ de bataille d'Eylau* de Gros. 111

Casimir Delavigne (1793-1843).

Notice. 274
Parthénope et l'Étrangère. 275
Les Limbes 276
Dédicace de *la Popularité* 278
Il y a encore des sujets de comédie. 280
Un défi. 281
Le secrétaire d'un avocat. 284

Mme Desbordes-Valmore (1786-1859)

Notice. 313
La grande petite fille. 314

DOUDAN (1800-1872).

Notice. 81
A Monsieur Albert de Broglie 81
Madame de Maintenon. 83

DUFAURE (1798-1881).

Notice. 149
L'historien doit avoir sa liberté d'appréciation 149

ALEXANDRE DUMAS (1803-1870).

Notice. 217
Exposition du *Voyage en Suisse* 218

JULES FAVRE (1809-1880).

Notice. 146
Genus irritabile vatum. 147

FLAUBERT (1821-1880).

Notice. 234
Hérodias et sa fille 235
L'incendie des meules. 236

EUGÈNE FROMENTIN (1820-1876).

Notice. 123
La vallée du Chéliff. 124
L'ombre des pays de lumière 126
Le Sahara 126
La matinée à El-Aghouat. 128
Les effets de l'absence 129

GAMBETTA (1838-1882).

Notice. 151
Le véritable patriotisme 152

THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872).

Notice. 397
La route du Simplon 398

La Mort de saint Pierre de Titien 400
Les Poèmes de la mer d'Autran. 401
La demoiselle 403
Vieux de la vieille 404
Fantaisie d'hiver 406
Ce que disent les hirondelles 408
Noël. 410

Mme de Girardin (1804-1855).

Notice. 311
L'homme qui a l'air mécontent de lui 312
Plaintes de la veuve de Naïm 313

Maurice de Guérin (1810-1839)
Eugénie de Guérin (1805-1848).

Notice. 197
Après la pluie. 198
La Roche d'Onelle 199
Fragment du *Journal* d'Eugénie. 199

Guizot (1787-1874).

Notice. 163
Le rôle d'un évêque au sixième siècle. 164
Cromwell. 165
Des origines du gouvernement représentatif en Angleterre. 166
La démocratie anglaise 167

Victor Hugo (1802-1885).

Notice. 332
Les trois âges de la poésie 334
Le style du drame 335
Le petit soulier de l'enfant 336
Le Roi s'amuse et *Lucrèce Borgia* 337
Shakespeare. 338
Une nuit en malle-poste 339
Portrait de Mademoiselle Baptistine 342
Un Chant de fête de Néron. 342
Les Fantômes 345
Le puritain Carr à Cromwell 349
La Charité 351
La Mise en liberté. 352

Les hommes d'autrefois 353
Un paysan à sa fiancée. 355
Chanson. 356
L'immense Être inconnu sourit 357

JOUBERT (1754-1824).

Notice. 78
Choix de *Pensées* 79

LACÉPÈDE (1756-1825).

Notice. 135
Le Hareng 135
Le Dauphin vulgaire 136
De la nature dans l'Amérique méridionale. 137

LACORDAIRE (1802-1861).

Notice. 61
L'heure de Dieu. 61
De l'existence de Dieu. 62
Nous n'aimons pas Dieu. 63
Sur sa candidature à l'Académie française 65

LAMARTINE (1790-1869).

Notice. 315
Épisode de *Graziella*. 316
La côte asiatique du Bosphore. 320
L'Isolement. 321
Sultan, le cheval arabe. 323
Vers improvisés sur un album 325
Le Papillon. 325
Le Crucifix 326
La Poésie. 329
Résurrection 330

LAMENNAIS (1782-1854).

Notice. 49
Les deux Nids. 49
La Mère et la Fille 51
Chant du Pêcheur 52
Les Morts 54

Laplace (1749-1827).

Notice. 130
Le système solaire 131
Galilée. 133

de Laprade (1812-1883).

Notice. 425
Le style de Corneille 426
La Mort d'un Chêne 426
Le convoi de Pernette 430
Le bon Cheval gris 431

Pierre Lebrun (1785-1873).

Notice. 269
Marie Stuart dans les jardins de Fotheringay. 269
Le Domaine de Champrosay 272

Lemercier (1771-1840).

Notice. 262
D'une pierre deux coups 263
Deux tendres amies. 266

Littré (1801-1881).

Notice. 73
Hommage à la science. 7
La Terre. 75

Luce de Lancival (1764-1810).

Notice. 251
Adieux d'Hector et d'Andromaque. 252

Joseph de Maistre (1754-1821).

Notice. 39
Le Bourreau 40
Les chefs-d'œuvre que les hommes ont faits et que les femmes n'ont point faits 42
Mort et funérailles du comte Strogonoff 45

Xavier de Maistre (1763-1852)

Notice. 203
Plaintes du Lépreux. 203
Devant le buste de son Père 204
De l'influence d'une robe de chambre 205
Joannetti 206
Le Papillon. 207

Mérimée (1803-1870).

Notice. 221
Comment Pichegru fut découvert et arrêté 222
La traite des nègres 224

Michelet (1798-1874).

Notice. 169
Valmy. 170
Plaintes du Héron 172
La premiere leçon de vol 174
Intelligence des Abeilles 174
La Baleine 176

Mignet (1796-1884).

Notice. 185
La fête de la Fédération (14 Juillet 1790). 185
Antonio Perez. 188
Arrivée de Marie Stuart en Écosse 189
Don Carlos enfant et Charles-Quint 191

Millevoye (1782-1816).

Notice. 295
La Feuille du Chêne 295
La Chute des Feuilles 297

Hégésippe Moreau (1810-1838).

Notice. 308
La Fermière. 308
La Voulzie 310

Alfred de Musset (1810-1857).

Notice. 373
La désespérance 374
Le Poète et le Prosateur 375
Un distrait 377
Fragment de *la Nuit de Mai* 378
L'Espoir en Dieu 380
Un réformateur 384
Sur trois Marches de marbre rose 386

Napoléon Ier (1769-1821).

Notice. 25
Lettre au président de l'Institut national 25
Proclamation à la grande armée 26
Début du *Mémoire sur le 18 brumaire* 27
Note sur le deuxième livre de l'*Enéide* de Virgile . . . 28

Gérard de Nerval (1808-1855).

Notice. 121
Une noce aux flambeaux au Caire. 121

Nodier (1780-1844).

Notice. 209
Royat en 1829. 209
Polichinelle. 211

Picard (1769-1828).

Notice. 259
Le jardin du Palais-Royal en 1802. 260

Ponsard (1814-1867).

Notice. 285
La matrone romaine 286
Une élégante à Rome. 288
Puissance du Pape 289
Marat. 290
La vertu a besoin d'être éprouvée. 292
Monologue de Galilée 292

EDGAR QUINET (1803-1875).

Notice. 55
Christophe Colomb voguant vers le nouveau monde . . 56

RAYNOUARD (1761-1836).

Notice. 257
Supplice des Templiers 258

SAINT-MARC GIRARDIN (1801-1873).

Notice. 92
De la nature de l'émotion dramatique 92
L'amour paternel dans Corneille. 93
Le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet . . . 95

DE SAINT-VICTOR (1827-1881).

Notice. 106
A propos des Pyramides 106
La comédie athénienne avant Aristophane. 107

SAINTE-BEUVE (1804-1869).

Notice. 96
Aimer Molière. 97
Commynes et Montaigne 99
La Journée du Guichet 99
Sonnet. 105

GEORGE SAND (1804-1876).

Notice. 227
Agathe et Jonquille. 228
L'hiver à la campagne. 230
Un coin de l'Éden. 231
Un vieillard qui ne sait pas vieillir. 232

JULES SANDEAU (1811-1883).

Notice. 238
Plus de parrain 239
Soir d'été 239
Le marquis de la Seiglière et son valet de chambre. . 240
Le marquis de la Seiglière est en colère. 241
Le marquis de la Seiglière est en fureur 243

Mme de Staël (1766-1817).

Notice. 1
Il faut cultiver l'esprit des jeunes filles. 2
Venise. 3
De l'esprit de conversation 5
Frédéric II 8
Sur la route de Moscou 10

Augustin Thierry (1795-1856).

Notice. 153
A propos de l'*Histoire de France* de l'abbé Velly. . . . 153
Effet produit par le meurtre de Galeswinthe 155
Le monastère de sainte Radegonde à Poitiers 155
Le naufrage de *la Blanche Nef*. 156
Mort et funérailles du roi Henri II d'Angleterre. . . . 158
Étienne Marcel. 160
Louis XI. 161

Thiers (1797-1877).

Notice. 177
Le sacre de Napoléon Ier. 178
De l'Histoire 181
Napoléon en face de Moscou 183

Töpffer (1799-1846).

Notice 118
Les gondoles à Venise. 119
Monsieur et Madame Tapet 119

Louis Veuillot (1813-1883).

Notice. 58
Saint-Pierre de Rome 58

Alfred de Vigny (1799-1863).

Notice. 359
La mort du scorpion 359
Rôle du poète dans l'État. 360
Moïse sur le mont Nébo 361
La mort de l'aigle 364

Fragment d'idylle 365
Le Cor 365
La Bouteille à la mer 369

VILLEMAIN (1790-1870).

Notice. 84
De l'Oraison funèbre dans l'antiquité et dans les nations chrétiennes. 84
Buffon. 86
Le Siècle de Louis XIV de Voltaire 88
Bossuet et Montesquieu 90

VITET (1802-1873).

Notice. 114
Les études anatomiques peuvent devenir un danger pour les peintres 114
Rembrandt 115

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1101-1909.

PQ
1136
B4

Bernardin, Napoléon Maurice
Morceaux choisis

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Boileau. — *Œuvres poétiques* (Travers), in-12, cart. 1 50
— *Le même* (Pélissier), in-12, cart. 2 50
— *Art poétique* (Pélissier), in-12, cart. 1 »
Bossuet. — *Discours sur l'histoire universelle* (Delachapelle), in-12, cart. 2 50
— *Le même ouvrage*, 3e partie : *Les Empires* (Gazeau), in-12 cart. 1 25
— *Sermons choisis* (Brunetière), in-12 broché. ..... 2 »
— *Oraisons funèbres* (Didier), in-12, cart. 1 60
— *Œuvres philosophiques* (Brisbarre), in-12 broché. 3 50
— *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* (Brisbarre), in-12, br. 1 50
— *Chefs-d'Œuvre oratoires* (D. Bertrand), in-12, cart. ..... 3 »
Bourdaloue. — *Morceaux choisis* (Hatzfeld), in-12 cart. 1 50
Buffon. — *Morceaux choisis* (Hémardinquer), in-12 cartonné. 1 50
— *Œuvres choisies* (Hémon), in-12 cart. 2 75
— *Discours sur le style* (Hémardinquer), in-12 cart. ..... » 30
— *Le même ouvrage* (Hémon), in-12, cart. ..... » 50
Chateaubriand. — *Les Martyrs*, livre VI (Pellissier), in-12, cart. ..... » 75
— *Lectures choisies*, par le même, in-12 toile. ..... 2 »
Chénier. — *Poésies choisies* (Decq de Fouquières), in-12, cart. ..... 1 »
Condillac *Traité des Sensations* (Picavet) in-12, cart. 3 50
Corneille. — *Le Cid*, in-12, cart. 1 50
— *Cinna, Horace, Pompée, Polyeucte, Nicomède, Rodogune, Le Menteur, Nicomède, Don Sanche*, (édition Hémon), Sclortias (Heinrich). Chaque volume in-12 cart. ..... 1 »
— *Théâtre* (Hémon), 4 vol. broché. 12 »
Relié et dans un étui. ..... 16 »
— *Théâtre choisi* (Hémon), 1 vol. br. 4 »
Relié toile. 4 50
Descartes. — *Discours de la Méthode* (Rabier), suivi d'études critiques, in-12 broché. ..... 2 »
— *Première Méditation* (Rabier), in-12 broché. ..... » 25
— *Principes de la Philosophie* (Liard), in-12 cart. 1 50
Diderot. — *Morceaux choisis* (Fallex), in-12, cart. 2 75
Fénelon. — *Dialogue des Morts* (Galuski), in-12, cart. 1 50
— *Dialogue sur l'Eloquence* (Despois), in-12 cart. ..... » 60
— *Lettres sur les occupations de l'Académie*, (Despois), in-12, cart. ..... » 60
— *Fables* (Michel), in-18, cart. ..... » 60
— *Morceaux choisis* (Didier), in-18, cart. 1 75
— *Les aventures de Télémaque* (Colincamp), in-12 cartonné. 1 80
Les Aventures de Télémaque, livres V, VII, X, XII (Colincamp), in-12, cart. ..... » 75
— Traité de l'existence de Dieu (Jeannel), in-12 broché. ..... 2 »
— *Sermon pour l'Épiphanie* (Hatzfeld), in-12, cart. ..... » 60
— *Traité de l'Éducation des filles* (Rousseau), in-12, broché. ..... 1 »
Flechier. — *Oraisons funèbres* (Didier), in-12, cart. 1 50
Fontenelle. — *Choix d'éloges* (Janet), in-12 cart. 2 50
Hugo (Victor) *Morceaux choisis* (Vers), in-16, br. 3.50 : cart. 4 fr. ; reliés 5 fr (prose) (*mêmes prix*), théâtre (*mêmes prix*)
La Bruyère. — *Les Caractères* (Hémardinquer), in-12, cart. 3 50
La Fontaine. — *Fables* (Colincamp), in-12, cartonné 1 75
Leibnitz. — *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Boutroux), in-12, cart. 2 50
Logique de Port-Royal. (Charles), in-12 broché. ..... 3 »
Malebranche. — *De l'imagination* (G. Lyon), in-12, cart. ..... 2 »
Massillon. — *Morceaux choisis* (Hignard), in-12, cart. 1 50
Molière. — *L'Avare, Le Bourgeois gentilhomme, Les Femmes Savantes, Le Misanthrope, Tartufe, Les Précieuses ridicules, Le Malade imaginaire* (Pellisson). Chaque volume. in-12, cart. ..... 1 »
— *Scènes choisies* (Cahen), in-12, br. 3 », toile. 3 50
Montaigne. — *Extraits* (Petit de Julleville), in-12, cartonné. 2 50
— *De l'institution des Enfants* (Hémon), in-12, cartonné. ..... 1 »
— *De l'Amitié* (Hémon), in-12, cart. » 60
Montesquieu. — *Grandeur et Décadence des Romains* (Petit de Julleville), in-12, cart. 1 50
— *Esprit des lois*, livres I à IV (Janet), in-12 cart. 2 », toile. 2 25
Pascal (Edition Havet) — *Opuscules philosophiques*, in-12, broché. ..... » 70
— *Pensées*, in-12, toile. 3 50
— *Le même ouvrage*, 2 vol. in-8°, br. 8 »
— *Pensées*, art. I et II, in-12, cart. » 60
— *Provinciales*, 2 vol. in-12, br. 7 50
— *Le même ouvrage*, 2 vol. in-12, br. 5 »
— *Provinciales, I, II, VII*. 1 50
— *Provinciales, I, V, XIV*. 1 50
— *Entretien avec M. de Saci* (Guyau), in-12 broché. ..... 1 »
— *Le même ouvrage*, avec extraits, in-12 broché. 3 50
— *Poètes du XVIe Siècle*. Morceaux choisis, par Pellissier, in-12, toile. 2 50
— *Prosateurs du XVIe Siècle*. Récits et portraits. par Schroeder, in-12, toile. 2 50
Racine. — *Andromaque, Athalie, Esther, Britannicus, Iphigénie, Mithridate, Les Plaideurs, Phèdre* (édit. Bernardin), chaque volume in-12, cartonné. ..... 1 »
— *Théâtre complet* (Bernardin), 4 vol. in-12 broché. ..... 12 »
Reliés et dans un étui. ..... 16 »
Rousseau (J.-B.). — *Œuvres lyriques*, (Manuel), in-12, cartonné. 1 50
Rousseau (J.-J.). — *Morceaux choisis* (Ballot), in-12, cartonné 2 75
Sévigné (Mme de). — *Lettres choisies* (Marcou), in-12 cartonné. 1 25
Vigny (Alfd de). — *Morceaux choisis*, in-16 br. 3 50
— *Œuvres complètes*, poésies, 1 vol. br. 3 50
— *Cinq-Mars*, 2 vol. chaque, br. 3 50
Voltaire. — *Charles XII* (Geffroy), in-12, cartonné. 1 60
— *Mérope*, in-18 cartonné. ..... » 40
— *Siècle de Louis XIV* (Dauban), in-12, cart. 2 75
— *Lettres choisies* (Fallex), in-12, cart. 2 75
— *Extraits en prose* (Fallex), in-12, cartonné. ..... 3 »
— *Le Voltaire des Écoles* (Lavigne et X***), in-12, cart. 1 50